
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.

COURS
D'ÉTUDES HISTORIQUES.

Paris. — Typographie de Firmin Didot Frères, rue Jacob, 56.

COURS
D'ÉTUDES HISTORIQUES

PAR

P. C. F. DAUNOU,

PAIR DE FRANCE,
SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES,
GARDE GÉNÉRAL DES ARCHIVES DU ROYAUME,
ANCIEN PROFESSEUR D'HISTOIRE
AU COLLÉGE ROYAL DE FRANCE, ETC. ETC. ETC.

TOME DOUZIÈME.



PARIS,
CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE,
RUE JACOB, 56.

1846.

COURS D'ETUDES HISTORIQUES.

SUITE DE LA TROISIÈME PARTIE.

EXPOSITION DES FAITS.

POLYBE.


THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
22 JUL. 1941
OF OXFORD

ÉTUDES HISTORIQUES.

POLYBE.

PREMIÈRE LEÇON.

INTERVALLE DE XÉNOPHON A POLYBE.

Xénophon, dans le sixième livre de ses *Helléniques*, vous a parlé, Messieurs, de la mort d'Alexandre de Phères et du couronnement de Tisiphon, assassin de ce tyran. « Ce Tisiphon régnait encore, dit Xénophon, « lorsque je composai cette histoire. » Il suit de là que cet historien n'est mort qu'après l'année 357; et, s'il est vrai d'ailleurs qu'il n'eût qu'environ trente ans au temps de l'expédition de Cyrus le Jeune, ce qui nous a paru fort probable, s'il est vrai aussi qu'il ait vécu quatre-vingt-dix ans, comme les anciens le disent, on a lieu de croire qu'il a prolongé sa carrière jusque vers l'an 340 avant notre ère. Mais Polybe, dont nous allons nous occuper, n'a vu le jour que vers l'an 200, en sorte qu'il y a une distance de cent quarante ans au moins entre la mort du premier de ces écrivains et la naissance du second. C'est une lacune considérable; cependant il ne s'est point écoulé un siècle et demi

sans historiens : nous connaissons les noms de plusieurs de ceux qui ont écrit dans cet intervalle ; malheureusement, il ne subsiste rien, ou presque rien, de leurs ouvrages. Il entre, Messieurs, dans le plan que nous nous sommes tracé, de recueillir sommairement ce qu'on sait de leurs travaux et de leurs personnes : une liste complète de ces historiens contiendrait plus de cent noms : je me bornerai à ceux auxquels s'attachent des souvenirs de quelque importance.

Éphore et Théopompe se présentent immédiatement après Xénophon ; ils étaient tous deux disciples d'Isocrate. Éphore entreprit d'écrire tout ce qui s'était passé chez les Grecs et chez les barbares depuis le retour des Héraclides jusqu'à la fin de la guerre du Péloponnèse, espace d'environ huit siècles et demi. Cette histoire, divisée en trente livres, retraçait les origines des villes et des colonies, les mœurs des peuples et les exploits des grands hommes. L'auteur reconnaissait que les cités grecques étaient moins anciennes que les nations barbares : du reste il était peu difficile sur le choix des traditions, si l'on en juge par les détails qu'emprunte de lui Diodore de Sicile, relativement à l'Égypte. On a peine à comprendre comment un contemporain de Démosthène et d'Aristote affaiblissait par des fictions si puériles l'intérêt des narrations historiques. Nous avons, grâce à Photius, plus d'extraits de Théopompe, qui avait, comme Xénophon, continué Thucydide et entrepris une vie de Philippe, roi de Macédoine. Il paraît que ces livres étaient pleins de longues digressions, où l'auteur, sans méthode et sans chronologie, remontait à des temps fort antérieurs : Gédoyn a traduit, dans les Mémoires de l'académie des Inscrip-

tiens, presque tout ce qui nous reste des récits ou des fables de cet historien : ce que nous y apercevons le mieux, c'est sa vanité extrême et son penchant à la satire. Il a tour à tour dénigré et divinisé Philippe : on est affligé de voir remonter si haut dans l'histoire de la littérature cette ignoble servilité, qui, selon les circonstances, prodigue également ou les panégyriques ou les invectives.

Les deux Denys de Syracuse entretenaient à leur cour des hommes de lettres, et particulièrement des historiens. Denys l'Ancien avait écrit lui-même des mémoires, si nous en croyons Suidas. Un livre sur la Sicile, par un auteur nommé Simonide, est cité dans des scholies anciennes sur Théocrite; et nous apprenons de Diogène Laërte que ce Simonide avait raconté les actions de Dion.

Philiste, en traitant ces mêmes sujets, avait acquis beaucoup plus de célébrité; Cicéron l'appelle un petit Thucydide : *Siculus ille* (Philistus) *capitalis, creber, acutus, brevis, pæne pusillus Thucydides*. Imitateur, selon Quintilien, de l'historien de la guerre du Péloponnèse, il est à la fois moins énergique et moins obscur : *Philistus, imitator Thucydidis, ut multo infirmior, ita aliquatenus lucidior*. Mais, après avoir été l'instrument, puis la victime, de la tyrannie, il s'en est fait l'adulateur. Denys d'Halicarnasse, Cornélius Népos, Plutarque, Pausanias, le lui ont reproché : il a sacrifié la vérité au désir de recouvrer les bonnes grâces de ses maîtres. Vous trouverez, Messieurs, dans un mémoire académique de l'abbé Sévin, tout ce qui subsiste de renseignements sur Philiste, tous les éloges donnés à son talent, tous les jugements sévères portés sur ses ouvrages; car il en avait

composé plusieurs, qui étaient fort lus, fort recherchés au temps d'Alexandre : Harpalus les avait envoyés à ce conquérant. Alexandre a eu lui-même, en son propre siècle, un grand nombre d'historiens. Ses exploits furent célébrés d'abord par Hécatée d'Abdère, qu'on ne peut confondre avec Hécatée de Milet, dont je vous ai déjà parlé comme de l'un des prédécesseurs d'Hérodote (1). Hécatée d'Abdère est peut-être aussi le premier Grec qui ait recherché les antiquités du peuple juif. Un Aristobule, plus ancien d'environ deux siècles que l'auteur Juif du même nom, a été le témoin des exploits du héros macédonien : les récits qu'il en avait publiés sont cités par Strabon, Plutarque, Lucien, Arrien, Athénée. L'expédition d'Alexandre dans l'Inde était la matière d'un ouvrage de Mégasthène, cité aussi par Strabon, comme par Josèphe et par Clément d'Alexandrie. Mégasthène ou Métasthène serait de plus l'auteur d'un opuscule sur la chronologie, si nous pouvions nous en rapporter à Annius de Viterbe : c'est l'une des pièces que ce compilateur a comprises dans ses dix-sept livres d'antiquités, imprimés à la fin du quinzième siècle, recueil d'impostures grossières qu'on a dévoilées depuis, mais qui ont contribué à défigurer le tableau des faits et des temps. Callisthène, qu'Alexandre fit périr en l'enveloppant dans une conspiration, avait commencé une histoire de ce prince, et achevé, sous le titre d'*Helléniques*, des annales de la Grèce depuis la quatre-vingt-dix-huitième olympiade jusqu'à la cent cinquième, de trois cent quatre-vingt-dix à trois cent soixante ans avant Jésus-Christ. C'était peut-être une simple digression dans cet ouvrage, qu'un récit de la

(1) T. VIII, p. 21.

guerre de Troie attribué à Callisthène par Cicéron et par Plutarque, et où le jour de la prise de cette ville était fixé au 24 thargélion.

Pour vous offrir, Messieurs, une liste complète des auteurs contemporains du grand roi de Macédoine, qui ont écrit son histoire, j'aurais à nommer encore Léon de Byzance, Dinon et son fils Clitarque, Anaximène de Lampsaque, Onésicrite, Eumène de Cardie, Diodote d'Érythrée, Charès de Mitylène, Hiéronymus, Phœnix, Dorothée, Callias de Syracuse, et plusieurs autres; et j'aurais à vous indiquer les textes classiques où il est fait mention de leurs livres. Mon unique objet est de vous montrer que les relations originales de cette époque étaient fort nombreuses, et qu'elles ont presque toutes péri. Je distinguerai cependant encore Béton et Diognète, ingénieurs attachés au conquérant, et qui avaient décrit les lieux qu'ils parcouraient avec lui. Je n'omettrai pas deux princes, successeurs immédiats du héros macédonien, et qui ont été comptés au nombre de ses historiens ou de ses panégyristes. L'un est Ptolémée, fils de Lagus, ou Ptolémée Soter, le chef de la dynastie des Lagides en Égypte. Son éminente dignité, dit Vossius, ne permet pas de le passer sous silence : *Summa vero dignitas non patitur ut prætereamus Ptolemæum Lagi, primum ejus nominis Ægypti regem, qui et ipse Alexandri Magni, sub quo militarat, res gestas perscripsit.* Que ce prince eût en effet laissé de tels mémoires, Pline, Plutarque, Quinte-Curce et Arrien nous l'attestent. Mais nous n'avons que l'autorité bien tardive de Suidas pour inscrire, dans la liste des historiens, Antipater, qui, au premier partage des États du conquérant, devint roi ou vice-roi de la

Macédoine et de l'Épire, et qui mourut dès l'an 321. Sans porter préjudice à la dignité de ces deux personnages, je regretterai encore plus les écrits historiques de Théophraste, l'auteur des *Caractères* et du traité des plantes. Il avait, nous le savons de Cicéron, déploré la mort de Callisthène et les succès d'Alexandre. *Theophrastus interitum deplorans Callisthenis, sodalis sui, rebus Alexandri prosperis angitur. Itaque dicit Callisthenem incidisse in hominem summa potentia, summaque fortuna, sed ignarum quemadmodum rebus secundis uti conveniret.*

Enfin nous avons perdu les livres où Evhémère avait consigné les résultats de ses recherches sur les antiquités mythologiques, et qu'Ennius avait abrégés ou traduits en latin. *Quæ ratio maxime tractata est ab Evhemero*, dit Cicéron, *quem noster et interpretatus et secutus est, præter cæteros, Ennius.* Strabon, Columelle, Plutarque, Élien, Josèphe, Lactance et plusieurs auteurs ecclésiastiques citent ces livres d'Evhémère. Plutarque surtout nous apprend qu'ils contenaient l'histoire de Jupiter et des autres dieux, puisée dans des monuments originaux, dans les registres et les inscriptions des temples.

Telles étaient, Messieurs, les productions historiques du quatrième siècle avant notre ère. Je viens de nommer vingt-cinq auteurs de ce siècle, dont les ouvrages, plus ou moins estimés des anciens, sont perdus pour nous. J'en ai négligé bien davantage, pour ne pas vous offrir une trop longue et trop aride nomenclature. Vous pourriez consulter, sur ce sujet, certaines pages de l'*Examen des historiens d'Alexandre* par Sainte-Croix, et beaucoup plus utilement le traité de Vossius *De histo-*

ricis græcis. De tant d'auteurs, il ne nous reste que Xénophon, à moins qu'on ne tienne compte de quelques opuscules relatifs à l'histoire ou à la géographie, tels que ceux d'Héraclide de Pont, de Néarque et de Dicéarque. De bien faibles notices d'Héraclide de Pont sur les gouvernements, sur les lois des républiques grecques, ont été recueillies par Cragius en 1593 et reproduites par M. Kœler en 1804. Je vous ai parlé autrefois du Périple qui porte le nom de Néarque; vous vous souvenez que c'est un journal extrêmement succinct du voyage de la flotte macédonienne depuis les bouches de l'Indus jusqu'à celles de l'Euphrate, et que cette relation se rencontre parmi les écrits d'Arrien, qui vivait six cents ans plus tard. Je vous ai indiqué aussi le poëme géographique de Dicéarque : il n'en reste que des fragments. Ainsi, nous sommes trop autorisé à dire que Xénophon est, de tout ce quatrième siècle avant J. C., le seul témoin dont les relations immédiates nous sont parvenues.

Le temps a plus maltraité encore les livres d'histoire composés au siècle suivant, troisième avant notre ère : il ne nous en a pas conservé un seul qui ait une grande importance. C'est dans cet âge qu'ont écrit Timée de Sicile, Abydène, Bérose et Manéthon. Ce dernier n'est pas un écrivain grec; c'était un grand prêtre d'Héliopolis. On suppose qu'il avait composé, par ordre de Ptolémée Philadelphe, des annales égyptiennes divisées en trois livres. Le premier contenait l'histoire des dieux; le second, celle des demi-dieux; le troisième, celle de trente dynasties qui remplissaient ensemble un espace de cinq mille trois cents ans. Cet ouvrage de Manéthon n'existe plus, mais Josèphe nous en a con-

servé des fragments, et George le Syncelle en cite plusieurs autres qu'il transcrit de Jules Africain. Il en résulte une chronologie des anciens rois d'Égypte, fort différente de celle d'Hérodote, de celle d'Ératosthène, et de celle même de Diodore de Sicile. Selon Josèphe, Manéthon comptait dans la dix-huitième dynastie quinze rois et deux reines, et ces dix-sept règnes comprenaient trois cent quarante ans et demi : selon Jules Africain, cette même dynastie ne présentait, dans Manéthon, que seize règnes, dont la durée totale se bornait à deux cent quatre-vingt-quatre ans. Ainsi nous ne savons plus même quels étaient les calculs de cet auteur égyptien. Le Syncelle l'accuse de mensonge; bien d'autres théologiens lui font le même reproche, et contestent de plus l'authenticité de ce qui nous reste de ses écrits; Larcher convient qu'ils ont été fort altérés par Jules Africain. Quoi qu'il en soit, Manéthon ne laisse pas de conserver quelque autorité auprès de certains chronologistes modernes. Mais du moins ils écartent le livre des rois égyptiens qui lui a été attribué par cet Annius ou Nanni de Viterbe, dont je parlais, il y a peu d'instants. Ce n'est peut-être pas avec plus de fondement qu'on a publié sous son nom un poëme grec sur l'influence des astres qui président à la naissance des hommes. En général, nous oserons dire de toutes ces productions, qu'elles sont fort peu authentiques, et qu'elles n'ont ni enrichi la littérature, ni éclairé l'histoire.

Bérose, astrologue et prêtre chaldéen, voulut être, dit-on, l'historien de sa patrie, et, à cet effet, il compila tout ce qu'il trouva de vieilles annales assyriennes dans le temple de Bélus. Ce travail n'est pas venu jusqu'à

nous; car c'est encore Annius de Viterbe qui a supposé une prétendue version latine des cinq livres des *Antiquités* de Bérose. Le texte grec, ou bien chaldaïque, ne subsiste nulle part. Mais Joseph Scaliger et Fabricius ont rassemblé les fragments grecs de Bérose, qu'Eusèbe, George le Syncelle et d'autres écrivains chrétiens ont cités. Ceux de Manéthon paraissent peu conciliables avec l'*Histoire sainte* : au contraire, les récits de Bérose sont quelquefois si conformes à ceux de Moïse, que la critique moderne a soupçonné les chronographes ecclésiastiques d'avoir rectifié l'auteur chaldéen, et d'avoir substitué leurs propres lumières à ses erreurs. Je ne crois pas qu'il y ait un grand fond à faire sur les fragments de ces deux historiens, mais on invoque l'autorité de l'un et de l'autre dans les discussions chronologiques.

Abydène était le nom ou le surnom d'un disciple d'Aristote, auquel Suidas attribue des écrits historiques sur Délos, Chypre et l'Arabie. Il n'est pas sûr que cet Abydène soit le même que celui qui avait composé une *Histoire d'Assyrie* connue par l'extrait qu'en a fait Eusèbe. La précision dans les citations est un progrès assez moderne de la critique. Les compilateurs des premiers siècles de l'ère vulgaire n'y regardent pas de si près : ils sont peu attentifs à indiquer l'âge, la patrie et les caractères personnels des auteurs dont ils transcrivent, abrégent ou modifient les textes; cette négligence a laissé beaucoup de lacunes dans l'histoire littéraire, et d'incertitude dans l'appréciation des témoignages.

Le Sicilien Timée est un peu mieux connu qu'Abydène : il achevait, à la fin de la cent vingt-neuvième

olympiade, l'an 264 avant J. C., une *Histoire universelle de la Sicile* : il y racontait les guerres de ses compatriotes, d'une part, contre les autres nations italiennes, de l'autre contre les Grecs : mais il avait aussi rédigé, sous le titre d'*Olympioniques*, un ouvrage de pure chronologie dont l'exactitude a été fort louée par Polybe et par Diodore. Si le second de ces suffrages n'est pas d'un très-grand poids, le premier suffit pour justifier les regrets des savants sur la perte du traité chronologique de Timée. L'attention y était, selon Polybe, portée au plus haut degré. On y trouvait des renseignements précis sur les règnes des rois de Lacédémone, sur la succession des éphores, des archontes d'Athènes, des prêtresses d'Argos; toutes ces dates étaient rapportées aux olympiades, déterminées elles-mêmes par les noms des athlètes couronnés. Timée relevait scrupuleusement tous les anachronismes commis par les rédacteurs des registres publics de certaines villes, ceux où l'on était tombé pour n'avoir pas eu égard aux divers commencements des années civiles. Outre l'histoire de la Sicile, Timée, si nous en croyons Suidas, avait écrit celle de Syrie; Polybe n'a point eu connaissance de ce dernier ouvrage. Du reste, ce n'est point comme historien que Timée paraît si recommandable à Polybe; celui-ci porte, au contraire, sur les narrations du Sicilien un jugement fort rigoureux qui peut donner plus de poids à l'éloge qu'il fait de la partie chronologique de ses écrits. Aussi Marsham est-il tenté de croire que, les *Olympioniques* de Timée étant perdues, il n'y a plus de chronologie dans les livres historiques des Grecs; conclusion sans doute beaucoup trop sévère, beaucoup trop générale, mais qui ne se-

rait point sans fondement, si on la restreignait à dire que nous ne devons pas espérer de trouver dans ces livres une série complète ou bien cohérente de dates précises. Avant de quitter Timée, je rappellerai que Cicéron a plusieurs fois parlé de lui, et je citerai l'un des textes où il le place au nombre des écrivains habiles : *Timæus longe eruditissimus, et rerum copia, et sententiarum varietate, et ipsa compositione verborum non impolitus, magnam eloquentiam ad scribendum attulit.*

Outre Timée, Abydène, Bérose et Manéthon, le troisième siècle avant l'ère vulgaire avait produit beaucoup d'autres annalistes, dont je n'entreprendrai pas non plus de vous présenter le dénombrement. Je ne puis omettre néanmoins deux personnages célèbres, Démétrius de Phalère et Aratus, qui, après avoir pris part aux affaires politiques de ce temps, s'étaient appliqués à rédiger des mémoires historiques. Démétrius de Phalère fut imposé pour magistrat suprême aux Athéniens. Quand il eut été chassé par Démétrius Poliorcète, il se réfugia en Égypte auprès de Ptolémée, et y essuya d'autres disgrâces : il mourut après 283, laissant plusieurs ouvrages de littérature, de philosophie et d'histoire. Il ne reste plus sous son nom qu'un *Traité de l'élocution*, dont on ne croit plus qu'il soit le véritable auteur. Aratus, qui avait délivré Sicyone, sa patrie, de la tyrannie de Nicoclès, devint le général de la confédération achéenne. Nous aurons occasion de parler de ses exploits militaires et de ses vertus civiques : en ce moment je veux seulement remarquer qu'il avait composé sur les affaires de l'Achaïe, des livres dont Polybe et Plutarque font mention. Attale,

roi de Pergame, est aussi compté au nombre des historiens de cet âge. Cependant plusieurs Grecs s'appliquaient encore à recueillir des renseignements sur les conquêtes d'Alexandre, et en rédigeaient de nouvelles relations : tels furent Duris de Samos et son fils Lyncée, Daïmaque, et cet Hégésias de Magnésie à qui Plutarque attribue une pensée qui a été souvent citée, savoir, que, si le temple de Diane d'Éphèse avait été consumé durant la nuit où Alexandre vint au monde, il ne fallait pas s'en étonner, puisque la déesse était absente, ayant voulu assister aux couches d'Olympias; pensée que Cicéron pourtant revendique pour Timée. Diyllus d'Athènes est indiqué par Diodore de Sicile et par Athénée comme un historien recommandable, continuateur d'Éphore et de Callisthène. Au siècle sur lequel nous arrêtons maintenant nos regards, l'homme le plus célèbre par l'immensité et la diversité de ses connaissances était le bibliothécaire d'Alexandrie, Ératosthène : une vie d'Alexandre, écrite par lui, avait, dit-on, le mérite d'une rare exactitude; je vous ai entretenus autrefois de ses travaux géographiques et chronologiques, particulièrement de sa table des dynasties égyptiennes. Malheureusement nous ne la connaissons que par les débris que nous en offre le Syncelle. Elle embrassait quatre-vingt-onze règnes; et le Syncelle n'en a extrait que trente-huit noms de rois à partir de Ménès et à finir par Amuthantæus, vers l'an 1184 avant l'ère chrétienne. Nous ne savons pas non plus si, par rois de Thèbes, Ératosthène entendait désigner des rois de toute l'Égypte ou seulement de l'une des parties de ce pays, opinion que nous avons vu prédominer chez les chronologistes les plus modernes. Parmi ces trente-

huit noms, il en est qui ne se rencontrent point ailleurs, et auxquels ne s'attache aucun souvenir historique. Quelques savants prétendent que, si l'on n'admettait pas la division de l'Égypte en plusieurs États après la mort de Ménès, et par conséquent des suites collatérales de rois, il serait impossible de faire cadrer ce catalogue d'Ératosthène avec ceux que l'on a extraits d'Hérodote, de Diodore de Sicile et des autres historiens. Mais le bibliothécaire d'Alexandrie était parvenu aussi à composer une chronique complète des républiques grecques; il y remontait aux temps historiques les plus reculés; il recherchait même les dates de plusieurs événements de l'âge héroïque, et cette chronologie avait été, comme l'observe Fréret, accueillie avec un applaudissement universel : on la regardait comme un ouvrage parfait.

Tant de travaux, Messieurs, nous ont été ravis, et nous n'avons pas non plus ce qu'avaient écrit en prose, sur les origines de plusieurs cités, deux poëtes contemporains d'Ératosthène, Apollonius de Rhodes et Rhianus. Il ne subsiste du premier que son poëme sur l'expédition des Argonautes; et du second, qu'un fort petit nombre de vers, quoiqu'il eût, au rapport de Pausanias et d'Étienne de Byzance, publié des livres intitulés *Messéniaques*, *Éliaques*, *Achaïques*, *Thessaliques*, etc. Nous avons bien les histoires merveilleuses d'Antigone de Cariste; mais ce sont de simples notices, souvent peu dignes de confiance, et à tous égards moins précieuses qu'un *Corps d'histoire italique*, dont ce même Antigone était l'auteur, et qui est cité par Denys d'Halicarnasse et Plutarque. Vous ne voudrez pas non plus tenir compte de l'opuscule d'Aristée sur la manière

miraculeuse dont la Bible fut traduite en grec par soixante-douze interprètes, qu'on appelle en nombre rond les Septante. Vivès, Joseph Scaliger, Vossius, et récemment M. Matter de Strasbourg, dans un ouvrage couronné par l'académie des Inscriptions et belles-lettres, ont rejeté cette relation comme apocryphe et fabuleuse.

A défaut d'historiens originaux, car vous venez de voir qu'à proprement parler il n'en reste aucun de ce troisième siècle, on fait usage de quelques monuments qu'il a laissés, et qui ont été un peu mieux respectés par le temps. Le principal est la Chronique de Paros, dont j'ai expliqué dans cette chaire tous les articles (1). Je me bornerai aujourd'hui à vous rappeler qu'au commencement du dix-septième siècle, Peiresc découvrit, dans l'île de Paros, des marbres antiques, sur lesquels étaient inscrites quatre-vingts époques, avec des dates exprimées en lettres numérales; que ce savant français fit l'acquisition de ce monument, qui peu après échappa de ses mains et tomba dans celles du comte Thomas Arundel; que, transportés en Angleterre, ces marbres y essuyèrent d'assez grands dommages durant les troubles du règne de Charles Ier; mais qu'enfin ce qui en est resté a fini par être déposé dans la bibliothèque d'Oxford; qu'ainsi ce monument est indifféremment désigné par les noms de Chronique ou Marbres d'Oxford, ou d'Arundel, ou de Paros; qu'il a été publié pour la première fois par les soins et avec les notes de Selden; que Prideaux en a donné, en 1676, une seconde édition, avec d'amples commentaires; qu'il en parut une troisième, donnée par Maittaire, en 1732; et qu'on en

(1) T. IV, p. 245 et suiv.

doit une quatrième, plus magnifique, à Samuel Chandler. Les premières lignes manquant, nous ignorons par qui, à quelle occasion, dans quelle vue ce monument a été construit. Cependant, comme toutes les époques y sont prises de l'histoire des Grecs, et particulièrement de celle des Athéniens, souvent des progrès de la poésie, des succès d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, on a lieu d'en conclure que cette inscription est d'un temps et d'un pays où les beaux-arts étaient cultivés. Ce qui reste du préambule dit que l'auteur a décrit les temps qui l'ont précédé depuis le règne de Cécrops jusqu'aux archontats d'Astyanax à Paros et de Diognète à Athènes. Toutes les dates sont rétrogrades à partir du terme où cette inscription se rédigeait, et qui n'est point exprimé. Mais ce terme se détermine au moyen des dernières époques, qui sont connues par d'autres renseignements; et c'est ainsi que l'on conclut qu'elle a été rédigée en l'année 264 avant notre ère. Il s'en faut néanmoins que, dans l'état de ces marbres, tout ceci soit sans difficulté. Je laisse la question agitée au sein de l'académie des Inscriptions entre Gibert et Fréret, de savoir si, dans la Chronique de Paros, les nombres se rapportent à des années pariennes commençant au solstice d'hiver ou à des années d'Athènes, civiles ou archontiques, s'ouvrant au mois hécatombæon, avec la lunaison qui suivait le solstice d'été. On a élevé d'autres doutes sur l'exactitude du fond même de cette chronique, plus encore sur la fidélité des copies qui en ont été publiées; car il n'y avait presque pas un seul article qui n'offrît des lacunes; il a fallu, pour compléter le sens, suppléer des lettres, des chiffres, des syllabes, des mots, des lignes entières. Le travail de Selden a été, de son

aveu, fort souvent conjectural ; et celui de Prideaux est, selon Fréret, à peu près nul en ce qui concerne le déchiffrement du texte. Prideaux était alors fort jeune ; sa critique était peu sûre. Le docteur Mill, fameux par une édition du Nouveau Testament avec les variantes, a examiné scrupuleusement ces marbres, et il prétend avoir reconnu que la copie en a été faite avec infiniment peu de soin, qu'il y a des omissions, des transpositions, et que, pour dérouter les vérificateurs trop sévères, on a, depuis le travail de Selden, effacé à dessein plusieurs mots sur les marbres mêmes. D'un autre côté, cette chronique contient plusieurs dates évidemment erronées. Lydiat, qui a fait des notes très-savantes sur cette longue inscription, et qui la révérait avec une sorte d'idolâtrie, au point d'en regarder la découverte comme l'un des plus insignes bienfaits de la Providence, Lydiat est obligé d'avouer que la quarante-cinquième date est insoutenable ; elle placerait le commencement du règne de Darius, fils d'Hystaspe, à l'an 517 avant notre ère au lieu de 521. Selden et Prideaux abandonnent quelques autres articles, et Fréret en a contesté un plus grand nombre, particulièrement le cinquantième, selon lequel ce même Darius serait mort en 489 au lieu de 486. C'est par les dates les plus basses, énoncées dans cette chronique, qu'on trouve celle où elle a été composée elle-même ; et l'on doit convenir que ce point a été établi par les éditeurs et par les commentateurs avec beaucoup de sagacité et de vraisemblance : mais il a exigé de nombreux rapprochements ; car les dates erronées que je viens d'indiquer tentaient à le déplacer, et les articles qui le fixeraient immédiatement sont les

plus mutilés. Par exemple, on traduit l'avant-dernier article de cette manière : « Depuis la naissance d'Alexan-« dre, roi de Macédoine, quatre-vingt-onze ans, Callistrate « étant archonte ; et c'était le temps du philosophe Aris-« tote. » Mais, si nous recourons au marbre, nous n'y trouverons pas une seule lettre des noms d'Aristote et d'Alexandre, nous n'y verrons que les deux dernières syllabes de celui de Callistrate; nous n'y apercevrons en tout que cinq mots complets, plus trois demi-mots, et une seule lettre d'un quatrième; en sorte que, sur dix-sept mots de la copie imprimée, les éditeurs en ont suppléé plus de dix. De tout cela, Messieurs, il résulte 1° que la Chronique de Paros est mutilée, et que plusieurs articles ne présentent réellement que les conjectures des premiers éditeurs; 2° que, dans les articles les plus authentiques, il y a des dates visiblement erronées, qui montrent que le rédacteur n'avait pas une connaissance très-précise de la chronologie des siècles les plus voisins du sien; 3° qu'il n'a pu connaître que par des traditions lointaines les dates antérieures de plusieurs siècles à l'année 264, époque où il écrit; enfin, que ces marbres, utiles sans doute à la science chronologique, ne jettent à peu près aucune lumière sur l'histoire politique proprement dite, puisque des dates ne sauraient indiquer ni les causes, ni les circonstances, ni les effets des événements.

Environ quarante ans après l'époque probable de cette inscription de Paros, fut faite celle d'Adulis, qui a fixé aussi l'attention des savants. Ptolémée Évergète y célèbre assez longuement ses expéditions et ses triomphes : il a franchi l'Euphrate, traversé la Babylonie, vaincu les Perses, et reconquis sur eux les dieux

égyptiens jadis ravis par Cambyse; il revient couvert de gloire, attachant à son char des éléphants et des rois. Cette pièce, telle qu'elle avait été transcrite par Cosmas, moine égyptien du sixième siècle de l'ère vulgaire, portait une date et donnait à conclure que Ptolémée Évergète avait régné au moins vingt-sept ans. Cette idée s'était accréditée à tel point qu'on a continué de la reproduire jusqu'à nos jours. Cependant, parmi les médailles datées qui nous restent de ce prince, aucune ne va au delà de la dix-neuvième année de son règne; et toutes les circonstances de son histoire tendent à établir qu'il est mort l'an 221, n'ayant occupé le trône que vingt-cinq ans. On ne saurait le faire régner plus longtemps sans contredire Polybe, Plutarque, et d'autres écrivains. Aussi est-on convenu, dans ces derniers temps, de distinguer deux parties du monument d'Adulis, l'une qui concerne en effet Ptolémée Évergète, et l'autre qui lui est étrangère. Ces deux parties n'ont rien de commun que d'avoir été trouvées au même lieu. Dans tous les cas, ce monument est d'une assez mince utilité : il n'a contribué qu'à introduire et répandre une erreur aujourd'hui bien reconnue; et peut-être devons-nous craindre d'être encore égarés de même par d'autres inscriptions mal conçues et mal interprétées.

Voilà donc, Messieurs, les histoires, les relations, les monuments qu'avait laissés le troisième siècle avant l'ère chrétienne, et dont vous voyez qu'il ne nous est parvenu que de bien faibles débris. Je dois néanmoins, pour compléter cet exposé, l'étendre aux monuments et aux ouvrages qui concernaient l'histoire romaine.

Rome existait depuis cinq siècles et demi, quand Polybe vit le jour; depuis quatre, au temps où mourut Xénophon;

depuis trois, lorsque Hérodote écrivait; et cependant ni Hérodote, ni Thucydide, ni Xénophon ne nous ont rien dit de ce peuple célèbre : ils nous parlent de Carthage, de la Sicile, de l'Italie méridionale, aujourd'hui le royaume de Naples; ils ne trouvent pas l'occasion de nommer Rome; et leur silence est si profond sur cette république qu'on dirait qu'ils n'en ont aucune connaissance. Mais nous avons lieu de croire que plusieurs des autres écrivains grecs du quatrième et du troisième siècle avant notre ère, dont je viens de vous entretenir et dont les ouvrages sont perdus, y avaient inséré plus ou moins de notions historiques relatives aux Romains; nous en trouverons la preuve dans les *Antiquités romaines* de Denys d'Halicarnasse, et en d'autres livres où quelques-uns de ces auteurs sont cités. Au troisième siècle avant J. C., Rome eut des historiens dans son propre sein. Auparavant, ses pontifes et ses magistrats avaient commencé de tenir des registres publics, sur lesquels je ne reviendrai pas aujourd'hui, vous ayant exposé ce qu'on en sait, lorsque nous traitions des sources de l'histoire (1). Entre l'an 300 et l'an 200, toujours avant notre ère, Fabius Pictor, Cincius Alimentus et le poëte Ennius écrivent les annales de Rome. Pictor, l'un des membres illustres d'une famille puissante, est le plus ancien prosateur latin dont le nom soit bien connu. Il vivait durant la seconde guerre punique. Il a écrit sur le droit pontifical, il a surtout écrit l'histoire. Mais les fragments de ses livres, recueillis par Antoine Riccoboni et par Ausone Popma dans Cicéron, dans Aulu-Gelle et ailleurs, se réduisent à cinq ou six pages, même en y comprenant des articles fort dou-

(1) T. I, p. 130.

teux. Ernesti a plaidé la cause de Fabius Pictor que Denys d'Halicarnasse trouve inexact, que Polybe accuse de partialité, et dont Tite-Live ne paraît pas faire un très-grand cas. C'est peut-être Numérius Fabius Pictor, plutôt que Quintus Fabius Pictor, qui était l'auteur d'une histoire écrite en grec, dont Denys d'Halicarnasse fait mention. Quant aux livres sur le siècle d'or, sur l'origine de Rome, sur la langue des Romains, qu'Annius de Viterbe a publiés sous le nom de Fabius Pictor, personne ne croit plus à leur authenticité. Nous avons aussi environ six pages de fragments de Cincius Alimentus, qu'Annibal fit prisonnier. Cincius avait écrit en prose des annales, des fastes ou un livre sur les fastes, des livres sur les comices, sur le consulat, sur la jurisprudence, sur la milice, sur la grammaire, et une vie du rhéteur Gorgias. On croit que le texte de cette vie n'a existé qu'en grec. Les autres ouvrages ont été peut-être composés en latin, soit par l'auteur même, soit par quelques autres. Les écrivains qui nous ont conservé les fragments latins de Cincius Alimentus sont Tite-Live, Aulu-Gelle, Tertullien, Arnobe, Fulgence, et surtout Festus.

Ennius, né en Calabre vers l'an 239 avant J. C., servit dans la seconde guerre punique, y fut distingué par Scipion l'Africain, vint à Rome, y plut aux grands, et s'y vit entouré de disciples; savant dans les trois langues, la grecque, l'osque et la latine, il enseigna la première, fit oublier la seconde, et enrichit la troisième. On dit qu'il aimait à boire et qu'il mourut goutteux à soixante-dix ans. Nous n'avons point, Messieurs, à nous occuper de ses tragédies, de ses comédies, de ses satires, mais seulement à regretter la perte de son

poëme en dix-huit livres sur l'histoire romaine; il en subsiste environ sept cents vers, mais la plupart sont détachés, incohérents, et plusieurs imparfaits. L'utilité historique en est presque nulle. Du reste, les grandes pensées, les expressions fortes, les vers harmonieux qui se rencontrent dans ces fragments, suffiraient pour justifier les éloges que Cicéron et Horace donnent à ce poëte. Virgile lui a fait plus d'honneur encore; il l'a imité et même copié quelquefois, ainsi que l'a remarqué Macrobe. Ovide, qui accuse Ennius de manquer d'art, admire la hauteur de son génie. Son image, selon Vitruve, doit être gravée avec celle des dieux dans l'âme des littérateurs. Quintilien veut qu'ils le révèrent, comme les vieux chênes des bois sacrés.

Je ne vous indiquerai plus, Messieurs, qu'un seul monument de ce même siècle; c'est la colonne rostrale élevée dans la place publique de Rome, en l'honneur de Duilius, qui avait triomphé de la flotte carthaginoise le 16 juillet 259, cinquième année de la première guerre punique. Il a fallu rétablir plus des deux tiers de l'inscription placée sur cette colonne, et relative aux événements de cette guerre. Les mots qu'on y découvre et ceux qu'on n'y peut plus lire ont été expliqués par Pierre Chacon ou Ciacconius. Vous comprenez qu'un tel monument ne saurait jeter de bien vives lumières sur l'histoire.

D'après cet exposé, il demeure établi d'une part, qu'entre Xénophon et Polybe, espace d'environ un siècle et demi, la chaîne des relations et des documents historiques s'était continuée; qu'un très-grand nombre d'écrivains, plus de cent cinquante si vous en vouliez faire une liste complète, avait composé des annales ou

des mémoires sur les événements de cette période et sur ceux des âges précédents; de l'autre, que, de cette multitude d'écrits, quelques fragments à peine, quelques débris d'inscriptions et de chroniques sont arrivés jusqu'à nous; en sorte qu'en effet pas un seul ouvrage proprement dit, pas un seul livre d'histoire, ne nous reste à placer ici dans un si long intervalle. Ceci nous montre beaucoup trop sensiblement l'une des difficultés qui sont propres au genre d'études qui nous occupe. De pareilles lacunes, si grandes et si peu réparables, ne peuvent exister dans les sciences naturelles, ni dans celles dont les progrès dépendent de la profondeur des méditations, des efforts de la pensée, ou bien même de l'activité de l'imagination, de la fécondité du talent. Le génie n'a point de limites, et ses forces lui suffisent pour étendre son domaine : l'histoire, au contraire, n'est une science, elle n'est exacte et réelle qu'en se circonscrivant dans le cercle des souvenirs positifs, authentiquement transmis, qu'en puisant à des sources que rien ne peut rouvrir, quand la main du temps les a fermées. Nous sommes donc condamnés à manquer toujours de relations originales en ce qui concerne plus d'une moitié du quatrième siècle avant notre ère, et presque tout le troisième. Je dis toujours, parce qu'il y a fort peu d'espérance de retrouver jamais des livres antiques, qui, depuis le renouvellement des lettres, ont échappé à toutes les recherches. Il n'est guère permis de compter sur des hasards qui pourraient en remettre au jour des copies authentiques. Jusque-là, nous sommes réduits, pour cette partie de l'histoire ancienne, à quelques débris de monuments et à des connaissances traditionnelles. J'appelle ainsi les récits des historiens

qui n'ont vécu que deux ou plusieurs siècles après ceux-là, tels que Diodore de Sicile, Denys d'Halicarnasse, Tite-Live, Plutarque, Quinte-Curce, Arrien, etc. Il est vrai qu'en écrivant leurs livres, ils avaient sous les yeux les relations originales qui nous ont été ravies; mais enfin leurs témoignages ne sont point immédiats, et l'histoire que nous tenons d'eux est de seconde main. Nous ne pouvons savoir jusqu'à quel point et avec quelle méthode ils ont retranché, modifié, ajouté peut-être; et la confiance que sans doute ils méritent fort souvent encore, n'équivaut point à celle qu'obtiendraient des textes primitifs directement étudiés et confrontés par nous-mêmes.

Les historiens originaux sont encore moins représentés, moins remplacés par les chronographes ecclésiastiques qui, dans le cours des huit premiers siècles de l'ère vulgaire, ont compilé des abrégés d'annales universelles. J'ai autrefois exposé (1) en quoi consiste le travail de ces chronographes, dont le plus ancien est Jules Africain, qui écrivait vers l'an 221 de Jésus-Christ. Vous savez que sa chronique, composée d'extraits de livres perdus, s'est perdue elle-même, et que nous ne la connaissons que par les matériaux qu'elle a fournis à celles d'Eusèbe et de George le Syncelle. Eusèbe n'a fait que réchauffer la Chronique de Jules Africain, comme l'a dit Joseph Scaliger: *Chronicon Africani recoctum*. Mais, par une étrange fatalité, le texte grec de cette compilation nouvelle a disparu à son tour en très-grande partie, et n'a été longtemps remplacé que par une traduction latine due à saint Jérôme, et qui est elle-même très-informe et très-mutilée. On y suppléait

(1) T. IV, p. 294 et suiv.

avec quelques débris du texte, rassemblés par Joseph Scaliger : ce n'est qu'en 1818 et 1819 qu'on a retrouvé et publié une version arménienne, sur laquelle on a fait une traduction latine plus suivie, et pourtant incomplète encore, du premier livre de la Chronique d'Eusèbe. Manéthon, Bérose et Abydène sont du nombre des anciens auteurs dont nous trouvons, en ce livre, quelques extraits entassés sans choix et sans ordre; leurs textes y sont abrégés et non transcrits; ils y sont adaptés à des systèmes et à des doctrines dont ces écrivains ne pouvaient avoir aucune connaissance; et ce qui achève de réduire cette compilation à la plus mince valeur, c'est que les résultats que donneraient les prétendus extraits réunis dans le premier livre, sont très-souvent contredits par les canons ou tableaux chronologiques confusément rassemblés dans le second. Au neuvième siècle, George le Syncelle s'est emparé des travaux de Jules Africain et d'Eusèbe, et a jeté beaucoup d'autres détails dans les cadres informes que ces deux compilateurs avaient tracés. Il cite comme eux Abydène et Bérose; il fait usage d'un plus grand nombre d'anciennes chroniques perdues, et dont quelques-unes sont anonymes. Avec ces matériaux, il a composé un ouvrage assez volumineux, tout rempli de nomenclatures, de nombres et de dates, mais avec tant d'inexactitude que les plus grandes époques, l'olympiade de Corœbus, la fondation de Rome, l'ouverture de l'ère de Nabonassar, l'avénement de Cyrus, la mort d'Alexandre, la succession des rois lagides, y sont déplacés tantôt de trois ou quatre ans, tantôt de onze. Voilà néanmoins le livre qui a servi de guide aux études historiques, dans le cours du moyen âge. N'espé-

rons donc pas, Messieurs, de rien trouver dans les chronographes ecclésiastiques qui puisse réparer véritablement la perte des livres d'histoire composés au quatrième et au troisième siècle avant l'ère chrétienne. A cet égard, nous n'aurons pas d'autres ressources, de meilleurs suppléments, que les ouvrages des historiens classiques, grecs et latins, qui ont écrit depuis l'an 200 avant Jésus-Christ jusqu'au temps de Constantin.

Hérodote, pour exposer les causes de la guerre entre les Perses et les Grecs, remonte à de très-hautes antiquités; il nous trace, autant qu'il le peut, à partir des époques les plus reculées, le tableau des annales de l'Égypte, de l'Assyrie, de la Lydie, de la Médie, de la Perse, de la Grèce et de quelques autres peuples; traitant ensuite son sujet principal, il nous raconte les guerres des Ioniens et des Grecs contre les Perses jusqu'à l'an 479 avant notre ère. Thucydide n'a repris l'histoire qu'en 431, au moment de l'ouverture de la guerre du Péloponnèse; il laissait en arrière un espace de quarante-huit ans, sur lequel néanmoins il a jeté quelques regards dans son introduction au premier livre. Le huitième ou dernier aboutit à l'an 411, et c'est le terme où commence l'histoire grecque de Xénophon, qui comprend d'abord la fin de la guerre du Péloponnèse jusqu'en 404, puis la suite des annales de la Grèce et surtout de Lacédémone jusqu'en 362. Xénophon a ainsi continué l'histoire pendant quarante-huit ans et demi; et ses autres ouvrages sur Socrate, sur l'expédition de Cyrus et la retraite des Dix mille, sur le roi de Sparte Agésilas, appartiennent à cette même période; ils en développent certains détails. Je ne rappelle point sa *Cyropédie*, qui se reporterait au

sixième siècle avant J. C., si elle pouvait être mise au rang des livres historiques. Nous voici donc arrivés à l'an 362; car je ne tiens pas compte d'une sorte de digression où Xénophon descend jusqu'à 357, afin de suivre la succession des tyrans de Phères. De l'an 362, Polybe va nous transporter à 219 : il ne se reportera quelquefois à des époques antérieures qu'à titre d'introduction, d'excursion ou d'éclaircissements. Voici donc un autre vide, beaucoup plus considérable : il est de 143 ans, et ne sera comblé pour nous que par les récits tardifs de Diodore de Sicile, de Denys d'Halicarnasse et des auteurs qui, depuis l'avénement d'Auguste, ont écrit des histoires, encore aujourd'hui subsistantes, de la Grèce, de Rome et d'Alexandre. Nous n'aurions aucun moyen de suivre le fil des événements, de rattacher à ceux qui viennent de passer sous nos yeux ceux qui vont nous être racontés par Polybe, si nous n'avions, en étudiant l'histoire générale, recueilli tous les grands souvenirs qui appartiennent à ces cent quarante-trois années. Il est, Messieurs, indispensable de nous les retracer aujourd'hui sommairement. Sans ce préliminaire, nous ne pourrions pas comprendre assez bien les récits de Polybe.

Le règne d'Artaxerce s'est prolongé jusqu'en 362, un peu au delà de la révolte des satrapes égyptiens et de l'installation de Tachos en qualité de roi d'Égypte; les Grecs avaient favorisé cette rébellion. Plusieurs États ou provinces de l'Asie s'agitaient en même temps pour secouer le joug des Perses. La cour même d'Artaxerce était un foyer de conspirations et de troubles. Échappé à de grands périls, ce monarque, affaibli par l'âge, mourut accablé de chagrins et dévoré d'inquiétudes.

Ochus, qui lui succéda jusqu'à 340, plus cruel et plus dissolu qu'aucun de ses devanciers, accéléra la décadence de cet empire. Toutefois il réussit à comprimer les mouvements de la Phénicie et de l'Égypte. Nectanébus, qui se disait roi de cette dernière contrée, s'enfuit avec les trésors qu'il put ramasser, et se confina dans l'Éthiopie, d'où il ne revint jamais. Ochus, se croyant partout affermi, s'abandonnait à la mollesse et aux voluptés. L'eunuque Bagoas, l'un de ses ministres, l'empoisonna, et ne laissa vivre qu'un seul des fils de ce prince, le jeune Arsès, qu'il mit sur le trône, et dont il se défit en 336, date de l'avénement de Darius Codoman. Celui-ci fut vaincu, détrôné par Alexandre, et tué par Bessus en 330. Là finit l'antique empire des Perses, et, dès lors jusqu'en 323, ce pays est du nombre de ceux qu'Alexandre possède et opprime.

Après dix ou douze règnes obscurs, la Macédoine avait pris place dans l'histoire, en 359, à l'avénement de Philippe, qui, cette année même, remporta sur les Athéniens une victoire éclatante. Il y avait longtemps, vous le savez, que les Grecs s'affaiblissaient par leurs discordes; Philippe sut profiter de cet égarement : il étendait ses États, il poursuivait dans la Thrace le cours de ses conquêtes. Les Athéniens et les Spartiates s'étaient déclarés contre la Phocide; le roi de Macédoine tourne aussi ses armes contre elle. Attiré par les Thébains, il passe les Thermopyles, attaque les Phocéens, les force à s'enfuir dans le Péloponnèse. L'orateur Démosthène avait senti le péril qui menaçait Athènes sa patrie et la Grèce entière. Les succès de Philippe, depuis l'Illyrie jusqu'au delà de la Phocide, inquiétaient tous les peuples : il envahit la Laconie,

et, vainqueur enfin de tous les Grecs, il se fait déclarer généralissime de leur armée. Il célébrait les noces de sa fille, quand un jeune courtisan, nommé Pausanias, le frappa d'un coup mortel, en 336. Alors advient son fils Alexandre, âgé de vingt ans, et dont le règne trop mémorable se termine en 323. Destruction de Thèbes, invasion de la Perse, batailles de l'Issus et du Granique, ruine de Tyr, prise de Gaza, conquête de l'Égypte, fondation d'Alexandrie, victoire d'Arbelles, incendie de Persépolis, fuite et trépas de Darius, expédition en Scythie, ravages dans l'Inde, bataille de l'Hydaspe et défaite de Porus, retour du conquérant en Perse et sa mort à Babylone : tels sont les faits dont l'affreux éclat doit rester à jamais sur le court espace de treize années. C'est l'un de ceux où l'atroce ambition a répandu le plus de sang, prodigué le plus de trésors, semé le plus de discorde, et forgé le plus de chaînes. Le cours des progrès que la civilisation faisait dans la Grèce, depuis Lycurgue, depuis Solon, encore plus depuis Périclès, fut pour toujours arrêté par l'orgueil et la démence d'Alexandre.

La bataille de Mantinée, en 362, semblait avoir suspendu les guerres intestines de la Grèce, mais la discorde y avait jeté des racines trop profondes. Une guerre, appelée Sociale, s'alluma en 358 entre Athènes et ses alliés, et entraîna, pour les Athéniens, la perte de plusieurs établissements maritimes. Une autre guerre, à laquelle on a donné le nom de Sacrée, fut, en 356, déclarée par les Thébains aux Phocéens qu'on accusait de sacrilége, parce qu'ils avaient labouré une pièce de terre dépendante du temple de Delphes : ce sont ces dissensions qui ont fondé la puissance de l'astucieux

Philippe. La Grèce, qui, depuis un siècle et demi, avait résisté aux rois de Perse, succomba en trente-six ans sous deux rois de Macédoine. Les intrigues et l'or de Philippe corrompirent les orateurs et les oracles. Les vertus et la raison sévère de Phocion demeurèrent impuissantes; elles étaient impopulaires; il s'en fallait que tout le monde lui sût gré, dans Athènes, d'avoir arrêté les progrès de Philippe et de l'avoir chassé de l'Hellespont.

Xénophon nous a parlé des deux Denys, tyrans de Syracuse : le règne du second s'est ouvert en 368 ou 367. Il avait à sa cour, en 361, le célèbre Platon; et c'était le troisième voyage que ce philosophe faisait en Sicile. Cette dernière fois il y était attiré par Dion, qui avait conçu le projet d'éclairer et d'affranchir les Syracusains. Dion eut le bonheur de détrôner Denys le Jeune; mais les Syracusains, ingrats, selon l'usage, envers leur libérateur, apportèrent autant d'obstacles qu'il leur fut possible aux réformes qu'il voulait introduire dans leur gouvernement. Cette époque est l'une de celles où les philosophes et les hommes d'État ont associé leurs efforts pour améliorer sérieusement l'organisation sociale, et où les oppresseurs de tout grade se sont ligués avec les esclaves pour perpétuer les erreurs, les désordres et les fléaux. Dion périt assassiné en 353; la multitude, qui l'avait accablé d'outrages, le pleura dès qu'il fut mort, et rendit des honneurs à ses cendres. Cette disposition plus sage des esprits n'empêcha point Denys le Jeune de remonter sur le trône, en unissant ses intérêts à ceux de quelques factions obscures. L'unique effet des revers sur un usurpateur est de le rendre tout à fait incorrigible : il revient irrité de ses

disgrâces, enivré du succès qui le ramène, avide de pouvoirs nouveaux, et s'efforçant de rajeunir, de raffermir la tyrannie par des ressorts additionnels. Syracuse, énervée et corrompue, ne supporta que deux ans le second règne de ce Denys. Les meilleurs citoyens implorèrent le secours des Corinthiens, qui leur envoyèrent Timoléon. Icétas avait déjà renversé Denys, du moins il le tenait assiégé dans la citadelle; Timoléon n'eut à vaincre qu'Icétas même, chef de l'une des factions ennemies de la liberté publique. Denys fut envoyé à Corinthe, où il ne sut imprimer aucune dignité à son infortune. Il préféra l'avilissement à l'obscurité, et voulut être méprisé de peur d'être craint. Il finit par s'enrôler dans une troupe de prêtres de Cybèle qui parcouraient les villes et les bourgs, semant les superstitions et recueillant quelques aumônes. Ces ignobles pèlerinages de Denys le Jeune coïncident à peu près avec les conquêtes d'Alexandre, en sorte qu'on pouvait contempler à la fois la tyrannie dans toute sa splendeur et dans tout son opprobre.

Le partage des conquêtes d'Alexandre est un point qu'il importe de bien saisir. Philippe Aridée, frère du héros, fut déclaré son successeur par une partie de l'armée. Son inaptitude réunissait les suffrages en sa faveur : on espérait qu'il ne conserverait pas longtemps le pouvoir; on convenait que, si Roxane, veuve d'Alexandre et qui restait enceinte, donnait le jour à un fils, ce prince partagerait la couronne avec Aridée, et aurait pour tuteur Perdiccas, à qui Alexandre avait laissé son anneau. Roxane, en effet, mit au monde un Alexandre second : on reconnut deux rois, mais qui ne jouissaient que d'un vain titre. Le pouvoir réel appartenait aux

généraux qui s'étaient distribué les provinces. La Macédoine, l'Épire et la Grèce échurent à Antipater; la Thrace et les régions voisines à Lysimaque; la Lycie, la Pamphilie et la grande Phrygie à Antigone; la Carie à Cassandre; la Cappadoce et la Paphlagonie à Eumène; la Syrie et la Phénicie à Laomédon; l'Égypte à Ptolémée. D'autres gouverneurs occupaient divers cantons de l'Asie mineure, de l'Asie moyenne et de la haute Asie. Survinrent bientôt entre tant de princes des démêlés et des guerres qui amenèrent l'établissement de quatre principaux royaumes, savoir, ceux de Macédoine, de Thrace, de Syrie, d'Égypte. Mais de plus petits États se maintinrent ou se formèrent, dont les chefs s'appelèrent rois de Pergame, de Pont, de Cappadoce, d'Épire et d'Arménie. Un peuple de monarques va donc encombrer l'histoire.

En Macédoine, le vice-roi Antipater eut pour successeur son fils Cassandre, qui, vainqueur à Ipsus, en 301, s'investit du pouvoir souverain; il avait triomphé de ses rivaux, il avait éteint la postérité d'Alexandre. Mais il mourut dès 298; et ses fils à leur tour furent détrônés par Démétrius Poliorcète ou *le preneur de villes*. Celui-ci fut chassé six ans après par Lysimaque; et ce trône reste si glissant que plus de douze autres princes s'y succédèrent dans le reste du troisième siècle avant l'ère vulgaire.

La Bithynie fut d'abord gouvernée par Lysimaque, l'un des alliés de Cassandre. Lysimaque eut part à la victoire d'Ipsus, et, comme je viens de le dire, il régna quelque temps sur la Macédoine après Démétrius Poliorcète; mais, assassin de son propre fils, Lysimaque révolta ses sujets comme ses voisins par sa tyrannie

sanguinaire : il périt dans un combat en 282. Alors Nicomède attirait les Gaulois sur les bords du Pont-Euxin. Ils l'aidèrent à reconquérir la Bithynie, que son père avait autrefois possédée. Il mourut vers 250 : ses fils, Tibite et Ziélas, se disputèrent son héritage, que Prusias, né de Ziélas, eut à défendre contre les Gaulois.

Après Laomédon, à qui le premier partage des États d'Alexandre avait attribué le gouvernement de la Syrie, Séleucus, que les généraux associés venaient de mettre à la tête de la cavalerie, conçut l'espoir de s'emparer de ce royaume. Il ne le possédait point encore paisiblement en 312, quoique cette année soit prise pour l'ouverture de l'ère des Séleucides : il ne fut affermi sur le trône qu'en 301, par la bataille d'Ipsus, qui ruina la puissance d'Antigone et ses prétentions à succéder presque seul au grand Alexandre. Séleucus fut surnommé Nicator ou *le victorieux*, et devint ainsi le chef d'une dynastie syrienne. Là commence une série de monarques qui, presque tous, ont porté le nom de Séleucus ou celui d'Antiochus. Quand Séleucus Nicator eut été assassiné par Ptolémée Céraunus, en 282, Antiochus, fils aîné de Nicator, monta sur le trône de Syrie, ne vengea point son père, s'allia au contraire à Céraunus, et révolta par cette conduite plusieurs villes, qui secouèrent le joug et qu'il fallut soumettre par les armes. Une victoire remportée sur les Gaulois, en 274, par Antiochus, lui valut le nom de Soter ou *Sauveur*. Son fils Antiochus obtint un surnom bien plus magnifique : les Milésiens l'appelèrent Théos ou *Dieu*, parce qu'il les avait délivrés de la tyrannie de Timarque. Le dieu mourut, en 246, empoisonné par son épouse Laodice. Il laissait la couronne à Séleucus II, dit Callinique

ou *l'illustre vainqueur*, bien qu'il ait été le plus souvent malheureux dans les combats. Son successeur, Séleucus III, ne régna que deux ans, de 225 à 223 : il périt aussi par le poison. Lui-même, il s'était surnommé Céraunus ou *le foudre*, sans qu'il eût mérité ce titre par aucune action éclatante. Le reste du siècle est occupé par le règne d'Antiochus III ou le Grand, qui subjugua la Judée, la Phénicie et d'autres provinces.

En Égypte, les Ptolémées s'efforcèrent de recueillir les débris de la littérature et des arts d'Athènes. Le chef de la dynastie des Lagides était né de la courtisane Arsinoé, que Philippe, roi de Macédoine, avait donnée pour femme à Lagus : il créa, dans Alexandrie, une académie laborieuse à côté d'une riche bibliothèque; il écrivit lui-même une vie d'Alexandre, ainsi que nous l'avons déjà remarqué dans cette séance. A ce premier Ptolémée, surnommé tantôt Lagus, tantôt Soter, succéda son fils Ptolémée, dit Philadelphe, c'est-à-dire *ami de ses frères* : il en avait tué deux. Ptolémée III, qualifié Évergète ou *le bienfaisant*, le fut en effet; il fit fleurir les sciences, et mourut empoisonné, dit-on, par son fils, qu'on surnomma dérisoirement Philopator.

J'ai dit qu'outre les quatre royaumes de Macédoine, de Bithynie, de Syrie et d'Égypte, il s'en forma de moins considérables. Celui de Pergame n'avait été, jusqu'en 263, qu'une principauté fort obscure entre les mains de Philétère, dont on croit pourtant avoir conservé des monnaies. Eumène, son neveu et son successeur, la défendit contre le roi de Syrie, Antiochus Ier, et l'accrut par une victoire remportée à Sardes. Attale, qui régna depuis 241 jusqu'en 198, refusa de payer des tributs aux Gaulois ou Galates, défit leurs armées,

porta ses conquêtes en Asie, amassa des trésors, fonda la bibliothèque de Pergame; et l'on croit qu'il composa, ainsi que nous l'avons déjà noté, des livres d'histoire. Ce qui est sûr, c'est qu'il fit d'une province tributaire, d'un domaine précaire, un véritable royaume.

La Cappadoce proprement dite était possédée par un Ariarathe second, lorsque les successeurs d'Alexandre se partageaient ou se disputaient la terre. Cet Ariarathe, dont le royaume avait été adjugé à Eumène, fut attaqué, vaincu et mis en croix par Perdiccas, en 321. De là cependant jusqu'après l'an 200, on continue de trouver des rois de Cappadoce, qui se défendent contre les Macédoniens et contre les Parthes. Cet État est à distinguer de la Cappadoce pontique ou du Pont, quelquefois appelé petite Cappadoce, où un Mithridate, second de ce nom, succomba, comme tant d'autres princes, sous le conquérant macédonien. Il s'enfuit en Paphlagonie; mais, après la mort d'Alexandre, il parvint à reconquérir le Pont, s'y maintint malgré Antigone, et sut se conserver indépendant des rois de Syrie. Trois autres Mithridates régnèrent successivement dans le cours du troisième siècle.

L'Épire est une province de la Grèce, séparée de la Macédoine et de la Thessalie par le mont Pindus. Ses rois prétendaient descendre d'Æacus, aïeul d'Achille : celui qui régnait au temps d'Alexandre, s'appelait de son nom propre Æacide. Attaqué par les Macédoniens, chassé, puis rappelé par ses sujets, il périt dans une bataille en 313. Son petit-fils, Pyrrhus second, est, après l'antique Achille, le plus célèbre personnage de cette famille. A peine âgé de quinze ans, il s'était fait remarquer à la bataille d'Ipsus. Avide de renommée et

de conquêtes, il concevait de vastes desseins, mais il ne savait pas les accomplir avec cette persévérance opiniâtre qui seule peut enchaîner la fortune. Il conquit et perdit la Macédoine. Vainqueur des Romains à Héraclée et à Tusculum, il était le plus redoutable ennemi qu'ils eussent encore rencontré; mais il n'achevait aucune entreprise; il passa si rapidement de Tarente en Sicile, de Syracuse en Afrique, d'Afrique en Italie, que ses succès toujours imparfaits épuisèrent ses moyens, et le laissèrent presque sans ressources, quand il eut perdu la bataille de Bénévent, en 275. De retour en Épire, il forma contre les Spartiates et les Argiens des projets qui ne pouvaient plus réussir. S'étant engagé imprudemment dans les murs d'Argos, il se pressait d'en sortir, lorsqu'il fut, dit-on, renversé par une tuile qu'une femme, placée sur un toit, lui jeta sur la tête. A l'instant, le fer d'un soldat ennemi lui ravit le jour en 272. Après lui régnèrent en Épire son fils Alexandre, puis Ptolémée, puis Pyrrhus III et la sœur de ce dernier, Laodamie, dont le nom termine la dynastie des Phyrrhides ou Æacides.

Les Parthes, autrefois soumis aux Perses, avaient subi, comme eux, le joug d'Alexandre et appartenaient depuis la bataille d'Ipsus aux Séleucides, rois de Syrie. Ils furent affranchis ou plutôt conquis en 256 par Arsace et Tiridate, deux frères qui régnèrent l'un après l'autre, et dont le second, sous le nom d'Arsace II, parvint, malgré des revers, à fonder, pour plus de deux siècles, un royaume indépendant.

Les Juifs n'avaient aucun moyen d'échapper à une domination étrangère. Ils tombèrent sous la puissance des rois de Macédoine, puis des Lagides, puis des Sé-

leucides, qui tous les possédèrent négligemment et leur permirent, moyennant des tributs, d'obéir à des grands prêtres. Les cités grecques elles-mêmes, déchues de leurs droits et de leur gloire, se complaisaient aux vices de la servitude, et ne savaient plus regretter la liberté. Ce n'est pas que les Athéniens n'eussent senti le bonheur d'être délivrés d'Alexandre; sa mort les avait enivrés de joie. Démosthène, quoique exilé, rassembla une flotte. Phocion conseillait d'attendre le moment où la discorde éclaterait entre les successeurs du conquérant; mais on était impatient de s'affranchir, et l'on crut avoir atteint ce but par la victoire que remporta Léosthène. On ne tarda point à être détrompé par les succès d'Antipater, qui exigea des amendes, des réformes dans le gouvernement intérieur d'Athènes, l'occupation du fort Munychie par une garnison étrangère : il voulut surtout qu'on lui livrât l'orateur Démosthène, qui n'échappa aux poursuites qu'en s'empoisonnant. On permit toutefois aux Athéniens de rétablir chez eux la démocratie, et ils n'usèrent de ces moments de liberté que pour condamner à mort Phocion, le meilleur citoyen qui leur restât. Démétrius de Phalère leur fut donné pour archonte ou premier magistrat, et les gouverna durant dix années plus sagement qu'ils ne méritaient. Il fut expulsé par Démétrius Poliorcète, fils d'Antigone : ce nouveau maître voulut aussi les rendre libres; ils se révoltèrent contre lui; et, lorsque après avoir été proclamé le chef de la Grèce, il eut succombé à Ipsus, ils lui fermèrent les portes de leur cité, où il cherchait un asile. Tout finissait à Athènes : le poëte Ménandre y mourut en 292, et la littérature grecque se réfugia dans Alexandrie.

Menacées d'une oppression prochaine, quatre villes de l'Achaïe renouvelèrent une association qui avait autrefois existé entre elles. Bientôt les Tégéates et d'autres peuples du Péloponnèse s'y joignirent. C'est le commencement de la confédération achéenne. Elle eut pour chef ou préteur unique (il y en avait eu deux jadis, on n'en voulut cette fois qu'un seul), elle eut, dis-je, pour chef Aratus, qui venait d'affranchir les Sicyoniens, ses compatriotes, de la domination d'un tyran. C'est, en un tel siècle, un étrange spectacle que celui d'un peuple, jusqu'alors obscur, qui prend les armes pour faire régner les lois, la paix et la vertu; qui vole au secours des villes asservies; qui prodigue ses biens et son sang pour les délivrer de l'oppression; qui n'exige rien d'elles, et se croit assez récompensé s'il les voit heureuses. Aucun roi n'avait jamais eu tant d'ambition : Aratus, simple citoyen, osa prétendre à cette gloire. Ses talents militaires, il en faut convenir, n'égalaient point ses vertus civiques: les Spartiates et les Athéniens, qu'il n'effrayait pas, trouvèrent mauvais qu'il les voulût empêcher de subir, à leur aise, le joug des rois de Macédoine. Un jour les Athéniens se couronnèrent de fleurs sur le faux bruit de la mort d'Aratus. Agis IV, roi de Sparte, qui s'était associé aux Achéens, fut condamné à mort par son collègue, dont le fils, Cléomène III, déclara la guerre à l'Achaïe et repoussa les troupes confédérées. Cependant le roi ou le régent de Macédoine, Antigone Doson, se trouvait dans une position critique : Aratus en profita pour conclure avec lui une alliance contre Lacédémone. Cléomène fut défait à Sélasie, et Sparte conquise. La race antique des Héraclides s'éteignit. Aratus mourut en 214. Nous verrons Philopœmen devenir

après lui le chef des Achéens et mériter d'être appelé le dernier des Grecs.

Hormis donc les Achéens, l'histoire de tous les peuples grecs va se décolorant de plus en plus, depuis 323 jusqu'en 219; et, durant ce même espace, la multitude des petits rois, successeurs d'Alexandre, fatigue l'attention; leur insignifiance éteint presque la curiosité, et la monotonie de leurs crimes lasse la patience. En vain les scènes se multiplient; en vain les catastrophes se pressent : à mesure que la liberté disparaît, l'intérêt des narrations s'affaiblit; elles manquent de leur premier élément, du principe qui peut seul les animer. Ceux-là mêmes qui ne supportent pas la liberté dans leur propre siècle, la veulent retrouver au moins dans le tableau des temps antiques; elle serait encore nécessaire à l'histoire, si elle n'était pas le besoin le plus constant de la société. N'assister qu'à sa décadence est un triste spectacle, en lisant comme en vivant : elle est réellement la plus vive lumière qui puisse éclairer les fastes du monde. Une fois qu'Alexandre l'a éteinte, ce qui reste d'événements et de vicissitudes en Asie, en Égypte, en Grèce, est un chaos qui ne se débrouille que pour laisser voir des forfaits. C'est parce qu'elle brille chez les Romains de ce siècle que leurs annales se revêtent de si riches couleurs. Après une longue guerre contre les Samnites, ils sont attaqués par Pyrrhus. Ce prince, fier d'une première victoire remportée sur eux, leur députe Cinéas, qu'ils étonnent par leur désintéressement et leur fermeté. Fabricius, pauvre et magnanime citoyen, va représenter Rome auprès du roi d'Épire. Une seconde défaite ne décourage pas les Romains, et leur constance rend inutiles tous les triomphes de

leur aventureux ennemi. Les secours qu'ils envoient aux Mamertins contre les Carthaginois, ouvrent, en 264, la première guerre punique, où déjà la marine romaine, si novice encore, lutte avec avantage contre des flottes aguerries. Durant quelques instants de paix, les beaux-arts s'introduisent à Rome, la langue commence à se polir, le théâtre s'élève. Mais on ne tarde point à reprendre les armes contre les Illyriens, contre les Gaulois; on triomphe des uns et des autres; et l'occupation de Sagonte par les Carthaginois commence, en 218, la seconde guerre punique, dont Polybe nous racontera l'histoire.

Polybe va nous instruire de ce qui s'est passé durant le demi-siècle suivant, à partir de l'année 219. Ceux de ses récits qui nous ont été conservés peuvent se diviser en deux classes. Les uns concernent les guerres puniques, les autres s'étendent à divers peuples de la Grèce et de l'Asie. Je ne vous offrirai qu'une analyse fort succincte des premiers; nous nous arrêterons de préférence aux seconds, mais ce sera de cet historien lui-même, de sa vie et de ses travaux que je vous entretiendrai, Messieurs, dans notre prochaine séance.

DEUXIÈME LEÇON.

NOTICE SUR LA VIE ET LES TRAVAUX DE POLYBE.

Messieurs, entre le terme où aboutit l'Histoire grecque de Xénophon, et l'époque où se reportent les récits originaux de Polybe, c'est-à-dire entre la bataille de Mantinée livrée en l'année 362 avant notre ère, et l'ouverture de la seconde guerre punique en 218, il y a un intervalle de cent quarante-quatre ans, qui embrasse les règnes d'Ochus et de Darius Codoman chez les Perses, une guerre sociale et une guerre sacrée en Grèce, les révolutions de Syracuse sous Denys le Jeune, les exploits de Philippe et d'Alexandre, rois de Macédoine, le partage des États d'Alexandre, les règnes des quatre premiers Lagides en Égypte, des premiers Séleucides en Syrie; chez les Athéniens, la mort de Démosthène et de Phocion, l'administration de Démétrius de Phalère et celle de Démétrius Poliorcète; chez les Achéens, la confédération dont Aratus devint le chef; chez les Romains, les guerres avec les Samnites et avec Pyrrhus, et la première avec les Carthaginois. Il existait un très-grand nombre de relations originales de ces événements, elles sont perdues; je vous en ai présenté le tableau, d'après les mentions qui en sont faites dans les livres antiques qui nous ont été conservés. Vous avez vu de combien d'historiens du quatrième et du troisième siècle avant l'ère vulgaire nous avons à regretter la perte. Sans doute les mémoires qu'ils avaient écrits en présence des faits, ou sur de récents souvenirs, seraient

plus exacts et plus instructifs que les histoires de seconde main qui nous en tiennent lieu aujourd'hui : ce sont des auteurs contemporains de Jules César, d'Auguste, de leurs successeurs jusqu'à Constantin et au delà, qui nous apprennent ce qui s'est passé aux temps de Philippe, d'Alexandre, de Pyrrhus et des premiers Ptolémées. C'est à peu près comme si, dans nos propres annales, nous ne pouvions étudier les règnes de Charles VII et de Louis XI qu'en des livres écrits sous Louis XIV et Louis XV. Quand on réfléchit sur la destruction irréparable de tant de monuments originaux, qui correspondaient à cent quarante-quatre années mémorables, on a peine à ne pas soupçonner quelques ravages moins naturels que ceux du temps, quelques causes moins aveugles que le hasard. Mais enfin, dans l'état actuel des sources réelles de l'histoire ancienne, après Hérodote, Thucydide et Xénophon, c'est Polybe qui se présente.

Un article consacré à Polybe dans le Lexique de Suidas commence par ces mots : « Polybe, fils de Lycus, « naquit à Mégalopolis, ville d'Arcadie, au temps de « Ptolémée surnommé Évergète : Πολύβιος Λύκου υἱὸς, ἀπὸ « Μεγάλης πόλεως τῆς Ἀρκαδίας... γεγονὼς κατὰ Πτολεμαῖον « τὸν ἐπικληθέντα Εὐεργέτην. » Il y a là deux erreurs graves qui ont passé en d'autres dictionnaires. Premièrement, le père de Polybe s'appelait, non Lycus, mais Lycortas; et c'est un personnage trop distingué dans l'histoire, pour qu'il soit permis de défigurer son nom. Il fut, après Aratus et Philopœmen, chef de la ligue achéenne; il est célébré en cette qualité par Polybe, et par d'autres écrivains classiques, Tite-Live, Plutarque, Justin, Pausanias. D'un autre côté, Ptolémée Évergète

premier est mort l'an 221 avant J. C., ainsi que l'a établi M. Champollion-Figeac; et, s'il y a là quelque erreur, elle serait au plus d'une année. Il s'ensuit que, s'il était vrai que Polybe fût né sous le règne de ce prince, il aurait eu plus de quarante ans en 181, lorsque les Achéens le députèrent, avec son père Lycortas, auprès de Ptolémée Épiphane. Cependant Polybe nous dit lui-même qu'il était alors νεώτερον τῆς κατὰ τοὺς νόμους ἡλικίας, d'un âge inférieur à celui qu'exigeaient les lois pour l'exercice des fonctions publiques. Or, l'âge de trente ans suffisait chez les Achéens pour prendre part aux affaires de l'État; c'est encore Polybe qui nous l'apprend. Il y a plus; nous le verrons, en 147 et 146, accompagner Scipion à Carthage, revenir en Achaïe, parcourir les villes et régler leurs différends: il aurait été alors octogénaire, si l'hypothèse de Suidas était admissible. Enfin il a écrit l'histoire de la guerre de Numance, qui se rapporte à l'année 134; et il faudrait, dans cette même hypothèse, lui donner plus de quatre-vingt-dix ans, lorsqu'il composait ce livre: mais vous verrez bientôt, Messieurs, qu'il n'en a pas vécu plus de quatre-vingt-deux. D'après ces motifs, Casaubon, dans sa *Chronologie de Polybe*, fait naître cet historien au commencement de la cent quarante-quatrième olympiade, c'est-à-dire en 204 ou 203 avant notre ère, de telle sorte qu'il n'aurait eu guère que vingt-quatre ans, au moment de son ambassade auprès de Ptolémée Épiphane. La date de sa naissance a été indiquée d'une manière plus précise par Vossius, qui la fixe à l'année 205, et qui suppose ce point démontré. « En effet, dit-il, Polybe a vécu quatre-vingt-deux « ans; et il est mort dix-sept ans avant que Cicéron vînt

« au monde. Il n'y a donc qu'à partir de l'an 106, où « naquit Cicéron, et, en rétrogradant de dix-sept ans, « puis de quatre-vingt-deux ans, on tombera sur l'année « 205 avant J. C. » Tout semblerait décidé par ce calcul de Vossius : cependant des deux données sur lesquelles il repose, il n'y en a qu'une qui soit positive, savoir, que Polybe a terminé sa carrière à l'âge de quatre-vingt-deux ans; Lucien du moins le dit de la manière la plus expresse. Mais, que sa mort ait précédé de dix-sept ans la naissance de Cicéron, aucun témoignage direct ne nous en informe; et c'est seulement une conséquence que Casaubon avait déduite de certains rapprochements. Vossius, en la prenant pour un fait immédiatement connu, commet l'erreur qu'on appelle pétition de principes et qui est fort ordinaire aux érudits. Le seul point bien établi est que Polybe avait en 181 moins de trente ans et probablement plus de vingt. Il serait donc né entre 210 et 200. C'est, je crois, tout ce que nous en pouvons dire, à moins qu'au lieu de ces limites, nous ne prenions celles que M. Schweighæuser propose et qui n'en diffèrent pas beaucoup, 204 et 198. Mais il demeure prouvé que Suidas se trompe en faisant naître Polybe sous Ptolémée Évergète; il fallait dire Philopator ou bien Épiphane. A mon avis, il importe de remarquer, toutes les fois que l'occasion s'en présente, les méprises de ce lexicographe; car l'espèce d'autorité que les savants lui attribuent, ainsi qu'à d'autres compilateurs du moyen âge, est l'une des causes qui retardent parmi nous le progrès des connaissances historiques.

Plutarque nous apprend que Polybe fut formé aux fonctions publiques par les leçons et les exemples de

Philopœmen, et qu'aux funérailles de ce grand homme il porta l'urne qui renfermait ses cendres. « Elle était, « dit-il, si couverte de fleurs, de festons et de bandeaux, « qu'à peine pouvait-on la voir étant portée par un jeune « homme, nommé Polybius, fils de Lycortas, de celui « qui pour lors était général des Achéens. » Ce fait est de l'année 183. J'ai déjà indiqué l'ambassade de 181 : Voici comment Polybe la raconte lui-même : « Ptolémée, « qui voulait faire alliance avec les Achéens, leur envoya « un ambassadeur, avec promesse de leur donner six « galères à cinquante rames, armées en guerre. On accepta « ces offres avec reconnaissance. Ce présent valait à peu « près dix talents. Pour remercier le prince des armes et « de l'argent qu'il avait fournis, et pour recevoir les galè- « res, les Achéens lui députèrent Lycortas, Polybe et le « jeune Aratus. Lycortas fut choisi, parce qu'étant « préteur dans le temps où l'on avait renouvelé l'alliance « avec Ptolémée, il avait pris avec chaleur les intérêts « de ce prince. On lui associa son fils Polybe, quoi- « qu'il n'eût point encore l'âge prescrit par les lois; « et on leur adjoignit Aratus, parce que ses ancêtres « avaient été fort aimés des Ptolémées. Cette ambassade « ne sortit pourtant point de l'Achaïe : au moment où « elle se disposait à partir, Ptolémée mourut. » C'est encore, Messieurs, par les récits de Polybe que nous savons que, la guerre ayant éclaté entre les Romains et Persée, il fut d'abord d'avis, ainsi que son père, de garder la neutralité; que néanmoins il prit, en 174, le commandement d'un corps de cavalerie achéenne qu'on envoyait au secours des Romains; qu'il fut député par ses compatriotes auprès du consul Marcius; et qu'en 168 les rois d'Égypte, Évergète II et Philométor, le deman-

dèrent pour commandant d'une cavalerie auxiliaire. « Il arriva, dit-il lui-même, une ambassade solennelle « de la part des deux Ptolémées pour demander des se« cours aux Achéens. Il y eut sur cela une délibération, « où chacun soutint son avis avec beaucoup de chaleur. « Callicrate, Diophane et Hyperbaton ne voulaient « point accorder ce secours. Archon, Lycortas et Polybe « étaient d'une opinion contraire, qu'ils appuyaient sur « l'alliance faite avec les deux rois. Le plus jeune de « ces princes avait été récemment élevé au trône; et il « régnait avec son frère, revenu depuis peu de Mem« phis. Tous deux ayant besoin de troupes avaient dé« pêché aux Achéens Eumène et Dionysodore, pour « obtenir mille fantassins, que Lycortas conduirait, et « deux cents chevaux dont Polybe aurait le comman« dement... Callicrate s'y opposa. Lycortas et Polybe, « prenant la parole, dirent, entre autres choses, que « l'année précédente, Polybe étant allé trouver Mar« cius pour lui offrir le secours que la ligue achéenne « avait accordé, ce consul lui avait répondu qu'une « fois entré dans la Macédoine, il n'avait plus besoin « de troupes auxiliaires. Ainsi l'on ne devait pas se « servir de ce prétexte pour abandonner les rois d'É« gypte, pour oublier leurs bienfaits et les engage« ments pris avec eux. L'assemblée inclinait à voter le « secours demandé, lorsque Callicrate prit le parti de « la dissoudre. Quelque temps après, le sénat fut « convoqué à Sicyone; non-seulement tous les sénateurs « s'y rendirent, mais aussi les citoyens âgés de plus « de trente ans. Polybe (qui en avait alors au moins « trente-six) s'y trouva, reparla de cette affaire, repro-

« duisit les mêmes observations, mais Callicrate persista « dans son opposition. »

A partir de l'année 166 jusqu'en 150, Polybe habita Rome. Il y était venu avec mille de ses compatriotes, accusés, comme lui, par Callicrate, de s'être montrés peu amis des Romains durant la guerre contre Persée. Les mille autres Achéens furent exilés, et dispersés dans les villes d'Italie; lui seul obtint la permission de rester à Rome : il dut cette faveur aux bons offices de Fabius et de Publius Æmilianus Scipion. Ces deux jeunes fils de Paul Émile avaient su apprécier Polybe, et puisaient dans ses entretiens l'instruction dont ils étaient avides. Il raconte qu'un jour Publius lui dit : « Pourquoi donc, Polybe, n'interrogez-vous que mon frère, « et ne répondez-vous qu'à lui? Apparemment vous me « jugez comme j'apprends que me jugent mes concitoyens; « vous me croyez indolent, inappliqué, n'ayant pas les « inclinations d'un Romain; mon grand tort est de ne « pas fréquenter le barreau où mon frère aîné vient de se « rendre. Ce n'est pourtant point un avocat qu'on attend « de la famille des Scipions, mais un général d'armée. » Surpris de trouver de tels sentiments dans un jeune homme de dix-huit ans, Polybe lui répondit : « Les « égards que je dois à votre aîné n'ôtent rien à l'estime « que j'ai pour vous; je l'écoute, parce que je me per« suade qu'il exprime vos pensées autant que les siennes. « Du reste, je vous suis dévoué, et je serai heureux de « contribuer à vous rendre digne du nom que vous por« tez. S'il ne s'agissait que d'études vulgaires, vous n'au« riez besoin de moi ni l'un ni l'autre; assez de maîtres « arrivent ici de la Grèce pour vous donner de pareilles le-

« çons. Mais je crois être, plus que personne, capable « de vous offrir celles que vous recherchez. — Ah ! Polybe, « repartit Scipion en lui prenant les mains, quand vien« dra le jour où, libre de tout autre soin, vous ne tra« vaillerez plus qu'à m'apprendre à ressembler à mes an« cêtres ? » En applaudissant à une si noble ardeur, Polybe craignait toutefois que l'opulence de cette famille et les exemples de la jeunesse romaine ne corrompissent bientôt l'élève qui donnait tant d'espérances : il commença par lui inspirer une profonde aversion pour les plaisirs dangereux auxquels s'abandonnaient les jeunes Romains ; et il eut le bonheur de voir Scipion admiré dans Rome comme un modèle de sagesse et de décence. Il lui apprit aussi à faire le plus honorable usage des richesses : personne ne portait plus loin que ce jeune patricien le désintéressement et la vraie libéralité. Le riche héritage qui lui échut par le décès d'Émilie, femme du grand Scipion (Publius Cornélius), dont il était le petit-fils adoptif, il le mit tout entier à la disposition de sa propre mère, qui, ayant été répudiée, n'avait pas de quoi soutenir la splendeur de son rang. Sans profiter du délai qu'accordaient les lois, il se hâta de compléter la dot des deux filles de ce même Publius Cornélius Scipion. Leurs époux, Tibérius Gracchus et Scipion Nasica, s'étonnaient de cette générosité, dont Rome n'avait pas encore vu d'exemples ; il leur répondit qu'il ne voulait pas connaître, entre des amis, entre des parents, d'autres lois que celles de la grandeur d'âme. Il céda sa part dans la succession de son père à son frère Fabius, pour lequel encore il paya la moitié des frais d'un spectacle public. A la mort de sa mère, qui ne laissait de biens que ceux qu'elle tenait de lui, il

les abandonna tous à ses sœurs. Voilà comment profitait des leçons de Polybe le futur destructeur de Carthage et de Numance. Il avait, dans sa jeunesse, contracté avec son maître une liaison si intime, qu'il préférait ses entretiens à tous les plaisirs : c'est ainsi que s'annoncent les grands hommes.

Sur l'un des articles de cette éducation morale, j'emprunterai, Messieurs, les paroles de dom Thuillier, traducteur de Polybe. « Pour ce qui regarde la « religion de ce temps-là, il faut convenir, à l'hon« neur de Polybe, qu'avec lui, Scipion ne devint pas « si dévot que l'était, au moins en apparence, son aïeul, « qui passait les nuits dans les temples, et que l'on di« sait avoir des communications intimes avec Jupiter. « On peut assurer, sans craindre de juger témérairement, que notre historien n'avait nulle foi à ces divi« nités qui avaient des yeux sans voir et des oreilles « sans entendre. Il cherchait dans les règles de la pru« dence, de la politique et de la guerre, les raisons de tous « les événements, et soutenait sans détour que quiconque « avait recours pour cela aux dieux.., n'avait point assez « d'esprit pour les découvrir, ou voulait s'épargner la « peine de les chercher. Les divinités que les législateurs « et les généraux feignaient d'invoquer, et dont ils se « vantaient d'être inspirés, étaient, selon lui, une in« vention ingénieuse, pour rendre plus souple et plus « docile la multitude à qui les beaux dehors imposent « et font aisément illusion. Il croyait, ajoute dom « Thuillier, en une Providence qui dispose de tout et « qui conduit tout à ses fins. » Ces observations, Messieurs, vous avertissent que vous ne retrouverez pas dans les écrits de Polybe les idées superstitieuses que

vous avez si souvent remarquées dans ceux d'Hérodote et de Xénophon.

Nous voyons aussi que Polybe recommandait à son disciple la modestie, la politesse, l'affabilité : il l'exhortait à ne revenir jamais de la place publique sans s'être fait un ami. Mais il lui conseillait d'ailleurs les exercices corporels, et particulièrement la chasse, qui lui semblait, ainsi qu'à Xénophon, l'apprentissage de la guerre et une étude autant qu'un divertissement. Ce n'est pas, Messieurs, de Polybe seul que nous apprenons la part qu'il eut à l'instruction du jeune Scipion. Diodore de Sicile nous dit que ce Romain fut initié, dès son bas âge, dans toutes les sciences de la Grèce; que, s'adonnant à la philosophie dès sa dix-huitième année, il eut pour maître Polybe de Mégalopolis, auteur d'une histoire, et vécut longtemps avec lui; que, formé à toutes les vertus par un tel maître, il surpassa en sagesse, en grandeur d'âme, et les jeunes gens de cette époque, et les citoyens expérimentés; qu'on admira d'autant plus ses progrès, qu'auparavant l'inactivité de son esprit, la lenteur de son intelligence, avaient fait craindre qu'il ne soutînt mal la gloire de son nom. Velléius Paterculus s'exprime en ces termes : *Scipio tam elegans liberalium studiorum omnisque doctrinæ et auctor et admirator fuit, ut Polybium Panætiumque, præcellente ingenio viros, domi militiæque secum habuerit.* « Scipion eut un goût si délicat pour les beaux-« arts, une si haute admiration pour la science que, chez « lui et dans ses campagnes, il avait à ses côtés Panæ-« tius et Polybe, deux hommes d'un mérite éminent. » Plutarque et Pausanias rapportent les mêmes faits, et parlent le même langage.

En l'année 162, toujours avant J. C., les conseils de Polybe furent utiles à Démétrius, fils de Séleucus, roi de Syrie. Démétrius était à Rome l'un des ôtages qu'Antiochus, son frère, avait été obligé de livrer, en exécution du traité de paix conclu entre lui et les Romains. Lorsqu'Antiochus mourut, Démétrius pria le sénat de le remettre en liberté, puisqu'il se trouvait appelé au trône; mais les Romains trouvaient mieux leur compte à laisser le sceptre entre les mains d'un jeune pupille qu'Antiochus avait nommé son successeur. Polybe conseillait à Démétrius de ne point compromettre sa dignité, en comparaissant une seconde fois devant les sénateurs et en essuyant un nouveau refus, et de se délivrer plutôt lui-même par une évasion soudaine. Mais ce prince consulta un autre confident, qui le confirma dans la résolution de retourner au sénat. Sa demande ayant été repoussée, comme l'avait prédit Polybe, il comprit enfin qu'il n'avait d'autre parti à prendre que de s'évader et de regagner la Syrie. Il en fallait trouver les moyens : Polybe, par l'entremise d'un de ses amis, fréta un vaisseau carthaginois à Ostie. Au jour destiné pour l'embarquement, Démétrius donnait un festin, au milieu duquel il reçut de Polybe un billet qui le pressait de saisir, sans aucun retard, une occasion qui ne reviendrait plus. Le prince, sous prétexte d'une incommodité, quitte la table, sort de la maison, court à Ostie, s'embarque; et quatre jours se passent sans qu'on sache à Rome qu'il est parti.

Les députés achéens vinrent, en 160, redemander Polybe au sénat romain, qui ne voulut point le leur rendre; il jouissait cependant auprès des grands de Rome d'un crédit qu'il employa utilement, trois ans après, en

faveur des Locriens : par ses soins, ils furent dispensés de servir contre la Dalmatie. Mais il y avait près de dix-sept ans qu'il était à Rome lorsqu'en sa faveur, et par les sollicitations de Scipion auprès de Caton, les Achéens obtinrent enfin la liberté de retourner dans leur patrie. C'est ce qui nous est raconté par Plutarque dans la vie de Caton : « Scipion pria Caton une fois « en faveur de Polybius pour les bannis du pays d'Achaïe. « La matière fut mise en délibération du sénat, là où il « y a grande dispute et grande diversité d'opinions entre « les sénateurs; pour ce que les uns vouloyent qu'ils fussent « restitués en leurs maisons et en leurs biens, les autres « l'empeschoyent : et Caton, se dressant en pied, leur dit : « Il semble que nous n'ayons autre chose à penser et à « faire, veu que nous nous amusons tout un jour à « disputer et à contester à savoir si ces vieillards grecs « seront portés en terre par les fossoyeurs de Rome ou « par ceulx d'Achaïe. Si fust à la fin conclu et arrêté « qu'ils seroyent remis et restitués en leur pays : mais « quelques jours après, Polybius voulut de rechef présen- « ter requeste au sénat, tendant à ce que ces bannis, res- « titués par ordonnance du sénat, eussent les mesmes « états et honneurs en Achaïe qu'ils y avoyent quand « ils en furent deschassés ; mais, avant que de le faire, « il voulut premièrement sonder ce qu'il en sembloit « à Caton, lequel (pour lui faire sentir combien il « étoit imprudent de remettre en question au sein « du sénat le sort de ces Achéens) lui respondit en « riant Il : me semble, Polybius, que tu (ne) fais pas « comme Ulysse : estant une fois eschappé de la caverne « du géant Cyclope, (tu veux) y retourner pour aller « quérir ton chapeau et la ceinture que tu y as oubliez. »

4.

De mille Achéens qu'on avait retenus en Italie, il n'en restait qu'environ trois cents; ils retournèrent dans leur pays. Polybe n'usa de sa liberté que pour entreprendre des voyages : il voulut reconnaître, sur les lieux, les circonstances du passage d'Annibal dans les Alpes. « J'en « parle, dit-il, avec plus d'assurance, parce que j'ai interrogé, non-seulement les témoins, mais les lieux mêmes, « ayant tout exprès visité les Alpes... J'ose dire que je me « suis rendu digne de l'attention des lecteurs curieux, « par les fatigues que j'ai endurées, par les périls que « j'ai courus en voyageant en Afrique, en Espagne, dans « les Gaules et sur les mers qui environnent ces contrées, « afin de corriger les fautes des descriptions publiées « par les anciens, et d'offrir aux Grecs de plus sûres « connaissances. » Avait-il, dès l'an 151, accompagné Scipion en Espagne, ou bien n'a-t-il parcouru ce pays et la Gaule qu'après l'an 150? c'est une question qui peut sembler indécise. Il n'était pas gardé de si près à Rome, qu'il ne fût à peu près maître de toutes ses actions, excepté de retourner en Achaïe. Il a, nous dit Arrien, suivi Scipion en plusieurs guerres; mais il se pourrait cependant qu'il n'eût entrepris des voyages d'un très-long cours qu'après avoir pleinement recouvré sa liberté. Toujours savons-nous qu'en 147 et 146, il accompagnait Scipion assiégeant et ruinant Carthage. Plutarque, Appien, Ammien Marcellin et Orose le disent, en citant des livres de Polybe que nous n'avons plus. Selon Plutarque, Scipion étant déjà entré dans les murs de Carthage, et les Carthaginois occupant néanmoins encore le château, Polybe lui conseilla de jeter dans la mer qui est entre les deux, et qui a peu de profondeur, des chausse-trapes et des planches per-

cées de pointes de clous; Scipion lui répondit qu'étant maître de la ville il n'avait aucune raison d'éviter le combat que ses ennemis voudraient engager. En parlant d'une manœuvre employée par Julien dans un siége, Ammien Marcellin dit que Julien avait lu que Scipion, avec l'historien Polybe et trente mille hommes, était venu à bout d'entrer ainsi dans Carthage : *legerat enim Æmilianum Scipionem cum historiarum conditore Polybio arcade, et triginta millibus, portam Carthaginis impetu simili subfodisse.* Orose enfin observe que Polybe, quoiqu'il fût en Afrique avec Scipion, n'ignorait pas ce qui se passait alors en Achaïe et les combats qui s'y livraient. *Polybius, quamvis tunc in Africa cum Scipione fuerit, tamen quia domesticam cladem ignorare non potuit, semel in Achaia pugnatum, Critolao duce, adserit.*

Maintenant il faut savoir quels services, depuis l'année 150, Polybe a rendus à ses concitoyens, ou quelle part il a prise à leurs affaires. S'il est retourné en Achaïe dès l'instant où il devint libre, il n'a pu y faire alors qu'un très-court séjour. Mais, soit de vive voix, soit par écrit, il invita les Achéens à ménager Rome, et à maintenir entre eux la concorde; conseils qui, selon Pausanias, auraient prévenu de grands malheurs, s'ils avaient été suivis. Après la destruction de Carthage, Polybe accourut d'Afrique en Grèce, pour sauver, s'il était possible, sa patrie du désastre qui la menaçait. Mais il n'arriva qu'après la prise de Corinthe. Du moins il obtint le rétablissement des statues d'Aratus et de Philopœmen qu'on venait d'abattre, et mérita par là celle que les Achéens lui érigèrent à lui-même. Les dix députés, ou intendants de Rome en Achaïe, avaient mis

en vente les biens de Diæus, mais en réservant à Polybe le droit d'y choisir et prélever gratuitement les articles qui lui conviendraient. Non-seulement il n'en voulut rien prendre, mais il exhorta ses amis à n'en rien acheter; et, lorsque ensuite le questeur mit pareillement à l'enchère, en chaque ville, les biens de ceux qui avaient été condamnés comme complices de la rébellion de Diæus, Polybe encore désirait qu'il ne se présentât aucun acquéreur achéen. Quelques-uns méprisèrent ce conseil; mais ceux qui le suivirent se firent honneur. En quittant l'Achaïe, en 145, les dix députés romains le chargèrent de parcourir les villes, de juger les différends qui s'y étaient élevés, d'accoutumer les habitants au régime politique et aux lois nouvelles qu'on venait de leur imposer. Il s'acquitta de ces fonctions avec un zèle que ses concitoyens surent apprécier. Il répara leurs pertes, rétablit parmi eux la paix publique, la liberté même, ou du moins ce qu'on en pouvait concilier avec la domination romaine. Des statues lui furent décernées en plusieurs villes. Pausanias en indique cinq, y compris les deux de Mégalopolis dont il copie les inscriptions. On lisait sur l'une que la Grèce n'aurait pas succombé si elle eût suivi les conseils de Polybe, et qu'elle ne trouva de ressources qu'en lui, quand elle tomba dans l'adversité. L'autre passage de Pausanias est plus étendu. Clavier le traduit ainsi : « Il y a « sur la même place publique, derrière l'enceinte con- « sacrée à Jupiter Lycéen, un cippe sur lequel est re- « présenté Polybe fils de Lycortas. Une inscription en « vers élégiaques apprend qu'il avait parcouru toute « la terre et toute la mer, qu'il était devenu l'ami des « Romains, et qu'il avait apaisé la colère où ils étaient

« contre les Grecs. Ce Polybe (continue Pausanias)
« a écrit l'histoire des Romains et particulièrement les
« guerres qui s'élevèrent entre eux et les Carthaginois;
« il dit quelle en fut la cause, et comment, après avoir
« duré longtemps et mis les Romains dans le plus grand
« danger, elles furent terminées par Scipion, nommé
« l'Africain, qui détruisit Carthage de fond en comble.
« On dit que Scipion réussit dans toutes ses entrepri-
« ses, toutes les fois qu'il suivit les conseils de Polybe,
« et qu'il échoua, lorsqu'il ne voulut pas les écouter.
« Toutes les villes qui faisaient partie de la ligue
« achéenne, obtinrent des Romains que le soin de leur
« donner des lois et de régler la forme de leur gouver-
« nement fût confié à Polybe. »

On suppose, Messieurs, que c'est après l'an 145 que Polybe, âgé de cinquante-cinq à soixante ans, a terminé la rédaction de son grand ouvrage, esquissé probablement durant son séjour à Rome. Il fit, vers l'année 143, un voyage en Égypte, où régnait Ptolémée Physcon ou *le ventru*. Strabon rapporte en effet que Polybe, qui était venu en ce temps-là à Alexandrie, déplorait l'état où il avait trouvé cette ville; qu'il y distinguait trois classes d'habitants : les Égyptiens indigènes, actifs et civilisés; les soldats mercenaires, nombreux et mutins, que l'avilissement des rois disposait à commander plus qu'à obéir; et les Alexandrins, espèce mixte et moyenne, beaucoup moins cultivée que la première, un peu moins indocile que la seconde. Physcon, souvent en butte aux séditions, ne savait se tirer d'affaire qu'en opposant tour à tour les soldats au peuple, et le peuple aux soldats; ce qui, ajoute Strabon, donne lieu à

Polybe d'appliquer à l'Égypte de cette époque le vers d'Homère :

Αἴγυπτόνδ' ἰέναι δολιχὴν ὁδὸν ἀργαλέην τε.

Un voyage en Égypte est long et difficile.

Nous n'avons aucune preuve positive que Polybe ait accompagné Scipion au siége de Numance, en 134; mais il avait laissé sur cette guerre un ouvrage particulier, distinct de son Histoire générale; Cicéron l'atteste dans la lettre où il invite Luccéius à écrire l'histoire de son consulat, et à la séparer du corps des annales romaines, ainsi qu'ont fait, dit-il, chez les Grecs, Timée pour la guerre de Pyrrhus, Polybe pour celle de Numance : *Ut multi Græci fecerunt, Callisthenes Troicum bellum, Timæus Pyrrhi, Polybius Numantinum (qui omnes a perpetuis suis historiis ea, quæ dixi, bella separaverunt), tu quoque item civilem conjurationem ab hostilibus externisque bellis sejungeres.*

Il ne me reste plus, Messieurs, pour terminer la vie de Polybe, qu'à vous parler de sa mort, sur laquelle nous n'avons pas d'autres renseignements que ceux que présentent ces paroles de Lucien : « Polybe, fils « de Lycortas, Mégalopolitain, revenait de la campagne : « il tomba de cheval, en fut malade, et mourut à l'âge « de quatre-vingt-deux ans. » Vous savez qu'il n'y a pas moyen de dater autrement cette mort, puisque la date précise de la naissance de Polybe nous est restée inconnue. Mais je pense qu'on ne risque pas de se tromper beaucoup en disant qu'il est né vers l'an 200 et que sa carrière s'est terminée vers 120. Du reste, les faits dont nous venons de composer son histoire, sont tous ou attestés par lui-même, ou extraits de livres classi-

ques grecs et latins, antérieurs au moyen âge. Nous ajouterions que son corps fut retrouvé intact au temps de l'empereur Jean Comnène, au douzième siècle, si nous pouvions nous en rapporter sur un tel fait, à un nommé Manuel Malaxas, auteur de mémoires sur le Péloponnèse.

Les détails que nous avons recueillis suffisent pour distinguer parfaitement l'historien Polybe, de plusieurs personnages qui ont porté le même nom que lui. Il en nomme un, qui était aussi de Mégalopolis, mais plus ancien d'une génération, et apparemment d'une autre famille, puisqu'il ne se donne point pour son parent. Ce premier Polybe avait combattu avec Philopœmen contre Machanidas. Josèphe fait mention d'un autre Polybe, encore Mégalopilitain, mais qui s'occupait d'histoire judaïque. Le même nom désigne dans Lucien un médecin ridicule; dans Dion Cassius, un affranchi d'Auguste; dans Sénèque et Suétone, un affranchi de Claude; dans saint Ignace et saint Épiphane, des évêques, des ecclésiastiques; et dans les catalogues des bibliothèques de Florence et de Madrid, un grammairien, auteur de traités sur le solécisme et sur les ornements du discours. Le fils de Lycortas ne saurait être confondu avec aucun de ces obscurs personnages.

Il avait laissé cinq ouvrages dont quatre sont perdus. L'un était cette Histoire de Numance dont nous a parlé Cicéron, et dont il ne subsiste aucun autre souvenir. En second lieu il avait composé une Vie de Philopœmen; car au dixième livre de son Histoire générale, il y renvoie ses lecteurs. « Si je n'avais, dit-il, rédigé un volume « particulier sur Philopœmen, où j'ai montré quel il était, « par qui et comment il a été élevé, il me serait indispensa-

« ble d'entrer ici dans ces détails. Mais, puisque j'ai traité « de son éducation en trois livres, hors du corps de cette « histoire, τρισὶ βιβλίοις ἐκτὸς ταύτης τῆς συντάξεως, je n'au« rai plus à m'arrêter qu'aux actions de son âge mûr, que « je me suis borné à indiquer sommairement dans le troi« sième de ces livres. » Ailleurs, en parlant des rapports de la géométrie avec la science militaire, il nous dit qu'il a traité plus amplement ce sujet dans ses commentaires sur la tactique; et nous pouvons d'autant moins en douter qu'ils sont cités une fois par Arrien, et trois fois par Élien. Arrien recommande cet ouvrage d'un compagnon de Scipion, d'un témoin de tant de guerres, de tant d'exploits mémorables et surtout de la prise de Carthage. Élien attribue à Polybe l'idée d'un escadron de soixante-quatre cavaliers disposés dans la forme de la lettre grecque Λ (lambda), et une définition particulière et fort compliquée de la tactique; ce même Élien distingue entre les tacticiens, Polybe de Mégalopolis, homme d'une érudition fort étendue, et ami de Scipion. Le quatrième ouvrage perdu de Polybe était intitulé, De l'habitation sous l'équateur : Περὶ τῆς περὶ τὸν ἰσημερινὸν οἰκήσεως. Ce titre est transcrit par Géminus, qui extrait de ce livre quelques propositions, par exemple, que le climat est plus tempéré sous la ligne équinoxiale que sous les tropiques. Strabon attribue aussi cette opinion à Polybe, et ajoute qu'au lieu de cinq zones terrestres, il en comptait six, parce qu'il divisait en deux, par l'équateur, celle que nous appelons torride. Achille Tatius cite de la même manière cet ouvrage de notre historien. Nous ne tenons pas compte de ses Lettres : il nous apprend à la vérité qu'il en avait adressé une à Zénon de Rhodes; sans doute il en a écrit plusieurs

autres : quel homme d'État, quel homme de lettres n'a pas eu des correspondances? Mais il ne paraît pas qu'on ait jamais recueilli les Épîtres de Polybe, et il n'y a pas lieu de dire qu'elles sont perdues, à moins qu'on n'en dise autant de celles de Tite-Live, de Tacite et de tant d'autres. Juste-Lipse fait de plus mention du livre ou des livres de Polybe concernant les républiques, et il se fonde sur un texte où cet auteur dit qu'il a précédemment traité ce qui concerne le serment militaire, ἐν τοῖς περὶ πολιτείας, dans les discours sur la police. Mais ces paroles ne renvoient réellement qu'au livre sixième de son Histoire générale, sur lequel je fixerai particulièrement votre attention dans l'une de nos prochaines séances.

Cette histoire, Messieurs, embrassait tous les événements arrivés dans le cours de cinquante-trois ans. C'est l'auteur lui-même qui en fait le compte, ἔτη πεντήκοντα τρία; il la nomme universelle, καθολικήν. Les années 220 et 167 avant J. C. sont les limites de cet espace de temps. Le nombre des livres était de quarante, βίβλους τετταράκοντα, c'est encore Polybe qui le déclare expressément. Ce n'est pas trop, dit-il, de ces quarante livres pour conduire, d'un fil continu, toutes les affaires de l'Italie, de la Sicile, de la Grèce, de l'Afrique et des autres parties du monde jusqu'à la ruine du royaume de Macédoine. Ce même nombre de quarante livres est marqué par Étienne de Byzance et Suidas : la matière nous en a été déjà indiquée par Pausanias. Zosyme dit qu'après avoir jeté quelques regards sur les premiers siècles et les premiers progrès des Romains, Polybe a fait l'histoire des cinquante-trois années où leur puissance s'est développée avec le

plus d'éclat. Évagre et Photius considèrent les livres de cet historien comme pouvant servir de suite aux Antiquités Romaines de Denys d'Halicarnasse. Mais il s'en faut que nous les possédions entiers. Il n'en reste que les cinq premiers, d'assez longs fragments des douze suivants, et ce que l'empereur Constantin Porphyrogénète, au dixième siècle, avait fait extraire tant de ces dix-sept livres que des autres. C'est donc la plus grande partie de l'ouvrage qui a péri; et il faut noter qu'entre les cinq livres qui se sont le mieux conservés, les deux premiers ne sont qu'une introduction, qui présente en raccourci le tableau d'événements antérieurs à l'année 220. Aussi le second est-il terminé par ces paroles: « Après ce prélude, ces préparatifs de « toute notre histoire, après avoir montré en quel temps, « de quelle manière, par quels motifs, les Romains « n'ayant plus rien à conquérir dans l'Italie, commen- « cèrent à étendre plus loin leur domination, et osè- « rent disputer aux Carthaginois l'empire de la mer; « après avoir exposé l'état où se trouvaient la Grèce, « la Macédoine et Carthage, puisque nous sommes arri- « vés enfin aux temps dont nous nous proposons d'écrire « en effet l'histoire, je veux dire à l'époque où les Grecs « entreprenaient la guerre sociale, les Romains celle « d'Annibal, les rois d'Asie celle de la Cœlésyrie, il « nous convient de clore les préliminaires qui nous « ont conduits jusqu'à la mort des princes auteurs des « guerres précédentes. » Ainsi, Messieurs, l'histoire des cinquante-trois ans que j'ai désignés n'existera que dans les livres numérotés trois, quatre et cinq, et y restera fort imparfaite. Prenons, pour fixer nos idées et pour éclairer d'avance la marche de nos études, une

connaissance sommaire des matières traitées dans chacun des cinq livres qui nous restent entiers de Polybe.

Le premier remonte assez avant dans l'histoire romaine : il expose les causes de la première guerre punique; il esquisse le tableau de cette guerre, qui dura environ vingt-quatre ans, de 264 à 241, et après laquelle les Carthaginois eurent à combattre leurs propres stipendiaires. Les guerres des Étoliens, des Illyriens, des Achéens; les expéditions des Romains en Illyrie et contre les Gaulois; les exploits d'Antigone, roi de Macédoine, et du Spartiate Cléomène sont les principaux objets du second livre. Il correspond à peu près à dix-sept années, de 237 à 220. Le troisième a beaucoup plus d'importance, l'auteur entre dans son sujet. La seconde guerre punique s'ouvre en 219 : Polybe en raconte les premiers événements, il suit le cours des triomphes d'Annibal jusqu'à la bataille de Cannes inclusivement, c'est-à-dire jusqu'en 216. Cependant le quatrième livre nous reporte à des années antérieures, savoir, à 220, 219 et 218; c'est peut-être un défaut de méthode. Après un tableau de l'état des peuples de l'Orient sous les règnes de Philippe, fils de Démétrius, en Macédoine, d'Ariarathe en Cappadoce, d'Antiochus en Syrie, de Ptolémée Philopator en Égypte, ce livre trace l'histoire des guerres et des séditions qui troublaient la Grèce. Le récit des victoires de ce Philippe se continue dans le cinquième livre, qui contient d'ailleurs la guerre de Syrie entre Antiochus et Ptolémée, et qui expose comment les Grecs, après de longues et sanglantes discordes intestines, tournèrent enfin les yeux sur Rome, et associèrent leurs forces contre elle. Ces faits se rapportent surtout aux années 218,

217 et 216. Je n'entreprends point en ce moment de vous indiquer les matières traitées dans les fragments des trente-cinq autres livres : l'historien y descend jusqu'à l'an 145. Nous allons recueillir les jugements portés sur ce grand ouvrage par les anciens et par les modernes.

Scylax a écrit un livre contre Polybe ; c'est du moins ce que Suidas assure, en ajoutant que ce Scylax était de Caryande, ville de Carie, près d'Halicarnasse ; qu'il a composé aussi la relation d'un voyage au delà des colonnes d'Hercule ; qu'il était mathématicien et musicien. Voilà, Messieurs, encore une de ces notices inexactes qui fourmillent dans Suidas. Scylax le voyageur, celui dont le nom est attaché à une relation, d'ailleurs tronquée et fabuleuse, est antérieur de plus de trois siècles à Polybe. Il vivait au temps de Darius, fils d'Hystaspe, qui l'envoya vers les côtes voisines de l'embouchure du fleuve Indus. Hérodote nous en a parlé. Y a-t-il eu, après les guerres puniques, un autre Scylax qui a critiqué Polybe ? C'est ce que nous n'avons aucun moyen d'éclaircir. Mais le traité de Denys d'Halicarnasse sur l'arrangement des mots, Περὶ συνθέσεως ὀνομάτων, ou plus généralement sur l'élocution, est entre nos mains, et il y est dit fort crûment, sans périphrase, que Polybe n'entend rien à l'art d'écrire, et que personne n'est capable de soutenir d'un bout à l'autre la lecture de ses livres. Brutus et Cicéron n'en ont pas jugé ainsi : la veille de la bataille de Pharsale, Brutus lisait notre historien, et même, si nous en croyons Plutarque, il en faisait des extraits. On croit qu'il avait composé un abrégé des quarante livres ou de la plupart, et que plusieurs des fragments qui subsistent, proviennent de ce travail.

Cicéron dit : *Polybius, bonus auctor in primis;* cet éloge est court, mais il n'est modifié ni restreint nulle part, dans les écrits de celui qui le donne. Tite-Live, qui puise souvent dans Polybe, qui le traduit quelquefois, se contente de le désigner comme un écrivain qui mérite de la confiance, *non incertum auctorem*, et qui n'est pas du tout méprisable, *haudquaquam spernendum;* ces mots, selon certains savants, équivalent à *maximæ auctoritatis*, et il est vrai que l'un des artifices du langage est quelquefois de dire peu pour faire entendre beaucoup; mais rien n'annonce que telle soit ici l'intention de Tite-Live. Velléius Paterculus dit plus expressément *Polybium præcellentem ingenio virum*, homme d'un esprit distingué. Quintilien, dans une assez longue liste d'historiens grecs, ne nomme point Polybe. Lucien, qui, en son opuscule sur les longues vies, nous apprend qu'il est mort à quatre-vingt-deux ans, ne fait aucune mention de lui dans le traité *Sur la manière d'écrire l'histoire*. Ce silence de Lucien et de Quintilien est peu compensé par les louanges, d'ailleurs assez vagues, ἀνὴρ ἀγαθὸς, ἀνὴρ πολυμαθής, que Josèphe et Claude Élien lui donnent. Mais Plutarque le cite volontiers, il ne parle de lui qu'avec estime. Vous avez vu quels hommages lui rend Pausanias. Il n'est jamais question de Polybe dans le *Traité du sublime* de Longin. Photius ne le nomme qu'incidemment et pour indiquer l'époque d'où part son histoire. Il faut descendre jusqu'à Xiphilin, auteur du onzième siècle, pour trouver un jugement sur cet ouvrage : Xiphilin, abréviateur de Dion Cassius, dit que ce dernier, au lieu de rapporter tant de prodiges, aurait bien mieux fait d'imiter Polybe, qui, en décrivant le désastre des

Romains à Cannes, la ruine de Carthage, l'asservissement de la Grèce, s'abstient de mêler des circonstances merveilleuses ou surnaturelles à ses récits. Sans doute, Messieurs, vous conclurez de cet exposé que Polybe, bien qu'assez généralement estimé, n'a pas joui dans l'antiquité d'une réputation à beaucoup près aussi brillante que celle d'Hérodote, de Thucydide et de Xénophon.

Il a toutefois occupé, au moins autant qu'eux, les copistes du moyen âge; car on connaît plus de vingt-cinq manuscrits de ses livres. Il est vrai que ces copies sont fort imparfaites, puisqu'elles ne fournissent, entre elles toutes, qu'environ un quart de l'ouvrage. Elles ne contiennent pas toutes les mêmes articles, et nous pourrions les diviser en trois classes, selon qu'elles renferment ou seulement les cinq premiers livres, ou avec ces cinq livres quelques débris des suivants, ou seulement des fragments quelconques. Le plus ancien et, à tous égards, le plus précieux de ces manuscrits est à la bibliothèque du Vatican; on le croit du onzième siècle, et il pourrait n'être que du douzième. C'est, selon toute apparence, d'une source commune que sont venus, et ce premier manuscrit, et celui de Bavière, et celui d'Augsbourg, et trois de ceux de la Bibliothèque du roi à Paris; car ils renferment, avec les cinq livres, à peu près les mêmes suppléments, et présentent souvent les mêmes leçons. Il y a plus d'extraits accessoires dans les deux manuscrits de Florence, dont l'un est daté de 1415, et l'autre (celui de Médicis) de 1435. Entre ceux qui ont fourni des fragments qu'on ne rencontrait point ailleurs, on peut distinguer ceux de Tubingue et de Besançon. Enfin il en existe à Naples, en Espagne, et

au mont Athos, dont on n'a fait encore presque aucun usage, et dans lesquels on trouverait peut-être de nouveaux débris ou extraits, particulièrement depuis le livre VI jusqu'au dix-huitième. Il a été annoncé même que celui du mont Athos renfermait neuf livres entiers : c'est ce que Grævius écrivait en 1668 à Nicolas Heinsius : *Multa mihi narravit* (Jeremias genere Græcus) *de bibliothecis atheniensibus, et quæ in monte Athone a monachis fuerunt adornatæ; ibi servari novem integros Polybii libros.*

Presque inconnu à la plupart des auteurs ou compilateurs du moyen âge, Polybe a fixé l'attention de plusieurs savants du quinzième siècle. On le voit cité dans la *Cosmographie* d'Ænéas Sylvius (ou Pie II); son ouvrage existait dans la bibliothèque de Léonard Arétin, à ce que dit Ambroise le Camaldule. Ce Léonard Aretin ou Bruni d'Arezzo, qui mourut en 1444, avait laissé une version latine des trois premiers livres de Polybe, laquelle ne fut imprimée qu'en 1498. Mais, dès 1473, on vit paraître à Rome celle de Nicolas Perotto qui embrassait deux livres de plus, et dont il fut publié deux autres éditions avant 1500. La latinité en sembla si pure, qu'on accusa Perotto de s'être approprié un travail très-ancien, fait peut-être au siècle d'Auguste ou dans l'âge suivant. En y regardant de plus près, on s'aperçut de plusieurs contre-sens qu'un traducteur antique n'aurait pas commis, et qui décélaient trop peu de connaissance de la langue grecque et de l'art militaire. Quand Polybe et Tite-Live racontent les mêmes faits, Perotto copie Tite-live et laisse là l'original. On avait d'abord peu remarqué ces transcriptions, parce que les morceaux qui les suivent en

ont, à nos yeux du moins, toute la correction et toute l'élégance. La diction de cette version est plus belle, sans contredit, que celle du texte grec. Ce texte ne fut imprimé qu'en 1530; cette première édition, publiée à Haguenau, était due aux soins de Vincent Obsopœus : le grec y est accompagné de la version de Perotto. Quelques fragments des livres qui suivent le cinquième avaient paru dès 1529, à Venise, avec une traduction latine de Jean Lascaris. Les cinq premiers livres, et de plus considérables débris des suivants jusqu'au dix-septième, sont entrés dans l'édition de 1549, sortie des presses de Jean Hervage à Bâle. Celle de Paris, en 1609, est plus ample et a été beaucoup plus recherchée : l'éditeur, Isaac Casaubon, corrige pour la première fois le texte, et y joint une nouvelle version latine, moins élégante et plus fidèle. Il se proposait d'y ajouter des commentaires; mais il mourut en 1614, avant d'avoir achevé ou même fort avancé ce travail : ce qui en a été publié en 1617 ne va point au delà du vingtième chapitre du premier livre. Casaubon, dans la dédicace à Henri IV, qui précède l'édition de 1609, place Polybe au premier rang des historiens et même des écrivains. « Tranchons le mot, dit-il, *ut verius dicam*; « de tant d'auteurs grecs et romains, il n'en est pas un « seul qui ait rempli avec le même soin et la même exacti- « tude la double fonction de raconter et d'instruire : cette « fois, c'est un philosophe, un grand capitaine, un homme « d'État, un législateur qui écrit l'histoire. » Bodin, Juste-Lipse, Vossius, quoiqu'ils ne soient point éditeurs ni interprètes de Polybe, font profession d'admirer sa science, sa sagesse et même son talent. Il avait cependant des détracteurs qui lui reprochaient surtout ses digressions

et la rudesse de son style. L'un des plus intraitables avait été Sébastien Maccio qui s'était exprimé en ces termes : *Polybius et Sallustius ita peccant ut nullam unquam veniam impetrarint. In hoc duntaxat se occupant, dum digrediuntur, laudant se ipsos, atque oculos ita captare student, ut ab cæterorum lectione penitus summoveant. Hic est finis omnium digressionum quas tam Polybius quam etiam Sallustius faciunt. Hoc vero genus scriptionis est maxime vituperabile... et est minus tolerabile, quando, quæ fuerit historici conditio, non ignoratur... De Polybio quid dicam? Fuit oriundus Megalopoli in Arcadia, ex abjectissimis atque ignobilissimis parentibus, datus pædagogus Scipioni. Sed cum nullam præ se ferret gentis nobilitatem, voluit dicendo famam virtutis sibi comparare : propterea se suumque studuim tantopere jactavit; atque ad id nobis inculcandum dicit se interfuisse, præfuisse, administrasse. Sed quid vanius? quid ambitiosius? Vitium profecto hoc est vel maximum, sed quod totum in hominis conditionem convertitur. Tam enim Sallustius quam etiam Polybius, cum plebeii essent atque ignobiles, sine ulla parentum suorum imagine, nobilitatem sibi, de se prædicando, comparare voluerunt.* Voilà Polybe accusé de faire des digressions pour se vanter, pour se donner de l'importance, pour dissimuler la bassesse de son extraction, et du rang qu'il occupe dans la société. Il a été trop facile à Vossius de réfuter ces calomnies qui supposent une extrême ignorance. Polybe appartenait à l'une des plus illustres familles de l'Arcadie; son père était, comme nous l'avons vu, chef de la ligue achéenne. Ce n'est point en qualité de pé-

dagogue, mais d'ami, qu'il s'attache à Scipion. A Rome comme en Grèce, il est compté au nombre des personnages les plus distingués de son siècle : il soutient par son mérite personnel la condition honorable où l'a placé la fortune. Nous examinerons les prétendues digressions qu'on lui reproche; je vous en ai déjà parlé, Messieurs, en traitant de l'Art d'écrire l'histoire (1); mais alors même que vous les jugeriez répréhensibles, il serait encore injuste de les attribuer, comme le fait Maccio, à je ne sais quels mouvements d'orgueil ou de vanité.

Nous venons de reconnaître qu'au commencement du dix-septième siècle, en 1609, les gens de lettres avaient les moyens d'étudier une grande partie de ce qui nous reste de l'ouvrage de Polybe. Le texte grec en était publié dans les éditions de Vincent Obsopœus et d'Isaac Casaubon. Il en existait deux versions latines, celle de Perotto et celle de Casaubon lui-même, pour ne rien dire des trois premiers livres traduits par Léonard Arétin, ni des fragments interprétés tant par Jean Lascaris que par Musculus. Des traductions en langues vulgaires, en italien par Domenichi, en français par Louis Maigret, en allemand par Xylander s'étaient aussi fort répandues depuis 1546 jusqu'en 1574; mais on n'avait point encore rassemblé tous les débris des quarante livres. On n'avait puisé que dans l'un des recueils de Constantin Porphyrogénète, savoir dans celui qui porte le titre d'*Ambassades, Excerpta de legationibus*, Ἐκλογὰς περὶ πρεσβειῶν : celui qui est intitulé Περὶ ἀρετῆς καὶ κακίας, *Vertu et Vice*, n'a été mis en lumière qu'en 1634, par les soins de Henri Valois. Il

(1) Voy. T. VII, p. 568.

contenait des fragments de Polybe, comme de quelques autres auteurs ; et Valois y joignit plusieurs passages de notre historien cités çà et là en divers anciens livres. On eut ainsi le moyen de rendre moins incomplètes les éditions de Polybe. Aussi, quoique celle de 1609, ou de Casaubon, en un volume in-folio, ait conservé un grand prix, et qu'en ces derniers temps, on en ait vendu des exemplaires sur grand papier jusqu'à quatre cents, six cents et huit cents francs, l'édition d'Amsterdam de 1670, donnée par Jacques Gronovius, est réellement plus utile. Elle contient, avec tout ce qu'on possédait du texte, la version latine d'Isaac Casaubon, ses notes, celles de son fils Méric Casaubon, celles de Fulvio Orsini pour les extraits des *Ambassades*, de Henri Valois pour les extraits de *Vertu et Vice*, celles de Paulmier de Grentemesnil, et enfin de l'éditeur Gronovius : c'était la première fois que Polybe paraissait si amplement commenté. On lisait alors en France la traduction de Du Ryer, qui avait été publiée en 1655, et qui était à sa quatrième édition en 1670. La Mothe le Vayer, en ce même temps, recommandait vivement aux militaires, aux hommes d'État, aux hommes de lettres, la lecture de Polybe : il le donnait pour « un de ces esprits éclai« rés du ciel parmi les ténèbres du paganisme, et qui, « ne croyant qu'un seul principe ou un seul Dieu, se « moquaient de tous ceux que l'idolâtrie d'alors faisait « adorer, aussi bien que de ces champs Élysées, de ces « Cerbères et de ces Rhadamantes qu'elle représentait à « ses sectateurs. Certes (ajoutait le Vayer), nous n'a« vons pas d'historien où l'on puisse plus apprendre en « matière de gouvernement et de prudence civile. Il ne « se contente pas d'une simple narration, il émeut pathé-

« tiquement, et n'instruit pas moins en philosophe « qu'en historien. Denys d'Halicarnasse, fâcheux et « austère critique, le nomme mal poli, et lui reproche « sa négligence au choix des dictions et en la structure « ou composition de ses périodes. Son excellence néan- « moins est telle en tout le reste qu'on doit penser qu'il « a négligé les paroles comme de peu d'importance, « pour s'attacher entièrement aux choses sérieuses. » Je vous cite, Messieurs, ces paroles de la Mothe le Vayer, comme l'un des plus grands éloges qu'on ait jamais faits de Polybe.

Il n'est pas jugé si avantageusement par le P. Rapin qui s'exprime en ces termes : « Polybe est un « beau discoureur; il a un fonds de bonnes et de belles « choses; mais ce fonds n'est pas tout à fait aussi bien « ménagé que celui des autres dont je viens de parler « (Hérodote, Thucydide, Xénophon). Il est toutefois « estimable par l'idée qu'en avait Brutus, qui, au fort de « ses mauvaises affaires, passait les nuits à le lire et à « l'étudier. Son dessein n'est pas tant d'écrire une his- « toire qu'une instruction pour bien conserver un État, « comme il le dit lui-même à la fin de son premier li- « vre; et il sort un peu par là du caractère d'historien, « ce qui l'oblige à faire une espèce d'apologie, au « commencement du neuvième livre, de sa manière « d'écrire l'histoire. Son style est fort négligé. » Un autre littérateur du dix-septième siècle, le chartreux dom d'Argonne, dont les *Mélanges* sont imprimés sous le nom de Vigneul-Marville, traite Polybe avec moins d'égards encore. « On voit, dit-il, des écrivains qui ont « de l'érudition, de l'élégance, de la politesse, mais « du jugement, peu : par exemple, Polybe, qui ne

« manque pas de talent pour écrire l'histoire, n'est pas « néanmoins un historien de tête. Il s'égare si souvent « en des digressions vagues et étrangères à son sujet, « que ce qu'il dit a plus l'air de leçons de philosophie « et de discours académiques que d'une narration his« torique. »

Pour achever l'exposé des jugements et des travaux dont Polybe a été l'objet avant l'année 1700, il ne me reste qu'à faire mention d'une version anglaise de ses livres par H. Shears, accompagnée d'une vie de l'historien et d'un éloge de son ouvrage par Dryden; mais il y a peu d'observations nouvelles dans ces préliminaires. L'étude de l'antiquité classique est devenue plus sérieuse et plus profonde au dix-huitième siècle, ainsi que vous pourrez vous en convaincre par le compte que j'aurai à vous rendre de ce qu'on a fait depuis cent trente ans pour mieux profiter des récits et des réflexions de Polybe. C'est le sujet dont je vous entretiendrai, Messieurs, dans notre séance prochaine, où je vous présenterai ensuite l'analyse du livre premier de cet écrivain.

TROISIÈME LEÇON.

SUITE DE LA NOTICE SUR LA VIE ET LES TRAVAUX DE POLYBE. — EXAMEN DU PREMIER LIVRE DE SON HISTOIRE. — PREMIÈRE GUERRE PUNIQUE. — SIÉGE D'AGRIGENTE. — RÉGULUS. — SA DÉFAITE PAR XANTHIPPE.

Messieurs, Polybe est né en Arcadie; nous ne savons pas précisément en quelle année, mais à peu de distance de l'an 200 avant notre ère. Il était fils de Lycortas, qui fut, après Philopœmen, préteur ou chef de la ligue des Achéens. Les leçons et les exemples de Philopœmen avaient contribué à l'instruction du jeune Polybe, qui, aux funérailles de ce grand homme, en 183, porta l'urne qui renfermait ses cendres. Deux ans après, Polybe, quoiqu'il n'eût pas trente ans, âge requis par les lois pour l'exercice des fonctions publiques, fut député avec son père au roi d'Égypte, Ptolémée Épiphane. En 174, il commanda un corps de cavaliers envoyés au secours des Romains contre Persée, et, en 168, les rois d'Égypte réclamèrent ses services. Dénoncé comme ennemi de Rome, il se rendit, en 166, dans cette ville, qu'il habita jusqu'en 150. Il y acquit l'estime des citoyens les plus distingués, et particulièrement celle du jeune Scipion, qui fit, dans sa société, l'apprentissage des vertus privées et publiques, apprit à servir la patrie et à mépriser les superstitions. En 162, Polybe favorisa l'évasion de Démétrius, qu'on retenait à Rome comme otage, et que la mort de son père Sé-

leucus appelait au trône de Syrie. Mais il ne put obtenir lui-même, en 160, la permission de retourner en Achaïe; ses concitoyens le redemandèrent en vain. Il ne leur fut rendu que vers l'an 150, après environ dix-sept années de séjour chez les Romains. De mille Achéens retenus avec lui depuis 166, il n'en restait que trois cents, qui regagnèrent la Grèce. Pour lui, il entreprit des voyages, il visita les Alpes, parcourut les mers et diverses contrées de l'Afrique, de l'Espagne et des Gaules. En 147 et 146, il accompagnait Scipion assiégeant et ruinant Carthage. Ces expéditions ne l'empêchaient pas de rendre des services à ses compatriotes. Il les engageait à ménager Rome et à maintenir entre eux la concorde : il obtint le rétablissement des statues de Philopœmen; on lui en érigea quelques-unes à lui-même : il les méritait par son désintéressement et par son zèle. En 145, les Romains le chargèrent de parcourir les villes de la Grèce, de juger les différends, d'affermir le règne des lois. Il fit tout le bien que permettaient de malheureuses circonstances. On a lieu de croire qu'il ne termina qu'après 145 la rédaction de son grand ouvrage, qu'il avait probablement esquissé dans Rome. On trouve Polybe en Égypte, l'an 143; mais on n'est pas sûr qu'il ait accompagné Scipion au siége de Numance, en 134. Toutefois il a écrit sur cette guerre un livre particulier qui ne s'est pas conservé. Il est mort en Achaïe d'une chute de cheval, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Tels sont, Messieurs, sur la vie de Polybe, les principaux détails qui nous ont été, dans notre dernière séance, attestés par lui-même, ou fournis par divers textes classiques, grecs et latins, antérieurs au moyen âge.

Outre la relation du siége de Numance, il avait laissé une *Vie de Philopœmen*, un traité de *Tactique*, et un livre intitulé : *De l'habitation sous l'équateur* : ces ouvrages sont perdus; il ne nous reste que son Histoire universelle. Encore des quarante livres qu'elle comprenait, n'avons-nous que les cinq premiers en entier, avec des fragments des trente-cinq autres. Ils embrassaient les événements arrivés dans le cours de cinquante-trois ans depuis 219 avant J. C. jusqu'en 166; mais ces annales ne commencent réellement qu'au troisième livre. Les deux premiers sont une introduction qui remonte à des époques antérieures. L'ouvrage de Polybe, amèrement critiqué par Denys d'Halicarnasse, bien faiblement loué par Tite-Live, a mérité, sinon par la beauté des formes, du moins par l'intérêt de la matière et par la sagesse des pensées, l'estime de Cicéron, de Velléius Paterculus et de Plutarque. L'empereur Constantin Porphyrogénète, au dixième siècle, en a fait recueillir divers extraits; travail qui a contribué peut-être à faire négliger et perdre le texte même d'une très-grande partie des livres de Polybe, comme de ceux de plusieurs autres auteurs.

Le plus ancien manuscrit de Polybe est du onzième siècle : je vous en ai indiqué quelques autres, en distinguant ceux qui contiennent principalement les cinq premiers livres, et ceux qui présentent des débris plus ou moins considérables de tout le reste. Ces manuscrits, les extraits de Constantin Porphyrogénète, tant ceux qui portent le titre d'*Ambassades* que ceux qui consistent en exemples de *Vertu et vice*, et les passages de Polybe, cités çà et là par d'anciens écrivains; voilà, Messieurs, les moyens qu'on a eus de pu-

blier et de traduire ce qui reste de cet ouvrage. Des versions latines par Léonard Arétin et par Nicolas Perotto parurent au quinzième siècle. Le texte grec fut imprimé d'abord en 1530, puis en 1549; ensuite plus soigneusement, moins incomplétement, et avec une nouvelle version latine, en 1609, par les soins d'Isaac Casaubon. En ses qualités d'éditeur et d'interprète, Casaubon prodigue les éloges à Polybe; mais cet historien n'est guère moins exalté par Bodin, Juste-Lipse et Vossius, dont les hommages sont plus désintéressés. Ces auteurs le vengent des injures que lui adressait, avec trop d'injustice et trop d'ignorance, un Sébastien Maccio. Entre les travaux littéraires du dix-septième siècle, relatifs à Polybe, nous avons remarqué l'édition donnée en 1670 par Gronovius *cum notis variorum*, la traduction française de Du Ryer, les observations de la Mothe le Vayer, la version anglaise de Shears, les jugements portés par Rapin, Vigneul-Marville et Dryden.

Nous aurons à recueillir aujourd'hui des faits du même genre dans l'histoire de la littérature du dix-huitième siècle.

Rollin s'est appliqué à caractériser, mieux qu'on ne l'avait fait encore, le grand ouvrage qui va nous occuper. « Nulle histoire, dit-il, ne présente, dans un aussi « court espace de temps, un si grand nombre d'évé- « nements tous décisifs et de la dernière importance. « La seconde guerre punique, entre les deux peuples « de la terre les plus puissants et les plus belliqueux, « laquelle mit Rome d'abord à deux doigts de sa perte, « puis par un retour surprenant abattit Carthage et « fraya le chemin à sa ruine totale; ensuite la guerre

« contre Philippe, que l'ancienne gloire des rois de « Macédoine et le nom d'Alexandre le Grand encore « redouté rendaient formidable; la guerre contre An« tiochus, le plus opulent roi de l'Asie, qui traînait « après lui par terre et par mer des armées très-nom« breuses, et celle contre les Étoliens, peuple féroce, et « qui prétendait ne le céder à aucune nation en bra« voure; enfin la dernière guerre de Macédoine contre « Persée, laquelle porta le coup mortel à cet empire au« trefois si terrible : ce furent tous ces événements rassem« blés dans l'espace d'un peu plus de cinquante ans, qui « firent sentir à l'univers étonné ce que c'était que la « grandeur romaine, et comment Rome était destinée « pour commander à tous les peuples de la terre. Or « Polybe pouvait-il souhaiter un sujet d'histoire plus « grand, plus magnifique, plus intéressant? Tous les « faits arrivés pendant cet espace de temps remplissent « trente-huit livres, au-devant desquels il en avait mis « deux pour servir comme d'introduction aux autres, « et de continuation à l'histoire de Timée. Il y avait « donc en tout quarante livres dont nous n'avons que « les cinq premiers qui soient tels que Polybe les avait « laissés... Quel dommage qu'une telle histoire soit « perdue! Qui apporta jamais plus d'attention et « d'exactitude à s'assurer des faits? Pour ne pas se trom« per dans la description des lieux, chose très-impor« tante dans le récit militaire d'une attaque, d'un siége, « d'une bataille ou d'une marche, il s'y était transporté « lui-même, et avait fait dans cette seule vue une infi« nité de voyages. La vérité était son unique étude. « C'est de lui qu'on tient cette maxime célèbre, que la « vérité est à l'histoire ce que les yeux sont aux ani-

« maux. Mais on peut dire qu'ici ce qu'il y a de moins « à regretter, ce sont les faits. Quelle perte irréparable « que les excellentes règles de politique et les solides « réflexions d'un homme qui, naturellement porté au « bien public, en avait fait toute son étude, qui pen- « dant tant d'années s'était trouvé dans les plus gran- « des affaires, qui avait gouverné lui-même, et du gou- « vernement duquel on avait été si satisfait! Voilà ce « qui fait le principal mérite de Polybe, et ce qu'un « lecteur de bon goût doit principalement y chercher. « Car il en faut convenir, ces réflexions (j'entends cel- « les d'un homme sensé comme Polybe) sont l'âme « de l'histoire. On lui reproche ses digressions : elles « sont longues et fréquentes, je l'avoue, mais remplies « de tant de faits curieux et d'instructions utiles, qu'on « doit non-seulement lui pardonner ce défaut, si c'en « est un, mais même lui en savoir gré. D'ailleurs il « faut se souvenir que Polybe avait entrepris l'histoire « universelle de son temps, comme il en a donné le « titre à son ouvrage ; ce qui doit suffire pour justifier « ces digressions. » Il y aurait lieu, Messieurs, à discussion sur cette théorie de Rollin; mais il continue en répondant à la critique du style de Polybe faite par Denys d'Halicarnasse. « Denys avait voulu trouver « dans cette histoire des périodes arrondies, nombreuses, « cadencées, telles qu'il les emploie lui-même dans la « sienne; ce qui est un défaut essentiel en matière « d'histoire. Un style militaire » (cette expression de Rollin est à remarquer) « un style militaire, simple, « négligé, se pardonne à un écrivain tel que le nôtre, « plus attentif aux choses mêmes qu'aux tours et à la

« diction. Je n'hésite donc point à préférer au juge-
« ment de ce rhéteur celui de Brutus.... »

Polybe reçoit à peu près les mêmes hommages dans les *Mémoires de l'académie des Inscriptions et belles-lettres*. Là Melot ne craint pas de le préférer à Tite-Live. Il n'entreprend pas néanmoins un parallèle de ces deux historiens, il s'en rapporte au jugement de l'académie, lequel, selon lui, n'est pas incertain. « Je « me contenterai d'observer, dit-il, que jamais personne « n'apporta plus de dispositions acquises et naturelles « à la composition de l'histoire, un grand sens, une « expérience consommée dans les affaires du monde « et dans l'art de la guerre, un grand amour de la « vérité et des travaux infinis pour la découvrir. Ce « n'est pas ici un historien formé dans l'école et à « l'ombre du cabinet; c'est le fils de Lycortas, l'élève « de Philopœmen, l'ami, le compagnon et le conseil de « Scipion l'Africain. Il avait vu de son temps un pro- « dige de sagesse et de valeur : les Romains, dans l'es- « pace de cinquante-trois ans, avaient presque achevé « d'assujettir le reste du monde au grand étonnement « des Grecs jaloux, qui attribuaient à une fortune aveu- « gle la rapidité de cette conquête. Polybe recherche, « examine, découvre enfin les ressorts de cette grande « révolution; et, dans la pensée que ses réflexions pour- « ront être une leçon utile à tous ceux qui sont ap- « pelés au gouvernement, il écrit l'histoire. Nulle com- « plaisance pour sa nation : tout est en apparence pour « la gloire de Rome; mais dans le fond tout est pour « l'instruction de la postérité. La Grèce lui a dressé « des statues, parce qu'elle lui devait son salut, n'ayant

« pas voulu lui devoir sa liberté que lui seul était ca-
« pable de conserver; et son Histoire a toujours été le
« livre des philosophes, des grands capitaines et des
« maîtres du monde. » Fréret et Bougainville aîné ont particulièrement considéré dans l'ouvrage de Polybe l'exactitude des notions géographiques et chronologiques. Il est, selon Fréret, le plus ancien écrivain grec à qui les Romains aient été bien connus; car, après avoir passé une partie de sa vie dans les premiers emplois de la république des Achéens, il fit un long séjour à Rome, accompagna le jeune Scipion dans ses voyages et dans ses conquêtes. Il s'était singulièrement attaché à la géographie; il avait fait une comparaison exacte des mesures grecques et romaines. Il nous a rendu compte du résultat de cette comparaison et du rapport qu'il avait trouvé entre ces mesures dans une digression qu'il a mise au commencement de son troisième livre sur l'étendue des pays qui entourent la partie occidentale de la Méditerranée; il donne la distance du détroit de Gadès à la frontière de la Gaule Cisalpine et au pied des Alpes, et fixe l'étendue de tous ces pays à huit mille six cents stades. Comme il pouvait craindre que les Grecs ne le soupçonnassent de donner des mesures imaginaires d'un pays qu'ils regardaient comme impraticable, il leur expose les moyens qu'il a eus de s'en instruire avec exactitude. Maintenant, dit-il, les routes à travers ces pays ont été mesurées par les Romains et divisées par des marques posées de huit stades en huit stades. On reconnaît là sans peine les pierres milliaires que les Romains mettaient à chaque mille. Le mille était de cinq mille pieds romains; les huit stades faisaient quatre mille huit cents pieds grecs;

ainsi le pied grec et le pied romain étaient entre eux comme vingt-cinq et vingt-quatre. Une chronologie exacte est ce que Bougainville loue particulièrement dans Polybe. Des diverses espèces de dates employées par Timée, Polybe n'a conservé que les olympiades et les archontes. Il dit expressément que l'olympiade à laquelle il commence est la cent quarantième. La ligue des Achéens avait aboli l'ancien gouvernement de Sparte; cette ville où ne subsistaient plus ni les lois de Lycurgue, ni la succession des rois Héraclides, avait perdu sa célébrité. Le temple de Junon était à peine connu hors du Péloponnèse : par conséquent, les années des rois et des éphores de Lacédémone, celles des prêtresses d'Argos ne pouvaient plus s'appliquer à une histoire générale qui devait embrasser les événements arrivés après la cent quarantième olympiade, depuis la frontière de l'Inde jusqu'à l'extrémité occidentale de l'Europe. Nous verrons donc Polybe substituer aux dates lacédémoniennes et argiennes, dont Timée faisait usage, l'ère des Lagides, l'ère de Rome et les consulats. Souvent il prendra soin de soulager la mémoire de ses lecteurs, en donnant la mesure précise du temps écoulé entre des événements célèbres. Du reste, nous ne pouvons juger que très-imparfaitement du mérite de cette partie de son travail, puisque nous n'avons que cinq de ses livres, dont les deux premiers sont purement préliminaires. Dans les fragments ou extraits des autres, on a presque toujours retranché les indications chronologiques, mais ce qui en subsiste suffit à Bougainville pour assurer qu'on ne trouve, dans aucune histoire antique, une chronologie plus exacte, une méthode plus nette et plus commode.

Plusieurs hellénistes ou philologues du dix-huitième siècle, tels que George Raphélius, George-Guillaume Kirchmayer, Jean-Christophe Wolf et Reiske, ont fait sur Polybe des remarques grammaticales, dont l'un des résultats est de trouver de la ressemblance entre sa diction et celle de l'évangéliste saint Luc. Un pareil rapprochement entre Thucydide et saint Paul nous a été déjà présenté par Bauer, et nous l'avons trouvé peu fondé. Mais il y a des rapports plus sensibles entre la phrase de Polybe et celle de l'auteur du troisième évangile et des actes des apôtres. Les savants s'en étaient aperçus bien avant 1700. Grotius disait *Polybius quem sequi amat Lucas*, « Polybe que saint Luc « imite volontiers. » On ne retrouve certainement point dans l'historien dont nous allons nous occuper, la pureté d'Hérodote, l'élégante concision de Thucydide, la grâce de Xénophon : c'est un langage plutôt négligé que simple, peu figuré, qui manque presque toujours de mouvement et d'énergie ; mais ordinairement clair quoique prolixe, et qui énonce nettement beaucoup de faits et d'observations positives. Polybe a vécu longtemps à Rome ; il a étudié et parlé la langue latine, qui ne se polissait encore que dans les poëmes de Térence ; il paraît même qu'il s'est efforcé d'apprendre la langue punique ; et l'on prétend que ces études ne le perfectionnaient pas dans l'art d'écrire en grec. Enfin l'on suppose qu'il n'a commencé la rédaction de son ouvrage qu'à l'âge de plus de soixante et un ans. C'est l'objet spécial d'une dissertation fort peu connue, imprimée à Berlin, in-8°, en 1756, et intitulée *Nouvelle découverte dans l'histoire littéraire sur Polybe*, par M. Gaudio, et dédiée au roi de Danemark Frédéric V.

M. Gaudio est un jurisconsulte italien qui écrit en français à Berlin. « Je veux savoir, dit-il, à quel âge le « divin Polybe commença à écrire son admirable histoire « universelle. Laissons-là tous les subsides extérieurs; ils « ne servent de rien. C'est Polybe lui-même qui me le « dira : je trouve que ce libérateur de la Grèce, dans le « commencement de l'ouvrage en question (livre III, « chapitre VI), s'en propose la fin et la fixe. Je le termi- « nerai, dit-il, à la destruction de la république des « Achéens. Donc j'en infère, moi, il n'a commencé à écrire « qu'après la destruction de la république des Achéens. « Il en avait dit de même plus haut (livre III, chapitre I); « mais je n'y avais pas encore pris garde ; et c'est à présent « que je m'en aperçois et que je le remarque. Or l'au- « teur insinue la même chose dans sa préface au livre Ier... « Mais quand est-ce qu'arriva ce malheur? et à quelle « année de la vie de Polybe répond-il? C'est justement « ce que nous allons voir. Selon la chronologie polybienne « de Casaubon, la ruine de la Grèce arriva l'an de Rome « 609; point de chicane là-dessus. Vossius, d'après Lucien « *et autres,* nous apprend que Polybe vécut quatre-vingt- « deux ans et qu'il mourut dix-sept ans avant la naissance « de Cicéron. Donc il naquit l'an de Rome 548, et il com- « mença à écrire après la soixante et unième année de sa « vie. » Messieurs, cette prétendue démonstration ne repose encore que sur un calcul purement hypothétique de Casaubon, dont je vous ai parlé dans notre dernière séance. M. Gaudio, quoi qu'il nous en dise, ne se fonde que sur ce qu'il appelle subsides extérieurs. Aucun ancien témoignage n'établit qu'il y ait entre la mort de Polybe et la naissance de Cicéron un intervalle de dix-sept ans ni plus ni moins. Il n'est donc pas prouvé qu'il soit

né l'an de Rome 548, ni par conséquent qu'il eût soixante et un ans en 609. Nous savons seulement qu'il est mort à quatre-vingt-deux ans; et nous tenons cela de Lucien seul, il ne faut point ajouter *et autres*. Le terme où ces quatre-vingt-deux ans commencent et celui où ils se terminent ne sauraient être indiqués que vaguement et à dix ans près. Nous ignorons quel âge il avait l'an de Rome 548, et M. Gaudio n'a réellement rien découvert. Il y a beaucoup de dissertations savantes dont les résultats ne sont pas plus heureux.

Les plus importants travaux sur Polybe, dans le cours du dix-huitième siècle, consistent en traductions et en éditions : version française en 1727 par dom Thuillier avec les commentaires de Folard; versions italiennes en 1741 et 1792; traduction anglaise en 1756, et allemande en 1779; édition d'Ernesti en 1764 et de M. Schweighæuser en 1789. Nous n'avons plus, Messieurs, qu'à prendre une idée de ces diverses publications.

Le chevalier Folard, dans un volume in-12, publié, en 1724, sous le titre de *Nouvelles découvertes sur la guerre*, annonçait son commentaire sur Polybe et la traduction du bénédictin dom Thuillier. Le ton arrogant de cette annonce n'était pas très-propre à concilier à l'ouvrage la faveur publique. On y déclarait que, sans Polybe et sans son commentateur, il n'y avait aucun moyen d'acquérir la science qui forme les grands capitaines; et cependant on avouait que Henri de Rohan, Turenne, Condé, Montecuculli, n'avaient jamais ouvert Polybe. Folard traitait de sots, d'ignorants et de pédants, tous ceux qui, avant lui, s'étaient avisés de raisonner sur l'art de la guerre, y compris Tite-Live,

Machiavel et Juste-Lipse. Il parlait même avec assez peu d'égards de dom Thuillier, son collaborateur : « Je ne peux, disait-il, que me louer de sa docilité; « il s'est souvent trouvé dans de mauvais pas d'où Ca- « saubon et Du Ryer ne l'auraient pas tiré : alors il tra- « duisait mot à mot, puis me demandait mon avis, et, « moyennant un coup de crayon, je le mettais au fait; « car la connaissance du métier supplée à l'ignorance « de la langue. » Quoi qu'il en soit, Messieurs, le bénédictin et l'officier demeurèrent unis par l'intérêt de leur commun travail, et peut-être aussi par l'accord de leurs opinions théologiques; car dom Thuillier écrivait, à ses moments perdus, contre la bulle *unigenitus*, et Folard, pour se délasser de ses méditations militaires, entretenait avec les admirateurs du diacre Pâris des relations intimes qui déplaisaient fort au cardinal de Fleury. Le Polybe français fut imprimé à Paris de 1727 à 1730 en six volumes in-quarto, où vous pensez bien que le commentaire occupe le plus grand espace. En effet, ils renferment, outre la version et les remarques proprement dites, des traités de la colonne, de l'attaque et de la défense des places chez les anciens, un très-grand nombre de préfaces, d'observations, de dissertations, et d'explications de planches; toute cette science est fort confuse; plusieurs articles ont été contestés par les antiquaires et par les militaires; les formes ne sont point séduisantes; on n'oserait pas écrire aujourd'hui avec si peu de soin et de méthode. Néanmoins ces six volumes renferment un fonds d'instruction qui les a rendus recommandables; ils ont été réimprimés à Amsterdam, en 1759 et en 1774, avec un supplément ou septième tome qui contient une réim-

pression de ces *Nouvelles découvertes* publiées en 1724, et dont j'ai déjà parlé, une lettre d'un officier hollandais (Terson), les sentiments d'un homme de guerre (Savornin), et les réponses de Folard à l'un et à l'autre. Les critiques très-multipliées et très-vives qui ont été faites de ce commentaire et de ses appendices ont contribué à lui donner de la vogue. Il a été surtout attaqué par Guischardt, colonel au service du roi de Prusse, et qui était quelquefois désigné par le nom de Quintus Icilius. Guischardt publia, en 1758, des mémoires militaires sur les Grecs et les Romains, en deux volumes in-quarto, dont le premier concerne particulièrement les récits de Polybe et les erreurs du chevalier Folard. Pour défendre celui-ci, M. de Lo-Looz a mis au jour, en 1770, un in-quarto, intitulé, *Recherches d'antiquités militaires*, où sont aussi expliqués et discutés quelques passages de notre historien. Au milieu de ces controverses sur des questions de tactique on a donné peu d'attention à la version de dom Thuillier, qui, en effet, remplit à peine un quart des sept volumes in-quarto où elle est comprise. Elle mérite pourtant des éloges. Car elle est en général très-fidèle, purement écrite, et aussi élégante que le sujet et le texte le permettaient. Elle aurait peut-être donné plus de lecteurs à Polybe, si elle s'était dégagée des commentaires qui la morcellent. Je crois aussi qu'on y pourrait désirer une meilleure division des livres en chapitres, et quelques corrections qui seraient indiquées par les éditions du texte publiées en 1764 et en 1789.

La version italienne, imprimée à Vérone en 1743, n'est que celle de Domenichi, retouchée et augmentée par Giulio Lando; mais Desideri en a donné une meil-

leurs en 1792, à Rome, deux vol. in-quarto. Polybe a été traduit en anglais par Hampton en 1756, et cette version a eu une seconde édition en 1772. Enfin l'ouvrage de notre historien, avec les notes de Folard et de Guischardt, a passé plusieurs fois, de 1755 à 1779, dans la langue allemande, par les soins de Oelsnitz, Bion et Seybold.

L'édition grecque-latine, qui a paru à Leipzig et à Vienne en 1763 et 1764, n'est guère qu'une copie de celle de 1670 par Jacques Gronovius. Elle est aussi en trois volumes in-octavo. Le texte y est accompagné de la même version et des mêmes notes. Seulement Ernesti y a joint une nouvelle préface et un *Glossarium polybianum*. Un travail beaucoup plus considérable est dû à M. Schweighæuser, savant dont la longue et honorable carrière s'est terminée au commencement de cette année. Son édition de Polybe, imprimée à Leipzig, de 1789 à 1795, est en neuf volumes in-octavo. Le premier, après une préface qui offre une notice de plusieurs manuscrits et des précédentes éditions, contient le texte des trois premiers livres, d'après une révision plus attentive. Dans le tome suivant, les IV[e] et V[e] livres sont suivis des débris du sixième et du septième recueillis de toutes parts dans les sources diverses qu'indique une préface particulière placée au commencement de ce volume. Ces mêmes sources fournissent les fragments des trente-trois autres livres, fragments qui dans les tomes III et IV sont plus complétement rassemblés et plus méthodiquement disposés qu'ils ne l'avaient été encore. Jusque-là tout ce qui reste des textes des quarante livres est accompagné des variantes et d'une version latine, qui peut passer pour

nouvelle, à cause du grand nombre de corrections qu'y reçoivent celles de Casaubon et des autres interprètes. Le cinquième tome a pour préliminaires une vie de Polybe, et de nouveaux fragments dont la plupart n'ont pu être classés par livres. Ils sont suivis des notes relatives aux livres I, II et III. Les notes continuent, sur les livres de IV à X dans le tome VI. Les préfaces de Nicolas Perotto, de Vincent Obsopœus, de Fulvio Orsini, de Henri Valois, sont réunies au commencement du septième volume, où les notes se prolongent ensuite jusque sur le livre XXX inclusivement. Celles qui concernent les dix derniers livres, composent avec une table historique et géographique le huitième volume. Le neuvième, enfin, est rempli par un *Lexicon polybianum*, esquissé par les deux Casaubon, rédigé par Ernesti, rectifié et fort augmenté par M. Schweighæuser. Il est précédé des préfaces d'Isaac Casaubon et de Reiske sur Polybe. Ainsi rien de ce que les anciennes éditions renfermaient d'utile n'est omis dans celle-ci, qui est d'ailleurs plus correcte, plus complète, et beaucoup plus riche d'observations savantes.

Nous allons trouver, Messieurs, dans cette édition presque tous les secours nécessaires pour étudier avec fruit l'ouvrage de Polybe.

Ce judicieux écrivain ne s'arrête point à prouver l'utilité de l'histoire, d'abord parce que ses prédécesseurs ont assez traité ce sujet, ensuite parce qu'il espère que l'intérêt particulier des faits, qu'il entreprend de raconter, sera immédiatement sensible à tous ses lecteurs; car il s'agit de savoir comment les Romains, en moins de cinquante-trois ans, sont devenus les maîtres de

presque toute la terre. C'est, dit-il, un événement sans exemple. Les Perses ont possédé, pendant quelque temps, un vaste empire, mais, quand ils ont essayé d'en reculer les bornes au delà de l'Asie, ils l'ont affaibli et perdu. Sparte a soutenu de longues guerres, pour acquérir une puissance absolue sur la Grèce; à peine l'a-t-elle su conserver durant douze années. Les Macédoniens, longtemps resserrés entre les rives de l'Adriatique et du Danube, ont réduit l'Asie entière sous leur obéissance; mais leur domination ne s'est point étendue sur l'Italie, et n'a été ailleurs qu'éphémère. Il n'y a que celle des Romains qui ne reconnaisse aucune limite de temps ni de lieu. Pour en tracer l'histoire, Polybe commencera à la cent quarantième olympiade (année 219 avant Jésus-Christ). Les premiers faits seront la guerre que les Achéens et Philippe, fils de Démétrius, firent aux peuples de l'Étolie, celle qui s'alluma pour la Cœlésyrie entre Antiochus et Ptolémée Philopator, celle des Romains en Italie et en Afrique contre les Carthaginois. Ces guerres, ajoute-t-il, servent de suite à l'histoire du Sicyonien Aratus. Auparavant, les faits se détachent les uns des autres; chaque peuple a ses fastes, et le monde entier n'a point d'annales. Mais les entreprises et les succès des Romains enchaînent toutes les destinées, et par là l'histoire devient *catholique,* c'est-à-dire universelle. Cependant l'on comprendrait mal ce grand phénomène, si l'on ne savait pas ce qu'avaient été jusqu'alors Rome et Carthage. Voilà pourquoi Polybe veut placer à la tête de son ouvrage deux livres préliminaires, où il rassemblera des notions qu'il dit être trop peu familières aux Grecs de son temps. Le premier de ces livres com-

mencera où finissent ceux de Timée, à la première expédition des Romains hors de l'Italie, en la cent vingt-neuvième olympiade (254 ans avant notre ère). A force de remonter de cause en cause, on ne trouverait plus de commencement à quoi que ce soit : l'auteur évitera ce travers, et néanmoins il reprendra les choses d'assez haut pour ne laisser aucune obscurité. Du reste cette exposition sera fort rapide : les deux premiers livres ne contiendront que ce qu'il faudra, pour que l'histoire qui doit les suivre se développe avec clarté, et soit exacte, instructive, pragmatique, τῆς πραγματικῆς ἱστορίας. Ce terme de pragmatique a donné lieu à beaucoup de commentaires. Plusieurs auteurs ont emprunté ce mot pour signifier le caractère le plus philosophique et le plus essentiel de l'histoire. Casaubon y attachait le même sens, et Reiske s'en explique en ces termes : *Est... historia pragmatica* (Polybii) *sic dicta, ea quæ, cum rerum plena sit, non commentitiarum, sed vere gestarum, eventi cujusque rationes omnes, quæ quidem ad rem totam cognoscendam et perspiciendam sunt necessariæ, diligenter et copiose exequatur, causas eruat, consequentias demonstret, eoque lectorem prudentia civili et facultate instruat cum de narrationis auctoritate judicandi, tum, si opus sit, res pares gerendi.* Polybe appelle histoire pragmatique celle qui, pleine non de fictions mais de véritables faits, considère sous tous les aspects chaque événement, s'applique à développer tout ce qui peut en faire connaître et parfaitement concevoir l'ensemble, démêle les causes, montre les effets, et fournit aux lecteurs toute l'instruction nécessaire, soit pour apprécier l'autorité des récits, soit pour en tirer, au besoin, des exemples ou

des règles de conduite. C'est ce que certains modernes ont nommé histoire raisonnée ou philosophique. Mais M. Schweighæuser pense que l'expression πραγματικὴ ἱστορία ne dit rien de plus, dans Polybe, que les mots *historia civilis* ou *politica* en latin, le récit des actions politiques. Pris tout seul et sans épithète, le mot grec ἱστορία n'a qu'un sens très-vague : il signifie étude, recherche, connaissance; il s'applique même à la description des choses naturelles. En ajoutant πραγματική, on désigne particulièrement la connaissance des actions accomplies par les peuples, les républiques, les princes, ainsi que le dit ailleurs Polybe lui-même, περὶ τὰς πράξεις τῶν ἐθνῶν, καὶ πόλεων, καὶ δυναστῶν. L'ouvrage de Posthumius, qu'il appellera aussi πραγματικὴν ἱστορίαν, n'était qu'un pur et simple exposé des actions du peuple romain. Pourquoi donc πραγματική aurait-il, dans la préface de notre historien, une signification plus emphatique? Pourquoi dirait-il plus que περὶ τὰς πράξεις? Quelque plausible que soit cette opinion de M. Schweighæuser, j'ai pourtant peine à croire qu'elle s'accorde assez avec la suite des idées qui composent la préface de Polybe : il a bien l'intention d'annoncer, non pas seulement qu'il racontera des actions, mais qu'il en rendra l'enchaînement sensible par la déduction des causes et des effets.

Cet avant-propos est immédiatement suivi d'une première introduction très-sommaire, qui remonte à l'an 390 avant J.-C., dix-neuf ans, dit l'auteur, après les succès des Athéniens dans l'Hellespont, et seize ans avant la bataille de Leuctres. Il serait plus exact de dire vingt et un d'une part et dix-neuf de l'autre; on voit que la chronologie, au temps de Polybe, n'avait point

encore assez de précision pour reconnaître et fixer sans aucune erreur des termes éloignés de plus d'un siècle et demi du temps où il écrivait. Quoi qu'il en soit, il part de la paix d'Antalcidas, du siége de Rhégium par Denys l'Ancien, et de la prise de Rome par les Gaulois : il suppose que ces trois événements sont de la même année. Le troisième est bien de 390, mais les deux autres se rapporteraient plutôt à 388. Ces premières indications ne sont donc qu'approximatives, mais elles suffisaient au but que se proposait l'historien. Il rappelle sommairement les expéditions des Romains chez les Tyrrhéniens, dans la Gaule Cisalpine, contre les Samnites et contre Pyrrhus; la prise de Messine par les Campaniens, de Rhégium par une armée romaine; les entreprises d'Hiéron et sa retraite de Syracuse, quand Rome eut secouru les Mamertins : ces faits descendent jusqu'à l'an 264. Polybe n'a fait que les indiquer, et, s'il s'est reporté si loin, c'est qu'il a voulu montrer les Romains s'élançant pour la première fois au delà des pays contigus à leur territoire. Il se hâte d'arriver à son exposition proprement dite; et voici l'idée qu'il en donne lui-même : «Nous commencerons, dit-il, par la guerre qui se fit «en Sicile entre les Romains et les Carthaginois. Suivra «la guerre d'Afrique, à laquelle succéderont les exploits «d'Amilcar et d'Asdrubal en Espagne. Nous verrons alors «les Romains passer en Illyrie; ensuite ils auront des «guerres à soutenir en Italie contre les Gaulois. Nous «terminerons nos préliminaires et notre second livre par «la guerre dite de Cléomène chez les Grecs. Nous n'en«trerons point dans le détail de ces guerres, notre des«sein n'étant pas d'en écrire l'histoire, mais seulement

« d'en tracer un précis qui puisse préparer nos lecteurs « aux récits que nous aurons à leur faire dans le cours de « notre ouvrage. »

Ainsi, Messieurs, la première guerre punique de l'an 263 à 241, et la guerre d'Afrique, c'est-à-dire des Carthaginois contre leurs esclaves ou mercenaires en 241, 240, 239 et 238; voilà les deux premiers articles de cette introduction; ils remplissent le premier livre; et le second contiendra les expéditions des Carthaginois en Espagne depuis 237 jusqu'en 221; la guerre d'Illyrie en 231, 230, 229 et 228; les guerres avec les Gaulois entre 390 et 222; enfin l'histoire des Grecs et surtout de la ligue achéenne jusqu'à ce dernier terme. Vous voyez que le livre premier ne correspondra plus qu'à un espace de vingt-cinq ans, et que le second n'embrasserait que les seize années suivantes, si une sorte de digression sur les plus anciennes guerres avec les Gaulois ne remontait à un siècle et demi plus haut. A cette excursion près, on peut dire que les deux livres d'introduction se contiennent dans un espace d'environ quarante-trois ans, de 263 à 220. Malgré la promesse, que vient de nous faire Polybe, de se borner dans ces deux livres à un abrégé fort succinct, il ne laisse pas d'entrer dans quelques détails sur la première guerre punique. Il y est entraîné par l'envie de rectifier les relations de Philinus et de Fabius Pictor, deux historiens passionnés, le premier pour Carthage, le second pour Rome, comme deux amants pour leurs maîtresses, dit Polybe. « Si vous ne savez point, ajoute-t-il, donner « à vos ennemis les louanges dont ils sont dignes, et « adresser à vos amis les reproches qu'ils ont mérités, « n'écrivez pas les annales des peuples. La vérité est à

« l'histoire ce que les yeux sont aux animaux. Jugez « les actions sans égard aux personnes. » Vous connaissez déjà, Messieurs, ces maximes de notre auteur, je vous les ai citées, en traitant de la manière d'écrire l'histoire. Elles sont ici éclaircies par des exemples tirés de Philinus, qui, par une contradiction étrange, peignait les Romains abattus, fugitifs et consternés, au moment même où, poursuivant les Carthaginois, ils assiégeaient Syracuse et se rendaient maîtres de tout le pays. Entrant en matière, car tout ce qui précède ne consiste qu'en avant-propos, Polybe explique comment les deux consuls romains, Octacilius et Valérius, bloquèrent Agrigente, où les Carthaginois avaient jeté tous leurs vivres et toutes leurs troupes. La campagne de 262 s'ouvrit ainsi par une entreprise importante, dont le succès fut dû à une excellente discipline. L'armée romaine se partagea en deux corps, l'un posté devant le temple d'Esculape, l'autre campé vers le côté qui regarde Héraclée : on fortifia l'intervalle, en tirant vers la ville une ligne pour se défendre contre les sorties, et une vers la campagne, pour couper le passage à tous les secours. Des gardes avancées étaient distribuées sur le terrain qui restait entre les lignes et le camp ; et, d'espace en espace, on avait pratiqué des fortifications. Les vivres et les munitions des Romains leur étaient apportés à Erbesse. Pendant cinq mois, point d'action décisive ; mais cinquante mille hommes renfermés dans la place souffraient beaucoup de la famine. Hannon, général carthaginois, rassembla de nouvelles forces dans Héraclée, s'introduisit dans Erbesse, et forma en quelque sorte le siége du camp des assiégeants. Il livra un combat, à la suite duquel il s'empara

d'une colline qui dominait l'armée romaine. Après un autre intervalle de deux mois, Hannon engagea une seconde bataille, où les troupes à la solde des Carthaginois furent mises en fuite, reculèrent sur les éléphants et jetèrent le trouble dans la phalange entière. L'armée carthaginoise plia de toutes parts, perdit beaucoup d'hommes et tout son bagage. Les Romains ne profitèrent pas, autant qu'ils l'auraient dû, de cette victoire; ils entrèrent toutefois dans Agrigente. Ce récit, quoique réduit à si peu de détails, a fourni matière à de très-longues dissertations de Folard; mais les conséquences qu'il en tire ne découlent réellement que de son imagination, ou ne reposent que sur quelques contre-sens, qui se sont glissés dans la version française et qu'il a probablement suggérés lui-même au traducteur. « Quant à la bataille « même, dit Guischardt, bataille dont Polybe ne marque « que la seule circonstance qui la décida, le chevalier « Folard en a imaginé une autre, dont il donne les dé- « tails et le plan, qui ont cela de particulier, qu'ils ne « font aucune mention de l'unique circonstance de « Polybe, et qu'au contraire ils lui sont opposés; il met « l'armée de Hannon sur deux lignes, contre la coutume « des Carthaginois, et il se fonde... sur la version qui « dit que les troupes à la solde des Carthaginois, « qui se battaient en première ligne, furent mises en « fuite. C'est uniquement la faute du traducteur, qui « rend par *première ligne*, le mouvement des troupes « légères, qui sortirent, selon leur coutume, en avant « du front (προκινδυνεύσαντας). Polybe donne, pour l'uni- « que cause de la perte de la bataille, la fuite de ces vélites « carthaginois. M. Folard, substituant ce que lui a « fourni son imagination, fait passer, de sa pure grâce,

« les éléphants entre les lignes romaines. Mais il est « étonnant que, donnant à l'armée romaine l'ordre en « échiquier qu'elle tint réellement en cette occasion, il « n'ait pas senti que les éléphants, pour passer dans « les intervalles, auraient eu à faire des zigzags dont « les bêtes furieuses ne sont aucunement capables. » A cette critique, Lo-Looz répond que Folard n'ignorait point qu'ordinairement les Carthaginois rangeaient leur infanterie sur une seule ligne, mais que, si, pour la bataille d'Agrigente, il a dessiné un ordre sur deux lignes, il en a eu sans doute des raisons fondées autant sur le texte que sur les grands principes ; et qu'en conséquence il est superflu d'aller consulter le grec de Polybe. Il me semble, Messieurs, qu'au contraire c'est toujours là, en de pareilles discussions, la première chose à faire, et que les explications, les plans, les commentaires n'ont de valeur que celle qu'ils empruntent à la fois et des textes positifs et d'une théorie bien constante. Je ne multiplierai point, sur les articles suivants, les remarques de cette espèce : ce serait un travail interminable, et d'un bien médiocre fruit; il exigerait d'ailleurs un genre de connaissances qui m'est tout à fait étranger. Mais j'ai cru important de vous présenter d'abord un exemple des observations de Folard, et de la contradiction qu'elles ont essuyée. Il est à propos, je crois, de distinguer les commentaires militaires qui concernent les deux premiers livres de Polybe de ceux qui s'appliquent au troisième, au quatrième et au cinquième. En effet, dans ces trois livres, l'historien, par les développements dans lesquels il entre, fournit des données aux réflexions des tacticiens, tandis que, dans les deux livres qui nous occupent au-

jourd'hui, il n'est encore qu'un abréviateur, il n'offre que des sommaires sur lesquels on ne raisonne longuement qu'en s'aventurant beaucoup trop. Il n'appartient pas à l'imagination de composer l'histoire, ni même de faire une science.

A la nouvelle de la prise d'Agrigente, le sénat de Rome conçut de grandes espérances et de vastes projets. Pour la première fois il équipa une flotte : elle fut de cent vaisseaux à cinq rangs de rames, et de vingt galères à trois rangs. Le consul Cnéus Cornélius, qui la conduisait, commença par perdre cinquante de ces vaisseaux : pour sauver les autres, qui étaient mal construits et d'une pesanteur extrême, Duilius fit usage des machines qu'on appelle *corbeaux*, et que Polybe décrit ainsi : « Une pièce de bois ronde, longue de quatre aunes, ayant trois palmes de diamètre, « était plantée sur la proue du navire, et portait en « haut une poulie. Autour était une échelle clouée à « des planches larges ensemble de quatre pieds sur six « aunes de longueur. Ces planches formaient un « plancher, percé au milieu d'un trou qui laissait passer « la poutre à deux aunes de l'échelle; des deux côtés de « l'échelle, des garde-fous couvraient les hommes jusqu'aux genoux. Au moyen d'un anneau, de la poulie « et de la corde qui y passait, on élevait les corbeaux, et « on les faisait tomber sur un vaisseau ennemi pour l'accrocher soit par la proue, soit sur les côtés, et l'attirer « contre le vaisseau romain. » Cette description n'est peut-être pas aussi claire qu'on pourrait le désirer, et les manuscrits y offrent des variantes. Cependant elle renferme assez de détails pour être étudiée : Folard l'a rapprochée de quelques autres descriptions semblables

faites par d'anciens auteurs; il a expliqué et figuré les différentes espèces de corbeaux; c'est l'une des parties les plus utiles de son travail sur le premier livre de Polybe. Duilius, à l'aide de cette machine, gagna une bataille navale en 260. L'année suivante, autre victoire des Romains, près d'Ecnome, au sud-est d'Agrigente. Les consuls Régulus et Manlius, sans perdre un seul de leurs vaisseaux, en prirent soixante-quatre aux Carthaginois. L'ordre de cette bataille est indiqué par Polybe, et beaucoup plus amplement expliqué par Folard. Les Romains passent en Afrique et ravagent les campagnes; Régulus, après avoir battu l'ennemi devant Adis, propose des conditions de paix qui sont rejetées par le sénat de Carthage. Il parlait en maître, et croyait qu'il fallait le remercier comme d'une grâce de chaque restriction légère qu'il daignait apporter à ses exactions. L'historien ne dit point en quoi consistaient les propositions de Régulus, mais seulement qu'elles semblèrent si dures aux Carthaginois, qu'ils aimèrent mieux courir encore la chance des combats. Polybe présente ainsi le germe d'une réflexion politique fort sage, et que le chevalier Folard développe, à savoir, qu'un vainqueur, en voulant dicter des conditions trop onéreuses au vaincu, s'expose à perdre le fruit de ses triomphes, et à subir lui-même un jour des lois pareilles à celles qu'il prétend imposer.

En 255, un Lacédémonien, nommé Xanthippe, habile guerrier, arrive à Carthage. Ses raisonnements sur l'art militaire séduisent à tel point les Carthaginois qu'ils lui confient, tout étranger, tout inconnu qu'il est, le commandement de l'armée. Elle se composait de douze mille hommes d'infanterie, de quatre mille chevaux et

de cent éléphants. Xanthippe lui fit faire à la porte de la ville des évolutions qui donnèrent l'espoir du succès qu'il allait obtenir. En effet, il vainquit à Tunis l'orgueilleux Régulus, qu'on traîna prisonnier à Carthage avec cinq cents autres Romains : presque tout le reste avait péri. De ce que devint Régulus, de sa prétendue mission à Rome, de son dévouement héroïque, de son retour à Carthage et de sa mort si fameuse, Polybe n'en dit pas un seul mot. Il fixe néanmoins longtemps nos regards sur ce général naguère intraitable, aujourd'hui réduit à solliciter une pitié qu'il n'a pas eue; et ici même l'historien se livre à des réflexions morales un peu longues, mais fort judicieuses. Il cite Euripide disant que la sagesse d'un seul homme triomphe d'une multitude de mains : Ἓν σοφὸν βούλευμα τὰς πολλὰς χεῖρας νικᾷ,

Mille bras sont moins forts qu'une sage pensée.

Ce passage s'est retrouvé, mot pour mot, sur l'une des peintures d'Herculanum; mais il est cité par Plutarque un peu différemment et sous sa forme métrique :

Σοφὸν γὰρ ἓν βούλευμα τὰς πολλὰς χέρας
Νικᾷ.

et c'est de cette dernière manière qu'il se lit dans Stobée, où il est accompagné de trois autres vers extraits, comme celui-là, de l'Antiope, tragédie perdue d'Euripide. Polybe, enfin, nous fait remarquer de nouveau l'utilité de l'histoire pragmatique, les leçons expérimentales qu'on y puise, τὴν ἐκ τῆς πραγματικῆς ἱστορίας περιγιγνομένην ἐμπειρίαν. Il me paraît difficile, quoi qu'en ait dit M. Schweighæuser, que cette expression d'histoire pragmatique ne signifie pas ici quelque chose de plus

qu'histoire civile. Xanthippe, après cette victoire, se hâta de retourner en Grèce : il croyait prudent de se dérober à la reconnaissance des Carthaginois, de peur qu'elle ne provoquât bientôt la haine et l'envie. On dit même qu'il ne put échapper à la destinée qui poursuit trop souvent ceux qui ont rendu d'éminents services, et que les Carthaginois se défirent de lui, honteux de devoir leur salut à un étranger. C'est ce que racontent Diodore de Sicile, Tite-Live, Zonaras; mais Polybe encore garde sur ce fait un silence qui autorise à le révoquer en doute.

Cependant trois cent cinquante vaisseaux romains côtoient le Sicile, rencontrent ceux de Carthage, en prennent cent quatorze, et dispersent le surplus. Mais une affreuse tempête détruisit les effets de ce triomphe. La flotte romaine fut submergée tout entière, à l'exception de quatre-vingts navires. On imputa ce désastre à l'imprudence des deux consuls, Marcus Æmilius et Servius Fulvius, qui ne voulurent pas écouter les conseils des pilotes. Tel est, dit notre historien, le génie des Romains : rien de ce qu'ils veulent ne leur paraît impossible; et les desseins qu'ils conçoivent sont à leurs yeux des arrêts de la destinée. D'ordinaire, en effet, ils surmontent toutes les résistances humaines; mais quand ils prétendent forcer la nature à leur obéir, ils portent la peine de leur présomption téméraire. Dans l'été de l'an 254, ils essuyèrent un nouveau naufrage de cent cinquante vaisseaux, mais ils vainquirent sur terre Asdrubal près de Palerme. Ayant équipé une nouvelle armée navale, ils assiégèrent Lilybée. Avant de raconter ce siége, l'historien décrit la Sicile. Selon lui, elle est située par rapport à l'Italie, comme

le Péloponnèse par rapport à la Grèce, avec cette différence que la Sicile est une île et le Péloponnèse une péninsule. La Sicile forme un triangle, dont les trois angles sont trois promontoires : le Pachyn, au midi; le Pélore au septentrion, c'est-à-dire à l'extrémité du détroit de deux stades qui sépare l'île du continent italien; enfin, au couchant d'hiver, Lilybée, qui regarde l'Afrique, à une distance d'environ mille stades. Les Carthaginois parvinrent à introduire des secours dans Lilybée : un Rhodien en sortit sur une seule galère, et, passant entre toutes celles des Romains, il alla porter des nouvelles du siége à Carthage. Plusieurs fois il fit avec succès ce voyage; mais il finit par tomber entre les mains des assiégeants. Ceux-ci s'affaiblissaient de jour en jour; Rome les renforça de dix mille hommes, et une bataille se livra à Drépane en 249. Le Carthaginois Adherbal en eut tout l'honneur : le consul Claudius y perdit quatre-vingt-treize vaisseaux, et fut condamné par ses concitoyens à une forte amende. Junius, l'autre consul, passa en Sicile, et n'y obtint pas plus de succès. Deux flottes romaines furent si maltraitées dans les combats et par les tempêtes, qu'il n'en resta pas, dit notre auteur, une seule planche dont on pût faire usage. Mais Rome ne renonçait jamais à ses entreprises; et les larmes qu'elle versait sur tant de revers n'ébranlaient pas ses résolutions. Polybe déclare qu'il ne lui est pas possible de décrire tous les combats qui se livrèrent entre Junius et Amilcar. C'étaient tous les jours, de part et d'autre, des piéges, des surprises, des approches, des attaques. Ces détails, dit-il, seraient inutilement fastidieux; et il doit suffire aux lecteurs de prendre une idée générale

de l'activité des chefs. Des deux côtés, on mit tout en usage, et les stratagèmes qu'enseignait l'histoire, et ceux que suggéraient les circonstances. Mais de tant de hardiesse et d'habileté il ne résulta rien de décisif, parce que les forces étaient égales; les camps, bien fortifiés et inaccessibles. L'intervalle qui les séparait étant fort petit, on se battait chaque jour, et presque à toutes les heures. Rome et Carthage, acharnées l'une sur l'autre, sont ici comparées à deux aigles, qui, affaiblis par un long combat et ne pouvant plus faire usage de leurs ailes, se soutiennent par leur seul courage, et s'entre-déchirent à coups de bec. Par les sacrifices que s'imposèrent les principaux citoyens de Rome, on eut le moyen d'équiper encore une flotte, que le consul Lutatius, en 242, conduisit à Éguse, petite île située devant Lilybée. Une victoire y couronna de si généreux efforts, et disposa les Carthaginois à demander la paix, démarche qui, de leur part, peut sembler extrêmement subite. Leur général Hannon venait d'être battu : Amilcar fut chargé de négocier; et Lutatius, qui se sentait moins fort que les ennemis ne le supposaient, déclara que, sous le bon plaisir de la république romaine, il y aurait alliance entre elle et les Carthaginois, à condition que ceux-ci se retireraient de la Sicile; qu'ils ne prendraient pas les armes contre les Syracusains; qu'ils rendraient sans rançon tous les prisonniers romains, et qu'en vingt ans ils payeraient à Rome une somme de deux mille deux cents talents euboïques d'argent. On ne se pressa point à Rome de ratifier ce traité : on envoya dix commissaires à Éguse pour examiner de plus près l'état des affaires. Sur leur rapport, la paix fut conclue, en 241, à ces mêmes con-

ditions, sauf néanmoins les trois aggravations suivantes : que les Carthaginois abandonneraient non-seulement la Sicile, mais aussi toutes les petites îles voisines; qu'au lieu de deux mille deux cents talents, ils en payeraient trois mille deux cents; et qu'ils acquitteraient cette dette dans un délai de dix ans et non de vingt.

Après la paix, dit Polybe, les deux États eurent à peu près le même sort. Tandis que les Romains étaient occupés d'une guerre civile entre eux et les Falisques, laquelle fut bientôt terminée par la réduction de la ville de ces rebelles, les Carthaginois en avaient une à soutenir contre leurs soldats étrangers et mercenaires, par lesquels ils faillirent être dépouillés de leurs biens et chassés de leur patrie. L'historien, qui va raconter sommairement cette guerre dans les derniers chapitres de son premier livre, espère qu'on y apprendra quelles mesures et quelles précautions il convient de prendre, quand on emploie des troupes étrangères, quelle différence il y a entre un mélange confus de troupes barbares et une armée nationale, composée de citoyens à qui l'éducation a donné des mœurs honorables. Il croit aussi qu'on pourra démêler dans cet exposé les germes de la seconde guerre punique.

Nous poursuivrons, Messieurs, dans notre séance prochaine, l'étude de l'ouvrage de Polybe.

QUATRIÈME LEÇON.

SUITE DE L'EXAMEN DU PREMIER LIVRE. — GUERRE DES CARTHAGINOIS CONTRE UNE PARTIE DE LEUR PROPRE ARMÉE. — EXAMEN DU SECOND LIVRE. — LES CARTHAGINOIS EN ESPAGNE. — AMILCAR, ASDRUBAL, ANNIBAL. — EXAMEN DU TROISIÈME LIVRE. — CAUSES DE LA SECONDE GUERRE PUNIQUE.

Messieurs, avant d'ouvrir le premier livre de Polybe, nous avons achevé l'exposé des jugements et des travaux auxquels son ouvrage a donné lieu. Il nous restait à prendre connaissance de la manière dont il a été lu, apprécié, traduit, commenté au dix-huitième siècle. Je vous ai rapporté les éloges, peut-être un peu exagérés, que Rollin a décernés à cet historien. En recourant aux *Mémoires de l'académie des Inscriptions et belles-lettres*, nous y avons vu Polybe préconisé comme historien par Mélot, comme géographe par Fréret, comme chronologiste par Bougainville aîné. Reiske et d'autres hellénistes ont multiplié sur son texte les notes grammaticales et philologiques : ils ont remarqué des ressemblances entre sa diction et celle de saint Luc. Un autre érudit a cru découvrir que Polybe n'a commencé d'écrire qu'à l'âge de soixante et un ans; mais ce n'est là que le résultat d'une pure hypothèse, prise mal à propos pour une donnée historique : car aucun ancien ne nous apprend directement que la mort de Polybe ait précédé de dix-sept ans la

naissance de Cicéron; c'est une simple conjecture de Casaubon. Des traductions italiennes, anglaises, allemandes, ayant peu d'intérêt pour nous, je m'y suis beaucoup moins arrêté qu'à la version française de dom Thuillier publiée avec le commentaire de Folard, et qu'à l'excellente édition du texte que nous devons à feu M. Schweighæuser, et qui contient en outre une nouvelle version latine, avec tout ce qu'il y avait d'utile dans les notes de tout genre précédemment mises au jour. C'est surtout à l'aide de cette édition que nous avons entrepris l'étude et l'examen de ce qui reste de l'ouvrage.

L'auteur annonce qu'il entreprend une histoire pragmatique, et, comme vous l'avez vu, Messieurs, on n'est point d'accord sur la signification de ce mot. Selon M. Schweighæuser, ce n'est que l'histoire des actions ou des faits, l'histoire politique ou civile, distinguée de l'étude des phénomènes purement naturels. D'autres pensent que Polybe a voulu désigner, entre tous les genres d'histoire civile, celui qui conserve le mieux les caractères d'une science positive, expérimentale et réellement philosophique. Cette seconde interprétation nous a paru la plus plausible, la plus facile à justifier, soit par d'autres textes de Polybe, soit par tout l'ensemble de son travail. Pour en déterminer d'avance le sujet et les limites chronologiques, il commence par jeter un coup d'œil sur les événements arrivés dans le cours du siècle qui a précédé immédiatement l'ouverture de la première guerre punique; et nous avons remarqué dans ce premier aperçu quelques dates qui ne sont pas d'une exactitude rigoureuse. Du reste, ce n'est qu'un avant-propos; et les récits, bien rapides encore,

qui le suivent, ne sont eux-mêmes qu'une introduction : ils concernent surtout la première guerre punique, dont Polybe a cru nécessaire de retracer le tableau, tant pour qu'il servît de préliminaire à son propre ouvrage, qu'afin de rectifier les relations de Philinus et de Fabius Pictor.

Polybe vous a donc exposé, Messieurs, les résultats de ses recherches sur le siége d'Agrigente, sur l'équipement des flottes romaines, sur les machines appelées corbeaux, qu'employa Duilius, sur la victoire que Régulus remporta, et après laquelle il dicta des conditions de paix trop dures pour être acceptées, et sur la bataille qu'il perdit vaincu par le Lacédemonien Xanthippe. Vous avez remarqué le silence du judicieux Polybe à l'égard des aventures héroïques dont les Romains ont embelli l'histoire de leur Régulus. Une description sommaire de la Sicile a contribué à jeter du jour et de l'intérêt sur les récits de plusieurs combats où la fortune, longtemps incertaine, a fini par se déclarer pour Rome. Le consul Lutatius est resté vainqueur et a conclu un traité que le sénat et le peuple romain n'ont ratifié qu'en le rendant plus onéreux pour Carthage.

Telle a été, Messieurs, la matière des soixante-quatre premiers chapitres du premier livre de Polybe; il en reste vingt-quatre qui sont, comme les précédents, assez courts, et dont je vais vous présenter l'analyse.

La première guerre punique étant terminée, Amilcar, qui s'y était distingué par une rare habileté, ramena ses troupes à Lilybée; et Gescon, gouverneur de cette place, se chargea de les renvoyer en Afrique. On leur devait une partie de leur solde; on n'était point en

état de la leur payer : on leur offrit des à-compte. Quand elles furent toutes réunies à Sicca, la pénurie et l'oisiveté enfantèrent bientôt la sédition : les soldats calculaient ce qui leur était dû; ils en exagéraient la somme totale; et, rappelant les promesses magnifiques qu'on leur avait faites autrefois, ils prenaient un ton menaçant. Hannon vint leur signifier que la république, épuisée et débitrice de trois mille deux cents talents euboïques, se voyait forcée d'opérer une forte réduction sur la solde arriérée. A l'instant la révolte éclate; on s'agite, on se groupe; une fureur commune anime ces hommes de différents pays, et l'effroi qu'elle inspire s'accroît par la diversité des langages qui l'expriment. Il y avait des Africains, des Espagnols, des Gaulois, des Baléares, des Liguriens, des Grecs. Hannon ne pouvait ni les haranguer tous ensemble, ni comprendre leurs desseins, mais ils s'entendaient entre eux par la convergence de leurs intérêts et de leurs sentiments. Ils demandaient, outre la solde, des vivres, des indemnités, le remboursement du prix de leurs chevaux tués : Gescon seul parvenait à les apaiser tant soit peu, en commençant de payer la solde; mais ils n'en étaient que plus hardis à réclamer les vivres et le prix des chevaux. Les Africains surtout se refusaient à tout accommodement : ils se donnèrent deux chefs, Spendius et Mathos. Le premier, autrefois esclave à Rome, craignait d'être livré à son ancien maître et de périr au milieu des supplices, conformément aux lois romaines : il avait besoin de rester environné d'une armée. Mathos, homme libre, mais violent par caractère, était connu comme le principal auteur de la rébellion; il s'attendait à être particulièrement recherché, quand

elle serait apaisée : il lui importait qu'elle se prolongeât. Tous deux rallièrent les Africains; le trésor et les équipages des Carthaginois furent pillés; Gescon et ses gens mis aux fers, et les villes d'Afrique invitées à s'affranchir, en prenant part à la guerre qu'on déclarait en leur nom à Carthage. Les Africains, depuis longtemps opprimés, saisirent presque tous cette occasion de se venger. Déjà Mathos, à la tête de soixante-dix mille hommes, occupe, d'un côté les environs d'Utique, de l'autre ceux de Tunis. De ces deux postes, il resserre les Carthaginois dans leurs murs et les y harcelle sans cesse. Hannon, chargé de le repousser, fit d'immenses préparatifs et n'en sut tirer aucun parti. Compromis de plus en plus par son impéritie, les Carthaginois lui donnèrent pour successeur Amilcar, qui, par des manœuvres que Polybe admire plus qu'il ne les explique, tua six mille rebelles, en fit deux mille prisonniers, et contint les autres. Tel fut le fruit d'une bataille sur les rives du Macar, bataille dont le récit succinct est amplement commenté par Folard. Les observations de Guischardt se contiennent mieux dans les limites du texte : « L'armée d'Amilcar était seulement de « dix mille hommes, partie de nouvelles levées, partie « de soldats que les pertes précédentes avaient découragés. Il marchait contre vingt-cinq mille hommes « de la meilleure infanterie, qu'il avait lui-même dressés et aguerris dans la Sicile. Tout son avantage consistait en un corps de cavalerie et un train d'éléphants : l'un et l'autre manquaient à l'ennemi. Cette « infanterie des rebelles, poursuit Guischardt, rangée en « phalange avec des armes de longueur, aurait pu, en « gardant son ordonnance, soutenir le choc de la ca-

« valerie qui était peu nombreuse. Mais le moindre dé-
« sordre dans les rangs des rebelles donnait jour à la
« cavalerie et devait causer leur défaite. C'est sur quoi
« Amilcar fonda ses principales espérances : il fit en-
« trer dans son plan que les rebelles seraient trompés
« par l'apparence de fuite que ses divers mouvements
« leur présenteraient, et qu'ils en seraient excités à
« précipiter leur marche avec plus d'attention à le join-
« dre promptement, qu'à garder exactement leurs rangs
« et files. »

Malgré ces revers, les rebelles étaient encore formidables. Mathos assiégeait Hippone-Diarrhyte. Spendius commandait six mille hommes; un troisième chef, nommé Autarite, avait deux mille Gaulois sous ses ordres. Ils furent abandonnés et trahis par un Numide, appelé Naravase, qui, avec deux mille de ses compatriotes, passa dans l'armée d'Amilcar. Cette défection fut l'une des causes d'une victoire que les Carthaginois remportèrent. Mais, en même temps, Carthage perdit la Sardaigne, où se révoltèrent aussi les soldats mercenaires, par lesquels on faisait garder cette île : tous ces rebelles se portaient aux plus horribles excès contre les Carthaginois qui tombaient en leur puissance. En vain Amilcar espéra d'adoucir cette fureur, en traitant avec humanité les Africains qu'il faisait prisonniers. Autarite et Spendius n'en devinrent que plus atroces; Gescon, qu'ils tenaient dans les fers, Gescon, dont ils avaient jadis reconnu la douceur, la modération, l'esprit conciliant, périt dans les tortures : après lui avoir coupé les oreilles et brisé les jambes, on le jeta vif dans une fosse; et sept cents autres prisonniers carthaginois subirent le même supplice. Ces

horreurs suggèrent des réflexions à notre historien N'est-il pas vrai, dit-il, que si le corps humain est sujet à certains maux qui s'irritent quelquefois jusqu'à devenir incurables, l'âme en est encore plus susceptible? Comme dans le corps il se forme des ulcères, que les remèdes enveniment, et qui rongent les parties voisines jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien à dévorer, de même il s'élève dans l'âme des vapeurs malignes, une corruption s'engendre qui porte les hommes à des excès dont on ne voit pas d'exemples chez les plus féroces animaux. Les traitez-vous avec indulgence, ils vous accusent d'artifice et vous haïssent davantage. Si vous songez à les réprimer vigoureusement, ils se livrent aux plus violents attentats et inventent de nouveaux crimes. Il ne restait plus à Carthage d'autre parti à prendre que d'exterminer des ennemis si barbares; ils assiégeaient encore une fois ses murs; et elle courait d'autant plus de périls, que la discorde régnait entre les généraux Hannon et Amilcar. On éloigna derechef Hannon; Amilcar s'adjoignit Annibal, il s'aida de Naravase et profita des secours envoyés par Hiéron, roi de Syracuse, et même par les Romains, qui affectaient de se montrer assez généreux pour contribuer à défendre Carthage. Les barbares avaient alors un quatrième chef nommé Zarxas, et leur armée entière était d'environ cinquante mille hommes. On parvint à les envelopper et à les affamer. Ils se mangeaient les uns les autres. Dans ces extrémités, Zarxas, Autarite et Spendius se décidèrent à traiter avec Amilcar, qui, pour toute condition, déclara qu'il renverrait libres tous les révoltés, à l'exception de dix qu'il choisirait à volonté, et au nom-

bre desquels il déclara comprendre les trois chefs mêmes avec lesquels il traitait; il les fit entraîner sur l'heure, et attacher à des croix, ainsi que d'autres prisonniers, autour des murailles. Cette violence, dans laquelle il entrait quelque perfidie punique, ranima la fureur des barbares. Mathos, profitant de la négligence à laquelle s'abandonnait Annibal, fondit sur son camp, s'empara des bagages, le prit lui-même, et, après lui avoir fait endurer les plus cruelles tortures, l'attacha à la croix même où était suspendu Spendius, dont il enleva le corps. Trente Carthaginois d'un rang distingué furent égorgés autour d'Annibal. Amilcar n'apprit que fort tard ces résultats de la sortie de Mathos. On eut recours à Hannon qu'on réconcilia, le mieux qu'on put, avec Amilcar; ils combinèrent ensemble le plan d'une bataille générale qu'ils gagnèrent. Le plus grand nombre des barbares périt les armes à la main, les autres se dispersèrent; on en prit quelques-uns, parmi lesquels se trouva Mathos; et son affreux supplice attira les regards de tous les habitants de Carthage. Les villes d'Utique et d'Hippone résistaient encore; Amilcar les soumit. Ainsi se terminait une guerre qui avait duré trois ans et quatre mois (années 241, 240, 239 et 238 avant Jésus-Christ). Mais on ne recouvra point la Sardaigne : les rebelles, qui s'étaient mis en possession de cette île, l'offrirent aux Romains, qui ne portèrent pas la générosité jusqu'à la refuser. Carthage n'était point en mesure de la disputer à de tels ennemis. Il fallut céder au temps, et ajouter même douze cents talents à la somme de trois mille deux cents qu'on payait à Rome, sans doute pour l'indemniser des

secours qu'elle venait de fournir. Il était dès lors aisé de prévoir qu'il y aurait, tôt au tard, une seconde guerre entre les deux républiques.

« On a vu dans mon premier livre, dit Polybe en « commençant le second, en quel temps les Romains, « après s'être établis en Italie, pensèrent à étendre leurs « conquêtes au dehors, comment ils passèrent en Sicile, « pourquoi la première guerre s'alluma entre eux et « Carthage (c'est pourtant, Messieurs, ce qu'il n'a guère « expliqué), comment ils se créèrent des armées navales, et « s'emparèrent de la Sicile entière, à l'exception du pays « qui obéissait à Hiéron. J'ai dit aussi quelle guerre les « Carthaginois eurent à soutenir contre les troupes qu'ils « avaient soudoyées, guerre horrible, où les excès furent « portés au dernier terme, mais qui finit par l'extermi- « nation de la plupart des séditieux et la soumission de « tous les autres. Je passe aux événements qui suivirent, « et je n'en présenterai qu'un précis, conformément au « plan que je me suis tracé pour ces préliminaires. » Quelle que soit, Messieurs, cette brièveté que Polybe s'est prescrite dans ces deux livres, vous avez remarqué, sans doute, que le premier contient encore assez de détails, tant sur la première guerre punique que sur celle des mercenaires; en sorte qu'on pourrait dire que cette histoire commence à l'an 263 avant notre ère. Nous ne sommes arrivés encore qu'à l'an 238; mais de là jusqu'en 220, espace compris dans le second livre, les narrations seront en effet très-sommaires. Nous y distinguerons d'abord les expéditions des Carthaginois en Espagne, sous la conduite d'Amilcar, en 237 et jusqu'en 229; d'Asdrubal, depuis 228; d'Annibal le Grand, en 221. Amilcar part avec son fils, Annibal, âgé de neuf

ans, traverse le détroit des Colonnes d'Hercule, et, durant les neuf années qu'il reste en Espagne, il soumet à Carthage un grand nombre de peuples, soit par les armes, soit par des traités. Il périt avec honneur dans une bataille contre une armée nombreuse et aguerrie; son parent Asdrubal, qui lui succéda, construisit Carthage la Neuve, ou Carthagène; ses établissements et ses conquêtes inquiétèrent les Romains. Ils se repentaient de s'être aveuglés trop longtemps sur les accroissements que prenait la puissance carthaginoise; mais occupés encore du soin de se défendre des Gaulois, ils ajournèrent leurs projets sur l'Espagne et l'Afrique, envoyèrent à Asdrubal des ambassadeurs, et se contentèrent d'exiger qu'il ne portât point ses armes au delà de l'Èbre. Après avoir habilement gouverné l'Espagne pendant huit ans, Asdrubal périt dans sa tente, égorgé par un Gaulois, qui se vengeait de quelques injures personnelles. Annibal, quoique fort jeune encore, le remplaça, et laissa éclater de bonne heure ses ressentiments contre Rome. Polybe n'entre pas dans plus de détails; il lui suffit d'avoir montré les germes de la seconde guerre punique.

Un second article traité dans ce livre est la guerre d'Illyrie, de 231 à 228, expédition qu'il importe, dit l'auteur, de bien connaître, si l'on veut suivre les progrès de la domination romaine. Agron, roi des Illyriens, disposait d'une très-forte armée sur terre et sur mer. Il venait de vaincre les Étoliens, lorsqu'à la suite d'une débauche, il tomba malade et mourut. Sa veuve Teuta réussit d'abord, comme lui, dans des entreprises imprudentes. Les Gaulois servirent ses desseins contre

les Épirotes qui, en traitant avec elle, compromirent les intérêts de la Grèce. Mais les pirateries illyriennes commençaient à porter préjudice aux Romains; ils s'en plaignirent par des ambassadeurs que Teuta reçut fort mal; elle osa même, au mépris du droit des gens, en tuer un. La guerre éclata : les Illyriens, entrés par surprise dans Épidamne, en furent chassés. Ils s'emparèrent de Corcyre et ne s'y maintinrent pas mieux. Le consul Caius Fulvius y débarqua, en même temps que son collègue Posthumius se dirigeait sur Apollonie. L'un et l'autre, réunissant leurs forces, firent de tels progrès dans l'Illyrie, que la reine Teuta implora la paix, promettant de payer son tribut, de céder plusieurs places, de n'entretenir sur mer que des vaisseaux non armés, et en fort petit nombre. A ces conditions les hostilités cessèrent : la Grèce se félicita de ce traité, qui la délivrait de la crainte des pirates illyriens, et elle admit les Romains aux jeux Isthmiques.

Les affaires des Grecs occuperont une partie de ce livre, mais auparavant l'auteur expose celles des Gaulois Cisalpins, et commence par décrire leur pays. Toute l'Italie, dit-il, forme un triangle. Le côté oriental est terminé par la mer d'Ionie et le golfe Adriatique. Les mers de Sicile et de Tyrrhénie bornent le côté qui est au midi et à l'occident. L'angle où ces deux côtés se joignent est le promontoire appelé Cocynthe, qui sépare la mer d'Ionie de celle de Sicile. Au nord, depuis Marseille jusqu'à l'extrémité de l'Adriatique, la chaîne des Alpes trace le troisième côté, base du triangle. Au pied de ces montagnes et dans la partie septentrionale de l'Italie sont des plaines plus étendues et plus fertiles qu'en aucun pays de l'Europe.

Elles forment aussi un triangle dont les côtés sont les Alpes, les Apennins et l'Adriatique. La longueur du premier de ces côtés est de deux mille deux cents stades; du second, de trois mille six cents; du troisième, de deux mille cinq cents : total neuf mille trois cents; Polybe dit près de dix mille. Je n'ai pas besoin, Messieurs, de remarquer l'inexactitude de ces notions. L'Italie forme bien moins un triangle qu'un quadrilatère irrégulier, du sud-est au nord-ouest. L'angle le plus méridional est au promontoire d'Hercule, plutôt qu'à celui de Cocynthe. Il s'en fallait aussi que la Gaule Cisalpine fût parfaitement triangulaire. Mais, à cette description générale, l'auteur joint des détails positifs sur la fertilité du pays. Il y a vu le boisseau de froment à quatre oboles, et celui d'orge à deux; le vin se donnait pour une égale mesure d'orge; les denrées étaient à si bon marché que, dans les hôtelleries, les voyageurs ne s'informaient pas, dit-il, du prix particulier de chaque article, mais demandaient seulement ce qu'il en coûterait par tête; et souvent ils étaient fort bien traités pour un quart d'obole. Il ajoute que les Gaulois sont grands, beaux, robustes, courageux; et il étend ces qualités aux Transalpins, qui composent avec les Cisalpins une même nation. Il applique le nom de Liguriens à ceux qui habitent les environs des Apennins et les côtes de la mer Tyrrhénienne depuis Marseille jusqu'à Pise, première ville de l'Étrurie. Au midi des Liguriens sont les Tyrrhéniens et les Umbriens. Polybe décrit ensuite le cours du Pô (Πάδος), que les poëtes ont célébré sous le nom d'Éridan; mais il se dispense de discuter ce qu'on raconte de ce fleuve, et de la chute de Phaéton et des larmes des peupliers. Toutefois il annonce

qu'il y reviendra pour dévoiler l'ignorance de l'historien Timée. Il distingue, près des bords du Pô, les Insubriens et les Cénomans; et, auprès de l'Adriatique, les Vénètes, ancien peuple qui est gaulois aussi, bien qu'il parle une autre langue. Au delà du Pô, et vers l'Adriatique encore, il remarque les Lingonais et les Sénonais. Vous savez, Messieurs, que ces derniers noms se retrouvaient dans une tout autre partie des Gaules.

Pour retracer l'histoire des guerres entre les Gaulois et les Romains, Polybe remonte de nouveau à l'an 390 avant notre ère, c'est-à-dire à la prise de Rome par Brennus; événement que d'ailleurs il n'entreprend point de raconter. Autres irruptions en 361, 350, 328, etc. L'historien ne fait guère encore qu'indiquer ces époques, il n'y joint qu'une mention très-sommaire des batailles et autres faits qui s'y rapportent. Toutefois il parle des alliances que les Gaulois Cisalpins contractèrent soit avec les Samnites, soit avec les Gésates situés sur les bords du Rhône. Ces Gésates avaient deux rois, Concolitan et Anéroeste. Pour les exciter à s'armer contre les Romains, les Gaulois leur adressèrent une harangue dont l'exorde consistait dans l'offre d'une somme d'argent très-considérable. Ensuite on leur promettait davantage; on rappelait tous les triomphes déjà obtenus sur Rome, et les riches dépouilles qu'on en avait rapportées. Polybe réduit cette harangue à peu de lignes, sous la forme indirecte. Le fond en est tout à fait le même que dans celle que Tite-Live attribue aux Samnites en une occasion semblable.

Cet exposé fort rapide des anciennes guerres de Rome avec les Gaulois aboutit à l'année 225. Arrivés à ce terme, les récits prennent plus de développement.

Les Gésates et d'autres Transalpins franchissent les monts, viennent camper sur les bords du Pô, et s'associent aux Insubriens. Mais les Vénètes et les Cénomans se détachent de la ligue gauloise, et s'arment en faveur des Romains, qui font d'immenses préparatifs. Les divers corps de troupes romaines ou alliées forment en total une infanterie de sept cent mille hommes et une cavalerie de soixante-dix mille. Les Gaulois n'en traversent pas moins l'Étrurie, et s'avancent sur Rome. Ils gagnent une bataille près de Fésule, et, contents du riche butin qu'ils ont fait, ils reprennent la route de leur pays. Le hasard voulut qu'en ce temps-là même le consul Atilius, revenant de Sardaigne avec ses légions, débarquât à Pise et prît une route qui devait le conduire précisément à la rencontre des Gaulois. Près de Télamon, ville tyrrhénienne, quelques fourrageurs gaulois tombèrent dans les mains de l'avant-garde du consul. Il les interrogea, et n'apprit pas sans douleur l'échec que la république venait d'essuyer à Fésule. Mais il voyait les Gaulois enfermés entre son armée et celle de son collègue Émilius, qui les poursuivait. Des combats, engagés par Atilius sur les hauteurs, avertirent Émilius du secours que la fortune lui amenait. Une bataille se livra, où combattirent trois armées, les deux romaines et la gauloise. Atilius y perdit la vie; mais Rome triompha : quarante mille Gaulois restèrent sur la place; dix mille autres au moins furent faits prisonniers, le roi Concolitan était de ce nombre; l'autre roi, Anéroeste, se sauva, et ne voulut périr que de sa propre main. Émilius para le Capitole des drapeaux et des dépouilles des vaincus. On résolut de profiter de cette victoire pour chasser tous les Gaulois des environs du Pô.

Furius et Flaminius, consuls en 223, entrèrent dans le pays des Insubriens, et les Romains, quoique inférieurs en nombre, gagnèrent encore la mémorable bataille de l'Adda. Les Gaulois demandaient la paix; Marcus Claudius et Cnéus Cornélius Scipion, consuls en 222, la leur refusèrent et leur livrèrent avec succès plusieurs combats. Milan était la capitale des Insubriens; la prise de cette ville par Cornélius termina la guerre. En peu de temps, les Gaulois se virent forcés d'abandonner les rives du Pô, sauf quelques cantons au pied des Alpes. Si Polybe s'est arrêté à ces détails, et s'il a cru même devoir remonter à la première irruption gauloise en 390, c'est, dit-il, afin d'apprendre à la postérité à ne jamais craindre les invasions des peuples barbares; il suffit toujours de leur tenir tête et de ne rien leur céder pour triompher de leurs entreprises mal conçues et mal conduites.

Sur ces narrations des deux batailles de Télamon et de l'Adda, comprises en quelques pages, Folard a écrit un volume. Après avoir relevé et fort exagéré quelques erreurs légères de géographie qui se sont glissées, en effet, dans le récit de la seconde de ces actions, après avoir reproché à Polybe de prétendus *péchés d'omission et de commission qui passent le véniel* (ce sont les termes de Folard), après s'être plaint surtout de ce que l'historien grec ne décrit pas la disposition et les mouvements de l'armée insubrienne, il la range lui-même en bataille, et lui commande des évolutions et des manœuvres. C'est, dit Guischardt, imagination toute pure; ce sont des rêveries, suggérées par des contre-sens dans la version française. Guischardt, qui traite fort sévèrement le traducteur dom

Thuillier, ne se souvient pas assez de l'excessive docilité de ce bénédictin et de l'ascendant qu'exerçait sur lui le tacticien. Folard voulait qu'il ne restât rien dans la traduction qui ne s'accordât parfaitement avec le commentaire ; tout ce qu'elle offre d'inexact et quelquefois d'incorrect vient de là ; il est aisé de s'apercevoir de la tendance que d'elle-même elle avait toujours à se rapprocher du texte, et de reconnaître les traces des coups de crayon qui l'en ont fait dévier. Mais il nous reste encore à connaître une partie plus importante du second livre de Polybe, celle qui concerne les Grecs et surtout la ligue achéenne. Cette partie remonte à l'an 284 avant l'ère chrétienne.

Commençons, dit l'historien, par examiner de quelle manière le nom des Achéens est devenu dominant dans le Péloponnèse. Ce n'est certainement ni par l'étendue du pays, ni par le nombre des villes, ni par l'opulence publique, ni par le courage des habitants. L'Arcadie et la Laconie occupent chacune plus de terrain, et sont beaucoup plus peuplées. D'où vient donc qu'aujourd'hui les Arcadiens, les Spartiates, tous les Péloponnésiens se glorifient des lois et du nom de l'Achaïe? Recourir au hasard ou à la fortune, c'est folie ; il ne se fait rien de bon ni de mauvais sans cause. Or la cause est, à mon sens, dit Polybe, qu'il n'y a point de république où l'égalité et la liberté, où le système général de la vraie démocratie, καθόλου δημοκρατίας ἀληθινῆς σύστημα, soit mieux établi que chez les Achéens. C'est à cette source pure qu'ils ont puisé la bonne foi et la probité qui les caractérisent, et qui leur valurent l'honneur d'être choisis pour arbitres entre les Lacédémoniens et les Thébains, après la bataille de Leuctres. Longtemps

néanmoins ils ont manqué de chefs; dès qu'ils en eurent, leur république cimenta l'union entre tous les peuples du Péloponnèse. Le premier auteur de cette entreprise fut Aratus de Sicyone; Philopœmen l'acheva; Lycortas l'étendit et la maintint. Je tâcherai, poursuit Polybe, d'indiquer, dans le cours de cet ouvrage, ce que chacun d'eux a fait; en ce moment je me borne au récit succinct des actions d'Aratus, qui a laissé lui-même de très-bons mémoires sur sa propre vie. A la cent vingt-quatrième olympiade, année 284 avant J. C., quatre rois moururent, Ptolémée, fils de Lagus, Séleucus, Lysimaque et Céraunus. L'inexactitude de ce rapprochement a été remarquée par la Nauze, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*. Ptolémée Lagus, roi d'Égypte, est bien mort en 284. Il est vrai aussi que les trois autres princes sont morts à peu de distance l'un de l'autre; d'abord Lysimaque, qui avait régné en Macédoine et en Bithynie; puis le roi de Syrie Séleucus, qui fut tué par Céraunus, et enfin Céraunus lui-même, que les Gaulois tuèrent; mais ces trois événements ne sont à rapporter qu'aux années 282, 281 et 280. Observons, Messieurs, que Polybe n'indique pas précisément une même année, qu'il ne désigne qu'une olympiade, et qu'en effet ces quatre princes ont terminé leur carrière dans le cours des quatre années de la cent vingt-quatrième : il n'est donc point aussi inexact que le prétend la Nauze. L'erreur ne vient que de ce qu'on a traduit cent vingt-quatrième olympiade par l'année 284. Quoi qu'il en soit, les Achéens, qui depuis Ogygès vivaient en république, avaient été, comme les autres Grecs, exposés aux entreprises de Cassandre, de Démétrius, d'Antigone, successeurs d'A-

lexandre. Ces tyrans avaient mis des garnisons dans la plupart des douze villes de l'Achaïe. Quatre de ces villes, Dymé, Patres, Tritée et Phares, parvinrent, en se réunissant, à secouer le joug en 284; cinq ans après, les Égéens s'affranchirent et entrèrent dans cette ligue; et depuis, à mesure qu'une cité grecque se délivrait de l'oppression, elle s'associait à ces premières confédérées; car il n'y avait qu'à gagner dans ce système : on acquérait plus de garanties, sans rien perdre de son indépendance. Aratus, à peine âgé de vingt ans, chassa le tyran qui opprimait Sicyone, sa patrie, et s'empressa de la rattacher à la confédération achéenne. Dans la suite, il se rendit maître de la forteresse de Corinthe qu'occupait Antigone, et attira ainsi les Corinthiens dans la ligue; il eut le même succès à Mégare. Son unique plan était de chasser les Macédoniens du Péloponnèse, d'y abolir partout les monarchies, d'y rétablir la liberté, de rendre à chaque cité l'autonomie ou ses propres lois, d'accroître la force de tous ces petits peuples, en les liant entre eux, sans les subordonner l'un à l'autre. Voilà réellement, Messieurs, le système fédéral : établi deux siècles plus tôt, il eût sauvé la Grèce. Il fit, de 243 à 233, des progrès rapides, auxquels Antigone et les Étoliens opposèrent d'impuissants obstacles. On vit plusieurs petits rois déposer eux-mêmes leurs sceptres fragiles et retrouver dans la liberté commune la sécurité qu'ils n'avaient plus sur leurs trônes. Ainsi en usèrent Lydiadas à Mégalopolis, Xénon chez les Hermioniens, Cléonyme à Phlionte, Aristomaque à Argos. Aratus excellait à déjouer les intrigues, à concilier les intérêts, à prévenir les dissensions. Polybe nous le donne pour l'homme du monde qui en-

tendait le mieux à se tirer des conjonctures difficiles. Il était clairvoyant à force de bonne foi, habile à force de candeur; et sous ce rapport, il a quelque ressemblance avec deux grands hommes qui ont fondé, au siècle dernier, l'indépendance de leur patrie, les États-Unis d'Amérique.

Les Étoliens, race perverse, ambitieuse et jalouse, selon notre historien, se liguèrent avec les Spartiates, qui ne renonçaient pas encore à ressaisir leur ancienne domination. Aratus vit bien qu'il n'était plus possible de rester en paix avec Lacédémone : elle était alors gouvernée par Cléomène, qui avait aboli les antiques constitutions, et de roi s'était fait tyran. Les Achéens se persuadèrent que, pour lui résister, ils avaient besoin de rechercher l'alliance d'Antigone, roi de Macédoine, et de le détacher des Étoliens. Aratus craignait que ce roi ne fît payer cher à l'Achaïe les services qu'il pourrait lui rendre; et, sans trop expliquer à quel point un tel auxiliaire lui semblait redoutable, il exhorta les confédérés à s'en passer et à se défendre eux-mêmes. Malheureusement le sort des combats ne les favorisa point. Aratus avait plus le courage que les talents d'un général d'armée; les Achéens essuyèrent des défaites; le Spartiate Cléomène s'empara de plusieurs villes, entre autres d'Argos et de Corinthe; il vint camper devant Sicyone. On crut donc indispensable de recourir au roi Antigone, avec lequel, en effet, on reprit Argos et d'autres places. Polybe déclare qu'il puise ces faits dans les mémoires d'Aratus, et qu'il écarte les relations, souvent toutes contraires, de Phylarque. Pour justifier ce choix, il dit que Phylarque écrit sans discernement et sans équité; qu'il calomnie Aratus et les Achéens; qu'il cherche à indisposer contre eux, par la

peinture des victoires sanglantes qu'ils remportaient, comme si les malheurs de la guerre ne devaient pas être imputés à ceux mêmes qui en sont victimes, quand ils le sont provoqués! Ceci entraîne des considérations générales sur les devoirs de l'historien : il est chargé d'instruire, et non pas, comme un poëte tragique, d'amuser ou d'émouvoir. Phylarque n'instruit point; car il ne sait exposer ni les causes ni les circonstances des événements.

Les Mantinéens s'étaient volontairement détachés de la ligue achéenne, pour se livrer aux Étoliens et à Cléomène. Aratus, quand il les eut vaincus, défendit à ses troupes de leur causer aucun dommage, il n'exigea d'eux que de rentrer dans la confédération, et de n'en plus servir les ennemis. Les torts qu'ils avaient eus furent oubliés; ils ne trouvaient dans leurs vainqueurs que des garants et des alliés. Au mépris de tant de clémence et de bienfaits, ils se rendirent coupables d'une nouvelle défection, appelèrent les Lacédémoniens, et massacrèrent tous les Achéens qui se trouvaient dans leur ville. Est-il étonnant qu'après les avoir reconquis, on ait usé de quelque sévérité? On mit leurs biens au pillage et leurs personnes en vente. Polybe ne trouve là que des actes légitimes, autorisés par le droit des gens. On pourrait contester cette jurisprudence; mais Phylarque imagine qu'ils ont enduré des traitements bien plus cruels, et, après avoir dissimulé leurs fautes, il exagère la vengeance qui en fut tirée. Il raconte aussi qu'Aristomaque, issu de tyrans et lui-même tyran d'Argos, étant tombé entre les mains des Achéens, fut relégué à Cenchrée et condamné à d'horribles tortures. Polybe nie la vérité de

cette relation; mais, s'il la fallait admettre, il trouverait encore Aristomaque digne du sort qu'il aurait subi. Selon Phylarque, on devait des égards à un homme qui avait exercé, quoique par usurpation, la puissance souveraine : aux yeux de Polybe, avouer qu'Aristomaque avait usurpé le pouvoir suprême, c'est intenter contre lui l'accusation la plus grave possible. Ce nom seul de tyran, dit-il, renferme tout ce que l'on peut imaginer de plus exécrable : il signifie impiété, cruauté, parjure, perfidie, tous les crimes. Un seul jour de la vie de ce tyran d'Argos mérita le plus rigoureux supplice : je parle du jour où, sous le prétexte d'une conspiration en faveur des Achéens, il avait arrêté quatre-vingts des principaux citoyens d'Argos, tous innocents du généreux dessein dont il les soupçonnait, et les avait égorgés sous les yeux de leurs amis et de leurs parents. Polybe, tout froid qu'il est, et quoiqu'il n'écrive encore qu'un sommaire, ne peut abandonner ce sujet, ni maîtriser sa haine pour la tyrannie. Ah! dit-il, si Aratus et Antigone eussent pu saisir et immoler Aristomaque en pleine paix, ils eussent encore mérité les éloges et la reconnaissance de tout homme judicieux, παρὰ τοῖς ὀρθῶς λογιζομένοις : comment les blâmer d'avoir usé contre lui du droit de la guerre et de la victoire? Je leur reprocherais plutôt de s'être contentés de le jeter à la mer, durant la nuit, à Cenchrée. Il fallait le traîner par les villes et donner son supplice en spectacle à tout le Péloponnèse. Vous voyez, Messieurs, par ce passage, quelle idée les anciens avaient conçue de l'usurpation ou tyrannie. Polybe n'a été jusqu'ici accusé d'exagération par personne : les censeurs de son style et de sa méthode s'accordent à rendre hommage à sa sagesse

et à sa modération. Cependant son indignation contre un usurpateur semble n'avoir aucune mesure; et l'un des signes auxquels on peut reconnaître les progrès que la philosophie ou, ce qui revient au même, la civilisation a faits dans nos derniers siècles, c'est qu'aujourd'hui aucun sage ami de la liberté ne demanderait que l'usurpation fût expiée autrement que par sa chute. Mais elle n'en est pas moins le plus horrible des crimes, la plus audacieuse rébellion contre les lois naturelles et positives de la société, le plus vaste attentat aux droits des hommes et au bonheur des nations.

Sur d'autres faits, et particulièrement sur la conduite de Cléomène à l'égard des Mégalopolitains, et sur leur fidélité aux Achéens, Polybe s'attache encore à contredire Phylarque; n'ayant plus l'ouvrage de cet historien, nous pouvons trouver que c'est employer, dans un abrégé, beaucoup trop de temps à le réfuter. Cléomène fit une irruption dans l'Argolide, et Antigone des préparatifs pour le repousser. La bataille qui eut lieu entre eux à Sellasie, en 231, termine avec intérêt ce second livre et toute l'introduction. Les cohortes achéennes, chargées en queue par des peltastes illyriens au service de Cléomène, couraient de très-grands périls, dont Philopœmen s'aperçut le premier. Il en avertit les chefs, qui ne daignèrent pas l'écouter, parce qu'il était fort jeune et n'avait jamais commandé. De lui-même il s'élance avec une troupe de ses concitoyens sur l'ennemi : cet impétueux mouvement décide la victoire. Après l'action, Antigone demanda pourquoi l'on avait commencé le choc avant le signal; le chef de la cavalerie lui répondit qu'on n'en avait pas donné l'ordre, mais qu'un jeune soldat mégalopolitain

l'avait prévenu. « Ce jeune homme, repartit Antigone, « s'est conduit en grand capitaine, et vous en jeune « homme. » Philopœmen avait eu un cheval tué sous lui, et il avait combattu à pied, malgré deux blessures. La déroute des Lacédémoniens fut complète; il ne resta autour de Cléomène qu'un petit nombre de cavaliers, avec lesquels il s'enfuit d'abord à Sparte, puis à Gytium, où il s'embarqua pour Alexandrie. Antigone entra d'emblée dans Sparte, et en traita les habitants avec la plus louable humanité. Il rétablit leur antique système de gouvernement renversé par Cléomène, et partit avec son armée pour la Macédoine, que les Illyriens ravageaient. Il eut encore le bonheur de les vaincre; mais les efforts qu'il fit dans cette dernière bataille pour animer ses soldats lui causèrent une maladie dont il ne releva point. Les Achéens réunis aux jeux Éléens, et chaque ville grecque en particulier, lui rendirent des hommages qu'il avait mérités. Ce prince et Ptolémée Évergète, roi d'Égypte, et Séleucus III, roi de Syrie, moururent tous trois dans la cent trente-neuvième olympiade, de l'an 224 à 220, comme nous avons vu plus haut quatre rois mourir dans le cours de la cent vingt-quatrième. Après cette observation chronologique, que Pétau reconnaît pour exacte et qui s'accorde en effet avec tous les renseignements, Polybe finit son second livre par la transition que je vous ai déjà citée en vous traçant le plan général de son ouvrage. Il en a, dit-il, jeté les fondements, il est parvenu aux temps dont il entreprend l'histoire proprement dite, à l'époque de la seconde guerre punique.

Les deux premiers livres de Polybe n'ont été qu'une introduction. L'histoire qu'il a entreprise commence au

troisième et doit embrasser un grand nombre d'événements dont il expose d'abord le système général. Son but est de montrer en quel temps et par quels moyens les Romains sont devenus les maîtres du monde. Selon lui, ils ont acquis cette puissance dans les cinquante-trois années comprises entre la fin de la cent trente-neuvième olympiade et le milieu de la cent cinquante-troisième, c'est-à-dire, de l'an 220 à 167 avant l'ère vulgaire; ou bien depuis l'ouverture de la seconde guerre punique jusqu'à la réduction du royaume de Macédoine en province romaine. « Voici, dit-il, l'ordre que je suivrai : après avoir raconté la guerre « d'Annibal jusqu'à la bataille de Cannes, je dirai comment le roi de Macédoine, Philippe, vainqueur des « Étoliens, vint s'associer aux Carthaginois alors vainqueurs de Rome. Antiochus, roi de Syrie, et Ptolémée Philopator, se disputeront la Cœlésyrie; les Rhodiens et le roi de Bithynie, Prusias, s'armeront « contre les Byzantins, et les forceront à ne plus exiger aucun péage de ceux qui navigueront dans le « Pont-Euxin. Ensuite, interrompant mes récits, j'examinerai la constitution politique des Romains. Une « digression plus courte concernera Hiéron, roi de Syracuse. Puis, je passerai en Égypte pour considérer « les troubles dont ce pays fut agité durant le règne « de Ptolémée Philopator. Je reviendrai aux Romains « et aux Carthaginois, à leurs combats en Espagne, « en Libye, en Sicile. De là je me transporterai en « Grèce pour assister aux batailles navales des Rhodiens contre Philippe, et pour rechercher les causes « et les effets de la guerre déclarée par Rome à ce « prince. Les Italiens, en appelant d'Asie Antiochus,

« mettront l'Achaïe en péril. Antiochus sera contraint « de se retirer de la Grèce, et d'abandonner même « tout le pays qui est en deçà du Taurus. Les Romains, « après avoir réprimé l'audace des Gaulois, iront con- « quérir l'Asie. J'exposerai les malheurs des Étoliens et « des Céphalléniens; les guerres d'Eumène, roi de « Pergame, contre Prusias et les Gaulois; d'Ariara- « the, roi de Cappadoce, contre Pharnace, roi de Pont. « Après quoi je tournerai mes regards sur la confé- « dération et le gouvernement du Péloponnèse, et sur « les progrès des Rhodiens. Je ferai une récapitulation « de tous ces faits; et j'y ajouterai l'expédition d'An- « tiochus Épiphane en Égypte, la guerre de Persée, « enfin la ruine de la monarchie macédonienne. Par- « tout, au récit des événements, je joindrai le tableau « des mœurs privées et publiques; car c'est par là seu- « lement que l'histoire est instructive. J'ai été entraîné « à ce travail par l'importance de la matière et par l'in- « térêt que je prends à des faits dont j'ai été souvent « le témoin oculaire, et quelquefois l'un des agents. » Tel est, Messieurs, le plan que Polybe avait rempli; mais vous savez que nous ne retrouverons qu'une faible partie de son ouvrage.

On peut regarder comme un second avant-propos de son troisième livre les chapitres de VI à XII, où il examine quelles ont été les causes de la seconde guerre punique. Fabius Pictor en avait assigné deux : le siége mis devant Sagonte par les Carthaginois, et l'infraction du traité par lequel ils s'étaient engagés à ne point s'étendre au delà de l'Èbre. « Pour moi, dit Polybe, « j'accorderai bien que ce furent là les commencements « de la guerre; mais je ne puis convenir que tels en aient

« été les motifs. C'est comme si l'on disait que l'irruption « d'Alexandre en Asie a été la cause de la guerre contre « les Perses, et que la guerre des Romains contre An- « tiochus est venue de la descente que ce roi fit à Dé- « métriade. Assurément l'irruption d'Alexandre n'est pas « la cause des desseins auparavant formés contre les Per- « ses par ce prince et par son père Philippe. Les Éto- « liens aussi s'étaient préparés à combattre les Romains, « bien avant que Démétriade fût menacée par Antiochus. « Pour concevoir de si défectueux systèmes, il faut n'a- « voir jamais connu la différence qui existe entre le com- « mencement, le prétexte et la cause, et ne pas savoir « que de ces trois choses, le commencement n'est que la « dernière, ἡ δ' ἀρχὴ τελευταῖον : j'appelle commencement « les premières démarches, les premiers mouvements « qu'on se donne pour exécuter ce qu'on a jugé devoir « faire; j'appelle cause les pensées et les dispositions qui « précèdent toute entreprise. » Polybe éclaircit cette théo- rie par les deux exemples qu'il vient de citer. La guerre contre les Perses eut, selon lui, deux causes : premiè- rement, le retour des Grecs, qui, ayant fait leur retraite sous la conduite de Xénophon, à travers les satrapies de l'Asie supérieure, n'avaient trouvé personne qui osât s'opposer à leur marche; secondement, le passage d'A- gésilas en Asie, où ce roi de Sparte ne rencontra non plus aucun obstacle à ses desseins : il les eût accomplis s'il n'avait été rappelé dans la Grèce par les troubles dont elle était alors agitée. Dans la suite, Philippe, considérant d'une part la mollesse et la lâcheté des Per- ses, de l'autre sa propre aptitude et celle de ses con- citoyens aux expéditions militaires, excité d'ailleurs par l'éclat et la grandeur des conquêtes dont il concevait

l'espoir, soutenu aussi par les Grecs dont il s'était concilié la faveur, résolut enfin de porter la guerre au sein de l'Asie, en prenant pour prétexte les injures que les Grecs y avaient reçues, et dont il fallait tirer vengeance. Quant à la guerre de Rome contre Antiochus, Polybe en découvre les premiers germes dans les ressentiments des Étoliens, qui, impatients d'humilier les Romains, dont ils se croyaient méprisés, s'allièrent à Antiochus. Le prétexte fut de remettre les Grecs en liberté : c'était le but qu'ils proposaient faussement et sans raison, ἀλόγως καὶ ψευδῶς, à toutes les villes qu'ils parcouraient avec Antiochus. Ce roi descendit enfin à Démétriade, et ce fut le commencement, l'ouverture, et non la cause de la guerre. Je me suis arrêté longtemps sur cette distinction, dit Polybe, non pour censurer les historiens, mais parce que l'instruction des lecteurs l'exigeait. Car de quelle utilité sera pour les malades, un médecin qui ne sait pas les causes des maladies? Qu'attendre d'un administrateur qui ne connaît ni les motifs ni les origines des affaires d'un État? Rien ne mérite d'être recherché avec autant de soin que les causes des événements, puisque souvent les plus grandes choses naissent des plus faibles germes, et qu'il serait presque toujours facile d'amortir les premiers mouvements qui amènent les catastrophes.

Venant aux causes de la seconde guerre punique, Polybe rappelle ce qu'en dit Fabius Pictor : savoir, qu'Asdrubal, ayant acquis une puissance énorme en Espagne, se mit en tête, à son retour en Afrique, d'abolir à Carthage le gouvernement républicain et d'y fonder une monarchie. Les principaux magistrats s'opposèrent à ce projet : Asdrubal repartit pour l'Espagne qu'il ad-

ministrait dès lors à sa guise, sans avoir égard aux ordres du sénat carthaginois. Annibal, qui, dès l'enfance, était entré dans ses vues, tint la même conduite quand l'Espagne lui fut confiée, et fit la guerre aux Romains, malgré les Carthaginois, dont la plupart et surtout les plus distingués désapprouvèrent le siége de Sagonte. Après la prise de cette ville, les Romains descendirent en Afrique, déterminés à déclarer la guerre à Carthage, si elle ne leur livrait Annibal. Voilà le récit, ou plutôt le système de Fabius. Mais Polybe demande pourquoi, si l'entreprise d'Annibal déplaisait aux Carthaginois, ceux-ci ne s'empressaient pas de prévenir une guerre périlleuse, en livrant celui qui seul l'avait provoquée, celui dont l'ambition menaçait la liberté de Carthage autant que la puissance romaine. Tout au contraire, ces Carthaginois combattent durant dix-sept ans sous les ordres d'Annibal, et ne posent les armes que lorsqu'il ne leur reste plus d'espoir, et que leur patrie est sur le point de succomber. C'est pourtant un contemporain, c'est de plus un sénateur de Rome que ce Fabius, qui explique ainsi l'origine de cette guerre; et l'on pourrait être tenté de s'en rapporter à un historien qui semble n'avoir manqué d'aucun moyen d'être bien instruit. Polybe expose un tout autre système.

Je crois, dit-il, qu'entre les causes qui ont armé les deux républiques l'une contre l'autre, la première est le ressentiment d'Amilcar, surnommé Barca, père d'Annibal. Amilcar avait été défait en Sicile. Mais, loin que son courage en fût abattu, il comptait sur le dévouement des troupes qu'il avait commandées à Éryx et qui étaient encore entières. S'il cédait aux circonstances, si, après la bataille perdue sur mer par les Car-

thaginois, il signait un traité de paix, son indignation demeurait profonde, et n'attendait que le moment d'éclater. Il n'aurait point tardé à reprendre les armes contre les Romains, sans la guerre que Carthage eut à soutenir contre les soldats mercenaires. Cette révolte une fois apaisée, les Carthaginois songèrent aussitôt à se mettre en défense, persuadés qu'ils devaient triompher en soutenant des droits, à leur avis, incontestables. Le sort des combats en décida autrement : accablés et sans ressource, ils consentirent, pour vivre en repos, à évacuer la Sardaigne, et à joindre au tribut qu'ils payaient déjà une somme de mille deux cents talents. Cette exaction fut une seconde cause de la guerre. En effet, Amilcar, animé par son propre ressentiment et par celui de ses concitoyens, tourna toutes ses pensées vers l'Espagne, espérant qu'elle serait bientôt pour lui d'un très-grand secours dans l'expédition qu'il méditait contre les Romains. Les progrès qu'il fit chez les Espagnols sont, aux yeux de Polybe, la troisième cause de la seconde guerre punique. Elle ne commença, il est vrai, qu'après la mort d'Amilcar; mais ce général n'en est pas moins le principal et le véritable auteur : il l'avait léguée à ses compatriotes, et particulièrement à son fils Annibal, ainsi que ce dernier l'a depuis déclaré lui-même à Antiochus. « Mon père, disait-il, m'a « fait jurer sur les victimes que je serais, comme lui, « l'irréconciliable ennemi de Rome. » C'est la haine d'Amilcar, ce sont les projets qu'elle lui dicta, qui réarmèrent Asdrubal son gendre, Annibal son fils, et tous les citoyens de Carthage. De là Polybe conclut que ceux qui gouvernent doivent apprendre combien il leur importe de pénétrer dans les motifs qui portent les puis-

sances à signer des traités de paix ou d'alliance. Si ce n'est que pour céder au temps, on doit se tenir sur la réserve, et s'attendre à quelque explosion prochaine des ressentiments qui ne sont pas éteints. Cet exemple nous montre, Messieurs, que les véritables causes des événements sont souvent à rechercher à une assez longue distance avant l'époque où ils ont éclaté. Les traités surtout ont recélé les germes de plusieurs guerres : les dispositions où ils laissaient les parties contractantes, préparaient de loin les ruptures; et presque toujours on a puisé les motifs de reprendre les armes dans les conditions qu'il a fallu subir en les déposant. Nous pouvons du moins conclure avec Polybe que, si l'on retranche de l'histoire l'explication des causes, des fins, des moyens et des effets, l'appréciation des entreprises et des résultats, elle exercera vainement la mémoire, sans laisser dans l'esprit aucune instruction réelle : ἀγώνισμα μὲν, μάθημα δ'οὐ γίνεται.

Nous aurons à recueillir, dans notre prochaine séance, les récits dont se compose, après ces considérations préliminaires, le troisième livre de Polybe.

CINQUIÈME LEÇON.

SUITE DE L'EXAMEN DU TROISIÈME LIVRE. — SECONDE GUERRE PUNIQUE. — MARCHE D'ANNIBAL A TRAVERS LES PYRÉNÉES, LA GAULE MÉRIDIONALE ET LES ALPES.

Messieurs, les vingt-quatre derniers chapitres du livre premier de Polybe ont eu pour sujet principal et presque unique la guerre que les Carthaginois, après leur traité de paix avec Rome, eurent à soutenir contre une partie de leur propre armée, je veux dire contre les esclaves et les étrangers mercenaires, qui les avaient servis en Sicile, et qui réclamaient une solde depuis longtemps arriérée; ils se révoltèrent, se donnèrent des chefs, dont les plus fameux se nommaient Spendius et Mathos. Malgré le nombre et l'audace des rebelles, malgré les succès qu'ils obtinrent d'abord, on parvint à les soumettre. Dans son deuxième livre, Polybe vous a parlé d'abord des provinces espagnoles conquises et administrées par les généraux carthaginois, Amilcar, Asdrubal et Annibal; puis des hostilités entre les Romains et la reine d'Illyrie, Teuta; ensuite des anciennes guerres de Rome contre les Gaulois tant cisalpins que transalpins; enfin de la confédération achéenne et des derniers mouvements de la Grèce antique. Les douze premiers chapitres du troisième livre nous ont offert, en quelque sorte, deux avant-propos : dans l'un, l'auteur nous a tracé le plan de tout son ouvrage qui, à proprement parler,

ne va commencer qu'en ce livre; dans l'autre, il a recherché les causes de la seconde guerre punique, et les a trouvées dans les ressentiments d'Amilcar, transmis à son fils Annibal, dans l'excessive dureté des conditions imposées par Rome à Carthage; dans les progrès et les établissements des Carthaginois en Espagne.

Voilà donc les Romains alarmés déjà des entreprises d'Annibal. Ils en étaient, poursuit Polybe, informés par les Sagontins, qui, seuls en Espagne, résistaient encore aux Carthaginois, mais qui se sentaient menacés d'être bientôt asservis. Annibal revint prendre ses quartiers d'hiver à Carthagène : il y trouva des ambassadeurs romains avec lesquels il eut une conférence. Ils lui demandèrent s'il entendait demeurer en deçà de l'Èbre, conformément au traité, et quels étaient ses desseins sur Sagonte. Il ne dissimula point l'intention de se mêler des dissensions civiles qui s'étaient élevées au sein de cette ville, et de prendre la défense de ceux qu'on y persécutait : c'était là, disait-il, l'usage et le droit antique des Carthaginois. Les députés romains se rendirent à Carthage, où ils réclamèrent pareillement l'observation des traités. Du reste, Rome ne se pressait pas de commencer une guerre nouvelle; elle était occupée des affaires d'Illyrie. Démétrius de Pharos, oubliant les bienfaits qu'il avait reçus d'elle, dévastait les villes et les territoires qu'elle possédait en cette contrée. Elle voulait d'abord pacifier les provinces, punir l'ingratitude et la témérité de Démétrius. Mais, tandis qu'elle envoyait contre lui une armée, qui fut victorieuse, Annibal prenait Sagonte en 219. A cette nouvelle, l'indignation des Romains éclata : ils ne perdirent pas le temps en vaines discussions, quoi

qu'en disent deux historiens, Chæréas et Sosile, qui rapportent des harangues prononcées en cette occasion, et qui ajoutent une circonstance encore moins croyable, savoir : que des enfants de douze ans qui avaient été introduits dans le lieu des séances du sénat gardèrent le silence sur ce qui s'y était dit. Ce sont là, dit le sage Polybe, des contes recueillis dans la boutique de quelque barbier, ou dans un marché public, κουρεακῆς καὶ πανδήμου λαλιᾶς. La guerre fut résolue par des acclamations unanimes; et deux ambassadeurs allèrent la déclarer à Carthage, en signifiant que l'unique moyen de la prévenir, était de livrer sans délai Annibal et ses complices. Mais Rome estimait alors assez les Carthaginois pour présumer qu'ils n'accepteraient pas cette condition. Ici notre historien transcrit plusieurs anciens traités entre les deux républiques, traités dont le plus ancien remonte à l'an 509, époque du détrônement de Tarquin le Superbe. Polybe ne garantit pas la fidélité de la traduction qu'il en donne; car, dit-il, la langue latine de ces temps-là est devenue presque inintelligible aux plus habiles Romains d'aujourd'hui. Du reste, c'est un accord qui règle principalement des intérêts de commerce. Un deuxième, conclu en 348, contient à peu près les mêmes dispositions : les Carthaginois y parlent de la Sicile et de la Sardaigne comme de deux pays qui leur appartiennent. Un troisième est de l'an 280 : il renouvelle les précédents, et y ajoute des dispositions relatives aux alliances que l'une ou l'autre des parties contractantes voudrait faire avec Pyrrhus. Il y est stipulé que les deux républiques se porteront des secours l'une à l'autre;

que les Carthaginois fourniront des vaisseaux, mais que chacun payera ses propres troupes. Ces traités étaient confirmés par des serments. Les Carthaginois juraient par les dieux de leurs pères; les Romains par une pierre et par Mars et Ényalius. La coutume de jurer par Jupiter-Pierre, Δία Λίθον, se pratiquait en prononçant ces paroles: « Si je jure vrai, que le bien m'advienne; si je jure faux, qu'il advienne à tout le monde « excepté à moi; que je sois seul exterminé comme cette « pierre. » A ce dernier mot, on jetait par terre une pierre qu'on avait tenue à la main en proférant les autres paroles. Mais qu'est-ce que le dieu Ényalius? Nicolas Perotto a traduit Ἐνυάλιον par *Quirinum*, et M. Schweighæuser a reproduit cette version. Casaubon avait mis *Gradivum*, l'un des noms ou surnoms de Mars. Ce dieu est aussi quelquefois appelé Quirinus; et, selon ces interprétations, les mots τὸν Ἄρην καὶ τὸν Ἐνυάλιον n'indiqueraient qu'une même divinité, ce qui peut sembler étrange. Si, au contraire, on se contente de prendre Ényalius pour synonyme de Quirinus et de Romulus, et non du dieu Mars, il y aura moins d'embarras: Mars et Ényalius, ou Romulus, seront le père et le fils; mais je ne connais aucun texte classique qui autorise à traduire de ces manières-là Ényalius, au lieu qu'il y en a qui confondent Ényalius avec Mars, et même avec Bacchus. Macrobe dit: *Plerique Liberum cum Marte conjungunt, unum deum esse monstrantes: unde Bacchus* Ἐνυάλιος *cognominatur; quod est inter propria Martis nomina.* D'un autre côté, Aristophane, dans sa comédie de la Paix, fait dire au chœur: « Chanterai-je en l'honneur de Mars? — Non, non. — Et d'Ényalius? — Pas davantage. Ἄρει δὲ μή; μή. Μηδ' Ἐνυαλίῳ γε; μή. »

D'où les commentateurs conclurent, chacun à sa guise, ou que ces deux dieux sont distincts, ou qu'ils n'en font qu'un. Des scholiastes du moyen âge prétendent qu'Ényalius est un fils de Mars et d'Enyo ou Bellone. Revenons aux traités d'alliance ou de paix, cités par Polybe : il les a vus sur des tables d'airain, au temple de Jupiter Capitolin, dans les archives des pontifes. Il reproduit celui dont il a déjà parlé au premier livre, et qui termina la première guerre punique, en 242; celui qui, en 238, céda la Sardaigne aux Romains, et ajouta douze cents talents au tribut dû par Carthage; enfin celui par lequel Asdrubal s'était obligé à ne point franchir l'Èbre.

Le but de l'historien, en rassemblant ces anciennes conventions, est d'examiner lequel des deux peuples avait tort dans la querelle qui amena la seconde guerre punique. Il blâme les Romains d'en avoir semé les premiers germes, en se faisant livrer la Sardaigne, et en exigeant un surcroît de tribut. Mais aussi la prise de Sagonte lui paraît un attentat à jamais reprochable aux Carthaginois. Il craint toutefois, et non sans raison peut-être, qu'on ne trouve cette discussion trop longue. Au fond, Messieurs, tous ces préliminaires occupent près d'un tiers du troisième livre : il était possible de les resserrer en un moindre espace; et alors il n'eût pas été nécessaire de prouver, en les terminant, leur utilité. Cette apologie est elle-même fort prolixe; elle consiste principalement en considérations sur les histoires particulières et sur l'histoire universelle. Celle-ci instruit; les autres amusent, si elles peuvent. Peut-être se figure-t-on, dit Polybe, qu'il doit être fort couteux d'acheter, et fort pénible de lire, un gros ouvrage

comme le mien : c'est une erreur. Je raconte et j'enchaîne en quarante livres tous les faits d'un demi-siècle. Aimerez-vous mieux acheter et lire une multitude de relations sur chacun de ces événements? cela vous serait, à tous égards, plus dispendieux et moins profitable; car vous ne pourriez y rien apprendre de certain, et vous n'y puiseriez que des notions confuses. Je m'étonne, Messieurs, qu'un écrivain aussi sage que Polybe ait cru à propos de déprécier ainsi les travaux d'autrui pour faire valoir le sien propre. Il s'en faut d'ailleurs que ses observations soient ici d'une justesse parfaite; ce sont les relations particulières qui fournissent ordinairement les plus véritables éléments des histoires générales.

Annibal, décidé à porter la guerre en Italie, pourvoit à la sûreté de l'Afrique et de l'Espagne. Il rassemble des troupes; il laisse à son frère Asdrubal, qui va rester chez les Espagnols, cinquante-sept vaisseaux, douze mille hommes d'infanterie, deux mille cinq cents de cavalerie. Il négocie, mais sans trop de succès, avec les Gaulois, et s'avance vers les Pyrénées, à la tête de quatre-vingt-dix mille hommes de pied et de douze mille chevaux. Déjà il a soumis, entre l'Èbre et ces montagnes, les Ilergètes, les Bargusiens, les Érénosiens, les Andosiens, c'est-à-dire la Catalogne et une partie de l'Aragon. Polybe s'arrête encore ici pour offrir à ses lecteurs les notions géographiques qui doivent éclairer ses récits; et, si cet exposé a aujourd'hui quelque intérêt, c'est parce qu'il contribue à nous donner une idée de l'extrême imperfection de ce genre de connaissances au second siècle avant notre ère. On partageait d'abord l'univers en quatre parties; il serait plus exact de dire

qu'on y distinguait quatre points, l'orient, l'occident, le midi et le nord; puis on divisait la terre en trois grandes régions, l'Asie, l'Afrique et l'Europe. Toutes trois forment un seul continent, qui chez Polybe, a pour points extrêmes, le Tanaïs, le Nil et les Colonnes d'Hercule. L'Asie contient tout le pays entre le Tanaïs et le Nil; elle correspond à la partie orientale et méridionale de l'univers. L'Afrique est entre le Nil et les Colonnes d'Hercule, sous le midi et le couchant du monde. Considérées ensemble, l'Asie et l'Afrique occupent de l'est à l'ouest le côté méridional de la Méditerranée. L'Europe est au nord de cette mer, entre le Tanaïs et Narbonne, qui n'est pas éloignée de Marseille, ni des bouches par lesquelles le Rhône se jette dans la mer de Sardaigne. Le pays autour de Narbonne jusqu'aux Pyrénées est habité par des Gaulois. Au-dessous de ces monts est l'Espagne, péninsule qui, baignée par la Méditerranée à l'est et au sud, par la mer extérieure à l'occident, aboutit aux Colonnes d'Hercule. Le côté de l'Espagne qui est vers cette grande mer extérieure n'a point encore de nom, et n'est découvert que depuis peu de temps : il est occupé par des peuples barbares. Jusqu'à présent, continue Polybe, on n'a pas su distinguer clairement si l'Asie et l'Afrique se rejoignent par les parties les plus méridionales, ni si elles sont environnées de mers. On ne connaît pas bien non plus l'espace qui peut exister au nord, et de l'ouest à l'est entre Narbonne et le Tanaïs. Peut-être que dans la suite nous en apprendrons quelque chose à force de recherches. L'auteur espère que, moyennant ces notions, il sera facile à ses lecteurs de se transporter en esprit vers tous les lieux dont il leur parlera. N'oubliez pas,

Messieurs, qu'entre les écrivains antérieurs à l'ère vulgaire, il passe pour l'un des plus habiles en géographie: il vivait environ un siècle après Ératosthène, qui s'était appliqué à perfectionner cette science; et cependant le tableau qu'il vient de vous tracer est moins étendu, moins détaillé, et n'est pas plus exact que celui que nous présente Hérodote. Polybe ne sait pas comment l'Asie et l'Afrique se touchent et se séparent : il n'a nulle idée de l'isthme de Suez; et, par conséquent, il comprend encore dans l'Asie, ou toute l'Égypte ou du moins la partie de l'Égypte qui est à l'orient du Nil. Les contrées septentrionales de l'Asie et de l'Europe lui sont inconnues; et la portion du globe, dont il esquisse une image grossière, équivaut à peine à un tiers de l'ancien hémisphère.

Du reste, il apporte une telle attention aux détails géographiques, qu'il a calculé le nombre des stades parcourus par Annibal, depuis Carthage jusqu'à la descente des Alpes, à l'entrée des plaines d'Italie; et il en compte environ neuf mille. Il exprime ce total, et néanmoins les sommes partielles qui le composent ne s'élèvent ensemble qu'à huit mille six cents; ce qui a donné lieu à Gronovius et à M. Schweighæuser de soupçonner ici quelques erreurs ou quelques omissions. Je croirais plutôt que Polybe s'en tient partout à des nombres ronds et approximatifs. Pour nous assurer de l'exactitude de ces calculs, il faudrait avoir sur les mesures anciennes des idées plus précises que celles que l'on a pu jusqu'ici obtenir, après beaucoup de travaux. Quoi qu'il en soit, les Romains songeaient à porter la guerre en Afrique; ils en furent distraits par les révoltes qu'ils eurent à réprimer dans l'intérieur de l'Italie, à

Crémone, à Plaisance, à Mutine ou Modène. Annibal arrivait aux bords du Rhône : il se conciliait, tant qu'il pouvait, la bienveillance des habitants, leur achetait leurs canots, leurs chaloupes, et du bois pour en construire d'autres. En deux jours il acheva les préparatifs du passage; mais une troupe de barbares s'était rassemblée sur l'autre rive pour s'y opposer. Alors il détacha durant la nuit une partie de son armée, qui, remontant les bords du fleuve jusqu'à deux cents stades, trouva une petite île qui le partageait en deux. Elle s'y logea, coupa du bois dans une forêt voisine, construisit des radeaux et s'empara de postes avantageux. En même temps, le général carthaginois prenait immédiatement les mesures les plus convenables pour le passage de ses autres troupes : il n'était plus embarrassé que de ses trente-sept éléphants. Enfin il vit arriver, auprès de la rive opposée, le détachement qui avait traversé le Rhône deux cents stades plus haut, et qui fondit inopinément sur les barbares, incendia leur camp et les mit en fuite. Durant ce combat, le corps d'armée passait le fleuve, et redoublait, à mesure qu'il débarquait, l'épouvante de l'ennemi. Le point où s'opéra le passage n'est jusqu'ici indiqué que par l'expression vague d'environ quatre journées, à partir de l'embouchure du fleuve. Ce renseignement et ceux qui résultent tant de la suite des récits de Polybe que de ceux de Tite-Live, permettent de placer ce point entre Avignon et Orange, ou, si l'on veut des limites plus rapprochées, entre Roquemaure et Caderousse. Cette opinion est généralement reçue, et n'est presque plus contestée. On suppose que le détachement avait traversé le fleuve non loin du Pont-Saint-Esprit.

Annibal passa la nuit, campé sur la rive gauche du Rhône; et, dès le matin, apprenant que la flotte des Romains était arrivée à l'embouchure de ce fleuve, il détacha cinq cents cavaliers numides pour reconnaître où se trouvaient les ennemis, en quel nombre ils débarquaient, quels étaient leurs mouvements. A peine sortis du camp, ces Numides tombèrent au milieu de coureurs romains, qui en tuèrent plus de deux cents, et poursuivirent les autres jusqu'auprès des retranchements de l'armée carthaginoise. Annibal, après avoir fait passer ses éléphants, les mit avec sa cavalerie à son arrière-garde, et marcha le long du fleuve, vers l'orient (selon Polybe), comme s'il eût voulu pénétrer dans l'intérieur des terres européennes; car le Rhône a sa source, dit toujours l'auteur grec, au-dessus du golfe Adriatique : ses eaux baignent toute une vallée, dont le côté septentrional est habité par les Gaulois Ardyens, et le méridional borné par les Alpes. Cette vallée est séparée des environs du Pô par ces montagnes qu'il fallait traverser pour arriver en Italie. Polybe se récrie vivement contre les auteurs qui ont rempli de fables et de contradictions le récit de la marche d'Annibal; qui, en louant sa hardiesse et sa prudence, lui attribuent réellement une conduite insensée; qui font intervenir les dieux et les demi-dieux pour lui montrer les chemins et vaincre les obstacles; qui, à l'exemple des poëtes tragiques, ont besoin de machines pour opérer un dénoûment. Je parlerai, ajoute-t-il, je parlerai de ces choses avec assurance, parce que je les ai apprises de témoins contemporains, et que je suis allé moi-même sur les lieux pour en prendre une exacte connaissance. Pourtant, Messieurs, ce qu'il vient de nous dire des sour-

ces du Rhône, au-dessus de l'Adriatique, et de la direction de son cours, n'annonce pas des recherches bien rigoureuses.

Le consul romain n'arrive au lieu du passage que trois jours après que les Carthaginois en sont partis. Il a peine à comprendre l'audace de leur entreprise; et, dans l'espoir de les punir, quand il en sera temps, de cette témérité, il retourne à ses vaisseaux, renvoie son frère en Italie, y revient lui-même par mer, afin d'arriver, par la Tyrrhénie, au pied des Alpes, avant qu'Annibal ait pu en descendre. Celui-ci, en quatre journées, parvient à un lieu appelé l'Ile, χώραν καλουμένην Νῆσον, parce que le Rhône et l'Ἄραρος, selon l'édition de Casaubon, la Saône, dans la traduction de dom Thuillier, coulent des deux côtés, et aiguisent cette langue de terre en pointe, à leur confluent. Elle est ici déclarée, pour sa forme, et ce qui est, Messieurs, bien plus à remarquer, pour sa grandeur, τῷ μεγέθει, comparable au Delta d'Égypte, avec cette différence qu'un des côtés du Delta des Égyptiens est formé par la mer où se jettent les deux branches du Nil, qui sont les deux autres côtés du triangle, au lieu que l'île des Allobroges a pour côtés les deux rivières et une chaîne de montagne. Deux frères s'en disputaient l'empire. Le général carthaginois profita de cette circonstance : il aida l'aîné à chasser l'autre; et, pour prix de ce service, il obtint des vivres, de nouveaux habits et de nouvelles armes pour ses soldats, et une escorte jusqu'aux Alpes. On fit, en dix jours, une marche de huit cents stades le long du fleuve, παρὰ τὸν ποταμόν; mais en entrant dans les défilés, on en trouva quelques-uns déjà occupés par les Allobroges : il fallut repousser ces bar-

bares, qui, même après avoir essuyé des échecs, fondirent encore de plusieurs côtés sur l'arrière-garde africaine. On perdit beaucoup d'hommes, de chevaux et de bêtes de charge : le plus grand désastre vint des chevaux blessés qui tombaient dans ces sentiers étroits, et qui, roulant jusqu'au pied des monts, renversaient avec eux tout ce qu'ils rencontraient d'hommes et d'animaux. Pour réparer ces pertes, Annibal attaqua la ville des Allobroges, la pilla et y campa durant un jour. L'effroi qu'il avait répandu lui valut trois journées ou marches fort paisibles : au milieu de la quatrième, il vit ces barbares courir au-devant de lui avec des rameaux d'olivier et des couronnes, signes de paix chez ces peuples, comme le caducée chez les Grecs. Annibal fit semblant d'être dupe de cette ruse; il reçut les otages et les bestiaux que les Allobroges lui offraient, et parut ne point hésiter à prendre pour guides de si généreux ennemis. Dès qu'on fut engagé dans un vallon fermé de tous côtés par des rochers inaccessibles, ils levèrent le masque et attaquèrent l'arrière-garde; mais le général y avait placé ses meilleurs corps d'infanterie pesante. Les barbares succombèrent, non toutefois sans avoir causé beaucoup de dommages. Ils se retirèrent sur des hauteurs d'où ils lançaient ou faisaient rouler de grosses pierres. La moitié de l'armée fut obligée de se tenir pendant toute une nuit sur un rocher fort et découvert, λευκόπετρον ὀχυρόν, pour veiller à la défense des chevaux et des bagages qui défilèrent. On a cru saisir dans ce mot λευκόπετρον une indication précieuse : on l'a décomposé en λευκὸν πέτρον, *pierre blanche;* on a prétendu reconnaître ce lieu dans le rocher du plan de la Barmette, que les gens du pays appellent le Ro-

cher-Blanc entre Thermignon et Lans-le-Bourg. Mais d'autres interprètes n'ont vu dans λευκόπετρον qu'un synonyme de λεώπετρα, qui ne signifie que *roc nu*. Or, il existe, dans tous les passages des Alpes, des rocs escarpés et même aussi des roches blanches, puisqu'il se rencontre du gypse blanchâtre sur tous les cols de la chaîne. Ainsi nul parti à tirer du séjour d'Annibal sur un tel rocher.

Le lendemain, ce général rejoignit sa cavalerie et s'avança vers la cime des Alpes, ne rencontrant plus de corps d'Allobroges, mais seulement quelques pelotons qu'il fut aisé de mettre en fuite : les éléphants seuls suffisaient pour les effrayer. Après neuf jours de marche, on arriva au sommet, où l'on s'arrêta deux jours; et l'on fut agréablement surpris de voir s'y rendre la plupart des chevaux et des bêtes de charge, qui, abatus sur la route, s'étaient relevés et remis à suivre les traces de l'armée.

On était sur la fin de l'automne de l'an 218, et déjà la neige couvrait les sommets des monts. Annibal rassemble ses soldats découragés : il leur montre les plaines qu'arrose le Pô, il leur indique du doigt le lieu même où est située Rome, καὶ τὸν τῆς Ῥώμης αὐτῆς τόπον. Ceci, Messieurs, est un peu fort : on ne voit pas Rome du sommet des Alpes; et déterminer de là la position de cette ville passait la portée des connaissances géographiques d'Annibal. Le lendemain, son armée commence à descendre. Elle surmonte de premiers obstacles : mais on arrive à un défilé si étroit, que les éléphants et les autres bêtes ne le peuvent franchir. Un récent éboulement de terres avait rendu la pente plus rapide. Sur la neige de l'hiver précédent, il en était tombé une

nouvelle, qui, molle et peu profonde, se laissait ouvrir; mais l'ancienne, dure et glacée, résistait à tous les efforts : chaque pas y était une chute. En s'accrochant à quelque chose, on entraînait avec soi l'appui qu'on avait saisi pour se retenir. Les bêtes restaient prises et comme gelées dans les fentes qu'elles avaient ouvertes, en tombant avec leurs fardeaux. Il fallut creuser dans le rocher un chemin assez large pour les éléphants; les Numides l'achevèrent en peu d'heures. L'armée descendit; et, le troisième jour, elle entrait dans la plaine; il y avait cinq mois et demi qu'elle était sortie de Carthage la Neuve. Tant de fatigues, d'accidents et de combats l'avaient réduite à douze mille Africains, huit mille Espagnols d'infanterie, et six mille de cavalerie. Cependant Publius Cornélius Scipion arrivait avec la sienne dans les plaines du Pô, impatient de se mesurer avec le général carthaginois. Dans une situation si pleine d'intérêt, Polybe interrompt brusquement son récit pour se justifier d'avoir parlé trop succinctement des Colonnes d'Hercule, de n'avoir rien dit encore des Iles Britanniques, ni de la manière de faire l'étain, ni de l'or et de l'argent que produit l'Espagne. Ces digressions, dit-il, auraient été fort inopportunes. Pourquoi donc en faire une qui ne l'est pas moins? Ces détails, ajoute-t-il, n'ont d'utilité que lorsqu'ils sont traités avec une étendue convenable : pourquoi perd-il le temps à les indiquer hors de tout propos? Mais enfin il est résolu à omettre désormais de pareils incidents, parce que vouloir qu'à toute occasion un historien s'arrête à ces singularités, sans en éclaircir assez une seule, c'est ressembler aux gourmands, qui portent la main à tous les plats sans en savourer aucun,

et qui compromettent leur santé, bien plus qu'ils ne satisfont leurs goûts par cette diversité de mets et de friandises. D'ailleurs il assure que presque tous les historiens ont fort mal décrit la situation et les propriétés de ces lieux situés aux extrémités de la terre : il faudrait les réfuter non légèrement, mais par une discussion solide. Ils vivaient en des temps où l'on ne pouvait étudier convenablement la géographie. Les voyages étaient périlleux sur mer, et plus encore sur terre. Sachons gré à ces auteurs qui par leurs efforts ont préparé, dit toujours Polybe, nos découvertes. Aujourd'hui que les conquêtes d'Alexandre en Asie, des Romains dans le reste du monde, nous ont ouvert toutes les routes, il nous est plus aisé d'acquérir des connaissances exactes; et j'ose me flatter d'en offrir de telles à mes lecteurs; j'ose dire que je me suis rendu digne de leur confiance par les voyages laborieux que j'ai entrepris en Afrique, en Espagne, en Italie, dans les Gaules, et sur les mers, pour corriger les fautes que les anciens avaient commises dans leurs descriptions. Mais il est temps que je revienne aux combats qui se sont livrés en Italie entre les Carthaginois et les Romains.

En effet, Messieurs, l'auteur, plus rapide en ses récits qu'en ses réflexions, a déjà conduit l'armée carthaginoise en Italie; il nous la montre s'emparant de Turin. Mais quelque soin qu'il prétende avoir apporté à la reconnaissance des lieux, il ne nous en a cependant nommé ou désigné aucun d'une manière claire et précise; aucun du moins depuis celui où les troupes d'Annibal ont passé le Rhône, jusqu'à leur entrée dans la plus forte ville des Tauriniens, τῶν Ταυρινῶν τὴν βα-

ϕυτάτην πόλιν. Je n'ai omis aucune des indications locales qu'il donne sur ce trajet; et, comme elles sont assurément fort vagues, vous ne serez pas surpris des controverses qui se sont élevées parmi les savants modernes concernant la route suivie par Annibal. Tite-Live a revêtu cette narration de bien plus riches couleurs, et même il y a joint un peu plus de renseignements géographiques. Il parle aussi de cette Ile, dont la pointe est formée par le confluent de la Saône et du Rhône. *Quartis castris ad Insulam pervenit : ibi Arar Rhodanusque amnes, diversis ex Alpibus decurrentes, agri aliquantulum amplexi, confluunt in unum; inde mediis campis Insulæ nomen inditum.* Observons, Messieurs, que cette Ile n'est plus représentée comme un triangle égal en surface au Delta d'Égypte : seulement les deux rivières embrassent entre elles quelques campagnes, quelque peu de terrain, *agri aliquantulum amplexi.* Après avoir repoussé les Allobroges, Annibal s'écarte du chemin direct; il fléchit à gauche (nous dirions plutôt à droite) vers les Tricastins; et, par l'extrémité du territoire des Vocontiens, il se dirige vers les Tricoriens : il ne rencontre d'obstacles que lorsqu'il parvient à la Durance, autre rivière alpine, plus difficile à passer qu'aucune autre qui soit dans les Gaules. *Sedatis certaminibus Allobrogum, quum jam Alpes peteret, non recta regione iter instituit, sed ad lævam in Tricastinos flexit : inde per extremam oram Vocontiorum agri tetendit in Tricorios; haudquaquam impedita via, prius quam ad Druentiam flumen pervenit : is et ipse Alpinus amnis, longe omnium Galliæ fluminum difficillimus transitu est.* De la Durance, Annibal marche en paix jus-

qu'au pied des Alpes gauloises : *Ab Druentia campestri itinere ad Alpes, cum pace bona incolentium ea loca Gallorum pervenit.* Mais enfin par quel sommet des Alpes a-t-il passé ? Tite-Live réfute les opinions de ceux qui indiquent celui qu'on appelle Pennin, *Pennino jugo*, ou celui de Crémone, *per Cremonis jugum* : ces passages, dit-il, auraient conduit Annibal, non à Turin, mais par le pays montueux des Salasses, et chez les Gaulois Libuens : *Qui ambo saltus eum, non in Taurinos, sed per Salassos montanos, ad Libuos Gallos deduxissent* : il serait tombé au milieu de peuples demi-germains, *utique, quæ ad Penninum ferunt, obsepta gentibus semigermanis fuissent.* Vous savez, Messieurs, que Tite-Live parle du feu et du vinaigre employés pour percer des rochers, *ardentia saxa infuso aceto putrefaciunt* ; circonstance que Polybe, ennemi des fables, s'est bien gardé de rapporter. Ce que Diodore de Sicile avait pu recueillir de relatif à cette marche est perdu : Cornélius Népos ou l'auteur qu'on désigne sous ce nom n'est pas plus instruit sur cet article que sur tout autre : il se borne à dire qu'Annibal, arrivé aux Alpes qui séparent l'Italie de la Gaule, montagnes que personne encore n'avait traversées avec une armée, excepté le Grec Hercule, dont l'expédition leur a laissé le nom d'Alpes Grecques, qu'Annibal, dis-je, tailla en pièces les montagnards, et ouvrit une route à ses soldats et à ses éléphants. *Ad Alpes posteaquam venit, quæ Italiam a Gallia sejungunt, quas nemo unquam cum exercitu ante eum, præter Herculem Graium, transierat (quo facto is hodie Saltus Graius appellatur), Alpicos, conantes prohibere transitum, concidit, loca patefecit, itinera*

muniit, effecitque ut èa elephantus ornatus ire posset, qua antea unus homo inermis vix poterat repere : hac copias traduxit, in Italiamque pervenit. Une vie d'Annibal, qu'on place à la suite des vies écrites par Plutarque, n'est pas de cet historien; elle n'existe point en grec : Donat Acciajuoli, littérateur du quinzième siècle, l'a composée, et non traduite, en latin. Elle n'a donc aucune sorte d'autorité, pas d'autre du moins que celle qu'elle emprunte de Polybe et de Tite-Live, dont elle reproduit et entremêle les narrations. Charles de l'Écluse l'a traduite en français; et nous y lisons « qu'Annibal parvint au lieu que les Gaulois ap- « pellent l'Ile, laquelle est faite de la Saône et du Rhône « ... où est maintenant Lyon, ville très-renommée en la « Gaule;... que de là il vint au pays des Allobroges, et « par la contrée des Castiniens (ce sont apparemment « les Tricastiniens ou Tricastins de Tite-Live), et des « Vocontiens jusqu'à la Durance;... qu'il lui fallut « non-seulement combattre les habitants des montagnes, « aussi forcer les difficultés et détroits des chemins, si « bien que en aucuns endroits des plus hauts et âpres « rochers, il fut contraint d'ouvrir le passage à force de « feu et de vinaigre;... qu'ayant passé les Alpes en l'es- « pace de quinze jours, il descendit auprès de Turin, « dont il me semble assez vraisemblable qu'il ait passé « le mont vulgairement appelé *Genua* (sans doute « Genèvre) qui d'un côté a le fleuve de Durance, et de « l'autre prend sa descente vers Turin. »

Pour vous offrir, Messieurs, un exposé succinct des longues discussions qui se sont élevées entre les savants modernes sur l'itinéraire d'Annibal depuis Roquemaure, je dois dire d'abord qu'au lieu du mot Ἄραρος que

Casaubon a introduit dans le texte de Polybe, pour correspondre à l'Arar de Tite-Live, la plupart des manuscrits portent Σκόρας ou Σκώρας (écrit soit avec un *omicron* soit avec un *oméga*) ou bien Σκάρας, trois noms qui ne s'appliquent immédiatement à aucune rivière connue. Le géographe Cluvier soupçonna que les copistes avaient ainsi altéré le mot Ισάρας, l'Isère : cette idée était fort plausible; elle ne manqua point d'être accueillie. Néanmoins Symphorien Champier, et depuis le P. Menestrier, historiens de Lyon, soutinrent qu'il s'agissait de la Saône, qui vient près de cette ville mêler ses eaux à celles du Rhône. Ils invoquèrent les témoignages de Polybe, de Tite-Live et même de Plutarque; car on attribuait encore à ce biographe antique l'ouvrage d'Acciajuoli, quoique celui-ci, dans sa dédicace à Pierre de Médicis, eût dit expressément qu'il avait recueilli de divers auteurs grecs et latins les vies de Scipion et d'Annibal. D'un autre côté, Doujat, éditeur de Tite-Live, imagina que l'île en question était au confluent du Rhône et de la Durance, près d'Avignon, et il s'efforçait d'adapter à cette hypothèse les détails que donnent Polybe et Tite-Live, et qui s'y prêtent assurément fort peu. Car de Roquemaure, les Carthaginois employèrent quatre jours pour parvenir à cette île, qui eût été tout près d'eux, ou dans laquelle même ils auraient été déjà, avant de partir de Roquemaure. Ces opinions de Doujat et de Menestrier ont été réfutées, et celle de Cluvier rétablie en 1714, dans une dissertation de Mandajors, lue à l'académie des Inscriptions et belles-lettres. L'un des motifs allégués par ce savant est que Tite-Live parle de deux rivières qui viennent des Alpes, *ex Alpibus decurren-*

tes, et que cela ne saurait convenir à la Saône, qui vient des Vosges. Cette raison, Messieurs, n'est pas décisive; car Strabon et Ptolémée, géographes de profession, placent aussi la source de la Saône dans les Alpes; Tite-Live a bien pu commettre la même erreur. Mais voici un autre argument. De Roquemaure à Lyon il y a trente-cinq à quarante lieues de Dauphiné : une armée, déjà si fatiguée, aurait-elle fait, avec son bagage, tant de chemin en quatre jours? Mandajors démontrait surtout que la vie d'Annibal, attribuée à Plutarque, n'était que d'Acciajuoli; ce qui n'avait pas été assez bien éclairci encore. En 1725, cet académicien fit des additions à son mémoire : il parla d'un manuscrit de Tite-Live où, au lieu de *ibi Arar*, on lit *Bisarar*, mauvaise copie d'*ibi Isara*, qui était probablement la leçon originale. Mandajors ajoute qu'il suffit de jeter les yeux sur une carte pour s'apercevoir que la partie du Dauphiné, comprise entre le Rhône et l'Isère, ressemble mieux ou moins mal à un *delta* que le pays embrassé par le Rhône et la Saône. Il remarque enfin que les habitants de ce dernier pays étaient alors les Ségusiens, peuple distinct des Allobroges, que, selon Polybe et Tite-Live, Annibal trouva près de l'Ile. Folard, quoiqu'il eût laissé la Saône dans la traduction de dom Thuillier, embrassa l'opinion de Mandajors, et l'expliqua fort au long sans la fortifier d'aucune preuve nouvelle. Elle a, depuis, prévalu généralement. L'édition de Polybe, donnée par M. Schweighæuser, porte Ἰσάρας au lieu de Σκόρας ou d'Ἄραρος. Cependant, Messieurs, en 1818, M. Deluc fils est revenu sur cette question, dans son ouvrage intitulé *Histoire du passage des Alpes par Annibal*. Selon lui, les Carthaginois, après avoir passé

le Rhône près de Roquemaure, ont côtoyé ce fleuve, non pas jusqu'à Lyon, mais jusqu'à Vienne : de là se détournant à gauche, c'est-à-dire à l'est, ils ont gagné Saint-Genis, puis Yenne, Chambéry et Montmeillan. Prenant à Montmeillan la rive droite de l'Isère, ils se sont rendus au pied du petit Saint-Bernard, ont passé ce mont, puis marché le long de la Doria Baltea jusqu'à Ivrée, d'où ils sont descendus à Turin. Au lieu du petit Saint-Bernard quelques savants avaient fait franchir le grand par l'armée carthaginoise; d'autres avaient indiqué le mont Genèvre ou le mont Cénis.

Nous n'avons plus le livre de Polybe qui contenait un détail transcrit par Strabon, et traduit par M. Coray en ces termes : « Polybe nomme quatre passages des Al« pes, l'un par la Ligurie près de la mer Tyrrhénienne, « un autre qui est celui par lequel Annibal passa et qui « traverse le pays des *Taurini*, un troisième par le « pays des *Salassi* et un quatrième par celui des *Rhœti.* » Si les mots ἣν Ἀννίβας διῆλθεν, « par lesquels Annibal « passa, » ne sont point une remarque ajoutée par Strabon, Polybe a su ou cru qu'Annibal avait traversé le Cénis ou le Genèvre, et non le petit ni le grand Saint-Bernard, dont l'un aboutit au val d'Aoste, pays des *Salassi*, l'autre aux *Rhœti* ou Grisons. Cet historien nous a dit que, parvenus à l'Ile, les Carthaginois marchèrent dix jours, et parcoururent huit cents stades le long du fleuve, παρὰ τὸν ποταμόν. M. Deluc est persuadé que c'est le long du Rhône qu'ils s'avancent ainsi, et il les voit se dirigeant au nord et arrivant au moins jusqu'à Vienne; d'où il conclut qu'ils doivent gagner le petit Saint-Bernard bien plutôt que le mont Genèvre. Mais vous demanderez, Messieurs, si τὸν ποταμὸν

(le fleuve) ne peut pas désigner l'Isère tout aussi bien que le Rhône, et par conséquent si, depuis le confluent de cette rivière avec le Rhône, ce n'est pas l'Isère que l'armée côtoie. L'un des contradicteurs de M. Deluc a soutenu que l'île dont parlent Polybe et Tite-Live est celle qui forme avec le Rhône les deux bras de la petite rivière d'Eygues qui passe à Orange; et c'est, Messieurs, une conjecture qu'il est fort difficile de concilier avec les circonstances de temps et de lieux exprimées par les deux historiens : cette île a trop peu d'étendue; elle est surtout trop voisine du point où l'armée africaine a traversé le Rhône. Un tout autre itinéraire a été tracé par M. Letronne : de Roquemaure, Annibal se dirige au nord jusqu'au confluent du Rhône et de l'Isère; puis le long de cette dernière rivière, et par conséquent en fléchissant à l'est, il gagne le territoire de Grenoble; de là, en suivant quelque temps les bords du Drac, il se porte au midi jusqu'aux rives de la Durance; après quoi, remontant au nord-est, il passe par Embrun, Briançon, le mont Genèvre et Suse, d'où le cours de la Doria riparia le conduit jusqu'à Turin. Je prévois encore, Messieurs, que ce système ne vous paraîtra pas sans difficultés, non-seulement à cause des longs détours qu'il suppose, mais aussi parce qu'il fixe un peu arbitrairement la position et l'étendue des pays habités par les peuplades nommées dans Tite-Live *Tricastini*, *Vocontii*, *Tricorii*. Les Tricastins répondent très-probablement au canton de Saint-Paul-Trois-Châteaux; et cependant M. Letronne prolonge leur territoire jusqu'à la Drôme, et presque jusqu'à Grenoble. D'une autre part, si, comme on a lieu de le croire, les Vocontiens étaient situés en-

tre Die et Gap, les Tricoriens entre Gap et Embrun, M. Letronne fait, il est vrai, passer Annibal chez les Tricoriens, mais non chez les Vocontiens, ni trop même sur leurs confins, *per extremam oram;* car il le conduit de Grenoble à Gap, par une route plus orientale. L'hypothèse du passage par le mont Genèvre demeure donc fort contestable, quoiqu'on ait cru y reconnaître le *Saltus Taurinus* par lequel Tite-Live, en son cinquième livre, fait passer Bellovèse, longtemps avant Annibal. Beaucoup de rapprochements paraissent indiquer le mont Cénis; il s'en faut pourtant que cette hypothèse soit à l'abri d'objections graves; elle peut surtout sembler peu conciliable avec le texte de Tite-Live, où Annibal descend jusqu'aux bords de la Durance, *ad Druentiam flumen;* car, pour aller de Grenoble au Cénis, on se dirigerait d'abord sur Montmeillan, et non pas sur Gap et sur Embrun.

Vous voyez, Messieurs, que nous courons grand risque d'être réduits ici à de simples conjectures. Les seuls points à peu près constants, sont qu'Annibal a traversé le Rhône près de Roquemaure; et que, de là, il s'est porté d'abord au confluent du Rhône avec l'Isère, et non avec la Saône. Quelle route a-t-il prise ensuite, et quel sommet des Alpes a-t-il passé pour arriver à Turin? C'est une question qui a été résolue de cinq manières différentes par les écrivains modernes très-nombreux qui s'en sont occupés. Les uns le conduisent de Valence à Vienne et à Lyon; puis à Saint-Sorlin, à Yenne, à Seyssel, à Genève, lui font côtoyer les bords méridionaux du lac, de là descendre à Saint-Maurice, et passer le grand Saint-Bernard pour gagner Aoste, Bard, Ivrée et aboutir à la ville

des Tauriniens. Le premier système, suggéré par Pline, est celui qu'ont professé Cluvier, le père Menestrier, le père Catrou, Bourrit, Witaker, M. de Rivaz; et, pour le soutenir, on a longtemps montré, sur le grand Saint-Bernard, le rocher qu'Annibal s'ouvrit avec du vinaigre, ainsi que de prétendus restes d'une inscription en langue punique. D'autres, après avoir mené l'armée carthaginoise le long du Rhône, jusqu'à Vienne, non jusqu'à Lyon, la dirigent par Bourgoin jusqu'à Yenne, d'où elle se porte à Montmeillan, puis remonte les rives de l'Isère jusqu'au delà de Moutiers, et passe le petit Saint-Bernard pour se rendre à Turin par Aoste et Ivrée; Fergusson a préféré ce second système, qui a été aussi adopté en Angleterre par le général Melville, comme à Genève par M. Deluc et, en France, par M. la Renenaudière, dans un *Excursus* du Tite-Live de la collection latine de M. Lemaire. Suivant une troisième opinion, Annibal quitte les bords du Rhône, près de Valence, au confluent de ce fleuve et de l'Isère. Il suit la rive gauche de l'Isère jusqu'à Grenoble et Montmeillan, pour côtoyer ensuite la petite rivière d'Arc jusqu'à Saint-Jean de Maurienne et au mont Cénis, d'où il descend à Suse et à Turin. C'est la route qu'indiquent Simler, Grosley, Mann, de Saussure, Stolberg, M. Albanis Beaumont, et Larauza dont l'ouvrage a été imprimé en 1826 peu après sa mort. Quelques écrits publiés depuis, à l'appui de la même hypothèse, n'ont, ce me semble, rien ajouté de réel aux preuves exposées dans les précédents, surtout dans ceux de Grosley et de Larauza; et ce n'est point, à mon avis, une autorité de plus que la décision prononcée, dit-on, en faveur de ce système, par un personnage

qu'a rendu très-fameux l'éclat de ses victoires et de son ambition usurpatrice, mais qui n'avait aucune des connaissances géographiques, historiques et littéraires, nécessaires pour résoudre et même pour examiner une telle question. Un quatrième itinéraire, conforme au précédent jusqu'à Grenoble, se continue le long de la rivière du Drac, se prolonge par Gap, Embrun et Briançon, jusqu'au mont Genèvre, pour venir par Oulx et Suse à la *civitas Taurinorum*. Ceux qui l'ont tracé sont Honoré Bouche, Folard, Dutens, d'Anville, Gibbon, le général Vaudoncourt, M. Fortia d'Urban et M. Letronne en deux articles du *Journal des savants*. Un cinquième et dernier système, qui n'a guère eu d'autres partisans que le marquis de Saint-Simon en 1770 et l'abbé Denina en 1790, 1792 et 1805, se confond à peu près avec le quatrième jusqu'à Embrun; mais au delà il mène Annibal par Barcelonnette et Hubayette au mont Viso, pour descendre à Pignerol et à Turin. Je réduis ces systèmes à cinq, parce que je ne tiens compte que des cinq monts que l'on fait gravir par l'armée d'Annibal; mais, soit pour arriver à l'un de ces monts, soit pour en descendre, il existe entre les partisans d'un même système des différences dont il serait inutile et fastidieux de vous entretenir. L'ancien nom d'Alpes Pennines s'applique au grand Saint-Bernard, le plus septentrional des cinq; celui d'Alpes Grecques au petit Saint-Bernard; la dénomination d'Alpes Cottiennes est commune au Cénis, au Genèvre et au Viso, qui sont les plus méridionaux : j'ai suivi l'ordre géographique du nord au sud.

J'ai exposé plus au long, dans l'une des années précédentes, tous les détails de cette controverse. Mais, au

seul aspect de tant d'hypothèses modernes, si divergentes, vous conclurez sans doute, Messieurs, que les anciens textes ou monuments ne suffisent pas pour éclaircir la question, même en les rapprochant de l'état actuel des localités. Il est vrai qu'à n'entendre qu'un seul des auteurs qui ont traité ce sujet, les opinions de tous ses adversaires sont *insoutenables*, erronées, *absurdes*, et la sienne rigoureusement *démontrée*. Le jeune Larauza surtout n'hésitait point à donner le nom de *démonstrations* à ses raisonnements en faveur du passage par le Cénis; et j'avoue que, s'il fallait adopter un système, je préférerais celui-là; mais je suis loin de le croire inattaquable, et de n'accorder aux autres aucune sorte de valeur ou de vraisemblance. Tous ces embarras viennent de ce qu'en effet Polybe et Tite-Live ne fournissent que des indications vagues, incomplètes, incohérentes, peut-être fautives. Ils n'ont pas ou ne donnent pas une idée nette de la position des lieux. Polybe, quoiqu'il les eût visités, n'en nomme ou n'en détermine presque aucun. Tite-Live offre un peu plus de renseignements; il parle de la Durance et des Tricastins et des Vocontiens et des Tricoriens. Mais, outre que ces notions géographiques s'appliquent bien péniblement à la marche d'Annibal, l'on a droit de demander où l'auteur latin les puise. Polybe, qui vivait à Rome à une époque bien plus voisine de ces événements, n'a-t-il pas dû connaître toutes les relations et les traditions qui les concernaient, et n'a-t-on pas lieu de penser qu'il a rejeté comme peu dignes de confiance toutes celles dont il n'a point fait usage?

Il ne faut pas oublier, Messieurs, que les Ombriens d'abord, puis Bellovèse, Élitovius, des Cénomans, des

Boïens, des Insubriens, des Sénonais, des Lingonais, des Gésates avaient passé les Alpes avant Annibal. On a donc quelque peine à comprendre comment ce général, en parcourant des routes si frayées, et ayant d'ailleurs avec lui Magilus et d'autres Gaulois pour guides, a pu rencontrer un si grand nombre d'embarras et d'obstacles. Après tout, n'est-il pas possible qu'il y ait quelque exagération, quelque ornement dans ce qui nous en est raconté, et qu'on ait accumulé tant de détails, sans trop prendre la peine de les accorder, afin de jeter plus d'éclat sur l'ouverture de la seconde guerre punique? Voilà, pour nous, un motif de plus de ne pas attacher une très-haute importance à la controverse particulière qui vient de nous occuper. Non, Messieurs, ce n'est point là qu'est la véritable science historique. Sans doute, si les anciens livres nous enseignaient positivement la route suivie par les Carthaginois à travers les Alpes, il conviendrait d'en acquérir la connaissance. Dans l'incertitude où ils nous ont laissés, il était encore à propos de nous mettre au fait de l'état et des difficultés de la question; et voilà pourquoi j'ai cru vous en devoir entretenir. Mais ce qui appartient à l'histoire est de montrer quels ont été les desseins d'Annibal, par quels moyens il en a tenté l'accomplissement, et quelle influence ils ont exercée sur le sort des peuples. C'est, Messieurs, le genre d'instruction que nous aurons à chercher, en continuant, dans notre prochaine séance, l'étude du troisième livre de Polybe.

SIXIÈME LEÇON.

SUITE DE L'EXAMEN DU TROISIÈME LIVRE. — CONTINUATION DE L'EXPÉDITION D'ANNIBAL. — EXAMEN DU QUATRIÈME LIVRE. — GUERRE SOCIALE.

Messieurs, après avoir mis sous vos yeux les traités conclus entre Rome et Carthage, depuis le temps des Tarquins jusqu'après la première guerre punique, Polybe a entrepris enfin l'histoire de la seconde, et nous a raconté les exploits d'Annibal en Espagne, et ses marches mémorables à travers les Pyrénées, la Gaule méridionale et les Alpes. Nous avons rapproché de ces récits de l'historien grec ceux de Tite-Live et de quelques anciens auteurs : il s'en faut que nous ayons trouvé dans les uns et les autres assez d'accord et de précision : aussi ont-ils donné lieu à beaucoup de controverses modernes dont nous avons dû prendre connaissance. Les résultats les plus plausibles nous ont paru être que l'armée carthaginoise a traversé le Rhône près de Roquemaure ; qu'elle a remonté le fleuve seulement jusqu'à son confluent avec l'Isère ; que de là elle s'est dirigée vers le Cénis, et qu'elle a passé ce mont pour descendre à Suse et à Turin ; mais je vous ai exposé quatre autres systèmes qui ne sont pas insoutenables et qui tendent à substituer au Cénis, soit le grand ou le petit Saint-Bernard, soit le Genèvre ou le Viso.

Nous allons reprendre aujourd'hui, dans le troisième livre de Polybe, l'histoire de l'expédition d'Annibal. Cet heureux chef de l'armée carthaginoise est en pos-

session de Turin; mais il a perdu une très-grande partie de ses soldats : il ne lui en reste plus qu'environ vingt mille, et encore tellement affaiblis et défigurés, qu'on les prendrait pour une troupe de sauvages. Beaucoup de Gaulois se seraient volontiers joints à lui; mais les légions romaines approchaient, et inspiraient aux habitants de ces contrées une terreur presque égale à celle qu'il répandait lui-même. Il sentit qu'il n'y avait pas de temps à perdre. Le consul Publius Cornélius Scipion venait de passer le Pô : son collègue Sempronius accourait de Lilybée aux rives de ce même fleuve. Annibal animait ses soldats par des spectacles guerriers et par des discours que Polybe rapporte sous la forme indirecte, et qui au fond se réduisaient à dire qu'il fallait vaincre ou mourir; qu'après tant de travaux et de fatigues, il serait honteux d'en perdre le fruit par négligence ou lâcheté. La harangue de Scipion à ses troupes est racontée dans la même forme. Il ne s'agissait, pour soutenir la majesté du nom romain, que d'exterminer un ennemi déjà tant de fois vaincu, et qui n'oserait regarder en face ses vainqueurs. La plupart de ces Carthaginois étaient restés ensevelis dans les Alpes; il ne s'en était échappé que de misérables débris, dont l'entière destruction n'exigerait qu'un seul combat. Dès le lendemain, les deux armées s'avancèrent l'une contre l'autre, le long du Tésin, du côté qui regarde les Alpes : les Romains avaient le fleuve à leur gauche, les Carthaginois à leur droite. La bataille s'engagea le troisième jour. Au premier choc, l'infanterie légère des Romains, épouvantée par la cavalerie carthaginoise, se mit en déroute; les autres corps disputèrent mieux la victoire; mais elle demeura aux Carthaginois, quoiqu'ils eus-

sent perdu encore plus de monde que les Romains. Scipion fuyait blessé; Annibal le poursuivit jusqu'au pont du Pô, que le consul rompit après l'avoir passé. Le vainqueur fit un pont de bateaux, passa le fleuve, et vit accourir, pour se donner à lui, tous les Gaulois du voisinage, impatients de se déclarer contre Rome. Scipion s'était retranché près de Plaisance, et s'y croyait hors de péril : les Gaulois fondirent sur son camp, blessèrent plusieurs de ses soldats, et en tuèrent d'autres, dont ils rapportèrent les têtes au camp carthaginois. Annibal reçut ce présent avec reconnaissance (ce sont les termes de la traduction de dom Thuillier); il leur promit des récompenses proportionnées à leurs services; ils étaient assez excités à lui en rendre par la haine qu'ils portaient aux Romains. Tite-Live a reproduit tout ce récit, mais en l'enrichissant de descriptions, et surtout en composant au nom de Scipion et d'Annibal deux harangues très-éloquentes.

Entre les observations de Folard et des autres tacticiens sur la bataille du Tésin et sur la cause de la victoire d'Annibal, en voici une de Guischardt : « Scipion « avait donné ordre aux vélites, qu'aussitôt qu'ils ver- « raient la cavalerie d'Annibal se disposer au choc, ils « s'avançassent au-devant d'elle et fissent pleuvoir sur « elle une grêle de traits; et, comme il ne doutait pas « que cette charge n'arrêtât au moins l'impétuosité de « son choc, il voulait qu'ils continuassent de jeter des « traits en se retirant, jusqu'à ce qu'ils eussent rega- « gné les intervalles des escadrons (romains), avec les- « quels il devait s'avancer après eux pour profiter du « désordre où ils auraient mis l'ennemi. L'ordre portait « encore qu'alors ils passassent derrière les escadrons,

« afin de les soutenir, et d'incommoder de leurs traits l'en« nemi durant le combat. Cette disposition véritable de « Scipion est tout autre que celle que M. Folard lui « suppose. Le Romain était trop (habile) homme de « guerre pour jeter quatre pelotons ou compagnies « d'infanterie en avant du centre, et les livrer ainsi « aux meilleurs escadrons de la cavalerie carthaginoise, « tandis qu'il aurait privé ses ailes de l'appui que cette « infanterie pouvait leur donner, et qu'il devait leur « ménager, au cas qu'elles fussent débordées. Le mal« heur de Scipion fut d'avoir trop présumé du courage « et de la discipline de cette infanterie. »

Cependant, Messieurs, Annibal, malgré sa victoire, ne dut les progrès qui la suivirent qu'au secours qu'il reçut des Gaulois : avec leur aide, il vint camper à quarante stades du consul. Là ils lui apportèrent des vivres, des munitions, et se déclarèrent prêts à partager avec lui tous les travaux de cette guerre. Sempronius, arrivé à Rimini, se concertait avec Scipion. Tandis qu'ils se disposaient à une bataille, le gouverneur de Clastidium livra cette place aux Carthaginois, qui y trouvèrent de riches magasins. En de petits combats, Sempronius obtint quelques avantages, qu'il regardait comme les préludes d'une victoire décisive : pour en avoir seul tout l'honneur, il voulait profiter du temps où Scipion était retenu par sa blessure. Scipion pensait qu'il ne fallait rien entreprendre qu'après l'hiver ; durant ce délai, les Gaulois, naturellement inconstants et légers, ne manqueraient pas de se détacher de leurs nouveaux alliés ; Rome retrouverait moins d'ennemis et plus de force. L'ambition personnelle de Sempronius servit les desseins d'Annibal, qui se sentait perdu, s'il

ne gagnait promptement une autre bataille. Les deux armées étaient séparées par une plaine large et découverte, où coulait un ruisseau dont les bords étaient hérissés de ronces et d'épines fort serrées. Annibal y cache mille cavaliers et autant d'hommes de pied, commandés par son jeune frère Magon. Au point du jour la cavalerie numide reçoit l'ordre d'attaquer soudainement les Romains. Ce mouvement plut fort à Sempronius, qui, fier de sa nombreuse armée, croyait n'avoir qu'à se présenter pour vaincre. On était en hiver; il neigeait; le froid glaçait les troupes romaines encore à jeun. Quand elles eurent passé la Trébie, elles rencontrèrent les Carthaginois, qui avaient bu et mangé sous leurs tentes, s'étaient frottés d'huile et revêtus de leurs armes auprès du feu. Annibal rangea sur une ligne son infanterie, qui était alors d'environ vingt mille hommes, tant Africains qu'Espagnols et Gaulois. Sa cavalerie, y compris aussi des Gaulois, montait à dix mille hommes; il la partagea sur les ailes, où il plaça aussi ses éléphants. Sempronius, à la tête de seize mille Romains et de vingt mille alliés, s'avança au petit pas et en ordre de bataille. Dès la première charge, entre les troupes légères, le succès des Carthaginois s'annonça. Il se décida mieux encore, quand l'infanterie pesante en vint aux mains, et quand la vigoureuse cavalerie d'Annibal fondit sur celle de Sempronius. Cependant sur quelques points la résistance des Romains était encore opiniâtre. Ce fut alors que la troupe de Magon, placée en embuscade, se découvrit, s'élança, chargea les légions romaines qui combattaient au centre, et y jeta une confusion extrême. Les deux ailes de Sempronius, attaquées d'un côté par

les éléphants, de l'autre par des troupes légères, furent culbutées dans la rivière. La seconde ligne de l'armée romaine ne put tenir contre les Numides, qui fondaient sur ses derrières; la première ligne fut quelque temps un peu plus heureuse; la nécessité la força de s'ouvrir un passage à travers les Gaulois et les Africains, dont elle fit un grand carnage. Mais, voyant la défaite des ailes, l'impossibilité de les secourir, ne pouvant d'ailleurs retourner au camp dont la rivière, la pluie et la cavalerie numide, lui fermaient le chemin, elle prit la route de Plaisance, et eut la gloire de s'y retirer en bon ordre, au nombre de dix mille hommes au moins. C'était tout ce qui restait de l'armée de Sempronius, sauf pourtant quelques autres cavaliers et fantassins qui rejoignirent ces dix mille hommes à Plaisance. Quand nous étudierons Tite-Live, nous y trouverons à peu près les mêmes détails, plus habilement racontés.

Quelques-uns pensent que ces dix mille Romains auraient pu tailler en pièces l'infanterie carthaginoise, si la peur, grossissant à leurs yeux le péril, ne les eût déterminés à la retraite. Montaigne a eu cette idée avant le chevalier Folard. « En la première juste bataille, dit Montaigne, que les Romains perdirent contre « Annibal, sous le consul Sempronius, une troupe de « bien dix mille hommes de pied, qui prit l'espouvante, « ne voyant ailleurs par où faire passage à sa lascheté, « s'alla jeter à travers le gros des ennemis, lequel elle « perça d'un merveilleux effort, avec grand meurtre « des Carthaginois, achetant une honteuse fuite au « même prix qu'elle eust eu une glorieuse victoire. » Guischardt n'est point de cet avis; il est persuadé que

ces dix mille ont fait tout ce que permettait leur position, et même au delà de ce qui semblait possible; qu'étant encore à jeun, exténués par le froid et la faim, voyant tous les autres Romains vaincus autour d'eux, ils ont porté le courage et le sang-froid au plus haut terme, en se faisant, dans leur retraite, respecter de l'ennemi victorieux. Le désordre accidentel que leur élan généreux avait occasionné dans une partie de l'armée carthaginoise, eût été bientôt réparé; et, s'ils se fussent obstinés à prolonger le combat, ils eussent infailliblement succombé.

Sempronius écrivit à Rome qu'il s'était livré une bataille qu'on eût pleinement gagnée sans le mauvais temps. Mais les détails de cette journée ne tardèrent point à être mieux connus : on prit des mesures pour fortifier l'armée; les nouveaux consuls, Cnéius Servilius et Caïus Flaminius, firent des levées considérables chez les alliés, et obtinrent de Hiéron quinze cents hommes. Cependant Cnéius Scipion, frère de Publius, était dans le nord de l'Espagne; il y soumettait des villes, établissait des garnisons, et remportait des victoires; mais Asdrubal arrêtait ses progrès. En Italie, Annibal persuadait aux Gaulois cisalpins qu'il n'était venu que pour les affranchir du joug de Rome; et, malgré les témoignages d'amitié qu'ils lui donnaient, il se défiait de la mobilité de leurs sentiments. Polybe dit que, pour se mettre à l'abri des piéges qu'ils pourraient lui tendre, il se déguisait en prenant, d'un jour à l'autre, des habits et des perruques de formes diverses, à tel point que ses amis les plus intimes avaient peine à le reconnaître. Il s'informa des routes qui conduisaient à Rome; on lui dit qu'il y en avait

deux : l'une plus longue, et généralement connue; l'autre difficile, traversant des marais, mais plus courte, et dans laquelle Flaminius ne l'attendrait pas. Il n'hésita point à préférer la seconde. Il s'engagea dans les marais de Clusium (Chiusi) : les Espagnols et les Africains s'en tirèrent assez facilement; les Gaulois, peu accoutumés à des marches si pénibles, ne les supportèrent que parce que la cavalerie placée derrière eux les poussait sans cesse en avant. La plupart des bêtes de charge périrent dans la boue. Annibal lui-même, monté sur le seul éléphant qui lui restait, souffrit beaucoup; ses yeux furent attaqués d'un mal qu'il n'avait ni le temps ni le moyen de guérir : il en perdit un. Tite-Live traduit ici presque littéralement Polybe : *Ipse Annibal, æger oculis.... elephanto, qui unus superfuerat, vectus,.... quia medendi nec locus nec tempus erat, altero oculo capitur.*

Flaminius s'était établi devant Arétium ou Arezzo, en Thyrrhénie ou Toscane. Annibal, sorti des marais de Chiusi, apprit que le pays allait devenir bon; qu'il y aurait du butin à y ramasser; et que le nouveau consul, habile flatteur de la multitude, ne savait ni l'art de gouverner, ni celui de conduire une guerre, quoiqu'il se crût fort expert dans l'un et l'autre. Le général carthaginois conçut donc le projet de donner à Flaminius, comme à Sempronius, la satisfaction de combattre seul et sans l'autre consul. En conséquence, il envoie les Africains et les Gaulois ravager les environs du camp des Romains. Flaminius ne veut pas qu'on ait à lui reprocher de s'être laissé insulter de si près. On a beau lui dire qu'il ne faut pas se presser; qu'il fera mieux d'attendre l'arrivée de son collègue, qui

amène de nouvelles troupes. C'est précisément de son collègue que Flaminius ne veut pas. Un vallon fort uni s'étend dans sa longueur entre deux chaînes de montagnes : par une de ses extrémités, il aboutit à une colline escarpée, par l'autre au lac Trasimène. Entre ce lac et le pied des montagnes, un défilé étroit conduit au vallon. Annibal file par ce sentier et s'avance jusqu'à la colline. Il passe une nuit à disposer ses troupes, à dresser des embuscades et à garnir les hauteurs. Flaminius, impatient de le joindre, arrive sur le soir auprès du lac, et, dès le matin du jour suivant, il engage son avant-garde dans le vallon, quoiqu'un brouillard épais augmente le péril de cette marche. Annibal lui permet de traverser triomphalement tout le vallon. Déjà l'avant-garde romaine touche au quartier du général carthaginois : soudain celui-ci donne le signal du combat ; et voilà que de toutes les embuscades, de toutes les hauteurs, on fond à la fois sur l'armée de Flaminius, qui, surpris d'une attaque si brusque et si générale, ne sait où porter du secours, et, au milieu du brouillard qui l'enveloppe, n'aperçoit le danger dont il est personnellement menacé que lorsque, environné de Gaulois, il va expirer sous leurs coups. Quinze mille Romains périrent dans ce vallon. Ceux qui furent surpris dans le défilé s'enfuirent vers le lac, et s'y enfoncèrent; la cavalerie carthaginoise les y poursuivit et les extermina sans pitié. On doit pourtant des hommages à un corps de six mille Romains qui combattit avec un courage inébranlable, et qui eût rétabli les affaires, s'il avait pu en connaître l'état. Ces six mille hommes cherchèrent les Carthaginois jusque sur les hauteurs ; mais, de là, le brouillard s'étant peu à peu dissipé, ils virent

le champ de bataille occupé par l'ennemi, et jonché des cadavres de leurs concitoyens. Il ne leur resta d'autre parti à prendre que de se retirer en bon ordre. Des Espagnols, chargés de les poursuivre les assiégèrent, dans une bourgade, et les réduisirent à une telle extrémité, qu'ils mirent bas les armes, à la seule condition d'avoir la vie sauve.

Servilius, qui campait à Rimini, non loin des bouches du Pô, avait détaché quatre mille cavaliers, qui venaient renforcer l'armée de Flaminius; Annibal envoya à leur rencontre un corps de troupes, qui les vainquit, en tua la moitié et fit le reste prisonnier; Polybe et surtout Tite-Live peignent la consternation de Rome, quand on y apprit ces nouvelles. Quintus Fabius Maximus fut élu dictateur; et, à ce propos, Polybe remarque la différence qui existait entre la dictature et le consulat. Le consul n'est accompagné que de douze licteurs, le dictateur en a vingt-quatre. Les consuls ne peuvent prendre certaines résolutions sans le concours du sénat; dès que le dictateur est nommé, toute autre autorité cesse, à l'exception pourtant de celle des tribuns. En même temps, Marcus Minutius fut créé général de la cavalerie; l'officier revêtu de ce titre est subordonné au dictateur, mais quand celui-ci est occupé ailleurs, il le remplace. Pour Annibal, il ne crut pas le moment encore arrivé de s'approcher de Rome, il traversa l'Ombrie, le Picénum, et entra dans l'Apulie. Ses soldats se rétablissaient de leurs maladies et de leurs fatigues; il renouvelait tout le matériel de son armée; il allait pillant, massacrant, réduisant tout en cendres, et n'était embarrassé que de l'immensité du butin qu'il traînait après lui, et qui se grossissait sans cesse.

Fabius, après avoir offert des sacrifices aux dieux (c'est la première fois que Polybe fait mention de sacrifices), partit de Rome suivi de Minucius et de quatre légions : il alla camper à cinquante stades des Carthaginois, mais bien résolu de ne hasarder aucun combat, et bravant les propos injurieux qui se tenaient sur sa prétendue lâcheté. Il évitait toutes les occasions d'une action générale, retenait ses soldats dans le camp, et ne leur permettait d'en sortir que pour repousser des fourrageurs ennemis; ils en tuèrent un assez grand nombre. Minucius se plaignait de cette prudence, et entretenait le mécontentement dans les esprits ardents de la multitude. Annibal se porta sur Bénévent, sur Vénuse, sur Falerne; aucun obstacle n'était apporté à ses incursions; seulement Fabius le suivait partout à une ou deux journées de distance. Les Carthaginois se jetèrent particulièrement sur les riches plaines dont Capoue est le centre, sur la côte de Sinuesse, Cumes, Pouzzoles et Naples, sur les champs Phlégréens que les poëtes ont tant célébrés. Annibal vint ensuite camper près de la rivière Vulturne, qui divise la Campanie en deux parties presque égales. Minucius et ses adhérents étaient plus que jamais impatients de le surprendre; Fabius fit semblant d'entrer dans leurs vues; mais, arrivé à Falerne, il refusa de s'engager dans la plaine, et de s'exposer à une bataille rangée. Après qu'Annibal eut assez tenté le dictateur et assez dévasté la Campanie, il décampa, pour mettre ses provisions en sûreté dans un lieu où il prendrait ses quartiers d'hiver. Sur la nouvelle de cette marche, Fabius envoie à sa rencontre quatre mille hommes pour lui couper le passage; il va lui-même se placer sur la colline

qui commande les défilés. Les Romains se flattaient de l'espoir d'enlever le butin, et même de terminer la guerre par un coup d'éclat. Ces beaux projets devaient s'exécuter le lendemain.

Annibal ordonne de ramasser tout ce qu'on peut trouver de morceaux de bois sec et de matières combustibles, de les lier en faisceaux, d'en faire des torches, de choisir dans le butin deux mille des plus forts bœufs et de les conduire à la tête du camp. Vers la troisième veille de la nuit, les pionniers, par ordre du général, attachent les torches aux cornes des bœufs, les allument, et poussent ces animaux jusqu'au sommet d'une montagne située entre son camp et les défilés par où il devait passer. A la suite des pionniers, une troupe légère concourt à presser ces bœufs; elle a ordre, quand ils seront en train de courir, de se répandre à droite et à gauche, de gagner les hauteurs avec grand bruit, de s'emparer du sommet de la montagne, et de charger les ennemis, s'ils paraissent. En même temps, Annibal s'avance vers les défilés, ayant à son avant-garde l'infanterie pesante, au centre la cavalerie suivie du butin, à l'arrière-garde les Espagnols et les Gaulois. Il arriva, ainsi qu'il l'avait prévu, que les Romains ne s'occupèrent que des bœufs, et qu'alarmés de cette manœuvre inouïe, ils se portèrent sur la hauteur; il y eut des escarmouches entre eux et les Carthaginois, mais les animaux, se jetant entre les uns et les autres, les empêchaient de se joindre. Fabius, ne voulant pas se départir de son système, attendit le jour. Mais ceux de ses soldats qui gardaient les défilés avaient quitté leurs postes pour courir sur les bœufs et sur la montagne :

Annibal et son armée et son butin passèrent sans obstacle; il ne restait en péril que la troupe légère qui avait été chargée de conduire et de pousser les bœufs : elle fut dégagée par un gros d'Espagnols, qui, après avoir tué environ mille Romains, rejoignit avec elle le corps de l'armée. Annibal sortit ainsi du territoire de Falerne, et fut maître de camper où il voulut. Le stratagème d'Annibal est d'un genre si étrange que, bien qu'il soit assez uniformément conté par Polybe, Tite-Live, Cornélius Népos et Frontin, on a peine à se défendre, en le lisant, de quelque tentation d'incrédulité. Mais il faut songer que de pareils artifices pouvaient encore réussir, dans un temps où l'art militaire, quoique déjà tant pratiqué, était encore bien loin des progrès qu'il a faits dans nos temps modernes.

Cet événement ranima l'audace des ennemis du dictateur; mais il méprisa leurs satires. Obligé de retourner à Rome, pour des sacrifices encore, il enjoignit à Minucius de ne livrer aucun combat. Les Romains avaient plus de succès en Espagne. Cnéius Scipion, à la tête d'une flotte de trente-cinq vaisseaux, aborda les embouchures de l'Èbre, et remporta une victoire sur Asdrubal. Carthage, à cette nouvelle, équipa soixante-dix vaisseaux, qui se dirigèrent vers la Sardaigne, puis vers Pise; les Romains, qui en avaient déjà cent vingt en mer, en expédièrent vingt autres sous la conduite de Publius Scipion, chargé d'aller seconder son frère Cnéius en Espagne. Les Carthaginois se virent trahis par un Espagnol, nommé Abilyx, qui se donnait pour l'homme le plus dévoué à leurs intérêts; il livra aux deux Scipions les otages qu'Annibal avait déposés à Sagonte. Mais en Italie la fortune continuait de favoriser Car-

thage. Informé que les environs de Gérunium regorgeaient de vivres, Annibal y conduisit son armée, s'ouvrit les portes de cette place, en passa tous les habitants au fil de l'épée. Minucius osa l'y attaquer, lui tua du monde, et l'obligea d'en sortir. En envoyant à Rome le bulletin de ce succès, l'ambitieux Minucius ne manqua point d'en exagérer l'importance; on ne douta point que ce ne fût là une grande victoire, et une preuve suffisante de la justice des reproches adressés au dictateur; sans lui, sans sa prudence extrême, il y avait longtemps qu'on aurait exterminé Annibal. La république n'avait plus besoin que d'un chef qui sût moins différer et plus entreprendre. La dictature fut partagée entre Fabius et Minucius : il y eut à la fois deux dictateurs, chose jusqu'alors sans exemple dans Rome. Quand Minucius apprit qu'on l'avait investi de cette éminente dignité, il ne put contenir ni sa joie ni son ardeur guerrière. Le consul Fabius, de retour à l'armée, reprenait imperturbablement son système de temporisation. C'étaient chaque jour des querelles entre deux généraux investis d'une égale puissance. Pour y mettre un terme, ils convinrent de prendre chacun le commandement suprême d'une moitié de l'armée. Annibal ne leur eût pas donné un autre conseil; dès qu'il en eut connaissance, il se félicita du parti qu'il en allait tirer; et, quoiqu'il y eût peu de gloire à tromper un homme aussi vain et aussi inconsidéré que Minucius, il ne dédaigna point de lui tendre des piéges. Il résolut de s'emparer d'une hauteur située entre leurs deux camps; quoique la campagne que cette colline dominait fût rase et découverte, il y avait observé des coupures et des cavités où l'on pouvait cacher des troupes.

Il y distribua, pendant une nuit, cinq cents cavaliers et cinq mille fantassins, par pelotons de deux cents et trois cents hommes; et, dès la pointe du jour, il fit occuper la hauteur par un corps de troupes légères. Voilà Minucius bien sûr d'enlever un poste si faiblement défendu; il y envoie une partie de son infanterie, et la suit avec sa cavalerie et ses légionnaires. Quand il est ainsi engagé dans les embuscades, des ennemis paraissent de toutes parts: Annibal développe les forces qu'il a retenues auprès de lui, et commence un carnage horrible. Heureusement pour Rome, le sage Fabius veillait sur les mouvements de son imprudent collègue: il sort de son camp à la tête de la moitié de l'armée romaine; il accourt et rallie les troupes débandées de Minucius; mais elles avaient déjà perdu un grand nombre de guerriers, et surtout les plus braves. Annibal se contenta d'un demi-triomphe; il ne jugea point à propos de combattre ces nouvelles troupes si bien commandées. Les Romains et Minucius lui-même étaient encore capables de recevoir des leçons de sagesse: toute l'armée fut replacée sous le commandement de Fabius. Au printemps suivant, c'est-à-dire de l'année 216 avant notre ère, on élut consuls Lucius Æmilius Paulus et Caïus Térentius Varron. La dictature cessa, l'armée eut pour chefs deux proconsuls, Servilius et Marcus Régulus; mais Servilius eut ordre d'éviter la bataille décisive contre Annibal; et le sénat envoya Posthumius, en qualité de préteur, pour attaquer les Gaulois, les forcer d'abandonner Annibal, et de défendre leur propre pays. On envoyait en même temps des secours aux deux Scipions qui commandaient en Espagne.

Annibal vit bien qu'il ne devait plus compter autant sur l'imprudence des généraux romains, et qu'il faudrait qu'il les mît dans la nécessité de combattre. Pour atteindre ce but, il s'empara de la citadelle de Cannes, où ils avaient enfermé des munitions et des vivres. Ce poste commandait toute la contrée ; les deux proconsuls demandèrent au sénat la permission de livrer bataille. Le sénat y consentit, mais en ordonnant à Servilius de différer encore jusqu'à l'arrivée des consuls. Je ne m'arrête point, Messieurs, à une harangue adressée à l'armée romaine, et dont une partie est rédigée sous la forme directe; vous y trouveriez peu d'éloquence, et encore moins d'instruction historique. Une dispute s'éleva entre les deux consuls : Æmilius voulait attirer l'ennemi dans un terrain moins uni, moins découvert, où l'infanterie romaine aurait plus de part à l'action, et la cavalerie carthaginoise moins d'avantage. Varron, général sans expérience, était d'avis de s'approcher le plus près possible de l'ennemi. Les deux consuls exerçaient alternativement, et chacun de deux jours l'un, le suprême commandement militaire : c'était l'antique usage. Varron en profita pour conduire les Romains fort près d'Annibal. Celui-ci se pressa d'aller à sa rencontre et commença le combat par une charge violente, à laquelle il employa les troupes légères et la cavalerie. Varron soutint le premier choc; et la nuit mit fin à l'action, avant qu'Annibal en eût tiré tout le parti qu'il espérait. Æmilius eût bien voulu ne pas la rengager le lendemain; il ne pouvait sans danger ordonner une retraite : il fit camper les deux tiers de son armée le long de l'Aufide; l'autre tiers traversa ce fleuve, et se retrancha à mille trois cents pas du pre-

mier camp. Polybe insère ici une harangue d'Annibal à ses troupes; elle a aussi la forme directe, mais elle est fort courte. Il ne conviendrait pas, dit le général, de discourir longtemps pour vous engager à faire votre devoir. Il faut des actions et non pas des paroles, οὐκ ἔτι λόγων, ἀλλ' ἔργων ἐστὶν ἡ χρεία. Il emploie la journée en préparatifs, range son armée en bataille sur le bord de l'Aufide, où était la plus grande partie des Romains. Æmilius, qui sentait le désavantage de leur position, ne les ébranla point : Annibal attendit volontiers le jour suivant; il aimait mieux avoir affaire à Varron. Quand on sut à Rome que les deux armées étaient en présence, l'effroi saisit les imaginations, et dérangea tous les cerveaux. On ne parlait que d'oracles, de prodiges, d'apparitions miraculeuses; on se livrait à des pratiques superstitieuses, que Polybe déclare ignobles et méprisables.

Aux bords de l'Aufide, le jour suivant luit, et Varron commande; il fait passer la rivière au plus grand corps et le range en bataille; il appelle bientôt le reste de l'armée. Elle est tout entière sur une ligne, le visage tourné au midi. A l'aile droite, la cavalerie romaine s'appuie à la rivière; dans l'infanterie, les rangs sont plus serrés que de coutume, et les colonnes en plus grand nombre sur le front. La cavalerie auxiliaire est à l'aile gauche, et a devant elle des troupes légères. En comptant les alliés, Varron commande quatre-vingt mille hommes de pied, et un peu plus de six mille cavaliers. De son côté, Annibal fait passer l'Aufide à ses troupes légères et à ses frondeurs : ils seront postés devant l'armée carthaginoise : celle-ci passera la rivière sur deux points : la cavalerie espagnole et gauloise se

placera à l'aile gauche en face de la cavalerie romaine : la ligne se continuera par l'infanterie africaine pesamment armée, par l'infanterie espagnole et gauloise, par l'autre moitié de l'infanterie africaine, qui avec la cavalerie numide formera l'aile droite. Le nombre total de ces guerriers est de dix mille cavaliers, et d'un peu plus de quarante mille hommes de pied. Annibal marche à l'ennemi avec l'infanterie gauloise et espagnole, qui ne se détache du centre qu'en prenant la forme convexe d'un croissant. L'action commence par les troupes légères; leur choc ne décide rien. Mais la cavalerie romaine et celle des Gaulois et des Espagnols se battirent avec fureur. On ne les voyait point reculer, revenir, varier les manœuvres : chacun, vainqueur ou vaincu, restait en place, sautait de cheval, saisissait et ne quittait plus son adversaire. C'est presque ce que Virgile a exprimé en ces termes :

...... pariterque ruebant
Victores victique; neque his fuga nota, neque illis.

Les cavaliers romains ne succombèrent qu'après une défense intrépide. L'infanterie romaine semblait triompher; elle enfonçait ce centre convexe des Espagnols et des Gaulois, qui avait moins de profondeur; mais en reculant il devint concave, *sinum in medio dedit*, traduit Tite-Live; et les Romains qui le poursuivaient furent enfermés entre les deux ailes et chargés en flanc des deux côtés. On combattait par pelotons, le carnage était horrible. Æmilius tomba couvert de blessures et de gloire; Varron se sauva, et s'enfuit à Vénuse, avec soixante-dix cavaliers, reste de six mille. Environ trois cents autres Romains purent se retirer dans les villes voisines. Il en demeurait plus de soixante-dix mille

sur le champ de bataille, outre quelques milliers de prisonniers. Annibal avait perdu quatre mille Gaulois, mille cinq cents Espagnols et Africains, et deux cents chevaux. Il dut sa victoire à la supériorité de sa cavalerie. Il se vit ainsi maître absolu de toute la partie de l'Italie qu'on appelle la Grande Grèce. A Rome, on apprit, presque en même temps, ce désastre de Cannes, et la défaite du préteur Posthumius qu'on avait envoyé dans la Gaule Cisalpine; son armée venait d'être taillée en pièces par les Gaulois. Le sénat ne désespéra point du salut de la république. Il était persuadé que la liberté, tant qu'elle subsiste au sein d'un peuple, lui donne une force invincible, qui doit triompher à la fin de tous les obstacles et de tous les revers. C'est, dit Polybe, ce que prouvera la suite de cette histoire. Je viens, poursuit-il, de rapporter dans ce livre les guerres qui ont rempli la cent quarantième olympiade (années de 220 à 216). Je raconterai, dans le suivant, ce qui s'est passé en Grèce durant cette même olympiade; quand je serai parvenu à des époques plus récentes, j'exposerai les formes du gouvernement romain; c'est un devoir dont je ne pourrais me dispenser sans ôter à l'histoire une de ses parties les plus essentielles.

Je n'entreprends pas, Messieurs, de vous rendre compte des observations de Folard et de Guischârdt sur les détails de la bataille de Cannes. Il nous sera plus facile d'apprécier immédiatement les réflexions politiques que Polybe suggère à Montesquieu. « La « seconde guerre punique est si fameuse, dit ce grand « écrivain, que tout le monde la sait. Quand on examine « bien cette foule d'obstacles qui se présentèrent de- « vant Annibal, et que cet homme extraordinaire sur-

« monta tous, on a le plus beau spectacle que nous « ait fourni l'antiquité. Rome fut un prodige de cons- « tance. Après les journées du Tésin, de la Trébie, et « de Thrasymène, après celle de Cannes plus funeste « encore, abandonnée de presque tous les peuples d'I- « talie, elle ne demanda point la paix. C'est que le « sénat ne se départait jamais des maximes anciennes : « il agissait avec Annibal comme il avait agi autrefois « avec Pyrrhus, à qui il avait refusé de faire aucun ac- « commodement, tandis qu'il était en Italie.... Le peuple « romain ne pouvait faire de paix, tandis que les ennemis « étaient sur ses terres. Rome fut sauvée par la force « de son institution. Après la bataille de Cannes, il « ne fut pas permis aux femmes mêmes de verser des « larmes : le sénat refusa de racheter les prisonniers, « et envoya les misérables restes de l'armée faire la « guerre en Sicile, sans récompense ni aucun honneur « militaire, jusqu'à ce qu'Annibal fût chassé d'Italie. « D'un autre côté, le consul Térentius Varron avait « fui honteusement jusqu'à Vénouse : cet homme, de « la plus basse naissance, n'avait été élevé au consulat « que pour mortifier la noblesse. Mais le sénat ne voulut « pas jouir de ce malheureux triomphe; il vit combien « il était nécessaire qu'il s'attirât dans cette occasion « la confiance du peuple; il alla au-devant de Varron, « et le remercia de ce qu'il n'avait pas désespéré de « la république. » C'était peut-être, Messieurs, beaucoup trop d'égards pour Varron, qu'à Carthage on eût puni du dernier supplice, comme le dit Tite-Live : *Qui si Carthaginiensium ductor fuisset, nihil recusandum supplicii foret;* mais, à Rome, il importait par-

dessus tout de ranimer la confiance, et de proclamer d'avance la défaite prochaine d'Annibal.

Le quatrième livre de Polybe s'ouvre par une sorte de résumé des précédents. « J'ai exposé, dit-il, les cau- « ses qui allumèrent une seconde guerre entre les Ro- « mains et les Carthaginois, l'entrée d'Annibal en Italie, « les batailles livrées entre les deux peuples, celle surtout « que les Romains perdirent près de la ville de Cannes, « sur les bords de l'Aufide. Je viens à ce qui se passait « en Grèce dans le même temps, c'est-à-dire pendant « la cent quarantième olympiade. Mais, auparavant, il « faut se souvenir de ce que j'ai dit dans mon second « livre sur les Achéens, sur ce peuple qui, gouverné « par des rois jusqu'au temps d'Ogygès, se constitua « en république, se donna des lois excellentes, fut « néanmoins désorganisé par les manœuvres ambitieu- « ses des Lacédémoniens, et parvint ensuite à renouer « entre ses villes une heureuse confédération. J'ai mon- « tré comment il sut inspirer le même dessein aux au- « tres cités, et réunir sous un même nom, sous une « direction commune, tous les peuples du Péloponnèse. « J'ai offert un précis des faits relatifs à cette ligue, « jusqu'à l'époque où fut chassé Cléomène, roi ou plu- « tôt tyran de Lacédémone. Après avoir succinctement « raconté les événements qui se terminent au temps où « moururent Antigone, roi de Macédoine, Séleucus, roi « de Syrie, et Ptolémée Évergète, roi d'Égypte, j'ai « promis de reprendre le fil de cette histoire au terme « où finissent les mémoires d'Aratus. Tout ce que je « dirai, je l'aurai vu de mes yeux ou appris de témoins « oculaires. Si j'avais essayé de remonter à des temps

« plus reculés, qu'aurais-je pu faire? rapporter ce qu'on « avait entendu raconter par des gens qui l'avaient ouï « dire à d'autres. J'aurais composé des livres pleins « d'incertitudes, et non de science historique. » Vous voyez, Messieurs, que Polybe a peu de confiance dans les récits purement traditionnels.

Son troisième livre a conduit l'histoire de la seconde guerre punique depuis la prise de Sagonte, en l'année 219 avant Jésus-Christ, jusqu'à la bataille de Cannes, en 216. Dans le quatrième livre, il va nous entretenir de faits arrivés en Grèce durant les années 221, 220, 219 et 218. La correspondance chronologique de ces deux livres n'est donc pas tout à fait aussi exacte qu'il le suppose; et qui voudrait suivre scrupuleusement l'ordre des temps lirait plutôt le quatrième livre avant le troisième; mais il vaut mieux s'en tenir au plan que l'auteur a conçu. Peut-être aussi les faits et les détails qu'il va recueillir n'ont-ils pas tous conservé l'intérêt extrême qu'ils avaient à ses yeux. Je serai forcé, Messieurs, d'en écarter plusieurs, afin de m'arrêter plus longtemps à ceux qui me paraîtront plus dignes de votre attention. A la vérité, je dois avouer qu'il n'en est presque aucun qui ne contribue, dans l'ouvrage, à l'enchaînement des idées et à l'instruction des lecteurs. Mais vous verrez trop bien, par ceux que je choisirai comme les moins arides, que la matière de ce livre et du suivant n'est pas d'elle-même très-attachante. Il ne faut point exiger de toutes les parties de l'histoire le même degré d'intérêt, attendre de tous les récits les mêmes émotions. Pour profiter d'une étude, pour ne rien perdre de ce qu'elle a d'utile, on doit savoir se résigner à ce qu'elle a d'austère.

Après Philippe, Démétrius son fils, encore enfant, est élevé sur le trône de la Macédoine. Un autre enfant, Antiochus, a succédé en Syrie à Séleucus, son frère; Ariarathe règne en Cappadoce, Ptolémée Philopator en Égypte, Lycurgue à Lacédémone. Le monde a changé de maîtres; les acteurs sont renouvelés. D'autres scènes vont commencer : Antiochus et Ptolémée se disputeront la Cœlésyrie, les Achéens et Philippe feront la guerre aux Étoliens et aux Spartiates. D'abord un jeune Étolien, ambitieux, entreprenant, nommé Dorimaque, vient, sur les confins de la Messénie, épier ce qui se passe dans le Péloponnèse; il encourage les pirates, ses compatriotes, qui enlèvent des troupeaux aux Messéniens, entrent dans le pays et forcent les maisons. On s'en plaint; Dorimaque et sa troupe répondent par des menaces et des outrages. De retour chez les Étoliens, il les excita contre Messène, et ils déclarèrent la guerre non-seulement aux Messéniens, mais aussi aux Achéens, aux Acarnaniens, à la Macédoine. La ligue achéenne s'arma contre eux, sous la conduite d'Aratus. Polybe trace de nouveau le portrait de ce grand homme qui pensait juste, parlait bien, et savait se taire; il portait dans les affaires civiles autant de finesse que de loyauté, autant de courage que de sagesse. Nul n'a su mieux que lui attirer des alliés, conserver des amis, envelopper les ennemis dans leurs propres piéges. Mais, à la tête d'une armée, il n'était plus reconnaissable : il n'avait plus ni sagacité dans ses projets, ni fermeté dans ses résolutions; l'aspect du péril le déconcertait : à ce propos, l'historien s'engage dans des réflexions sur la diversité des caractères et des talents. Tel brille à la chasse qui se déshonore sur un

champ de bataille. On a vu des militaires soutenir avec honneur des combats singuliers et mal servir dans une mêlée. Suivent plusieurs autres applications ou exemples; et c'est ainsi que les observations de Polybe prennent quelquefois le caractère de digressions.

Les Étoliens remportèrent sur Aratus une victoire signalée près de Caphyes. Il n'eût tenu qu'au général achéen de combattre dans un terrein plat et uni, où les Étoliens pesamment armés auraient eu peine à se défendre contre une forte cavalerie; au contraire, il attaqua leur arrière-garde, au moment et dans le lieu qui leur étaient le plus favorables. Dès que les troupes légères eurent commencé l'escarmouche, les cavaliers étoliens gagnèrent en bon ordre le pied du mont Propoüs, pour rejoindre leur infanterie. Aratus, sans voir pourquoi ils se pressaient d'avancer, crut qu'ils prenaient la fuite, et fit marcher contre eux de l'infanterie pesante. Ils eurent ainsi contre lui tout l'avantage qu'il devait avoir lui-même; et, dès qu'ils se virent appuyés par les autres corps de leur armée, ils fondirent avec eux des hauteurs sur les Achéens. L'action fut opiniâtre; mais l'armée achéenne, mal ordonnée, mal commandée, perdit cinq cents hommes; le reste prit la fuite, se dispersa, et, sans les villes de Caphyes et d'Orchomène qui en reçurent et en sauvèrent un grand nombre, tout aurait été taillé en pièces. Les Étoliens traversèrent impunément le Péloponnèse, attaquèrent Pellène, ravagèrent les environs de Sicyone, et se retirèrent par l'isthme de Corinthe.

Aratus fut accusé dans l'assemblée des Achéens, et ce n'était pas tout à fait sans fondement : il ne dissimula point ses fautes militaires; mais ses intentions et

son zèle étaient assurément sans reproche; les confédérés lui rendirent leur confiance, et ne restèrent irrités que contre ses accusateurs. Des décrets l'autorisèrent à lever des soldats dans l'Achaïe; les Messéniens et les Spartiates convinrent d'en fournir; on refit une armée de dix mille hommes d'infanterie et de mille cavaliers. Les Étoliens essayèrent en vain de détacher quelques cités; tout au contraire les Épirotes et les Macédoniens, qu'ils n'avaient pas encore pour ennemis, s'armèrent contre eux; mais les Spartiates, toujours envieux des autres Grecs, s'allièrent en secret aux Étoliens, au mépris de leurs engagements et de la reconnaissance qu'ils devaient à l'Achaïe et à la Macédoine. Les villes d'Arcadie demeuraient fidèles, à l'exception pourtant de Cynèthe; et, sur ce point, Polybe se demande pourquoi les Cynéthéens, quoique Arcadiens, surpassaient tous les autres peuples en déloyauté et en barbarie. Il est persuadé que cela vient de ce qu'ils ont abandonné un art nécessaire à la garantie de l'ordre public dans cette contrée. Il veut parler de la musique, que néanmoins Éphore condamne, comme inventée pour tromper les hommes par une sorte d'enchantement. Polybe réfute Éphore. Non, dit-il, ce n'est pas sans raison que les anciens peuples de la Crète et de la Laconie ont préféré, dans les armées, l'usage de la flûte à celui de la trompette, et qu'une des lois antiques de l'Arcadie obligeait d'étudier la musique depuis l'enfance jusqu'à trente ans. Les jeunes Arcadiens apprennent à chanter d'abord des hymnes et des pæans, puis les airs de Philoxène et de Timothée; chaque année, durant les fêtes de Bacchus, ils dansent au son des instruments. Dans leurs réunions domestiques, les Arcadiens ne causent pas, ne content

pas; ils chantent : chez eux, on peut avouer sans honte qu'on ignore les autres arts; mais ne pas savoir la musique serait une infamie. Leurs marches militaires s'exécutent au son des flûtes; et, une fois par an au moins, chaque citoyen se produit sur le théâtre, pour faire preuve de son habileté dans quelque partie de l'art musical. Leurs législateurs ont voulu tempérer ainsi l'influence du climat rigoureux que ce peuple habite, et des travaux pénibles auxquels il est condamné. Les Cynéthéens, qui, relégués dans le canton le plus rude et le plus sauvage de l'Arcadie, ont négligé cet art dont ils avaient besoin, sont devenus féroces, querelleurs, ennemis de leurs voisins et d'eux-mêmes. Puissent-ils, ajoute Polybe, profiter de la leçon que je leur donne! Ils n'ont pas d'autre moyen de devenir sociables. Ce passage est le premier de ceux que Burette emploie dans sa dissertation académique sur les effets de la musique chez les anciens. Il est, Messieurs, difficile de croire que la férocité des Cynéthéens n'eût pas d'autre cause que leur peu de goût pour cet art; mais il est incontestable que, selon le caractère que la musique aurait pris elle-même chez eux, elle aurait pu contribuer à leur donner des mœurs plus douces. Les peuples ne s'humanisent qu'en proportion des progrès qu'ils font dans les beaux-arts.

Les Lacédémoniens, quoiqu'ils n'eussent pas tant d'aversion pour la musique, n'étaient guère plus civilisés que les Cynéthéens. Depuis l'expulsion du roi Cléomène, ils s'étaient engoués d'idées démocratiques, qu'ils portaient au dernier excès, comme ils y avaient porté l'aristocratie. Ils se soulevèrent contre Philippe, roi de Macédoine, prétendant qu'il était trop jeune pour gou-

verner. Il n'avait alors, en 220, qu'environ dix-sept ans. Adimante, l'un des éphores, essaya de faire comprendre aux Spartiates qu'il leur importait de rester unis à la Macédoine contre les Étoliens; des jeunes gens le massacrèrent, lui et plusieurs autres citoyens recommandables. C'étaient trois autres éphores qui excitaient cette sédition; effrayés bientôt du succès qu'elle venait d'obtenir, ils envoyèrent à Philippe des députés chargés de calomnier le malheureux Adimante, et ceux qui avaient péri avec lui, et tout ce qui restait encore d'hommes tant soit peu estimables à Lacédémone. Avant de rapporter la réponse de Philippe, Polybe avoue qu'il n'est pas vraisemblable qu'un si jeune prince ait montré tant de prudence, mais il croit qu'un historien doit toujours attribuer les décisions à ceux dont elles portent les noms, sauf aux lecteurs à remonter jusqu'aux conseillers qui les ont suggérées. Il nous permet particulièrement de supposer qu'Aratus aura dicté cette réponse. Elle n'est pourtant pas si digne d'éloges : car elle ne condamne point expressément l'attentat qu'on vient de commettre; elle annonce seulement l'intention de rétablir la concorde et de renouer étroitement l'alliance; il y règne une dissimulation, qu'à la vérité l'on vante quelquefois comme le caractère d'une très-haute politique, mais qui ne serait, ce me semble, honorable, ni au jeune Philippe, ni au vieux Aratus.

Philippe vint à la diète achéenne, y prononça un discours, qui n'est point ici rapporté ni analysé, mais qui obtint beaucoup d'applaudissements, et détermina la résistance qu'on allait, de concert, opposer aux Étoliens. Ceux-ci élurent pour chef ou préteur, Scopas, déjà fameux par la violence de son caractère et par son

mépris pour tout droit des gens. Séduits ou effrayés par ce personnage, les Épirotes et les Mantinéens eux-mêmes se détachèrent des Achéens, en déclarant qu'ils voulaient vivre en paix. Rien n'est meilleur que la paix, dit l'historien, quand la guerre n'est pas nécessaire à la garantie de l'honneur et de la liberté; mais rester en repos sous l'oppression n'est jamais qu'une ignominie. Les Acarnaniens, quoique leur pays, contigu à l'Étolie, fût plus exposé à l'invasion qu'aucun autre, ne craignirent pas d'entrer dans la confédération, et de manifester ainsi les sentiments généreux et patriotiques qui les avaient toujours animés. Depuis longtemps Sparte n'était plus digne de tenir une conduite si noble. Elle envoya une députation aux Étoliens, et voulut ensuite se rallier à Philippe. Une sédition nouvelle éclata dans ses murs; les éphores furent égorgés en un jour de fête, au moment d'un sacrifice à Minerve; et plusieurs des citoyens connus comme ennemis des Étoliens subirent le même sort. Par ces crimes, la faction antiachéenne ou oligarchique reconquit la puissance; elle nomma des éphores et même des rois; car on venait d'apprendre la mort de Cléomène, depuis trois ans banni. L'un des deux rois fut un enfant nommé Agésipolis, mais issu de l'une des deux maisons royales; l'autre un Lycurgue, qui n'appartenait aucunement à ces familles, dont il restait néanmoins plusieurs rejetons. Ce Lycurgue déclara aussi la guerre aux Argiens et à l'Achaïe. Le temps de la préture d'Aratus finissait : on lui donna pour successeur son fils, qui portait le même nom que lui.

Polybe interrompt ici l'histoire de cette guerre sociale pour raconter celle des Rhodiens contre les By-

zantins. Ce sera, Messieurs, le premier des récits que nous aurons à recueillir dans notre prochaine séance, où nous achèverons l'analyse du quatrième livre, et ouvrirons ensuite le cinquième, le dernier de ceux qui nous sont parvenus entiers.

SEPTIÈME LEÇON.

SUITE DE L'EXAMEN DU QUATRIÈME LIVRE. — GUERRE DES RHODIENS CONTRE LES BYZANTINS. — EXAMEN DU CINQUIÈME LIVRE. — CONTINUATION DE LA GUERRE SOCIALE.

Messieurs, le livre III de Polybe s'est terminé par les récits des trois batailles du Tésin, de la Trébie et de Cannes gagnées par Annibal. Ce livre a exposé ce qui s'est passé entre les Carthaginois et les Romains, durant les années 219, 218, 217 et 216 avant notre ère. Le suivant est consacré aux affaires de la Grèce dans ce même espace de temps, ou, si l'on en veut parler avec plus d'exactitude, en 221, 220, 219 et 218. L'historien a commencé de nous rendre compte des démêlés qui se sont alors élevés au sein de la Grèce, entre les Achéens, les Étoliens, les Lacédémoniens et la Macédoine. Nous avons suivi avec lui le cours de cette guerre appelée Sociale, jusqu'au moment où il en interrompt l'exposé pour raconter celle des Rhodiens contre les Byzantins.

Il va d'abord nous offrir une description de Byzance, ville qui est, à ses yeux, celle de toutes les villes maritimes où l'on peut le mieux vivre en sûreté et dans l'abondance. Située à l'entrée du Pont-Euxin, elle commande tellement le détroit, qu'on ne peut y entrer ni en sortir que sous son bon plaisir. Le détroit est si serré, et les environs en sont si peuplés, qu'on ne saurait le franchir malgré les habitants. Ainsi tout ce que la

Grèce veut exporter ou importer à travers cette mer passe sous les yeux et à la portée des Byzantins. Leur commerce est libre; et il ne tient qu'à eux de gêner celui des autres, pour peu surtout qu'ils s'entendent avec les Galates ou les Thraces. On connaît trop peu Byzance, et l'on ne sait pas en Grèce que le Pont a environ vingt-deux mille stades de circonférence, qu'il a deux bouches diamétralement opposées, l'une du côté de la Propontide et l'autre vers le Palus Mæotis; la première nommée Bosphore de Thrace, la seconde Bosphore Cimmérien. Les eaux des fleuves qui se jettent dans le Pont ne sont pas, comme on le croit, l'unique cause qui grossit les siennes, et les force à sortir de leur lit; il faut tenir compte de la prodigieuse quantité de sable que ces fleuves apportent dans les temps de grandes pluies. La plupart des historiens n'ont consulté sur cette mer et sur ses côtes que les poëtes conteurs de fables; il est temps de ne composer l'histoire que de relations véridiques, et d'étudier la nature même des choses. Ceci amène des observations physiques dont le résultat est qu'un jour le Pont-Euxin sera tellement comblé que ce ne sera plus qu'un marais, comme le Mæotis. Cette prédiction, Messieurs, ne s'est point accomplie, et presque toutes celles que les anciens ont hasardées sur l'état futur des diverses parties du globe ont été tout aussi vaines, parce qu'elles se fondaient sur des données inexactes et sur des notions mal conçues. La mer Mæotide, aujourd'hui mer d'Azof, est restée marécageuse. Les difficultés qu'offre encore la navigation de l'Euxin ou de la mer Noire tiennent à de tout autres causes que celles que Polybe indique; et les voyageurs modernes sont persuadés qu'elle doit devenir

plus accessible à mesure qu'elle sera plus fréquentée et mieux connue. Continuant sa description, Polybe dit que le Bosphore de Thrace (aujourd'hui canal de Constantinople) qui joint la Propontide, ou mer de Marmaras à l'Euxin, est long de cent vingt stades depuis Byzance jusqu'à Hiéron. Au premier coup d'œil, on croirait Byzance et Chalcédoine également bien situées, puisqu'elles se regardent des rives opposées du même détroit; mais, ajoute notre historien, on n'arrive qu'avec peine à Chalcédoine, au lieu que le cours de l'eau vous porte à Byzance. Le désavantage de cette dernière ville est d'être, du côté de la terre, perpétuellement exposée aux incursions des Thraces. Ces barbares, dès que les champs cultivés commencent à produire, accourent pour en piller les fruits et les moissons. Plusieurs fois aussi les Gaulois sont venus ravager ce riant et fécond territoire; et les Byzantins ne les ont désarmés qu'en leur payant des tributs de trois mille, cinq mille, dix mille pièces d'or, et même de quatre-vingts talents par an. Pour se soustraire à ces exactions, Byzance a imploré le secours des Grecs, qui n'ont pas daigné compatir à ses malheurs : voilà pourquoi elle a exigé un impôt de tous les navires qui entreraient dans l'Euxin ou qui en sortiraient. Les Rhodiens, voulant s'affranchir de cette exaction, envoyèrent à Byzance des ambassadeurs qu'on n'écouta point: de là, en l'année 220, cette guerre entre Rhodes et les Byzantins à laquelle Polybe s'arrête quelques instants. Les Byzantins étaient soutenus par Achée, qui, après la mort du jeune Séleucus, venait de s'emparer du trône de Syrie; et les Rhodiens par le roi de Bithynie Prusias. Byzance succomba, et se vit contrainte à renoncer au tribut qu'elle exi-

geait des navigateurs rhodiens. A cette condition, on lui rendit les vaisseaux, les forteresses, les places et les prisonniers qu'on lui avait enlevés. En ce même temps Mithridate, roi de Pont, déclarait la guerre aux Sinopéens, que les Rhodiens secoururent. Sinope, située sur le Pont-Euxin, est bâtie sur un isthme qui joint à l'Asie une petite presqu'île, dont les bords sont escarpés, mais dont le terrain est plat. Les Sinopéens, craignant que Mithridate en même temps qu'il attaquerait la ville du côté de l'Asie, ne fît une descente par mer et ne s'emparât des plaines de la presqu'île, fortifièrent tous les endroits par lesquels elle était abordable, et vinrent à bout de la défendre; mais, dans la suite, ils n'ont point échappé aux malheurs qui les menaçaient. Polybe revient à la guerre des Achéens contre les Étoliens : les événements dont il va rendre compte sont de l'année 219.

Les Étoliens tentent de surprendre Égire, ville bâtie sur le golfe de Sicyone. Ils échouent dans cette entreprise. Pour se venger, Euripidas, leur préteur, ravage divers cantons de la Grèce. Le Macédonien Philippe commit alors une grande faute. Il avait ravagé la Thessalie; il était venu en Épire, et de là dans le pays des Ambraciotes. Son armée se composait de Macédoniens, d'Épirotes, de frondeurs achéens et crétois. S'il s'était jeté avec toutes ses forces sur l'Étolie, il eût d'un seul coup terminé la guerre. Mais, en s'amusant à assiéger Ambracie, il donna aux Étoliens le temps de se mettre en mesure de lui résister, et à Scopas, l'un de leurs chefs, de se jeter sur la Macédoine, d'en ravager les plaines et d'en piller ou incendier les temples. Les succès de ce brigand ranimèrent le courage de ses compa-

triotes, qui, selon l'usage, l'appelaient un héros. Philippe continuait le siége d'Ambracie, qui capitula le quarantième jour. De là il s'élança dans l'intérieur de l'Étolie, et y fit des conquêtes, mais en laissant les Achéens presque sans moyens de se défendre contre les irruptions d'Euripidas dans le Péloponnèse. Quand Philippe eut pris Ithorie, Pæanion, Élée, il se retira dans la Macédoine pour en chasser Scopas. Il prenait à cœur premièrement les intérêts particuliers de son royaume, et en second lieu seulement ceux de la confédération grecque.

Les Étoliens élurent un nouveau préteur; ce fut ce Dorimaque dont nous avons déjà parlé. Il débuta par des ravages dans l'Épire; il mit le feu au temple de Dodone, et pilla les présents qu'il y trouva suspendus. On était en hiver, et l'on ne s'attendait plus à voir Philippe en campagne. Cependant ce prince partit de Larisse à la tête de cinq mille sept cents hommes, traversa la Thessalie, l'Eubée, la Béotie, les terres de Mégare, vint à Corinthe, appela près de lui Aratus le père, écrivit aux villes d'Achaïe et au préteur Aratus fils, pour leur indiquer les lieux où il fallait se trouver sous les armes. Le rendez-vous général était à Caphyes. Ce nom n'était pas de bon augure; mais, avant d'y arriver, Philippe rencontra des troupes ennemies près du mont Apelaure, les mit en déroute, en extermina une moitié, envoya douze cents prisonniers à Corinthe, et poursuivit sa route. Plusieurs peuples du Péloponnèse le croyaient encore en Macédoine, et apprenaient en même temps son arrivée et son triomphe. En Arcadie, il eut peine à monter l'Oligyrte, à travers les neiges qui le couvraient : à Caphyes, le jeune Aratus

et les Achéens le rejoignirent ; l'armée, ainsi accrue, n'était pourtant que de dix mille hommes. Elle vint camper près de Psophis, place forte qu'Euripidas occupait. Philippe, observant la situation de Psophis, ne savait trop quel parti prendre. A l'occident, cette ville est fermée par un torrent impétueux, qui tombe des hauteurs voisines ; à l'orient, par le rapide et large Érymanthe ; au midi, le torrent se jette dans ce fleuve ; au nord, une colline fortifiée, enceinte de murailles, tient lieu de citadelle. Psophis est d'ailleurs environnée de remparts, et Euripidas y commande une forte garnison. Le roi de Macédoine, après quelque hésitation, ne veut plus considérer que l'avantage qu'il y aura pour lui à posséder une telle place, il se détermine à l'assiéger. Il passe l'Érymanthe, il approche avec un appareil formidable. Euripidas ne comprend pas comment on ose tenter cette entreprise, surtout en hiver ; il craint que Philippe n'ait des intelligences dans la ville, il fait une sortie par la porte située sur le point le plus élevé. Mais Philippe a dressé des échelles en trois endroits ; il a partagé son armée en trois corps. Le signal se donne, l'escalade commence en même temps des trois côtés. Après une défense courageuse, les assiégés abandonnent la ville et se retirent dans la citadelle, c'est-à-dire sur la colline ; ils n'y emportaient pas de quoi y subsister deux jours. On traita ; les Psophidiens rentrèrent dans leur ville, mais sous la puissance des Achéens, à qui Philippe la donna. Ce prince s'empara ensuite de Lasion et de Strate. Il vint à Olympie, où il sacrifia aux dieux, et fit avec les officiers de l'armée un festin splendide. Après s'être là reposées trois jours, les troupes se répandirent en Élide,

et s'enrichirent du butin qu'elles trouvèrent dans de riches campagnes. L'historien reproche aux Éléens leur nonchalance : qu'ils aiment la vie champêtre, ce goût n'a rien que d'honorable; mais ils négligent également l'art des combats et celui des négociations, sans lesquels il n'y a pas moyen d'obtenir ni de conserver la paix. Polybe prie les Éléens de ne pas trouver mauvais qu'il les exhorte à recouvrer leurs droits et à mieux comprendre leurs véritables intérêts. Ils s'étaient retirés avec tout ce qu'ils possédaient dans un château nommé Thalames. Philippe s'en empara, et y prit une immense quantité de meubles, beaucoup de bestiaux et plus de cinq mille esclaves. Son armée s'était si fort enrichie, que, ne la jugeant pas capable de rien entreprendre, il retourna camper à Olympie. La prise de Psophis et les autres événements qui viennent d'être indiqués sont de l'année 218, ainsi que ceux qui rempliront les dernières pages du quatrième livre.

Le malheur des Grecs confédérés était de ne plus trouver parmi eux de grands capitaines, et d'être ainsi obligés de se laisser conduire par un roi de Macédoine. Philippe avait encore auprès de lui un de ses tuteurs, nommé Apellès, qui conservait de l'ascendant sur son esprit. Cet homme n'aimait pas les Achéens; il les faisait frapper par des valets, les emprisonnait lorsqu'ils se plaignaient, permettait aux Macédoniens de leur enlever leur butin, et de les chasser des logements où ils étaient entrés les premiers. A la fin, de jeunes Achéens résolurent de ne plus souffrir ces indignes traitements. Aratus (il n'est pas dit si c'est le père ou le fils) se mit à leur tête, et adressa au roi des réclamations si vives, qu'Apellès reçut ordre de ne plus

rien commander aux Achéens, sans s'être auparavant concerté avec leur préteur. Philippe tenait de la nature d'excellentes qualités, une mémoire heureuse, un esprit délicat, une activité infatigable, la valeur d'un héros et les grâces d'un jeune prince. Comment tous ces dons se sont-ils flétris? Comment un roi, né pour le bonheur des humains, est-il devenu un odieux tyran? Faut-il le demander, Messieurs! les courtisans, les flatteurs, et l'enivrement du pouvoir absolu, l'ont corrompu comme tant d'autres. Mais Polybe n'est point arrivé à l'époque où il expliquera cette métamorphose. Philippe est encore un guerrier courageux, qui poursuit le cours de ses conquêtes, qui subjugue en six jours la Triphylie entière, qui arrête et punit les brigandages des Étoliens. Le perfide Apellès nourrissait toujours l'espoir d'opprimer les Achéens, et surtout de se venger des deux Aratus, qui avaient affaibli son crédit. Il accueillit et rechercha tout ce que ces deux hommes si distingués devaient avoir d'ennemis et d'envieux, présenta les plus malveillants au prince, leur ménagea ses bonnes grâces, et l'accoutuma ainsi à entendre mal parler des Aratus. Quand le moment vint où le congrès achéen devait élire un nouveau préteur, Apellès intrigua si adroitement, qu'il fit nommer, quoique avec peine, Épérate de Pharos, à l'exclusion de Timoxène, que les Aratus désignaient. Fier d'avoir donné un préteur de son choix à la confédération, il entreprit de perdre ses deux ennemis dans l'esprit du monarque; il lui dit qu'eux seuls avaient détourné les Éléens de s'allier à lui. Philippe se conduisit encore avec une parfaite loyauté. Il appela les Aratus, et enjoignit à Apellès de répéter devant eux cette dénonciation. Apellès la soutint effrontément;

mais Aratus le père y répondit avec cette fermeté imperturbable qui ne l'abandonnait jamais dans les affaires civiles. « Il n'y a, dit-il, qu'à mànder, sans délai, « ceux de qui Apellès tient ces renseignements, afin qu'ils « s'en expliquent devant lui. » On fit venir le chef des Éléens, qu'Apellès désigna, et qu'il croyait fort loin, peut-être même déjà dans les fers et au pouvoir des Étoliens. Heureusement ce chef se réfugiait de lui-même auprès de Philippe; il démentit formellement l'accusation. Philippe en conçut plus d'estime pour les Aratus, plus de soupçons sur Apellès, que toutefois il n'éloigna point, croyant devoir un reste d'égards à son ancien tuteur. Cet artificieux courtisan ne quittait pas prise : il saisissait toutes les occasions de nuire à tous les Achéens, surtout aux Aratus, à Taurion, qui commandait dans le Péloponnèse, et au capitaine des gardes, Alexandre. Seulement il enveloppait ses calomnies dans des louanges malignes, qu'il croyait propres à inspirer au jeune roi des sentiments de jalousie et de haine. Un peu plus tard, Apellès porta la peine de ses détestables manœuvres; mais, dit Polybe, n'anticipons point sur le cours des événements; il est temps de finir ce livre, καταστρέψομεν τὴν βίβλον ταύτην.

Plutarque, dans sa Vie d'Aratus, rapporte quelques-uns des faits que nous venons de recueillir, mais avec certaines modifications dans les détails et dans les aperçus. Par exemple, il ne croit pas que Philippe eût un naturel aussi heureux que Polybe le suppose. « Philippe, dit-il, s'est merveilleusement et estrange-« ment changé; estant devenu de roi gracieux, et de « jeune adolescent bien conditionné, homme vicieux, « dissolu, cruel et tyrannique. Ce qui, à dire vérité,

« n'estoit point un changement de nature, ains plus-
« tôt une déclaration, quand il ne craignoit plus per-
« sonne, de sa mauvaistié et méchanceté, laquelle avoit
« été par crainte longtemps couverte. » Avant de quitter le quatrième livre de Polybe, nous y remarquerons encore, vers la fin, un article qui concerne Lacédémone, et qu'il importe de joindre aux observations que nous avons déjà faites sur cette république, en lisant Thucydide, Xénophon et Polybe lui-même. En 218, un nommé Chilon, qui se croyait autorisé par sa naissance à prétendre à la royauté, supportait avec peine que les éphores lui eussent préféré Lycurgue. Pour exciter la discorde, il renouvela une proposition qu'on avait déjà faite depuis que la démagogie avait succédé au régime oligarchique. Il demanda un nouveau partage des terres; et ce projet eut bientôt deux cents partisans aussi entreprenants que Chilon. Conduits par lui, ils commencèrent par égorger les éphores; supplice que, selon Polybe, les magistrats avaient mérité en commettant des attentats du même genre. Le roi Lycurgue eut le bonheur de s'évader. Pour se consoler de l'avoir manqué, les conjurés massacrèrent tous les citoyens de son parti qu'ils rencontrèrent. Mais le peuple prit peu de part à ce mouvement; on craignait que Philippe n'envahît la Laconie; Chilon se retira secrètement. Ainsi s'affaiblissait de plus en plus cette république jadis si puissante. Les séditions la déchiraient, et les tyrans se succédaient renversés l'un sur l'autre. Un reste d'orgueil et d'esprit de domination l'empêchait d'entrer dans la ligue achéenne, qui seule alors aurait pu rétablir la liberté des peuples grecs, s'ils avaient eu de plus habiles généraux d'armée.

Quelques-uns des détails ou des éclaircissements compris dans le cinquième livre remontent jusqu'à l'an 222 avant notre ère; mais, en général, les faits qui y sont racontés ne correspondent qu'aux années 219, 218, 217, 216. Pour se former une idée de ce livre, on peut le concevoir comme divisé en trois parties : d'abord, la suite de la guerre Sociale ou des Achéens contre les Étoliens; et, en second lieu, les affaires d'Asie et d'Égypte, la guerre entre Antiochus et Ptolémée pour la Cœlésyrie. La troisième partie reprend les annales des Achéens, des Étoliens, des Macédoniens où les a laissées la première, et les conduit jusqu'à l'an 216. Je vous l'ai déjà prouvé, vous ne devez pas vous attendre à des événements qui aient un très-vif éclat, ni un très-haut intérêt; mais ce livre, qui, comme le troisième et le quatrième, se rapporte à peu près à la cent quarantième olympiade, achève d'exposer, dans le cours de cette petite période, les mouvements de tous les peuples alors connus.

En 218, Philippe, malgré les ravages qu'il venait d'exercer en Élide, n'avait plus de vivres ni d'argent pour se mettre en campagne; il assembla le congrès achéen à Ægium, et le transféra bientôt à Sicyone, où se trouvaient les Aratus, par le crédit desquels il obtint tous les secours qui lui étaient nécessaires. Il équipa des vaisseaux, et se rendit à Corinthe pour y préparer une expédition maritime. Mais Apellès et deux intrigants qu'il s'était associés, Léontius et Mégaléas, abusèrent à tel point de la confiance du jeune monarque, qu'ils dérangèrent ses finances, retardèrent ses approvisionnements, et le réduisirent à la plus déplorable pénurie. Il n'en voulut pas moins entreprendre le siége de Pa-

lée, ville forte de Céphallénie. Cette tentative échoua par les manœuvres de Léontius, qui avait corrompu les principaux officiers macédoniens. Ce traître conseillait au roi de passer à Messène, d'où les vents étésiens l'auraient empêché de revenir; il serait resté renfermé dans la Messénie pour tout le reste de la campagne, tandis que les Étoliens auraient sans obstacle ravagé la Thessalie et l'Épire. Aratus encore déjoua cette intrigue, et décida Philippe à porter la guerre en Étolie. Quand on fut sur les bords de l'Achéloüs, le parti de Léontius revint demander qu'on accordât à l'armée quelque repos; les Étoliens avaient besoin de ce délai pour défendre Therme qu'Aratus proposa d'attaquer à l'improviste, et qu'en effet on prit d'emblée. Les soldats macédoniens flétrirent cette victoire par d'horribles excès, que Polybe condamne avec une juste sévérité, quoique Philippe et ses amis les eussent approuvés comme représailles des violences exercées à Dodone par les Étoliens. Les lois de la guerre, dit-il, peuvent bien autoriser, obliger même à détruire des citadelles, à combler des ports, à diminuer enfin par divers moyens les forces de l'ennemi; mais brûler des temples, anéantir les produits des arts pacifiques, c'est fureur et barbarie; c'est abîmer sous les mêmes ruines les innocents et les coupables. Il est encore plus glorieux de vaincre par la justice et par la générosité que par les armes. Si l'on croyait Philippe excusable à cause de sa jeunesse, ses conseillers en seraient plus criminels. L'historien, quoiqu'il n'ait pas vécu en ce temps-là, a peine à croire qu'Aratus, le plus prudent et le plus modéré des hommes, ait eu la moindre part à de si graves attentats.

A peine sortie de Therme, l'armée de Philippe se vit poursuivie par des Étoliens et des Crétois : il fallut que l'arrière-garde fît volte-face et en vînt aux mains. Après un assez long combat les ennemis plièrent; on en tua une centaine. Le roi campa à Limnée, et, après un sacrifice aux dieux, donna un festin à ses officiers. Apellès, Mégaléas et Léontius en étaient; on s'aperçut qu'ils ne prenaient point part à la joie commune : à la fin du repas, ils cherchèrent Aratus et l'insultèrent; ce fut le signal d'un tumulte qu'on vint à bout d'apaiser. Philippe se contenta de réprimander les conjurés; mais ils répondirent que leur dessein n'était pas d'en rester là, et que tôt ou tard ils se vengeraient d'Aratus. A ces mots, le prince les fit arrêter, emprisonner, et les condamna à une amende. Léontius, qui n'avait pas été saisi, osa se présenter devant Philippe; il demanda qui donc avait été assez hardi pour porter les mains sur Mégaléas. « C'est moi, » répondit le monarque; et Léontius se retira, contenant à peine sa colère. On mit à la voile, on traversa le golfe, et en peu de temps la flotte parvint à Leucade.

De Leucade, Philippe aborde à Corinthe; il écrit aux villes du Péloponnèse d'envoyer leurs troupes à Tégée, où il se rend lui-même. Son approche épouvante les Lacédémoniens; il vient camper devant Amyclée : c'est un excellent territoire, à vingt stades de Sparte. La Laconie tout entière est en proie aux ravages de l'armée macédonienne. Cette armée n'avait point encore été rejointe par les Messéniens, qui néanmoins, sur l'ordre de Philippe, accouraient au nombre de deux mille fantassins et de deux cents cavaliers, tous hommes d'élite; mais ils tombèrent entre les mains d'une plus forte troupe,

conduite par le roi de Lacédémone Lycurgue, et ils essuyèrent un échec, qui les força de retourner chez eux par Argos. Pour jeter plus de clarté sur ses récits, Polybe croit devoir décrire la Laconie; car, dit-il, on ne conçoit jamais bien les faits, quand on n'étudie pas les lieux. Sparte est une ville ronde, située au milieu d'une plaine, et néanmoins renfermant quelques points plus élevés, quelques inégalités de terrain. Non loin de ses murs coule l'Eurotas, rivière profonde, et qui n'est point guéable durant la plus grande partie de l'année. A l'orient d'hiver, sont des montagnes escarpées, sur lesquelles est bâti Ménélée, et qui dominent l'espace compris entre la ville et le fleuve, espace dont la largeur est d'un stade et demi. Philippe avait ce défilé à traverser, et déjà Lycurgue occupait les hauteurs; les Spartiates avaient arrêté le cours de la rivière et détourné les eaux entre les collines et la ville, de telle sorte que la cavalerie ni l'infanterie n'y pouvaient marcher : défiler, sur un petit front, au pied de la montagne, était un parti périlleux. Philippe comprit qu'avant tout, il fallait déloger Lycurgue des postes qu'il occupait autour de Ménélée. Dès que Lycurgue s'aperçut qu'on avait formé ce projet, il donna le signal aux troupes de la ville, qui sortirent et se rangèrent en bataille sous les murs. Un combat s'engagea, dont le succès resta quelque temps incertain; les Spartiates cependant succombèrent, et Lycurgue profita de la nuit pour se sauver, avec une fort petite escorte, par des chemins détournés. Les Macédoniens allèrent vendre leur butin à Tégée et passèrent en Phocide. La conjuration de Léontius et de Mégaléas n'était pas éteinte; ils entretenaient le mécontentement par leurs discours, et

l'on vit un jour des bandes séditieuses piller les logements des officiers les plus distingués, forcer même les portes de la maison du roi. Ce prince crut devoir dissimuler encore, et retarder ses marches militaires. Apellès était absent; Léontius lui dépêcha des courriers pour le presser de venir le rejoindre. Apellès accourut de la Chalcide, où il exerçait des pouvoirs absolus, et ne daignait plus se souvenir qu'il les tenait de Philippe. Il ne parlait de ce prince que comme d'un pupille sans expérience et sans volonté : il arriva, entouré d'un cortége d'officiers et de soldats, et témoigna une surprise extrême, lorsqu'à la porte du roi, un licteur lui interdit brusquement l'entrée; il se retira plus confus encore qu'irrité. Son cortége se dissipa soudain; Mégaléas trembla lui-même et assura son salut par la fuite. La disgrâce d'Apellès n'était pourtant pas aussi complète que les courtisans l'avaient pensé; ils se trompent ordinairement sur ce point; ils abandonnent toujours trop tôt les personnages dont ils ont mendié les faveurs : ils sont pressés d'être ingrats. Philippe laissa quelques honneurs à son ancien tuteur; il s'entretenait quelquefois avec lui; mais il ne l'admettait plus à ses conseils. Au contraire, il ne quittait plus Aratus; il voulut loger chez ce citoyen à Sicyone, quoique les magistrats lui eussent offert et préparé une autre demeure. Apellès reçut l'ordre d'aller à Corinthe. Mégaléas s'était enfui sans payer l'amende de vingt talents à laquelle il était condamné; on mit en prison Léontius, qui s'en était porté garant. Mais les corps d'infanterie que Léontius avait commandés, avertis par lui de sa détention, épousèrent sa cause; ils demandèrent qu'on ne décidât rien contre lui qu'en leur présence; de-

mande qui, selon Polybe, n'excédait point la liberté dont usaient avec leur roi les troupes macédoniennes: ces guerriers offraient en même temps de payer en commun la somme dont leur ancien chef pouvait être redevable. Ce dernier témoignage d'affection irrita le jeune monarque, et perdit Léontius, à qui l'on avait précédemment pardonné les plus énormes fautes. Sur ces entrefaites, des lettres interceptées donnèrent lieu de soupçonner que les trois conjurés exhortaient les Étoliens à continuer la guerre, et leur représentaient Philippe comme un ennemi aux abois, dépourvu de munitions et de vivres, digne d'ailleurs par ses vices d'un mépris universel. Il n'est pas dit qu'Apellès eût écrit ces lettres; mais il en était soupçonné par son pupille; il périt dans les fers ainsi que Léontius; Mégaléas se donna la mort. Les Étoliens ne voulurent cependant pas déposer les armes, et Philippe s'en retourna en Macédoine, sans les avoir domptés. Le temps de la préture d'Épérate expirait : on lui donna pour successeur Aratus le père, qui avait déjà exercé dignement cette fonction. Épérate venait de la dégrader : il n'était estimé ni des Achéens ni des étrangers; personne ne lui obéissait; il avait laissé l'Achaïe sans défense, et de toutes parts ouverte aux incursions des Étoliens. Annibal campait alors sur les rives du Pô; Antiochus venait de soumettre la plus grande partie de la Syrie et envoyait ses troupes en quartier d'hiver; Lycurgue, roi de Sparte, poursuivi par les éphores, s'enfuyait en Italie. Là, Messieurs, se termine la première partie du cinquième livre de Polybe.

Il annonce que la seconde aura pour objet la guerre que se firent, au sujet de la Cœlésyrie, Antiochus, roi de

Syrie, et Ptolémée Philopator, roi d'Égypte. Il n'a pas voulu entremêler les affaires de l'Asie à celles de la Grèce, quoique les unes et les autres appartiennent à la même olympiade, cent quarantième. Quand il en sera aux olympiades suivantes, il distribuera les faits, non plus par pays, mais par années. D'autres ont promis, ainsi que lui, des histoires générales; Éphore seul en a su composer une; car ce nom ne convient point à des abrégés confus, où la guerre des Romains et des Carthaginois est expédiée en trois ou quatre pages. Il a conçu un plan plus vaste, et il veut le remplir fidèlement. Ayant donc représenté les progrès d'Annibal en Italie, puis les Achéens et Philippe aux prises avec les Étoliens dans la Grèce, il va raconter ce qui se passait dans le même temps en Asie, dénomination sous laquelle vous savez que les anciens comprenaient l'Égypte. Là régnait Ptolémée Philopator, qui s'était délivré en tuant son frère Maga, en 221, de tout péril domestique, et qui, maître de la Cœlésyrie et de l'île de Chypre, tenait en respect les rois de Syrie sur terre et sur mer. Se croyant ainsi en pleine sûreté, il se livrait aux plaisirs et à l'indolence. Le premier qui conspira contre lui fut le Spartiate Cléomène, alors réfugié en Égypte, et qui, après la mort d'Évergète, voulait retourner en Grèce, espérant de remonter sur le trône de Lacédémone, à la faveur de l'alliance que cette cité venait de contracter avec les Étoliens. Sosibius, principal ministre de Ptolémée, refusa nettement à Cléomène les munitions et les troupes que celui-ci demandait; et, pour ne pas lui laisser les moyens de se venger de ce refus, il l'enferma dans une grande maison. Cléomène, quoique sa prison fût vaste, résolut d'en sortir. Saisissant

un moment où la cour devait aller à Canope, il annonça qu'il était sur le pont d'être mis en liberté; et, sous ce prétexte, en réjouissance d'une si bonne nouvelle, il régala ses gardes. Quand il les eut enivrés, il passa au milieu d'eux sans être aperçu, et s'esquiva escorté de ses amis et de ses domestiques. Sur la place d'Alexandrie, ils rencontrèrent le gouverneur de cette ville, le renversèrent de son char, et invitèrent le peuple à la révolte. Ils se flattaient de forcer les portes de la citadelle, mais elles étaient barricadées. Désespérés, ils se frappèrent eux-mêmes de leurs poignards. Ainsi périt Cléomène, en 220. Peu de temps après, Théodote, gouverneur de la Cœlésyrie, Étolien de nation, et mécontent de la cour d'Égypte, livra les villes qui lui étaient confiées au roi de Syrie Antiochus. Mais, dit l'auteur, il convient de remonter à l'époque où le règne de cet Antiochus commença.

Après Séleucus Callinique, son fils aîné Séleucus Céraunus n'occupa guère que deux ans le trône de Syrie : il fut tué par trahison au delà du mont Taurus, et le second fils de Callinique, Antiochus (que nous surnommons le Grand), prit possession du royaume en 223. Il distribua le gouvernement des provinces entre Achée, Molon et Alexandre, et choisit pour premier ministre de son empire le Carien Hermias, qui avait déjà rempli cette fonction éminente sous Céraunus. C'était un homme haineux et cruel, qui en voulait surtout à un général nommé Épigène, dont le mérite lui portait ombrage. On apprit que le gouverneur Molon s'était révolté : Antiochus assembla son conseil; Épigène déclara que le roi devait partir à l'instant même, se montrer aux rebelles, les réprimer et regagner par sa

présence l'affection des habitants de la province. Épigène parlait encore lorsque Hermias s'écria : « Voilà le « conseil d'un perfide ; il y a longtemps que je sais que « cet homme trahit en secret l'État ; mais il vient de se « dévoiler, puisqu'il veut que le roi s'en aille avec peu « de troupes se mettre à la disposition des séditieux. » D'autres généraux furent chargés de marcher contre Molon, tandis qu'Antiochus entreprendrait de reconquérir la Cœlésyrie sur le roi d'Égypte. Il convenait à Hermias que le jeune Antiochus eût à la fois plusieurs guerres à soutenir, et que tant d'embarras et de périls lui rendissent son premier ministre de plus en plus nécessaire. Une prétendue lettre d'Achée arriva ; elle portait que ce gouverneur était vivement sollicité à la rébellion par Ptolémée Philopator, qui lui offrait des vaisseaux et de l'argent. Il n'en fallut pas plus pour décider Antiochus à une expédition en Cœlésyrie. On lui amenait alors Laodice, qui lui était destinée pour épouse, et dont le père, Mithridate, roi de la Cappadoce pontique, se vantait de descendre de l'un des sept Perses qui avaient tué le faux Smerdis. Antiochus conduisit Laodice à Antioche, la déclara reine, et poursuivit les préparatifs de la guerre. Cependant Molon faisait des progrès, et, pour nous indiquer les pays dont ce rebelle était maître, Polybe nous offre quelques détails géographiques. La Médie occupe le milieu de l'Asie, et surpasse les autres contrées en étendue comme par la hauteur des montagnes. On y remarque à l'est les plaines désertes voisines de la Parrhasie, les portes Caspiennes, les monts Tapyriens, dont la mer d'Hyrcanie n'est pas éloignée. Au sud, la Médie confine à la Mésopotamie et aux Apolloniates ; elle touche.

aussi à la Perse, et, de ce côté, elle est défendue par le Zagre, montagne haute de cent stades, où sont les Cosséens et d'autres barbares. A l'occident, la Médie joint les Atropatiens, après lesquels sont les peuples qui s'étendent jusqu'au Pont-Euxin. Au nord, enfin, elle est limitée par les Élyméens, les Aniaraces, les Cadusiens, et les Matiens, et par la région qui touche au Palus Mœotide. Ce passage, Messieurs, qui offre dans les manuscrits plusieurs variantes, plusieurs noms plus ou moins défigurés, a fort occupé les géographes modernes. Ils ne savent trop surtout ce que c'est que la Parrhasie ou Parousie. Strabon fait mention des Parrhasiens et Pline des Parrhasins, mais, au lieu de les placer, comme Polybe, à l'est de la Médie, ils les ont rapprochés des Cadusiens et des Matiens, qu'il met au nord. Quelques-uns soupçonnent qu'il s'agit de la Parthie ou pays des Parthes.

Antiochus était fort tenté d'abandonner la guerre de Cœlésyrie, et de marcher contre Molon, ce qui eût été réellement bien plus sage; mais Hermias n'y consentit pas : il envoya contre le gouverneur rebelle des troupes, commandées par un Achéen nommé Xénète et qui furent vaincues au passage du Tigre. Molon s'empare de Séleucie, puis de Suse, il est maître de la Babylonie et des pays voisins, jusqu'à la mer Érythrée, de la Mésopotamie jusqu'à Dure. Alors Épigène rappela et reproduisit le conseil qu'il avait donné : il assura que la présence du roi pourrait seule arrêter les progrès de la révolte. Hermias résista en vain : seulement il réussit à persuader au roi de ne point employer Épigène à cette expédition, et de le reléguer au contraire à Apamée. Peu après, Hermias forgea une lettre

qui était supposée écrite à cet officier par Molon ; et, sous ce prétexte, le commandant de la citadelle d'Apamée tua Épigène. Le ministre prouva que cet assassinat était un acte de justice et de haute sagesse; les courtisans n'en croyaient rien; mais ils se gardèrent bien de manifester leur incrédulité, et devinrent plus attentifs que jamais à ne contredire sur aucun point les avis du premier ministre. Il régla seul la marche de l'armée; par son ordre, le roi s'avance le long du Tigre. Un officier pourtant, nommé Zeuxis, se hasarda de représenter qu'on était infailliblement perdu, si l'on ne se hâtait de traverser ce fleuve. Quand on l'eut passé, un combat s'engagea près d'Apollonie. A l'aspect du roi, la plupart des révoltés se débandèrent, ainsi qu'Épigène l'avait prévu, et abandonnèrent Molon, qui échappa aux supplices par une mort volontaire. Zeuxis eut tout l'honneur de cette journée; mais, après la victoire, le roi pilla le camp de ses sujets, déjà rentrés presque d'eux-mêmes dans le devoir; Hermias en tortura un très-grand nombre, et accabla d'amendes ceux qu'il laissa vivre.

Fier d'un si heureux succès, Antiochus se tourna contre Artabazane, petit prince barbare, qui tenait sous sa domination les Atropatiens et quelques peuplades voisines. Hermias revenait toujours à son projet contre Ptolémée; considérant néanmoins qu'Antiochus pourrait bien courir quelque péril au milieu des Atropatiens, et que la mort de ce monarque laisserait la couronne à un prince nouveau-né, au nom duquel il régnerait longtemps lui-même, il permit d'attaquer Artabazane; celui-ci, étant fort vieux, conçut une vive épouvante, et se soumit à toutes les conditions qu'on

lui voulut imposer. En ce temps-là, Antiochus avait un premier médecin, appelé Apollophane, qui reconnut que la plus dangereuse maladie du prince était son aveugle soumission aux volontés de son ministre : il entreprit de le guérir d'Hermias. Le monarque lui confessa qu'il redoutait et haïssait ce personnage, mais qu'il ne savait comment secouer un joug qu'il portait depuis si longtemps. La première ordonnance d'Apollophane fut de feindre un violent mal de tête, afin d'éloigner pour quelques jours les gardes, et de ne recevoir que les médecins avec un très-petit nombre d'amis. Le lendemain, il fut prescrit au malade de sortir dès le point du jour, et d'aller prendre le frais; en sorte qu'Hermias ne le trouva point, quand il se présenta, comme ami, à la même heure que la veille : bientôt même, en l'absence du roi et des gardes, Hermias fut attaqué par d'autres amis, qui le poignardèrent; punition, dit Polybe, trop au-dessous de celle qu'il méritait. Ce qui est plus affreux est de lire ensuite que la femme de ce ministre fut tuée par des femmes, et ses enfants par des enfants. Le roi était de toutes parts félicité de ses exploits, mais surtout de s'être défait d'Hermias.

Achée, dans sa province, faisait à peu près comme Molon; il avait ceint le diadème et pris le titre de roi; il s'entendait avec Philopator. Pour les combattre à la fois l'un et l'autre, on proposait d'entrer le plus tôt possible dans la Cœlésyrie. Le médecin Apollophane, qui venait d'acquérir un très-grand crédit, et qui était de Séleucie, conseilla de s'emparer d'abord de cette ville. Elle est située sur la mer, entre la Cilicie et la Phénicie, près d'une montagne qu'on appelle le Coryphée, qui est séparée de la ville par une vallée profonde.

Là, sur une côte bordée de précipices et d'affreux rochers, la mer vient baigner un fauboug et des marchés, au delà desquels Séleucie est entourée de fortes murailles, qui renferment des maisons et des temples magnifiques. On n'y peut entrer que par un escalier fait exprès. On voit près de la ville les bouches de l'Oronte, qui a traversé Antioche et la plaine d'Amycé, en venant du Liban et de l'Antiliban où il a ses sources. Les habitants de Séleucie, malgré les récompenses qu'on leur offrait, refusèrent d'ouvrir leurs portes; les officiers subalternes de la garnison se montrèrent plus traitables, et déterminèrent le commandant à capituler dès le commencement de l'attaque. Antiochus entra donc, et se conduisit avec beaucoup d'humanité. La prise de Séleucie est l'un des premiers faits de cette guerre, dans le cours de laquelle Antiochus pénétra dans la Cœlésyrie, attiré et favorisé, comme nous l'avons déjà dit, par Théodote, qui gouvernait cette contrée au nom du roi d'Égypte. A chaque pas que l'on fait dans cette histoire, on voit tous les monarques absolus de ce temps trahis par leurs serviteurs. Ptolémée manquait de généraux et d'officiers égyptiens qui eussent quelque habileté; il fut obligé de confier à des Grecs le commandement de tous les corps de son armée. Au lieu de se battre, on négocia, on se trompa mutuellement, ce qui est plus honteux et moins horrible que de s'entre-détruire; on conclut une trêve de quatre mois. La guerre ne redevint très-active qu'en 218; mais alors il se livra plusieurs combats sur terre et sur mer entre les Égyptiens et les Syriens. Antiochus s'empara de quelques places. Campé devant Sidon, il n'osa en tenter le siége, et prit le chemin de Philotérie, lieu situé sur le lac où

se jette le Jourdain. Il prit et Philotérie et Scythople : y ayant mis des garnisons, il passa les montagnes, et arriva près Atabyrion, ville bâtie sur une hauteur de plus de quinze stades; c'est le Thabor, ou, comme dit Josèphe, l'Itabyrius. Le roi de Syrie s'en rendit maître. Là vinrent se donner à lui un gouverneur et des officiers au service de l'Égypte; ils passèrent dans l'armée syrienne avec leurs troupes, leurs chevaux et toutes les forces dont ils disposaient. L'Arabie entière se déclara pour Antiochus; Pella, Came, Gephre, Abila, Gadare, Samarie, lui ouvrirent leurs portes. Le siége de Rabbatamane lui coûta un peu plus de peine; après y être entré, il alla hiverner à Ptolémaïs.

Les récits qui suivent nous conduisent dans l'Asie Mineure : la ville de Pedlénisse, assiégée par les Selgiens, implore le secours d'Achée, qui lui envoie six mille fantassins et cinq cents chevaux. Les Selgiens, informés de l'arrivée de ce renfort, s'emparent des défilés et rompent les chemins où il doit passer; mais Achée les trompe par des négociations frauduleuses, et recueille seul les fruits de plusieurs combats obscurs, quoique très-sanglants : il subjugue une grande partie de la Pamphylie, court à Sardes, harcelle Attale, roi de Pergame, menace Prusias, et inspire l'effroi à tous les pays en deçà du mont Taurus. Attale, avec un corps de Gaulois Tectosages, entra dans les villes que la crainte avait mises au pouvoir d'Achée, pénétra dans la Mysie, et n'éprouva nulle part presque aucune résistance, aucun revers, jusqu'à ce qu'une éclipse de lune arrêtât soudainement la marche des Gaulois. Ils déclarèrent que ce phénomène était un présage qui ne leur permettait pas d'aller plus loin; ils étaient las d'une si

longue route, où, selon leurs usages, leurs femmes et leurs enfants les suivaient dans des chars. Cette éclipse, loin de servir à fixer la date de l'événement, a contribué au contraire à introduire des variations dans les tables chronologiques: Scaliger la prend pour celle du 21 août 217, Pétau pour celle du 20 mars 219. Cette seconde opinion serait à préférer; car l'éclipse du 20 mars 219 a été totale, et celle de 217 ne l'a point été. Mais il y en a eu deux en 218, toutes deux totales; l'une le 9 mars, l'autre le 1er septembre; et l'une ou l'autre conviendrait mieux peut-être au temps de cette expédition d'Attale. Quelle qu'en soit la vraie date, Attale profita de cette occasion pour renvoyer les Gaulois, qui ne lui étaient plus utiles, qui lui désobéissaient souvent, et de la part desquels il craignait quelque infidélité plus grave; il les fit conduire à l'Hellespont, et se retira, avec le reste de son armée, à Pergame.

Antiochus et Ptolémée rentrent en campagne en 217, Ptolémée part d'Alexandrie avec une infanterie de soixante-dix mille hommes, une cavalerie de cinq mille, et soixante-treize éléphants. Antiochus a cinq mille hommes de troupes légères; dix mille armés à la macédonienne, et presque tous portant des boucliers d'argent; une autre phalange de vingt mille hommes; deux mille archers et frondeurs; en outre, mille Thraces, dix mille Arabes, cinq mille Grecs, et neuf mille autres étrangers: voilà son infanterie. Le total en est de soixante et deux mille hommes; sa cavalerie est de six mille, et il a cent deux éléphants. Les deux armées se rencontrèrent à Raphie, place frontière de la Cœlésyrie. Là Théodote, qui, après avoir longtemps servi Ptolémée, s'était

livré à Antiochus, conçut l'espoir de terminer aussitôt la guerre, par un coup digne d'un Étolien tel que lui. Il entre, avant le point du jour, avec deux compagnons, dans le camp égyptien; on ne le reconnaît point; il va droit à la tente du roi, y trouve trois hommes endormis qu'il poignarde, et revient impunément au camp d'Antiochus; mais il n'avait égorgé que deux officiers et un médecin; le roi avait découché; il reposait dans une autre tente. Cinq jours après, une bataille se livra. Polybe expose, à son ordinaire, la disposition de l'une et de l'autre armée; mais il supprime les harangues prononcées des deux côtés. C'étaient, dit-il, exhortations, prières, promesses; il fallait se rendre digne de la gloire passée et des récompenses futures. Ce sont, en effet, d'ordinaire les deux points de ces oraisons. Ptolémée, en parcourant les rangs de ses soldats, était accompagné de sa sœur Arsinoé. Après avoir péroré, il revint avec elle à son aile gauche; Antiochus était en face, à l'aile droite des Syriens. On sonne la charge, et les éléphants commencent l'action. C'était, selon Polybe, un très-beau spectacle que de voir ces animaux fondre de front les uns sur les autres, et se battre avec fureur, se prendre par les dents, se pousser de toutes leurs forces, jusqu'à ce que la trompe de l'un eût détourné celle de son adversaire, et percer à coups de dents enfin ceux qui prêtaient le flanc. Mais la plupart des éléphants de Ptolémée, ainsi qu'il est naturel à ceux d'Afrique, ne purent soutenir ni l'odeur ni les cris de ceux d'Asie, qui sont d'ailleurs plus grands et plus robustes. La garde de Ptolémée fut ainsi renversée : en même temps Antiochus attaqua la cavalerie égyptienne, et mit en déroute toute l'aile gauche ennemie. A l'autre

aile, le sort des armes était tout contraire : les Égyptiens y étaient vainqueurs. Au milieu, le choc fut terrible : les Syriens le soutinrent quelque temps ; mais ils succombèrent enfin, n'étant pas soutenus par leur roi, qui, encore inexpérimenté, croyait avoir triomphé, et s'amusait à poursuivre des fuyards. Vaincu, il alla camper à Gaza, laissant sur le champ de bataille de Raphie dix mille fantassins, trois cents chevaux, quatre mille prisonniers et trois éléphants. Ptolémée n'avait perdu que deux mille deux cents hommes. Ainsi plus de douze mille guerriers périrent ce jour-là, ayant combattu pour savoir lequel des deux rois se dirait maître de la Cœlésyrie, et y serait trahi par le gouverneur qu'il y établirait.

Le roi d'Égypte entre daus Raphie; il prend d'emblée les autres villes. C'est à qui rentrera sous sa domination; chacun prétend lui avoir toujours souhaité le succès qu'il vient d'obtenir. Il est, dit Polybe, fort ordinaire aux hommes, dans les temps de révolutions, de s'accommoder aux circonstances, et de suivre tous les mouvements de la fortune : mais les peuples de la basse Syrie ont, plus que les autres, une disposition naturelle à cette politique versatile. On en a dit autant, Messieurs, de presque tous les peuples qui ont eu les mêmes occasions d'adresser successivement leurs hommages à divers potentats. L'historien ajoute néanmoins que, de tous temps, les Syriens avaient eu de la vénération pour la maison des Ptolémées : ils comblèrent d'honneurs l'heureux Philopator : couronnes, autels, sacrifices, rien ne fut négligé. Antiochus, ne comptant plus sur la fidélité qu'ils lui avaient aussi promise, demanda la paix, et obtint une trêve d'un an. Un trem-

blement de terre venait de renverser les murs et le colosse de Rhodes. Jamais on n'a mieux tiré parti d'un malheur que ne le firent alors les Rhodiens; leurs plaintes éloquentes touchèrent les villes et les rois. Syracuse leur donna près de cent talents d'argent, et Ptolémée bien davantage. Trois mille talents pour élever le colosse n'étaient qu'une faible partie de ses magnifiques offrandes. Antiochus lui-même leur fit des largesses; ils en reçurent de Prusias, de Mithridate, et de tous les États de l'Asie. Polybe entre ici dans de longs détails; et, pour s'en excuser, il déclare que son dessein a été de mettre ces libéralités en contraste avec l'avarice des princes de son temps. Ils croient avoir été généreux, quand ils ont donné quatre ou cinq talents; et, pour des bienfaits si restreints, ils exigent une reconnaissance sans bornes.

Nous arrivons, Messieurs, à la dernière partie du cinquième livre, dans laquelle, ainsi que je vous l'ai annoncé, l'auteur reprend l'histoire de la ligue achéenne. Vous avez vu Aratus le père redevenir préteur des Achéens, au commencement de l'année 217. Pyrrhias l'était chez les Étoliens; et le roi Lycurgue rentrait dans Sparte, rappelé par les éphores. Lycurgue et Pyrrhias se mirent en même temps en campagne, et s'avancèrent de concert contre la Messénie. Aratus, par de sages dispositions, arrêta leur marche; mais il avait à calmer des dissensions intestines qui agitaient certaines cités, et particulièrement les Mégalopolitains; il en vint à bout. Pyrrhias ne réussissant point dans son expédition, les Étoliens, indisposés contre lui, reprirent Euripidas pour chef, et recommencèrent avec lui le cours de leurs ravages. Lycus, propréteur achéen,

les repoussa. Bientôt ils reparurent, conduits par un nouveau préteur qui se nommait Agétas, et ils ravagèrent l'Acarnanie et l'Épire; leurs succès n'eurent ni éclat ni durée : Agétas ne put échapper aux piéges, d'ailleurs assez grossiers, qu'on lui tendit, et se hâta de faire retraite.

De son côté, Philippe, roi de Macédoine, échouait aussi dans quelques entreprises : il tenta vainement d'escalader Mélitée, ville de la Phthiotide en Thessalie; il avait employé des échelles trop courtes : à ce propos, l'historien promet d'exposer, dans un autre endroit, une méthode aisée et sûre pour les escalades. Philippe réussit mieux à Thèbes, autre ville de la Phthiotide, qu'il appela Philippopolis, quand il l'eut prise et peuplée de Macédoniens. Les habitants indigènes furent vendus à l'encan; là, le roi de Macédoine reçut plusieurs ambassadeurs, entre lesquels on distinguait ceux du roi d'Égypte Ptolémée; ils venaient négocier la paix. Philippe n'était pas pressé de la conclure; il lui restait des projets à poursuivre; il répondit qu'il fallait avant tout se bien assurer des dispositions des Étoliens. Ses favoris l'entretenaient dans ses desseins ambitieux : il partit avec eux pour les jeux Néméens, qui devaient se célébrer à Argos; il y apprit les succès d'Annibal contre les Romains. Démétrius de Phares, l'un de ses courtisans, lui mit en tête de laisser là les Étoliens, pour attaquer les Illyriens, passer en Italie, et s'y rendre le maître du monde. Ce discours enchantait un jeune roi, entreprenant, heureux jusqu'alors, et dont les ancêtres avaient aspiré à l'empire universel. Aratus, à qui ce grand projet ne fut pas communiqué, était d'avis de saisir, pour traiter de la paix, le moment où

les Étoliens venaient d'essuyer des revers. On entama donc des conférences avec eux; et d'abord on demanda que de part et d'autre chacun gardât ce qu'il possédait; ils y consentirent. Les autres articles entraînèrent de longs débats, dans lesquels Polybe s'abstient d'entrer; mais il rapporte, sous la forme indirecte, une harangue très-pacifique de l'un des négociateurs, Agélaüs de Naupacte. Il y était démontré que tous les Grecs avaient des intérêts communs à défendre ensemble contre les barbares, et qu'ils devaient surtout considérer attentivement ce qui se passait en Italie, d'où les vainqueurs, soit carthaginois, soit romains, ne tarderaient point à s'élancer sur la Grèce et la Macédoine; qu'il fallait se tenir prêts à conjurer ou dissiper l'orage qui allait fondre de l'occident sur les nations orientales; qu'il importait surtout à Philippe de donner une attention sérieuse à de si graves circonstances. Nous voilà, dit Polybe, arrivés au temps où les affaires des Grecs se rattachent à celles d'Italie et d'Afrique; c'est ce qu'il s'était proposé d'expliquer par tout ce qui précède.

Après avoir fait la paix avec les Étoliens, les Achéens élurent Timoxène pour préteur. Chaque cité du Péloponnèse reprit ses lois, ses terres, ses habitudes et ses fêtes. Cependant Ptolémée s'était déjà, en 216, réarmé contre ses propres sujets révoltés. Antiochus avait fait alliance avec Attale, et marchait contre Achée. Les Étoliens supportaient avec peine le sage gouvernement d'Agélaüs, l'homme auquel ils devaient la paix, et que, dans le premier mouvement de leur reconnaissance, ils avaient élu préteur. Philippe, de retour en Macédoine, préparait une expédition contre les Illy-

riens; il équipait cent vaisseaux; il exerçait les Macédoniens aux manœuvres navales. Mais à peine les eut-il embarqués, qu'une terreur panique les saisit, et l'atteignit lui-même. Prusias, vers le même temps, remporta sur les Gaulois une victoire éclatante, qui rassura les villes de l'Hellespont. En Italie, après la bataille de Cannes, la plupart des peuples se jetaient dans le parti d'Annibal. « Je m'arrête, dit l'historien; j'ai terminé le « récit des événements arrivés dans la cent quaran- « tième olympiade. » Ces quatre années ont en effet rempli les livres III, IV et V. Le troisième a été consacré à la guerre d'Annibal en Italie; les deux autres, aux affaires de la Grèce et de l'Asie, durant cette période, c'est-à-dire les années 220, 219, 218, 217, et 216 avant notre ère : car il faut, Messieurs, que nous réunissions ces cinq termes, attendu que la cent quarantième olympiade, commençant le 23 juillet 220, ne finit que le 20 juillet 216.

Les dernières lignes du cinquième livre de Polybe annoncent que le sixième traitera de la constitution de la république romaine. Mais nous n'avons que des fragments de ce livre, non plus que de ceux qui le suivaient. Dans notre prochaine séance, nous recueillerons ce qui reste d'articles instructifs de ce livre VI, et des suivants jusqu'au dix-septième inclusivement.

HUITIÈME LEÇON.

EXAMEN DES FRAGMENTS DES LIVRES SIX A QUINZE.

Messieurs, si Polybe n'avait écrit que les cinq livres dont nous nous sommes occupés dans nos dernières séances, l'introduction, qui remplit les deux premiers, serait sans proportion avec la partie d'histoire proprement dite que les trois autres contiennent. En effet, ces deux premiers livres nous ont offert un tableau des événements arrivés durant vingt-cinq ans, entre les années 246 et 220 avant Jésus-Christ; et ils en ont même rappelé quelques-uns de fort antérieurs, par exemple la prise de Rome par les Gaulois, en 390. C'eût été remonter bien haut, et s'arrêter bien longtemps à de simples préliminaires, s'il n'eût été question que de raconter ce qui s'était passé en Italie, en Grèce et en Asie, durant une seule olympiade. Or tel a été l'unique objet des livres III, IV et V. Vous avez vu qu'ils ne correspondent qu'à la cent quarantième olympiade, qui s'est ouverte au milieu de l'an 220 avant notre ère, et fermée au milieu de l'an 216. Polybe vous y a raconté la seconde guerre punique jusqu'à la bataille de Cannes, la guerre soutenue contre les Étoliens par la confédération achéenne et par le roi de Macédoine Philippe, la guerre de Cœlésyrie entre Ptolémée Philopator, roi d'Égypte, et le roi de Syrie Antiochus. Mais les trente-cinq livres suivants, dont nous n'avons plus que des débris, s'étendaient sur quatorze autres olympiades, de l'an 219 à 167 avant l'ère chrétienne; ils

comprenaient l'alliance de Philippe de Macédoine avec Annibal contre les Romains, avec Antiochus contre l'Égypte; les exploits de Philopœmen en Grèce, et ceux de Lycortas, père de notre historien; les triomphes de Rome, en Afrique, en Asie, en Europe; la défaite de Persée, fils de Philippe, et la réduction de la Macédoine en province romaine. Les fragments qui restent de ce grand corps d'histoire sont de quatre espèces : les plus considérables se sont trouvés en certains manuscrits de Polybe, à la suite des cinq premiers livres ou séparément; mais les fragments de ce premier genre ne vont que jusqu'au livre dix-septième; d'autres font partie de la compilation formée au dixième siècle par ordre de Constantin Porphyrogénète, sous le titre d'*Extraits des ambassades* : la publication en est due à Fulvio Orsini. Un autre recueil qui, par l'ordre du même empereur, a été composé d'exemples de vertus et de vices, a fourni une troisième classe d'extraits mis au jour par Henri Valois. En quatrième lieu enfin, on a rassemblé les pages ou les lignes de Polybe qui avaient été citées par divers auteurs classiques venus après lui, ou copiées par des compilateurs du moyen âge. Nulle part, les fragments de ces quatre espèces ne sont mieux réunis et mieux classés que dans l'édition de Polybe donnée par M. Schweighaeuser. Cet habile éditeur les a distribués selon la série de trente-cinq livres, depuis le sixième jusqu'au quarantième, et de telle sorte, que presque tous les faits s'y présentent dans l'ordre chronologique. Il ne reste du moins qu'un très-petit nombre d'articles peu importants, dont il n'a pas été possible de reconnaître la place. Mais quelques soins qu'on ait apportés à recueillir et à ranger tous

ces extraits, ils n'équivalent point ensemble à un cinquième des livres dont ils sont les restes; il n'y a plus moyen d'y suivre immédiatement le cours de l'histoire; les lacunes y seraient trop fréquentes et trop considérables; il les faudrait remplir par les récits des écrivains postérieurs à Polybe, tels que Diodore de Sicile, Tite-Live et Plutarque; et il est plus naturel d'attendre le moment où nous étudierons leurs ouvrages, pour en rapprocher les faibles débris du sien. Je n'entreprendrai pas non plus, Messieurs, de vous indiquer, l'un après l'autre, ces fragments innombrables, de les désigner par les faits ou les objets qu'ils concernent. Il n'en résulterait qu'une table aride et fastidieuse. Je ne m'arrêterai donc qu'aux articles remarquables par leur étendue, ou par le caractère des notions qu'ils présentent; et je ne ferai aucune mention des autres. C'est ainsi que nous pourrons parcourir aujourd'hui les dix livres qui suivent le cinquième: ce sont ceux dont les principaux fragments, retrouvés en des manuscrits de Polybe, proviennent, selon la conjecture un peu hasardée de quelques savants, du travail que Brutus avait fait sur l'ouvrage de cet historien. A l'égard des autres livres, desquels il ne subsiste que des passages cités par divers auteurs, et les extraits consignés dans les deux compilations de Constantin Porphyrogénète, nous en prendrons connaissance dans notre séance prochaine.

Les livres VI, VII et VIII correspondaient à la cent quarante et unième olympiade, que terminait, en 212, la prise de la ville et non de la citadelle de Tarente, par Annibal. Mais il paraît qu'aucun récit n'était entamé dans le sixième livre, et que l'auteur l'avait

consacré tout entier à des considérations générales sur le gouvernement et les lois de la république romaine. Communément, dit-il, on compte trois sortes de gouvernements, la royauté, βασιλείαν, l'aristocratie et la démocratie; mais cette énumération est fort inexacte; on se trompe si l'on veut dire qu'il n'y a pas d'autres systèmes politiques que ceux-là ; on se trompe encore plus, si on prétend les indiquer comme les meilleurs. D'abord chacun de ces trois mots signifie deux choses très-différentes, l'une bonne et l'autre mauvaise. La puissance, confiée par tous à un seul pour leurs intérêts communs, exercée légitimement et sans violence, est fort distincte de la tyrannie, de la royauté absolue ou usurpée, quoiqu'on semble les confondre sous le même nom. Le système où les plus justes et les plus sages sont choisis pour conduire les affaires publiques, n'a rien de commun, si ce n'est encore le nom, avec l'oppression du grand nombre par le petit. Les délibérations régulières d'un peuple, et les droits qui appartiennent à la majorité, diffèrent essentiellement des mouvements effrénés d'une populace turbulente. Il faudrait donc, pour embrasser tous les résultats que donne l'analyse, et pour correspondre à tous les faits historiques, il faudrait, dit Polybe, six mots au lieu de trois; monarchie et domination tyrannique, aristocratie et oligarchie, démocratie et ochlocratie. Mais les meilleurs gouvernements ne seraient indiqués par aucun de ces termes pris isolément; car il y en a trois qui n'expriment que des fléaux; et les formes légitimes que les trois autres désignent ont besoin, toujours selon Polybe, de se combiner l'une avec l'autre, pour garantir les droits individuels et l'ordre social. Chacune d'elles, en restant

seule, se corrompt infailliblement; toute constitution politique qui sera simple, qui n'aura qu'un seul élément, deviendra dangereuse, πᾶν εἶδος πολιτείας ἁπλοῦν καὶ κατὰ μίαν συνεστηκὸς δύναμιν, ἐπισφαλὲς γίγνεται. Pour justifier cette doctrine, Polybe a recours à l'histoire; il montre comment l'aristocratie pure, en dégénérant en oligarchie, a provoqué, par des excès, l'établissement du régime démocratique, qui, entraîné bientôt lui-même à se transformer en ochlocratie, a fait naître, du sein des troubles, la monarchie, d'abord tutélaire, mais à son tour oppressive, lorsqu'elle n'a pas eu de contre-poids. Polybe cite comme modèles des constitutions mixtes, et en preuve de leurs salutaires effets, les républiques de Sparte et de Rome; il voit, dans l'une et dans l'autre, la puissance populaire, l'autorité patricienne, et le pouvoir monarchique exercé chez les Lacédémoniens par deux rois, et par deux consuls chez les Romains; car il ne jette pas les yeux sur les temps antérieurs à l'expulsion de Tarquin le Superbe; et il dit en propres termes que le consulat est monarchique et royal, μοναρχικὸν καὶ βασιλικόν. Je doute, Messieurs, qu'il y ait assez de précision dans les deux chapitres qui traitent du gouvernement de ces deux républiques. Par sa nature même, le mot de monarque exprime l'unité : deux magistrats suprêmes, entre lesquels l'autorité se partage, peuvent bien s'appeler consuls, et même rois, si l'on veut : mais il y a quelque contradiction à leur appliquer le nom de monarque. D'ailleurs ceux de Rome étaient électifs et temporaires; et il y aurait aujourd'hui peu de justesse ou peu de bonne foi à trouver là l'élément monarchique qui entre dans nos constitutions mixtes. On aurait peut-être

bien aussi quelques inexactitudes à reprendre dans la notice historique relative à la distribution des pouvoirs chez les Romains; et, sur cet article, il est plus sûr de s'en rapporter à Tite-Live, quoique Polybe ait longtemps habité Rome, et vécu dans la société des hommes d'État. Des étrangers saisissent presque toujours assez mal ces détails de politique intérieure, et se contentent d'aperçus approximatifs. A cet égard toutefois le texte de Polybe est beaucoup moins fautif que la traduction de dom Thuillier, où on lit, par exemple, que le droit de faire les sénatus-consultes appartient aux consuls : le grec porte τὸν ὅλον χειρισμὸν τῶν δογμάτων ἐπιτελοῦσι, littéralement, *omnem manutractationem decretorum ad finem perducunt,* ils mettent à fin toute l'exécution des décrets. Au surplus, l'historien avertit qu'il expose à peu près, πλὴν ὀλίγων τινῶν, l'état des choses, et qu'il y pourra bien survenir des changements. Nous ne pourrions donc le suivre dans ces détails, sans entamer de longues discussions, et surtout sans rapprocher de ses témoignages, ceux des auteurs romains. On voit qu'il a donné plus d'attention au régime militaire de cette république, d'abord parce qu'il s'était voué lui-même à la profession des armes, et aussi parce qu'il s'agit de pratiques plus matérielles, plus immédiatement visibles. Ce qu'il dit de la levée des troupes, de la castramétation, du service des soldats dans les camps, des peines et des récompenses militaires, a fourni d'excellents matériaux à plusieurs dissertations modernes, et particulièrement aux mémoires académiques de Lebeau sur la légion romaine. Si l'on se reporte à l'époque où écrivait Polybe, vers le milieu du second siècle avant notre ère, on voit

que tous les renseignements qu'il donne sont fidèles et d'accord avec ceux que Tite-Live applique à ces mêmes temps; mais, auparavant et après, plusieurs circonstances changent. Ainsi, avant l'an 172, les levées ne sont pas faites par les tribuns, mais par les consuls assis sur leur chaise curule dans la place publique : *Positis sellis, delectum habebant,* dit Tite-Live. Polybe ne nous apprend pas quelle peine subissaient ceux qui refusaient de s'enrôler; c'est qu'en effet elle a fort varié : elle a été, selon les temps, plus ou moins rigoureuse. Notre historien ne quitte les institutions de Rome qu'après les avoir comparées à divers autres systèmes politiques, non pas pourtant à celui de Platon, qui est fort vanté, dit-il, mais qui ne devra être admis à disputer la prééminence que lorsqu'il aura été mis à l'épreuve. Jusque-là Polybe ne connaît rien de plus parfait que ce qu'il voit chez les Romains; il conçoit pour eux presque autant d'enthousiasme que Xénophon pour Lacédémone; il admire tout dans leurs lois et dans leurs mœurs, tout jusqu'à leurs superstitions, quoiqu'il les trouve excessives, puériles, indignes d'un esprit raisonnable. Selon lui, une populace mobile, passionnée, irascible, a besoin d'être contenue par ces tragiques fictions et par ces terreurs chimériques, τοῖς ἀδήλοις φόβοις καὶ τῇ τοιαύτῃ τραγῳδίᾳ τὰ πλήθη συνέχειν. C'est une étrange manière de recommander des croyances que de déclarer qu'on rougirait de les partager, et qu'on n'y voit qu'une invention mensongère de la politique.

L'article le plus remarquable qui nous reste du septième livre est le texte d'un traité conclu, en 215, entre Carthage et le roi de Macédoine Philippe. « Alliance

«que jurèrent Annibal, général, Magon, Murcane, Bar-
«mocare, et tous les sénateurs carthaginois présents à
«l'armée, avec Xénophon Athénien, que nous a député le
«roi Philippe, pour lui, les Macédoniens et leurs alliés.
«Et ce traité a été juré par-devant Jupiter et Junon et
«Apollon, devant le dieu de Carthage et Hercule et
«Iolaüs, devant Mars, Triton, Neptune, devant les dieux
«compagnons de l'expédition, et le Soleil, la Lune et la
«Terre; les fleuves, les prés et les eaux; tous les dieux
«qui règnent à Carthage; tous ceux qui ont sous leur
«empire la Macédoine et le reste de la Grèce; tous ceux
«qui président à la guerre, lesquels interviennent tous à
«ce traité et le sanctionnent par leur présence. Annibal
«général a dit, et avec lui les sénateurs qui l'accom-
«pagnent, et tout ce qu'il y a de Carthaginois dans son
«armée ont dit : de votre bon plaisir et du nôtre, soit
«établi entre nous ce lien social d'amitié et de bienveil-
«lance, de telle sorte que nous soyons amis et frères à
«ces conditions : que, par Philippe et les Macédoniens et
«les autres Grecs et leurs alliés, soit garanti le salut des
«seigneurs carthaginois, et d'Annibal général, et de ceux
«qui sont avec lui, et de ceux qui sont sous la domina-
«tion de Carthage, qui vivent sous ses lois; ensemble
«le salut d'Utique, et de toutes les cités et nations qui
«obéissent à Carthage, et de ses soldats et alliés; comme
«aussi de toutes les cités et nations qui nous sont unies
«d'amitié en Italie, dans la Gaule et la Ligurie, et de
«tous ceux qui contracteront alliance avec nous dans
«cette région. Pareillement nous serons les défenseurs
«du salut de Philippe roi, et des Macédoniens et des
«autres alliés grecs : ils seront conservés et garantis
«par les armées des Carthaginois, et par la cité d'Utique,

« et par toutes les villes et nations qui obéissent à Car-« thage, par ses alliés et soldats, enfin par les villes et « peuples qui nous sont associés en Italie, Gaule et Li-« gurie, et tous autres qui s'allieraient à nous dans les « mêmes lieux d'Italie. Nous ne nous surprendrons point « mutuellement par des artifices secrets; nous ne nous « tendrons point d'embûches; mais, avec toute promptitu-« de et bienveillance, sans dol et sans piége, vous serez les « ennemis des ennemis de Carthage, à l'exception des rois, « cités et ports qui sont en alliance et en amitié avec « vous; semblablement, nous serons les ennemis des en-« nemis du roi Philippe, à l'exception des rois, villes « et peuples dont nous sommes les alliés et les amis. « Vous serez nos associés dans cette guerre que nous « faisons aux Romains, jusqu'à ce que les dieux nous y « donnent, à nous et à vous, un succès définitif; et vous « nous fournirez des secours, selon qu'il sera besoin et « que nous en serons convenus... Que si, dans cette guerre « que nous faisons aux Romains et à leurs alliés, les « dieux nous favorisent assez, vous et nous, pour que les « Romains nous demandent paix, alliance et amitié, nous « ne traiterons avec eux qu'en vous comprenant dans « l'alliance que nous contracterons avec leur république, « et à condition qu'il ne leur sera pas permis de vous « déclarer la guerre, qu'ils n'auront sous leur puissance « ni les Corcyréens, ni les Apolloniates, ni Dyrrachium, « ni Phares, ni Dimalle, ni les Parthins, ni l'Atintanie, « et qu'ils rendront à Démétrius de Phares tous ceux « des siens qu'ils retiendraient dans leurs États. Que si « les Romains entreprennent ensuite une guerre nouvelle « contre vous et contre nous, nous nous porterons ré-« ciproquement les secours nécessaires. Il en sera de

«même en toute guerre qui nous serait déclarée à «nous ou à vous par toute autre puissance, à l'excep«tion des rois, villes et peuples qui sont actuellement «nos amis et nos alliés. Si, dans la suite, nous jugeons à «propos de retrancher ou d'ajouter quelque chose à ce «traité, nous ne le ferons que du consentement des deux «parties.» Tel était, Messieurs, le style diplomatique de cette époque; vous voyez qu'il n'a pas fait de très-grands progrès depuis Thucydide, qui vous a cité aussi des textes de quelques conventions pareilles.

Ce traité nous montre d'ailleurs comment les affaires de la Grèce se liaient à celles d'Italie; aussi Polybe, en l'un des fragments de son huitième livre, revient-il sur les avantages de l'histoire générale, sur l'impossibilité d'acquérir, par la lecture des histoires particulières, une connaissance précise de l'enchaînement des faits. En 214, le consul Marcellus vint, à la tête d'une flotte, assiéger Syracuse; et le morceau où Polybe décrit les machines alors inventées par Archimède s'est, en grande partie, conservé. Les Romains étaient encore loin de la ville, que déjà des balistes et des catapultes plus fortes et mieux bandées les perçaient de traits inévitables. S'ils approchaient des murs, Archimède y avait fait pratiquer des trous, par lesquels on tirait des flèches; d'autres machines lançaient des pierres avec tant de justesse que les vaisseaux et les hommes n'y pouvaient échapper. Ce mécanicien faisait tomber aussi une main de fer, attachée à une chaîne, et qui saisissait un vaisseau, le dressait sur la poupe, et le submergeait. Durant huit mois que les Romains restèrent devant Syracuse, il n'y eut sorte de stratagème qu'il n'inventât pour les arrêter : tant un seul homme, un seul art

peut exercer de puissance! Otez de Syracuse un vieillard, la prise de la ville est immanquable; son génie suffit contre des forces imposantes sur mer et sur terre. Les Romains virent bien que l'unique ressource qui leur restait était de réduire les habitants par la famine. Cicéron, pour rabaisser Denys de Syracuse, lui oppose non pas Platon et Archytas, personnages d'une science et d'une sagesse éminentes, mais un pauvre homme, *humilem homuncionem*, Archimède, qui a vécu plusieurs années après ce tyran. Fraguier, dans un mémoire académique, s'est fort récrié contre cette manière de désiguer le premier géomètre de l'antiquité; et il a soupçonné que Cicéron ne le connaissait que par le passage de Polybe que je viens, Messieurs, de vous rapporter. Il s'en faut pourtant que l'historien grec parle d'Archimède en de pareils termes: il raconte avec admiration ses entreprises et ses succès; seulement il se borne aux machines inventées pour la défense de Syracuse; il ne saisit pas, du moins dans le texte qui nous reste, cette occasion d'envisager, dans toute leur étendue, les travaux et le génie de cet illustre Sicilien. Cet éclaircissement eût été néanmoins plus utile qu'une longue digression qui suit, et qui contient une critique amère de l'historien Théopompe. En général, Polybe a peu d'indulgence pour ceux qui l'ont précédé dans la carrière historique. L'un des faits mémorables qui se trouve énoncé dans le huitième livre, est la mort d'Aratus, empoisonné par le roi Philippe, en cette même année 214. Telle fut la récompense des services rendus à ce prince avec une fidélité inviolable; mais Philippe ne supportait déjà plus les conseils ni l'aspect d'un vertueux ami de la liberté publique. Les

Achéens perdaient leur bienfaiteur et leur père; ils honorèrent sa mémoire par des hommages solennels; ils lui décernèrent les sacrifices et les honneurs dus aux héros; et, s'il reste aux morts quelque sentiment, dit Polybe, Aratus a dû jouir de la reconnaissance de ses concitoyens. Le siége de Tarente, en 212, est raconté avec assez de détails; mais, pour qu'il conservât tout son intérêt, il faudrait qu'il fût précédé du récit des actions d'Annibal depuis la bataille de Cannes; or cette partie de la seconde guerre punique manque dans Polybe.

La cent quarante-deuxième olympiade, de 212 à 208, remplissait les livres IX et X. En commençant le neuvième, l'auteur prévoit que ses récits paraîtront à quelques lecteurs monotones et fastidieux. Car il n'y entremêle point de fables; il ne se perd point en conjectures sur l'origine des peuples; il ne trace point de tableaux généalogiques; il ne présente aucun appât aux esprits frivoles, ni à la vanité des cités ou des familles. Mais il ne se départira point de son plan : il veut composer, pour l'usage des guerriers et des hommes d'État, une histoire pragmatique, un ouvrage instructif, digne du siècle éclairé où il vit. Il revient assez souvent sur ces lumières de son siècle, dans lequel en effet la saine philosophie et les sciences faisaient, malgré tant de guerres et de dissensions, des progrès sensibles, dus surtout aux écrits non encore altérés d'Aristote, et aux travaux à jamais recommandables de l'école d'Alexandrie. Polybe est assez clairvoyant lui-même pour reprocher à ces Romains qu'il admire, la faute la plus grave qu'ils aient commise à cette époque : c'était de transporter dans leur ville les richesses et le luxe des pays qu'ils

avaient conquis : par là ils irritaient les villes injustement dépouillées, et ils s'affaiblissaient eux-mêmes, en renonçant à la simplicité et à l'austérité de leurs anciennes mœurs. Nous ne trouverions plus aujourd'hui autant de sagacité ou de véritable instruction dans le long exposé qu'il fait des connaissances nécessaires à un général d'armée : ce sont des détails devenus bien vulgaires. Il y en a même que le progrès des arts a rendus tout à fait superflus. Il fallait alors à un général des notions d'astronomie, pour savoir quelle heure il était, soit du jour, soit de la nuit, pour bien reconnaître les mois et les saisons. Polybe enseigne diverses pratiques pour ne pas se tromper sur ces circonstances. Aratus a manqué la prise de Cynèthe, et Cléomène celle de Mégalopolis, pour n'avoir pas su distinguer l'un le milieu du jour, l'autre la troisième veille de la nuit; ils se mirent en mouvement le premier trop tôt, le second trop tard, et manquèrent l'heure convenue. D'autres se sont effrayés d'une éclipse, phénomène naturel, qui leur eût paru sans conséquence, s'ils eussent été mieux instruits. En parlant de la construction des échelles et de la disposition d'un camp, l'historien renvoie à son *Traité de tactique*, que je vous ai désigné, Messieurs, comme l'un de ses ouvrages entièrement perdus. En général, ceux qui ont recueilli les extraits que nous parcourons aujourd'hui, soit Brutus, ou quelques autres, se sont attachés de préférence aux digressions, aux réflexions, aux morceaux accessoires; ils ont transcrit et peut-être fabriqué deux harangues très-verbeuses, l'une pour et l'autre contre le roi de Macédoine, Philippe; et ils ont fort négligé les faits proprement dits, les détails réellement historiques.

Euryléon était le préteur des Achéens, en 209 : c'était un général sans talent et même sans bravoure, trop inférieur à Philopœmen, à qui Polybe rend ici de grands hommages, et dont il ferait un plus long éloge, s'il n'avait, hors du corps de cette histoire, consacré trois livres entiers à la gloire de cet illustre citoyen. C'est encore, ainsi que nous l'avons remarqué, un ouvrage qui ne s'est point conservé. Il y a vers la fin du dixième livre de l'Histoire, un article sur les signaux, qui a excité l'attention des savants modernes, particulièrement de Sallier, auteur d'un mémoire sur les signaux par le feu, inséré dans la collection de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. De toutes les inventions, dit Polybe, qui ont pour but de mettre à profit certaines occasions qu'il importe de ne pas laisser échapper, rien n'est plus utile que les signaux par le feu. D'abord on se bornait à transmettre ainsi la connaissance matérielle d'un fait sommairement énoncé; ensuite on a essayé d'en exprimer les circonstances, et de les apprendre à des correspondants éloignés de trois ou quatre journées. Énée le tacticien avait imaginé à cet effet un instrument et des procédés fort compliqués; Cléoxène ou, selon quelques auteurs, Damoclite inventa une autre méthode, que Polybe explique et perfectionne. En voici l'idée générale : de part et d'autre on avait un même tableau où les lettres de l'alphabet étaient distribuées en quatre ou cinq colonnes. Celui qui donnait le signal indiquait d'abord la colonne dans laquelle la lettre serait à chercher; il allumait un seul fanal pour désigner la première colonne, deux fanaux pour la seconde, trois pour la troisième, etc. Puis, afin de montrer que la lettre à prendre dans cette colonne

était la première, ou la seconde, ou la troisième, etc., il réallumait ou un fanal, ou deux fanaux, ou trois, ou quatre. Celui qui recevait le signal écrivait cette lettre, et, par les mêmes moyens, les suivantes; il formait ainsi des syllabes, des mots, des phrases, telles que celle-ci que Polybe cite pour exemple : Cent Crétois se sont séparés de nous, Κρῆτες ἑκατὸν ἀφ' ἡμῶν ηὐτομόλησαν. Il assure que l'habitude rend ce travail fort facile et fort rapide, ainsi qu'il arrive dans tous les arts, et dans l'un des plus simples, savoir dans la lecture. Que des hommes qui ne savent pas lire entendent pour la première fois un enfant lire sans hésitation plusieurs lignes sur lesquelles il n'a jamais encore jeté les yeux, faire sentir néanmoins les accents, les esprits doux ou rudes, les repos ou intervalles, ils ne comprendront pas comment il peut porter si rapidement son attention sur la forme des lettres, sur leurs valeurs, sur la liaison qu'elles ont entre elles. Mais rien n'est difficile à l'attention humaine, quand elle est excitée par un intérêt vivement senti. Polybe avertit qu'il s'est arrêté à ce détail pour montrer de plus en plus à quel point de perfection les sciences se sont élevées dans son siècle. Nous avons sans doute fort dépassé ce point, non pas seulement à l'égard des communications à de longues distances, mais dans tous les genres de sciences et d'arts; et c'est pour cela que nous devons échapper, mieux que Polybe, à une illusion commune à tous les siècles studieux, et n'être pas tentés de croire, comme lui, que nous avons atteint le plus haut degré possible. Les siècles éclairés sont ceux qui savent prévoir que d'autres pourront l'être bien davantage.

Les faits arrivés de l'an 208 à 204, olympiade cent

quarante-troisième, étaient racontés dans les livres XI, XII et XIII. L'un des premiers fragments du onzième est une harangue aux Étoliens pour les engager à faire la paix avec Philippe, et à se tenir prêts à résister aux Romains, qui, une fois délivrés des Carthaginois, ne tarderont point à menacer la Grèce. Un morceau beaucoup plus précieux est le récit de la bataille gagnée par Philopœmen sur Machanidas, tyran de Sparte; elle se livra en 207, près de Mantinée, lieu déjà célèbre par la dernière victoire et la mort d'Épaminondas. Au commencement de l'action, les étrangers soudoyés par Machanidas obtinrent quelque succès sur les étrangers qui servaient dans l'armée achéenne; et cela, dit Polybe, ne doit pas surprendre. Il faut, Messieurs, le laisser s'expliquer lui-même sur ce point : voici la traduction littérale de ses réflexions : « Autant les soldats « républicains sont, dans les batailles, supérieurs aux su- « jets d'un tyran, autant les étrangers, stipendiaires d'un « prince absolu, sont au-dessus des étrangers soudoyés « par une république. En effet, d'une part les soldats « citoyens combattent pour leur liberté, et les sujets du « despote pour sa tyrannie et pour leur propre servi- « tude; de l'autre, une république, après avoir vaincu « ceux qui la voulaient asservir, paye ses stipendiaires « et les renvoie; elle ne les emploie plus à défendre sa « liberté ni à maintenir l'ordre public intérieur; au lieu « qu'un tyran a besoin des siens pour entreprendre d'au- « tres conquêtes, pour se défendre lui-même au sein de « ses États. Tous ceux qui souffrent de ses injustices sont « autant d'ennemis dont il doit redouter les embûches. « Sa sûreté est dans la fidélité et la force d'une troupe « étrangère. » Mais enfin, Messieurs, ce succès des sti-

pendiaires de Machanidas ne déconcerta point Philopœmen; il rassura sa phalange achéenne; il ordonna à Polybe de Mégalopolis de rallier ce qui restait d'Illyriens et autres étrangers. Machanidas, enivré du triomphe qu'il se flatte d'avoir remporté, se jette aveuglément dans les piéges qui lui sont tendus; et son armée succombe écrasée par celle de Philopœmen. Celui-ci pourtant croit n'avoir point assez vaincu, s'il n'a en sa puissance le tyran de Sparte, mort ou vif; il le cherche, le poursuit, l'atteint et le frappe de deux coups mortels. L'Achaïe n'avait presque pas perdu un seul de ses citoyens; et Machanidas laissait avec lui sur le champ de bataille quatre mille Lacédémoniens, outre un égal nombre de prisonniers et tout son bagage.

Au lieu de ces mots : *Philopœmen ordonna à Polybe de Mégalopolis*, dom Thuillier traduit, *il m'ordonna*, comme s'il s'agissait de l'historien lui-même, qui pourtant n'était probablement pas encore né en 207, et qui, dans tous les cas, eût été alors dans l'enfance. Ce contre-sens de dom Thuillier est d'autant plus étrange, que ce traducteur, dans une Vie de Polybe qu'il a placée à la tête de sa version, commence par dire que Polybe est né vers l'an 548 de Rome, c'est-à-dire 206 avant J. C., et c'est un an auparavant qu'il lui fait recevoir et exécuter, dans une bataille, les ordres de Philopœmen. Il eût évité une faute si grossière et plusieurs autres, s'il eût apporté quelque attention aux dates des événements : mais on voit qu'il s'est constamment dispensé de ce soin dans le cours de son travail d'interprète. Cet exemple nous montre, Messieurs, que, sans une application sérieuse et soutenue à la chronologie, les études historiques manquent toujours d'exactitude,

les personnages se confondent, les circonstances se déplacent, les faits s'altèrent, les récits n'ont jamais de précision et deviennent souvent infidèles. Quelle que soit l'aridité qu'on a coutume de reprocher aux indications chronologiques, elles seules garantissent la vérité et l'utilité de l'histoire. Il s'agissait, ainsi que nous l'avons dit, d'un autre Polybe, aussi Mégalopolitain.

Publius Scipion l'Ancien (non pas assurément l'élève de Polybe) était alors en Espagne : il y apaisa une sédition militaire en prononçant, dit-on, une harangue; elle est un peu moins longue et beaucoup moins belle dans ce fragment que dans le vingt-huitième livre de Tite-Live. Du reste, Messieurs, presque tous les faits des années 206 et 205 manquent dans Polybe. Ce qui subsiste de son douzième livre consiste en une réfutation prolixe de quelques erreurs des historiens Timée et Callisthène. Timée parle de l'Afrique et de la Corse, sans les connaître, et d'après des traditions misérables. Il prétend que tout est sauvage en Corse, que les bœufs et les moutons y fuient l'approche de l'homme, et qu'on y fait la chasse de ces animaux comme celle des cerfs et des lièvres. Les moutons et les bœufs, dit Polybe, ne fuient, là comme ailleurs, que les étrangers; mais, dès que leurs pâtres les rappellent, ils s'empressent de les rejoindre. Comme l'île est couverte d'arbres, pleine de rochers et de précipices, on laisse les bestiaux errer au loin sans les suivre. Alors sans doute, ils ne se laissent point approcher par le premier venu; mais, au son de la trompette ou du cornet, ils accourent auprès de leurs maîtres; il en est de même en plusieurs cantons d'Italie. J'ai souvent, continue Polybe, visité les Locriens d'Italie, et je

leur ai rendu des services : c'est par mon entremise qu'ils ont été dispensés de marcher en Espagne avec les Romains, et d'envoyer des secours par mer en Dalmatie; ils m'en ont su gré; ils m'ont comblé d'honneurs et de témoignages d'amitié. Ils me sont donc aussi bien connus qu'à Timée, qui contredit ridiculement tout ce qu'Aristote a dit d'exact et de raisonnable sur ce peuple. Il n'est pas vrai qu'ils aient des relations avec les Locriens de Grèce, ni même qu'ils en aient jamais eu; mais ils en avaient avec les Siciliens. Ce que Timée a jamais dit de mieux, le voici : comme une règle ne cesse pas d'être règle, quelle que soit sa longueur, ou sa largeur, ou son épaisseur, pourvu qu'elle ne cesse pas d'être droite, et que, de toutes parts, elle soit terminée par des lignes droites, et qu'au contraire, dès qu'elle perd cette rectitude, elle ne mérite plus le nom de règle, ainsi l'histoire, quels que soient son style, sa diction, sa disposition, est toujours histoire, tant qu'elle est vraie, et ne l'est plus, dès qu'elle est fausse. Je suis fort de cet avis, continue Polybe; et j'ai dit quelque part que l'histoire sans vérité ressemble à un animal sans yeux. Mais c'est précisément pour cette raison que je ne puis compter Timée au nombre des historiens. Il a calomnié même un tyran, Agathocle, qu'il aurait suffi de peindre : pourquoi exagérer la laideur d'un monstre? Polybe relève ensuite les contradictions dans lesquelles est tombé Callisthène, l'historien et compagnon d'Alexandre. En voici une : Alexandre a une infanterie de quarante-deux mille hommes, outre sa cavalerie : et, dans une plaine de la Cilicie, il range cette armée en bataille sur huit de hauteur, ce qui exige un terrain long de quarante stades, ou à tout le moins de

vingt, en supposant les rangs très-pressés. Or Callisthène dit lui-même que cette plaine n'avait pas quatorze stades; et il rapporte d'autres circonstances locales, qui rendent ce développement tout à fait impossible. Il paraît, comme l'a remarqué M. Schweighæuser qu'Éphore était aussi censuré dans cette digression; car Polybe la termine en disant : « mais laissons là enfin Éphore et Callisthène. » Éphore est toutefois l'un des anciens historiens qu'il a le plus épargnés; il prend son parti contre Timée, en un autre fragment de ce même livre; et, rentrant dans ces discussions critiques auxquelles son goût le ramène, il recherche ce qui manquait à Timée pour être un bon historien. Nous avons, dit-il, deux organes pour nous instruire, la vue et l'ouïe; mais le premier est le plus sûr, et ce n'est qu'à son défaut qu'il faut recourir à l'autre. Le malheur de Timée est de ne faire aucun usage de ses yeux, et de n'avoir que des oreilles. Encore ne va-t-il s'informer de rien; il n'interroge qu'un témoin oculaire; il n'écoute que les livres, que des conteurs qui n'ont rien vu et rien entendu immédiatement eux-mêmes. Que voulez-vous? Timée craint de se déranger; il n'aime pas la fatigue; il travaille à son aise dans une bibliothèque; il craint de trop dépenser en voyages. Ajoutons qu'il ne s'est jamais mêlé de guerres ni de politique intérieure; il n'a pris part à aucune sorte d'affaires publiques. L'histoire est, selon lui, du genre démonstratif; et l'on s'y exerce au fond d'un cabinet, sans avoir besoin d'autre expérience que celle qui s'acquiert dans l'école d'un rhéteur. Pour moi, dit Polybe, de même que Platon disait que les cités ne seront heureuses que lorsque les rois deviendront philosophes, ou les philosophes rois,

je dirais volontiers qu'il n'y aura de véritable histoire, que lorsque les hommes d'État se feront historiens, ou les historiens hommes d'État.

Le treizième livre contenait probablement moins de réflexions et plus de faits : aussi les faiseurs d'extraits ne nous en ont conservé qu'un très-petit nombre de fragments; le moins court concerne Nabis, tyran de Lacédémone et successeur de Machanidas. Après avoir proscrit tout ce qui restait d'hommes tant soit peu distingués, ou par leur naissance, ou par leurs richesses, ou par leurs qualités personnelles, Nabis rassembla auprès de lui, de tous les coins du monde, des hommes sans aveu, des sicaires et des brigands : c'étaient là sa cour, sa garde, et son conseil. Sparte offrait alors une preuve bien sensible de la vérité des maximes que j'ai rappelées, Messieurs, au commencement de cette séance. L'oligarchie y avait amené la démagogie, et celle-ci l'usurpation, la tyrannie la plus farouche. Ce qui distingue Nabis dans l'innombrable race des tyrans de tous les anciens siècles, c'est une machine de son invention, un mannequin qui représentait sa femme Apéga, parée de magnifiques atours. Quand il appelait près de lui quelqu'un dont il voulait tirer de l'argent, la machine n'était point encore là; Nabis ouvrait la conversation par des compliments, par des paroles polies et doucereuses : il parlait ensuite des périls extérieurs et intérieurs dont il fallait préserver Sparte, des besoins ordinaires et extraordinaires de l'État, de la nécessité d'entretenir des soldats étrangers pour la sûreté commune, et des dépenses que réclamait le culte des dieux. Si l'on était touché de ces raisons comme on devait l'être, on donnait son argent, et l'on se retirait

caressé et remercié. Mais, si l'on ne se rendait point à de si honnêtes sollicitations, « Je vois bien, disait Nabis, « que je n'ai pas le talent de vous persuader; mon épouse « Apéga sera peut-être pluséloquente. » La machine entrait; et, par le jeu de quelques ressorts, elle embrassait le réfractaire, et le serrait contre son sein hérissé de clous sous sa royale parure. D'ordinaire le patient capitulait et payait. Mais, s'il s'obstinait dans ses refus, il périssait après une longue et horrible torture; et tel fut, dit-on, le sort d'un grand nombre des sujets du roi Nabis. Rollin, après avoir décrit cette machine, qu'on pourrait, dit-il, appeler infernale, ajoute ces réflexions : « Croirait-on un homme capable de s'appliquer de sang-« froid à inventer une telle machine, uniquement pour « tourmenter ses semblables, et pour repaître ses yeux « et ses oreilles du cruel plaisir de voir leur supplice « et d'entendre leurs gémissements! Il est étonnant que, « dans une ville comme Sparte, où la tyrannie était « en exécration, où l'on se faisait gloire d'affronter la « mort, où les lois et la religion, loin de retenir les « particuliers comme parmi nous, semblaient armer « leurs mains contre tout ennemi de la liberté, un « monstre si horrible ait pu subsister un seul jour. » Sparte, Messieurs, en avait supporté bien d'autres; et, depuis un siècle et demi, on y jouissait fort peu de la liberté; car on y aspirait à dominer au dehors, ce qui dispose toujours à être opprimé au dedans. Toutefois, et quoique en général tous les excès soient possibles à la tyrannie, il y a, dans celle de Nabis, et particulièrement dans sa machine, je ne sais quelle apparence romanesque ou merveilleuse qui provoque ou excuse les doutes. Aussi Reiske n'a-t-il pas craint d'écarter ce dé-

tail, comme un conte de vieille femme introduit dans ces fragments de Polybe par quelque Grec du moyen âge; il assure qu'un historien si sensé n'a pu débiter de telles sottises, et que la supposition se trahit par le désordre, la platitude et l'incorrection de la diction: *Sed quid frustra laboro in emendando subtili commento non Polybii* (*non potuerunt ab illo ingenio tam prodigiosæ nugæ proficisci*), *sed Græculi alicujus, cujus anilem fabellam vel ipsa conturbata, inficeta, solœca dictio prodit.* Effectivement, la rédaction de ce morceau n'est pas seulement négligée, elle est barbare; et ce n'est point le seul, Messieurs, dont l'authenticité me paraîtrait fort douteuse. Je suis extrêmement porté à croire que les copistes ou compilateurs, qui nous ont transmis ces extraits de Polybe, y ont glissé des articles de leur façon, par exemple, de longues harangues directes dont nous ne rencontrons pas d'exemples dans les livres intacts de cet historien. Reiske ajoute que Tite-Live ne dit rien de cette invention de Nabis. *Livius etiam ejus nihil habet.* Tite-Live, en effet, ne parle pas du mannequin; mais, vers la fin de son trente-deuxième livre, il peint la cruauté de ce tyran et s'exprime en ces termes: *Pecuniæ imperatæ ingentes; qui non cunctanter contulere, sine contumelia et laceratione corporum sunt dimissi; quos occulere aut retrahere aliquid suspicio fuit, in servilem modum lacerati atque extorti.* Ceux qui livraient leur argent sans le trop faire attendre étaient renvoyés sans outrage ni supplice corporel; ceux qu'on soupçonnait de cacher ou de distraire quelque chose, étaient déchirés et torturés comme des esclaves. M. Schweighæuser trouve qu'il n'y a pas loin de là à la machine Apéga; mais enfin cette machine

est de plus une invention ou de Nabis, ou de Polybe, ou de quelque autre. Observons encore que Tite-Live, dans les dernières lignes de ce même trente-deuzième livre, parle de la femme de Nabis : *quum ipse viros spoliasset, ad feminas spoliandas uxorem Argos dimisit. Ea nunc singulas illustres, nunc simul plures genere inter se junctas domum arcessendo, blandiendoque ac minando, non aurum modo iis, sed postremo vestem quoque mundumque omnem muliebrem ademit.* Après avoir lui-même dépouillé les hommes, Nabis envoya son épouse à Argos pour voler les femmes : elle les attirait chez elle, et, par des promesses, par des menaces, leur extorquait non-seulement leur or, mais leurs habits, et toutes les richesses de leur toilette. Assurément Tite-Live avait là une très-belle occasion de décrire le mannequin; et je ne crois pas qu'il y eût manqué, s'il eût trouvé ce détail dans Polybe, dont on voit parfaitement qu'il avait toujours l'ouvrage sous les yeux, quand il s'agissait de matières traitées par cet historien grec. Il ne fait guère alors que le traduire ou l'embellir; que chercher une image plus vive des mêmes objets, une expression plus élégante et plus riche des mêmes idées. D'après ces considérations, c'est à vous, Messieurs, de juger s'il ne convient pas d'écarter de l'histoire, et de reléguer parmi les fables puériles l'article de la statue Apéga.

L'olympiade cent quarante-quatrième, de l'an 204 à 200, fournit la matière du quatorzième livre, du quinzième et d'une partie du seizième. Scipion est en Afrique : il y remporte sur Syphax, roi des Numides, et sur Asdrubal, frère d'Annibal, des victoires dont il faut lire le récit dans Tite-Live plutôt qu'en d'informes frag-

ments de Polybe. Il ne subsiste que fort peu de lignes de celui qui concernait Ptolémée Philopator, qui mourut vers ce temps. Mais ces lignes suffisent pour donner une idée de l'opprobre où ce monarque s'était plongé par l'excès de sa mollesse, de son luxe et de ses débauches. Ses palais portaient le nom de ses courtisanes Myrtium, Mnésis et Pothéina. Une autre, appelée Cléino, avait plusieurs statues érigées en son honneur dans Alexandrie; mais celle qui exerçait le plus d'empire était Agathocléa ; elle gouverna et ruina l'Égypte. Le retour d'Annibal en Afrique, la bataille de Zama, le traité qui termina la seconde guerre punique, la fin tragique d'Agathocle, l'un des tuteurs de Ptolémée Épiphane et frère d'Agathocléa : voilà des événements mémorables, qui se rapportent à l'an 202, et qui donnaient une grande importance au quinzième livre de Polybe. Heureusement c'est l'un de ceux dont nous avons le plus de restes. Une conférence s'ouvre entre Annibal et Scipion. « Je voudrais, dit Annibal, que Rome et « Carthage n'eussent jamais songé à étendre leurs con« quêtes l'une sur l'autre ; la nature les avait séparées : « il devait leur suffire d'être les deux premiers empires « du monde. Mais nous avons pris les armes pour la Si« cile, nous nous sommes disputé l'Espagne, et mainte« nant chacun de nous combat pour ses propres foyers. « Mettons un terme à cette opiniâtre rivalité. Pour « moi, que l'expérience a trop instruit, je suis disposé à « la paix; mais vous êtes, Scipion, dans la fleur de l'âge ; « vous venez de réussir en Espagne ; rien jusqu'ici n'a « traversé le cours de vos prospérités : comment crain« driez-vous l'inconstance de la fortune? Cependant, pour « vous en convaincre, vous n'aurez pas besoin d'en aller

« chercher bien loin des exemples. Vous avez devant « vous cet Annibal, qui, vainqueur à Cannes, et maître de « presque toute l'Italie, a délibéré sur le sort de Rome. « Aujourd'hui vous me voyez traiter avec un Romain du « salut de Carthage et du mien. Je vous offre la Sicile, « la Sardaigne, l'Espagne, toutes les îles entre l'Italie et « l'Afrique, tous les pays enfin pour lesquels nous avons « fait la guerre. Refuser des conditions si brillantes, ne « serait-ce pas trop oublier que vous êtes homme, et que « l'ambition qui n'est pas satisfaite de la gloire est sujette « au repentir? » Ce discours est si naturel, qu'il a pu être prononcé en effet par Annibal presqu'en ces mêmes termes. Tite-Live y a mis beaucoup plus d'art; mais il en a reproduit et développé toutes les pensées : *Optimum quidem fuerat, eam patribus nostris mentem datam ab diis esse, ut et vos Italiæ, et nos Africæ imperio contenti essemus... sed ita aliena appetivimus, ut de nostris dimicaremus.... Quod ad me attinet, jam ætas senem in patriam revertentem, unde puer profectus sum, jam secundæ, jam adversæ res, ita erudierunt, ut rationem sequi, quam fortunam, malim. Tuam et adolescentiam et perpetuam felicitatem.... metuo. Non temere incerta casuum reputat, quem fortuna nunquam decepit... (sed) ut omnium obliviscaris aliorum, satis ego documenti in omnes casus sum. Quem modo, castris inter Anienem atque urbem vestram positis, signa inferentem ad mœnia Romana, hic cernis.... ante mœnia prope obsessæ patriæ, quibus terrui vestram urbem, ea pro meu deprecantem.... Annibal peto pacem... non recusaverim quin omnia, propter quæ bellum initum est, vestra sint, Sicilia, Sardinia, Hispania, quidquid*

insularum toto inter Africam Italiamque continetur mari... Melior tutiorque est certa pax, quam sperata victoria; hæc in tua, illa in deorum manu est... Utrimque ferrum, corpora humana erunt... Non tantum ad id, quod data pace jam habere potes, si prælio vincas, gloriæ adjeceris, quantum ademeris, si quid adversi eveniat. Ceux qui admirent et louent sans restriction les harangues de Tite-Live, doivent savoir gré à Polybe de lui avoir fourni le fond, le canevas et même les plus grands traits de quelques-unes des plus belles. Scipion répond qu'il n'est point étonnant qu'on ne dispute plus aux Romains ce qui leur appartient, mais que si Carthage veut la paix, il ne tient qu'à elle de la faire, puisqu'on ne lui demande en réparation de tous ses torts, que de livrer ses vaisseaux, de rendre les prisonniers sans rançon et de payer cinq mille talents. La négociation est rompue; et une dernière bataille se livre à Zama. Rome y perdit quinze cents hommes, Carthage vingt mille et presque autant de prisonniers. Ce triomphe des Romains leur valut l'empire du monde. Polybe, pour relever la gloire du vainqueur, comble d'éloges le vaincu; il voit, dans l'ordonnance et les mouvements de l'armée d'Annibal, le dernier chef-d'œuvre du génie de ce grand capitaine. Tite-Live en a la même idée; *hoc edito velut ultimo virtutis opere.* Comme Polybe, Tite-Live dit qu'Annibal avait placé derrière ses quatre-vingts éléphants une première ligne composée de troupes auxiliaires, liguriennes, gauloises, maures et baléares. Les légions carthaginoises, africaines et macédoniennes, formaient une seconde ligne; et la troisième consistait, selon Tite-Live, en troupes italiennes, dont

Annibal suspectait la fidélité, et qui ne l'avaient suivi qu'à contre-cœur en Afrique. Frontin retrace cette même disposition : *Post elephantos octoginta, qui, in prima fronte positi, hostium turbarent aciem, auxiliares Gallos et Ligures et Baleares, Maurosque posuit, ut non fugere possent, Pœnis a tergo stantibus, et hostem... si non infestarent, at certe fatigarent : tum suis et Macedonibus qui jam fessos Romanos integri exciperent, in secunda acie collocatis, novissimos Italicos constituit, quorum et timebat fidem ut segnitiem verebatur, quoniam plerosque eorum ab Italia invitos extraxerat.* Tous les hommes de guerre, à commencer par Scipion, ont admiré cette disposition et les manœuvres qui s'ensuivirent. *Confessione etiam Scipionis, omniumque peritorum militiæ, illam laudem adeptus, singulari arte aciem ea die instruxisse,* dit Tite-Live. Les modernes n'en ont pas jugé autrement. Selon Saint-Évremont, Annibal se surpassa ce jour-là, soit à disposer son armée, soit à donner ses ordres dans le combat. Sa défaite n'a été attribuée qu'à l'extrême lâcheté d'une partie de ses troupes. Mais Folard n'a pas voulu être de cet avis, il a fait une longue énumération de toutes les fautes du général carthaginois avant et après la bataille ; et il a conclu qu'ayant mille moyens dont il ne sut pas profiter, n'ayant rien fait de ce qu'il pouvait faire, il fut battu et devait l'être. Sur ce point comme sur tous les autres, Folard est contredit par Guischardt ; mais ce dernier ne justifie Annibal qu'en soutenant, contre l'autorité du texte de Tite-Live et de Frontin, que la troisième ligne valait seule plus que les deux autres ; qu'elle était l'élite de l'armée, et composée des vieilles bandes victorieuses en

Italie. Guischardt prétend que Polybe dit cela *en termes clairs ;* et, à la vérité, Polybe ne dit pas, comme les deux auteurs latins, que cette troisième ligne ne consistât qu'en troupes italiennes : il expose comment Annibal la plaça derrière les autres, après l'avoir composée de ceux qui venaient d'Italie avec lui, τοὺς ἐξ 'Ιταλίας ἥκουντας μεθ' ἑαυτοῦ, et comment, pour encourager tous les soldats qu'il commandait, il les invitait à se souvenir qu'ils avaient avec eux Annibal et son armée d'Italie. Voilà ce qui autorise Guischardt à penser qu'aux yeux d'Annibal, cette troisième ligne était sa véritable armée, celle sur laquelle il comptait uniquement. Mais, quoi qu'en dise Guischardt, l'historien grec ne s'explique point, à beaucoup près, d'une manière si catégorique ; et, quand nous voyons Tite-Live et Frontin ne laisser dans cette ligne que des corps italiens, nous avons lieu de croire qu'ils ne trouvaient pas que Polybe eût dit expressément tout le contraire. Du reste, Messieurs, sans entrer plus avant dans cette discussion, nous nous rapporterons, sur l'habileté dont Annibal fit preuve dans cette dernière bataille, au sentiment de presque tous les hommes de guerre, anciens et modernes.

Carthage, abattue, était forcée d'accepter la paix. On voulut bien lui laisser ses lois, ses coutumes, les villes, les terres, les esclaves, les autres biens qu'elle possédait avant la paix, et ne point établir de garnisons romaines dans ses places ; mais on exigea qu'elle rendît tous les prisonniers, qu'elle livrât tous ses éléphants et tous ses longs vaisseaux, excepté dix galères ; qu'elle s'engageât à n'entreprendre aucune guerre ni au dehors ni au dedans de l'Afrique, sans le consentement du peu-

ple romain; qu'elle restituât à Masinissa, roi des Numides, tout ce qui lui avait appartenu à lui ou à ses ancêtres; qu'elle fournît, durant trois mois, les vivres et la solde de l'armée romaine; qu'elle s'obligeât à payer à Rome dix mille talents d'argent en cinquante ans, savoir, deux cents par année; et que, pour la garantie de ce traité, elle donnât cent otages, que le consul choisirait, à volonté, parmi les jeunes Carthaginois depuis l'âge de quatorze ans jusqu'à trente. Ainsi se terminait, après dix-huit ans de combats et de désastres, la seconde guerre punique; mais Polybe ne nous en a guère exposé que les commencements jusqu'à la bataille de Cannes dans son troisième livre, et la fin dans le quinzième. Presque tous les récits intermédiaires, relatifs à cette guerre, sont perdus, et c'est dans Tite-Live que nous retrouvons cette importante partie de l'histoire ancienne.

Ptolémée Philopator venait d'expirer, au sein des plus honteuses débauches. Personne n'avait assisté à ses derniers moments, excepté Agathocléa, Agathocle, frère de cette courtisane, et leurs créatures. Ils cachèrent sa mort le plus longtemps qu'ils purent, afin d'avoir le temps d'emporter du palais tout ce qui s'y trouvait d'argent et d'objets précieux. Ils se promettaient de prolonger leur domination, en usurpant la régence, et en régnant au nom du nouveau roi, Ptolémée Épiphane, enfant de cinq ans. Ils ne craignaient d'opposition que de la part d'un ministre nommé Tlépolème. Pour se défaire de lui, ils assemblent le conseil des Macédoniens (Polybe appelle de ce nom les Alexandrins et, en général, les principaux habitants de l'Égypte établis dans ce pays depuis Alexandre). Agathocle et Aga-

thocléa se rendent à ce conseil; ils annoncent la mort de Philopator. Agathocle, en pleurs, tient entre ses bras le jeune roi, qu'un père mourant leur a confié, et qu'ils viennent recommander à la fidélité de la nation. Ils supplient surtout qu'on le préserve des attentats de Tlépolème; car ils sont bien informés que ce ministre travaille à usurper la couronne; ils vont produire des témoins qui dévoileront sa perfidie. Ils espéraient qu'on allait à l'instant se jeter sur lui; mais l'indignation publique ne se tourna que contre eux-mêmes. Ce nouvel artifice rappela tous leurs anciens crimes; on leur arracha le jeune prince, qu'on installa sur le trône dans l'hippodrome; le peuple en fureur se jeta sur eux, et les immola, eux et leur mère Œnanthe, en proclamant que le roi enfant avait ordonné leur supplice; et, en effet, on lui avait fait balbutier cet ordre. Leurs corps furent traînés par les rues; ordinaire et digne fin (j'emprunte cette réflexion de Rollin), ordinaire et digne fin de ces malheureux favoris qui abusent de la confiance de leurs maîtres, pour accabler les peuples, mais qui ne corrige point ceux qui leur ressemblent.

Les fragments des livres suivants jusqu'au quarantième inclusivement nous occuperont dans notre prochaine séance.

NEUVIÈME LEÇON.

EXAMEN DES FRAGMENTS DES LIVRES SEIZE A QUARANTE.

Messieurs, les fragments du sixième livre de Polybe et des suivants jusques et y compris le quinzième correspondent aux olympiades 141, 142, 143, 144, c'est-à-dire aux années 216 à 200 avant l'ère vulgaire. Vous y avez remarqué un tableau du gouvernement romain; un traité entre Carthage et le roi de Macédoine Philippe; quelques détails sur le siége de Syracuse, sur les machines d'Archimède, sur les signaux en usage chez les anciens, sur la ligue achéenne et la guerre qu'elle soutenait contre les Étoliens et les Lacédémoniens, sur le tyran Nabis, sur la conférence entre Annibal et Scipion, sur la bataille de Zama et le traité qui termina la seconde guerre punique, enfin sur les débauches, les intrigues et les troubles de la cour d'Alexandrie.

La cent quarante-cinquième olympiade va de l'an 200 à l'an 196 avant Jésus-Christ. C'est à cette période que se rapportent plusieurs fragments des livres XVI et XVII de Polybe. Nous y distinguerons d'abord l'expédition de Philopœmen contre Nabis, tyran de Sparte. Par les mesures que prit Philopœmen, tous les guerriers de l'Achaïe arrivèrent le même jour à Tégée, sans que ni eux-mêmes ni les Tégéates ni les espions de Nabis se doutassent auparavant du but de cette marche. La garnison de Pellène, voyant des Achéens fondre sur la Laconie, sortit pour les combattre; ils firent

aussitôt retraite; c'était l'ordre qu'ils avaient reçu. La garnison les poursuivit et s'engagea dans des lieux où Philopœmen avait placé des embuscades. Alors tous les Achéens parurent à la fois, et taillèrent en pièces ou firent prisonniers tous les soldats de la troupe sortie de Pellène; mais le cruel Nabis n'en conserva pas moins le pouvoir. Il est encore fait mention de lui dans l'un des fragments suivants, où se retrouve, presque mot pour mot, ce que Tite-Live nous a dit des menaces et des violences qu'employait l'épouse de ce tyran pour dépouiller les femmes; ce qui peut concourir à prouver que l'article du mannequin n'est qu'une fable faussement attribuée à Polybe.

Un événement d'une plus haute importance est la guerre déclarée par les Romains à Philippe, roi de Macédoine : ce qu'on avait prévu arrivait. Rome, victorieuse de Carthage, tournait ses vues sur la Grèce et sur l'Asie. « Je vous ordonne, dit le consul Flaminius « à Philippe, de retirer vos troupes de toute la Grèce, « de livrer aux Romains toutes les places d'Illyrie que « vous avez envahies, de rendre à Ptolémée toutes les « villes dont vous vous êtes emparé depuis la mort « de son père Philopator. » Philippe déclara qu'il n'avait pris les armes que pour réprimer les brigandages intolérables des Étoliens. Il se plaignait aussi des Achéens, qui, après avoir longtemps honoré les rois de Macédoine, leurs défenseurs, venaient de s'allier aux Romains. Les Achéens, en effet, par une erreur fatale à tous les peuples libres qui l'ont commise, étaient enclins à chercher des protecteurs étrangers, et ne songeaient point à se défendre par leurs propres forces. Philopœmen, presque seul dans la Grèce entière, sen-

tait que des secours demandés et obtenus au dehors compromettaient toujours l'indépendance, et que la sûreté de la confédération devait consister à n'avoir besoin que d'elle-même. Dans l'état où se trouvaient l'Italie, la Macédoine, l'Asie et l'Afrique, le salut des Grecs eût été de recréer et d'associer toutes leurs forces militaires. Effrayés de la puissance de Rome et séduits par ses promesses, les Achéens laissèrent Philippe exposé aux entreprises des vainqueurs de Carthage, quoiqu'il fût aisé de prévoir que l'asservissement de la Macédoine entraînerait infailliblement celui de toute la Grèce. Philippe fut vaincu par les Romains dans les défilés de l'Épire et à Cynoscéphale en Thessalie. Ces batailles fournissent à l'historien l'occasion de comparer les systèmes militaires des Romains et des Macédoniens. Tant que la phalange macédonienne est dans son état propre et naturel, rien ne peut lui résister de front ni soutenir la violence de son choc. Dans cette ordonnance, on donne au soldat en armes trois pieds de terrain; mais quelquefois la phalange se presse, et devient telle que la décrit Homère,

Ἀσπὶς ἄρ' ἀσπίδ' ἔρειδε, κόρυς κόρυν, ἀνέρα δ'ἀνήρ...

« Les boucliers se joignent aux boucliers, les casques « aux casques, le soldat au soldat; les aigrettes flottent « confondues, les piques étincellent heurtées l'une par « l'autre; tant les guerriers ont serré leurs rangs! » Comme la phalange est disposée sur seize hommes de profondeur, on peut se figurer quel est son choc, son poids et sa force. Le soldat romain n'occuperait non plus que trois pieds de terrain; mais, pour se couvrir de leurs boucliers et avoir des mouvements libres, les lé-

gionnaires ont besoin qu'il y ait toujours entre deux d'entre eux, soit à côté, soit devant ou derrière, trois pieds au moins d'intervalle. Ainsi chaque soldat romain combattant contre la phalange macédonienne a plus de deux hommes à forcer; et l'on doit concevoir le désavantage de cette ordonnance. Pourquoi cependant les Romains ont-ils été vainqueurs? C'est que les circonstances des combats varient, et que la phalange n'est bonne qu'en un seul temps et d'une seule manière, savoir, sur un terrain plat, uni, sans fossés, sans gorges, sans éminences, sans rivières. Qu'elle vienne à rencontrer ces obstacles, elle perdra bientôt l'ordre qui lui est propre et sa force naturelle. En général, il est facile à l'ennemi d'éviter les circonstances favorables à la phalange, et elle ne peut pas se préserver aussi aisément de celles qui lui sont contraires. L'art des Romains a été de savoir mettre les localités contre la phalange; ils ne lui opposent qu'une partie de leurs troupes et tiennent l'autre en réserve : ils ne forment point un front égal au sien. Leur ordonnance s'accommode mieux à tous les lieux, à tous les temps, et se tire mieux des embarras. Chaque soldat romain est toujours prêt à combattre, ou seul, ou par compagnie, ou dans une division de l'armée, ou avec l'armée entière. Voilà comment Flaminius a vaincu Philippe.

Rome, déterminée ou entraînée à subjuguer le monde, était peu difficile sur le choix des instruments étrangers qu'elle employait à cette fin. Elle ne rougissait pas de s'allier aux Étoliens, race la plus dépravée et la plus odieuse qui fût alors connue. L'Étolie fournissait des brigands à toutes les contrées. Elle avait à la cour d'Égypte un de ses anciens chefs, Scopas, dont

Polybe nous a déjà parlé, et qui, peu d'années auparavant, dévastait la Macédoine et la Grèce. Il poursuivait à Alexandrie le cours de ses intrigues et de ses rapines. Il y disposait d'un corps de sicaires; et, sous un roi enfant, les occasions de tenter quelque entreprise ne lui manquaient pas. Il se laissa pourtant prévenir. Appelé à comparaître devant le conseil royal, il comprit que ses manœuvres étaient découvertes; il n'osa ni en accélérer l'exécution, ni obéir à l'ordre qu'on lui intimait au nom du prince. On vint les réitérer, et cette fois on se saisit de sa personne. Son procès fut jugé par les ministres et par des ambassadeurs présents, c'est-à-dire par ses accusateurs mêmes. On n'écouta point sa défense, quoiqu'elle dût être bien faible. On l'incarcéra, et, dès la nuit suivante, on le fit empoisonner, et avec lui ses parents et tous ses amis ou partisans. L'un d'eux, nommé Dicéarque, avait, dit-on, porté la fureur ou l'extravagance jusqu'à ériger dans un port des îles Cyclades, un autel à l'injustice et un autre à l'impiété : il y offrait publiquement des sacrifices à ces deux dieux nouveaux. Quand Scopas fut mort, on trouva dans sa maison d'immenses richesses, fruits de ses brigandages. Il était le chef de tous les voleurs et de tous les assassins alors répandus en Égypte; quiconque se voyait perdu de dettes ou de débauches s'enrôlait dans sa troupe; et, avec le secours de tant de complices, il n'était dans le royaume, ports, murailles, ni barrières, qu'il ne forçât pour s'enrichir. Par là, Messieurs, vous pouvez juger combien déplorables étaient la législation et l'administration de l'Égypte, puisqu'on n'avait su trouver aucun moyen légal de réprimer ces

attentats, et qu'il fallut recourir à une sorte de coup d'État pour se défaire de Scopas.

Les fragments qui concernent la bataille de Cynoscéphale, la phalange macédonienne et la légion romaine, et la mort de Scopas en Égypte, se trouvent compris dans les manuscrits comme faisant partie du livre XVII de Polybe; M. Schweighæuser a jugé à propos de les en détacher, et de les transporter au dix-huitième. Les événements qu'ils exposent sont de l'an 197, et se joignent naturellement à ceux de l'année 196, où la cent quarante-cinquième olympiade se termine. Pour nous conformer à la disposition judicieuse de M. Schweighæuser, et arriver ainsi à la fin de cette olympiade 145, nous allons d'abord prendre connaissance des autres fragments que l'éditeur a cru appartenir au livre XVIII. Ils proviennent des deux recueils de Constantin Porphyrogénète, et principalement de celui des Ambassades.

Quoique les Romains n'eussent pas dédaigné d'associer leurs armes à celles des vils brigands d'Étolie, ils n'entendaient cependant pas laisser prendre à ces auxiliaires l'empire de la Grèce. Ils voulaient qu'aucune puissance imposante ne se maintînt et ne s'élevât dans cette contrée. Ils venaient d'humilier Philippe; il était temps d'arrêter les Étoliens dans le cours de leurs progrès. Flaminius se déclara mécontent d'eux; il se plaignit de leur rapacité. Il reçut trois ambassadeurs que lui envoyait Philippe pour traiter de la paix, et leur accorda d'abord une trêve de quinze jours. Philippe vint trouver le général romain, qui l'accueillit honorablement. Les Étoliens, persuadés qu'on ne fait jamais

rien gratis, μηδένα μηδὲν δωρεὰν πράττειν, maxime qui, en effet, leur tenait lieu de toute morale, soupçonnèrent Flaminius de s'être laissé gagner par les présents ou les offres du Macédonien. L'un d'eux, au nom de tous les autres, signifia que la guerre ne pouvait finir que par la destruction du royaume de Macédoine. « Vous « connaissez bien mal, répondit Flaminius, la politique « des Romains. Leur usage n'est pas de détruire les États « qu'ils ont vaincus. Annibal et Carthage sont, de ce « que j'avance, une preuve évidente. Je ne suis pas l'en-« nemi irréconciliable de Philippe, et je lui souhaite as-« sez de sagesse pour accepter les conditions de paix que « la victoire m'autorise à dicter. Elles seront telles qu'il « ne pourrait plus, quand il le voudrait, rien entrepren-« dre contre les Grecs. Nous ne sommes plus dans un « champ de bataille, où le courage et la fortune décident « de nos destinées, nous tenons une conférence politique « où doivent présider la justice et l'humanité. » Philippe offrit de rendre aux Étoliens Larisse, Pharsale, Échine et Thèbes de Thessalie. « Thèbes seulement, reprit Fla-« minius; car les trois autres se sont rendues à moi, et « j'ai seul le droit d'en disposer. » Les Étoliens frémissaient de rage; ils disaient que ces quatre villes leur appartenaient avant la guerre, et que leur traité d'alliance avec Rome leur réservait expressément toutes les places que l'on aurait reconquises sur Philippe. « Excepté, « repartit Flaminius, celles qui se seront mises sous la « protection des Romains; car celles-là ne sauraient vous « appartenir, à moins que le traité n'en eût fait une men-« tion particulière pour vous les adjuger; or il n'en parle « point. » Tous les assistants, excepté les Étoliens, applaudirent à cette réponse, qui n'était pourtant qu'un

misérable subterfuge. Car il suffisait que le traité n'exprimât aucune exception, pour que toutes les villes, reprises sur Philippe par l'une ou l'autre des armées alliées, fussent attribuées aux Étoliens. Mais la puissance interprète comme il lui plaît les lois et les pactes : le triomphe des sophismes est l'un des droits du plus fort. Flaminius avait plusieurs motifs de conclure sans délai un traité avec la Macédoine : il venait d'apprendre qu'Antiochus partait de Syrie pour faire une irruption en Europe. Le temps de l'élection des nouveaux consuls approchait; et il ne voulait pas laisser à son successeur l'honneur de terminer la guerre avec Philippe. Il reçut de ce prince des otages, au nombre desquels était son fils Démétrius, et quatre cents talents, qui devaient lui être rendus, si Rome ne confirmait pas le traité dans un délai de quatre mois, pour lequel on convint d'une trêve. Claudius Marcellus, l'un des nouveaux consuls, s'opposa vainement à la ratification : le sénat et le peuple approuvèrent les articles arrêtés par Flaminius. Celui-ci fut l'un des dix commissaires qu'on chargea d'aller régler les affaires de la Grèce. Les Achéens avaient alors des démêlés non-seulement avec les Étoliens, mais aussi avec les Éléens et les Messéniens. Ces discordes mettaient de plus en plus les Grecs au pouvoir des Romains.

Les dix commissaires étaient porteurs d'un sénatus-consulte qui déclarait libres (sous le bon plaisir de Rome) tous les Grecs d'Asie et d'Europe, et qui obligeait Philippe à rendre les prisonniers et les transfuges, à livrer la plupart de ses vaisseaux et à payer mille talents : savoir, cinq cents au moment même, et les cinq cents autres par un tribut annuel de cinquante

talents durant dix années. Les Étoliens murmuraient contre ce traité, qui, disaient-ils, non sans quelque raison, ne faisait que mettre les Romains à la place de Philippe, et ne procurait aux Grecs que le plaisir ou la honte de changer de maître. On était à la veille des jeux Isthmiques : Flaminius y fit publier par un héraut que le sénat romain, après avoir vaincu Philippe, mettait en liberté sans garnison, sans tribut et sous leurs propres lois, les Corinthiens, les Phocéens, les Locriens, les Eubéens, les Achéens, les Thessaliens et les Perrhébiens. Cette proclamation, qu'on fit répéter deux fois, excita un enthousiasme universel, que Polybe partage en le décrivant. Il offre l'hommage de sa reconnaissance et de son admiration à ces Romains qui viennent, à leurs frais et à travers mille périls, affranchir la Grèce. Il prend de bien bonne foi cette politique pour de la philanthropie; certes il n'y a là de généreux que lui-même. Il cédait, en composant ce récit, à l'ascendant qu'exerçaient sur lui Rome et les Scipions, ainsi que nous avons vu Xénophon écrire sous l'influence et en quelque sorte sous le charme d'Agésilas et de Lacédémone.

Nous venons, Messieurs, de recueillir les articles les plus instructifs qui nous restent des livres perdus de Polybe depuis le sixième jusqu'au dix-septième, et même jusqu'au dix-huitième, selon l'édition de M. Schweighæuser. Nous ne serons pas longtemps arrêtés par le dix-neuvième. Car ce qui en subsiste ne consiste qu'en deux ou trois lignes citées par Plutarque dans la Vie de Caton l'Ancien. « Polybius escrit qu'au mandement de Caton, les « murailles de toutes les villes qui sont deçà la rivière « de Bætis (en Espagne) furent toutes abbatues et ra-

« zées en un jour ; et si y en avoit un grand nombre « pleines de bons hommes de guerre. » Ce fait est de l'an 195. Cette année et les deux suivantes remplissaient, selon toute apparence, ce dix-neuvième livre.

Ainsi le livre XX va partir de l'an 192. Mais les fragments de ce livre et des vingt suivants auront beaucoup moins d'étendue et d'importance que ceux des quatorze livres précédents. Car désormais il n'y a plus rien à recueillir dans aucun des manuscrits de l'ouvrage de Polybe; plus d'autres sources que les deux compilations de Constantin Porphyrogénète, et les anciens livres où notre historien a été cité. Les auteurs qui nous ont conservé de cette manière quelques lignes de ses écrits perdus, sont Tite-Live, Cornélius Népos, Strabon, Pline, Plutarque, Athénée, Appien, Eusèbe, Ammien Marcellin, Orose, Étienne de Byzance, Hésychius, George le Syncelle, et, plus souvent qu'aucun autre, Suidas, qui vivait au douzième siècle de l'ère vulgaire, et qui assurément ne mérite pas une grande confiance. Telles sont, Messieurs, les sources peu fécondes, et quelquefois peu sûres, dans lesquelles on a retrouvé quelques faibles débris de la seconde moitié de l'ouvrage de Polybe, débris qu'on a distribués presque tous par livres.

Nous lisons dans Athénée que Polybe, au vingtième livre de son Histoire, racontait qu'Antiochus, roi de Syrie, âgé de cinquante ans, forma deux grandes entreprises : il voulait affranchir la Grèce, et affaiblir Rome ; c'était bien ce que demandait alors, en l'année 192 avant notre ère, l'intérêt général des rois et des peuples. Mais, épris des charmes d'une jeune Eubéenne, Antiochus l'épousa et passa l'hiver à Chalcis, sans s'occuper

d'affaires. Néanmoins la guerre éclata bientôt entre lui et les Romains; et, malgré la prétendue pacification de la Grèce par Flaminius, depuis 196, les germes de la discorde fermentaient dans toute cette contrée. L'Épire, qui se rencontre la première quand on vient d'Italie en Grèce, repoussait l'idée d'une rupture avec les Romains. Les Éléens se disaient menacés par les Achéens : les Béotiens conservaient les mêmes préjugés contre la confédération : ils n'étaient plus les Béotiens d'Épaminondas; ils avaient perdu le souvenir de Leuctres et de Mantinée; ils entretenaient, pour la garantie de leurs vices privés, le désordre de l'administration publique; les tribunaux demeuraient fermés; les procès, indécis; les contrats, suspendus. Les magistrats suprêmes puisaient à leur gré dans le trésor de l'État, et l'ouvraient à tout homme corrompu qui s'associait à leurs intrigues et soutenait leur puissance. Le goût des festins et des débauches énervait les corps et les âmes. Il s'était formé des compagnies de mangeurs et de buveurs; on avait fondé un si grand nombre de repas, que plusieurs Béotiens en avaient plus à prendre en un mois que le mois ne contenait de jours, ὥστε πολλοὺς εἶναι Βοιωτῶν, οἷς ὑπῆρχε δεῖπνα τοῦ μηνὸς πλείω τῶν εἰς τὸν μῆνα διατεταγμένων ἡμερῶν. Rome, qui s'était servie des Étoliens pour prendre de l'ascendant sur la Grèce, les humiliait un peu plus que les autres peuples : ils alléguaient leurs coutumes : « Il vous sied bien, répondait « le consul, de nous entretenir de vos petits usages grecs, « ἔτι γὰρ ὑμεῖς ἑλληνοκοπεῖτε, vous que je vais charger de « chaînes, si tel est mon bon plaisir, οὓς ἐγὼ (*quos ego*) « δήσας εἰς τὴν ἅλυσιν ἀπάξω πάντας, ἂν τοῦτο ἐμοὶ δόξῃ. » Et en effet, il fit à l'instant même apporter des colliers de

fer, qu'on mit au cou des ambassadeurs étoliens. Les Spartiates dépêchèrent aussi à Rome des députés qui n'obtinrent pas de réponse à leurs suppliques, sinon qu'on enverrait des commissaires en Laconie. Le roi de Macédoine, Philippe, était traité avec un peu plus d'égards : on lui rendit son fils Démétrius, et on l'exempta du tribut annuel qu'il payait, à condition qu'il continuerait de servir avec zèle la république contre Antiochus.

Rome, en l'année 190, déclara la guerre aux Étoliens, pour qui les Athéniens s'intéressèrent. Les Scipions estimaient et cultivaient les arts d'Athènes ; cette cité dut à son illustration littéraire les ménagements que les Romains eurent souvent pour elle : à sa considération, une trêve fut accordée aux Étoliens; mais on leur avait signifié que, s'ils voulaient être en paix, il leur faudrait payer mille talents, et remettre leur sort à la bonne foi, c'est-à-dire à la discrétion du peuple romain. La guerre qui se poursuivait contre Antiochus était un fléau pour les républiques grecques et pour de petits royaumes, sollicités sans cesse de prendre parti en faveur de Rome, ou de la Syrie, et qui ne pouvaient épouser les intérêts de l'une sans s'exposer aux vengeances de l'autre. Les Romains, ayant pris Sardes, traitèrent avec Antiochus, à condition qu'il se retirerait de l'Europe et des pays asiatiques situés en deçà du mont Taurus; qu'il livrerait Annibal et d'autres ennemis de Rome réfugiés dans ses États; qu'il payerait les quatre cents talents dus par lui à Eumène, roi de Pergame; qu'il payerait à Rome quinze mille talents euboïques, pour l'indemniser des frais de la guerre ; et qu'il livrerait vingt otages. Les Étoliens s'étaient

déclarés pour lui, quand ils avaient cru qu'il pourrait triompher : le voyant vaincu, ils implorèrent et firent solliciter pour eux la clémence des vainqueurs. Mais Rome, décidée à ne leur rien pardonner, tourna ses armes contre l'Étolie, qui, après de cruels désastres, n'obtint la paix qu'aux conditions suivantes : « Les « Étoliens auront un respect profond et sincère pour « l'empire et la domination de Rome. Ils ne donneront « passage et ne fourniront de secours à aucunes troupes « qui marcheraient contre elle ou contre ses alliés ou « amis. Ils auront les mêmes amis et les mêmes enne- « mis qu'elle : ils lui rendront tous les prisonniers et les « transfuges. Ils payeront en bon argent, tel que celui « de l'Attique, deux cents talents euboïques dès ce mo- « ment même; mais ils en pourront payer le tiers en « or, en donnant une mine d'or pour dix mines d'ar- « gent. De plus, en chacune des dix années suivantes, « ils enverront à Rome un tribut de cinquante talents. « Ils livreront quarante otages âgés de neuf à qua- « rante ans, et remplaceront ceux qui viendraient à « mourir. » Les armes romaines ne furent pas moins heureuses contre les Galates, ou Gallo-Grecs. De ce que Polybe avait écrit sur les détails de cette guerre, Plutarque a extrait ce qui concernait Chiomara, femme d'Ortiagonte, « qui fut prinse prisonnière, dit la « traduction d'Amyot, avec les autres femmes de Gala- « tes. Le capitaine (romain) qui la prit, usa de son ad- « venture en soudard, et la viola. Or s'il estoit homme « subject à son plaisir, autant ou plus l'estoit à son « profit, et lors fut attrapé par son avarice : car luy es- « tant promise une grosse somme d'argent pour déli- « vrer ceste femme, il la conduisit au lieu qui luy fut

« désigné pour la rendre et mettre en liberté : c'estoit « sur le bord d'une rivière, que les Galates passèrent, « luy comptèrent son argent, et reprirent Chiomara. Mais « elle feit signe de l'œil à l'un de ses gens qu'il tuast « ce capitaine romain... ce que l'autre feit, et d'un coup « d'espée lui avalla la teste. Elle la releva, et l'envelop- « pant au devant de sa robbe, tira son chemin et s'en « alla. Arrivée qu'elle fut au logis de son mary, elle « luy jeta ceste teste à ses pieds; de quoi, il s'estonna et « luy dit : Ma femme, il faut garder la foy; — C'est « vrai, dit-elle, mais aussi faut-il, qu'il n'y ait qu'un « seul homme vivant qui ait eu ma compagnie. Po- « lybius escrit que luy-mesme parla depuis à elle en la « ville de Sardis, et qu'il la trouva femme de grand « cœur et de bon entendement. »

En la cent quarante-huitième olympiade, de 188 à 184, les Romains cherchèrent querelle aux Achéens, qui, pour renouveler leur alliance avec Ptolémée, députèrent à ce roi d'Égypte trois Sicyoniens, dont l'un était Lycortas, père de l'historien, ὁ παρ' ἡμῶν πατήρ. Les dissensions recommençaient entre la Béotie et l'Achaïe, comme entre plusieurs autres républiques, et, de toutes parts, on envoyait des ambassadeurs à Rome pour demander protection contre les injustices réelles ou prétendues dont on se plaignait, méthode infaillible pour tomber dans une servitude commune. Les Achéens étaient malheureusement divisés en deux partis. L'un avait pour chef Aristène et Diophane, vendus à Lacédémone, et qui travaillaient à dissoudre la confédération. Philopœmen et Lycortas, fidèles aux intérêts de la Grèce, employaient tout ce qu'ils avaient de sagesse et d'habileté à lui conserver autant d'indépen-

dance que le permettaient des circonstances si difficiles. Des hommes, à qui ces deux estimables citoyens avaient rendu des services, les dénoncèrent aux Romains, qui, se déclarant aussi les juges de ce différend, firent savoir qu'ils allaient envoyer sur les lieux des commissaires, et néanmoins montrèrent d'avance des préventions contre Lycortas et Philopœmen. Les rédacteurs des extraits d'Ambassades disent ici que Polybe raconte fort au long ce qui se passa dans ces conférences, mais qu'ils n'en transcriront rien, et qu'ils se contentent d'en avertir. Vous voyez par là, Messieurs, combien peu cette compilation peut nous tenir lieu des ouvrages qu'elle a contribué peut-être à faire disparaître. Philopœmen parvenait à déjouer les manœuvres de ses ennemis; mais ils armèrent contre lui les Messéniens, le prirent et l'empoisonnèrent à Messène. Sans nul doute Polybe avait raconté la mort de ce grand homme, le dernier des Grecs. Il ne reste rien de ce récit; on n'a que celui de Plutarque. Philopœmen périt en 182, année qui vit mourir aussi Publius Scipion et même encore Annibal, selon quelques-uns; mais Cornélius Népos dit que, suivant Polybe, ce Carthaginois célèbre n'a cessé de vivre que sous le consulat d'Æmilius Paulus et de Bæbius Tamphilus, c'est-à-dire en 185. *At Polybius, L. Æmilio Paulo et Cn. Bæbio Tamphilo consulibus.* Philopœmen fut vengé, et ses assassins condamnés au dernier supplice par Lycortas, qui soumit les Messéniens et les rattacha à la ligue achéenne, dans laquelle peu après il fit entrer aussi les Lacédémoniens. Elle allait se fortifier ou s'embarrasser de l'alliance du roi d'Égypte; mais Ptolémée Épiphane mourut en 181, avant de recevoir une députation dont

Polybe faisait partie, quoiqu'il n'eût pas l'âge requis par les lois. Ce que je vous ai dit, Messieurs, de cette députation, quand je vous entretenais de la vie de notre historien était emprunté de l'un des fragments de son livre vingt-cinquième.

Les ambassades affluaient de plus en plus à Rome de toutes les cités de la Grèce et de tous les États de l'Asie. Callicrate, que les Achéens y envoyèrent, y trahit leurs intérêts, infidélité dès lors fort commune aux ambassadeurs. Il avait été chargé, conformément à l'avis de Lycortas, de déclarer aux Romains qu'on écouterait toujours leurs conseils avec toute la déférence due à leur puissance et à leur sagesse; mais qu'on ne pouvait pourtant pas recevoir d'eux des ordres positifs, surtout, quand ils n'étaient pas conciliables avec les lois et les usages de la Grèce. Callicrate vint les inviter au contraire à user d'une fermeté inflexible, et à ne plus souffrir qu'on opposât à leur volonté souveraine des traités et des serments qui n'avaient réellement d'autre force que celle qu'ils voulaient bien reconnaître eux-mêmes. Polybe, toujours de bonne foi, blâme les Romains d'avoir trop écouté ces discours perfides, et il prétend que c'était pour la première fois, que, profitant des trahisons, ils encourageaient les traîtres, et humiliaient les bons citoyens de la Grèce ainsi que les fidèles sujets des rois. Ils étaient assurément déjà fort avancés dans cette haute politique; et il ne leur tient point assez compte de leurs rapides progrès. Ces patriciens, qui l'ont accueilli avec bienveillance, lui paraissent des modèles de franchise. Leur grande urbanité l'a séduit : l'éclat encore pur de leurs vertus domestiques et civiques a tellement frappé ses yeux,

qu'il ne s'aperçoit point que déjà ils ne sont plus, hors de leurs maisons et de leur ville, que des conquérants et des tyrans. Il se dissimule la violence et l'astuce qui déjà composent tout le système de leurs relations extérieures, et qui sont, en effet, les deux seuls moyens d'opprimer le monde. Le moment n'est pas loin, où ils auront asservi toutes les nations et tous les rois; et quand il n'y aura plus rien de libre autour d'eux, ils ne tarderont pas à mériter eux-mêmes de perdre, au sein de leur république, leur propre liberté. Envahis par tous les vices des peuples qu'ils auront subjugués, ils subiront, dans leurs murs, un joug plus dur et plus honteux que celui qu'ils auront imposé à la terre. Mais Polybe est aveuglé par d'honorables sentiments d'amitié, d'estime, de reconnaissance : du moins, il chérit encore sa patrie, il sent vivement l'injustice qu'elle éprouve, il gémit de l'erreur qui égare, en cette occasion, la sagesse romaine, et du succès des impostures de Callicrate. Cet infidèle député revint triomphant en Achaïe, y répandit la terreur au nom de Rome, et y fut élu préteur.

Athénée, en parlant d'Antiochus Épiphane qui monta sur le trône de Syrie l'an 176, dit que Polybe, en son vingt-sixième livre, ἐν τῇ ἕκτῃ καὶ εἰκοστῇ, l'appelle *Épimane* (c'est-à-dire au lieu d'illustre, maniaque, insensé), et qu'il justifie cette épithète par quelques traits de l'histoire de ce roi. La querelle de la Cœlésyrie se renouvela entre lui et le roi d'Égypte Ptolémée Philométor : tous deux invoquèrent la puissance et l'équité des Romains, qui devaient, à la fin, profiter de ce démêlé comme de tous les autres. Les Grecs continuaient d'être divisés. Des factions agitaient les Thébains

et tous les Béotiens. Celle qui prit, contre les Romains, le parti de Persée, fils et successeur du roi de Macédoine Philippe, attira sur la Béotie les malheurs qui accablèrent et morcelèrent cette république. Telle est du moins l'opinion de Polybe, qui blâme constamment toute résistance à la domination de Rome. Persée avait aussi un parti chez les Rhodiens. Il suscitait le plus d'ennemis qu'il pouvait au peuple roi, sur lequel il remporta une victoire. Elle n'est qu'indiquée dans l'un des fragments de Polybe; Tite-Live la raconte dans son quarante-deuxième livre. Persée vainqueur proposa la paix. Les Romains la refusèrent, et Polybe ne manque pas d'admirer leur fierté dans les revers, leur modération et leur douceur dans la bonne fortune. Ils déclarèrent qu'il n'y aurait point de paix pour Persée, jusqu'à ce qu'il eût remis son sort et celui de la Macédoine à la disposition du sénat. Tite-Live a traduit ce passage : *Ita tum mos erat, in adversis vultum secundæ fortunæ gerere, moderari animos in secundis; ita pacem dari, si de summa rerum liberum senatui permittat rex de se deque universa Macedonia statuendi jus.* Chez les Achéens, quoique Lycortas fût d'avis de garder une parfaite neutralité entre les Romains et Persée, Polybe, chargé du commandement général de la cavalerie, fut député au consul Marcius, pour lui offrir des secours. Apprenant que les Romains étaient campés dans la Perrhébie entre Azore et Doliché, il vit bien qu'il y aurait du risque à les joindre; mais il n'en partagea pas moins les dangers qu'ils coururent en entrant dans la Macédoine. Ce fut aux environs d'Héraclée qu'il présenta au consul le décret des Achéens. Marcius les remercia de leur bonne volonté, et déclara

qu'ils pouvaient s'épargner la fatigue et la dépense de cette guerre; que, dans l'état où se trouvaient les affaires, Rome pouvait se passer du secours des alliés. Les compagnons de Polybe se retirèrent : il resta seul quelque temps auprès du consul, qui le congédia, en l'invitant à n'avoir nul égard aux ordres du général romain Appius, qui commandait en Épire, et qui demandait cinq mille hommes à l'Achaïe. Ces injonctions opposées embarrassaient fort Polybe et ses compatriotes; mais il pensa que, l'ordre d'Appius n'étant point appuyé d'un sénatus-consulte, il était plus sûr d'obéir à Marcius.

Nous avons vu, Messieurs, dans la vie de Polybe, et nous retrouvons ici dans l'un des fragments de son ouvrage, qu'en 168, les rois d'Égypte, Évergète second et Philométor, le demandèrent pour commandant d'un corps de cavalerie auxiliaire que leur enverraient les Achéens; qu'il y eut sur cela une délibération, où chacun soutint son avis avec beaucoup de chaleur; que Callicrate, Diophane et Hyperbate ne voulaient point accorder ce secours; que Lycortas et Polybe soutenaient l'opinion contraire, en observant que, l'année précédente, le consul Marcius avait déclaré à Polybe que les Romains n'avaient aucun besoin d'être aidés par une troupe achéenne, et en concluant de là qu'il ne restait aucun motif d'en refuser une aux rois d'Égypte, auxquels on était allié. Par ces motifs, l'assemblée inclinait à voter les secours demandés, lorsque Callicrate prit le parti de la dissoudre. Quelque temps après, le sénat achéen fut convoqué à Sicyone : non-seulement tous les sénateurs s'y rendirent, mais aussi les citoyens âgés de trente ans. Polybe s'y trouva, reparla de cette affaire, reproduisit les mêmes raisonnements, mais Cal-

licrate persista dans son opposition. La guerre continuait entre Rome et Persée. Ce roi de Macédoine s'était associé celui d'Illyrie, nommé Genthius, prince barbare et débauché, qui passait les jours et les nuits à boire. C'est, au rapport d'Athénée, ce que disait Polybe au livre XXIX, ἐν τῇ εἰκοστῇ ἐνάτῃ, de son Histoire; ce qui montre qu'en ce vingt-neuvième livre, les récits de Polybe étaient descendus bien près de l'année 167 avant notre ère. Ce même Athénée cite comme extraits du livre XXX, ἐν τῇ τριακοστῇ, des détails sur ce qui suivit la défaite de Genthius. Ces détails se retrouvent dans Tite-Live, à la fin du livre XLV, où Polybe est ensuite cité sur ce qui concerne le roi de Bithynie Prusias, roi de la même époque, et plus ignoble encore que celui des Illyriens. *Polybius eum regem indignum majestate nominis tanti tradit, pileatum, capite raso, obviam ire legatis solitum, libertumque se populi romani ferre, et ideo insignia ordinis ejus gerere; Romæ quoque, quum veniret in curiam, summisisse se, et osculo limen curiæ contigisse, et* deos servatores suos *senatum appellasse, aliamque orationem, non tam honorificam audientibus, quam sibi deformem, habuisse.* Polybe, en effet, dans un fragment qui fait partie des extraits d'Ambassades de Constantin Porphyrogénète, dit que Prusias vint à Rome, et y déshonora la majesté royale par la plus abjecte adulation; qu'il se présenta au sénat, la tête rasée, avec le bonnet, la chaussure et tout le costume des affranchis; qu'il se déclara l'affranchi de Rome, prêt à remplir tous les devoirs qu'elle daignerait lui imposer; qu'il se prosterna, baisa le seuil de la porte, et s'écria: « Je vous salue, mes dieux sauveurs. »

Ainsi un roi surpassait en bassesse les courtisans les plus vils, et ajoutait à leur art des infamies encore nouvelles.

Nous voici, Messieurs, parvenus à l'an 167, au détrônement de Persée, à la destruction du royaume de Macédoine. C'est le terme que Polybe nous a indiqué comme celui où finirait son ouvrage. Depuis l'année 220 jusque-là, les cinquante-trois ans dont il s'est proposé d'écrire l'histoire sont épuisés; et cependant nous ne touchons, dans l'édition de M. Schweighæuser, qu'à la fin du livre XXX; et les citations d'Athénée avec les indications numériques des livres autorisent cette distribution. Il reste donc dix livres qui n'auront pour matière que des faits postérieurs à l'an 167, des faits qui se rapporteront aux vingt-deux années suivantes jusqu'en 146, et qui ne sont point compris dans le plan tracé par l'auteur lui-même au commencement de son premier et de son troisième livre, quoiqu'il y porte à quarante le nombre des livres qu'il doit composer. Sans doute, et ainsi qu'avant d'entamer son Histoire proprement dite, commençant en 240, il s'est reporté à l'an 263, ou même plus haut, et qu'il a fait de ces temps précédents, la matière d'une introduction, d'un exposé sommaire, qui remplit ses deux premiers livres; de même aussi, il a fort bien pu, à la suite du principal corps de son Histoire, ajouter un aperçu des événements ultérieurs jusqu'au moment même où il écrivait. Mais il subsiste pourtant une difficulté : ce ne serait plus ici un simple abrégé, pareil à celui qui a précédé le corps de l'ouvrage, ce serait une véritable continuation, faite dans les mêmes proportions, sur la même échelle; car dix livres correspon-

draient à vingt-deux années, et par conséquent un seul à deux ans à peu près, comme dans l'ouvrage même. Il faut donc, ou que Polybe ait changé de plan, ou qu'il y ait quelque erreur dans la distribution que l'on a faite de ses derniers fragments. Nous allons les parcourir, sans les distinguer par livres, et en nous arrêtant seulement, comme nous l'avons fait jusqu'ici, aux articles les plus importants.

Vous vous souvenez, Messieurs, qu'après la défaite de Persée, Polybe, accusé fort injustement d'avoir favorisé les intérêts de ce prince contre ceux des Romains, fut contraint de venir se justifier à Rome, où on le retint plusieurs années, en même temps que mille autres Achéens étaient détenus pour la même cause et dispersés en différentes villes d'Italie. Il raconte, dans l'un de ses fragments, comment il favorisa l'évasion du prince de Syrie Démétrius, qui était gardé à Rome comme otage ; je ne reviens pas sur les détails de ce fait, je vous les ai exposés dans la vie de Polybe. Ce que je vous ai dit de ses relations avec les deux jeunes Scipions, et des progrès et des vertus de l'un d'eux, Publius Æmilianus, était tiré d'un fragment conservé dans celui des recueils de Constantin Porphyrogénète qui contient des exemples de vertus et de vices. En 160, des ambassadeurs d'Achaïe vinrent demander le retour de leurs concitoyens, surtout de Polybe et de Statius; la plupart des autres, ou du moins des principaux, étaient déjà morts dans l'exil. Les députés achéens parlaient en suppliants; ils ne prenaient pas la défense des prisonniers, de peur d'avoir l'air de contredire les décisions du sénat. Il ne leur échappa aucun terme qui ne fût mesuré; cependant les Pères Conscrits de-

meurèrent inexorables, et déclarèrent qu'ils ne changeraient rien aux dispositions qu'ils avaient réglées. Le sénat romain recevait en ce même temps des envoyés de Carthage et du roi des Numides, Masinissa. Les Carthaginois se plaignaient des entreprises de ce prince sur des territoires qui leur appartenaient; et Polybe ne dissimule point la justice de leurs réclamations. Des intérêts plus forts que la justice dictèrent une sentence en faveur de Masinissa : la destruction de Carthage était résolue. De leur côté, les Achéens ne se rebutaient point; ils persistaient, avec une obstination qui les honore, à supplier qu'on mît un terme à l'exil de leurs compatriotes : une députation nouvelle, en 155, faillit obtenir leur retour. Les avis étaient partagés : les uns voulaient qu'on les retînt, les autres qu'on les renvoyât; un troisième parti, que leur mise en liberté fût prononcée, mais différée de quelque temps encore. Le préteur Posthumius réduisit la question à la simple alternative de la mise en liberté, ou de la prolongation indéfinie de la détention. Le parti moyen, comme il arrive presque partout, ne manqua point de se réunir au plus injuste, et les malheureux Achéens ne furent pas délivrés : il en périt quelques-uns de plus en Italie. Mais leurs compatriotes, enhardis plutôt que découragés par cette délibération, résolurent de faire de nouvelles instances, qui furent encore infructueuses, dans le cours des trois années suivantes. Rome alors jugeait tous les démêlés de la terre : auprès des Alpes, elle prenait les armes pour les Marseillais contre les Liguriens; en Égypte, elle protégeait, à son gré, l'un ou l'autre des deux rois; en Asie, elle obligeait Prusias à des satisfactions envers Attale, roi de Pergame. Démé-

trius, devenu roi de Syrie, subissait aussi son empire, et s'en consolait par de viles débauches. On le voyait ivre durant la plus grande partie du jour, dit Athénée en citant le trente-troisième livre de Polybe; ce qui semble indiquer que les récits de ce livre aboutissaient à peu près à l'an 150.

D'autres citations d'Athénée montrent que le trente-quatrième livre contenait des détails géographiques; et en conséquence, M. Schweighæuser y a rassemblé les diverses notices que Strabon extrait de Polybe. Strabon lui-même nous apprend que Polybe avait, comme Éphore, consacré une partie de son Histoire à la description des terres et des pays; et vous n'avez point oublié, Messieurs, que Polybe, en s'excusant, au milieu de son troisième livre, de n'avoir rien dit des colonnes d'Hercule, des îles Britanniques, et des métaux de l'Espagne, promet de s'en occuper ailleurs. Ce livre XXXIV est donc fort regrettable : il paraît que l'auteur y suivait d'abord, d'après Homère, la trace des voyages d'Ulysse et qu'il recherchait les notions réelles et positives enveloppées dans les fictions du poëte. En ce qui concerne les diverses contrées de l'Europe, il discutait la relation de Pythéas, les descriptions de Dicéarque, d'Evhémère et d'Ératosthène. Il ne s'en rapportait ni aux mesures ni aux récits de Pythéas, qui donnait à la Grande-Bretagne un circuit de quarante-six mille stades, et qui disait que Thulé n'était ni terre, ni mer, ni air, mais un composé de tout cela, et qu'on ne pouvait l'aborder ni à pied ni sur un vaisseau. Ératosthène, qui ne connaissait pas l'occident ni le nord de l'Europe, a commis des erreurs que Polybe corrigeait, mais, selon Strabon, en en commettant plusieurs autres. La plu-

part des exemples que Strabon cite consistent en distances plus ou moins exactement exprimées par nombre de stades. Nous avons assez dit, Messieurs, que le mot de stade n'a certainement pas eu une valeur invariable chez les anciens, ni quelquefois chez le même auteur en différents endroits de ses livres et par rapport à des contrées diverses. Il nous est donc fort difficile de savoir jusqu'à quel point les anciens se trompaient en mesurant des distances; mais, dans l'état de leurs sciences et de leurs arts, ils étaient encore, au temps de Polybe, et même au temps de Strabon, exposés presque inévitablement à beaucoup d'erreurs, ainsi que Delambre l'a prouvé. Il n'en faut pas moins leur savoir gré de leurs efforts pour créer et rectifier la géographie; et Polybe a des droits particuliers à cette reconnaissance.

En l'année 150, ce qui restait d'Achéens en Italie, eut enfin la permission de retourner en Grèce. Ce fait est raconté dans une page de Plutarque, que je vous ai rapportée, Messieurs, et que M. Schweighæuser place au nombre des fragments de Polybe, quoique cet historien n'y soit nommé que comme l'une des personnes intéressées à cet acte si tardif d'équité publique. La troisième guerre punique commence en 149 : depuis longtemps Carthage songeait à désarmer, s'il se pouvait, la haine des Romains, en se livrant à eux, en s'abandonnant sans réserve à ce qu'ils décideraient de son sort. Utique avait déjà pris ce parti : six députés carthaginois vinrent à Rome avec de pleins pouvoirs, et chargés de recevoir des ordres, bien plutôt que de proposer une transaction. Mais on avait prévenu leur arrivée. La guerre était déclarée; l'armée romaine était partie.

On les introduisit néanmoins dans le sénat : on leur signifia que, puisqu'ils avaient enfin écouté les conseils de la sagesse, on leur accordait la liberté, le maintien de leurs lois, et tous les biens possédés par les particuliers ou par la république de Carthage. Ils n'espéraient pas plus ni même autant de faveur; mais le consul ajouta que c'était à condition qu'en un délai de trente jours, ils enverraient à Lilybée trois cents otages, pris parmi les jeunes gens les plus qualifiés de la ville, et qu'ils feraient d'ailleurs tout ce qui leur serait ordonné par les consuls. Ce dernier mot leur inspira les plus vives alarmes; ils partirent pour Carthage, où ils rendirent compte de leur mission. Malgré les inquiétudes qu'excitait leur rapport, les Carthaginois voyaient trop qu'il ne leur restait d'autre parti à prendre que d'obéir : ils se pressèrent de choisir les trois cents otages, qui furent accompagnés au port par leurs mères éplorées et tous leurs concitoyens en deuil. A Lilybée, on remit ces otages à Quintus Fabius Maximus, alors préteur en Sicile, qui les fit passer à Rome, où ils furent tous enfermés en un même lieu. Les armées romaines abordaient alors à Utique. Carthage envoya des députés pour demander les ordres des consuls. Ceux-ci, après avoir loué les Carthaginois de leur obéissance, leur enjoignirent de livrer sans fraude et sans délai toutes leurs armes; ce qu'il fallut bien faire. L'histoire, Messieurs, si riche en exemples d'iniquités, n'en offre pas cependant de plus criante que celle-ci, dans les relations de peuple à peuple. Pas un seul reproche n'était à faire aux Carthaginois; ils n'avaient d'autre tort que de s'être laissé réduire à l'impuissance de résister; d'avoir pensé que cette faiblesse même leur

tiendrait lieu de garantie; que, privés de tout moyen non-seulement de nuire, mais de se défendre, ils deviendraient inattaquables. Il ne restait assurément pas plus de gloire à les vaincre que d'équité à les écraser. Ils demandaient la paix ou plutôt des lois; ils acceptaient le joug sous lequel on les voudrait courber. La guerre qu'on leur déclarait n'avait pas de motif, pas même de prétexte, sinon en dénaturant les faits et en recourant aux plus misérables impostures. N'importe : voilà les deux consuls du grand peuple, Marcus Manilius et Lucius Marcius Censorinus, qui, à la tête des armées romaines, vont combattre une cité vaincue, qui leur a livré ses armes et trois cents otages. Non, ce n'est pas seulement injustice, c'est aussi lâcheté; et quelque respectable que soit à d'autres égards le nom de ce Caton, qui concluait sans cesse à la destruction de Carthage, s'il arrivait qu'un jour on cessât d'être ébloui par cet éclat de la puissance, qui n'est le plus souvent que celui du crime, on ne trouverait peut-être rien de plus vil dans les annales de la politique, que la déclaration de cette troisième guerre. La ruine de Carthage a préparé ou plutôt déterminé les malheurs et la servitude des Romains; c'est une vérité qui était déjà sensible aux yeux de Salluste. On déplore avec raison les progrès de leur corruption et de leur asservissement; mais il est trop juste qu'ils aient expié, par leur décadence, une si révoltante et si honteuse iniquité. « Je ne puis « assez regretter, dit Rollin, que le fragment de Po« lybe (où il s'agit de cette déclaration de guerre) « finisse précisément dans l'endroit le plus intéressant; « et j'estimerais beaucoup plus une courte réflexion « d'un auteur si judicieux que les longues harangues

« qu'Appien met dans la bouche des députés (carthaginois) et dans celle du consul. Je ne puis croire « que Polybe, plein de bon sens, de raison et d'équité, « comme il était, eût pu approuver le procédé des Ro« mains. » (Rollin fait beaucoup trop d'honneur à Polybe, qui s'était laissé engouer, comme bien d'autres sages, d'une vaine admiration pour les maîtres orgueilleux qui l'avaient caressé, mais opprimé lui-même. L'excellent auteur de l'*Histoire Ancienne* ajoute qu'il ne reconnaît plus, dans cette conduite des Romains, leur ancien caractère, cette grandeur, cette noblesse, cette droiture, etc. Il y avait longtemps, Messieurs, qu'ils y avaient renoncé; et Polybe, dans son treizième livre, lorsqu'il était question d'une époque antérieure de plus d'un demi-siècle à celle où il est maintenant descendu, a été forcé d'avouer que déjà la bonne foi leur semblait incompatible avec l'art de gouverner, et la fraude tout à fait indispensable pour réussir dans l'administration des affaires, en paix comme en guerre. C'est en tout temps la doctrine secrète ou publique de l'usurpation; c'est, aux yeux des conquérants et des courtisans, la science du pouvoir.

Je réserve pour notre prochaine séance quelques autres fragments de Polybe et des considérations générales sur son ouvrage.

DIXIÈME LEÇON.

FIN DES FRAGMENTS DE POLYBE. — CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR SON OUVRAGE. — INTERVALLE ENTRE LUI ET DIODORE DE SICILE.

Messieurs, les fragments des vingt-quatre derniers livres de Polybe ont, en général, si peu de consistance, que nous avons pu recueillir en une seule séance presque tout ce qu'ils contiennent d'instructif. Vous y avez remarqué l'expédition de Philopœmen contre le tyran de Sparte, Nabis; la guerre déclarée par les Romains à la Macédoine, ou même à la Grèce entière; la bataille de Cynoscéphale; des détails sur la phalange macédonienne et la légion romaine; les intrigues et la mort de l'Étolien Scopas, en Égypte; les négociations de Flaminius, qui fait publier aux jeux Isthmiques la liberté des Grecs, quand il les asservit en effet à la domination de Rome; de nouveaux troubles dans les cités helléniques; la mort de Philopœmen, le dernier de leurs citoyens; les progrès des arts et des vices, de l'ambition et de la politique astucieuse chez les Romains; les démêlés du roi d'Égypte Ptolémée Philométor avec le roi de Syrie, Antiochus Épiphane; le détrônement de Persée et la destruction du royaume de Macédoine, en 167. C'était le terme où devait finir l'ouvrage de Polybe; cependant ce n'est encore là que le trentième livre; et l'on a de modiques débris des dix suivants : nous y avons trouvé quelques notions géographiques, et des articles relatifs, soit à la vie personnelle de l'au-

teur, soit à la troisième guerre punique, commencée en 149. Il nous reste, Messieurs, à jeter les yeux sur les pages que l'on croit provenir des livres XXXVII, XXXVIII, XXXIX et XL.

Prusias, roi de Bithynie, que nous avons vu prosterné aux pieds des sénateurs romains, et dont Corneille a exposé l'ignominie sur la scène française, fut tué en 148, par son fils Nicomède. Un des fragments de Polybe est un portrait de ce monarque : l'ignoble difformité de ses traits n'annonçait point encore assez la médiocrité de son esprit et la bassesse de son âme. Il paraissait un demi-homme, et n'était qu'une femme à la guerre, ἥμισυς ἀνὴρ κατὰ τὴν ἐπιφάνειαν, καὶ πρὸς τὰς πολεμικὰς χρείας... γυναικώδης, lâche dans ses combats, indolent dans son palais, incapable de tout travail, ennemi des arts, de la philosophie et de toute instruction, nouveau Sardanapale, auquel il ne restait aucun sentiment, non pas seulement de la vertu, mais des convenances. Ce Prusias régna environ quarante ans; et il est aisé de comprendre à quel point de tels règnes étaient profitables à l'ambition des Romains. Il ne restait plus de républiques en état de leur résister. Polybe prétend qu'ils aimaient la nation achéenne, et qu'ils avaient confiance en elle plus qu'en aucun autre peuple de la Grèce. Si nous en jugeons pourtant par leur conduite avec les mille Achéens qu'ils retinrent si longtemps en Italie, et du nombre desquels était notre historien, croirons-nous qu'ils eussent permis à la confédération du Péloponnèse de reprendre quelque vigueur? Polybe, depuis qu'il a vécu chez eux, trouve tout simple qu'ils soient arbitres des destinées du monde : il blâme ceux de ses compatriotes qui auraient mieux

aimé rester indépendants que protégés, et surtout le préteur Critolaüs, qui voulait bien avoir les Romains pour amis, et non pas pour maîtres. C'étaient, selon Polybe, des paroles séditieuses, qui compromettaient le sort de l'Achaïe. Non, Messieurs, la plus humble docilité ne l'eût pas sauvée : le sénat de Rome avait résolu de ne laisser subsister nulle part ni un roi puissant ni un peuple libre. Il détruisait Carthage, en 146 : l'Achaïe succomba dans le cours de cette même année, et n'eut point, en ses derniers moments, comme Carthage, l'honneur d'une résistance courageuse. Son préteur Diæus la voulut pourtant défendre; mais il ne sut qu'exciter de nouveaux troubles; et ses violences, si nous en croyons notre historien, hâtèrent l'asservissement de sa république. Polybe, puisqu'il faut l'avouer, se félicite de cette catastrophe: la fortune, dit-il, toujours ingénieuse, se servit du seul expédient qui lui restait pour sauver les Grecs; elle fit en sorte qu'ils fussent aisément vaincus, et, par là, elle prévint les vengeances cruelles que les légions appelées d'Afrique pour nous soumettre n'auraient pas manqué d'exercer. Si nous n'avions promptement succombé, nous étions perdus. Les autres fragments du quarantième livre concernent la conduite que tint l'historien lui-même dans ces déplorables circonstances. Il accourut d'Afrique, n'arriva qu'après la prise de Corinthe, et profita de ses liaisons avec les Romains pour rendre à sa malheureuse patrie les services qui étaient encore possibles. Il eut la générosité de repousser l'offre qu'on lui fit de l'enrichir lui-même des dépouilles de Diæus. Il osa donner à ses compatriotes le conseil de ne point acheter les biens de ce préteur, qu'on avait confisqués

et mis en vente. Les commissaires de Rome chargèrent Polybe de parcourir les villes, de terminer les querelles, d'accoutumer les habitants au régime politique et aux lois nouvelles qu'on leur imposait. Il s'acquitta de ces fonctions avec zèle et loyauté. Il obtint le rétablissement des statues d'Aratus et de Philopœmen, et mérita qu'on lui en érigeât plusieurs à lui-même. Ses récits se terminent à cette époque, qui est à la fois celle de la destruction de Carthage, de la soumission absolue de l'Achaïe, et de la mort du roi d'Égypte, Ptolémée Philométor (année 146 avant notre ère).

Voilà donc, Messieurs, tout ce qui nous reste de l'ouvrage de Polybe; les deux premiers livres, contenant, après un très-court avant-propos, qui remonte à l'an 390, une introduction, où sont exposés sommairement les événements mémorables arrivés durant vingt-cinq ans, entre 246 et 220; les livres III, IV et V, qui renferment l'histoire proprement dite de la cent quarantième olympiade, c'est-à-dire ce qui s'est passé en Italie, en Afrique, en Asie, en Grèce, de 220 à 216; des fragments plus ou moins considérables des douze livres suivants, qui continuaient les mêmes annales jusqu'à la fin de la cent quarante-cinquième olympiade, année 196 avant J.C.; de plus faibles débris de treize autres livres, dont le dernier aboutit à l'an 167, terme où l'auteur semblait devoir s'arrêter, puisqu'il n'avait promis que l'histoire générale de cinquante-trois ans à partir de 220; d'autres extraits cependant, qui, d'après les citations d'Athénée, paraissent appartenir aux livres XXXI à XL, et conduire l'histoire jusqu'à l'an 146, en sorte que l'ouvrage aurait embrassé, non pas seulement cinquante-trois années, mais soixante-quatorze,

ou même cent, si l'on tient compte des vingt-six premières, qui sont la matière des deux livres d'introduction. Vous avez vu le cours de ces récits interrompu par divers éclaircissements, notices géographiques, considérations politiques, détails militaires, réflexions sur la manière d'écrire l'histoire, remarques critiques sur les livres de plusieurs historiens. Tels sont les sujets tant principaux qu'accessoires que Polybe a traités d'une manière en général fort instructive et fort judicieuse. C'est l'un des auteurs antiques chez qui l'on peut puiser le plus de connaissances positives. Son ouvrage n'est pourtant point un modèle de l'art d'écrire; et le jugement si dur qu'en a porté Denys d'Halicarnasse n'est pas aussi injuste qu'on le voudrait. Le style de Polybe est sans couleur, et sa diction sans élégance; il ne sait point exciter l'attention des lecteurs par l'éclat des images, ni par la profondeur et l'originalité des pensées, ni d'ordinaire par la vivacité des sentiments. Son élocution monotone, peu figurée, peu souple, plus négligée que simple, moins claire que diffuse, n'annonce point un goût délicat, ni un talent flexible. Toutefois il a tant de droiture et de franchise, il aime avec une telle constance la vérité et la vertu, qu'on s'accoutume à son langage austère, et qu'on ne sent plus que l'intérêt moral de ses leçons. Lorsque, animé par des affections si pures, il prend un ton plus élevé, les mouvements de son âme se communiquent à son style; et Polybe devient alors éloquent à force de patriotisme et de probité. Cependant, malgré la rectitude de son esprit, il a bien aussi quelques préventions; mais elles tiennent à d'honorables sentiments d'amitié, de reconnaissance; et, d'ailleurs, si elles lui dictent des

jugements hasardés, jamais elles n'altèrent la vérité de ses récits, la fidélité de ses témoignages. C'est un homme d'un caractère sérieux et d'une raison froide : il cherche partout l'exactitude. Ses études ont embrassé toutes les sciences cultivées de son temps. Il sait bien ce qu'il a appris d'autrui, mieux encore ce qu'il a recherché, vérifié, observé lui-même. Il a accueilli de toutes parts et enchaîné dans un corps d'histoire beaucoup de faits et de notions utiles : il les offre surtout à ses pareils, c'est-à-dire aux hommes de guerre et aux hommes d'État; et, quoiqu'il ne soit pas un écrivain très-habile, il a, plus que bien d'autres, contribué aux progrès des lumières publiques. Ses concitoyens lui ont élevé des statues; d'illustres capitaines lui ont rendu des hommages; tous les esprits justes et tous les cœurs honnêtes lui doivent le tribut d'une estime profonde.

Polybe n'a pas le génie d'Hérodote, ni l'énergie de Thucydide, ni la grâce de Xénophon; mais il est, comme le premier, avide de connaissances : il visite, il étudie les différentes contrées de la terre; il ne sait pas les peindre, mais il essaye de les décrire. Il interroge les monuments, les traditions, toutes les sources de l'histoire : il recherche les origines des institutions, les causes éloignées et prochaines des guerres et des grands événements; il rassemble et coordonne les notions, les faits, les détails, pour en composer une histoire générale de son siècle. S'il n'excelle pas dans l'art de raconter, il n'a pas non plus celui de feindre, ni le don de croire aux fictions; il vit dans un temps où elles ont perdu leur crédit, et il ne veut pas le leur rendre; il les écarte de ses livres avec une rigueur inexorable; et, lorsqu'il en rappelle quel-

qu'une, c'est pour la vouer au mépris. En ce point il suit les traces de Thucydide, qui, le premier, avait épuré les récits historiques, en les séparant des narrations fabuleuses. Néanmoins Thucydide y avait laissé ou introduit ces harangues imaginaires et théâtrales, qui répandent souvent de l'intérêt et quelquefois de l'instruction dans les livres d'histoire, mais qui offensent la vérité, par cela seul qu'elles la dépassent. Polybe, dans ceux de ses livres qui nous sont parvenus intacts, dédaigne d'ordinaire ce genre d'ornements : composer de pareils discours est un talent qui lui manque, et une licence dont il ne voudrait pas user. Si l'on en rencontre chez lui des exemples, une ou deux fois heureux, plus souvent déplorables, c'est dans des fragments dont l'authenticité pourrait, par cette circonstance même, sembler suspecte. D'un autre côté, il est beaucoup moins réservé que Thucydide en éclaircissements et observations de toute nature; et, parmi les morceaux accessoires qu'il prodigue, il en est qui, par leur étendue comme par leur objet, mériteraient beaucoup trop le nom de digressions. Du moins faut-il, en compensation de ce reproche, ajouter que Polybe s'attache aussi, plus que l'historien de la guerre du Péloponnèse, à développer les faits, à montrer les rapports qu'ils ont entre eux comme effets ou comme causes. Il écrit une histoire plus générale, et, selon son expression, plus *pragmatique*, plus riche d'actions, plus féconde en résultats. J'ai comparé son admiration un peu aveugle pour les Romains à l'enthousiasme de Xénophon pour les lois et les mœurs de Lacédémone. Ils ont entre eux d'autres traits de ressemblance : ils sont guerriers de profession l'un et l'autre; cet art militaire qu'ils ont étudié dans les

camps et dans les batailles, ils se plaisent à l'enseigner; il occupe une grande place dans leurs livres; et sans doute il la mérite, puisqu'il a décidé si souvent du sort des nations. Tous deux aussi ont été de bonne heure initiés aux sciences morales et politiques : Xénophon dans l'école de Socrate, Polybe dans la maison de son père Lycortas, dans la société de Philopœmen et dans les livres d'Aristote. Tous deux, ils sont amis de la sagesse et de la modération; tous deux ennemis des factions et de l'anarchie; mais Polybe chérit plus ardemment la liberté, et démêle un peu mieux les intrigues et les manœuvres qui tendent à la détruire. Il a, sur ces matières et sur presque toutes les autres, des idées plus précises et plus cohérentes; il se contente moins de notions vagues et approximatives. Ce sont là les seuls aspects sous lesquels il puisse être mis en parallèle avec Xénophon : il n'est pas, comme écrivain, digne de lui être comparé; il est trop loin de posséder les talents et l'art de l'auteur de la *Cyropédie*, sa douce facilité, son goût exquis, les richesses et les grâces de son imagination brillante. Entre eux quatre, Hérodote, Thucydide, Xénophon, Polybe offrent des exemples de toutes les perfections du genre historique et seulement de quelques-uns de ses défauts; car aucun d'eux n'est un historien mercenaire ou imposteur, qui mente à sa conscience, qui n'écrive que pour servir les intérêts d'une tyrannie ou d'une faction. Aucun d'eux ne ressemble à un compilateur aveugle, qui confond les temps, les lieux, les hommes et les choses, amasse indistinctement le vrai et le faux, raconte ce qu'il ne sait pas, répète sans méthode et sans esprit ce qu'il a recueilli sans discernement. Leurs ouvrages ne sont ni des chroniques arides, à la

manière du moyen âge, ni, comme en ces derniers temps, des histoires idéales composées *à priori* de spéculations métaphysiques et de divinations plus que savantes. Ils n'ont fondé à eux quatre que l'histoire classique.

Ces quatre historiens, Messieurs, nous restent seuls d'environ deux cents qui avaient écrit avant la fin du siècle où vivait le quatrième! La perte de tant d'ouvrages, et de la plus grande partie de celui de Polybe, a interrompu, par de fréquentes lacunes, l'étude que nous avons faite des temps antérieurs à l'an 167, ou même 146 avant notre ère. Nous ne sommes parvenus à ce terme qu'en laissant vides des intervalles quelquefois considérables, que, à défaut de témoignages originaux, on ne peut remplir que par des relations écrites beaucoup plus tard. Cependant plusieurs parties des annales anciennes se sont déjà développées dans les livres de ces quatre premiers historiens. Hérodote, quoique la guerre entre les Perses et les Grecs soit le principal objet de son travail, se trace un vaste plan qui embrasse les antiquités, non-seulement de ces deux peuples, mais aussi des Égyptiens, des Assyriens, des Mèdes, des Lydiens, des Scythes et de quelques autres. Le père de l'histoire nous a fait remonter ainsi jusqu'à ces âges déjà lointains pour lui-même, que Varron a depuis appelés inconnus, mythologiques ou héroïques. L'olympiade de Corœbus, l'an 776 avant notre ère, ouvre un âge plus accessible, et qui néanmoins ne devient fécond en souvenirs constants et distincts qu'à mesure qu'on s'approche du temps où naquit Hérodote (484). Cet historien n'a recueilli qu'assez peu de faits du huitième et du septième siècle :

encore est-il entraîné à y mêler des traditions fabuleuses qui s'étaient jointes presque inséparablement à cette partie des annales humaines. Ce mélange se prolonge même à l'égard du sixième siècle, celui de ce Cyrus dont les destinées nous ont été si diversement racontées par Hérodote et par Xénophon. A la fin de ce siècle, l'an 504, l'Ionie se révolte contre le roi de Perse; et c'est là qu'Hérodote entre dans le sujet essentiel qu'il s'est proposé de traiter. Dès lors, son ouvrage devient une histoire proprement dite, où l'on suit, durant vingt-cinq ans, jusqu'en 479, les mouvements d'une guerre mémorable, le cours des triomphes de la Grèce sur des armées barbares.

Entre ce terme et le commencement de la guerre du Péloponnèse, en 431, il reste un espace de quarante-huit ans que nous ne connaissons encore que par des indications vagues ou fugitives que nous avons accidentellement rencontrées soit dans les livres d'Hérodote, soit dans l'introduction ou premier livre de Thucydide. Mais celui-ci nous a complétement exposé les dissensions et les guerres intérieures des Grecs pendant vingt et un ans; il nous a peint leurs efforts opiniâtres pour s'entre-détruire, pour s'affaiblir tous ensemble, pour se dépouiller mutuellement de la force et de la gloire commune qu'ils avaient acquise en se défendant contre l'Asie. Xénophon, reprenant le fil de ces tristes récits, l'a conduit, non pas seulement jusqu'à la vingt-huitième et dernière année de la guerre du Péloponnèse, mais jusqu'à la bataille de Mantinée, en 362. En d'autres ouvrages, il a particulièrement traité certains articles de l'histoire de ces mêmes temps. Il nous a raconté l'expédition de Cyrus le Jeune et la retraite des dix

mille; il a peint Socrate, prôné Agésilas, esquissé des tableaux de Sparte et d'Athènes. Nous sommes ainsi arrivés bien près de l'époque de l'avénement de Philippe au trône de Macédoine; mais le règne de ce prince, les conquêtes de son fils Alexandre, le partage de ce nouvel empire, et généralement tout ce qui s'est passé dans le monde politique entre les années 362 et 246, nous ne l'avons point appris encore, puisque l'introduction de Polybe nous a transportés à l'ouverture de la première guerre punique. D'un autre côté, son cinquième livre ne s'est point étendu au delà de l'an 216; et, si les fragments de ses autres livres nous ont fait descendre jusqu'à 146, des articles si tronqués, si décousus, ne sauraient assurément tenir lieu d'un corps d'histoire.

Je n'entreprends pas, Messieurs, de vous rappeler avec plus de détails les faits que ces quatre historiens nous ont exposés; je ne résumerai leurs récits qu'en essayant de retracer l'aspect général sous lequel s'y présentent les mœurs, les lois, les gouvernements des peuples antiques. Les États qui apparaissent les premiers dans les temps les plus reculés sont les monarchies absolues de l'Asie, en comprenant l'Égypte sous ce nom d'Asie, ainsi que le font Hérodote et Polybe. On a dit avec raison que le pur despotisme et la démocratie pure ne sont que des ébauches grossières de l'organisation sociale. Mais, de ce que ces deux gouvernements sont les plus informes de tous, il ne s'ensuit pas qu'ils aient partout existé avant les autres. Un pouvoir sans limites, exercé par un seul homme ou en son nom sur de vastes contrées, est le produit d'une longue suite de mouvements, de guerres et de catastro-

phes : il a fallu des progrès et du temps pour l'affermir. Un de ses effets est d'effacer les traces de ce qui l'a précédé; l'idée de son immémoriale origine est l'une des illusions qu'il répand. On ne le croit plus né de la terre; il s'est rattaché au ciel. Si vous demandez par quels divers régimes avaient passé ces nations asiatiques avant d'être ainsi asservies, l'histoire ne vous le dit pas. Mais, en vous les peignant dégradées, elle vous apprend assez qu'elles ne sont pas neuves au moment où elle commence à vous parler d'elles. Déjà et depuis longtemps, leur population est partagée en castes ou classes que les historiens énumèrent diversement, et parmi lesquelles il nous suffira de distinguer d'abord les premiers serviteurs appelés grands et formant la cour, puis le peuple dépouillé de toute garautie sociale, ensuite un autre peuple réduit à la pure servitude et devenu esclave des esclaves. Or ce système suppose des batailles, des victoires, des prisonniers de guerre, des villes et des terres conquises; il suppose un long usage d'opprimer, une vieille habitude de servir. A cet état des personnes correspond celui des choses. Sous un tel système il n'y a pas d'industrie proprement dite; car l'industrie est le libre exercice des facultés humaines. Les choses donc ne sont dans l'ancienne Asie que de simples productions de la nature, ou bien que les résultats des travaux forcés que la puissance ordonne. On travaille pour obéir plus encore que pour subsister : les arts font tous les progrès que peut commander la violence, aucun de ceux que l'intérêt provoque et que le génie accélère; ce qu'on ne sait pas faire beau, on le fait grand; au lieu de chefs-d'œuvre, on a des colosses; et, tandis qu'on pourvoit mal aux besoins de la vie

dans les habitations privées, les palais et les lieux publics sont surchargés d'énormes richesses. La pénurie se laisse voir partout où ne s'étale pas le faste; et elle s'accroît à mesure qu'on s'éloigne du centre de l'empire. A dire vrai, le monarque ne règne que dans sa cour, que sur sa capitale et les cantons les plus voisins : ailleurs il possède et ne gouverne pas. Il fait régir ses provinces par des satrapes, véritables rois, desquels il tire des tributs plutôt que des services, et qui se révoltent contre lui, quand ils le peuvent. Il n'a pas d'autres moyens de réprimer leurs entreprises, d'empêcher leurs usurpations, que de leur déclarer la guerre : ce qu'ils s'efforcent de lui ravir, il le perd ou le regagne selon le sort des combats, soit qu'il conduise lui-même ses armées, soit qu'il les confie à des généraux quelquefois non moins infidèles. Administrer réellement un État aussi vaste que le sien, étendre si loin sa vigilance, embrasser tant de détails, imprimer à tant de mouvements une direction commune, est un art qu'il ne connaît pas, et qui lui commanderait trop de soins. Son impéritie et son indolence tempèrent son despotisme, qui n'aurait pas d'autre contre-poids, sinon pourtant le crédit que peuvent acquérir d'ambitieux et astucieux pontifes. Il paraît qu'en Égypte et ailleurs, une sorte de théocratie avait précédé la royauté absolue. Quelques restes de cet ancien pouvoir des prêtres devenaient quelquefois encore redoutables. Ils étaient dépositaires de tout ce qui existait de vraie et de fausse science. D'une part, ils enseignaient l'antique et universelle religion, celle qui rattache les préceptes de la morale aux dogmes sacrés de l'existence et de l'unité de Dieu, des récompenses et des peines d'une vie future : de l'autre, ils

propageaient et modifiaient à leur gré des croyances superstitieuses; ils enveloppaient sous des symboles mythologiques les résultats plus ou moins inexacts de leurs études astronomiques et physiques. Ils professaient la jurisprudence, exerçaient la médecine, cultivaient quelques arts, mêlant partout à la science des doctrines et des pratiques mystérieuses, un amas plutôt qu'un système d'impostures. Ils s'étaient emparés de tous les penchants naturels à l'ignorante multitude, terreur, crédulité, curiosité, désir de pénétrer les secrets de l'avenir. Ils répondaient, au nom des dieux, par des oracles ou par l'interprétation des prétendus signes que donnaient les entrailles des victimes; et de si grossiers artifices leur suffisaient pour conserver de l'ascendant sur les peuples et fort souvent sur les rois.

Les dieux de l'Égypte ont passé dans la Grèce en changeant de noms et de costumes. C'est un point d'antiquité qu'Hérodote s'est spécialement appliqué à bien établir. Les légendes de ces divinités ne composaient point chez les anciens une doctrine dogmatique et invariable : il était permis à chacun de les modifier toutes, de les étendre, de les restreindre. Les lois et les mœurs n'exigeaient de respect que pour les statues, les temples et le culte extérieur de tous ces dieux. Le génie des poëtes grecs a donc pu embellir à son gré la théologie égyptienne, et, par de brillantes fictions, rendre en effet immortelles tant de déités imaginaires. Comme il n'y avait point eu en Grèce de régime théocratique antérieur à l'établissement des cités, les prêtres n'avaient hérité d'aucune puissance politique. La présidence des cérémonies religieuses ne donnait d'autorité ni même d'influence à personne; les oracles

étaient le plus souvent inspirés par les chefs des États; et le métier des devins, leur talent d'expliquer ce qu'annonçaient les entrailles des animaux, était moins considéré que lucratif. D'anciennes querelles entre les prêtres pour l'introduction de leurs différents cultes n'avaient laissé de traces que dans les légendes mêmes de leurs dieux, où s'étaient introduites, avec quelques déguisements, les circonstances de ces guerres religieuses. Hérodote et Xénophon nous ont montré, Messieurs, par leurs récits et par l'expression naïve de leurs propres idées, quels étaient les caractères et les effets de la superstition chez les Grecs. Mais la seule conséquence que je veuille tirer ici de ces observations, c'est que l'origine des cités de la Grèce est bien moins antique que celle des royaumes de l'Asie. Vous savez d'ailleurs que, selon toute apparence, ces cités n'étaient que des colonies égyptiennes ou phéniciennes, dont l'établissement ne remontait point à des époques très-reculées. Ce sont évidemment de plus jeunes peuples, qui n'ont point fait assez de progrès pour être asservis comme des Assyriens et des Mèdes. Il n'y a chez eux que des républiques; car ils étendent cette dénomination aux monarchies tempérées. Leurs gouvernements sont nationaux, institués pour l'intérêt de la société entière. Ce n'est pourtant pas qu'il y faille chercher les plus heureuses combinaisons des éléments du corps politique. Les droits individuels sont toujours sacrifiés aux idées abstraites de sûreté et de prospérité nationale. Les pouvoirs législatif, exécutif, judiciaire, demeurent confondus : leur distinction, à peine indiquée par Aristote, ne se montre en effet dans aucune des constitutions positives de l'ancienne Grèce. Polybe croit y

démêler les trois ressorts d'un gouvernement mixte, la monarchie, l'aristocratie et la démocratie; mais c'est toujours l'une des deux dernières qui prédomine, jusqu'à ce que, se transformant en oligarchie, ou en ochlocratie, elle rouvre la carrière des révolutions et des réactions sanglantes. Du sein de ces troubles et de ces calamités, s'élève, de temps en temps, ce pouvoir absolu d'un seul, que les Grecs appellent tyrannie ou usurpation. Il faut dire encore que toutes ces cités indépendantes et rivales n'ont entre elles, jusqu'à l'an 284 avant notre ère, aucun lien fédératif qui puisse les protéger assez, soit contre des ennemis extérieurs, soit surtout contre leurs propres ambitions. Si vous ajoutez qu'elles ont des esclaves, iniquité qui ne reste jamais impunie, vous ne trouverez que trop de causes qui ont dû retarder ou limiter leurs progrès, multiplier leurs malheurs, entretenir leurs dissensions déplorables depuis la fin de la guerre des Perses jusqu'à la bataille de Mantinée, accélérer leur décadence depuis les règnes de Philippe et d'Alexandre jusqu'au temps de Polybe, amener enfin leur asservissement après la mort de Philopœmen. Deux de ces peuples, les Spartiates et les Étoliens, ont contribué plus que les autres à ces désastres communs; Sparte par son esprit dominateur et sa politique ambitieuse; l'Étolie par ses misérables pirateries et ses odieux brigandages; l'une et l'autre parce qu'à défaut d'une industrie laborieuse et légitime, il faut bien acquérir celle de ravir par fraude et par violence les fruits des travaux de ses voisins. Cependant, Messieurs, au milieu de tant de désordres, telle est encore la puissance de la liberté, que la Grèce est restée couverte d'une gloire impérissable. La civilisation était chez les

Grecs bien moins ancienne, et beaucoup plus avancée qu'en Asie. La seule absence du pouvoir absolu avait suffi pour laisser éclore le patriotisme, qui vainquit l'Asie et qui créa les arts. Que célèbre après tout l'histoire? Qu'admire-t-elle le plus chez un peuple? la sagesse des institutions, les triomphes des guerriers, et les productions du génie. Or la Grèce s'est distinguée par d'honorables essais dans la première de ces carrières, par d'éclatants succès dans la seconde, par d'immortels chefs-d'œuvre dans la troisième. Elle est, jusqu'à l'époque où se sont arrêtées nos études, la plus illustre des nations; et je ne sais pas si, malgré les troubles qui la déchirent, elle n'est pas aussi la moins malheureuse; car l'activité des travaux et les progrès des arts tempèrent beaucoup plus qu'on ne pense les infortunes privées et publiques. L'amour de la patrie et le goût des lettres sont d'inépuisables sources de consolations et de jouissances. Quand vous voyez ces Grecs se rassembler de toutes parts dans leurs solennités nationales, où viennent briller toutes les renommées et tous les talents, vous oubliez leurs revers, leurs égarements, leurs discordes, et vous avez droit de penser qu'ils en perdent eux-mêmes le souvenir. Qu'en de tristes moments, un citoyen exilé comme Thucydide, expatrié comme Polybe, accusé comme Épaminondas, ou condamné comme Socrate, ait tout à la fois à gémir de ses propres adversités et de celles de son pays, il est affligé sans doute, mais il n'est pas malheureux, s'il s'instruit, s'éclaire et se perfectionne encore.

Ni Hérodote, ni Thucydide, ni Xénophon ne nous ont parlé de Rome; et, quoiqu'elle existât depuis près de trois siècles quand naquit le premier de ces trois

historiens, aucun d'eux ne la nomme. On croirait qu'ils ne l'ont pas du tout connue. Tout à coup Polybe l'introduit sur la scène politique ; et il l'annonce comme destinée à subjuguer le monde, à devenir l'arbitre de toutes les destinées. Cette prédiction s'est trop accomplie, mais elle était incomplète, puisque l'auteur n'ajoutait pas que les Romains périraient eux-mêmes de l'excès de leur puissance, quand ils auraient, par tant d'efforts, conquis les richesses et les vices de toutes les contrées de la terre. Quels avaient été leurs commencements, leurs progrès, leurs vicissitudes jusqu'à l'an 507 de leur république ? Comment s'était formé, pendant cinq siècles, ce pouvoir qui devait abattre et absorber tous les autres ? Polybe ne nous l'a point expliqué ; seulement il a essayé d'exposer le système des institutions romaines ; et nous y avons retrouvé, pour base de tout l'édifice, cette antique abstraction qui sacrifie au salut de l'État tous les droits privés, tous les besoins particuliers, toutes les garanties personnelles. Apercevoir avec lui une forme monarchique dans le consulat, dans l'autorité de deux magistrats électifs, est une idée inexacte qu'il ne nous a pas été possible d'admettre : mais l'aristocratie et la démocratie n'ont été nulle part plus sensibles, plus agissantes que dans Rome. Nous les verrons lutter sans cesse l'une contre l'autre, parce que les limites de leurs droits respectifs ne sont réellement pas déterminées, et qu'on n'a point commencé par fixer d'une manière invariable et précise la part que chacune d'elles devrait avoir aux différents actes du pouvoir législatif, administratif et judiciaire. Nous n'avons point à considérer de plus près ces discordes éternelles des nobles et des plébéiens, Polybe n'ayant pas eu l'occa-

sion de nous en offrir le spectacle, dans les livres et les morceaux qui nous restent de son ouvrage. Il nous a tracé seulement le tableau des mœurs austères de cette nation et de sa politique circonspecte. Les Romains de son temps étaient encore vertueux, accoutumés à s'immoler eux-mêmes à la patrie, se croyant assez heureux quand elle prospérait, assez libres quand ils la voyaient puissante. Aucun devoir civique ne leur semblait trop élevé; aucun dévouement, aucun sacrifice n'étonnait leurs cœurs magnanimes; et, quelle que fût la vivacité de leurs démêlés intérieurs, l'intérêt de Rome parlait plus haut que celui du patriciat, ou de la classe populaire. Mais leur équité, leur courage, toutes leurs vertus, n'étant que patriotisme, se concentraient dans leur cité. Au dehors, ils ne s'interdisaient que les actions qui eussent, à leurs yeux, déshonoré le nom romain; et déjà ils n'attachaient plus cette honte aux abus éclatants de la force, aux injustices vastes et solennelles qui agrandissaient la république. Déjà leur morale ne présidait plus à leurs relations avec les autres peuples; et, comme ils consentaient à être eux-mêmes, quand il le fallait, les victimes de la gloire de Rome, il leur semblait tout simple d'y sacrifier aussi l'univers. Un jour viendra qu'ils rapporteront dans l'enceinte de leurs murs cette ambition effrénée, cette iniquité orgueilleuse qui va foulant aux pieds, dans les trois parts de la terre, les droits des peuples et les lois de la nature. Ils font, au prétendu profit de leur cité, l'apprentissage des attentats qu'ils commettront bientôt, ou laisseront commettre contre elle-même.

Je crois, Messieurs, qu'il résulte de ces diverses parties de l'histoire ancienne que la politique, tant inté-

rieure qu'extérieure, n'est que la simple morale, appliquée à des relations plus multipliées et plus étendues; que l'équité, l'humanité, la grandeur d'âme composent la véritable science du pouvoir; que le but des lois et des institutions publiques est d'assurer les droits des personnes, les progrès de l'industrie, l'activité et les fruits de tous les travaux; que les sociétés politiques ne sont, de leur nature, que de vastes laboratoires, conservés, garantis, et non dirigés par les gouvernements; que l'autorité est instituée pour préserver de toute atteinte le corps social, tous les hommes et toutes les choses, qui en sont les éléments; que les guerres ne sont légitimes que pour le défendre contre des ennemis étrangers; que la gloire d'une nation est de prospérer par le travail, la justice, les lumières et les arts; que le mot de liberté n'est que l'expression générale des droits individuels de chaque membre de la société; que le mot d'injustice s'applique à toutes les manières d'attenter à ces droits; qu'il y a partout autant de liberté, ni plus ni moins, qu'il y a d'équité; qu'il n'existe rien ni de l'une ni de l'autre, quand les pouvoirs sont confondus, illimités, usurpés, arbitraires; que ces désordres sont infaillibles dans la démocratie pure, comme sous l'oligarchie ou sous un monarque absolu; que les grands États de l'antiquité auraient eu besoin de constitutions mixtes, représentatives, ou fédérales; et que partout il eût importé que la division et les limites des pouvoirs fussent déterminées par des lois écrites, et non pas laissées dans le vague des traditions incertaines, des précédents fortuits, et des usages variables.

Avant d'entreprendre l'examen des récits et des

fragments de Polybe, je vous ai présenté, Messieurs, le tableau d'un assez grand nombre d'historiens, dont les livres antérieurs aux siens sont aujourd'hui perdus. Nous avons à regretter de même plusieurs ouvrages historiques, composés dans le cours du siècle où il a vécu, le second avant l'ère vulgaire. Nous allons recueillir les notions que nous en donnent les anciens écrivains qui sont venus jusqu'à nous.

C'est à ce siècle de Polybe qu'appartient Philochore, auteur d'une histoire attique en dix-sept livres, où il contredisait Damon, qui venait d'écrire sur le même sujet. L'influence de Philochore sur les historiens qui l'ont suivi nous est indiquée par les citations qu'ils font de ses livres. Strabon, Plutarque, Athénée, le nomment; des scholiastes, des lexicographes, des Pères de l'Église, transcrivent quelques-unes de ses paroles. Il paraît qu'on trouvait chez lui une chronologie des archontes, et des morceaux d'histoire mythologique. Nous ignorons jusqu'à quel point il avait éclairci ces matières; mais, comme elles ne sont point, à beaucoup près, sans difficulté, la perte de tout document qui les concernait est un dommage. Divers auteurs, au nombre desquels est encore Strabon, citent un géographe, nommé Polémon, qui avait décrit avec assez de soin, à ce qu'il semble, la Grèce et des contrées voisines. Un autre contemporain de Polybe, Héraclide, fils de Sérapion, avait rédigé un grand corps d'histoire, dont les livres XXI et XXXVII sont cités par Athénée, qui nous renvoie aussi aux livres XXIV, XXVIII et XXXVIII d'Agatharchide de Cnide. C'est un autre géographe qui est qualifié aussi d'historiographe par Diodore de Sicile. On avait de cet Agatharchide un

périple de la mer Érythrée, neuf ou dix livres sur l'Asie, quarante à cinquante sur l'Europe. Photius en a transcrit des fragments qui ont été recueillis, traduits, commentés par des savants modernes. Le talent et la fécondité d'Agatharchide sont fort vantés dans Photius. Une histoire romaine, écrite en grec par Posthumius Albinus, qui fut consul avec Licinius Lucullus l'an 151 avant J. C., ne nous est connue que par les mentions que Cicéron, Aulu-Gelle et Plutarque en ont faites. *Albinus is, qui græce scripsit historiam, qui consul cum Lucullo fuit, et litteratus et disertus fuit*, dit Cicéron. *Res romanas græca oratione scriptitavit*, dit Aulu-Gelle. Cet Albinus s'excusait, dans sa préface, des fautes de langage qu'il allait immanquablement commettre : « Je suis, disait-il, né dans le Latium, et « je ne sais pas bien la langue d'Athènes. — Pourquoi « donc, répondait Caton, vous avisez-vous de l'écrire? Y « avez-vous été contraint par un décret des Amphic- « tyons? Qui vous a forcé, je vous prie, d'avoir besoin « de nous demander cette indulgence? *Te, oro te, quis « perpulit, ut id committeres, quod prius quam face- « res, peteres ut ignosceretur?* »

La perte de ce livre grec d'Albinus peut bien n'être pas fort regrettable, non plus que celle des commentaires du roi d'Égypte, Ptolémée Évergète second, qui mourut l'an 117. Les curiosités d'Alexandrie y étaient pourtant décrites fort au long; et, par exemple, il y était question des faisans qu'on nourrissait pour la table des princes. M. Carlo Fea, traducteur de l'*Histoire de l'art* de Winckelmann, s'est récrié contre ce détail que M. Matter trouve, au contraire, très-excusable et même honorable, en ce qu'il y est dit qu'Évergète, par zèle pour

le progrès des sciences, abandonnait parfois à la curiosité des naturalistes quelques-uns de ces faisans destinés à ses festins. C'est, à ce qu'il semble, le plus beau trait de la vie publique et privée de ce roi que ses sujets osaient appeler *Kakergète* ou le malfaisant. Sa tyrannie, redoutable surtout aux hommes de lettres, en força plusieurs à déserter l'Égypte. De ce nombre fut Aristarque, qui avait été son instituteur, et qui alla finir ses jours en Chypre. S'il est vrai que ce grammairien célèbre ait écrit huit cents volumes, ainsi que l'affirme Suidas, une si vaste littérature ne pouvait manquer de renfermer beaucoup de notions historiques, qui nous seraient aujourd'hui fort précieuses. Un autre savant, Hipparque, le plus grand génie de ce même siècle, découvrit la précession des équinoxes, fit un dénombrement des étoiles, détermina plus rigoureusement qu'on ne l'avait fait encore la durée de l'année tropique. Ses travaux ont fourni à la chronologie des moyens de devenir plus précise; et la géographie lui est redevable, dit la Place, de la méthode de fixer la position des lieux sur la terre par leur latitude et leur longitude. L'histoire, Messieurs, était née aveugle; l'astronomie lui a ouvert les yeux, et Hipparque est l'un des hommes qui a le plus contribué à cette bonne œuvre. La science historique a dû aussi quelques-uns de ses progrès aux recherches d'Apollodore, qui, après avoir écouté les leçons d'Aristarque à Alexandrie ou à Rhodes, s'était instruit dans les livres d'Ératosthène et d'Hipparque. Apollodore écrivait peu après Castor de Rhodes, que Vossius rejette mal à propos au siècle suivant : le livre où Castor avait relevé les erreurs des chronologistes est cité par Apollodore.

Celui-ci vécut à la cour de Pergame ; il y était bibliothécaire et chef d'une académie déjà rivale de celle d'Alexandrie. Les rois d'Égypte avaient vu avec peine se former une bibliothèque publique à Pergame, et n'avaient rien négligé pour y mettre obstacle. Vous savez, Messieurs, combien les livres étaient alors difficiles à rassembler. On ne pouvait établir une bibliothèque nouvelle qu'en faisant copier de toutes parts beaucoup de manuscrits. Ces copies se faisaient sur du papyrus, qu'il fallait acheter en Égypte. Les Ptolémées en ayant interdit l'exportation, les rois de Pergame furent contraints d'employer beaucoup plus dispendieusement les peaux d'animaux, le parchemin ou papier de Pergame, *charta pergamena*. Ce fut à Pergame et sous le règne d'Attale Philadelphe qu'Apollodore rédigea sa *Chronographie* et sa *Bibliothèque mythologique*. Ce second ouvrage, dans l'état où il nous est parvenu, est le plus ancien traité élémentaire que nous ayons sur les divinités de l'ancien paganisme, sur la théologie poétique de la Grèce et de l'Asie. Tels qu'ils existent, les trois livres dont ce traité se compose, ont fort peu d'étendue. Il manque au dernier quatre ou cinq pages, selon Grotius, beaucoup plus, selon Thomas Gale. Tannegui Lefèvre croit que la Bibliothèque d'Apollodore avait vingt-quatre livres, et qu'il ne nous en reste qu'un simple abrégé. Quoique, en général, les savants n'aient pas voulu adopter cette conjecture, il s'en faut qu'elle soit sans fondement, car nous voyons que le livre VI d'Apollodore est cité par Harpocration, le quatorzième par Macrobe; et nous savons trop qu'il a été fait, depuis l'an 200 de notre ère jusqu'à l'an 1000, beaucoup d'épitomes de cette espèce, qui se sont substitués aux

ouvrages originaux. Ce qui nous tient lieu de celui dont il s'agit en ce moment, contient encore des détails historiques et généalogiques, qui ne sont pas en eux-mêmes sans utilité et qui en ont acquis davantage par la traduction et les excellentes notes de Clavier. C'est avec impartialité, malgré sa qualité d'interprète, que Clavier fait observer l'importance de ces trois livres, et la lumière qu'ils jettent sur la mythologie, sur l'histoire héroïque : loin de soutenir leur authenticité, il affirme qu'il est aisé de voir qu'ils ne sont pas l'ouvrage du célèbre grammairien dont ils portent le nom, mais de quelque abréviateur anonyme.

Nous venons de reconnaître, Messieurs, que, de tous les livres historiques composés en grec au second siècle avant l'ère chrétienne, il ne subsiste à peu près que ceux de Polybe, ou plutôt même que cinq des quarante qu'il avait laissés. Nous avons perdu, sauf des fragments, les trente-cinq autres, et de plus les ouvrages presque aussi considérables de Philochore, de Polémon, d'Héraclide fils de Sérapion, d'Agatharchide, et très-probablement d'Apollodore, sans parler ni de ceux d'Aristarque et d'Hipparque, qui ne tenaient qu'indirectement à l'histoire, ni de ceux du roi Évergète second et du consul Albinus, qui, selon les apparences, n'étaient pas fort instructifs, ni d'un grand nombre d'auteurs moins connus encore, que j'ai cru inutile de nommer.

En vous offrant le tableau plus considérable encore des historiens antérieurs à Polybe, qui ont pareillement disparu, je disais qu'il était difficile de regarder comme purement fortuite la perte de tant d'écrits originaux; et nous avons aujourd'hui des raisons de plus de soupçonner, en effet, quelques rava-

ges moins naturels que ceux du temps, quelques causes moins aveugles que le hasard. Cependant nous n'avons fait qu'entamer encore ce recensement des annales antiques qui nous ont été ravies; il y faut comprendre encore toutes celles qui avaient été rédigées en langue latine dans le cours du second siècle avant notre ère, et dont je vous entretiendrai, Messieurs, dans notre prochaine séance ainsi que de l'état des productions historiques de l'âge suivant.

ONZIÈME LEÇON.

INTERVALLE DE POLYBE A DIODORE DE SICILE.

Messieurs, après avoir pris connaissance des derniers fragments de Polybe, de ceux qui paraissent provenir de ses livres XXXVII, XXXVIII, XXXIX et XL, je vous ai présenté quelques considérations générales sur cet historien; et, en le rapprochant de ses trois devanciers, Xénophon, Thucydide, Hérodote, j'ai essayé, non-seulement de caractériser leurs divers travaux, mais aussi d'en saisir les plus grands résultats, de recueillir les notions que leurs récits nous donnent de l'état des mœurs, des lois, des gouvernements en Asie, en Grèce et à Rome, depuis les plus lointaines époques jusqu'à la fin du second siècle avant notre ère. Ces quatre historiens ou plutôt les trois premiers, avec cinq livres et quelques fragments du quatrième, nous restent seuls d'environ deux cents qui avaient écrit dans le même siècle. Polybe, par exemple, a eu pour contemporains Philochore, Polémon, Héraclide, fils de Sérapion, Agatharchide, Castor de Rhodes, Apollodore, auteurs grecs de livres historiques aujourd'hui perdus. J'omets en ce moment beaucoup d'autres noms; mais je comprends Apollodore dans cette liste, parce que, selon toute apparence, nous ne possédons qu'un mince abrégé de sa grande histoire poétique. Il existait aussi, Messieurs, beaucoup d'annales rédigées en langue latine entre les années 200 et 100 avant J. C.; et je vous ai annoncé que je vous offrirais aujourd'hui

le tableau de cet autre genre de pertes irréparables.

Des savants modernes, Antoine Augustin, Fulvio Orsini, Ausone Popma, Antoine Riccoboni, ont rassemblé avec un soin extrême tous les fragments de douze historiens latins contemporains de Polybe; mais à peine en ont-ils trouvé de quoi remplir une trentaine de pages. Albinus, outre son ouvrage grec, avait écrit en latin sur l'histoire romaine, c'est du moins ce qu'on est en droit de conclure d'une citation de Macrobe. Pour prouver que des figues qui ne sont pas mûres, en grec ὄλυνθοι, s'appellent en latin *grossi* ou *grossuli*, Macrobe transcrit ces mots du premier livre de Posthumius Albinus : *Ea caussa sese stultum brutumque faciebat, grossulos ex melle edebat.* Les Annales du tribun Scribonius Libon sont citées plusieurs fois par Cicéron, qui parle encore plus de celles de Calpurnius Pison, surnommé *Frugi* à cause de sa probité. Il n'en trouve pas le style assez riche : (*Piso ille Frugi*) *reliquit Annales sane exiliter scriptas.* C'est de ce Pison que Varron emprunte l'étymologie du mot Italie. Le mot grec ἰταλός signifie veau, les Éoliens y joignaient leur digamma, et disaient Fιταλός. Cette seconde prononciation a donné lieu au mot latin *Vitulus*, par le changement très-ordinaire de l'F en V, et la première s'est conservée dans *Italus*, habitant d'une contrée où les veaux abondent. Ainsi *Italus* et *Vitulus* seraient deux différentes prononciations d'un même mot, si l'on s'en tenait à cette étymologie très-hasardée. Cassius Hémina est appelé par Pline *vetustissimus auctor annalium ;* son ouvrage sur la dernière guerre punique était intitulé : *Bellum punicum posterior* et non *posterius.* Priscien en fait

la remarque pour montrer qu'autrefois la terminaison *or* s'employait au neutre, comme au masculin et au féminin. Les Annales du grand pontife Fabius Servilianus sont citées dans Servius et dans Macrobe ; celles de Fannius, gendre de Lælius, dans Cicéron à plusieurs reprises : *Fannius, Lælii gener, et moribus et ipso genere dicendi durior... Ejus omnis in dicendo facultas ex historia ipsius non ineleganter scripta perspici potest*; *quæ neque nimis est infans, neque perfecte diserta*. Nous devons regretter les livres de Fannius, car Cicéron nous apprend qu'on y estimait surtout la vérité des récits : *Fannio vero veritatem*. En parlant de Cœlius Antipater, Cicéron le fait contemporain de Fannius, *Fannio ætate conjunctus*, et le déclare digne de croyance, *certus romanæ historiæ auctor;* mais il le donne pour un écrivain sans élégance et sans habileté, qui néanmoins a essayé le premier d'ennoblir chez les Romains la diction historique : il a surpassé ses prédécesseurs ; et, tout négligé, tout agreste qu'il était encore, il entraînait les autres annalistes à écrire avec plus de soin : *Paululum se erexit, et addidit historiæ majorem sonum... neque verborum collocatione et tractu orationis leni et æquabili perpolivit illud opus; sed ut homo neque doctus, neque maxime aptus ad dicendum, sicut potuit, dolavit : vicit tamen... superiores... Paulo inflavit vehementius, viresque habuit agrestes quidem atque horridas, sine nitore ac palæstra; sed tamen admonere reliquos potuit ut accuratius scriberent.* On connaît moins Clodius Licinius, mais un extrait du troisième livre de son Histoire romaine est cité par Tite-Live : *Clodius Licinius in libro tertio rerum romanarum*. Junius Gracchanus vivait aux

temps des Gracques ; et, selon Pline, son surnom lui venait de ses liaisons avec eux : *Junius certe qui ab amicitia Gracchanus appellatus est, scriptum reliquit.* Il est, au rapport de Censorin, l'un de ceux qui disaient que l'année romaine n'avait été que de dix mois jusqu'à Tarquin l'Ancien. Qu'Æmilius Scaurus ait écrit, en trois livres, des mémoires sur sa propre vie, Cicéron, Valère Maxime, Pline et Tacite se réunissent pour nous l'attester. Servius le cite comme ayant employé le mot *pilatim* dans le sens de *stricte, dense*, d'une manière serrée, condensée, compacte; et le grammairien Diomède comme ayant écrit *poteratur* pour *poterat*, et *sagittis confictus*, au lieu de *confixus*. Ce Scaurus est connu par son consulat de l'an 115, par sa conduite dans la guerre de Jugurtha, par l'avarice que Salluste lui reproche, et par les éloges que Cicéron lui donne.

Deux autres historiens romains sont indiqués sous le nom de Sempronius; l'un est surnommé Tuditanus et l'autre Asellio; le premier avait été consul en 129. Il a, depuis, écrit des mémoires dont Cicéron loue l'élégance, et dont Pline allègue le livre XIII. Asellio vivait dans le même siècle; et ses Annales avaient, à ce qu'il semble, encore plus d'étendue; car on en a cité le quarantième livre. Denys d'Halicarnasse le place au rang des plus diserts historiens de Rome. Dans une lettre à Atticus, Cicéron se plaint de n'avoir pas l'histoire composée par Vénonius : *Moleste fero me Venonii historiam non habere*; mais ailleurs, il la déclare d'une mince valeur : *si... ad Venonium venias, quid tam exile?* Un personnage plus célèbre est le poëte Accius, qui naquit vers l'an 170, et mourut presque septua-

génaire. Nous n'avons point à nous occuper de ses pièces de théâtre, qui étaient fort nombreuses, et dont il reste huit cents vers. Mais il appartient au genre historique par ses Annales, qui comprenaient au moins vingt-sept livres, ainsi qu'il résulte d'une citation de Festus. Ce grammairien et Priscien ont transcrit trois vers et un hémistiche de ce grand poëme. Macrobe nous en a conservé six, où il s'agit des Saturnales ou fêtes Croniennes, que les Grecs, et surtout les Athéniens, et, à leur exemple, les Romains célébraient par des festins où les serviteurs étaient confondus avec les maîtres :

Maxima pars Graium Saturno et maxime Athenæ
Conficiunt sacra, quæ Cronia esse iterantur ab illis;
Eumque diem celebrant : per agros urbesque fere omnes
Exercent epulis læti, famulosque procurant
Quisque suos : nostrique itidem, et mos traditus illinc
Iste, ut cum dominis famuli epulentur ibidem.

Voilà les seuls débris d'un ouvrage où nous aurions pu étudier, sinon beaucoup de faits, du moins beaucoup de coutumes et de traditions antiques. Enfin nous avons perdu aussi les livres historiques de Caton le Censeur, l'un des Romains les plus illustres de cet âge. Magistrat vertueux, et habile capitaine, il avait, selon Pline, un troisième titre à la gloire, comme savant écrivain : *Tres summas in homine res, optimus senator, optimus imperator, optimus orator.* J'écarte ses lettres, ses harangues, ses traités d'agriculture, de morale, d'art militaire; je ne veux rappeler que ce qu'il avait écrit sur les antiquités ou les fastes des Romains. Denys d'Halicarnasse désigne cet ouvrage par les mots : τὰς γενεαλογίας τῶν ἐν Ἰταλίᾳ πόλεων, *Origines des villes d'Italie.* Ce titre a paru inexact : Cornélius

Népos y substitue celui d'*Histoires*. Le premier livre, dit-il, expose les actions des rois de Rome; le deuxième et le troisième, les commencements de chaque ville, ce qui a donné à l'ouvrage entier le nom d'*Origines*. Le quatrième concerne la première guerre punique, et le cinquième la seconde. Tout cela était traité sommairement. Les deux derniers livres, savoir, le sixième et le septième, conduisaient les affaires jusqu'à la préture de Servius Galba, qui ravagea la Lusitanie, c'est-à-dire jusque vers l'an 150 avant Jésus-Christ. Caton touchait alors de bien près au terme de sa carrière. Cicéron a loué le fond et même le style de cet ouvrage: *Jam* (Catonis) *Origines*, *quem florem*, *aut quod lumen eloquentiæ non habent!* Toutefois il avoue que la plupart des lecteurs ne sentent plus le mérite de cette précision nerveuse, le prix de ces formes sévères. Atticus trouvait la diction de Caton par trop grossière; et Cicéron ne la défend qu'en regrettant qu'elle n'ait pas pu s'embellir des couleurs employées depuis, en un siècle plus cultivé. Du reste, les sept livres que vient de nous indiquer Cornélius Népos n'ont rien de commun avec de prétendus fragments sur les anciens peuples d'Italie qu'Annius de Viterbe a publiés, en 1498, sous le nom de Caton, et qui font partie d'un recueil de pièces qui n'ont aucune sorte d'authenticité.

Il suit de là, Messieurs, que nous manquons tout à fait d'historiens contemporains des événements arrivés de l'an 200 à l'an 100 avant l'ère vulgaire; car Polybe lui-même, dans les cinq premiers livres, ne va point au delà de l'an 217; il n'arrive à l'an 200 qu'à la fin des fragments de son livre XVIII; et les restes de

ses vingt-trois autres livres sont trop peu étendus et trop fugitifs, pour nous donner une connaissance suffisante de l'histoire des années suivantes. On a bien un certain nombre de médailles, d'inscriptions, de monuments divers, qui peuvent jeter quelque jour sur la chronologie, fournir, compléter ou rectifier des nomenclatures, mais non pas révéler les circonstances morales des faits, le caractère et l'influence des personnages, les causes et les effets des actions, les préparatifs et les progrès des révolutions politiques. Sur tous ces points, nous serons forcés de nous en rapporter à des relations composées plus tard; heureux quand nous en trouverons dans les écrivains du siècle qui a suivi immédiatement celui-là. C'est ainsi, par exemple, que Salluste, né vers l'an 85, nous racontera la guerre de Jugurtha, qui se rapporte aux années 111, 110 et 109. Nous ne rencontrerons point, à l'égard du second siècle, de narration plus voisine de l'événement. Vous ne serez pas surpris, Messieurs, des lacunes, des obscurités, des incertitudes que vous remarquerez dans cette partie de l'histoire ancienne. Ce second siècle avant Jésus-Christ vous sera, en effet, plus difficile à bien connaître que ne l'ont été le cinquième, le quatrième, et même le troisième, et que ne le sera le premier. Il est néanmoins d'une très-haute importance; car il offre le tableau de Rome asservissant les nations, s'enrichissant de leurs dépouilles, apprenant leurs arts et leurs vices. D'innombrables guerres s'y succèdent partout sans interruption : guerres de Macédoine d'abord contre Philippe, qui s'était allié aux Carthaginois durant les succès d'Annibal, puis contre Persée, que défit le second Paul Émélie; guerre de Syrie contre Antio-

chus dit le Grand, qui avait empiété sur les possessions des Grecs, et qui en fut puni par Scipion l'Africain l'Ancien. C'est la dernière expédition de cet illustre Romain. Accusé de malversations, il quitta Rome; on croit que, retiré à Literne, il mourut la même année qu'Annibal et Philopœmen, en 183. Les Romains font aussi la guerre aux Achéens, aux Illyriens, aux Corses, à la Sardaigne, et pour la dernière fois à Carthage. Rome ne pouvait plus supporter une rivale. Le sage Caton lui-même l'excitait à s'en délivrer. On ne cherchait plus qu'un prétexte; on feignit de venger Masinissa; on se plaignit d'entreprises que les Carthaginois s'empressaient de désavouer et qu'ils offraient de réparer. La troisième guerre punique fut déclarée en 150 et achevée en quatre ans. Car les forces n'étaient plus égales; il ne s'agissait pour les Romains que d'écraser un faible ennemi. Asdrubal fut battu, et Carthage détruite par Scipion Émilien, ou l'Africain le Jeune. En même temps tombait Corinthe; et Numance eut bientôt le même sort. Désormais, plus de limite à l'ambition, plus de terme aux conquêtes : guerres contre les Thraces, contre les Cimbres, contre Jugurtha; guerre à toutes les nations alors connues et accessibles. D'antiques empires ne sont plus que des provinces gouvernées par des proconsuls. Maîtresse de l'Italie, de la Grèce, de l'Espagne et d'une partie des Gaules, Rome compte aussi des tributaires parmi les peuples asiatiques et africains. Mais, en même temps que les trésors s'entassent dans ses murs et que sa population s'accroît avec une rapidité que ses historiens exagèrent peut-être, les hommes qui lui ont soumis le monde menacent déjà sa liberté. Puissants par l'éclat des services et

des triomphes, par des noms anciens et par une opulence nouvelle, par la gloire de leurs aïeux, et même encore par l'imitation de quelques-unes de leurs vertus, ils s'élèvent avec splendeur, au milieu de la multitude des prolétaires et des esclaves; et, s'ils ne se hâtent point d'envahir l'autorité suprême, ils pourraient déjà du moins se la disputer entre eux. Quand les fils de Cornélie, les deux Gracques, osent réclamer des garanties contre les oppresseurs, quand ils s'effrayent des progrès de la corruption, ils paraissent des ennemis de la tranquillité publique, on les massacre impunément sous les yeux du peuple qu'ils défendent. Tel devint bientôt le discrédit des opinions civiques, que Marius, tout vainqueur qu'il était de Jugurtha et des Cimbres, et malgré l'effroi qu'inspirait son caractère ambitieux et cruel, ne réussit qu'à flétrir la cause populaire, et à se perdre lui-même en paraissant l'embrasser. Proscrit après six consulats, il erra septuagénaire, sans amis, sans secours, poursuivi par des assassins, dans les marais, sur les rives des fleuves, et jusque sous les débris de Carthage, ses seuls consolateurs. Cependant les mœurs romaines, en s'affaiblissant, se polissaient du moins; les arts étaient cultivés; et, pour mesurer les progrès du goût et de la langue, il suffirait de comparer aux comédies de Plaute celles qu'écrivait Térence dans la société des Scipions. Moins élégant et plus austère, plus savant et plus laborieux, Caton l'Ancien, guerrier victorieux en Espagne, et censeur incommode à Rome, honorait aussi ce siècle par ces écrits dont nous déplorions, il y a peu d'instants, la perte. La littérature grecque ne pouvait plus prétendre à de grands succès; c'était beaucoup pour elle de ne pas s'éteindre. Les établisse-

ments littéraires d'Alexandrie se soutinrent sous Ptolémée V ou Épiphane, et sous Ptolémée Philométor : mais la tyrannie du septième Ptolémée, qui se qualifiait Évergète ou le Bienfaisant, que le peuple surnommait tantôt, comme je l'ai dit, *Kakergète*, tantôt *Physcon* ou le ventru, effraya les savants, qui, presque tous, désertèrent l'Égypte et transportèrent le goût des lettres et des arts dans l'Asie Mineure et dans les îles voisines. Nicandre, Bion et Moschus sont les poëtes grecs de cet âge; et nous venons de remarquer, entre les prosateurs, l'historien Polybe et le grammairien Aristarque, l'antiquaire Apollodore et l'astronome Hipparque dont le nom me semble être, de tous les noms que fournit ce siècle, le plus recommandable et le plus justement célèbre.

Si nous jetons les yeux sur l'état politique de la Grèce, nous y admirons les derniers efforts de Philopœmen pour soutenir la ligue achéenne. La carrière de cet excellent citoyen s'est prolongée, comme je le disais il y a peu d'instants, jusqu'en 183. Ses victoires sur les orgueilleux Spartiates avaient fini par les entraîner eux-mêmes dans la confédération qui défendait la cause commune des Grecs; mais ces peuples, dégradés par trop de vices, n'avaient plus le sentiment de leurs véritables intérêts. Philopœmen tomba entre les mains des Messéniens, qui le firent périr par le poison. Presque tous les hommes qui se sont voués à servir leur pays en des temps difficiles ont eu de pareilles destinées; et ce qui honore le plus l'espèce humaine, c'est que jamais ces expériences n'ont pu éteindre la race des âmes généreuses. La bataille de Pydna, en 168, où succomba Persée, roi de Macédoine, acheva de rompre

la confédération achéenne; et la ruine de Corinthe, en 146, consomma l'asservissement des Grecs, quoique les Romains, par un nouveau genre d'outrages, persistassent à les déclarer indépendants.

L'Égypte, durant ce second siècle, mérite encore une attention particulière, bien moins à cause des révolutions de cour, des empoisonnements et détrônements de princes, qu'à raison des travaux scientifiques et littéraires qui se continuaient, autant qu'il était possible, dans l'école d'Alexandrie. Quatre Ptolémées régnèrent: Épiphane, Philométor, Évergète II et Soter II. L'inscription de Rosette, rédigée, à ce qu'il semble, en l'année 196, est un monument des flatteries sacerdotales, qui étouffaient, dans le cœur du jeune Épiphane, les germes de quelques vertus. Les prêtres et les courtisans sont parvenus à le rendre indigne des éloges de la postérité, même des regrets de ses contemporains, quand il mourut par le poison, à l'âge de vingt-neuf ans, en 180. Philométor eut un rival dans son frère Évergète, qui d'abord le détrôna, puis régna quelque temps avec lui, et se vit enfin obligé de lui abandonner la couronne sans partage. Philométor périt en 146: il laissait un jeune fils; mais Évergète s'en fit le tuteur, l'égorgea et fut roi. Tout son règne a été digne de cet avénement. Il tua l'un de ses propres fils, répudia son épouse; et celle-ci lui suscita une guerre, où il ne montra ni habileté ni courage. Ses sujets lui rendirent une parfaite justice, en changeant de la manière que nous avons dite, la première syllabe de son nom. Soter II, qui lui succéda, ne régnait déjà plus en l'année 100; il avait été chassé par son frère Alexandre, et s'était réfugié dans l'île de Chypre.

L'histoire des autres rois du même siècle n'est pas beaucoup plus honorable. En Macédoine, Philippe, trahissant les Grecs et les Romains et Annibal, sacrifiant l'un de ses fils à la jalousie de l'autre; Persée, ce second fils, dernier roi des Macédoniens, se prosternant aux pieds de son vainqueur, Paul Émile, et survivant dans les fers à son royaume subjugué; en Bithynie, Prusias, le plus docile esclave des Romains, leur livrant le héros de Carthage, et abandonnant, dès qu'ils l'ordonnent, les fruits de ses propres victoires; Nicomède, son fils et son assassin, plus habile dans l'art de la tyrannie, et résistant du moins à celle de Rome; en Syrie, Antiochus dit le Grand, fier des faciles conquêtes que les Romains lui ont laissé faire sur de petits États, et soudain arrêté par eux dans le cours de ses entreprises; ses obscurs successeurs, tous indignes d'être nommés, à l'exception peut-être d'Antiochus Épiphane, que l'excès de sa démence et de ses fureurs a rendu fameux; à Pergame, Attale III, parvenant au trône par l'empoisonnement de son oncle Attale II, détruisant, en cinq années, tous les fruits de la sage administration de ses prédécesseurs, et léguant, en 132, à la république romaine les restes d'un royaume épuisé; Aristonic, essayant de remonter sur ce trône, bravant quelques rois voisins, qui trahissent leur propre cause pour celle de Rome, bravant même le consul Mucianus, et obtenant sur lui un triomphe, mais cédant enfin aux armes de Perpenna, et tombant entre les mains d'un sénat implacable, qui le fait étrangler dans un cachot; en Cappadoce, Ariarathe V, puni par les Romains pour avoir osé fournir contre eux quelques troupes à son beau-père Antiochus le Grand; Aria-

rathe VI, profitant de cette leçon, et s'empressant d'aider les maîtres du monde à dépouiller Aristonic; dans le Pont, Pharnace, tremblant aussi devant la puissance romaine, et, sur de simples menaces, se résignant aux plus humiliants traités; Mithridate VI, aspirant au titre d'ami de la république, s'alliant à elle contre Carthage, contre Pergame, trop heureux d'obtenir d'elle, soit en pur don, soit à prix d'argent, quelques minces portions de l'héritage d'Attale; en Arménie, Artaxe Ier, Artaxe II et Tigrane Ier, ne régnant que par la même protection et sous la même dépendance; chez les Parthes, un Mithridate, qui sait pourtant s'affranchir de ce joug commun, un Phraate II, que sa faiblesse condamne à le subir, et un Mithridate II, qui s'efforce de l'adoucir par des négociations : tels sont, Messieurs, les principaux monarques du second siècle avant notre ère; et telle est l'idée générale des tristes détails dont se compose leur histoire.

En ce qui concerne les Juifs, Bossuet nous dit que « on « voit paraître la résistance de Mathatias, sacrificateur de « la race de Phinéès et imitateur de son zèle; les ordres « qu'il donne en mourant pour le salut de son peuple; « les victoires de Judas le Machabée, son fils, malgré « le nombre infini de ses ennemis; l'élévation de la fa- « mille des Asmonéens ou des Machabées; la nouvelle « dédicace du temple que les gentils avaient profané; « le gouvernement de Judas et la gloire du sacerdoce « rétablie.... Mais un peu après, Judas, accablé par la « multitude, fut tué en combattant avec une valeur « étonnante. Son frère Jonathas succède à sa charge, et « soutient sa réputation : réduit à l'extrémité, son cou- « rage ne l'abandonna pas. Les Romains, ravis d'hu-

« milier les rois de Syrie, accordèrent aux Juifs leur « protection, et l'alliance que Judas avait envoyé leur de- « mander fut accordée, sans aucun secours toutefois : « mais la gloire du nom romain ne laissait pas d'être « un grand support au peuple affligé..... En ce temps- « là, Philométor jugea le fameux procès que les Sama- « ritains firent aux Juifs...., en soutenant que leur « temple de Garitzim, consacré à Jupiter Hospitalier, « devait l'emporter sur celui de Jérusalem. Les parties « contestèrent devant le roi d'Égypte, et s'engagèrent, « de part et d'autre, à peine de la vie, à justifier leurs « prétentions par les termes de la loi de Moyse. Les « Juifs gagnèrent leur cause; et les Samaritains furent « punis de mort, selon la convention. Le même roi per- « mit à Onias, de la race sacerdotale, de bâtir en Égypte « le temple d'Héliopolis sur le modèle de celui de Jé- « rusalem, entreprise qui fut condamnée par tout le « conseil des Juifs et jugée contraire à la loi..... Du- « rant les troubles de Syrie, les Juifs se fortifièrent : « Jonathas se vit recherché des deux partis..... Il sut pro- « fiter de la conjoncture, et renouvela l'alliance avec « les Romains. Tout lui succédait, quand Tryphon, par « un manquement de parole, le fit périr avec ses en- « fants. Son frère Simon, le plus heureux des Macha- « bées, lui succéda, et les Romains le favorisèrent « comme ils avaient fait de ses prédécesseurs...... Les Sy- « riens furent chassés de la citadelle qu'ils tenaient « dans Jérusalem, et ensuite de toutes les places de la « Judée. Ainsi les Juifs, affranchis du joug des gentils « par la valeur de Simon, accordèrent les droits royaux « à lui et à sa famille..... Jean Hircan, fils de Simon, « suceéda au pontificat de son père; et tout le peuple

« se soumit à lui... Hircan profita du temps : il prit « Sichem aux Samaritains, et renversa de fond en comble « le temple de Garitzim, deux cents ans après qu'il eut « été bâti par Sanaballat. Sa ruine n'empêcha pas les « Samaritains de continuer leur culte sur cette mon-« tagne; et les deux peuples demeurèrent irréconcilia-« bles. L'année d'après, toute l'Idumée, unie par les « victoires d'Hircan au royaume de Judée, reçut la loi « de Moyse avec la circoncision. Les Romains conti-« nuèrent leur protection à Hircan, et lui firent rendre « les villes que les Syriens lui avaient ôtées....La Syrie « agitée ne fut plus en état de troubler les Juifs. Jean « Hircan prit Samarie et ne put convertir les Samari-« tains. Cinq ans après, il mourut : la Judée demeura « paisible à ses deux enfants, Aristobule et Alexandre « Jannée, qui régnèrent l'un après l'autre, sans être « incommodés des rois de Syrie. » Voilà, Messieurs, ce que Bossuet extrait des livres des Machabées et de l'historien Josèphe, qui n'a écrit qu'environ deux cents ans après ces événements.

L'année 140 avant J C. est remarquable dans l'histoire chinoise par l'avénement de Vouti, à qui d'ordinaire on fait honneur de la restauration des livres de morale et d'histoire, qu'un siècle auparavant il avait plu à Xi-hoamti de livrer aux flammes. L'idée de brûler les livres est l'une de celles qui se présentent naturellement à l'esprit d'un despote; car les livres gênent le pouvoir absolu, lorsqu'il ne les fait pas lui-même, ou qu'ils ne sont pas tels qu'il les commande. Depuis la fatale invention de l'imprimerie, qui les multiplie, les reproduit, les dissémine, on ne peut plus du tout espérer de les anéantir; mais, jusqu'au milieu du quinzième

siècle de notre ère, on a plus d'une fois conçu ce projet, et commencé de l'exécuter. Toutefois on n'y a jamais réussi complétement; et, en Chine même, à l'époque dont nous parlons, ce qui restait d'insubordination dans les gouverneurs ou les chefs de quelques provinces, devait mettre obstacle au parfait accomplissement de cette volonté impériale. Il se retrouva donc çà et là divers fragments d'anciens livres, et surtout de ceux de Confucius, lorsqu'un nouvel empereur, soit Vouti, soit Caotzé, car on ne sait trop lequel des deux, s'avisa de regretter la perte des annales publiques, et en fit rechercher toutes les traces, rassembler tous les débris. La Chine se croit redevable à ce travail de ce qu'elle sait, bien ou mal, de ses antiquités, et de ce qui s'est introduit d'ordre et d'enchaînement dans son histoire des âges postérieurs. C'est depuis ce temps qu'elle possède des livres historiques ou classiques ou sacrés, recueils assez confus et souvent peu authentiques de toute espèce de souvenirs et de traditions. Ce qu'il nous importe d'observer, c'est que la tyrannie, si elle n'est jamais parvenue à détruire tous les monuments de l'histoire, en a fait cependant disparaître un très-grand nombre, non pas seulement dans la Chine, mais aussi dans l'Asie Mineure, en Égypte, en Grèce et à Rome. Car enfin, de tant d'écrits composés entre les années 200 et 100, par plus de cent historiens latins, grecs ou asiatiques, que nous est-il resté? cinq livres de Polybe, et à peine deux volumes de fragments tant de cet auteur que de quelques autres. Je ne crois pas qu'on puisse attribuer aux seuls ravages du temps et des guerres la perte irréparable de cette multitude d'ouvrages instructifs. Leur destruction me paraît une

entreprise qui a été suivie avec un grand soin dans tout le cours du moyen âge. La puissance inconnue que nous appelons le hasard a bien pu nous en conserver quelques-uns; mais elle n'aurait certainement pas suffi pour nous ravir tous les autres. Quoi qu'il en soit, ce naufrage presque universel des productions historiques du second siècle avant l'ère chrétienne est la principale cause des difficultés que nous devons rencontrer dans l'étude de cette partie des annales humaines; car ces relations plus ou moins tardives, auxquelles nous sommes forcés de recourir à défaut de témoignages proprement dits, ne sauraient offrir une instruction aussi vive, aussi complète, ni mériter autant de confiance : le tableau que je viens de vous présenter des plus mémorables événements de ce siècle n'a pu se composer, à bien peu d'exceptions près, que de résultats puisés en des histoires écrites durant les âges suivants.

Nous serons un peu plus heureux à l'égard des cent années qui ont immédiatement précédé l'ouverture de notre ère vulgaire. Elles nous fourniront plusieurs ouvrages historiques d'un très-haut intérêt soit par leur étendue, soit par leurs sujets et leurs caractères. A la vérité, Denys d'Halicarnasse s'arrêtera, dans ses *Antiquités romaines*, à l'an 440 avant J C., et par conséquent il ne nous apprendra point ce qui se passait de son temps. La plupart des récits de Diodore de Sicile se rapporteront à des époques très-anciennes; mais quelques-uns du moins se prolongeront jusqu'à l'an 60, c'est-à-dire jusqu'à un terme assez voisin de celui où il écrivait. Tite-Live avait conduit l'histoire de Rome jusqu'à l'an 10, au delà du milieu de sa propre vie :

malheureusement on a perdu ses derniers livres, et ce qui subsiste de son ouvrage ne dépasse point l'an 167. Salluste, outre la guerre de Jugurtha, terminée environ vingt-quatre ans avant l'époque où il est né, a écrit la conjuration de Catilina, dont il avait été témoin dans la vingt-quatrième année de son âge; et, comme je le dirai bientôt, il avait raconté d'autres événements de son siècle. Les mémoires de Jules César sont originaux; les lettres de Cicéron à Atticus et à d'autres personnages ont tout à fait le même caractère, qui appartiendrait encore à la vie d'Atticus par Cornélius Népos, si cet opuscule avait plus d'importance et plus d'authenticité. Telles sont, Messieurs, en matières profanes les seules relations où les événements de ce siècle nous soient exposés par des auteurs contemporains. Vous allez voir qu'elles ne forment qu'une bien faible partie de celles que ce même âge avait produites, soit en grec, soit en latin.

Entre plusieurs Romains qui avaient écrit des livres d'histoire en langue grecque, je ne nommerai que Rutilius, Lucullus, Atticus, et Cicéron. Publius Rutilius Aulus, consul en 105, est plus connu par son exil en 95, qui fut une sorte de triomphe. Sylla le rappela; il ne voulut pas revenir. Ovide, qui ne l'aurait pas imité, l'a loué du moins :

Et grave magnanimi robur mirare Rutili,
Non usi reditus conditione dati.

Rutilius vieillit à Smyrne, où il composa une histoire romaine dont Velléius Paterculus, Aulu-Gelle, Plutarque et Athénée font mention. Athénée dit expressément qu'elle était écrite en grec, Ῥουτιλίῳ τῷ τὴν Ῥωμαϊκὴν ἱστορίαν ἐκδεδωκότι τῇ Ἑλλήνων φωνῇ. Plutarque, au

commencement de la vie de Lucullus, pour montrer que celui-ci avait *appris ses lettres humaines que l'on appelle, et les sciences libérales*, rapporte qu'étant fort jeune, il gagea contre l'orateur Hortensius et l'orateur Sisenna qu'il écrirait un sommaire de la guerre marsique, en vers ou en prose, en grec ou en latin, *selon qu'il escheroit par le sort*, et que le sort ayant désigné la prose grecque, il fit, en cette langue, une histoire encore subsistante, ajoute Plutarque, de la guerre des Romains contre les Marses. Cicéron nous apprend qu'encouragé par cet exemple de Lucullus, il s'est hasardé à écrire lui-même en grec l'histoire de son propre consulat, livre cité en effet par Plutarque dans la Vie de Jules César. Atticus a traité ce même sujet, en grec encore : *Est etiam*, dit Cornélius Népos (Attici) *liber græce confectus de consulatu Ciceronis*. Cicéron en trouvait le style un peu simple, mais assez orné par ce dédain même de tout ornement : *Tua illa... horridula mihi atque incompta visa sunt; sed tamen erant ornata hoc ipso quod ornamenta neglexerant.* Je n'ai pas besoin de dire à combien de titres ces écrits, s'ils nous avaient été conservés, exciteraient notre curiosité. Mais des ouvrages plus étendus, composés par des auteurs grecs, ont également péri. Celui d'Artémidore d'Éphèse concernait la géographie, et comprenait jusqu'à onze livres, ainsi qu'on le voit par des citations de Diodore de Sicile, d'Athénée et d'Étienne de Byzance. Pline aussi consulte souvent Artémidore. Un autre géographe, Alexandre Polyhistor, était Milésien selon Suidas, Phrygien selon d'autres biographes; entre ses livres fort nombreux, on en distinguait cinq sur la ville de Rome. La guerre contre Mithridate était

le principal sujet traité par Théophane de Lesbos, qui avait accompagné Pompée dans ses campagnes, afin d'être plus en état de les bien écrire. Jules César et Strabon, Tacite et Plutarque nous sont témoins de la réputation que ce Théophane avait obtenue. Y a-t-il eu en ce siècle deux ou trois auteurs appelés Timagène? Ou bien faut-il, comme M. Matter, les confondre en un seul? C'est une question qui ne vaut pas beaucoup la peine d'être laborieusement examinée. Nous dirons seulement qu'un Timagène unique aurait vécu environ un siècle, savoir, depuis la mort de Sylla jusqu'après celle d'Auguste. Du reste, il ne subsiste rien des cinq livres qu'un historien de ce nom avait rédigés sur la ville d'Héraclée et sur les hommes célèbres nés dans ses murs, non plus que du récit d'une navigation, et des autres productions attribuées par les anciens à un Timagène quelconque.

Posidonius d'Apamée, qui vivait au temps de la guerre entre César et Pompée, était auteur d'un très-grand corps d'histoire générale, qui se terminait à cette époque même, et commençait à celle où avait fini Polybe, c'est-à-dire à l'an 145 avant J. C. Le nombre des livres y montait à cinquante-deux, au dire de Suidas, qui peut bien être cru sur ce point, car le quarante-neuvième est cité par Athénée. Ce travail nous serait aujourd'hui fort utile. Nous voyons que les anciens en faisaient beaucoup d'usage : Strabon, Plutarque et Lucien en parlent avec estime. Ce Posidonius d'Apamée, qu'il faut distinguer de celui d'Alexandrie a été, selon toute apparence, l'un des maîtres dont Cicéron a reçu des leçons. Le nom de Didyme a causé aussi de l'embarras; parce qu'il est commun à plusieurs écrivains.

L'un d'eux avait écrit trois mille cinq cents volumes, disent Athénée et Suidas, quatre mille suivant Sénèque. Un seul nous est parvenu, qui traite des bois et des marbres; encore ne l'a-t-on point imprimé. C'est, pour un auteur si fécond, jouer d'un grand malheur. A vrai dire, le nombre effrayant des productions de ce savant n'est pas ce qui les rendrait regrettables. Toutefois Macrobe le trouve le plus instruit ou le mieux fourni de tous les grammairiens présents ou passés : *Grammaticorum omnium qui sint, quique fuerint, instructissimus.* Ammien Marcellin admire également la richesse de sa science : *Chalcenterus eminuit Didymus, multiplicis scientiæ copia memorabilis.* Ce surnom de *Chalcenterus*, χαλκέντερος, *aux entrailles d'airain*, représentait son tempérament robuste et son ardeur infatigable. Il paraît que ses écrits tenaient à l'histoire autant qu'à la grammaire. L'un, intitulé *Histoire étrangère*, est cité dans la *Chronique* d'Eusèbe. Mais il n'est recommandé par les éloges d'aucun écrivain éminent. Sénèque, au contraire, reproche à Didyme de traiter des questions oiseuses, d'étudier des choses qu'il vaudrait mieux désapprendre, si on les savait : *In his libris Didymus de patria Homeri quæritur; in his de Æneæ matre vera; in his libidinosior Anacreon, an ebriosior vixerit; in his an Sapho publica fuerit; et alia quæ erant dediscenda, si scires.* Cela n'empêche point que Didyme le Grand, car c'est ainsi qu'il est quelquefois appelé, n'ait fort occupé les savants modernes depuis Meursius jusqu'à Villoison; et, malgré l'inutilité de tous ses travaux, je n'ai pas dû négliger de vous parler d'un homme si célèbre. Entre ses livres, Suidas en fait remarquer un contre Juba, fils du roi des Numides, partisan

de Pompée et vaincu par Jules César. Juba fils a laissé lui-même plusieurs mémoires historiques, dont Pline, Plutarque et Tertullien se sont servis. En écrivant la vie de Brutus, Plutarque a fait pareillement usage d'un livre d'Empylus sur la mort de Jules César; et Athénée cite le troisième des livres d'un Socrate de Rhodes sur les troubles civils de Rome; il y était question des amours de Cléopâtre et d'Antoine. La liste des historiens grecs qui vivaient en ces temps-là doit comprendre encore le poëte Archias dont Cicéron a plaidé la cause; car nous lisons dans cette harangue immortelle, que les poëmes d'Archias avaient pour matière la guerre des Cimbres et celle de Mithridate : *Cimbricas res adolescens attigit... Mithridaticum vero bellum magnum atque difficile, et in multa varietate terra marique versatum, totum ab hoc expressum est; qui libri, non modo Lucullum, fortissimum et clarissimum virum, verum etiam populi romani nomen illustrant.* Archias, enfin, avait entrepris de célébrer le consulat de Cicéron : *Quas res nos in consulatu nostro vobiscum simul pro salute hujus urbis atque imperii, et pro vita civium, proque universa republica gessimus, attigit hic versibus atque inchoavit : quibus auditis, quod mihi magna res et jucunda visa est, hunc ad perficiendum hortatus sum.* De tous ces écrivains grecs du siècle de Cicéron, qui viennent, Messieurs, de vous être indiqués, il ne subsiste à peu près aucune page, et pour ainsi dire aucune ligne, du moins qui ait été publiée. Mais je vais en nommer quatre dont on a des fragments ou des opuscules, ce sont Memnon, Nicolas de Damas, Conon et Parthénius. Dans l'histoire de Memnon, depuis le cinquième livre jusqu'au

seizième, sont exposés, nous dit Photius, les événements arrivés à Héraclée, ville de Pont; c'est l'objet de l'ouvrage. On y apprend quels ont été les tyrans de cette cité; leurs mœurs y sont décrites, leurs actions racontées ainsi que les aventures de plusieurs autres personnages. Après cette annonce générale, Photius donne des extraits de cette histoire, qui remplissent environ trente pages in-folio, et qui ont été réunies par Henri Estienne et d'autres éditeurs aux fragments d'Agatharchide. Tout ce que Photius a extrait de Memnon, vous le trouverez traduit et commenté par Gédoyn dans le Recueil de l'académie des Inscriptions et belles-lettres. Vous y pourrez suivre, à travers quelques digressions, les annales d'Héraclée depuis le tyran Cléarque, qui vivait au commencement du quatrième siècle avant notre ère, jusqu'au consulat de Lucullus et de Cotta, en 74. L'une des digressions concerne l'origine des Romains, leurs progrès, et leurs guerres avec Carthage. Memnon assure qu'au temps de la prise d'Athènes par Sylla, le sénat s'opposa à la destruction de cette ville, ce que ne disent ni Plutarque ni Pausanias, quoiqu'ils parlent plus au long de cet événement. Mithridate, sur qui Cotta reprit Héraclée, occupe une grande place dans ces fragments. La lecture n'en est point à négliger : le style de Memnon est, selon Photius, aisé, simple et léger; c'est ainsi que Gédoyn traduit ἰσχνὸν χαρακτῆρα, qui répond au *genus dicendi tenue* des Latins.

En finissant cette analyse, Photius ajoute qu'il ne dit rien des huit livres qui suivaient le seizième, parce qu'ils ne lui sont jamais tombés entre les mains. Peut-être étaient-ils dès lors perdus ainsi que les cinq premiers. Le temps n'a guère moins maltraité les œuvres

de Nicolas de Damas. Je ne parle point de ses poëmes, de ses tragédies, dont l'une avait, dit-on, pour héroïne la chaste Susanne, mais de son *Histoire universelle* en quatre-vingts livres selon Suidas, en cent quarante-quatre selon Athénée, dont le témoignage est plus recevable, puisque Josèphe cite le quatre-vingt-seizième livre, le cent vingt-troisième, et le cent vingt-quatrième. Constantin Porphyrogénète a fait recueillir des extraits de cette histoire générale, et de trois ouvrages qui en paraissent distincts, c'est-à-dire d'une histoire d'Assyrie, d'une vie d'Auguste, et d'un livre où Nicolas de Damas avait consigné ses propres aventures, surtout ses relations avec Hérode, roi de Judée, et son ambassade à la cour de l'empereur romain. Cet historien, si nous avions ses œuvres, nous servirait à remplir une lacune considérable; car, après la mort de Cicéron, il ne nous reste sur les quarante-trois dernières années du siècle, qui sont d'une importance extrême, presque aucun témoignage réellement contemporain. C'est précisément le temps où Nicolas de Damas a vécu et fréquenté les princes et les hommes d'État. Il avait dû puiser beaucoup de lumières dans leur société, s'il avait les talents et la culture que lui attribue Plutarque. Sa vie est le sujet d'un mémoire académique de Sévin, où l'on ne trouve guère en beaucoup de pages d'autres notions que celles que je viens de présenter.
Quant à Conon et à Parthénius, ce sont deux romanciers, dont je ne ferais aucune mention, si Vossius ne les avait inscrits dans la liste des historiens. Conon dédia au dernier roi de Cappadoce, Archélaüs Philopator, qui mourut l'an 17, cinquante narrations fabuleuses tirées d'écrivains plus anciens. Photius les a insérées par extraits

dans sa *Bibliothèque*, et Gédoyn dans les Mémoires de l'académie des Inscriptions. Ces mêmes extraits se trouvent en grec et en latin dans l'une des collections mythologiques de Thomas Gale, avec diverses notes que Gédoyn a mises, comme le texte, en français. A l'exception de trois ou quatre, les récits de Conon se rapportent à des temps antérieurs aux voyages d'Ulysse et d'Énée; ils peuvent servir à éclaircir certains détails de mythologie. Aucune de ces narrations n'est proprement historique; mais quelques-unes retracent des traditions qui tenaient lieu d'histoire: par exemple, la naissance et l'éducation de Romulus et de Rémus, qui est appelé Romus par Conon, et en général par les auteurs grecs. On y peut observer quelques légères variantes de cette fable. Amulius, après avoir tué Numitor, son frère, consacre au culte de Vesta, Ilia, fille de Numitor, afin qu'elle ne se marie point et n'ait pas d'enfants. Mais elle fait connaissance avec le dieu Mars, et elle accouche de deux jumeaux qu'Amulius livre à un berger, en le chargeant de les mettre à mort. Le berger a horreur de ce crime; il prend le parti de placer les deux enfants dans un berceau d'osier, qu'il abandonne au cours du Tibre. Porté çà et là par le fleuve, le berceau rencontre les racines d'un figuier sauvage, s'y embarrasse, en est dégagé par les eaux, et se jette sur une grève molle, heureusement abritée par un énorme rocher. Là vient une louve, attirée par les cris des enfants; ils la pressent de leurs bras innocents; ils la tettent; elle compatit à leur sort, et devient leur nourrice. Témoin de cette merveille, un certain Faustulus les emporte chez lui, et en prend soin comme de ses propres fils. Par hasard il rencontre le berger qui avait été chargé de les tuer,

et apprend de lui de qui ils sont nés. Quand ils eurent quinze ou seize ans, Faustulus leur révéla qu'ils étaient fils de Mars et descendants des rois d'Albe. Déjà ils brûlent de se venger; munis de poignards qu'ils cachent sous leurs habits, ils vont droit au palais d'Amulius, le surprennent, le massacrent, et délivrent leur mère depuis seize ans enfermée. Le peuple applaudit à cette révolution, et les proclame rois d'Albe et du pays d'alentour. Leur réputation attire dans Albe une si grande multitude d'habitants, qu'il faut bâtir une autre ville, cette Rome aujourd'hui la maîtresse de l'univers, dit Conon. Ces détails lui paraissent parfaitement attestés par le figuier sacré qui se conserve dans le sénat, et que défend une balustrade de cuivre, comme aussi par une cabane de chaume, celle de Faustulus, qui se voit dans le temple de Jupiter. Tite-Live, qui fait le même récit, nomme Rhéa Sylvia au lieu d'Ilia, ne dit rien du berger chargé de tuer les jumeaux, ni du berceau d'osier dans lequel ils nagent : c'est Amulius qui ordonne immédiatement de les jeter dans le Tibre. Tite-Live, de son côté, rapporte des circonstances omises par Conon, comme l'emprisonnement de Rémus, etc. Les trente-six narrations de Parthénius de Nicée sont d'un genre tout différent, et que leur titre annonce assez : Περὶ ἐρωτικῶν παθημάτων. La traduction française que Jean Fornier en a faite au seizième siècle est intitulée *Affections d'amours*. On les a considérées quelquefois comme des débris de ces fables milésiennes si goûtées des Romains au dernier âge de la république. Parthénius donna, dit-on, des leçons à Virgile; il est sûr au moins qu'il dédia son ouvrage au poëte romain Cornélius Gallus. Ses contes érotiques peuvent tenir, non pas assurément à

l'histoire proprement dite, mais à la mythologie, qui est le commencement de l'histoire; ils sont entrés dans la collection de Thomas Gale que j'ai déjà indiquée, et ils ont été l'objet d'un mémoire académique de Lebeau le Jeune.

Nous avons encore à reconnaître les ouvrages historiques qui avaient été écrits en latin dans le cours du premier siècle avant notre ère, et qui ne nous sont point parvenus. D'abord, Lutatius Catulus, après avoir été consul avec Marius en l'année 102, avait fait une histoire de ce consulat et de ses autres actions publiques; son style avait une sorte de mollesse, et sous ce rapport ressemblait, selon Cicéron, à celui de Xénophon : *Molli et Xenophonteo genere sermonis.* Les mémoires laissés par Sylla étaient imparfaits et négligemment écrits; ils devaient être retouchés; il paraît qu'ils ne l'ont point été, et que ce fut une des causes de leur anéantissement absolu : il serait curieux de voir comment ce dictateur rendait compte de ses desseins et de ses succès. La guerre civile de Sylla, *opus belli civilis syllani*, dit Velléius Paterculus, avait occupé Sisenna, à qui Salluste et Cicéron donnent de grands éloges, quoiqu'en avouant que l'histoire peut prendre un accent plus libre et un ton plus élevé : *Sisenna optime et diligentissime omnium qui eas res dixere persecutus, parum mihi libero ore locutus videtur. — Omnes nostros hodie scriptores... facile superat; is tamen... in historia puerile quiddam consectatur.* Sisenna avait pour contemporains, c'est encore Velléius Paterculus qui nous l'apprend, Claudius Quadrigarius et Valérius Antias, tous deux fréquemment cités par les auteurs des âges sui-

vants. Aulu-Gelle, entre autres, renvoie au soixante-quinzième livre des annales d'Antias; et Sénèque transcrit des lignes du dix-huitième livre de celles de Quadrigarius. Le nom de Sisenna servait de titre à un traité de Varron sur la manière d'écrire l'histoire; mais les livres historiques de ce même Varron, l'un des plus savants hommes de ce siècle, étaient si nombreux, que je n'en puis entreprendre l'énumération. Vous y distingueriez des Antiquités en quarante et un livres; des Annales en trois au moins; la seconde guerre punique au moins en deux livres; vingt sur la république; onze et plus peut-être sur les destinées du peuple romain : tous ces nombres sont donnés par des citations précises. Varron mourut, presque nonagénaire, l'an 27 avant Jésus-Christ. Il était loin d'avoir achevé ses travaux, quand Cicéron le remerciait des vives lumières qu'il avait déjà portées dans toutes les parties de l'histoire romaine jusqu'alors inconnue aux Romains : *Nos in nostra urbe peregrinantes, errantesque tanquam hospites, tui libri quasi domum deduxerunt, ut possemus aliquando qui et ubi essemus agnoscere; tu ætatem patriæ, tu descriptiones temporum... tu omnium rerum nomina, genera,... causas aperuisti.* Que nous reste-t-il de tant d'ouvrages? de bien faibles parcelles, et des livres sur la langue latine et sur l'agriculture qui ne tiennent qu'accidentellement et indirectement à la science historique. Ce laborieux écrivain, Marcus Terentius Varron, ne doit pas être confondu avec quelques autres du même nom, particulièrement avec celui qu'on surnomme Atacinus, parce qu'il était d'Atace ou Aude dans la Gaule narbonaise, et qui avait composé des poëmes historiques.

En même temps que Jules César écrivait ses mémoires, auxquels Hirtius et Oppius ont ajouté, comme nous le verrons, plusieurs livres, Cicéron et quelques-uns de ses plus illustres amis cultivaient aussi le genre historique; Brutus rédigeait en grec des extraits de Polybe, en latin un abrégé des Annales de Fannius et de Cœlius Antipater, abrégé cité par les grammairiens latins Charisius, Diomède et Priscien; l'orateur Hortensius composait une histoire dont Velléius Paterculus a fait mention : *Q. Hortensius in annalibus suis retulit.* Atticus avait achevé un travail de la même nature; car Cicéron lui écrit : *Quibus consulibus ea legatio Romam venerit, scriptum est in tuo annali.* Ailleurs Cicéron le loue d'avoir recueilli les dates de tous les événements publics des sept siècles de Rome; et l'on a conclu de là qu'Atticus était le premier rédacteur des Fastes capitolins, hypothèse peu vraisemblable, dont je vous ai autrefois entretenus, en traitant de la chronologie. Vous connaissez aussi le passage de Dion Cassius où il dit que Cicéron avait entrepris une histoire générale de Rome, dans l'ordre rétrograde, en commençant par son consulat, et en finissant par Romulus. D'autres textes donnent lieu de soupçonner que Cicéron avait écrit l'histoire particulière de ce consulat, non-seulement en prose grecque, mais aussi en vers latins; que ce poëme comprenait trois livres; que la muse Uranie parlait dans le second et Calliope dans le troisième; qu'il avait rédigé en prose latine des mémoires ou des notes, où il fournissait à Luccéius les matériaux d'un travail plus étendu et plus régulier. Vous vous souvenez que ce Luccéius avait été invité par Cicéron à composer une histoire ou presque un

panégyrique de ce même consulat. Voyez donc combien, sur cette seule année de la république romaine, nous avons perdu de relations originales, soit en grec, soit en latin! Ajoutons-y trois ou quatre livres de l'affranchi Tiron ou de quelque autre sur la vie de Cicéron, et dans lesquels ses bons mots étaient particulièrement rapportés. Ces livres ont été entre les mains de Quintilien, d'Asconius Pédianus, de Macrobe et de saint Jérôme. Bien d'autres contemporains de l'orateur romain seraient à nommer ici, Ælius Tubéron, Nigidius Figulus, Tanusius, Volusius, Volumnius, Furius, Bibaculus, tous cités comme historiens, quoiqu'on ne sache pas d'une manière très-précise quels ont été leurs travaux.

Un peu plus tard parurent Mœsus, qui fit un recueil d'histoires fabuleuses en vers, et Hostius, qui chanta la guerre d'Istrie. Un emprunt que Virgile a daigné faire à ce dernier poëme a été remarqué par Macrobe. Hostius avait dit :

.... Non si mihi linguæ
Centum, atque ora sient totidem vocesque liquatæ.

Virgile a écrit :

Non mihi si linguæ centum sint, oraque centum.

Asinius Pollion, à qui Cicéron a adressé une épître et Horace une ode, mourut plus qu'octogénaire, l'an 4 de Jésus-Christ. Fameux par des exploits guerriers et par des intrigues, il l'était aussi par des productions littéraires, entre lesquelles figurait une histoire universelle en dix-sept livres. Partisan d'Antoine, il s'efforçait de rabaisser la gloire de Cicéron. Anser, autre ami d'Antoine, l'avait célébré dans un ouvrage historique

probablement versifié, et en avait été récompensé par la donation d'un domaine à Falerne. Servius croit que cet Anser, dont le nom signifie *oie*, a été désigné par Cicéron dans l'une des Philippiques, *de Falerno anseres depellantur*, et par Virgile dans la neuvième Églogue :

.... Argutos interstrepere anser olores.

Enfin, Messieurs, c'était, selon toute apparence, avant l'ouverture de notre ère que Trogue Pompée composait un ouvrage en quarante-quatre livres, dont la réputation est immortelle, mais que nous ne connaissons plus que par l'abrégé qu'en a fait Justin, cent ou cent vingt ans plus tard.

Ainsi, outre une multitude de mémoires particuliers sur certaines époques importantes, telles que la dictature de Sylla, la guerre contre Mithridate, le consulat de Cicéron, la guerre civile entre César et Pompée, les deux triumvirats et l'usurpation d'Octave, ce siècle avait produit au moins huit grands recueils d'histoire générale que nous n'avons plus, ceux d'Artémidore d'Éphèse, d'Alexandre Polyhistor, de Posidonius d'Apamée et de Didyme en grec, ceux de Quadrigarius, de Valérius Antias, de Varron et de Trogue Pompée en latin. Il ne nous reste que trois ouvrages considérables par leur étendue : savoir, quinze livres de Diodore de Sicile et des fragments de vingt-cinq autres, onze sur vingt des Antiquités romaines de Denys d'Halicarnasse, et trente-cinq de Tite-Live sur cent quarante-deux. Nous avons de plus, non pas l'histoire du septième siècle de Rome par Salluste, mais ce qu'il a écrit sur les guerres de Jugurtha et de Catilina ; les Commentaires de Jules César, les lettres de Cicéron à son frère

Quintus, à Brutus, à Atticus, qui peuvent souvent tenir lieu de mémoires sur les affaires du temps où elles ont été écrites. Ce sont là, Messieurs, les ouvrages dont nous allons entreprendre successivement l'étude (1).

Cependant il existe encore des livres ou opuscules historiques sous les noms de trois autres auteurs qui ont vécu dans le même premier siècle avant l'ère vulgaire : ce sont Cornélius Népos, Messala Corvinus et Hygin. Mais les observations à faire sur ces écrits nous entraîneraient aujourd'hui trop loin ; je les réserve pour le commencement de notre prochaine séance, où je vous entretiendrai ensuite de Diodore de Sicile.

(1) Il entrait, comme on le voit, dans le plan général des Études historiques de M. Daunou, d'analyser et de juger les ouvrages de Salluste, les lettres de Cicéron et les monuments des grands historiens de Rome ; sa retraite du collége de France, en 1830, est venue interrompre l'exécution de ses projets, et ne lui a pas permis d'accomplir, dans tout son développement, la tâche qu'il s'était imposée.

COURS

D'ÉTUDES HISTORIQUES.

SUITE DE LA TROISIÈME PARTIE.

EXPOSITION DES FAITS.

DIODORE DE SICILE.

DIODORE DE SICILE.

PREMIÈRE LEÇON.

INTERVALLE DE POLYBE A DIODORE DE SICILE. — MESSALA. — HYGIN. — CORNÉLIUS NÉPOS. — NOTICE SUR LA VIE ET LES TRAVAUX DE DIODORE.

Messieurs, que nous reste-t-il d'environ deux cents historiens grecs ou latins, qui ont écrit dans le cours des deux derniers siècles avant l'ère vulgaire? D'une part, cinq livres et des fragments de Polybe, avec un simple abrégé de la grande histoire mythologique et généalogique d'Apollodore; de l'autre, Salluste, César, Diodore de Sicile, Denys d'Halicarnasse, et Tite Live; tous, à l'exception de César, mutilés et réduits à la moitié, ou à bien moins de la moitié de leurs livres. Pour ne parler que des grands corps d'histoire que ces deux siècles avaient laissés et que nous avons perdus, vous en compteriez au moins vingt : huit en grec, savoir, ceux de Philochore, de Polémon, d'Agatharchide, d'Apollodore; et, après l'an 100, d'Artémidore d'Éphèse, d'Alexandre Polyhistor, de Didyme, de Posidonius d'Apamée; treize en latin, Servilianus, Fannius, Antipater, Licinius, Hémina, Gracchanus, Asellio, Accius, Caton le Censeur; et depuis l'an 100, Antias, Quadrigarius, Varron et Trogue Pompée qui a été abrégé par Justin. A tant de pertes il faut ajouter une multitude de mémoires particuliers, et des parties considérables de ce qu'avaient écrit les auteurs grecs que nous comptons pour conservés. Cependant, Messieurs, nous allons

nous arrêter encore à quatre opuscules qui subsistent, et qui sont des notices biographiques attribuées à Cornélius Népos, deux recueils de généalogies et de fables sous le nom d'Hygin, et un livret qui porte celui de Messala Corvinus.

Ce Messala, en l'honneur duquel Tibulle a fait deux cents vers, fut, si nous en croyons Suétone, le premier qui salua Octave du nom de père de la patrie. Pourtant Messala s'était déclaré contre les triumvirs; mais, quand Octave eut acquis le pouvoir suprême, il s'empressa de lui rendre hommage, et mérita, par des flatteries, des récompenses. Il ne reste rien ni de ses productions érotiques, ni de ses harangues, ni de ce qu'il avait écrit sur les Auspices et sur la lettre S, ni même de son livre sur les Familles romaines. Car personne ne soutient plus l'authenticité du livret publié sous son nom, et intitulé : *De Progenie Augusti.* Barthius le croit fabriqué, comme tant d'autres, au moyen âge. Virgile et Tite Live, dont les ouvrages étaient bien récents ou à peine achevés à l'époque qu'on voudrait assigner à la rédaction de cet opuscule, y sont cités à chaque instant comme des écrivains dont l'autorité est depuis longtemps établie. Du reste, c'est, en une vingtaine de pages, une sorte d'abrégé de l'histoire très-long, depuis la prise de Troie jusqu'à l'expulsion des Tarquins, et où tout le surplus tient en fort peu de lignes. Ce petit livre est du nombre de ceux par lesquels on a retardé, le plus qu'on a pu, le progrès des véritables études historiques.

Hygin, affranchi d'Auguste et son bibliothécaire, possédait cette érudition variée que les anciens désignaient quelquefois en donnant à ceux qui l'avaient acquise le

nom de *polyhistor*. Il avait sans contredit laissé plusieurs ouvrages, sur l'agriculture, sur la géographie de l'Italie, sur la vie des hommes illustres, sur la mythologie, sur l'astronomie. Les citations fréquentes qui en ont été faites par les anciens ne nous permettent pas d'en douter. Mais plusieurs savants inclinent aujourd'hui à rejeter, comme apocryphes, les deux productions qui ont été imprimées sous son nom et sous les titres de *Liber fabularum* et de *Poetica astronomica*; la supposition s'y décèle par un style barbare et par une ignorance grossière. Ce sont des notices mythologiques et généalogiques d'une extrême inexactitude. On y remarque des phrases entières qui se retrouvent, mot pour mot, dans Fulgence, mythographe du sixième siècle, évêque de Carthage; et telle en est la diction, qu'on peut conjecturer, sans trop de témérité, qu'elles ont été transportées du livre de Fulgence dans celui qu'on voulait attribuer à Hygin, et non pas empruntées par Fulgence à un auteur du siècle d'Auguste. Aussi Barthius, l'un des plus habiles critiques du dix-septième siècle, n'apercevait-il dans les livres ornés du nom d'Hygin, qu'une rhapsodie prise dans tous les mythologistes : *Hygini nomine prostantem librum ego rhapsodiam ex omnibus hinc inde mythologorum libris concinnatum esse arbitror.* Toutefois l'académie des Inscriptions n'avait pas encore, en 1730, révoqué en doute l'authenticité de ces livres, ainsi que nous le voyons dans un mémoire où Burette prenait la défense du prétendu Hygin contre Saumaise, qui l'avait accusé et convaincu d'ignorance : tant l'érudition s'obstine à révérer les productions les plus informes, quand une fois elle les a déclarées classiques!

Les Vies des hommes illustres par Cornélius Népos ont été bien plus vantées et le sont encore. Certains critiques ont osé néanmoins en contester le mérite. Saint-Réal surtout s'est expliqué sur ce point avec une rare franchise. « Népos, dit-il, est le plus grand flatteur « qui fût jamais ; ou plutôt il est, la plupart du temps, « un menteur (de bonne foi), dont le génie était fort « médiocre, ainsi qu'il paraît par tout ce qui nous « reste de lui. Il avait donné tête baissée dans tous les « piéges ;... on ne peut être plus suspect en toute ma-« nière. » On a répondu à ces blasphèmes, non par un examen approfondi des notices qui subsistent sous le nom de Cornélius Népos, mais en rappelant les hommages que cet auteur a reçus de ses contemporains et de ses successeurs. Comment, en effet, avoir le front de rabaisser un écrivain qui a été l'intime ami de Cicéron, comme Aulu-Gelle l'assure, et de qui Cicéron lui-même a dit : « *Ille quidem* ἄμβροτος, Pour Népos, c'est « un homme divin, » traduction de Mongault! Des vers de Catulle ne sont-ils pas adressés à Cornélius Népos? N'y est-il pas félicité de son docte travail, de l'art avec lequel il a expliqué en trois feuilles ou trois livres l'histoire de tous les âges?

... Ausus es unus Italorum,
Omne ævum tribus explicare chartis,
Doctis, Jupiter! et laboriosis.

D'après ces témoignages, Mongault n'hésite point à le déclarer un très-bon écrivain ; et il ajoute *comme on le voit par ce qui nous reste de lui,* sans doute afin de contredire plus expressément Saint-Réal, en empruntant ses propres paroles. Avant de se déterminer entre ces deux opinions opposées, il est bon d'observer

que Népos avait composé plusieurs ouvrages que nous n'avons plus, et que celui qui porte son nom n'a jamais été ni loué ni cité par les anciens. Catulle vient de nous parler de trois livres qui comprennent les annales de tous les siècles, *omne ævum tribus chartis*. Un tel ouvrage diffère évidemment d'un recueil d'articles biographiques, qui ne remonte qu'au temps de Miltiade ou tout au plus de Cyrus, et qui n'est divisé qu'en deux livres. Le premier se termine par l'article d'Annibal, à la suite duquel nous lisons ces mots : *Sed nunc tempus est hujus libri facere finem, et Romanorum explicare imperatores ; quo facilius, collatis utrorumque factis, qui viri præferendi sint, possit judicari.* Du second livre qui concernait les Romains illustres, il ne subsiste que deux ou trois pages sur Caton et une vingtaine sur Atticus. Pour excuser la brièveté du premier article, l'auteur renvoie à un livre particulier qu'il a composé sur la vie et les mœurs de Caton : *Hujus de vita et moribus plura in eo libro persecuti sumus, quem separatim de eo fecimus... Quare studiosos Catonis ad illud volumen delegamus.* L'article d'Atticus, en vingt pages, est le plus étendu de tout le recueil, et c'est celui que Saint-Réal a spécialement critiqué, parce qu'en effet il est plein d'erreurs ou de mensonges. L'abbé Paul, traducteur et admirateur de Népos, renonce à le justifier sur ce point : « Je conviens, dit-il, qu'il ment lorsqu'il avance qu'Atticus ne prêtait point d'argent à intérêt ; qu'il n'était jamais entré dans des traités ; qu'il avait toujours eu pour Cicéron une amitié constante et fidèle, etc. »

On croit que les trois livres de Népos célébrés par Catulle correspondaient aux trois âges que Varron avait

distingués par les noms d'inconnu, de fabuleux et d'historique. Outre cet ouvrage et le livre sur la vie de Caton, Cornélius Népos avait laissé un opuscule sur la différence qui existe entre un homme lettré et un érudit, *libellus quo distinguit litteratum ab erudito*, dit Suétone; un recueil d'exemples, dont le cinquième livre est cité dans Aulu-Gelle; des lettres à Cicéron, qui nous sont indiquées par Suétone, Macrobe et Lactance; une vie de Cicéron en plusieurs livres, dans le premier desquels Aulu-Gelle reprend une erreur : *Cornelius Nepos, Marci Ciceronis... amicus familiaris... in primo librorum quos de vita illius composuit, errasse videtur.* Cette erreur consiste en ce que Népos ne donne que vingt-trois ans au lieu de vingt-sept à Cicéron, lorsqu'il défendit Roscius. Enfin Cornélius Népos avait écrit, non pas deux livres, mais au moins seize de vies d'hommes illustres; car le grammairien Charisius fait mention du onzième, du quinzième et du seizième, et aucun des mots qu'il en cite ne se retrouve dans le Cornélius Népos actuel. Deux autres productions, longtemps attribuées au même historien, sont reconnues aujourd'hui pour moins antiques. L'une est la version latine de l'histoire de la prise de Troie, par Darès de Phrygie (histoire dont j'ai eu déjà plusieurs occasions de vous parler); l'autre est le *Liber de viris illustribus*, qui paraît appartenir à Aurélius Victor.

On ne publie donc plus, sous le nom de Cornélius Népos, qu'un recueil de courtes notices biographiques, précédé d'une préface ou épître dédicatoire à Pomponius Atticus. Les vingt premiers articles concernent vingt Grecs illustres, depuis Miltiade jusqu'à Timoléon; le vingt et unième, quelques rois de Perse et de Macé-

doine; le vingt-deuxième et le vingt-troisième, le Carthaginois Amilcar et son fils Annibal. Voilà le premier livre; et j'ai déjà dit quels sont les deux articles qui restent seuls du second. Les premières éditions de ce recueil ne portent pas le nom de Cornélius Népos, mais d'Æmilius Probus, qui vivait au temps de Théodose, et qui, dans les plus anciens manuscrits, présente l'ouvrage à cet empereur. Æmilius Probus y joint des vers qu'il adresse à son livre :

Vade, liber;....
Cum leget hæc dominus, te sciat esse meum...
Si rogat auctorem, paullatim detege nostrum
Tunc domino nomen: me sciat esse Probum.

« Va, mon livre : quand le maître te lira, qu'il sache « que tu m'appartiens. S'il demande l'auteur, découvre« lui doucement mon nom de Probus. » Il était assez naturel de conclure de là qu'Æmilius Probus avait composé ce livre; et c'est, en effet, la conséquence qu'en ont tirée les éditeurs, les commentateurs et la plupart des savants, jusqu'au milieu du seizième siècle. Lambin est l'un des premiers qui ait, non pas encore substitué, mais accolé le nom de Cornélius Népos à celui de Probus : *Cornelii Nepotis seu Æmilii Probi liber de vita excellentium imperatorum*. L'opinion qui assigne ce livre à Népos seul se fonde d'abord sur un vers qui se lit à la suite de ceux que je viens de vous rapporter, et dans lequel Æmilius Probus dit :

Corpore in hoc manus est genitricis, avique, meique.

« En ce volume est la main ou l'ouvrage de ma mère, « de mon aïeul et de moi. » On conclut de là que Probus n'a fait que transcrire ce livre, qu'en achever la copie commencée par son aïeul, ornée de peintures ou d'au-

tres accessoires par sa mère. Il est assez étrange de voir trois générations employées non à composer, mais à copier un fort petit livre : il l'est encore plus que Probus, croyant se l'être approprié par ce travail manuel, s'avise de s'en déclarer l'auteur : *Si rogat auctorem... me sciat esse Probum.* On a peine aussi à concevoir cet hommage solennel qu'il fait d'un ouvrage qui n'est pas de sa composition, et dont il n'est que le copiste. Dira-t-on que l'exemplaire en était magnifique, et digne par sa richesse du prince auquel il allait être offert? Mais les vers disent encore que la parure en est fort modeste; que les livres stériles ont besoin d'ornements, *ornentur steriles;* que les bons écrits plaisent, dans leur nudité, au grand Théodose, *Theodosio... carmina nuda placent.* Malgré ces difficultés, nos sages maîtres s'obstinent à n'accorder à Probus que l'honneur d'avoir transcrit ce recueil; ils soutiennent que ni lui ni aucun de ses contemporains, à la fin du quatrième siècle, n'aurait eu une diction si correcte, une latinité si pure : c'est l'argument de Vossius : *Nec Æmilium, nec Theodosiani ævi quemquam, eorum esse librorum auctorem, abunde arguit pura et romana dictio.* Il est vrai que la rédaction de ces notices n'est pas barbare; et des lecteurs modernes peuvent même y trouver quelque élégance; mais la clarté qu'on y remarque tient beaucoup moins à la précision de l'expression, qu'à l'extrême simplicité et au caractère familier des idées : on n'y est point arrêté par l'originalité des pensées ni par la nouveauté des formes. C'est un cours de notions vulgaires, où, en effet, la diction ne paraît jamais tomber, parce qu'elle ne s'élève jamais, où, rien n'étant peint, il n'y a point de fausses couleurs

à reprendre. Cependant, pour attribuer ces vies à Cornélius Népos, Lambin fait valoir une considération plus grave, celle qui se fonde sur certaines réflexions politiques qui s'y rencontrent, et qui ne seraient pas venues, dit-on, à l'esprit d'un sujet de Théodose. Tel est un passage, où l'auteur, après avoir loué le roi de Sparte, Agésilas, de son obéissance aux ordres du sénat et du peuple qui le rappelaient d'Asie, ajoute : *Cujus exemplum utinam imperatores nostri sequi voluissent!* « Plut à Dieu que nos généraux eussent voulu suivre cet exemple! » Une réflexion si simple dépasse-t-elle réellement les bornes de la liberté que pouvait laisser à des écrivains un empereur du quatrième siècle? je n'oserais le décider. Mais je pourrais demander aussi si elle n'aurait pas dû offenser encore plus directement Jules César, Antoine et Octave, dont Cornélius Népos était le contemporain, et quelquefois, dit-on, le courtisan. Quoi qu'il en soit, à l'appui de l'opinion qui refuse à Æmilius Probus le titre d'auteur de ce recueil, on observe encore qu'il est dédié à Atticus. Il commence par ces mots : *Non dubito fore plerosque, Attice, qui hoc genus scripturæ leve judicent.* « Je ne doute point, « Atticus, que ce genre d'écrire ne paraisse bien léger « à la plupart des lecteurs. » Cette prédiction ancienne, fort sensée, ne s'est pourtant point accomplie, à ce qu'il semble : mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Je dois avouer qu'Æmilius Probus n'a pu s'adresser ainsi à Atticus, à moins pourtant qu'il n'y ait eu de son temps quelque autre personnage de ce nom, car enfin cela est possible; et il l'est aussi que le mot *Attice* ait été ajouté dans les manuscrits subséquents; nous n'avons point celui qui fut présenté à Théodose, et l'on ne comprend pas

d'ailleurs comment Probus y aurait laissé ce mot, à la tête d'un livre qu'il semblait bien donner pour son propre ouvrage, *te sciat esse meum.* Ajoutons que ce mot se détache tout à fait du reste de la préface, et qu'il en pourrait être retranché tout seul, sans aucun embarras ni dommage. Ordinairement, dans une dédicace, on ne se contente point d'un si simple vocatif; on dit à celui qui la doit recevoir quelque chose de plus que son nom : dans celle-ci, pas un seul trait, pas une seule syllabe ne s'applique à la personne d'Atticus. Mais nous devons dire que ce nom d'Atticus reparaît à la fin de la notice sur Caton. Les paroles, que je vous ai rapportées, Messieurs, et qui disent que l'auteur a fait un livre plus étendu sur la vie du censeur illustre, *in eo libro quem separatim de eo fecimus*, sont immédiatement suivies de celles-ci, *rogatu Titi Pomponii Attici*, « à la « prière de Titus Pomponius Atticus. » Pour cette fois voilà quatre mots qui ne sauraient jamais être d'Æmilius Probus, et qui certainement ne se trouvaient point dans sa copie, s'il avait réellement l'intention de passer pour l'auteur de ce petit recueil. Ces embarras ne sont pas médiocres : un des moyens d'en sortir serait de supposer qu'un copiste des âges suivants a glissé là ces quatre mots, et même toute la phrase; et l'on ne manquerait pas, pour justifier cette hypothèse, d'exemples d'interpolations semblables. Pour moi, Messieurs, s'il m'était permis de hasarder une conjecture sur cette matière, je dirais que le mince volume dont il s'agit, et qui, depuis l'an 1569 seulement, porte le nom de Cornélius Népos, n'est probablement qu'une série d'extraits assez mal choisis dans la collection considérable qu'il avait laissée sous le même titre de *Vies d'hommes*

illustres; qu'Æmilius Probus y a puisé les notices qui nous sont parvenues; qu'en les rassemblant, il a fort bien pu en modifier quelquefois les textes, et qu'elles ont pu subir encore d'autres altérations entre les mains des copistes qui l'ont suivi. J'aurais à proposer trois motifs principaux de cette opinion. Premièrement, les anciens ont connu la grande collection biographique de Népos, et nullement l'informe abrégé qui nous a été transmis. En second lieu, pour qu'Æmilius Probus ait pu s'exprimer comme il l'a fait, pour qu'il ait pu s'attribuer cet ouvrage et le déclarer le sien, il fallait bien qu'il l'eût, sinon fait, du moins décomposé, et rendu méconnaissable. Troisièmement enfin, je crois avec Saint-Réal, que, dans l'état où nous possédons ce livre, il n'est plus qu'une production très-médiocre, tout à fait indigne, par le fond et par les formes, d'un ami d'Atticus et de Cicéron. Car, il ne faut pas s'y tromper, les récits, pour être succincts, n'en sont pas plus rapides; le style n'a jamais de mouvement; et la précision énergique, qui serait le seul mérite d'un tel abrégé, est justement ce qui y manque le plus. Du reste, je dois vous avertir, Messieurs, que l'hypothèse que je viens de vous présenter, que de son temps Vossius voulait bien encore tolérer, et qui vient même d'être adoptée par M. Walckenaer, est peut-être encore hardie, téméraire, attentatoire aux doctrines scholastiques ou académiques. Mais je n'aurais pu énoncer l'opinion contraire, sans trahir ce que je crois être la vérité; et, quoique le prétendu ou le vrai Cornélius Népos ait, selon son traducteur, fort souvent menti, je ne pense pas qu'il soit un modèle à suivre en ce point-là, non plus qu'en aucun autre.

Les restes les plus authentiques des écrits de cet auteur sont précisément ceux qu'on ne met point entre les mains de la jeunesse studieuse. Ils ont été recueillis, à la suite des Vies abrégées, dans les meilleures éditions. Ce sont divers morceaux, presque tous fort courts, qui nous ont été conservés textuellement ou substantiellement par voie de citations. Les auteurs qui les fournissent sont Pomponius Méla, Pline, Suétone, Aulu-Gelle, Macrobe, Ammien Marcellin; les grammairiens Donat, Servius, Charisius, Diomède et Priscien; les théologiens Lactance et saint Jérôme; mais surtout Plutarque. Je vous prie de remarquer, Messieurs, que Plutarque ne cite jamais et ne connaît certainement pas le Cornélius Népos abrégé qu'on explique dans nos écoles : ce qu'il cite ne s'y trouve point, et contredit quelquefois ce qui s'y trouve. Par exemple, la notice sur Annibal ne parle du consul Marcellus que pour dire qu'il fut tué près de Vénuse : *M. Claudium Marcellum, quinquies consulem, apud Venusiam pari modo interfecit.* Après quoi l'abréviateur ajoute qu'Annibal, tant qu'il fut en Italie, n'essuya aucun échec; que personne ne lui résista; qu'après la bataille de Cannes, on n'osa plus venir camper devant lui; qu'enfin il avait été constamment victorieux et invaincu jusqu'au moment où il fut rappelé en Afrique pour défendre sa patrie : *Quandiu in Italia fuit, nemo ei in acie restitit, nemo adversus eum post cannensem pugnam in campo castra posuit. Hic invictus patriam defensum revocatus....* Or, Messieurs, Plutarque vous dira tout le contraire, en prenant à témoin Cornélius Népos. D'abord il entrera dans de bien plus longs détails sur Marcellus, et vous assurera que c'est dans Népos qu'il les

paise : Ταῦτα μὲν... περὶ Κορνήλιον Νέπωτα... ἱστορήκασι. Ensuite il avouera que certains auteurs prétendent qu'Annibal n'avait jamais été vaincu jusqu'à l'époque où les Carthaginois le rappelèrent ; mais il ajoutera qu'il aime mieux croire avec Cornélius Népos, ἡμεῖς δε Νέπωτι πιστεύομεν, qu'Annibal avait été quelquefois défait et mis en fuite par Marcellus. Je ne comprends pas comment aucun savant n'a fait encore attention à ce passage de Plutarque, qui, ce me semble, doit au moins inspirer quelques doutes sur l'authentiuité, comme sur l'exactitude des Vies abrégées. Deux autres fragments de Cornélius Népos ont été découverts en d'anciens manuscrits. Ce sont des parties d'un discours ou d'une lettre que l'historien prêtait à Cornélie, mère des Gracques. Cette illustre Romaine y déplore la mort de son fils Tibérius, et s'efforce de modérer l'ardeur des ressentiments de Caïus. Elle avoue qu'il est beau de se venger de ses ennemis, quand ils sont ceux de la patrie, et qu'on les peut accabler, sans dommage ni péril pour elle. Mais laissons-les vivre, ajoute-t-elle, et prospérer même, plutôt que de voir la république tomber et périr avec eux : *Dices pulchrum esse inimicos ulcisci. Id neque majus neque pulchrius cuiquam atque esse mihi videtur, sed si liceat republica salva ea persequi. Sed quatenus id fieri non potest, multo tempore, multisque partibus, inimici nostri non peribunt ; atque, uti nunc sunt, erunt potius quam respublica profligetur atque pereat.* Je m'abuse peut-être, Messieurs, mais il me semble que ce n'est plus là le style, la diction, le langage des notices biographiques : vous en serez plus certains, si vous prenez la peine de confronter une page avec la suite du discours ou de l'épître de Corné-

lie. Du reste je ne dois pas vous dissimuler qu'on n'a point de preuves bien décisives de l'authenticité de ce morceau.

Je ne vous ai rien dit encore ni de la patrie de Cornélius Népos, ni du temps précis où il a vécu. Il était né bien avant la dictature de Jules César, puisqu'il avait entretenu une longue correspondance avec Cicéron. Il a survécu à Pomponius Atticus, c'est-à-dire à l'année 33 avant notre ère. On croit qu'il est mort avant l'an 29, et qu'il n'a vu que le commencement du règne d'Auguste. Il est sûr au moins qu'il n'en a pas vu la fin. On a coutume de le compter parmi les hommes illustres de Vérone, avec Catulle et Vitruve, ses contemporains et ses amis. Cependant, comme Pline le qualifie *Padi accola*, plusieurs en ont conclu que Népos était natif d'Hostilia sur les rives du Pô. Ausone le dit Gaulois; et cela ne fait point difficulté; car le nom de Gaule s'appliquait à l'Italie supérieure. Mais pour enlever Cornélius Népos aux Véronais, on a élevé la question de savoir s'il n'était pas de Côme; et il a été revendiqué pour cette ville, dans l'ouvrage du comte Giovio, intitulé, *Gli uomini illustri comeschi.* Cette nouvelle opinion se fonde sur quelques mots des lettres de Pline le Jeune à Sévérus, desquels on infère, d'une part, que Sévérus était de Côme ainsi que Pline lui-même; de l'autre, que la patrie de Sévérus avait aussi donné le jour à Cornélius Népos. De ces deux propositions, la première n'est appuyée que sur ce que Pline le Jeune dit à Sévérus *in patria nostra*, « dans notre patrie, » ce qui signifie, selon M. Giovio, dans le lieu où nous sommes également nés l'un et l'autre; mais Tiraboschi observe avec raison que Pline emploie sou-

vent *nos* au lieu d'*ego*, *noster* au lieu de *meus*. Quand il dit *hendecasyllabos nostras*, il ne veut certainement pas dire que ses vers appartiennent, en commun avec lui, à son correspondant. Quant à la seconde proposition, savoir, que Népos était né dans le même lieu que Sévérus, elle paraît mieux établie; car Pline dit à Sévérus : « Vous voulez placer dans votre biblio« thèque les images de vos concitoyens, *municipum tuo« rum*, Cornélius Népos et Titus Cassius; vous aimez et « vous révérez ceux qui ont illustré votre patrie, comme « vous la chérissez elle-même, *omnes qui nomen ejus « auxerunt, ut patriam ipsam veneraris ac diligis.* » Mais encore une fois, rien ne prouve immédiatement que Sévérus fût né à Come. Cette controverse n'est d'ailleurs bonne à remarquer ici, que comme un exemple de ces petites vanités ou rivalités locales, qui ont altéré plusieurs détails de l'histoire civile, et surtout de l'histoire littéraire. Je ne m'arrêterai pas plus longtemps à discuter les circonstances de la vie de Cornélius Népos, puisque cet auteur n'est pas du nombre de ceux dont je me propose d'étudier avec vous les ouvrages. A mon avis, ils sont tous perdus, sauf quelques fragments et le déplorable abrégé que l'on a fait de l'un des plus importants. Si les réflexions que je vous ai soumises vous paraissent justes, vous admirerez par quelle fatalité ou par quel discernement on a choisi de préférence ces informes notices, pour en faire un livre classique, l'un de ceux par lesquels s'ouvre, dans les écoles, l'étude de l'histoire et de la littérature. Mais il est temps de terminer le tableau des historiens qui avaient écrit entre Polybe et Diodore de Sicile, des annales ou des mémoires qui n'existent plus, et

d'entreprendre l'examen de l'ouvrage de Diodore.

Sa vie ne nous occupera pas longtemps : les détails en sont peu connus et l'on n'en a point inventé, comme à l'égard de quelques autres. M. Clavier, qui avait étudié particulièrement cet auteur, n'a trouvé rien à dire de sa vie dans la *Biographie universelle*, sinon qu'il était né à Agyrium, aujourd'hui San Filippo d'Agirona en Sicile; qu'il employa plusieurs années à voyager dans les principaux pays d'Europe et d'Asie; qu'il s'établit ensuite à Rome, où il composa une Bibliothèque ou histoire universelle en quarante livres, dont quinze seulement subsistent avec des fragments du surplus, et qui comprenaient les annales des peuples, depuis le commencement des choses jusqu'à l'an 60 avant notre ère. Il a donc vécu après ce terme, et même après 59, car nous remarquerons dans ses fragments un article qui semble se rapporter à cette date. Joseph Scaliger le fait vivre jusqu'à l'an 8, et en trouve la preuve dans le texte où Diodore compare l'olympiade des Grecs à la période de quatre ans, qui se terminait chez les Romains par une année bissextile. Ce nom de bissextile, dit Scaliger, et la période quadriennale ne se sont établis à Rome que lorsque Auguste eut corrigé l'erreur que les pontifes commettaient en faisant de trois cent soixante-six jours chaque troisième année au lieu de la quatrième. Ils avaient mal compris la réforme introduite dans le calendrier par Jules César; il fallut une rectification nouvelle, qui n'eut lieu qu'en l'an 8, mais qui devait être accomplie lorsque Diodore s'exprimait dans les termes que je viens de rapporter. Ce raisonnement de Scaliger a entraîné Vossius et d'autres savants à étendre la carrière de notre historien jusqu'à l'ouverture

de l'ère vulgaire, sous le règne d'Auguste, comme l'a dit Suidas, même jusqu'à celui de Tibère, suivant une autre tradition. Henri Estienne n'est point de cet avis; il est persuadé que la phrase relative aux olympiades et aux années bissextiles n'appartient point à Diodore : c'est une note ajoutée par un copiste, et qui de la marge a passé dans le texte, comme il est souvent arrivé. Rhodomann ne l'a point admise dans sa version latine, ni Terrasson dans sa traduction française. Un seul point demeure incontestable, c'est que l'historien a vécu sous Jules César; car il dit que, de son temps, ce héros, après avoir dompté les Celtes, et porté la puissance romaine jusque dans les Iles Britanniques, a été mis au rang des dieux. Nous apprendrons d'ailleurs de Diodore lui-même que cet historien était en Égypte au temps de Ptolémée Aulète, dont nous savons que le règne a fini en 51. Ainsi, quand Eusèbe place Diodore de Sicile sous Jules César, quand saint Jérôme rapporte ses travaux à l'année 48, ces indications sont exactes, au moins en ce sens qu'il avait dès lors atteint l'âge viril. De savoir ensuite jusqu'à quel terme sa vie s'est prolongée, c'est une question sur laquelle aucun renseignement précis ne nous éclaire. Il est possible qu'il ait atteint l'époque où l'ère vulgaire commence; mais il aurait été d'un âge fort avancé à l'avénement de Tibère. Quant à sa patrie, il nous la nomme lui-même : Ἡμεῖς ἐξ Ἀγυρίου τὸ γένος τῆς Σικελίας ὄντες, « nous qui sommes nés à Agyrium, ville de Sicile. » Il ne s'est élevé de difficultés que sur l'orthographe de ce nom; on lit Ἀργυρίου dans la plupart des manuscrits; le géographe Cluvier a prouvé qu'il fallait écrire Ἀγυρίου, Agyrium. C'est encore l'historien qui nous instruit immédiatement

sur ce qui concerne ses voyages, son séjour à Rome, ses études et ses travaux. « J'ai, dit-il, employé trente ans « à composer cet ouvrage ; les lieux, les monuments dont « je parle, je les ai vus presque tous de mes propres « yeux ; car j'ai parcouru, sans crainte des fatigues ni « des dangers, la plus grande partie de l'Europe et de « l'Asie. » Vous savez, Messieurs, que ce dernier nom comprenait alors l'Égypte. « Mais, continue-t-il, après « tant de recherches, je n'aurais pu accomplir mon des- « sein, sans les secours que j'ai trouvés à Rome. Cette « ville, dont je suis déjà un ancien habitant, a des rela- « tions avec les extrémités de la terre jusqu'où s'étend « son empire. Elle m'a fourni tous les documents qui « m'étaient nécessaires. J'ai lu tous les livres, tous les « mémoires où l'histoire romaine est exposée. Je savais « la langue latine ; je l'avais apprise dès mon enfance, en « Sicile. » Voilà, Messieurs, tout ce que nous connaissons de la vie de Diodore. On a dit que Pline l'Ancien l'avait appelé Syracusain, *Diodorum Syracusanum* ; ce serait une erreur légère ; mais, ainsi que Mongitore l'explique dans sa *Bibliotheca Sicula*, il y a lieu de penser que Pline parle d'un Diodore tout à fait distinct de celui qui va nous occuper. Il y a eu, en effet, plusieurs écrivains de ce nom. Fabricius et Harlès en indiquent jusqu'à trente-huit. Les moins inconnus sont un poëte de Sinope, dont les comédies ont été quelquefois attribuées à notre historien ; un médecin, dont Pline et Galien font mention ; un grammairien de Tarse, cité par Athénée, par Diogène Laerte et Suidas, et plusieurs évêques ou auteurs ecclésiastiques des premiers siècles chrétiens.

Outre l'Histoire universelle, on a publié sous le nom

de Diodore de Sicile, un recueil de soixante-cinq lettres évidemment supposées : depuis deux siècles, presque tous les savants ont renoncé à les maintenir au nombre des productions authentiques. Le texte grec n'en existe point; mais on disait que le cardinal Bessarion les avaient traduites du grec en latin, en 1470. Cette version latine ne subsiste pas non plus. En sa place, on a produit une traduction italienne, faite, disait-on, sur le latin de Bessarion, par Ottavio Archangelo, vers 1600. Carrera inséra cette traduction dans son *Istoria catanese*, publiée en 1639; et, sur l'italien d'Archangelo, Abraham Preiger mit ces lettres en latin. La version latine de Preiger parut en 1723, dans la collection des écrivains de Sicile; et depuis elle a été insérée dans les éditions de Diodore. Ce n'est point en son propre nom que cet historien écrit ces épîtres : la plupart sont adressées par les sénateurs ou les citoyens de Catane à d'autres villes, à des officiers publics, à diverses personnes. Il y en a deux d'Hermilie, prêtresse de Cérès, à Phalaris, tyran d'Agrigente. « Les « vains soupçons, lui dit-elle, que tu as conçus sur le sé« nat et le peuple de Catane, trouble le peu de re« pos qui te reste. En vain les sages qui t'environnent « te pressent d'abdiquer la tyrannie, saurais-tu, voudrais« tu vivre sans elle? » Phalaris est ensuite menacé du courroux de Cérès, de Proserpine, d'Érynnis et d'Apollon. Tous les autres morceaux sont du même goût, purs exercices de rhéteur, ainsi que plusieurs autres recueils épistolaires, et particulièrement celui qui porte le nom de Phalaris. Cette prétendue correspondance n'était digne d'aucune attention; et l'on ne voit pas d'ailleurs pourquoi l'attribuer à Diodore de Sicile. Carrera, en

la publiant pour la première fois en italien, laissait en doute si le texte grec, qui encore une fois n'a jamais été mis au jour, appartenait à Diodore ou à Théocrite. Ces deux hypothèses sont également gratuites et déraisonnables, ainsi que l'ont reconnu, depuis, de meilleurs critiques, Reyna, Cuper, Pierre Burmann, Fabricius. Elles ne sont point aussi rigoureusement jugées par Mongitore : cependant, il convient que ce n'est pas sans motifs qu'elles sont déclarées apocryphes par ceux qui ont un goût délicat, littéralement le nez plus fin : *Apocryphæ putantur a nasutioribus*. Les éditeurs qui les ont jointes aux livres et aux fragments de Diodore s'en excusent en disant qu'ils n'ont pas voulu qu'on eût à leur reprocher la moindre omission. Celle-ci eût été assurément fort innocente. Je ne reviendrai plus sur ces lettres. C'est un grand ouvrage historique qui va seul nous occuper; et, selon la méthode que nous avons suivie pour Hérodote, Thucydide, Xénophon et Polybe, nous prendrons d'abord connaissance des jugements portés sur Diodore, et des travaux auxquels ses livres ont donné lieu.

Cet historien n'est nommé ni par Quintilien ni par Strabon; car il n'est point le Diodore Zonas que cite ce géographe. Le silence de deux auteurs, dont l'un rend hommage à tous les écrivains habiles, et l'autre à tous ceux dont les recherches l'ont éclairé, peut sembler un préjugé fâcheux : mais Diodore de Sicile avait à peine achevé sa carrière, quand ils commençaient la leur. Pline l'Ancien, qui les a suivis de fort près, a fait mention de lui. Pline, après avoir critiqué les titres fastueux ou puérils de muses, de pandectes, d'enchiridion, etc., que les Grecs et les Latins

avaient donnés à leurs livres, ajoute : *Apud Græcos desiit nugari Diodorus et* Βιβλιοθήκας *historiam suam inscripsit.* Il est étonnant, selon Henri Estienne, que le titre de Bibliothèque soit mis au pluriel; et c'est peut-être une faute de copiste; mais enfin voilà une première mention positive de l'ouvrage de Diodore. Plutarque, Lucien ni Aulu-Gelle n'en disent rien. Il est vrai que, dans le livre qu'Amyot a traduit sous le titre de *Collation abregée d'aucunes histoires romaines avec autres semblables grecques*, on lit que Diodorus le Sicilien a emprunté un sujet du Milésien Aristide; mais Amyot lui-même a reconnu que ce livre ne fut jamais de Plutarque. On ne commence guère à trouver des éloges de Diodore qu'en des auteurs ecclésiastiques, tels que saint Justin, Eusèbe et Théodoret; et, comme ils ne le vantent qu'en le citant à l'appui de quelques-unes de leurs argumentations, les louanges qu'ils lui décernent ne sont peut-être pas d'un très-grand poids : car on ne manque jamais d'exalter ceux dont on invoque le témoignage. Nous ne pouvons donc pas dire que cet historien ait joui d'une très-grande célébrité dans les temps antiques ou antérieurs à la chute de l'empire d'Occident. Mais Photius, au neuvième siècle, a loué, presque sans réserve, le fond et les formes de son ouvrage. Il le trouve instructif, riche et méthodique. Son style est clair, dit-il, non affecté, digne de l'histoire. Il dédaigne le purisme attique; il ne cherche pas les expressions surannées; jamais sa diction ne manque de noblesse; jamais elle n'étale la pompe des figures : elle se tient dans un juste milieu, et se préserve de tous les défauts, du moins si l'on excepte les détails fabuleux que l'étendue de son plan l'oblige

d'emprunter aux poëtes, quand il s'agit des dieux et des héros. Malgré cette recommandation, nous ne voyons pas que les auteurs du moyen âge aient étudié les livres de Diodore; les chroniqueurs ne le connaissent point. Othon de Frisingue, l'un des plus instruits d'entre eux, ne le consulte pas; c'est dans Eusèbe et dans Justin qu'il puise l'histoire ancienne.

Toutefois, Messieurs, nous devons à des copistes de ce moyen âge les manuscrits sur lesquels on a imprimé, depuis le quinzième siècle, ce qui nous reste de Diodore de Sicile. Le nombre de ces manuscrits indiqués, soit en des catalogues, soit à la tête des éditions, s'élève à plus de quarante: ils ne contiennent pas tous les mêmes livres, ni les mêmes fragments; les notices qu'on en a données sont, en général, fort incomplètes; et il en est de même à l'égard de bien d'autres livres classiques. Des descriptions exactes et méthodiques de ces manuscrits, réduites aux détails nécessaires pour les faire bien connaître, jetteraient un grand jour sur l'histoire littéraire, et faciliteraient la publication et l'étude des monuments du génie antique. Le plus ancien manuscrit de Diodore est à Vienne; on le dit du huitième ou du neuvième siècle; il est au moins de l'un des deux siècles suivants. Il en existe d'autres, et dans la même capitale et en diverses villes d'Allemagne, qui ne sont point aussi âgés, mais qui sont précieux néanmoins par les leçons et les livres ou fragments qu'ils ont fournis aux éditeurs. Tel est celui qui porte la date de 1442, et dans lequel Obsopœus a pris le seizième livre et les quatre suivants. La Bibliothèque du roi, à Paris, en possède plus de douze, dont l'un paraît être du douzième siècle, et contient les cinq pre-

miers livres; un autre, moins ancien, renferme le onzième et les quatre qui le suivent. Henri Estienne s'est servi avec fruit de l'un et de l'autre. Entre ceux d'Italie, je n'en distinguerai qu'un du treizième siècle au Vatican, un du quatorzième à Naples, et celui de Modène, qui n'est que du quinzième, mais qui est de la main de Michel Apostole, Grec fort instruit, et qui avait, à ce qu'on croit, sous les yeux, une copie fort exacte et fort ancienne. Divers manuscrits, plus ou moins précieux, de Diodore se conservent aussi dans la bibliothèque de l'Escurial, de Leyde et d'Angleterre. Mais ils ne sont point assez connus; et il doit me suffire de vous avoir désigné ceux qui ont été plus particulièrement les sources des éditions. Il importe néanmoins d'observer encore qu'ils n'ont pas fourni tout ce qu'on a imprimé de notre historien; plusieurs fragments de ses ouvrages ne nous sont parvenus que par les extraits que Photius en a insérés dans sa *Bibliothèque*, et par ceux que l'empereur Constantin Porphyrogénète en a fait faire au dixième siècle. Maintenant nous n'avons plus qu'à suivre l'histoire de l'ouvrage de Diodore, depuis le renouvellement des lettres, histoire dans laquelle je comprendrai les éditions, les traductions, les commentaires, les critiques et les apologies.

Le quinzième siècle ne nous présente qu'une version latine des cinq premiers livres par le Pogge. George de Trébisonde, l'un des plus fameux antagonistes de ce traducteur, fit lui-même en latin une version des livres XI, XII, XIII et XIV; mais elle resta manuscrite. On la conserve en cet état à Paris, dans la Bibliothèque du roi. Celle de Poggio a été plus heureuse : on l'a

imprimée à Bologne en 1472, puis à Venise en 1476, 1481, 1493, et, avec des corrections par Barthélemi Mérula, en 1496. Les intitulés de ces éditions annoncent six livres; mais cela vient de ce que le Pogge a partagé le premier en deux. C'est par lui que les hommes de lettres ont commencé de prendre une idée de l'histoire de Diodore. Les inexactitudes de sa traduction proviennent de celles des manuscrits grecs sur lesquels il travaillait fort à la hâte, par ordre du pape Nicolas V.

Sa version fut réimprimée trois fois à Paris, entre 1500 et 1530. En même temps on découvrait, dans un manuscrit d'Allemagne, les livres XVI et XVII, qui traitent des rois de Macédoine, Philippe et Alexandre. Ange Cospo, né à Bologne, les traduisit en latin; et l'on fit, en 1516 et 1517, deux éditions de cette version. Elle reparut en 1531, réunie aux cinq premiers livres traduits par le Pogge, et, en 1559, avec huit livres de plus, savoir, avec le onzième et les quatre suivants, avec le dix-huitième le dix-neuvième et le vingtième. Ces trois derniers étaient traduits par Sébastien Castalion, et le quinzième par Marcus Hoppérus; on ne sait pas bien de qui est la version des livres XI à XIV; peut-être est-ce celle de George de Trébisonde. Quelques-uns l'attribuent à Æneas Sylvius (le pape Pie II). Quoi qu'il en soit, quinze livres de Diodore, les seuls que nous ayons entiers, savoir, les livres I à V, et XI à XX se lisaient tous en latin dans les quarante dernières années du seizième siècle; et l'on eut de plus, en 1582, une version semblable des extraits de cet historien qui se trouvaient compris dans le recueil d'Ambassades de Constantin Porphyrogénète.

Déjà l'on avait essayé aussi des traductions en langues vulgaires: il en avait paru une italienne à Florence,

dès 1526 : elle se reproduisit à Venise, en 1542, 1547 et 1566 ; mais elle ne contenait que les cinq premiers livres : François Baldelli la refit, et y joignit celle des dix autres livres, en 1574. Diodore eut en ce même siècle trois traducteurs français, Seyssel, Macault et Amyot. Le premier avait tiré, plutôt que traduit, des livres XVIII, XIX et XX, une histoire des successeurs d'Alexandre. Son travail fut publié après sa mort, en 1530, et avec plus de soin, en 1545. Macault traduisit les trois premiers livres seulement en 1535 ; et Jacques Amyot, traducteur si célèbre de Plutarque, mit au jour, en 1554, une version de sept livres de Diodore, savoir, du onzième et des six qui viennent après. Elle n'a eu aucun succès ; on ne la recherche point, malgré le nom de l'interprète et la beauté de cette édition in-folio de 1554, sortie des presses de Vascosan. Les traductions de Macault et d'Amyot, et le travail de Seyssel sur les trois derniers livres, ont été réunis dans un volume in-folio, en 1585, qui renferme de plus des notes de Louis le Roy. Les Allemands eurent aussi, en 1554, une version de Diodore, par Jean Hérold. Toutes ces traductions n'étaient faites que sur les versions latines.

Cependant le seizième siècle vit paraître deux éditions du texte grec : la première, donnée à Bâle, en 1539, ne contient que les livres XVI, XVII, XVIII, XIX et XX. L'éditeur Vincent Obsopœus les avait trouvés dans le manuscrit daté de 1442, dont j'ai parlé ; et il les croyait les seuls conservés. Il connaissait bien la version latine des cinq premiers, mais il prétendait qu'elle n'était point du Pogge, et n'espérait pas qu'on pût retrouver le texte. Henri Estienne le découvrit cependant, ainsi que celui des livres XI à XV, dans deux manuscrits de

Paris que j'ai désignés; et il publia, en 1559, une édition qui peut passer pour la première, puisqu'elle l'est réellement à l'égard de ces dix livres, et qu'elle offre d'ailleurs une copie beaucoup plus correcte des cinq autres. L'éditeur y a joint plusieurs fragments des livres perdus après le vingtième, des variantes, des notes instructives parce qu'elles sont fort courtes, et un traité sur la vie et sur l'ouvrage de Diodore. C'est l'un des services éminents, et presque innombrables, que l'infortuné Henri Estienne a rendus aux lettres avec un zèle aussi désintéressé qu'éclairé.

A mesure que ces éditions et ces traductions répandaient dans le public la connaissance de l'ouvrage de Diodore, cet historien trouvait, parmi les hommes de lettres, beaucoup d'admirateurs et encore plus de censeurs. Il fut surtout amèrement critiqué par Jean Louis Vivès, qui jouissait alors en Espagne et dans toute l'Europe d'une assez grande réputation. Vivès était choqué de cet amas de fables qui remplissaient les annales grecques, et il commentait fort au long le mot de Juvénal,

.... Quidquid Græcia mendax
Audet in historia.

Rien, disait-il, n'est historique avant les olympiades; et après ce terme, les historiens grecs mentent encore le plus qu'ils peuvent, quand la honte ne les retient pas. Cet Hérodote, qu'on appelait le père de l'histoire, il voulait qu'on le nommât le père du mensonge; et il traitait Diodore avec encore plus de sévérité. Il se récriait particulièrement contre le jugement que Pline l'Ancien avait porté sur cet historien, en disant, comme nous l'avons vu, *apud Græcos desiit nugari Diodorus*.

Qu'y a-t-il, reprend Vivès, de plus frivole que Diodore? *cum nihil sit eo nugacius*. Qu'importe qu'il ait donné à ses livres un titre un peu plus modeste, s'il y a prodigué, encore plus que ses devanciers, les inepties et les futilités? Je ne ferai, Messieurs, en ce moment qu'une seule observation sur cette censure; c'est qu'elle était au moins prématurée. Vivès est mort en 1540, probablement sans avoir eu connaissance même de la première édition de cinq livres seulement, donnée quelques mois auparavant par Obsopœus. Vivès jugeait Diodore sur les versions latines, italiennes ou françaises de sept livres, au lieu de quinze que nous avons aujourd'hui, de quarante que nous devrions avoir. Ne pensez-vous pas, Messieurs, que, pour apprécier avec quelque sécurité un grand ouvrage, il faut avoir eu les moyens de l'étudier un peu mieux?

Ces moyens ont moins manqué à Bodin, qui a vécu depuis 1530 jusqu'en 1596; mais son jugement, plus éclairé, n'en est pas moins rigoureux. Je ne sais pourquoi il ne veut compter que douze livres; sauf quelques lacunes, il en existait quinze dans l'édition grecque et dans la version latine publiées l'une et l'autre en 1559. Du reste, on voit bien que Bodin a eu tout ce qu'on avait de l'ouvrage. « Il y a, » dit-il dans sa *Méthode historique*, mise au jour en 1566, « il y a des gens qui com« parent Diodore aux historiens qui ont précédé, et la « plupart le préfèrent : *Plerique anteferendum putant.* » Ces mots nous apprennent un fait dont nous n'avons guère d'autres indices, savoir, qu'au seizième siècle, l'opinion favorable à Diodore prédominait parmi les hommes de lettres. Bodin ne la partage pas. « Qu'admi« rez-vous donc, continue-t-il, dans cet auteur? Son style?

« je n'en connais pas de plus commun. L'ordre et le fond « de ses récits? c'est un tissu d'erreurs de toute espèce. Il « est vrai qu'il procède méthodiquement ; il lui faut six « livres pour arriver à la guerre de Troie, onze ensuite jus- « qu'au grand Alexandre, et vingt-trois de ce héros à Jules « César. Il compte onze cent trente ans entre la prise d'I- « lion et la guerre des Gaules. Il distingue les olympiades; il « détermine les époques où brillèrent les philosophes, les « historiens et les poëtes ; il est le seul des anciens qui ait « eu cette attention. Mais de quoi remplit-il ce cadre, « lui qui reproche à Théopompe d'avoir composé de pures « fictions ses premiers livres? il commence par en faire « cinq, qui n'ont pas, qui ne peuvent avoir d'autre ma- « tière. Il annonce une histoire universelle, et il ne donne « que celle des Grecs. Il censure les harangues de Thu- « cydide, et il en prête une d'une longueur accablante, à « qui? au Lacédémonien Gylippe : elle occupe seule plus « d'espace que l'histoire de deux ou trois siècles. Quand il « parle de l'année lunaire, il ne comprend pas ce qu'il en « veut dire. Il se vante de son séjour à Rome, et de l'exacti- « tude des enseignements qu'il y a pris ; cependant il défi- « gure tous les noms romains; il écrit Manius pour Mélius, « pour Luotatius Lactuca, et pour Furius Φρούριον. Ce « sont là, direz-vous, des fautes de ses copistes. Mais c'est « bien lui-même qui bouleverse toute la chronologie des « consulats, que Sigonius et Panvinus ont eu tant de « peine à rétablir. » Ainsi, Messieurs, Bodin reproche à Diodore de Sicile des anachronismes, des lacunes, des disproportions, des incohérences, des récits fabuleux et un style sans élégance. D'autres savants du seizième siècle, par exemple Sigonius et Pighius, qui ont travaillé l'un et l'autre sur les annales romaines, ont

jugé à peu près de même l'historien grec; et, quoiqu'il eût, comme nous l'a dit Bodin, des partisans bien plus nombreux, Henri Estienne est presque le seul qui ait fait avec quelque étendue son éloge ou son apologie. Il lui sait gré de ne point composer de harangues fictives, de recueillir le plus qu'il peut des renseignements chronologiques, de ne prodiguer ni les louanges ni les censures, de rappeler souvent ses lecteurs à l'idée d'une providence divine. Henri Estienne oppose ensuite au jugement de Vivès celui d'Eusèbe et de saint Justin; et l'exemple de ces deux personnages l'enhardit à tel point, qu'il ne craint pas de dire en son propre nom qu'à considérer l'utilité plutôt que l'agrément des ouvrages, Diodore l'emporte autant sur les autres historiens que la lumière du soleil sur celle des étoiles; et qu'autant l'univers surpasse en grandeur une ville ou un peuple, autant Diodore s'élève par l'étendue de sa matière au-dessus de tous ses rivaux; *Quantum enim lumen solis inter stellas, tantum inter omnes, quotquot ad nostra tempora pervenerunt, historicos, si utilitatis potius quam voluptatis habenda sit ratio, noster hic Diodorus eminere dici potest. Ac quanto universus orbis civitate aut gente una est capacior atque amplior, tanto major est scriptorum Diodori, si eorum argumentum spectemus, quam ullius eorum qui extant historicorum, magnitudo.* Voilà bien, Messieurs, un exemple de cet enthousiasme d'éditeur que Mallebranche a signalé comme l'un des égarements de l'imagination. Une science profonde et un très-bon esprit n'en ont point préservé Henri Estienne. A l'égard des fables, il les excuse, dans Diodore comme dans Hérodote, par des exemples et par la considération des

ténèbres et des ombres qui enveloppent les commencements de toutes les annales humaines. Il finit par renvoyer à Vivès lui-même le reproche de légèreté que ce critique adressait à Diodore : *Hæc et alia quorum consideratio virum judicio præditum decebat, si considerasset Vives, non tam aperte, dum Diodorum nugacem appellat, nugatus ipsemet fuisset.*

L'infatigable Henri Estienne songeait à publier une autre édition de Diodore de Sicile accompagnée d'une nouvelle version latine ; son âge et ses malheurs ne lui permettant pas de se livrer à ce travail, il pressa Rhodomann de l'entreprendre. Les lettres que, à ce sujet, il écrivit à ce professeur allemand se lisent dans les préliminaires de l'édition qui parut à Hanau, en 1604. Le principal travail de Rhodomann consistait dans une traduction latine plus exacte, plus complète et même plus élégante que celles qui avaient été jusqu'alors publiées. Elle a été réimprimée à part en 1611 ; et nous la verrons reparaître dans les éditions du dix-huitième siècle. Celle de 1604 était enrichie de sommaires marginaux, de tableaux chronologiques, de plusieurs tables fort utiles ; elle reproduisait les notes de Henri Estienne et son texte grec, avec des corrections que ce savant interprète avait recueillies et fournies lui-même, avant de mourir à l'hôpital de Lyon en 1598. Rhodomann n'avait eu recours à aucun manuscrit ; il publiait néanmoins plusieurs fragments de Diodore, qui n'étaient pas dans l'édition de 1559, mais qui avaient paru en divers livres imprimés depuis. Tels étaient surtout les extraits de cet historien que Photius avait insérés dans sa *Bibliothèque*, ouvrage dont la première édition venait de paraître en 1601. Il ne manquait ainsi au Dio-

dore de 1604 rien de ce qu'on pouvait alors espérer d'y trouver, sinon pourtant les extraits des Ambassades, auxquels Rhodomann n'avait pas songé, quoiqu'ils fussent au jour depuis 1582. Du reste, cette édition de 1604 est le seul travail important que le dix-septième siècle ait produit sur Diodore de Sicile. Ce siècle, qu'un fort petit nombre d'écrivains français a suffi pour rendre à jamais célèbre, est, depuis le renouvellement des lettres, celui qui a le moins avancé l'étude de l'histoire et de la littérature antique.

On acquit cependant quelques extraits de plus des livres perdus de notre historien, lorsqu'en 1634, Henri de Valois mit en lumière le recueil de Constantin Porphyrogénète composé d'exemples de vertus et de vices. Quelques-uns de ces morceaux provenaient de Diodore, ainsi que nous le verrons dans la suite. Vossius s'empressa de les indiquer dans le chapitre consacré à cet écrivain au second livre du traité *De Historicis græcis*. Ce chapitre, où sont réunies tout ce qu'on pouvait alors avoir de notions exactes sur ce sujet, se termine par une réfutation des opinions de Vivès et de Bodin, mais sans rien ajouter d'essentiel à ce qu'en avait dit Henri Estienne. Une notice du même genre fait partie des jugements de la Mothe le Vayer sur les historiens grecs et latins. Elle comprend, avec ce qu'on sait de la vie de Diodore, un examen et une apologie de son Histoire universelle. « Nous devons, dit la Mothe le Vayer, « d'autant plus regretter ce qui nous manque de cette « histoire vraiment œcuménique, qu'après la perte de « Bérose, de Théopompe, d'Éphore, de Philiste, de « Callisthène, de Timée, et de tels autres grands au- « teurs, la lecture de Diodore seul réparoit en quelque

« façon notre dommage, ayant compilé et digéré tous « leurs travaux dans sa Bibliothèque..... Seroit-il bien « possible que cet excellent auteur se trouvât tout « entier dans quelque coin de la Sicile, comme Henri « Estienne assure qu'on l'avoit mandé à Lazare Baïf, « qui lui fit voir les lettres qu'il en avoit reçues? J'a-« voue que j'irois volontiers jusques au bout du monde... « si j'y pensois trouver un si grand trésor; et que « j'envie à ceux qui viendront après nous cette im-« portante découverte, si tant est qu'elle se fasse un « jour lorsque nous ne serons plus!... Le siècle de « César et d'Auguste est bien celui de la belle latinité;... « mais il n'en est pas de même pour ce qui touche « le bel emploi de la langue grecque, parce que de « leur temps l'éloquence d'Athènes étoit déjà passée à « Rome; et cette faculté qui se plaît au commande-« ment avoit quitté les vaincus pour suivre la fortune, « en prenant l'habit et le langage des victorieux. Ce « n'est donc pas merveille que Diodore n'aille pas du « pair, pour ce regard, avec Hérodote, Thucydide « ni Xénophon, lui qui n'étoit que Sicilien, et qui d'ail-« leurs avoit tout le désavantage d'écrire en une sai-« son telle que nous venons de dire. » Toutefois la Mothe le Vayer invoque le témoignage de Vossius, que je vous ai cité, contre la critique téméraire qu'un moderne, tel que Jean Bodin, s'avise de faire du style d'un ancien Grec. Il répond aussi à l'invective, c'est son terme, de l'Espagnol Louis Vivès; et il emploie encore à peu près les mêmes arguments que Henri Estienne, en avouant néanmoins les erreurs chronologiques que Diodore a commises et que Pighius et Sigonius ont relevées. « Pour ce qui concerne les fables, ajout-te-il, et cette ex-

« cellente mythologie que contiennent les cinq premiers
« livres....., je suis si fort éloigné de les condamner, qu'à
« mon avis nous n'avons rien de plus précieux dans ce
« qui nous reste de l'antiquité. En effet, outre qu'on peut
« conter des fables sérieusement, et qu'il faudroit rejeter
« le *Timée* de Platon avec assez d'autres ouvrages de
« grande considération, si elles étoient absolument inu-
« tiles, nous pouvons dire de celles-ci qu'elles nous ap-
« prennent toute la théologie des idolâtres. Et, s'il étoit
« permis de donner un nom très-saint à une chose pro-
« fane, j'oserois nommer les cinq livres dont nous par-
« lons la Bible du paganisme. Ils nous instruisent d'a-
« bord de ce qu'ont cru les gentils de l'éternité et
« de la création du monde. La naissance des premiers
« hommes y est décrite ensuite selon les pures lumières
« naturelles; et ils nous représentent si bien toute la
« théogonie des Égyptiens, d'où celle des Grecs tiroit
« son origine, que nous ignorerions sans Diodore ce
« que cette sorte de connoissances a de plus curieux. Il
« n'est pas néanmoins le premier des infidèles qui a
« commencé son histoire par l'origine de toutes choses,
« aussi bien que Moyse par la création du monde.
« Lui-même nous apprend... qu'Anaximène de Lampsa-
« que avoit écrit non pas le premier, comme quelques-uns
« ont mal traduit, mais la première histoire de la Grèce,
« parce qu'il la prenoit dès la naissance des dieux et
« l'enfance du genre humain, afin de parler comme
« lui, la continuant jusqu'au célèbre combat de Man-
« tinée et à la mort glorieuse d'Épaminondas. Quoi
« qu'il en soit, puisque notre mauvaise destinée n'a
« pas voulu que les travaux des autres soient venus
« jusques à nous, je crois qu'on ne sauroit aujour-

« d'hui trop estimer ceux de Diodore qu'elle ne nous « a pas enviés, ni trop fortement rejeter l'inique cen« sure de Vivès et de ses semblables. » Après avoir fortifié ces considérations de l'autorité de saint Justin et d'Eusèbe, la Mothe le Vayer conclut en déclarant que, « s'il avoit à blâmer Diodore, ce seroit bien plutôt de la « grande superstition qu'il fait paroître en ses écrits, « aussi bien que Tite Live parmi les Latins, que d'a« voir eu la diction mauvaise, ou d'avoir mal traité son « sujet, comme ces fâcheux critiques l'en accusent, « n'y ayant nulle apparence de vouloir préjudicier à la « réputation par ce côté-là. »

Le père Rapin se borne à dire que Diodore le Sicilien est un grand caractère, mais qui renferme trop de matière en qualité de compilateur de Philiste, de Timée, de Callisthène, de Théopompe et d'autres. Ces paroles sont si vagues, qu'on serait tenté de soupçonner Rapin de n'avoir pas fait une étude bien profonde de l'historien qui va nous occuper. Mais le jugement qu'il prononce, ceux qu'avaient portés la Mothe le Vayer et Vossius montrent que l'opinion de Vivès et de Bodin avait encore moins de partisans dans le cours du dix-septième siècle que dans le précédent. La vérité est que Diodore ne paraît pas avoir été lu avec une extrême avidité, ni examiné avec un très-grand scrupule, entre les années 1600 et 1700. Aucune édition de son ouvrage n'a été entreprise ni préparée après 1604; et Paulmier de Grentemesnil est presque le seul qui se soit appliqué à en corriger le texte. Environ cinquante pages de ses *Exercitationes in optimos autores græcos*, concernent cet auteur, et particulièrement ses livres IV et V. C'est une suite de remarques critiques, et de leçons nouvelles

dont les éditeurs du dix-huitième siècle ont profité. Des notes, qui ont le même objet, remplissent une épître philologique adressée par Jensius à Græviue, en 1698. Du reste, nous ne remarquons, dans le dix-septième siècle, aucune traduction de Diodore en langue vulgaire, sinon pourtant celle que Booth a publiée en anglais en 1699 ou 1700.

Les trente-sept années suivantes n'ont pas été non plus très-fertiles en travaux sur Diodore de Sicile. Il ne se présente dans cet intervalle qu'une dissertation lue par Boivin l'aîné, en 1710, à l'académie des Inscriptions et belles-lettres. Ce mémoire contient le texte grec et la traduction française d'un fragment relatif à Cléonnis et Aristomène disputant le prix de la valeur, avec des observations qui tendent à prouver que ce morceau appartient au sixième livre de Diodore. Henri Estienne, à qui presque rien n'échappait, avait eu connaissance de ce fragment, et l'avait même imprimé en 1567, dans un recueil de déclamations, mais sans soupçonner qu'il pût être de notre historien. En 1640, Vossius le fils, visitant l'une des bibliothèques de Florence, remarqua un manuscrit qui contenait cet article avec une note qui l'attribuait à Diodore; il en prit une copie, ne sachant pas qu'il était publié, et en fit part à son père, qui ne manqua point d'en faire mention dans une nouvelle édition de son traité *De historicis græcis*. Cependant, on ne faisait pas grand fond sur la note du manuscrit de Florence. En prouver l'exactitude est le but du mémoire de Boivin, dont je vous entretiendrai plus au long, ainsi que du fragment même, quand nous en serons à cet endroit de l'histoire de Diodore.

Ce nouvel article, les extraits de Constantin Porphyrogenète intitulés *Exemples*, et publiés par Henri Valois en 1634, les leçons nouvelles proposées par Paulmier de Grentemesnil et par Jensius, diverses remarques critiques d'Isaac Casaubon, de Saumaise et de quelques autres, devaient suggérer l'idée de publier une édition de l'historien grec, plus correcte et plus complète que celle de 1604, qui d'ailleurs n'aurait plus suffi après un siècle entier, si l'on avait fait un très-grand usage de cet ouvrage. Nous voyons en effet dans les journaux littéraires de 1711 à 1727, spécialement dans les Mémoires de Trévoux et dans les Actes de Leipzig, l'annonce d'une édition promise d'abord par Joseph Wasse, ensuite par François Denys Camusat; mais ces projets sont restés sans exécution, et l'on attendit jusqu'en 1746 l'édition de Wesseling, dont je parlerai dans la prochaine séance, après que nous y aurons pris connaissance et de la traduction française de Terrasson, qui parut en 1737, et des réflexions sévères de Burigny sur Diodore à la tête de l'*Histoire générale de la Sicile* publiée en 1745. Ni la version de Terrasson, ni l'édition grecque latine de 1746 ne purent arrêter ou modérer le cours des critiques rigoureuses dont Diodore de Sicile devenait l'objet. Vous le verrez attaqué par Caylus dans un mémoire académique, par Voltaire dans le *Dictionnaire philosophique*, et même aussi par Larcher et par Sainte-Croix. Il ne trouvera de défense qu'en Allemagne, dans M. Heyne, dans M. Eyring, et dans les éditeurs qui, de 1793 à 1807, ont réimprimé ses livres aux Deux-Ponts et à Strasbourg. Nous ne pouvons entamer aujourd'hui ces détails, nécessaires néanmoins pour nous préparer à l'étude de cet ouvrage important.

DEUXIÈME LEÇON.

SUITE DE LA NOTICE SUR LA VIE ET LES TRAVAUX DE DIODORE DE SICILE. — EXAMEN DU PREMIER LIVRE. — HISTOIRE ANTIQUE DE L'ÉGYPTE.

Messieurs, pour achever le tableau des auteurs qui ont écrit entre Polybe et Diodore de Sicile, je vous ai présenté, dans la dernière séance, quelques observations sur les productions qui existent sous les noms de Messala Corvinus, d'Hygin et surtout de Cornélius Népos; j'ai élevé des doutes sur le mérite et sur l'authenticité des notices biographiques qu'on attribue au dernier de ces auteurs latins. Arrivant à Diodore, j'ai exposé ce qu'on sait de sa vie, et commencé l'histoire de son ouvrage. Il était né à Agyrium en Sicile, avant les exploits et la dictature de Jules César; il a voyagé en Europe, en Asie et en Égypte; il a fait à Rome un séjour assez long pour avoir le droit de se dire un ancien habitant de cette ville. Son grand ouvrage historique, qui l'a occupé trente ans, ne descend qu'à l'an 60 ou 59 avant notre ère; mais il est probable qu'il a vécu jusque vers le milieu du règne d'Auguste. En écartant, comme supposées et comme indignes d'examen, les soixante-cinq épîtres qu'on a publiées sous son nom, nous n'avons à étudier que son *Histoire* ou *Bibliothèque universelle* : elle comprenait quarante livres; il n'en reste que les cinq premiers, le onzième et les neuf suivants, c'est-à-dire la moitié de la première décade, et toute la seconde, avec des fragments des autres. Pline le naturaliste est

presque le seul ancien écrivain profane qui en fasse mention; encore n'en loue-t-il guère que le titre, qu'il trouve plus modeste et plus sérieux que la plupart de ceux dont on avait jusqu'alors fait usage. Mais saint Justin, Eusèbe et Théodoret, en invoquant le témoignage de Diodore, ont vanté son savoir et son exactitude. Photius le déclare instructif, et donne même des éloges à la simplicité et à la sagesse de son style. En général, les auteurs du moyen âge ne paraissent pas l'avoir étudié ni même connu : cependant c'était alors que se faisaient les copies manuscrites de ses livres, qui nous sont parvenues au nombre de plus de quarante. Je vous ai indiqué les plus anciennes, particulièrement celle qu'on a dit être du huitième ou du neuvième siècle, et qui est au moins du onzième. Au dixième, des morceaux de cet historien avaient été insérés dans les recueils de Constantin Porphyrogénète. Ces extraits, ceux que Photius nous a conservés, les textes soit de livres entiers, soit de fragments que les divers manuscrits fournissent, ont servi depuis le milieu du quinzième siècle aux traducteurs et aux éditeurs qui ont répandu dans la république des lettres ce qui nous reste de l'ouvrage de Diodore de Sicile. D'abord, le Pogge en a traduit en latin les cinq premiers livres; on a publié ensuite des versions latines du seizième et du dix-septième, et enfin des huit autres. Il y avait déjà aussi quelques traductions en langues vulgaires, avant la première édition du texte grec, qui ne parut qu'en 1539, et qui ne contenait encore que les cinq derniers livres de la seconde décade. Henri Estienne donna, en 1559, la première édition de tous les quinze livres qui subsistent. Dans un traité préliminaire sur la vie et les ouvrages de Diodore de

Sicile, il réfutait la censure amère que Vivès s'était pressé de faire de cette histoire, en la jugeant sur de simples versions de sept de ses livres seulement. Cependant Bodin, en 1566, reproduisit et développa les mêmes observations critiques, en avouant que Diodore était alors estimé de la plupart des littérateurs. L'un d'eux, Laurent Rhodomann, fit, à la sollicitation de Henri Estienne, une nouvelle version latine des vingt livres, qui en accompagne le texte grec dans l'édition de 1604. Nous n'avons eu à remarquer, dans tout le reste du dix-septième siècle, aucun autre travail important sur cet historien; mais quelques écrivains, spécialement Vossius et la Mothe le Vayer, lui ont rendu des hommages. Paulmier de Grentemesnil, Jensius et deux ou trois autres savants ont éclairci et corrigé un fort petit nombre de ses textes. Après 1700, le projet d'une édition nouvelle, conçu d'abord par Wasse, puis par Denys Camusat, demeura sans exécution; et, avant 1737, nous n'avons eu encore à tenir compte que d'un mémoire académique, où Boivin l'aîné revendiquait, pour Diodore, un fragment déjà publié, mais non comme appartenant à cet historien.

Les premiers volumes de la traduction française de Jean Terrasson parurent en 1737. Ce traducteur était connu par trois autres ouvrages; d'abord par une dissertation contre l'*Iliade*, l'une des pièces du procès alors fameux sur la préférence à donner aux anciens ou aux modernes; puis par une apologie du système de Law, qui l'avait rapidement enrichi et qui le ruina depuis; enfin par le roman de *Séthos* publié en 1731, trop inférieur à *Télémaque* son modèle, mais estimable encore par une morale pure et noble, par d'éloquents

discours, et par le tableau des initiations antiques. D'Alembert, qui a composé un éloge de Terrasson, dit qu'il n'entreprit de traduire Diodore que pour prouver combien les admirateurs des anciens sont aveugles. « Ce « n'est pas, ajoute d'Alembert, plaider de trop bonne « foi la cause des modernes que de croire leur assurer « la supériorité en les opposant à Diodore de Sicile, « historien crédule, écrivain du second ordre, et que « d'ailleurs une traduction peut encore défigurer. C'est « Homère qu'il faut comparer à Milton, Démosthène à « Bossuet, Tacite à Guichardin ou peut-être à per- « sonne, Sénèque à Montaigne, Archimède à Newton, « Platon et Lucrèce au chancelier Bacon; et, pour lors, « le procès des anciens et des modernes ne sera plus si « facile à juger. » Dans des additions à cet éloge, d'Alembert dit que Terrasson, bien éloigné de l'enthousiasme ordinaire des traducteurs, avouait que son principal but était de rendre le texte de Diodore dans toute sa turpitude; qu'il en lisait un jour des échantillons à quelques philosophes, et que, les voyant rire et lever les épaules, « Bon, bon, répondit-il, vous verrez bien autre chose. » A vrai dire, Messieurs, il n'y a nulle apparence que Terrasson ait eu l'intention que d'Alembert lui prête. Il fait, de bien bonne foi, profession d'une très-haute estime pour Diodore; il le loue sans réserve et sans malice, à la manière des traducteurs; il réfute de son mieux Vivès et Bodin; et, s'il ne trouve guère d'autres considérations à faire valoir que celles qu'avaient employées Henri Estienne et la Mothe le Vayer, c'est qu'apparemment il ne restait rien de plausible à y ajouter : il ne passe condamnation sur aucun point, sinon sur ses erreurs chronologiques, qu'encore il im-

pute le plus qu'il peut aux copistes, ou bien aux tableaux inexacts de fastes consulaires, qui s'étaient multipliés dans Rome, au temps où Diodore habitait cette ville. Rhodomann avait déjà fait cette observation qui, à notre avis, n'excuserait point assez complétement l'historien; car il ne devait rien négliger pour obtenir des renseignements plus sûrs. Terrasson, en parlant de la version latine de Rhodomann, dit qu'aucun auteur grec n'a été traduit avec autant d'élégance et à la fois de fidélité. Je n'oserais, Messieurs, donner les mêmes éloges à la traduction française de Terrasson lui-même. Elle était digne néanmoins du succès honorable qu'elle a obtenu; et elle a contribué à faire connaître et même estimer Diodore. On voit qu'elle a été composée immédiatement sur le texte grec, tel qu'on l'avait avant l'édition de Wesseling; et les erreurs qu'on y peut reprendre ne sont ni très-graves ni fréquentes. Si le style a peu de mouvement et peu de couleur; celui de Diodore n'en a pas davantage; et, sous ce rapport, la copie vaut bien l'original. La diction est celle d'un homme fort exercé à écrire, et dont le goût s'est formé par de bonnes études. Peut-être, dans la rapidité de son travail, ne se défie-t-il pas toujours assez de son extrême facilité; mais cette négligence est assez rare, et l'on s'aperçoit plus souvent des soins que le traducteur a donnés aux détails de son travail. Il s'est prescrit de traduire en vers tous les vers cités par Diodore, obligation qu'on devrait, ce semble, toujours s'imposer, et qu'il remplit quelquefois avec assez de bonheur. Ses notes se réduisent au plus strict nécessaire; et c'est une autre preuve de bon goût.

Vers le même temps, Rollin, dans l'un des derniers

volumes de son *Histoire ancienne*, après avoir donné une idée sommaire de l'ouvrage de Diodore, recommandait la lecture de cet historien. « Son style, disait-il, « n'est point élégant ni orné, mais simple, clair, intel-« ligible ; et cette simplicité n'a rien de bas ni de ram-« pant. Il ne faut pas trop compter sur les dates qu'il « indique ; il s'y est glissé plusieurs fautes ; mais cette « histoire présente de temps en temps des réflexions « fort sensées et fort judicieuses. Diodore surtout a « grand soin de rapporter le succès des guerres et des « autres entreprises, non au hasard ou à une fortune « aveugle, comme le font plusieurs historiens, mais à « une sagesse et à une providence qui préside à tous « les événements. Tout bien pesé et bien examiné (ce « sont les termes de Rollin), on doit faire un grand cas « des ouvrages de Diodore qui sont parvenus jusqu'à « nous, et regretter beaucoup la perte des autres, qui « auraient jeté une grande lumière sur toute l'histoire « ancienne. » Un jugement tout contraire a été porté par Burigny, en 1745, dans un examen des anciens historiens de la Sicile, qui précède son Histoire générale de cette île. « Selon lui, la réputation de Diodore est un « de ces préjugés littéraires, qui se transmettent d'âge « en âge, et dont on rougirait, si l'on voulait s'en rendre « compte. Cet historien n'a pas apporté plus de soin à « rechercher les matériaux de son ouvrage qu'à les em-« ployer avec élégance ; l'extrême faiblesse de sa raison et « la grossièreté de son esprit le placent au-dessous de « tous les autres écrivains antiques ; il ne sait point éta-« blir la chronologie des archontes ; il ignore profondé-« ment celle des consuls romains, dont il estropie les « noms. Ceux qui furent en place dans les dernières

« années de la cent soixante-treizième olympiade, il les « transporte au commencement de la cent soixante-quin« zième; c'est un anachronisme de cinq ans, sur une épo« que assez voisine de celle où il écrivait. En même « temps qu'il omet certains consuls, il en suppose qui « n'ont jamais exercé cette magistrature. Il décerne ainsi « des consulats, et il en étend quelques-uns d'une année à « l'autre, selon son bon plaisir. Il parle d'on ne sait quels « magistrats quinquennaux, dont aucun autre historien « de Rome ne fait mention. En un mot, on ne saurait « imaginer plus de négligence, plus d'ignorance, un plus « informe amas d'erreurs de toute nature. Il se vante « pourtant de savoir parfaitement la langue latine et d'a« voir examiné tous les monuments : c'est un mensonge « de plus, encore plus vil et plus effronté que tous les « autres. »

Cette rigoureuse censure publiée par un homme dont on estimait la science et le caractère honorable n'était pas propre à recomman der l'édition qui parut, en 1746, à Amsterdam, par les soins de Wesseling. Il est superflu de dire que cet éditeur reproduisait dans les préliminaires tous les hommages rendus à Diodore, les préfaces de Henri Estienne et de Rhodomann, et qu'il y joignait ses propres réflexions sur le génie et les perfections de l'historien. Wesseling faisait connaître surtout les manuscrits dont il avait fait usage, ceux qu'il avait consultés lui-même, ceux qu'avaient collationnés pour lui de la Barre à Paris, Cocchi à Florence, Joseph Assemani à Rome. Il s'était procuré toutes les notes recueillies par Denys Camusat, qui avait, comme je l'ai dit, projeté une édition de Diodore. Celle de 1746 présentait donc les leçons les plus pures et les varian-

tes les plus remarquables que pouvaient fournir la plupart des manuscrits connus, et spécialement ceux que nous avons distingués dans notre dernière séance, comme les plus précieux, soit par leur ancienneté, soit par leurs corrections. A l'excellente version latine de Rhodomann, à tout ce que l'édition de 1604 renfermait de notes, de tables et autres accessoires, Wesseling réunissait ses propres remarques et les résultats de celles de Paulmier de Grentemesnil et autres savants. Il profitait des extraits de Constantin Porphyrogénète mis au jour par Henri Valois; il recueillait tous les fragments jusqu'alors imprimés ou indiqués, y compris celui qui avait été l'objet du mémoire de Boivin, en 1710. En un mot, il avait si peur de rien omettre, qu'il a donné, à la suite des quinze livres et de tous les extraits, une place aux soixante-cinq épîtres : *ne quis prætermissas criminari posset.* Les tables qui terminent le second volume sont au nombre de six. Elles indiquent les auteurs cités par Diodore, ceux dont on a expliqué ou corrigé les textes dans les notes ou les dissertations accessoires, la nomenclature géographique dont l'historien fait usage, les noms d'archontes et les autres renseignements chronologiques qu'il emploie, enfin, ses mots et ses phrases, *phrasium et vocum.* On ne pouvait pas désirer un travail plus étendu ni plus scrupuleux. Cette édition rencontra néanmoins des censeurs : les jésuites la décrièrent, le plus charitablement qu'ils purent, dans leurs Mémoires de Trévoux. Cinq manuscrits de Diodore se trouvaient alors dans la bibliothèque de leur collége de Clermont ou Louis-le-Grand; ils prétendirent que Denys Camusat, à qui on les avait communiqués, en avait négligé deux, qui, bien que peu anciens,

méritaient beaucoup d'attention, et qu'il avait pris des notes fort inexactes des trois autres. Du reste, ils avouaient que le nouveau Diodore était un très-beau livre de parade, une très-riche acquisition; ils complimentaient l'imprimeur Wetstein; mais ils ne pouvaient s'empêcher de préférer, même pour l'exécution typographique, l'admirable édition de Henri Estienne.

Jamais Diodore de Sicile n'a été plus sévèrement jugé que depuis 1746. Vous avez entendu ce que disait de lui d'Alembert, dans l'éloge de Terrasson. Selon Voltaire, « Diodore fut le plus grand compilateur de « contes bleus. Ce Sicilien n'avait pas un esprit de la « trempe de son compatriote Archimède, qui chercha et « trouva tant de vérités mathématiques. Diodore exa-« mine sérieusement l'histoire des Amazones et de leur « reine Myrine; l'histoire des Gorgones, qui combattirent « contre les Amazones; celle des Titans; celle de tous « les dieux. Il approfondit l'histoire de Priape et d'Her-« maphrodite. On ne peut donner plus de détails « sur Hercule: ce héros parcourt tout l'hémisphère, tan-« tôt à pied et tout seul comme un pèlerin, tantôt « comme un général à la tête d'une grande armée. « Tous ses travaux y sont fidèlement discutés, mais ce « n'est rien en comparaison des dieux de Crète. Dio-« dore justifie Jupiter du reproche que d'autres graves « historiens lui ont fait d'avoir détrôné et mutilé son « père. On voit comment ce Jupiter alla combattre les « géants, les uns dans son île, les autres en Phrygie et « ensuite en Macédoine et en Italie. Aucun des enfants « qu'il eut de sa sœur Junon et de ses favorites n'est « omis. On voit ensuite comment il devint dieu et dieu « suprême. C'est ainsi que toutes les histoires anciennes

« ont été écrites. Ce qu'il y a de plus fort, c'est qu'elles « étaient sacrées... Il n'est pas mal d'observer que, quoi- « qu'elles fussent sacrées, elles étaient toutes différen- « tes; de province en province, d'île en île, chacun « avait une histoire des dieux, des demi-dieux et des « héros, contradictoire avec celle de ses voisins. » Tel est, Messieurs, le jugement de Voltaire.

Un examen plus sérieux de Diodore de Sicile a été présenté, en 1757, à l'académie des Inscriptions par le comte de Caylus. Cette dissertation, qui apparemment n'avait pas fort édifié la compagnie qui en écoutait la lecture, n'a point été insérée dans le recueil de ses mémoires, en sorte que nous ne la connaissons que par un très-court extrait, rédigé avec une négligence insigne par le secrétaire perpétuel, Charles Lebeau, dont on lit ou dont on rencontre, dans ce même recueil, vingt-cinq mémoires sur la légion romaine. Après avoir transcrit quelques réflexions générales de Caylus sur l'importance de l'histoire et sur les défauts des historiens, Lebeau a réduit à deux pages les observations critiques qui concernaient particulièrement Diodore. Il a conservé ou ajouté un éloge de la préface de cet historien, et une phrase où il est dit que la lecture de son ouvrage est utile et même nécessaire, parce qu'il embrasse toute la suite des siècles depuis l'origine du monde jusqu'à Jules César; mais il a dissimulé tous les motifs des reproches graves que l'académicien adressait à l'auteur grec. Nous lisons seulement, dans ce sommaire incorrect, que, selon Caylus, Diodore est *d'un génie très-inférieur aux grands historiens de la Grèce;* que ses voyages et ses recherches n'ont pas servi à perfectionner son ouvrage; qu'il a substitué ses propres pensées à

celles des nations antiques, et les traditions grecques aux idées originales des Égyptiens ; qu'il a fait une fausse histoire de la mythologie ; qu'il n'a pas su suivre de siècle en siècle le cours des progrès ou des égarements de l'esprit humain ; qu'en un mot, il n'a rempli aucune des promesses magnifiques de sa préface. Mais, encore une fois, quelles étaient les preuves de ces assertions ? Lebeau s'est abstenu de les indiquer.

D'autres membres de l'académie des Inscriptions, Fréret, Gibert, Bougainville aîné, Larcher, Sainte-Croix, ont accusé, mais plus incidemment, Diodore de Sicile d'inexactitude, d'infidélité, de tout rapporter aux opinions des Grecs ; ils ont dit même que son témoignage n'était d'aucun poids. Sainte-Croix le déclare mauvais écrivain, et lui reproche d'avoir cité à faux Hérodote. Il s'est rencontré aussi en Allemagne des savants qui ont critiqué la disposition générale de son Histoire. Ernesti trouvait qu'elle ne méritait point le nom d'universelle ou catholique. « Non, disait-il, personne, dans « l'antiquité, n'a eu l'idée d'un tel genre de composition : « Diodore moins qu'aucun autre. Qu'a-t-il fait ? une « Bibliothèque, c'est-à-dire un amas d'extraits de ses lec- « tures, une compilation de matériaux qui pouvaient, en « effet, servir un jour à composer une histoire universelle, « quand il se rencontrerait un écrivain doué des talents « qu'il n'avait pas. Ses livres, ainsi qu'on s'en aperçoit « à merveille par ce qui nous en reste, n'étaient qu'une « collection d'articles à mettre en ordre et en œuvre. » *Voluit Bibliothecam historicam condere, id est collectam historiæ catholicæ materiam exhibere, ex optimis cujusque generis historiarum scriptoribus excerptam ; unde olim aliquis, ingenio et stylo præstans,*

historiam catholicam contexere posset. Certe opus, quale ex reliquiis cognoscitur, nihil aliud erat.

En résumant toutes les critiques qu'on a faites de notre historien depuis Vivès jusqu'à nos jours, nous voyons qu'on lui a reproché six défauts principaux : il écrit mal; il entasse les fables, et ne sait pas les discerner de la vérité; il est plein d'anachronismes; il transporte chez toutes les nations les croyances et les habitudes des Grecs; il manque d'idées générales et de vues philosophiques; enfin, il compile des matériaux et n'en compose point une histoire universelle. Henri Estienne, Vossius, Wasse, la Mothe le Vayer, Terrasson et Wesseling l'ont défendu, mais, comme vous aurez pu le remarquer, par de simples assertions ou dénégations, bien plutôt que par des arguments positifs. Des apologies plus solides ont été entreprises à la fin du dix-huitième siècle par M. Heyne et par M. Eyring.

La dissertation de Heyne est divisée en trois parties, qui ont été lues à l'académie de Gœttingue de 1782 à 1785, et que suit un appendix, qui n'a vu le jour qu'en 1793. Elle est intitulée : *De fontibus et auctoribus historiarum Diodori et de ejus auctoritate et auctorum, quos sequitur, fide æstimanda.* « Des sources « de l'histoire de Diodore, et de la manière d'apprécier « son autorité, d'après celle des auteurs qu'il suit. » Avant tout, remarquons, Messieurs, que le nombre des auteurs cités par Diodore de Sicile s'élève à quatre-vingt-sept, parmi lesquels se trouvent Hérodote, Thucydide, Xénophon et Polybe, plusieurs des historiens perdus dont je vous ai parlé, tels que Ctésias, Éphore, Théopompe, Agatarchide, Artémidore d'Éphèse, etc.; divers poëtes, orateurs ou philosophes célèbres comme Ho-

mère, Hésiode, Sophocle, Euripide, Démosthène, Aristote, et le plus ancien de nos écrivains sacrés, Moïse. Mais son Histoire renferme aussi des détails qu'il a immédiatement observés lui-même dans le cours de ses voyages; la description des lieux qu'il a vus; le tableau des monuments, des mœurs, des coutumes, qui ont frappé ses regards; et, sur ces articles, M. Heyne le déclare un auteur grave, incapable de tromper, digne de toute confiance, *gravis et summæ fidei*. Toute la dissertation repose sur une maxime qui n'y est point énoncée, parce qu'elle est en quelque sorte convenue parmi les érudits : savoir, que, pour admettre un fait, nous n'avons pas besoin de le considérer en lui-même, d'examiner s'il se concilie avec l'ordre naturel des choses physiques et morales; que toute la question est de savoir s'il est attesté par des écrivains respectables; que le doute et la discussion ne doivent commencer que lorsqu'il y a des contradictions entre les témoignages; et qu'alors il s'agit seulement de rechercher de quel côté sont les plus nombreuses et les plus fortes autorités. Nous avons, Messieurs, adopté pour notre compte d'autres règles de critique; mais, en ce moment, il faut nous placer dans la doctrine de M. Heyne. Voilà donc Diodore croyable dans ce qu'il rapportera d'après ses propres observations; et vous prévoyez qu'il ne le sera pas moins, quand il recueillera des témoignages aussi recommandables que le sien. On avoue pourtant qu'à défaut de pareils témoins, il se contente quelquefois de relations moins authentiques, plutôt que d'omettre certaines particularités qu'il a rencontrées dans ses lectures. On lui reproche encore de n'avoir point présenté l'aperçu, le recensement de

tous les auteurs qu'il a suivis, soit dans l'ensemble, soit dans les détails de ses livres : *Nec ille recensum aut conspectum auctorum, quos seu universe seu in singulis partibus secutus sit, apposuit.* S'il l'eût fait, nous saurions mieux à quoi nous en tenir; il suffirait de peser les autorités. Cependant, loin de lui faire un crime d'une omission dont il faudrait accuser tous les historiens de l'antiquité, Heyne lui sait gré d'avoir fait plus de citations qu'aucun autre, et dans ses quinze livres qui nous ont été conservés, et probablement aussi dans ceux que nous n'avons plus. En raisonnant sur ces citations, M. Heyne trouve que Diodore a suivi, pour la géographie, Agatharchide et Artémidore; pour la chronologie, Apollodore; pour les temps les plus antiques, Cadmus de Milet, Hécatée, Hellanicus, quelquefois Hérodote; pour les temps postérieurs aux Héraclides, Éphore, Théopompe, Callisthène, Évhémère. Pouvait-il faire un meilleur choix? Ce n'est là, Messieurs, que l'avant-propos de la dissertation. Elle se divise ensuite, comme je l'ai dit, en trois parties, dont l'une ne concerne que le livre premier de Diodore, où il est question de l'Égypte. Les résultats sont que l'autorité de cet historien est grave à l'égard de ce qu'il a vu lui-même dans cette contrée, faible ou nulle en ce qu'il emprunte de quelques écrivains inattentifs, qui prêtaient aux Égyptiens les usages et les traditions des Grecs; qu'en général, il vaut mieux s'en rapporter à Hérodote; qu'il y a néanmoins beaucoup de lumières à puiser dans un auteur qui a visité l'Égypte sous les derniers Ptolémées. Dans la seconde partie, M. Heyne remonte pareillement aux sources des récits et des notions que contiennent les livres II, III,

IV, V, et les fragments des cinq suivants. Là il s'agit de l'Assyrie, de l'Inde, des Scythes, des Éthiopiens, de l'histoire de plusieurs îles, de l'histoire des Grecs jusqu'à la prise de Troie, et depuis cet événement jusqu'à l'an 481 avant notre ère; mais ce dernier espace correspond aux cinq livres qui nous manquent. Heyne fait encore ici le triage de ce que Diodore a immédiatement reconnu, de ce que lui ont fourni des auteurs irréfragables, et des erreurs où d'autres l'entraînent. Je ne puis, Messieurs, m'empêcher d'observer combien cette distribution est arbitraire et hasardeuse. D'abord Diodore se dispense souvent de citer aucun auteur; et les conjectures par lesquelles on supplée à son silence, quelque savantes qu'elles puissent être, sont toujours fort incertaines. En second lieu, comment déterminer ce que nous devons de confiance ou de défiance à des écrivains dont les livres sont perdus, que nous ne connaissons que par de faibles débris, par des citations, par les jugements autrefois portés sur eux? Nous est-il possible d'apprécier leur véracité ou leurs lumières autrement que par l'examen immédiat des choses mêmes que Diodore leur emprunte? Et alors ne sommes-nous pas ramenés au genre de critique que l'on a prétendu écarter, c'est-à-dire à la discussion de la vraisemblance naturelle et intrinsèque des faits? Sans doute, quand il existe des témoins, il importe de les entendre et de les confronter. Ainsi nous pourrons bien comparer quelquefois les récits de Diodore à ceux des historiens qui l'ont précédé, Hérodote, Thucydide, Xénophon, Polybe, et de ceux qui vivaient en même temps ou presque en même temps que lui, Denys d'Halicarnasse, Tite-Live, Salluste et Jules César. Mais

quel si grand fruit retirerons-nous de nos recherches sur ceux qu'il cite ou ne cite point, et que nous ne pouvons plus lire? Je suis loin pourtant de blâmer la curiosité qui s'applique à découvrir les sources diverses où il a puisé; je dis seulement qu'il y aura fort peu d'inductions à tirer de là pour ou contre les notions et les relations qu'il nous offre. La troisième partie de la dissertation de Heyne a pour objet le reste de l'ouvrage, à partir du commencement du livre XI. L'histoire des Grecs, des Carthaginois, des Romains et de quelques autres peuples, y était continuée depuis l'an 381 jusqu'à l'an 59 avant l'ère vulgaire, et principalement empruntée de Thucydide, d'Éphore, de Théopompe, de Diyllus et de Fabius Pictor. Heyne convient qu'il s'y était glissé encore beaucoup d'inexactitudes; mais il se plaît à penser que Diodore nous y conserve du moins des parcelles de plusieurs ouvrages antiques : *Unde jucunda illa et ad animum grata oritur persuasio, ex multis perditis scriptoribus nos habere particulas servatas in Diodoro, quæ eorum quæ periere, desiderium levare possunt.* Dans l'appendix ou *epimetrum* qui suit ces trois mémoires, M. Heyne revient à des considérations générales. Selon lui, aucun écrivain antique n'a écrit dans le dessein de propager de fausses croyances; presque aucun non plus n'a manqué de la sagacité nécessaire pour discerner la vérité; mais ils étaient imbus des idées propres aux pays qu'ils habitaient, et plus ou moins entraînés à les transporter dans les annales des autres peuples. Il faut distinguer et préférer ceux qui ont été le moins exposés à cette illusion, ou qui s'en sont le mieux préservés. Or, voilà encore, ce me semble, ce que nous

ne pouvons guère reconnaître, sans examiner le fond même de leurs narrations. L'histoire de l'antique Égypte ne nous est enseignée que par des auteurs grecs; et il y a peu d'espoir que nous parvenions jamais à rectifier leurs récits par le déchiffrement des inscriptions hiéroglyphiques. Une grande partie des histoires, dit M. Heyne, était dérivée des hiéroglyphes et des symboles; une autre partie plus grande encore venait de l'explication de ces lignes; et cette explication a varié dans les divers âges de l'antiquité. Ces réflexions sont fort justes, mais elles n'aident point à discerner le vrai et le faux dans Diodore, et ne répondent pas aux reproches qui lui ont été adressés par des écrivains du seizième et du dix-huitième siècle.

M. Eyring a essayé de le justifier d'une manière plus directe. Il a discuté, l'un après l'autre, les six chefs d'accusation, *accusationis capita*, que j'ai indiqués; mais, sur le premier, c'est-à-dire sur la négligence du style, il se borne à peu près à redire avec Rhodomann et Wesseling que la diction de Diodore n'aurait pas été louée par Photius, si elle était aussi déplorable que l'a prétendu Bodin. Au surplus, Diodore était né en Sicile; il vivait en un siècle où la littérature grecque avait perdu son éclat. Est-il étonnant qu'il ait des expressions, des locutions qu'on ne rencontre point dans Xénophon et Thucydide? On dit en second lieu qu'il manque à la chronologie encore plus qu'il n'offense la grammaire; et l'on s'appuie de l'autorité de Dodwell, qui parle de lui avec un mépris extrême. Mais Henri Estienne, au contraire, lui sait gré de son attention à marquer les dates. Quelques légères méprises, faciles à corriger, sont plus que compensées par les avantages de la

méthode que Diodore a suivie. Troisièmement, dit-on, il n'a point cet esprit philosophique qui saisit les grands résultats de l'histoire. Eh bien! continue M. Eyring, il faut le louer encore de ce qu'il ne fatigue point ses lecteurs par des réflexions qu'il ne tient qu'à eux de faire, à mesure qu'il leur en fournit les sujets. Chargé de raconter l'histoire de tous les peuples et de tous les âges, il n'a pas le temps de disserter sur les progrès et les mœurs des nations. Nous pourrions répliquer qu'il ne s'agit point de disserter, mais de peindre. Il vaut mieux ne pas interrompre l'apologie qui doit embrasser encore trois points. Diodore est accusé d'attribuer aux Égyptiens et à d'autres peuples étrangers les idées et les mœurs des Grecs. Comment aurait-il évité, lui seul, une illusion commune à tous ses contemporains? Sur cet article, M. Eyring s'en réfère à M. Heyne. Les monuments hiéroglyphiques se sont altérés par des traductions en langue grecque, et par les interprétations vicieuses qu'en ont données et les Grecs et les Égyptiens eux-mêmes, imbus des doctrines de la Grèce; Diodore n'a donc pu puiser qu'à des sources grecques, même au sein de l'Égypte. On se plaint des fables qu'il entasse dans ses premiers livres. Avait-il une autre matière? y a-t-il une autre histoire des siècles antérieurs à la guerre de Troie? Et ne nous importait-il pas de savoir quels souvenirs, quelles traditions tenaient lieu d'annales? Enfin la Bibliothèque de Diodore n'est, aux yeux d'Ernesti, qu'un amas d'extraits, qu'une compilation universelle et non pas un corps d'histoire générale. C'est l'objection que M. Eyring s'attache le plus à combattre. Pour montrer le vaste enchaînement, l'*œcuménicité*, la *catholicité* de l'ouvrage, il en fait une analyse mé-

thodique. Non, dit-il, Diodore ne rédige point un aride sommaire, ni un registre de dates; il ne rassemble pas non plus, sous un même titre, une série d'histoires particulières, ainsi que l'ont pratiqué, au dix-huitième siècle, des compilateurs anglais; il compose d'un seul fil l'histoire du genre humain depuis les origines les plus reculées jusqu'à Jules César. Là tous les détails viennent se rattacher de siècle en siècle aux destinées des grandes nations : l'étendue de la matière, le choix des faits, l'ordre chronologique, et même aussi les formes du style, tout annonce une histoire véritablement universelle. Elle se divise en trois périodes : l'une jusqu'à la prise de Troie, l'autre jusqu'aux exploits d'Alexandre, la dernière jusqu'à la conquête des Gaules. La première est mythologique de sa nature; elle ne se terminait qu'à la fin du sixième livre. La seconde commençait avec le septième. Le seizième et le dix-septième, avec lesquels elle finit, sont de ceux qui subsistent. La troisième occupait vingt-trois livres, qui tous, hormis les trois premiers, ont péri. Nous ne suivrons point M. Eyring dans les divisions et sous-divisions de chacune de ces trois parties : elles vont bientôt se présenter à nous, à mesure que nous étudierons les livres de Diodore de Sicile. Mais il convient de remarquer avec M. Eyring que cet historien sait entremêler, aux narrations proprement dites, les descriptions topographiques, et les notices sur les mœurs et les coutumes des peuples; que tous ces éléments divers de son ouvrage s'enchaînent sans effort et avec une parfaite harmonie. Au fond, Messieurs, je crois que vous reconnaîtrez que la sixième critique est dénuée de fondement, et que l'on a eu raison de considérer l'ouvrage comme une histoire universelle, et non

comme un recueil d'extraits. A l'égard des cinq autres défauts qu'on a cru y remarquer, nous n'en pourrons bien juger qu'après l'étude que nous allons entreprendre.

Auparavant, je dois encore, pour dernière notion préliminaire, vous indiquer l'édition qui a été publiée, de 1793 à 1807, aux Deux-Ponts et à Strasbourg, en onze volumes in-8°. Elle est, à beaucoup d'égards, plus commode que les deux in-folio de 1746 : elle renferme le même texte, la même version latine, les mêmes notes, les mêmes articles accessoires, et de plus ces dissertations de MM. Heyne et Eyring dont je viens de vous exposer le plan et les résultats. Plus correcte que celle de Wesseling, elle présente aussi quelques meilleures leçons, et surtout des variantes fournies par deux manuscrits de Vienne, dont on n'avait point encore fait usage. Cette édition fait partie d'une collection très-recommandable, qui comprend, d'une part, tous les auteurs classiques latins, très-correctement imprimés, de l'autre, plusieurs Grecs, Hérodote, Thucydide, Diodore, Lucien, Athénée, les romanciers Longus, Héliodore, Achilles Tatius et Xénophon le Jeune; Quintus de Smyrne, Platon et cinq volumes d'Aristote. A l'égard de Diodore de Sicile, quoique les éditions de Henri Estienne, de Rhodomann et de Wesseling, soient de très-précieux monuments, celle des Deux-Ponts offre tous les moyens de bien étudier cet historien, en comparant, si l'on veut, à son texte, la traduction française de Terrasson (1).

(1) Dans un article biographique sur Diodore de Sicile inséré, en 1837, dans l'*Encyclopédie des gens du monde*, M. Daunou a donné sur d'autres éditions de cet historien quelques détails que nous croyons devoir reproduire ici : « Une édition du seul texte grec, « entreprise par Eichstædt, à Halle, en « 1802, est estimée comme très-cor- « recte. Il n'en parut aucune autre « jusqu'en 1827, époque où M. Mai « mit au jour des fragments ou extraits

Le livre Ier de Diodore est précédé, dans les manuscrits, d'une table qui annonce les principaux articles qu'il doit contenir. Ce sommaire et ceux qu'on rencontre à la tête de quelques autres livres ont été probablement ajoutés par des grammairiens ou par des copistes. Terrasson y a substitué des tableaux plus étendus et réellement plus utiles. La préface de l'ouvrage vous est déjà connue; je vous l'ai citée presque tout entière (1). C'est un éloge de l'histoire, fort supérieur à presque tout ce qu'on a écrit sur le même sujet. J'en ai extrait aussi, dans la dernière séance, ce que l'auteur dit de sa patrie, de ses voyages, de son séjour à Rome et de ses travaux. Il y trace ensuite le plan général de ses quarante livres, et les divise en trois époques, comme M. Eyring vient de nous le dire. Il prévient qu'il n'emploiera aucune chronologie à l'égard des temps qui ont précédé la guerre de Troie, parce qu'aucun monument ne peut aider à les distribuer par années. Cette réflexion est fort judicieuse; mais il ajoute que, sur l'autorité d'Apollodore, il comptera quatre-vingts ans de la prise d'Ilion au retour des Héraclides; de là trois cent vingt-huit jusqu'à la première olympiade; ensuite sept cent trente jusqu'à la

« que lui fournissait un manuscrit palimpseste du Vatican, et qui semblaient appartenir aux livres perdus de Diodore. Ces débris occupent, avec une version latine et des notes, cent trente et une pages in-4°, où, s'il faut le dire, on ne distingue aucun morceau d'un très-grand intérêt historique. La plus récente édition de tout ce qui reste de l'ouvrage, celle que M. Louis Dindorf a terminée en 1832, s'est enrichie de ces extraits, et est encore plus recommandée par d'utiles corrections. Un travail plus difficile, et à tous égards plus précieux, est la nouvelle version française de Diodore de Sicile, que nous donne, depuis 1834, M. Miot, et dont le cinquième volume (in-8°) est sous presse. Rigoureusement fidèle, élégamment écrite, et accompagnée d'excellentes notes, elle offre aux gens du monde les moyens de profiter de tout ce qu'il y a d'instructif dans l'ouvrage grec. »

(1) T. II, p. 3.

guerre des Gaules, dont le commencement tombera en la première année de l'olympiade cent quatre-vingtième, Hérode étant archonte d'Athènes. Ainsi, après la guerre de Troie, il fait l'histoire de onze cent trente-huit années. Les chronologistes ont relevé ici plusieurs erreurs. D'ailleurs la guerre des Gaules a commencé, non en la première, mais en la troisième année de la cent quatre-vingtième olympiade, année 59 à 58 avant Jésus-Christ. D'ailleurs compter sept cent trente ans de l'ouverture des olympiades jusqu'au commencement de la cent quatre-vingtième est un calcul évidemment faux, puisque quatre fois cent soixante-dix-neuf ne font pas sept cent trente, mais seulement sept cent seize. La méprise est si grossière qu'on l'attribue aux copistes. Quant aux trois cent vingt-huit ans entre le retour des Héraclides et la première olympiade, cette hypothèse en vaut bien une autre, et a été, à un an près, adoptée par Pétau. Placée quatre-vingts ans avant le retour des Héraclides, la prise de Troie tomberait sur l'an 1183 ou 1184 avant notre ère; et c'est encore le système qui nous a paru le plus probable, lorsque nous examinions ces questions. Seulement il y aurait alors entre cette catastrophe et le commencement de la guerre des Gaules, environ onze cent vingt-quatre ans plutôt que onze cent trente-huit : la différence n'est pas très-grande; en sorte que, si l'on rejette sur les copistes le calcul erroné, qui fait quatre fois cent soixante-dix-neuf égal à sept cent trente, au lieu de sept cent seize, les notions chronologiques que présente ici notre historien approcheront infiniment de l'exactitude.

Nous serions arrêtés par des difficultés bien plus sérieuses, s'il nous fallait discuter tout ce que Diodore,

entrant en matière, nous dit de l'éternité du monde; de la vie des premiers hommes; de l'antiquité des Égyptiens, supérieure, suivant eux, à celle de tout autre peuple; de leurs opinions sur le soleil et la lune; de la transformation des astres et des éléments en divinités. Il a soin de nous avertir que toutes ces origines sont beaucoup plus anciennes que l'invention des arts qui auraient pu en transmettre les souvenirs, et que l'histoire surtout est le dernier des genres d'écrire qu'on se soit avisé de cultiver. Par cette réflexion judicieuse, il prévient les dangers des traditions qu'il va recueillir, et dans lesquelles nous devons chercher, non pas assurément l'histoire des choses, mais celle des opinions humaines. Les uns disaient donc que le monde était éternel, et qu'il n'y avait pas eu de premier homme; les autres tiraient du chaos l'univers et de la combinaison des éléments les animaux et le genre humain. Anaxagore avait enseigné ce second système à Euripide, qui, dans une tragédie que nous n'avons plus, l'exposait en des vers que cite Diodore, et que Terrasson traduit ainsi:

Tout était confondu; mais le seul mouvement,
Ayant du noir chaos tiré chaque élément,
Tout prit forme; et bientôt la nature féconde
Peupla d'êtres vivants le ciel, la terre, et l'onde,
Fit sortir de son sein ses ornements divers
Et donna l'homme enfin pour maître à l'univers.

Quoique maîtres du monde et rois de la nature entière, ces premiers hommes n'étaient que des animaux sauvages, proférant des cris inarticulés, broutant l'herbe des champs incultes, et incapables de se défendre contre des bêtes plus féroces. Il leur fallut du temps pour apprendre à faire du feu, à garder des fruits,

à construire des cabanes, et à exprimer leurs grossières idées par une sorte de langage. Mais enfin leurs besoins, leurs passions et les premiers essais de leurs arts, amenèrent l'état social. Si vous demandez en quel pays a commencé ainsi le genre humain, on vous répondra que c'est indubitablement dans la fertile Égypte, la seule terre qui d'elle-même produise encore quelques animaux. N'y voit-on pas des rats sortir du sol, et présenter la moitié de leur corps toute formée déjà, tandis que l'autre conserve encore la nature du limon où elle est engagée? Survint le déluge de Deucalion; et, de deux choses l'une : ou bien quelques êtres vivants y échappèrent, et l'Égypte seule a pu les sauver, parce que, mieux exposée aux rayons du soleil, elle est plus à l'abri des pluies inondantes; ou bien le déluge avait tout anéanti, et en ce cas la nature n'a pu se renouveler qu'en la contrée que le Nil et le soleil fécondent. Ce soleil, qui donnait et rendait la vie, a dû recevoir les premiers hommages des mortels. Ils l'appelèrent Osiris, mot qui signifie plusieurs yeux, πολυόφθαλμον. La lune, le second des astres, fut la seconde divinité : on la nomma Isis, c'est-à-dire antique ou éternelle, ἀπὸ τῆς ἀϊδίου καὶ παλαιᾶς γενέσεως. Osiris et Isis gouvernent le monde et le temps ; ils entretiennent la succession des trois saisons, le printemps, l'été et l'hiver. Dans cette antiquité, on n'avait point encore l'idée de l'automne, ainsi que nous l'avons remarqué en traitant de la chronologie. D'Osiris procède le feu ou l'esprit, πνεῦμα, d'Isis la terre et l'eau, de l'un et de l'autre l'air; et les combinaisons de ces cinq éléments forment le système entier du monde. L'esprit a été appelé Jupiter; le feu, Vulcain; l'eau, Océan; la terre,

Deméter, ou, comme ont dit les Grecs, Ghéméter, γῆν μητέρα (*terram matrem*). L'air est Minerve, fille de πνεῦμα ou Jupiter, et vierge incorruptible. On la nomme aussi Tritogénie à cause de ses trois températures ou saisons, et Glaucôpis, non parce qu'elle a les yeux bleus, mais parce que l'air est de cette couleur. Diodore affecte ici de contredire les Grecs, qui donnaient des yeux bleus à Minerve, ainsi que Pausanias l'a dit depuis d'une ancienne statue de cette déesse : ἄγαλμα τῆς Ἀθηνᾶς γλαυκοὺς ἔχον τοὺς ὀφθαλμούς. Mais il n'en est pas moins à craindre que la théogonie que Diodore attribue aux Égyptiens, ne soit en grande partie empruntée des Grecs. Il continue en plaçant, après les sept dieux célestes, les dieux terrestres ou mortels. Ceux-ci sont d'antiques rois de l'Égypte ; mais ils se divisent en deux ordres, selon qu'ils ont pris les noms des dieux célestes ou porté des noms particuliers. Il y a eu un roi Hélius ou le Soleil, qui, dit-on, a régné avant tous les astres ; mais plusieurs prêtres revendiquent cet honneur pour le roi Vulcain, inventeur du feu. A ce Vulcain succéda Saturne, qui, ayant épousé sa sœur Rhéa, en eut deux enfants, un Osiris et une Isis, ou bien Jupiter et Junon, desquels naquirent, durant les cinq jours épagomènes, cinq divinités portant les noms d'Osiris et d'Isis encore, de Typhon, d'Apollon et de Vénus. Ces généalogies commencent à devenir plus obscures : mais on voit dans presque toutes les histoires, les noms des dieux appliqués aussi aux princes ou héros, et répétés plusieurs fois dans le cours des générations. L'Osiris, fils de Jupiter et de Junon, eut encore le nom de Bacchus, et Isis, sa sœur, celui de Cérès. Ils enseignèrent ou encouragèrent l'agriculture. Cérès publia

des lois, et fut surnommée Thesmophore : Bacchus est l'un des personnages auxquels on attribue la fondation de Thèbes aux cent portes, consacrée, selon les uns, à Junon, selon les autres, à Jupiter, etprenant de là le nom de Diospolis. Ce même Osiris-Bacchus ayant été élevé à Nysa, ville d'Arabie, on forma pour lui, du mot Nysa et du mot Dios, le nom de Dionysus ou Dionysius, dont nous avons fait Denys. La vigne était née dans le territoire de Nysa; il trouva le secret de la cultiver et inventa le vin. Comme il aimait et recherchait les talents, il distingua, parmi ses sujets, un fort habile homme nommé Hermès ou Mercure, à qui l'on dut la grammaire, la rhétorique, l'astronomie, la musique, les exercices gymnastiques et la théurgie ou la science des œuvres sacrées. Il fit la première lyre, et la composa de trois cordes, parce qu'il y avait trois saisons; la corde grave correspondait à l'hiver, la moyenne au printemps, et l'aiguë à l'été. Il devint le ministre d'Osiris, qui, se confiant à ses soins, à ceux de la reine Isis, à la fidélité des gouverneurs de province, Busiris, Antée, Prométhée, se mit à conquérir les pays voisins, se faisant suivre, apparemment pour réparer ses ravages, de deux agriculteurs très-experts, Maron et Triptolème. Osiris se faisait accompagner aussi de son frère Apollon, chef d'une troupe de neuf musiciennes. En traversant l'Éthiopie, on rencontra des satyres qui excellaient dans l'art de la danse, et que, pour cette raison, le roi retint à sa suite. Mais ce fut en ce temps-là que le Nil rompit ses digues, et submergea l'Égypte ancienne, particulièrement la province que gouvernait Prométhée. Cet intendant se serait tué de désespoir, si Hercule, par un effort plus qu'humain, n'avait forcé le fleuve de

rentrer dans son lit. Voilà pourquoi, selon Diodore, on dit qu'Hercule a tué l'aigle qui rongeait le cœur de Prométhée : car le Nil, à cause de son impétuosité, venait d'être appelé Aigle. Hercule ne se présente encore ici que d'une manière incidente : l'historien, dans son troisième livre, nous parlera plus au long de ce héros. Maintenant Diodore achève le récit des exploits d'Osiris, et s'applique surtout à peindre ses bienfaits. Tibulle a célébré aussi les progrès que ce roi fit faire aux arts agricoles.

Primus aratra manu sollerti fecit Osiris,
Et teneram ferro sollicitavit humum.
Primus inexpertæ commisit semina terræ,
Pomaque non notis legit ab arboribus.
Hic docuit teneram palis adjungere vitem;
Hic viridem dura cædere falce comam.

Osiris périt, et les prêtres cachèrent longtemps sa mort. On dit qu'il avait été tué par son frère Typhon, et que son corps, coupé en vingt-six morceaux, avait été partagé entre les vingt-six complices de cet attentat. Isis, épouse et sœur d'Osiris, aidée de leur fils Horus, vainquit Typhon, le fit périr et monta sur le trône. Elle institua, en l'honneur de son mari, un culte solennel; et, pour soutenir à jamais le zèle des prêtres qu'elle en avait chargés, elle leur donna le tiers du territoire égyptien. Osiris fut proclamé dieu : chaque collége sacerdotal se vanta de posséder son corps, et nourrit, en mémoire de lui, un animal sacré, à la mort duquel on renouvelait avec magnificence les funérailles du héros. Les taureaux sacrés, et surtout les deux qui s'appellent Apis et Mnévis, sont particulièrement en vénération chez les Égyptiens. Cependant

Isis fut ensevelie à Memphis, et obtint les honneurs divins. On compte, depuis son règne jusqu'à celui d'Alexandre le Grand, dix mille ans, et quelquefois vingt-trois mille. Diodore a renoncé, fort sagement, à tout système de chronologie pour des histoires si lointaines; mais il s'arrête à réfuter quelques opinions grecques sur les héros égyptiens. Cadmus, né à Thèbes en Égypte, vint s'établir en Grèce, et fonda Thèbes de Béotie. Sa fille Sémélé devint enceinte; et, le septième mois, elle mit au monde un enfant qui ressemblait aux images d'Osiris. Le souvenir de cette aventure se perpétua dans la famille de Cadmus. Ses descendants en instruisirent Orphée, qui, pour leur complaire, imagina le conte qui fait naître Osiris ou Bacchus de Jupiter et de Sémélé. Orphée arrangea d'autant mieux cette fable qu'il avait voyagé en Égypte et avait été initié aux mystères d'Osiris. L'Hercule grec, le fils d'Alcmène, n'a vécu que peu avant la guerre de Troie; il n'y a pas encore douze cents ans, dit notre historien. Qu'ont fait les poëtes grecs? Ils ont attribué à ce prétendu Hercule, dont le véritable nom est Alcée, les exploits de l'Hercule égyptien, de celui qui défendait, il y a dix mille ans au moins, les dieux contre les géants. Ils ont altéré de même l'histoire d'Isis par la fable d'Io changée en vache. Du reste, Diodore a la bonne foi d'avouer qu'il reste beaucoup d'obscurités et de lacunes dans les légendes des dieux égyptiens, spécialement dans celle de Sérapis. Il accuse les Égyptiens eux-mêmes de les avoir surchargées de fables. Ils disent, par exemple, qu'Isis était très-habile en médecine; qu'aujourd'hui encore, elle apparaît en songe aux malades qui implorent son secours; qu'elle avait composé

un breuvage d'immortalité; qu'elle ressuscita son fils Horus, que les Titans avaient tué. Parce qu'elle a eu le courage de venger la mort de son époux et la sagesse de rester veuve, parce qu'elle a régné avec infiniment de prudence et d'équité, la coutume a prévalu en Égypte de révérer les reines encore plus que les rois; et, dans les contrats de mariage des particuliers, c'est le mari qui promet soumission et obéissance à la femme. Horus est, à ce qu'il semble à Diodore, le dernier des rois divins de l'Égypte. Quant à la durée de trois cents ans, ou de douze cents ans qu'on donne à chacun de ces règnes, l'historien incline à penser, avec certains chronologistes, que ces années-là ne sont que des saisons dans le premier cas, que des lunaisons dans le second; mais il est encore plus sage de ne point chercher à éclaircir cette chronologie.

Les Égyptiens se glorifient d'avoir envoyé des colonies par toute la terre. Bélus en établit une à Babylone, Danaüs à Argos, Cadmus à Thèbes. Astu, premier nom d'Athènes, est celui d'une ville d'Égypte. Cécrops n'est point nommé ici; mais c'est probablement une omission des copistes, ainsi que le soupçonnent Marsham, Paulmier de Grentemesnil et Wesseling. Des chefs, partis des bords du Nil, conduisirent des colons dans la Colchide et en Judée, entre l'Arabie et la Syrie : de là vient, chez ces peuples, la circoncision, coutume égyptienne. Hérodote et Strabon disent aussi que cette pratique a passé des Égyptiens aux Hébreux : mais Josèphe et d'autres écrivains soutiennent le contraire; et, en conséquence, on a voulu substituer dans ce texte de Diodore le mot ἰσοῤῥαίων à ἰουδαίων que Rhodomann et les autres éditeurs ont maintenu comme

la seule leçon raisonnable et intelligible; les manuscrits la donnent, et ἰσοῤῥαίων ne se lit qu'à la marge.

Suit une description géographique de l'Égypte, moins exacte et moins intéressante que celle que nous avons trouvée dans Hérodote. Avant de rechercher les causes des débordements du Nil, Diodore dit qu'Hellanicus, Cadmus (de Milet), Hécatée, et en général tous les anciens n'ont débité que des absurdités sur cette matière, et qu'Hérodote, quoique si savant, n'y a guère mieux réussi que les autres. Nous avons entendu Hérodote réfuter trois conjectures, dont l'une attribue ce phénomène aux vents Étésiens, l'autre à l'Océan, la troisième à la fonte des neiges, et préférer celle qui consiste à dire que le soleil est détourné de sa route par la rigueur du froid, qu'en été il parcourt la région céleste qui correspond à la Libye supérieure, et que c'est pour cela que le Nil déborde, explication qui assurément ne vaut pas mieux que les précédentes. Diodore poursuit en observant que Thucydide et Xénophon, estimés sages entre les historiens, se sont abstenus de parler de l'Égypte : la remarque est singulière, surtout à l'égard de Thucydide, à qui son sujet ne fournissait aucune occasion ni même aucun prétexte de s'engager dans ces questions. Ce qu'en ont dit Éphore et Théopompe est écarté par Diodore comme n'étant fondé sur aucune observation faite sur les lieux : avant Ptolémée Philadelphe, il était presque impossible à des Grecs de bien visiter l'Égypte. Notre historien, qui a été plus heureux, croit avoir reconnu la vérité de l'opinion d'Agatharchide sur la crue du Nil. Comme il pleut continuellement sur les montagnes d'Éthiopie, depuis le solstice d'été jusqu'à l'équinoxe d'automne, le fleuve doit s'enfler dans

cet intervalle par le concours des torrents, et rentrer dans son lit en hiver, quand il ne tire plus ses eaux que de ses sources. Ce n'est point sans raison que Diodore préfère cette conjecture, non-seulement aux quatre que je viens de rappeler, mais à quelques autres qu'il expose également, par exemple à celle d'Œnopide, qui s'en prenait à la chaleur souterraine, forte en hiver et absorbant plus d'eau, faible en été et n'en diminuant plus la quantité. Éphore disait : « L'Égypte « est une terre amassée par le fleuve même, terre spon« gieuse, qui contient beaucoup d'eau : en hiver, cette « eau demeure enfermée par le resserrement des fentes; « en été, elle en sort par une espèce de sueur. » L'explication des philosophes de Memphis était peut-être la plus étrange de toutes : la terre, disaient-ils, est divisée en trois zones, la septentrionale que nous habitons, l'intermédiaire ou torride, et la méridionale, tempérée comme la nôtre et soumise aux mêmes vicissitudes de saisons, mais en sens inverse. Le Nil a sa source dans cette troisième zone, où l'hiver règne tandis que nous avons l'été; ce sont les pluies de cet hiver méridional qui grossissent le Nil et le font déborder chez nous. Diodore, en combattant ce système, n'est pas heureux dans le choix de l'argument qu'il y oppose : « Vous voyez bien, dit-il, que, la terre étant ronde, le « fleuve aurait à monter pour arriver de cette zone in« férieure à la ligne équinoxiale; ce qui serait contraire « à la loi de l'écoulement des eaux. » Voilà, selon notre auteur, une réfutation immédiate et péremptoire. Il suppose qu'il faut monter pour gagner l'équateur, et qu'en conséquence, dans l'hémisphère inférieur, tous les fleuves doivent se diriger du nord au sud, comme du

sud au nord dans l'hémisphère supérieur. Vous reconnaîtrez là, Messieurs, une preuve de l'extrême imperfection des connaissances physiques des anciens. Sénèque, moins d'un siècle après Diodore, a traité cette même question des débordements du Nil, au quatrième livre de ses *Questions naturelles*, et n'y a pas jeté beaucoup plus de lumières, quoiqu'en réfutant mieux les différentes explications jusqu'alors proposées.

Diodore de Sicile, considérant l'étendue que prenait son premier livre, l'a divisé lui-même en deux parties. La première, dit-il, contient, après une préface générale, l'exposé des systèmes relatifs à la formation de l'univers. Nous avons parlé ensuite des dieux de l'Égypte, et marqué l'origine du culte qu'on leur rend. De là, passant à la description de cette contrée, nous avons rapporté tout ce que les historiens et les philosophes ont dit de curieux sur le Nil, en y joignant les objections à faire contre leurs opinions diverses. Maintenant, dans la seconde partie de ce livre, nous allons raconter les actions des premiers rois terrestres de l'Égypte jusqu'à Amasis, mais en retraçant aussi les anciennes coutumes de ce pays. D'abord les Égyptiens ne vivaient que d'herbes; ils mangeaient les racines qui croissaient dans les marais, et semblaient préférer l'agrostis, qui engraisse les troupeaux et suffit à la nourriture de l'homme. En mémoire de l'utilité que leurs pères ont tirée de cette plante, ils en portent encore des parcelles dans leurs mains, quand ils vont prier les dieux dans les temples. Persuadés que l'homme est un produit du limon des marais, et que c'est pour cela qu'il a la peau lisse, ils disent que les aliments humides lui conviennent mieux que les secs. Les Égyptiens

ont ensuite mangé des poissons : leur fleuve leur en fournissait en abondance. Peu à peu, ils en sont venus à se nourrir de la chair de leurs bestiaux, dont les peaux leur servaient à se vêtir. Ils se construisaient des maisons de roseaux entrelacés; leurs bergers n'en ont point encore d'autres. Leur dernier progrès, qui remonte pourtant à Isis ou à Ménès, a été de manger des fruits, et surtout du lotos dont ils font du pain.

Ce Ménès a été le successeur des dieux, le créateur du luxe, l'inventeur des lits, des tables et des étoffes précieuses; ses descendants, au nombre de cinquante-deux, ont régné en tout quatorze cents ans. Cette dynastie n'est pas très-bien connue, non plus que la suivante, où pourtant l'on distingue, pour huitième roi, un Busiris, qu'il ne faut pas confondre avec celui qui avait été gouverneur sous Osiris-Bacchus : Thèbes dut à ce roi sa magnificence et sa grandeur. L'historien décrit avec un soin particulier le monument d'Osymandyas. On lisait sur la statue de ce prince : « Je suis Osymandyas, roi des rois : si quelqu'un veut savoir qui je suis et où je repose, qu'il essaye de détruire l'un de mes ouvrages. » La statue de sa mère avait vingt coudées de haut d'une seule pierre. L'un des trésors renfermés dans l'enceinte de ce monument était une bibliothèque annoncée par l'inscription ψυχῆς ἰατρεῖον, *médecine* ou *pharmacie de l'âme*. Les dimensions exorbitantes annoncées dans cette description inspireraient beaucoup de défiance, si l'on ne savait que les productions des arts égyptiens étaient souvent colossales. Une couronne avait trois cent soixante-cinq coudées de tour, autant qu'il y a de jours dans l'année. On savait, en Égypte, que l'année était de trois cent soixante-cinq

jours un quart, mesure exacte à quelques minutes près. Les mois n'étaient point lunaires, mais chacun de trente jours, et le douzième de ces mois était suivi de cinq jours épagomènes; en sorte qu'on n'avait pas besoin, dit notre historien, d'intercaler des mois et de supprimer des jours, comme chez les Grecs et les autres peuples, qui divisaient le temps par lunaisons.

Uchoréus, le huitième des descendants d'Osymandyas, bâtit Memphis à la pointe du Delta; Memphis, cité superbe, qui, jusqu'au temps d'Alexandre, s'accrut et s'enrichit au détriment de Thèbes, ainsi qu'on a vu depuis Alexandrie s'agrandir au préjudice de Memphis même. Douze générations après Uchoréus, régna Mœris, qui a donné son nom à un lac succinctement décrit par Diodore. Le revenu de la pêche de ce lac, estimé à un talent ou trois mille francs par jour, fut affecté à la parure de la reine. Après Mœris, l'historien franchit encore, d'un seul mot, un intervalle de sept règnes pour arriver à Sésostris, qu'il annonce comme le plus célèbre des rois d'Égypte. Pour restreindre ses récits aux choses les plus vraisemblables, dit-il, il raconte que le père de Sésostris fit rassembler et élever en commun tous les enfants nés le même jour que ce prince, et qu'on ne leur donnait à manger que lorsqu'ils avaient couru cent quatre-vingts stades, c'est-à-dire au moins sept lieues; que, formé par ces exercices, Sésostris se mit d'abord à combattre des bêtes farouches, puis subjugua les Arabes jusqu'alors indomptés, et entreprit enfin de conquérir l'univers; qu'il y procéda à la tête d'une armée de six cent mille hommes de pied, outre vingt-quatre mille chevaux et vingt-sept mille chariots de guerre; qu'il avait une

flotte de quatre cents voiles, qui s'empara de toutes les côtes et de toutes les îles de la mer Érythrée jusqu'aux Indes, pendant que, avec son armée, il soumettait tout le continent de l'Asie, la Scythie entière et l'Europe orientale. Quand il eut fini, il revint gouverner l'Égypte, y fit bâtir des villes, des temples, d'immenses édifices, sur chacun desquels on inscrivait ces mots : « Aucun Égyptien n'a mis la main à cet ouvrage ; » parce qu'en effet on n'y avait employé que des captifs. Chaque année, les princes qu'il avait vaincus, et auxquels il avait bien voulu laisser le soin d'administrer en son nom les royaumes ou provinces dont ses armes l'avaient rendu maître, étaient obligés de venir lui apporter leurs tributs en un temps déterminé. Il recevait tous ces seigneurs avec magnificence; il les comblait d'honneurs; mais, chaque fois qu'il entrait dans la ville ou qu'il allait au temple, il faisait dételer les quatre chevaux de son char, et les remplaçait par quatre de ces anciens monarques, seulement pour leur rappeler qu'ils avaient le bonheur de vivre sous sa puissance souveraine. Après trente-trois ans du plus glorieux règne, il perdit la vue, et, ne voulant pas survivre à cet accident, il se donna la mort. Tous ses sujets applaudirent à cet acte de courage, et célébrèrent ses funérailles avec allégresse, estimant qu une si belle vie ne pouvait être plus dignement terminée. Son fils, qui lui succéda, et qu'Hérodote appelle Phéron, est nommé Sésostris II par Diodore. Du reste, les deux historiens s'accordent à dire qu'il devint aveugle, en punition de la témérité qu'il avait eue de lancer un javelot sur les eaux du Nil, et qu'il recouvra la vue d'une manière surnaturelle, mais qui coûta la

vie à un très-grand nombre de femmes. Il épousa celle à laquelle il dut sa guérison, et fit brûler toutes celles qui ne s'étaient pas trouvées dignes d'opérer ce miracle. Diodore supprime une liste de trois cent soixante rois, successeurs de Sésostris II, et qui n'ont rien fait, dit-il, qui mérite d'être écrit. Amasis, enfin, se distingua : il fit mourir sans forme de procès un grand nombre d'Égyptiens, et confisqua les biens des autres. Il régna par la terreur, jusqu'à ce qu'au milieu d'une guerre qu'il eut à soutenir contre le roi d'Éthiopie Actisanès, il se vît abandonné de ses sujets. Actisanès le détrôna, et gouverna plus équitablement l'Égypte. Il ne condamnait point les voleurs à mort; il leur faisait couper le nez, et les reléguait dans une ville, dont le nom, Rhinocolure, exprimait le châtiment qu'ils avaient subi. La mort d'Actisanès rendit aux Égyptiens leur liberté : ils élurent un roi de leur nation, Mendès, qui construisit le labyrinthe, admiré depuis et imité par Dédale. Un interrègne de cinq générations, que l'historien se contente d'indiquer, sans nous en apprendre les causes ni les circonstances, sépare Mendès de Protée, contemporain de la guerre de Troie. Dans Hérodote, Protée succède immédiatement à Phéron ou Sésostris II; dans Diodore, il y a plusieurs siècles entre l'un et l'autre : c'est ainsi que nous savons cette histoire.

Si Diodore suivait scrupuleusement le plan qu'il s'est tracé, il s'arrêterait ici à Protée; car il a promis de ne point dépasser la guerre de Troie dans la première partie ou les six premiers livres de son ouvrage. Mais, entraîné par son sujet, il continue l'histoire d'Égypte jusqu'à la conquête de ce pays par Cambyse; espace

d'environ six siècles et demi, qu'il parcourt en moins de douze pages. Il y rencontre le fils de Protée, Remphis, prince avare, dans les coffres duquel on trouva quatre cent mille talents (douze cents millions); puis une nouvelle suite de rois fainéants, tous indignes d'être nommés, hors un seul, Niléus, qui donna son nom au fleuve auparavant appelé tantôt Aigle et tantôt Égyptus; ensuite Chemnis qui éleva la grande pyramide, et Chéphren à qui l'on dut la seconde. Nous lisons ici, comme dans Hérodote, que Chemnis et Chéphren étaient frères, et qu'ils régnèrent chacun cinquante ans, ce qui suppose au second une vie de plus de cent ans; car il était né avant l'avénement de son frère au trône. A Chéphren succéda Mycérinus, fils de Chemnis; et une troisième pyramyde fut construite. L'historien nous avertit que l'on n'est pas d'accord sur l'origine de ces édifices; quelques-uns les attribuent à des rois appelés Armæus, Ammosis, et Inaron. D'autres disent que la troisième est le tombeau de la courtisane Rhodope, bâti à frais communs par tous les gouverneurs de province qui avaient été ses amants.

Bien longtemps après Mycérinus, πολλοῖς δ'ὕστερον χρόνοις, le trône d'Égypte fut occupé et honoré par l'Éthiopien Sabacon, qui abdiqua, par piété, la puissance suprême. Diodore ne parle point d'Asychis, ni d'Anisis, ni de Séthos; mais nous retrouvons chez lui, comme chez Hérodote, la dodécarchie et l'avénement de Psammitichus, l'un des douze rois qui devint l'unique, parce qu'il s'était servi d'une coupe d'airain, c'est-à-dire de son casque, pour faire des libations. Entre Psammitichus et Apriès, Hérodote place Nécos et Psammis, que Diodore ne nomme point. Apriès fut détrôné par Ama-

sis, qui régna cinquante-cinq ans, jusqu'à l'époque où le roi de Perse, Cambyse, entreprit de conquérir l'Égypte. Là se trouvait la remarque chronologique dont je vous ai parlé : la comparaison de l'olympiade grecque avec la période de quatre ans terminée chez les Romains par une année bissextile. Wesseling et les éditeurs des Deux-Ponts ont retranché cette note, comme évidemment ajoutée au texte, ainsi qu'Henri Estienne, Rhodomann et Terrasson l'avaient pensé.

Par la nature des faits dont se compose l'histoire de l'ancienne Égypte, par les lacunes qu'y laisse Diodore, par le désaccord qui existe entre ses récits et ceux d'Hérodote, vous pouvez juger, Messieurs, de l'extrême incertitude de cette partie des annales antiques. Ces deux historiens nous ont rendu néanmoins un très-grand service, en recueillant ainsi les traditions qui tenaient lieu d'histoire. Il nous importe de savoir ce qu'on a cru, même pour nous tenir en garde contre les fausses croyances. Diodore nous transmet ce que lui ont appris des livres que nous n'avons plus; et, si sa critique n'est pas toujours rigoureuse, il nous fournit ordinairement toutes les indications nécessaires pour que la nôtre le soit. Sous ce rapport, son premier livre, rapproché d'Hérodote, me paraît être d'une incontestable utilité. Pour le rendre encore plus instructif, il le termine par un exposé des lois et des mœurs de l'Égypte. Il nous montre cette contrée divisée en trente-six nomes ou provinces; les propriétés partagées en trois parties égales, attribuées, l'une aux prêtres, la seconde au trône, la troisième aux militaires; le reste des habitants distribué en trois classes, laboureurs, pasteurs et artisans. Chacune de ces professions se per-

pétue de générations en générations dans les mêmes familles; ordre que Diodore admire, et qui, s'il existait réellement, attestait la lenteur des progrès de l'industrie et l'inactivité du commerce. Trente juges suffisaient à décider tous les procès civils et criminels : ils appliquaient les lois contenues dans huit volumes; ils jugeaient, non sur des plaidoyers, mais sur des pièces écrites. Les lois pénales étaient fort sévères et les supplices barbares; autre symptôme d'une civilisation peu avancée. La polygamie, favorable, selon Diodore, au progrès de la population, était permise, à la condition d'élever chaque enfant jusqu'à l'adolescence, ce qui ne coûtait pas plus de vingt drachmes. Les prêtres enseignaient à leurs propres fils les sciences sacrées et profanes, spécialement l'arithmétique, la géométrie et l'astronomie. Les médecins étaient bien des officiers publics, payés par l'État et non par les malades. Ils devaient, sous peine de mort, suivre invariablement, et quoi qu'il en pût advenir, les règles de leur art établies par les anciens maîtres et consignées dans les livres sacrés. Après quelques détails généralement connus sur le culte des animaux, l'historien décrit les sépultures égyptiennes. Il distingue, ainsi que l'a fait Hérodote, trois différentes manières d'embaumer les morts avec plus ou moins de dépense. Quand un corps doit être inhumé, on annonce qu'il va passer le lac; on place sur le lac une barque gouvernée par un pilote que les Égyptiens appellent *Charon* en leur langue (πρωρεὺς) ὃν Αἰγύπτιοι κατὰ τὴν ἰδίαν διάλεκτον ὀνομάζουσι Χάρωνα. Ceux qui ont des tombeaux à eux y mettent leurs morts dans les places qui les attendent. D'autres les gardent en leurs maisons et po-

sent les cercueils debout contre la muraille. Les Grecs, ajoute Diodore, ont altéré par leurs fictions ce que l'on doit croire de la récompense des bons et de la punition des méchants; tant de fables ont rendu ridicule l'un des plus puissants motifs de bien vivre. Mais, chez les Égyptiens, le discernement du vice et de la vertu n'est pas renvoyé à un tribunal invisible: chaque mort est jugé en présence de tout le peuple, et l'attente d'un jugement semblable contient les vivants dans le devoir.

Notre historien trouve les lois égyptiennes si sages, qu'il ne veut pas négliger d'en faire connaître les principaux auteurs : ce sont deux sages, Mnévès et Sasychès, et quatre rois, Sésostris, Bocchoris, Amasis, et le Perse Darius. Il finit par nommer les Grecs illustres qui ont visité l'Égypte : Orphée, Musée, Mélampe, Dédale, Homère, Lycurgue, Solon, Pythagore. Orphée en a rapporté les orgies et l'enfer mythologique; Mélampe, les fêtes de Bacchus et la fable des Titans; Dédale, l'idée de son labyrinthe; Homère, plusieurs des fictions dont il orne ses poëmes; Lycurgue et Solon, leurs lois; Pythagore, ses symboles, ses nombres et sa métempsycose. Les Égyptiens prétendent même que les plus fameux sculpteurs grecs ont été élevés dans leurs écoles; par exemple, Téléclès et Théodore qui ont fait l'Apollon Pythien qu'on voit à Samos. Téléclès en fit une moitié à Samos, tandis que Théodore faisait l'autre à Éphèse; et les deux moitiés s'ajustèrent si parfaitement entre elles, que toute la figure parut être l'ouvrage d'une seule main. Ceci a donné lieu à des observations critiques, particulièrement à celles que Caylus a insérées dans le Recueil de l'académie des Inscriptions et belles-lettres. Cette discussion

nous entraînerait beaucoup trop loin ; et je me restreindrai à dire, d'après Caylus, que, pour admettre un tel fait, il faut supposer que les deux artistes travaillaient sur un modèle commun, sur des proportions données, et qu'ils faisaient une statue dans le goût égyptien, c'est-à-dire les bras collés le long du corps, une jambe en avant et l'autre en arrière, dans l'attitude de quelqu'un qui se prépare à marcher (1).

Dans notre prochaine séance, Messieurs, nous étudierons le deuxième et le troisième livre de Diodore de Sicile.

(1) En traitant du second livre d'Hérodote (T. VIII, p. 405 et suivantes), M. Daunou avait joint à son travail l'examen du premier livre de Diodore de Sicile, pour rapprocher les récits de ces deux historiens. Cet examen s'est donc présenté ici pour la seconde fois ; mais nous avons cru devoir le conserver, afin de ne pas morceler l'ouvrage de l'historien qui nous occupe en ce moment.

TROISIÈME LEÇON.

EXAMEN DU LIVRE DEUXIÈME. — HISTOIRE ANTIQUE DE L'ASIE. — LES ASSYRIENS. — NINUS. — SÉMIRAMIS. — NINYAS. — LES CHALDÉENS. — LES MÈDES. — LES INDIENS. — LES SCYTHES. — LES AMAZONES. — LES HYPERBORÉENS. — LES ARABES. — EXAMEN DU TROISIÈME LIVRE. — LES ÉTHIOPIENS. — LES LIBYENS. — L'AFRIQUE. — LES HABITANTS DES ILES ATLANTIDES. — BACCHUS.

Messieurs, l'Égypte a été l'unique sujet du premier livre de Diodore de Sicile. Nous y avons vu les origines de ce peuple antique se confondre avec celles de ses dieux : ses croyances mythologiques ont servi d'introduction ou de commencement à son Histoire. Nous avons même vu naître sur les bords du Nil tous les dieux de la Grèce, si pourtant l'historien a bien discerné en effet les traditions égyptiennes, et s'il n'y a pas mêlé quelquefois les idées et les doctrines d'Athènes et de Rome. Il n'a presque rien ajouté aux notions géographiques qu'Hérodote nous avait déjà offertes; il n'a guère plus étendu le tableau des lois et des mœurs. Mais, à beaucoup d'égards, il nous a présenté un autre système d'annales. Il a reculé de deux mille cinq cents ans l'époque de Ménès, de plus de onze mille celle de Mœris ; et ce n'est qu'à Psammitichus, au septième siècle avant notre ère, que sa chronologie se rapproche de celle d'Hérodote. Les motifs de préférer cette dernière vous ont été, Messieurs, autrefois exposés; elle

est susceptible d'être rectifiée; l'autre paraît essentiellement vicieuse. Quant aux événements ou récits historiques, ils sont, de part et d'autre, en fort petit nombre pour de pareils espaces de temps; et plusieurs inspirent peu de confiance, soit à cause de leur invraisemblance naturelle, soit parce que les circonstances n'en sont pas les mêmes dans les deux historiens. Il en est néanmoins sur lesquels ils s'accordent, et qui, par cette raison, paraissent plus admissibles. Telle est la construction des trois grandes pyramides sous les trois rois consécutifs Chemnis qu'Hérodote appelle Chéops, Chéphren et Mycérinus. Toutefois ces trois règnes sont placés par Diodore au dixième et au neuvième siècle avant l'ère vulgaire, et par Hérodote, avec plus de probabilité, au douzième et au onzième. Diodore s'était promis de ne point dépasser, dans ses premiers livres, l'époque de la guerre de Troie, qu'il fixe avec assez de justesse vers le commencement du douzième siècle; mais vous avez vu que son sujet l'a entraîné à descendre déjà jusqu'à la fin du sixième, c'est-à-dire jusqu'au règne d'Amasis en Égypte, et au projet, conçu par le roi de Perse Cambyse, de conquérir cette contrée.

La courte préface du second livre annonce qu'il contiendra l'histoire de l'Asie en commençant par les Assyriens. Diodore ne connaît pas de plus ancien roi d'Assyrie que Ninus. Sans nous rien dire ni de l'origine ni de l'époque de ce prince, il nous raconte immédiatement ses exploits; son alliance avec le roi d'Arabie, Ariéus; la conquête de la Babylonie, de l'Arménie, de la Médie, de l'Asie entière, excepté la Bactriane et les Indes. Pour tracer sommairement le cours des triomphes de Ninus, Diodore emprunte de Ctésias une

nomenclature géographique qui comprend, sauf l'Europe occidentale, presque tout le monde connu avant Alexandre. Vous vous souvenez, Messieurs, de tous les pays que nous avons vus, dans notre dernière séance, tomber au pouvoir de Sésostris : les voilà qui fléchissent tous, y compris l'Égypte elle-même, sous les armes de Ninus. De retour en Assyrie, le vainqueur bâtit Ninive, cité qu'aucune autre n'égale en grandeur et en magnificence. Ses murs ont cent pieds de haut, et trois chariots peuvent rouler de front sur leur épaisseur; ils sont fortifiés de mille cinq cents tours, dont chacune s'élève à deux cents pieds. Sémiramis, exposée le jour de sa naissance au milieu des rochers voisins du lac d'Ascalon, mais sauvée et nourrie par des colombes, recueillie et élevée par le berger Simma, frappa de l'éclat de sa beauté un courtisan appelé Onnès, qui l'épousa, et en eut deux enfants, Hyapate et Hydaspe. Onnès fut obligé de la quitter pour suivre le grand roi Ninus, qui conduisait contre la Bactriane une armée de dix-sept cent mille hommes d'infanterie, deux cent dix mille de cavalerie, et dix mille six cents chars armés de faux. Le siége de Bactres traînant en longueur, malgré cette multitude d'assiégeants, le mari de Sémiramis voulut la revoir et l'envoya chercher. Elle vint sous un habit ambigu, et tel qu'on ne pouvait deviner si elle était homme ou femme. Arrivée, elle examina l'état du siége et de la place; et soudain, prenant avec elle quelques soldats accoutumés à grimper sur les rochers, elle pénétra dans la citadelle, dont elle s'empara sans obstacle. Ninus, admirant ce succès, résolut d'épouser l'héroïne, qui avait autant de charmes que de valeur; et, en effet, il la fit reine, après que Onnès,

qui n'y pouvait consentir, se fut pendu de désespoir. Ninus ne survécut qu'autant qu'il fallait pour laisser un fils nommé Ninyas. Sémiramis, après avoir magnifiquement enseveli Ninus, régna en sa place et bâtit Babylone. On avait admiré Ninive, ce fut bien une autre merveille. Le circuit de Babylone était de trois cent soixante stades, ou, selon quelques-uns, de trois cent soixante-cinq, autant que de jours dans l'année. Hérodote nous a dit quatre cent quatre-vingts; et, selon ces divers nombres et les différentes évaluations des modernes, Babylone avait huit à quinze lieues de tour, ou même vingt-quatre selon Rollin. « Je rapporte les choses, dit Rollin, telles que je « les trouve dans les auteurs anciens, et M. Prideaux le « fait comme moi; mais je ne laisse pas de croire qu'il y « a beaucoup à rabattre de l'étendue immense qu'ils don- « nent à Babylone aussi bien qu'à Ninive. » Un pont jeté sur l'Euphrate, à l'endroit le plus étroit, avait cinq stades de longueur, quoique la plus grande largeur de ce fleuve ne soit que d'un stade suivant Strabon. Ce qu'il y a de plus fort, c'est que le mur qui environnait immédiatement la citadelle surpassait en longueur (μῆκος) les deux murs extérieurs dans lesquels il était renfermé. Ici les éditeurs ont jugé indispensable de rectifier les nombres portés dans les manuscrits; et Terrasson observe que cela ne suffit pas, qu'il faut de plus changer μῆκος, longueur, en ὕψος, hauteur. Il y aurait assurément bien d'autres corrections à faire à toute cette description des murs, des tours, des quais, des palais, des temples et des jardins, pour la rendre vraisemblable. Diodore l'emprunte à Ctésias, qu'il contredit pourtant quelquefois, et à l'historien d'Alexandre, Clitarque, dans lequel il a plus de confiance. Un tem-

ple fut élevé au milieu de Babylone, à Jupiter, que les Assyriens nomment Bélus. Cet édifice ayant été ruiné de fond en comble, Diodore nous prévient qu'il n'en pourra rien dire de très-exact; mais il était d'une hauteur prodigieuse, et servait aux observations astronomiques des Chaldéens. Sémiramis avait placé sur le faîte de ce temple trois statues d'or massif, qui représentaient Jupiter, Junon et Rhéa; Jupiter avait quarante pieds de haut. On prétend, on démontre, dit Rollin, que la tour qui s'élevait du milieu de cet édifice surpassait beaucoup en hauteur la plus grande des pyramides d'Égypte; et c'est ce qui donne lieu de croire, comme Bochart l'assure, que c'est la même qui fut bâtie lors de la confusion des langues. Deux millions d'ouvriers furent employés en ces diverses constructions et les achevèrent dans le cours d'une année.

Après avoir bâti Babylone et d'autres villes, Sémiramis entreprit des expéditions guerrières contre les Mèdes, les Perses, les Libyens, les Éthiopiens, qui tous avaient été déjà subjugués par Ninus, mais qu'apparemment il fallait soumettre de nouveau. Toutefois notre historien ne raconte aucun combat livré à ces peuples par la reine. Il nous la montre parcourant son vaste empire, laissant partout des monuments de sa magnificence, changeant les montagnes en plaines, creusant des canaux, ouvrant de grandes routes, bâtissant des cités et des palais. Elle régnait en pleine paix, lorsque ayant ouï dire que les Indiens étaient la plus grande nation de l'univers, qu'ils occupaient un très-beau pays, et qu'ils paraient superbement leurs éléphants, elle résolut, dans sa sagesse, de leur déclarer la guerre, quoiqu'ils ne lui eussent fait nulle offense, ajoute

Diodore lui-même. Elle employa trois ans à équiper une flotte et une armée, qui se trouva être de trois millions d'hommes d'infanterie, outre cinq cent mille cavaliers, cent mille chariots, cent mille hommes montés sur des chameaux et armés d'épées de six pieds de long. Elle avait fait faire, de plus, on ne sait combien de faux éléphants, avec les peaux de trois cent mille bœufs noirs. Dans chacune de ces machines, dont la construction ne nous est pas très-bien expliquée, il y avait un homme qui la faisait mouvoir. Les ouvriers occupés à fabriquer ces éléphants avaient travaillé en secret, dans une enceinte murée de toutes parts, de peur que l'artifice ne se divulguât et ne parvînt aux oreilles des Indiens. Stabrobate régnait dans l'Inde : il rassembla des troupes bien plus nombreuses que celles de la reine d'Assyrie, à laquelle il signifia que, puisqu'elle venait l'attaquer sans qu'il lui eût fait aucun tort, elle ne tarderait point à se repentir d'une agression aussi folle qu'injuste. Il la prévenait qu'aussitôt qu'il l'aurait vaincue, il la ferait mettre en croix, et joignait à ces menaces des traits satiriques sur les mœurs un peu libres de la souveraine d'Assyrie. Elle fut néanmoins victorieuse, dans un premier combat naval au milieu du fleuve Indus; elle fit cent mille prisonniers. Une bataille plus décisive s'engagea sur terre, où elle eut d'abord l'avantage; ses faux éléphants effrayèrent, par leurs formes monstrueuses et par l'odeur de leurs cuirs de bœufs, la cavalerie indienne; mais ils ne soutinrent pas longtemps le choc des éléphants véritables que Stabrobate dirigea contre eux. L'armée assyrienne fut mise en déroute, et Sémiramis s'enfuit blessée au bras et au dos par le roi de l'Inde; elle avait perdu les deux

tiers de son armée, c'est-à-dire, pour ne parler que de l'infanterie, quatorze cent mille hommes. Quand elle eut regagné ses États, son fils Ninyas lui tendit des embûches, ce qui ne la surprit pas, parce que l'oracle de Jupiter Ammon le lui avait prédit. Ayant cédé la couronne, elle disparut; quelques-uns disent que, changée en colombe, elle s'envola avec une troupe de ces oiseaux, qui était venue se placer sur son palais. Elle était parvenue à l'âge de soixante-deux ans, et en avait régné quarante. Certains auteurs ne font de Sémiramis qu'une courtisane, qui, ayant séduit par ses attraits le roi d'Assyrie Ninus, conspira contre lui, le détrôna, et se signala par des actions hardies. Diodore rapporte cette tradition, et paraît la trouver aussi plausible qu'une autre.

Ninyas lui succéda, et n'imita point son activité. Plongé dans la mollesse, il ne se laissait voir qu'à ses concubines et à ses eunuques. On ne l'en révérait pas moins : c'était un dieu invisible, dont personne n'osait médire, et qui prétendait pourvoir, du sein des voluptés, au bonheur de ses États. Ses successeurs se conduisirent de même durant trente générations. Le dernier fut Sardanapale, avec lequel finit la monarchie assyrienne, après avoir subsisté mille trois cent soixante ans, selon le calcul de Ctésias. Diodore dépasse encore ici l'époque de la guerre de Troie; car il dit que Priam eut pour allié Teutamus, vingtième roi d'Assyrie après Ninyas, dixième avant Sardanapale. Celui-ci s'habillait, se parfumait et se fardait comme une femme. Arbace, général des troupes de Médie, se ligua avec Bélésys, prêtre et devin fort accrédité à Babylone. Ils soulevèrent les Mèdes, les Perses, les Arabes et les





Babyloniens : ces quatre nations formèrent une armée de quatre cent mille hommes, qui se rassembla à Ninive. Arbace et Bélésys perdirent trois batailles, et gagnèrent la quatrième. Le roi, pour ne pas tomber entre leurs mains, dressa, au milieu de son palais, un immense bûcher, où il fut consumé avec ses femmes, ses eunuques et ses trésors. Arbace, proclamé roi, transporta le siége de l'empire à Ecbatane. Avant d'entamer l'histoire de ce nouveau royaume, Diodore s'arrête à des considérations sur les Chaldéens : ils descendent des plus anciennes familles de Babylone; ils imitent la manière de vivre des prêtres d'Égypte. La divination et l'astronomie sont les principaux objets de leurs études; leur philosophie traditionnelle enseigne que la matière existe de toute éternité; que, n'étant point engendrée, elle n'est pas corruptible; que l'ordre admirable du monde vient d'une intelligence divine; que les phénomènes célestes et terrestres sont les effets, non d'un mouvement fortuit, non d'un enchaînement nécessaire, mais de la sagesse et de la puissance des dieux. Ils distinguent, dans le ciel, cinq astres, qu'ils appellent interprètes: Cronus, Arès, Aphrodite, Hermès et Zéus (c'est-à-dire Saturne, Mars, Vénus, Mercure et Jupiter). Ces astres, par leur lever, par leur coucher, par leur couleur, annoncent l'avenir, avertissent des variations qu'éprouvera l'atmosphère : vents, pluies et chaleurs. Ils commandent à trente étoiles ou dieux conseillers, dont la moitié regarde ce qui est au-dessous de la terre, et l'autre observe à la fois les actions des hommes et ce qui se passe dans le ciel. De dix jours en dix jours, une de ces étoiles est envoyée par les planètes de l'hémisphère supérieur à l'inférieur, et une autre de

l'inférieur au supérieur; vicissitude établie de tout temps, et qui doit durer à jamais. Les Chaldéens comptaient en outre douze dieux, qui président chacun à un mois de l'année ou à un signe du zodiaque. Le soleil, la lune et les cinq planètes passent par ces douze signes; le soleil les parcourt en un an, la lune en un mois. Hors du zodiaque sont vingt-quatre autres constellations : douze septentrionales et douze méridionales; les unes dominent sur les vivants et les autres sur les morts. Les Chaldéens savent que la lune n'a qu'une lumière empruntée, et que ses éclipses viennent de ce qu'elle entre dans l'ombre de la terre; mais ils n'ont qu'une théorie imparfaite des éclipses du soleil, et ne savent pas les prédire : en revanche, ils déduisent de leurs connaissances astronomiques un très-grand nombre de prophéties sur tous les genres d'affaires publiques et privées. Leurs observations remontent à quatre cent soixante-treize mille ans avant Alexandre. Diodore s'excuse de ces détails, comme d'une digression. C'est peut-être encore la partie la plus instructive de son second livre.

En revenant aux Mèdes, il compare les récits divers d'Hérodote et de Ctésias. Hérodote, dit-il, qui vivait du temps de Xerxès, raconte que les Assyriens, après que leur empire eut duré cinq cents ans seulement (et non mille quatre cents), furent subjugués par les Mèdes; que ceux-ci commencèrent par se gouverner démocratiquement; qu'ensuite ils conférèrent le pouvoir royal à un citoyen vertueux nommé Cyaxare, qui leur soumit les peuples voisins, et dont les descendants occupèrent le trône jusqu'à Astyage que Cyrus vainquit. La vérité est que, dans Hérodote, ce n'est point Cyaxare, mais Déjocès qui est le premier roi des Mèdes; et c'est

un exemple des citations inexactes de Diodore. Du reste, ce dernier historien annonce qu'il racontera plus au long ces événements dans un autre livre de son ouvrage; mais ce livre est l'un de ceux que nous avons perdus. Il continue en disant que Ctésias, quoique postérieur à Hérodote, a dû être mieux instruit, parce qu'il a vécu dix-sept ans à la cour d'Artaxerce, et qu'il a visité les archives de la Perse. Ctésias donc assure qu'après la destruction de l'empire d'Assyrie, Arbace devint roi des Mèdes; qu'il régna vingt-huit ans; qu'après lui le trône fut successivement occupé cinquante ans par son fils Maudace, trente par Sosarme, cinquante par Artycas, vingt-deux par Arbiane, quarante par Artée, sous lequel s'alluma une guerre sanglante entre les Mèdes et les Cadusiens. Après Artée, Artynès régna vingt-deux ans, puis Astibaras quarante, et enfin Aspadas, que les Grecs appellent Astyage. Nous avons préféré à cette chronologie celle d'Hérodote, qui présente moins de noms et plus de faits depuis Arbace jusqu'à Cyrus, ou entre l'an 747 avant J. C., ouverture de l'ère de Nabonassar, et l'année 561. La liste de Ctésias et de Diodore amène des embarras inextricables : elle oblige à remonter de près de deux siècles l'époque d'Arbace; elle jette une obscurité profonde dans les annales des Mèdes, et auparavant des Assyriens. Ces articles du second livre de Diodore ont beaucoup nui à la science des temps et à celle des faits.

Comme il a parlé des Indiens à propos de Sémiramis, il croit utile de donner une idée de leur pays, de leur histoire et de leurs mœurs. L'Inde est, selon lui, un quadrilatère : les côtés qui regardent l'orient et le midi sont les bords d'une vaste mer; à l'ouest coule le fleuve

Indus; au nord s'élève le mont Hémode, au delà duquel habitent les Saces, peuple scythe. On ne connaît point de pays plus méridional que l'Inde; quelquefois le style d'un cadran horizontal ne donne point d'ombre à midi. On y voit de très-hautes montagnes, couvertes d'arbres et de fruits; des plaines fertiles, coupées par des rivières; beaucoup d'éléphants, plus beaux que ceux de la Libye; des hommes plus grands, plus forts et plus ingénieux qu'ailleurs. La terre, deux fois féconde en chaque année, recèle d'autres richesses, des mines d'or, d'argent et de fer. Les Indiens racontent que Bacchus entra chez eux à la tête d'une armée puissante; que, pour la sauver des maladies que l'excès de la chaleur commençait à répandre dans ses rangs, il la conduisit sur les montagnes en un lieu appelé Méros, Μηρός, mot qui, en grec, signifie cuisse. Voilà, selon Diodore, l'origine de la fable qui dit que Bacchus a été conservé dans la cuisse de Jupiter. Bacchus enseigna aux Indiens l'agriculture, l'art de faire du vin, et le culte des dieux. Il leur donna des lois, leur bâtit des villes, et par tant de bienfaits mérita les honneurs divins. Son règne dura cinquante-deux ans; ses descendants occupèrent le trône, jusqu'à l'abolition de la royauté et l'établissement de la démocratie. Ce peuple prétend aussi qu'Hercule est né dans son sein; qu'il a purgé de monstres la terre et les mers; qu'il a eu de plusieurs femmes des fils et une fille, entre lesquels il a partagé ses États. Ce héros a pour attributs, dans l'Inde comme en Grèce, une massue et une peau de lion; il a fondé des villes et particulièrement Palibothra. Mais presque toutes, ainsi que celles qu'avait bâties Bacchus, secouèrent le joug des rois; cependant Alexandre trouva encore

quelques monarques dans cette contrée. Quoique l'égalité des hommes y soit un dogme philosophique et la principale base des lois, la population est divisée en sept classes, tellement distinctes et immuables, qu'aucun individu ne peut quitter celle où il est né pour s'établir ou se marier dans une autre. La première est celle des philosophes, qui, n'exerçant aucune fonction publique, ne commandant et n'obéissant à personne, président aux sacrifices, aux funérailles, et prophétisent, au commencement de chaque année, les pluies, les sécheresses, les vents et les maladies. Ensuite les laboureurs, les pasteurs, qui sont en même temps chasseurs, et les ouvriers forment trois classes laborieuses; la cinquième est celle des soldats; les deux autres se composent d'officiers publics, l'une d'inspecteurs locaux, désignés ici par le nom d'éphores, et la dernière de conseillers ou sénateurs, qui exercent les grandes fonctions administratives et judiciaires. Voilà ce que Diodore sait de l'Inde : il en connaît mal la configuration géographique; mais les notions qu'il a recueillies sur les traditions et les institutions de ce pays ne sont point à négliger. Hérodote est moins instructif que lui sur cette matière.

Au nord de l'Inde, Diodore a placé des Scythes, dont le nom vient, dit-on, de Scythès, fils de Jupiter et d'une mère moitié femme et moitié serpent. Dans la série de ses descendants, on distinguait deux frères, Palus et Napès, qui partagèrent entre eux la Scythie : de là deux grandes races de Scythes, les Palusiens et les Napésiens. Ils étendirent leurs conquêtes d'une part jusqu'en Thrace, de l'autre jusqu'au Nil, et se multiplièrent tellement qu'il a fallu plusieurs noms pour distinguer

leurs différentes tribus, Massagètes, Arimaspes, Sauromates, etc. Leurs femmes vont à la guerre comme les hommes; quelques-unes ont régné avec éclat : telle fut celle qui vainquit Cyrus, le prit et le fit mettre en croix. C'est à ce petit nombre de notions que Diodore de Sicile réduit l'article des Scythes : Hérodote a consacré à cette nation presque tout son quatrième livre, que nous avons examiné l'an dernier (1). Diodore toutefois comprend parmi les Scythes ces Amazones, qui, dit-il, se rendirent maîtresses d'une grande partie de l'Europe et de l'Asie. Leur reine avait contraint les hommes de travailler à la laine, et ordonné d'estropier tous les enfants mâles, pour les rendre incapables de porter les armes. Elle fonda une ville à l'embouchure du Thermodon; et, après une longue suite d'exploits glorieux, elle périt dans une bataille. Sa fille, qui lui succéda, conquit une partie de l'Asie, éleva des temples somptueux, institua des sacrifices en l'honneur de Mars et de Diane. Dans la suite des temps, un des travaux d'Hercule fut d'enlever le baudrier de l'Amazone Hippolyte. Il la prit vivante, et ruina la puissance de ces femmes guerrières. Au siége de Troie cependant, on voit encore Penthésilée combattre parmi les Troyens, tuer des Grecs et périr de la main d'Achille. Mais c'est le dernier trait de l'histoire de ces Amazones; elles ont disparu depuis, si bien que leurs exploits paraissent aujourd'hui fabuleux, dit notre auteur. Hérodote ne s'était guère arrêté à ce peuple d'héroïnes que pour rapporter ce qu'on disait de leurs mariages avec les Scythes. Strabon nie leur existence; mais Pline, Plutarque et la plupart des anciens pensent que le fond

(1) T. IX, p. 39 et suiv.

de leur histoire peut avoir quelque réalité. Diodore ne veut pas quitter le nord sans parler des Hyperboréens. Le terroir de leur île est excellent : il produit des fruits de toute espèce; il fournit deux récoltes par an. Latone y naquit; c'est pourquoi ces insulaires révèrent particulièrement son fils Apollon. Ils sont tous, en quelque sorte, prêtres de ce dieu, et ne cessent de lui chanter des hymnes. Ils lui ont consacré leur ville, qui est peuplée de poëtes et de musiciens. Leurs anciennes communications avec les Grecs, surtout avec les Athéniens et les Déliens, sont attestées par des inscriptions. Chez eux, la lune paraît voisine du globe terrestre, et laisse voir ses montagnes. Tous les dix-neuf ans, mesure du cycle lunaire, Apollon descend dans l'île des Hyperboréens, y joue de la lyre et danse chaque nuit, depuis l'équinoxe du printemps jusqu'au lever des Pléiades. La dignité royale, à laquelle est joint le pontificat suprême, est possédée par les Boréades, descendants du vent Borée; la succession au trône, dans cette maison, n'a point encore été interrompue. Cette fable inventée, à ce qu'il semble, par le poëte Olen, s'est fort répandue durant les trois derniers siècles avant notre ère vulgaire.

Diodore redescend en Asie, et s'occupe des Arabes : il distingue par le nom de Nabaséens ceux qui habitent, à l'orient, un pays aride et désert, brigands qui vivent de pillage, et qui ont résisté à tous les conquérants, Assyriens, Mèdes, Perses et Macédoniens. A cette affreuse solitude confine l'Arabie Heureuse, fertile en plantes aromatiques. Les vapeurs mêmes que la terre y exhale ressemblent à la fumée de l'enceus qu'on brûle sur les autels. Le soleil y pénètre les cristaux de sa lumière,

imprime au marbre son éclat, et revêt les oiseaux des plus vives couleurs. Une troisième Arabie, plus enfoncée dans les terres, est habitée par des pasteurs nommés Scénites, parce qu'ils vivent sous des tentes. Ce pays est coupé par de belles rivières qui forment en divers endroits de grands lacs. On y trouve plusieurs espèces de chameaux, dont l'une fournit du lait et une viande bonne à manger. Les autres servent aux transports, et s'emploient aussi à la guerre. Pour terminer son second livre, Diodore donne un abrégé de la relation du voyage d'Iambule en Arabie, en Éthiopie et dans une île fameuse de l'Océan méridional. Après quatre mois d'une navigation périlleuse, Iambule et son compagnon arrivèrent à une île de forme ronde, qui avait cinq mille stades de circuit. Ils y furent parfaitement accueillis par les habitants, qui tous avaient six pieds de haut, et des traits d'une beauté parfaite, un corps admirablement proportionné, et une vigueur inouïe. Leurs os se pliaient à volonté et reprenaient leur situation ordinaire, comme les parties nerveuses. Leur langue, fendue dans sa largeur, était double jusqu'à la racine; ce qui leur donnait la faculté de tenir à la fois deux conversations; d'imiter les chants ou les cris de tous les oiseaux, de tous les animaux; de proférer tous les sons imaginables. L'île est sous l'équateur, à l'abri des froids rigoureux et des chaleurs excessives; c'est un automne éternel; les jours sont égaux aux nuits durant toute l'année; il n'y a point d'ombre à midi; tous les fruits croissent sans culture, et les insulaires vivent rassemblés en des prairies où rien ne leur manque. Ils sont habiles dans toutes les sciences, spécialement en astrologie. Les lignes de leur écriture sont de haut en bas;

et ils n'y emploient que sept caractères, mais dont chacun est susceptible de quatre positions différentes; ce qui donne vingt-huit lettres. Leur vie moyenne est de cent cinquante ans; et la plupart arrivent à ce terme sans avoir essuyé de maladie. Une de leurs lois condamne à la mort tout enfant qui naît estropié et tout adulte qui le devient. Ils ne connaissent aucun lien domestique; ils ne forment ensemble qu'une seule famille. Entre les animaux de cette île, on en remarque un dont le corps presque sphérique est chargé d'une croix jaune, en forme d'X. A chacune des extrémités de cet X, il y a un œil et une bouche, et, sous le corps, plusieurs pieds qui se meuvent dans tous les sens. On nourrit avec soin de très-grands oiseaux, sur le dos desquels on place, l'un après l'autre, tous les enfants de l'île, qu'ils enlèvent au plus haut des airs. Tout enfant qui ne soutient pas sans frayeur la rapidité de ce vol est retranché de la société, comme n'ayant pas la force nécessaire pour traverser les vicissitudes de la vie. C'est la loi aussi qui oblige les vieillards de mourir à l'âge précis de cent cinquante ans. Parvenus à ce terme, ils s'étendent sur une certaine herbe, et y tombent insensiblement dans un doux sommeil, dont ils ne se réveillent plus. La mer qui environne l'île a un flux et reflux très-marqué; mais l'eau en est douce comme celle d'une fontaine. Iambule prévient que, bien qu'il emploie le terme d'île au singulier, il parle d'un groupe de sept îles, mais que leur rapprochement, et l'empire des mêmes lois, des mêmes mœurs, autorise à prendre pour une seule. Il ne veut pas oublier de dire qu'elle est pleine de serpents d'une grandeur démesurée, mais qui ne font aucun mal aux hommes, et dont la chair est

excellente à manger. La première divinité de ces insulaires est le soleil; ils adorent aussi l'air et tous les corps célestes. Lorsque Iambule et son compagnon eurent passé sept ans dans ce merveilleux pays, ils furent condamnés à en sortir comme gens de mauvaise vie; or, Diodore ne dit pas si c'était justement ou sans raison. Ils réparèrent la petite barque qui les avait amenés, prirent des provisions, voguèrent quatre mois, et vinrent échouer sur les côtes de l'Inde, où périt le compagnon d'Iambule. Pour lui il eut le bonheur de regagner la Grèce, et d'y composer le récit que Diodore vient de nous transmettre. Vous voyez, Messieurs, que les anciens voyageurs possédaient déjà, à un assez haut degré, le talent de l'invention. Lucien dit que la narration d'Iambule n'est évidemment qu'un tissu de mensonges, mais qu'on la trouve pourtant amusante; et ce serait porter loin la complaisance que de rechercher quelle est l'île désignée dans ce roman; cependant les commentateurs de Diodore n'ont pas manqué d'y reconnaître la Taprobane, aujourd'hui Ceylan; et, en effet, la position conviendrait assez, quoique Ceylan ne soit pas tout à fait sous l'équateur, et qu'il n'y ait pas moyen de la diviser en sept îles, ni de croire avec Terrasson que les six autres soient des îles Maldives, ou de la Sonde; car il y a plus de distance que n'en comportent les circonstances du récit d'Iambule.

« Le premier de mes deux livres précédents, dit « notre historien en commençant le troisième, contient « les antiquités de l'Égypte, l'histoire de ses dieux et « de ses anciens rois. J'y ai raconté les merveilles du « Nil; j'ai décrit le pays, j'ai parlé des plantes qui y « croissent, des animaux qui y vivent, des lois qu'on y

« observe. Mon second livre a présenté l'histoire des « Assyriens et des autres peuples de l'Asie. J'ai surtout « détaillé avec soin ce qui concerne la naissance et la « fortune de Sémiramis, la magnificence avec laquelle « elle construisit Babylone et plusieurs autres villes, « enfin son expédition dans les Indes. J'ai fait mention « des Chaldéens et de leurs observations astronomi- « ques. De là passant à l'Arabie, j'en ai rapporté les « singularités les plus curieuses. J'ai donné une idée « du gouvernement des Scythes, des Amazones et des « Hyperboréens. Afin de suivre l'ordre que je me suis « tracé, je vais, dans ce troisième livre, faire connaître « les Éthiopiens, les Libyens et les habitants des îles « Atlantides. »

Les Éthiopiens se disent les plus anciens des hommes. Ils sont autochthones, nés dans le pays; et, puisqu'on les voit situés sous la route du soleil, il est probable qu'ils sont sortis les premiers du sein de la terre. Car, poursuit l'auteur, si la chaleur du soleil combinée avec l'humidité de la terre donne la vie à la terre elle-même, il faut bien que les lieux les plus voisins de l'équateur aient produit plus tôt que les autres des êtres vivants; aussi les Éthiopiens se vantent-ils d'avoir inventé le culte des dieux, les fêtes, les sacrifices. Qu'ils soient les plus religieux des mortels, et les plus agréables aux divinités, Homère leur rend ce témoignage, quand il peint Jupiter et tous les dieux allant en Éthiopie, pour assister aux solennités qu'on y célèbre en leur honneur. C'est pour cela que ce peuple n'est jamais tombé sous la domination d'un prince étranger; qu'il a conservé sa liberté; que l'armée de Cambyse n'a jamais pu le soumettre; que Sémiramis

y renonça ; que Bacchus et Hercule, parcourant la terre, s'abstinrent de toute entreprise sur la seule Éthiopie. Les Égyptiens ne sont qu'une colonie éthiopienne, conduite et fondée par Osiris. L'Égypte même n'existait pas encore ; la mer en couvrait la surface ; son sol ne s'est formé que du limon d'Éthiopie, entraîné par le Nil. Ce fleuve éthiopien a fait l'Égypte ; et la première de ces contrées a donné à la seconde des dieux, des rois, des prêtres, des lois et des arts. Pour mieux exposer ces prétentions des Éthiopiens, Diodore a souvent l'air de les énoncer comme ses propres opinions ; mais sans doute il ne fait que les raconter, autrement il contredirait trop expressément ce qu'il nous a dit dans son premier livre. Ici donc il paraît attribuer à l'Éthiopie l'invention de l'écriture hiéroglyphique. Ces caractères, dit-il, ressemblent les uns à différentes espèces d'animaux, les autres à des membres humains, plusieurs à des instruments mécaniques. Cette écriture se compose non de lettres et de syllabes représentant les sons, mais d'un long enchaînement de figures, qui expriment les idées, et dont la signification s'est gravée, par un long usage, dans la mémoire. Par des métaphores naturelles, l'image d'un milan exprime la promptitude ; celle d'un crocodile, la méchanceté ; un œil, la vigilance et la justice ; une main droite ouverte, l'abondance ; une main gauche fermée, l'économie. Ce sont là, Messieurs, les seules notions que Diodore nous donne des hiéroglyphes, c'est-à-dire des plus difficiles énigmes que nous ait laissées l'antiquité.

Il nous raconte ensuite comment on procédait, chez les Éthiopiens, à l'élection des rois. Les prêtres choisissaient, dans leur ordre, les personnages les plus

révérés et les disposaient en rond. Dans ce cercle entrait un prêtre, qui se mettait à sauter comme un dieu ivre; en sautant, il portait au hasard la main sur un des candidats circulairement rangés; et celui qu'il avait désigné ainsi était proclamé souverain, au nom de la divine Providence. Les prêtres conservaient sur ce roi un tel pouvoir, qu'il ne tenait qu'à eux, quand la fantaisie leur en prenait (ἐπειδὰν ἐπὶ νοῦν αὐτοῖς ἔλθῃ), de lui dépêcher un courrier pour lui ordonner de mourir à l'instant même, attendu que tel était le bon plaisir des dieux immortels. Les anciens rois s'étaient soumis à ce régime sans autre contrainte que leur propre superstition. Mais, dans la suite, la philosophie des Grecs, ce progrès des lumières qui fait toujours tant de mal, abolit en Éthiopie cet usage antique et sacré. Un prince, qui régnait au temps de Ptolémée Philadelphe, au lieu d'obéir à la sentence sacerdotale, s'en vint avec son armée attaquer le temple et la forteresse des prêtres, les extermina et institua un nouveau culte. Une autre coutume éthiopienne s'est plus longtemps maintenue : elle consistait en ce que les courtisans se donnaient à eux-mêmes les maladies, les infirmités, les défauts corporels du prince : quand un œil lui suffisait, ils rougissaient d'en avoir deux; même il n'était pas rare de les voir mourir avec leur souverain.

Les Éthiopiens sauvages, enfoncés dans l'Afrique, ont la peau noire, le nez camus, les cheveux crépus : ils sont féroces, moins par tempérament que par affectation. Le Soleil, la Lune et l'Univers sont les trois grands dieux de l'Éthiopie : mais on y révère aussi Isis, Pan, Jupiter, Hercule. Quelques habitants de ce pays sont athées; on les distingue par l'habitude qu'ils ont, quand

le soleil se lève, de s'enfuir dans leurs marais en blasphémant contre lui. Diodore nous avertit que, pour rédiger cet exposé, il a consulté les meilleurs auteurs, non ceux qui s'en rapportent à de fausses traditions ou imaginent eux-mêmes des fables, mais Agatharchide en son second livre de l'Asie, Artémidore d'Éphèse en son huitième livre de la géographie, et des écrivains originaires d'Égypte. D'ailleurs, dans le cours de ses propres voyages, il s'est souvent rencontré avec des prêtres égyptiens et des ambassadeurs d'Éthiopie : il a soigneusement recueilli, conféré ce qu'il leur a entendu dire; leurs conversations et les livres lui ont fourni les détails dont il compose cette partie de son ouvrage.

Il nous serait, Messieurs, fort peu profitable de le suivre dans les descriptions particulières qu'il fait de plusieurs petits peuples africains ou asiatiques qu'il appelle Ichthyophages, Chélénophages, Rhizophages, Hylophages, Spermatophages, Struthophages, Acridophages, c'est-à-dire mangeurs de poissons, de tortues, de racines, de branches d'arbres, de semences, d'autruches et de sauterelles. Ce sont des notions d'un mince intérêt, souvent incertaines et quelquefois incohérentes. Les éditeurs et les traducteurs ont été obligés d'en transposer plusieurs pour établir plus de liaison dans le texte. L'article des Troglodytes est l'un des plus étendus : les Grecs les qualifient nomades, parce qu'ils passent leur vie à garder des troupeaux. Ils sont divisés en tribus, dont chacune a son roi. Pendant tout le temps que les vents étésiens soufflent et amènent des pluies, ils ne se nourrissent que de lait et de sang qu'ils mêlent ensemble. Jamais ils ne mangent que les plus vieux ou les plus malades de leurs bestiaux. Ils sont circoncis

comme les Égyptiens. Ceux que la vieillesse rend incapables de mener paître les troupeaux, s'étranglent avec une queue de bœuf; s'ils y manquent, chacun a le droit de leur passer une corde autour du cou, et de les délivrer de la vie. La loi ordonne également la mort de quiconque a perdu un membre ou contracté quelque maladie incurable. On ne voit ainsi chez les Troglodytes que des hommes sains, bien faits et robustes, dont aucun n'est âgé de plus de soixante ans. L'historien, prévoyant que ces étranges façons de vivre paraîtront incroyables à certains lecteurs, explique à quel point la différence des climats varie les usages et diversifie les mœurs. On ne sent point les rigueurs du pays natal: le plus affreux a de tels charmes qu'on aimerait mieux mourir que de l'abandonner pour un plus florissant. C'est ce qu'Ovide, peu de temps après Diodore de Sicile, exprimait par ces vers :

Nescio qua natale solum dulcedine captos
  Ducit, et immemores non sinit esse sui.
Quid melius Roma? Scythico quid frigore pejus?
  Huc tamen ex illa barbarus urbe fugit.

Du reste, les explications de Diodore ne sont point à l'abri de toute critique; et l'on peut craindre qu'il n'observe pas bien les effets, quand on le voit si mal raisonner sur les causes : il suppose, par exemple, que la chaleur condense l'air, et dit qu'à midi les Troglodytes ne peuvent plus se voir les uns les autres, parce qu'un soleil brûlant épaissit l'air qui les environne (διὰ τὴν παχύτητα τῆς περὶ τὸν ἀέρα πυκνώσεως). Peut-être néanmoins veut-il parler des vapeurs que la chaleur extrême fait sortir de la terre, et qui peuvent en effet troubler la vue. Après avoir décrit des chasses d'éléphants, de

taureaux sauvages et de serpents, il parle d'un animal de cette dernière espèce qui fut amené à Ptolémée Philadelphe, comme le plus monstrueux qu'on eût encore vu. On l'apprivoisa en le faisant jeûner; on le montrait aux étrangers; et tant de témoins oculaires l'ont dépeint, qu'il serait déraisonnable de traiter de fictions ce que les Éthiopiens disent de l'énorme grandeur de quelques-uns de leurs serpents : il en est, disaient-ils, qui avaient des bœufs, et qui se battent contre des éléphants. Pline fait mention d'un serpent qui arrêta une armée romaine sur les côtes septentrionales de l'Afrique. Il y a là de l'exagération sans doute. Mais il paraît bien constaté, dit M. de Lacépède, que le devin jouit d'une force assez grande pour renverser d'un seul coup de sa queue l'homme le plus robuste, et qu'il dévore quelquefois des chèvres, des porcs-épics, des cerfs, des taureaux.

On a donné le nom d'Ophiodès à une île du golfe Arabique, pleine de serpents horribles, et que les rois d'Alexandrie sont néanmoins parvenus à rendre habitable. Ils en tirent la topaze, pierre transparente, et qui a la couleur de l'or. Son éclat, affaibli durant le jour, resplendit dans les ténèbres de la nuit. Diodore franchit ce golfe, et pénètre dans l'Arabie, qu'il a déjà parcourue et décrite en son second livre; c'est un défaut de méthode, d'autant moins excusable, que l'auteur n'ajoute rien de très-intéressant aux notions qu'il a données. Toutefois il nous fait remarquer de plus la ville de Saba, bâtie sur le penchant d'une montagne et capitale de l'Arabie Heureuse; le sceptre y est héréditaire dans une seule famille. Il est défendu au roi de sortir de son palais; s'il s'en avisait, les peu-

ples ne manqueraient pas de le lapider, ainsi que l'ordonne un ancien oracle. Ces Arabes surpassent en richesses toutes les nations barbares ou policées. Ils vendent à des prix exorbitants toutes leurs marchandises, et amassent ainsi à Saba des monceaux d'or et d'argent, outre une immense quantité de vases et de meubles formés de ces deux métaux. Les péristyles de leurs maisons sont revêtus d'or, et les colonnes portent des statues d'argent massif. En parlant de la mer des Indes, l'historien dit qu'aucune des étoiles de la constellation de l'Ourse n'y est visible avant six heures du soir au mois de maimactérion (à peu près décembre), ni avant neuf au mois posidéon (janvier); qu'on n'y découvre aucune des cinq étoiles appelées planètes; que les étoiles fixes y paraissent beaucoup plus grandes qu'en Europe; que le lever du soleil n'y est point précédé de l'aurore; que l'astre apparaît subitement, et change tout à coup une nuit profonde en un grand jour; qu'il s'élève comme une colonne dont le chapiteau est un peu écrasé; qu'ensuite il prend la forme d'un bouclier; mais que le soir, son coucher est suivi d'un crépuscule de deux ou trois grandes heures au rapport d'Agatharchide, et que c'est le temps le plus agréable de la journée. Il serait superflu de relever les inexactitudes et même les erreurs accumulées dans ce passage : je remarquerai seulement qu'il est un de ceux sur lequel on se fonde pour prétendre que le mois athénien maimactérion était immédiatement suivi de posidéon. L'opinion commune place entre ces deux mois pyanepsion, et fait correspondre à peu près ce trimestre à la saison automnale; arrangement qui nous a paru le plus plausible, quand nous traitions

cette matière, et qui n'est pourtant, nous devons l'avouer, immédiatement établi par aucun texte classique bien positif. On dispute encore aujourd'hui sur la question de savoir si pyanepsion précédait ou suivait maimactérion; et vous vous souvenez que sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, Joseph Scaliger et Pétau ont été d'avis contraires.

Diodore revient en Afrique, ou plutôt il y entre; car prolongeant l'Asie jusqu'au Nil, il considère l'Égypte et même l'Éthiopie comme des contrées asiatiques. En Afrique il distingue quatre grands peuples, les Nasamons, les Auchites, les Marmarides et les Maces. Mais on voit qu'il les connaît fort peu : les notions qu'il nous offre de leur manière de vivre sont encore plus vagues que succinctes. Il remarque chez eux, entre plusieurs espèces de serpents, celle que désignait le nom de céraste. Nous trouvons beaucoup de cérastes figurés sur les monuments égyptiens, sur les obélisques, les colonnes, les statues et jusque sur les momies. Cette espèce est très-vénéneuse, et ne paraît pas d'ailleurs une des plus grandes. Diodore ajoute qu'en Afrique l'air est rempli de figures d'animaux, les unes immobiles, et les autres en mouvement.

Il trouve aussi dans cette partie du monde, des Amazones, et donne un démenti formel à ceux qui soutiennent qu'il n'en a existé que sur les rives du Thermodon. Les Africaines sont, selon lui, les plus antiques et les plus célèbres; elles avaient brillé et s'étaient éteintes plusieurs siècles avant la guerre de Troie. Elles habitaient l'île Hespérie, au couchant du lac Tritonis, au pied du mont Altas; grande île qui contenait plusieurs cités, et qui était riche en pierres précieuses. Myrine, reine des

Amazones, rassembla une armée de trente mille femmes d'infanterie, et de deux mille de cavalerie, toutes revêtues de dépouilles de serpents, toutes munies d'épées, d'arcs et de lances. Elles conquirent le pays des Atlantes, passèrent tous les hommes au fil de l'épée, réduisirent en servitude les femmes et les enfants. Des guerres sanglantes s'allumèrent entre les Amazones et les Gorgones, autre nation de femmes guerrières. Myrine vainquit, subjugua les Gorgones; mais celles-ci se relevèrent et furent attaquées par Persée, fils de Jupiter; Méduse était alors leur reine. Vint Hercule qui extermina et les Gorgones et les Amazones d'Afrique, afin qu'il ne restât plus de nation gouvernée par des femmes. Il bouleversa tout le sol de la contrée, et le lac Tritonis disparut. Mais Diodore n'a pas encore célébré tous les exploits de la reine Myrine : il veut que nous sachions de plus qu'elle a fait alliance en Égypte avec Horus, fils d'Isis, qu'elle a vaincu les Arabes, soumis les Syriens, reçu les tribus des Ciliciens, dompté les peuples voisins du mont Taurus, envahi la grande Phrygie, et porté la gloire de ses armes jusqu'aux rives du Caïque. Ses triomphes sont attestés par la ville qui porte son nom et par celles qui ont reçu les noms de sa sœur Mitylène, de ses lieutenantes Cymé, Priène et Pitane. Elle allait conquérir d'autres îles et d'autres terres, quand son vaisseau fut battu de la tempête. Myrine invoqua la mère des dieux, qui la jeta dans une île déserte, qui fut dès lors appelée Samothrace, c'est-à-dire île sacrée. Diodore avertit pourtant que, selon certains auteurs, cette île se nommait originairement Samos, et prit le nom de Samothrace, quand les Thraces vinrent l'habiter. Les

Amazônes en sortirent; et la mère des dieux y transporta une population nouvelle, et spécialement ses enfants, les Corybantes. Quel est le père des Corybantes? C'est un mystère qui n'est révélé qu'aux initiés. Quant à Myrine, le temps de ses succès était passé. Le Thrace Mopsus et le Scythe Sipyle taillèrent ses armées en pièces. Elle périt sur le champ de bataille avec la plupart de ses compagnes. Quelques-unes échappèrent et regagnèrent l'Afrique, où, depuis, Hercule extermina leur race héroïque. Assurément, Messieurs, vous ne prendrez point ces traditions pour de l'histoire; mais il importait de les connaître; nous les retrouverons plus ou moins modifiées dans Strabon et dans quelques autres écrivains. Diodore les emprunte de Denys de Mitylène, qui avait écrit l'histoire des Argonautes et de Bacchus.

Puisque j'ai nommé les Atlantes, continue Diodore, il ne sera pas hors de propos de recueillir ce qu'ils disent de la généalogie des dieux. C'est, Messieurs, l'objet des dernières pages de ce livre, qui en sont, à mon avis, la partie la plus précieuse. Car, à l'égard de ces époques lointaines, dont il ne reste pas d'annales, l'étude la plus utile est de rechercher les traditions mythologiques qui en tenaient lieu chez les divers peuples. L'histoire profane antérieure à la guerre de Troie, ou même aux olympiades, ne peut guère être autre chose que le tableau des croyances religieuses. A de telles époques, la théologie, la poésie, l'histoire se confondent en un même corps de souvenirs et de notions. Nous ne manquons point d'abrégés de mythologie qui suffisent à peu près à l'explication des poëtes classiques grecs et latins : mais découvrir les ori-

gines de ces anciennes fables, en tracer les progrès, en démêler les variations, en établir en quelque sorte la synonymie et la concordance, est un travail qui, malgré plusieurs essais honorables, reste encore à faire. Il doit rassembler et enchaîner une espèce particulière de faits, non pas des événements réels, mais les croyances et fictions qui ont eu cours réellement dans cette haute antiquité, et qui, diversement modifiées, se sont transmises de peuple à peuple, d'âge en âge, jusqu'aux temps qui nous sont mieux connus et que nous appelons historiques. Or, Messieurs, Diodore de Sicile est l'un des auteurs qui fourniraient le plus d'éléments de ce travail, et voici ceux que renferme la partie de son ouvrage à laquelle nous sommes parvenus :

Établis dans une contrée maritime et fertile, les Atlantes sont hospitaliers et religieux. Comme plusieurs autres peuples, ils prétendent que les dieux sont nés dans leur pays; et l'on cite à l'appui de cette prétention les vers d'Homère, où Jupiter dit qu'il va voir les contrées terrestres où l'Océan et Téthys ont été le père et la mère de tous les dieux. Mais ce même texte, Messieurs, a servi aussi de fondement et au système qui considérait l'eau comme le premier principe de toutes les choses, et à l'opinion qui fait naître les divinités sur les bords du Nil, jadis appelé Océan. Quoi qu'il en soit, les Atlantes disent que leur premier roi fut Uranus; qu'il rassembla dans les villes les hommes jusqu'alors épars dans les bois; qu'il leur enseigna la culture et l'usage des fruits; qu'il mesura l'année par le cours du soleil, les mois par celui de la lune, détermina le commencement et la fin des saisons. Ses bienfaits et son habileté en astronomie lui valurent les hon-

neurs divins : il fut proclamé roi éternel, et l'on appliqua son nom à la partie supérieure de l'univers. Voilà, Messieurs, une fable qu'on pourrait traduire en disant que le Ciel, Uranus, enseigne à mesurer les temps par les révolutions des astres, à régler selon le cours des saisons l'ordre des travaux agricoles. Entre les quarante-cinq enfants qu'Uranus eut de plusieurs femmes, on distingue les dix-huit que lui donna Titæa, et qui furent appelés Titans. De lui naquirent aussi Basilée et Rhéa, l'une et l'autre fort célèbres. Basilée ou la reine éleva tous ses frères; les peuples la forcèrent d'abord de monter sur le trône, puis de se marier, afin de ne pas rester sans postérité : malgré sa modestie extrême, elle se laissa faire ces deux violences; elle épousa Hypérion, celui de ses frères qu'elle aimait le plus. Elle en eut deux enfants, Hélius et Séléné (le Soleil et la Lune). Les Titans, furieux de se voir exclus de la succession à la couronne, égorgèrent Hypérion, et noyèrent le jeune Hélius dans l'Éridan. Séléné, de désespoir, se jeta du haut en bas du palais. Pour Basilée, elle alla chercher le corps de son fils le long du fleuve; et, s'étant endormie de lassitude, elle eut un songe, où Hélius lui apparut, et la consola en lui prédisant la punition des Titans et en lui révélant un autre arrêt du destin. Il allait, lui Hélius, remplacer dans le ciel le feu sacré; et sa sœur Séléné y succéderait à Méné, l'astre des mois. La joie qu'en ressentit Basilée, lui troubla l'esprit : prenant en main les jouets bruyants de sa fille, elle se mit à courir le monde, dansant comme une folle, les cheveux épars. On la voulait arrêter par pitié; mais il tomba une grande pluie accompagnée d'horribles éclats de tonnerre; Ba-

silée disparut; bientôt Hélius et Séléné brillèrent dans le ciel.

Diodore ne dissimule pas qu'à certains égards, la Basilée des Atlantes ressemble à la Cybèle des Phrygiens. Méon, roi de Lydie, ayant épousé Dindyme, en eut une fille qu'il exposa sur le mont Cybèle, ne voulant point l'élever. L'enfant, selon l'usage en pareil cas, fut allaitée par des bêtes féroces, et recueillie par des bergers : ils l'appelèrent Cybèle, du nom du lieu où ils l'avaient trouvée. Elle croissait en beauté, en esprit et en sagesse : bien jeune encore, elle inventa la flûte à plusieurs tuyaux, introduisit dans les chœurs les tymbales et les tambours, et guérit par des airs de musique, accompagnés de purifications, les maladies des enfants et des troupeaux; on l'appela la mère montagnarde, ὀρείαν μητέρα. Parvenue à l'âge nubile, elle conçut un brûlant amour pour le jeune Atys, et devint enceinte. On ignorait cette circonstance, lorsque, l'ayant reconnue pour la fille du roi de Lydie, on la conduisit à la cour. Dès que son père s'aperçut qu'elle allait bientôt être mère, il entra en fureur, fit mourir Atys, et les bergers et les bergères qui avaient nourri Cybèle. L'amour et le désespoir la rendirent folle; et on la vit courir le pays, en pleurant et en battant du tambour. Au fond, Messieurs, voilà le seul trait de ressemblance entre Cybèle et Basilée; et, quoi qu'en dise Diodore, ce n'est point assez peut-être pour établir l'identité de ces deux fables. Du reste, Cybèle, dans son vagabondage, prit pour compagnon Marsyas, avec lequel, avant de connaître Atys, elle s'était liée d'une amitié tendre, mais innocente. Ils arrivèrent ensemble à Nyse, chez Bacchus, et y trouvèrent Apollon, fameux par son ha-

bileté à jouer de la lyre. Là se place le concours entre Apollon et Marsyas, qui, ayant été vaincu, fut écorché vif. Apollon se repentit d'une vengeance si atroce, et rompit les cordes de sa lyre. Depuis, les Muses ont ajouté à cet instrument la corde *mésé* ou moyenne; Linus, Orphée et Thamyris, les trois cordes qu'on nomme *lichanon*, *hypaté* et *parhypaté* (la digitale, la dominante, et l'ultra-dominante). Cybèle oublia Marsyas, et reçut les hommages d'Apollon, qui s'enflamma d'amour pour elle, et la suivit jusqu'aux monts Hyperboréens. Cependant la Phrygie, depuis la mort d'Atys, était en proie à des maladies cruelles, et les terres n'y produisaient aucun fruit. On consulta l'oracle, qui répondit que ces fléaux ne cesseraient que lorsqu'on aurait enterré le corps d'Atys, et bâti un temple à Cybèle. Cette seconde condition fut aisément remplie; mais le temps avait consumé le corps d'Atys; on en fit des images, devant lesquelles on se lamentait pour apaiser ses mânes.

Revenons aux Atlantes : Basilée avait disparu, ses enfants Hélius et Séléné étaient dans le ciel. Le royaume d'Uranus demeurait à la disposition des fils de ce prince; ils le partagèrent entre eux; les meilleures parts échurent à Atlas et à Saturne. Atlas, maître des lieux maritimes, donna son nom à la plus haute montagne du pays et à la nation même qu'il gouvernait. Il excellait, comme son père Uranus, en astronomie : quand il eut représenté le monde par une sphère, ses sujets dirent qu'il portait l'univers sur ses épaules. Le plus recommandable de ses fils était Hespérus, qui, monté sur l'Atlas pour observer les astres, fut emporté par un vent impétueux; on consacra son nom en le don-

nant à la plus brillante des planètes, celle qu'ailleurs on appelle Vénus. Le roi Atlas avait sept filles connues sous le nom commun d'Atlantides. L'aînée, Maïa, eut de Jupiter un fils appelé Mercure, l'inventeur des arts. Les six autres Atlantides, Électre, Taygète, Stérope, Mérope, Alcyone, Celæno, contractèrent d'illustres alliances, et donnèrent le jour à des héros fondateurs de plusieurs cités. Les filles d'Atlas furent, après leur mort, transportées au ciel, où elles sont les Pléiades. Mais Atlas avait, comme nous venons de le dire, un frère, Saturne, personnage avare et impie, qui épousa Rhéa, sa sœur. Rhéa et Saturne donnèrent le jour à Jupiter, à celui qu'on a surnommé Olympien, et que Diodore distingue d'un Jupiter frère d'Uranus et roi de Crète. C'est l'Olympien qui devint le souverain du monde; le Crétois n'a été que le roi d'une île; il a eu dix enfants appelés Curètes. Le Jupiter Olympien, fils de Saturne, régna d'abord sur l'occident, c'est-à-dire sur l'Afrique, la Sicile et l'Italie; soit que son père lui eût volontairement cédé ces États; soit que les peuples, dont Saturne s'était fait haïr, aient voulu avoir un maître plus tolérable. Jupiter, à peine couronné, se vit attaqué par son père et par les Titans; il les vainquit en bataille rangée; et, de triomphe en triomphe, il conquit l'univers entier. Lorsqu'il fut mort, ses sujets l'appelèrent le vivant, Ζῆνα, ou Zéus, parce qu'il leur avait appris à vivre.

Déjà Diodore, dans son premier livre, nous a parlé de Bacchus. Il nous a montré en Égypte un Osiris-Bacchus, fils de Jupiter et de Junon, et frère d'Isis ou Cérès. Ce Bacchus a été élevé à Nyse, et de là lui est venu le nom de Dionysus; il a cultivé la vigne et

enseigné à faire le vin; il a eu pour premier ministre Mercure ou Hermès; il a parcouru, subjugué et civilisé une grande partie de la terre; il a été tué par son frère Typhon, et vengé par sa sœur et son épouse Isis et son fils Horus. Son histoire, défigurée par Orphée, a servi de type à celle d'un Bacchus, né de Jupiter et de Sémélé, fille de Cadmus. Notre historien va s'occuper de nouveau du dieu Bacchus, qui est en effet l'un des plus importants personnages de l'ancienne mythologie, mais dont il est fort difficile, c'est Diodore même qui fait cet aveu, de bien démêler l'origine et les actions. Les uns n'en reconnaissent qu'un seul, d'autres en distinguent trois; quelques-uns prétendent qu'il n'y a jamais eu d'autre Bacchus que le vin. Ce dieu est souvent qualifié Diméter ou Bimater, fils de deux mères :

... satumque iterum solumque bimatrem,

a dit Ovide; ce qui vient, dit-on, de ce que le vin naît deux fois, d'abord quand la vigne sort de la terre, ensuite quand le raisin sort de la vigne : on en pourrait dire autant de tous les fruits. Cependant Diodore rappelle encore une tradition qui attribue à Bacchus une troisième naissance : né de Jupiter et de Cérès, il est mis en pièces par les hommes, qui le font bouillir; mais Cérès rassemble ses membres et lui rend la vie; fable dont on a donné aussi des explications physiques : la pluie et la terre produisent le raisin; les hommes le cueillent, le mettent au pressoir et le font cuire; mais la terre le fait renaître de la vigne taillée. Notre auteur ajoute que cette doctrine est conforme aux vers d'Orphée, et aux particularités qu'on découvre aux initiés dans les sacrés mystères, et qu'il n'est pas permis de révéler aux profa-

nes. Il y a aussi une raison pour que Bacchus soit appelé fils de Sémélé; car Sémélé ou Σεμνή est un des noms de la terre; c'était l'un des arguments qu'alléguaient les incrédules pour réduire l'existence de Bacchus à celle du fruit et de la liqueur dont il est le dieu. Les mythologistes orthodoxes en faisaient un personnage réel, et disputaient seulement sur la question de savoir s'il n'y en avait eu qu'un seul, ou s'il en fallait compter trois. Le plus ancien est un héros indien, qui a parcouru la terre à la tête d'une armée, et enseigné à cultiver la vigne; il portait, selon l'usage de ses compatriotes, une longue barbe, d'où lui vient le nom de ʻκαταπώγων. Le second est né de Jupiter et de Cérès ou bien de Proserpine; il a le premier attelé les bœufs à la charrue; c'est pourquoi les peintres et les sculpteurs le représentent avec des cornes. Sémélé, fille de Cadmus, enfanta le troisième à Thèbes en Béotie. L'orgueil et les perfides conseils de Junon, déguisée en confidente, avaient poussé Sémélé à exiger de Jupiter qu'il se revêtît, pour se présenter devant elle, de tout l'éclat de sa divine majesté. Il y consentit, et s'annonça par le fracas des orages et des foudres. Sémélé, frappée de terreur, accoucha avant terme et mourut. Jupiter prit l'enfant, et l'enferma dans sa cuisse, pour achever le temps de la grossesse. Bacchus naquit; et son père le porta secrètement à Nyse, où des nymphes l'élevèrent. La jeunesse de Bacchus se passa en festins, en danses, en plaisirs de toute espèce. Mais il grandit; et, rassemblant les femmes de Nyse, il les arma de thyrses et parcourut avec elles toute la terre habitable, initiant les hommes pieux à ses mystères, instituant des fêtes, proposant des prix de musique, apaisant les querelles, rétablissant par-

tout la paix. On le calomnia cependant, lui et ses Bacchantes; alors il les arma de lances cachées sous des feuilles de lierre; et, par ce stratagème, ses ennemis furent punis de mort. Ainsi périrent Penthée chez les Grecs, Myrrane chez les Indiens, et Lycurgue, roi de la partie de la Thrace qui est située sur l'Hellespont.

Bacchus, voulant conduire son armée d'Asie en Europe, avait fait alliance avec ce Lycurgue. Mais à peine le dieu s'est-il engagé dans la Thrace, que ce roi, au mépris des serments, commande à ses soldats de se rassembler la nuit et de fondre sur Bacchus et les Ménades. Heureusement le héros en fut averti par Tharops, et eut le temps de repasser la mer, où le gros de son armée était encore. Les Bacchantes, en plus petit nombre, qu'il laissait en Thrace tombèrent au pouvoir de Lycurgue, qui les extermina. Bacchus revint avec le corps de ses troupes, vainquit Lycurgue, lui creva les yeux, et le fit mettre en croix. Pour récompenser Tharops, le dieu lui donna le royaume de Thrace, et l'initia aux orgies mystérieuses. Cette science passa de Tharops à son fils Œagre, et de celui-ci à Orphée, qui l'altéra en plusieurs points. Orphée changea les rites des orgies, et, depuis lui, les mystères de Bacchus ont pris le nom d'orphiques. Il y a des théologiens qui soutiennent que Lycurgue était roi, non de la Thrace, mais de l'Arabie; ils ajoutent que Bacchus revint des Indes à Thèbes, monté sur un éléphant, et toujours redressant les torts, récompensant les bons, punissant les impies. Un grand nombre de villes grecques se disputent l'honneur de l'avoir vu naître; Élée, Naxos, Éleuthère le revendiquent. Les Téiens prouvent qu'il est leur compatriote, par une fontaine d'excellent

vin qui coule dans leur ville. D'autres allèguent des bois, des temples qui lui sont consacrés; et, comme en effet il a laissé partout des traces de son passage et de sa bienfaisance, il n'est pas étonnant que chaque peuple se persuade qu'il soit né dans son sein. A la suite de cette réflexion, Diodore cite huit vers d'Homère tirés d'une hymne que nous n'avons plus. Terrasson en donne une traduction plus libre qu'élégante :

Cent peuples, chérissant ses dons et ses vertus,
Veulent avoir nourri l'enfance de Bacchus.
Il n'est grecque cité, si l'on croit son histoire,
Qui ne puisse à l'Égypte enlever cette gloire.
Mais d'une erreur commune on est partout séduit;
Dans un profond secret, Jupiter l'a produit,
En ces lieux, où du haut d'une verte montagne,
Nyse voit l'eau du Nil couler dans la campagne.

Ce sont là, sur Bacchus, les diverses traditions des Grecs. Les Atlantes ou les Africains occidentaux en ont d'autres. A les en croire, tous les exploits de ce dieu se sont accomplis en leurs contrées. Ils ont aussi une ville de Nyse, et rattachent l'histoire de Bacchus à celle des Amazones. Pour la mieux comprendre, il faut savoir encore que, selon d'anciens mythologistes, Linus inventa, chez les Grecs, la poésie et la musique; qu'entre autres disciples, il en eut trois fort célèbres, Hercule, Thamyris et Orphée. Comme Hercule avait peu de disposition à l'art musical, Linus s'avisa de le frapper; et à l'instant Hercule tua Linus d'un coup de lyre. Thamyris, qui faisait plus de progrès, en conçut tant d'orgueil, qu'il osa se préférer aux Muses : pour l'en punir, elles lui ôtèrent la voix et la vue. Quant à Orphée, troisième élève de Linus, Diodore nous l'a déjà fait

connaître, et nous en reparlera ailleurs plus au long. Ce qu'il veut nous apprendre ici, c'est que Linus avait écrit en lettres pélasgiennes les actions de l'ancien Bacchus, de celui qui était né à Nyse, ville de l'Afrique occidentale. Thymœte, contemporain d'Orphée, avait composé un poëme sur le même sujet; on y lisait que le roi africain avait épousé Rhéa, fille d'Uranus, sœur de Saturne et des Titans; qu'Ammon, visitant son royaume, rencontra, dans les plaines voisines des monts Cérauniens, la belle Amalthée, en eut un fils d'une force et d'une beauté incomparable; c'était Bacchus. Obligé de quitter Amalthée, le roi lui laissa le gouvernement de la province qu'elle habitait, province fertile en arbres fruitiers, surtout en vignes, et qui avait la figure d'une corne; on la nommait corne hespérienne; dès lors on l'appela corne d'Amalthée, et ce nom a été appliqué depuis à tous les pays où règne l'abondance. Cependant, pour mettre Bacchus à l'abri des entreprises de la jalouse Rhéa, Ammon le cacha soigneusement, et le fit élever en secret à Nyse, ville située dans une île escarpée. On n'y pouvait entrer que par un passage étroit; mais l'île renfermait d'agréables prairies, des jardins délicieux arrosés d'eaux vives. Des vignes et d'autres arbres y naissaient et grandissaient sans culture. Un vent frais entretenait la santé des habitants, et prolongeait leur vie fort au delà du terme ordinaire. Une vallée entrecoupée par des ruisseaux limpides; une vaste caverne dont la voûte hardie brillait de l'éclat des pierres précieuses; des plantes odoriférantes; des oiseaux du plus riche plumage, et dont les chants surpassaient l'art de la musique humaine; tout concourait à l'embellissement, à l'enchan-

tement de ce séjour. On n'y voyait pas une seule feuille tombée, pas une fleur flétrie. Ce fut là que Bacchus eut pour nourrice, Nysa, fille d'Aristée, et pour gouverneur Aristée lui-même, homme recommandable par ses talents, sa sagesse et sa profonde science. Ammon voulut prendre encore d'autres soins de son fils bien-aimé, d'autres précautions contre les artifices de Rhéa : il le mit sous la tutelle de la jeune Minerve, fille du fleuve Triton, vierge renommée par ses exploits valeureux, et par les arts qu'elle a inventés. Un monstre horrible, sorti de la terre, réduisait en cendres les forêts, les moissons et les cités; il s'appelait Ægide : Minerve le tua et se couvrit de sa peau. La Terre, mère de ce monstre, furieuse de sa mort, enfanta les géants, dont Jupiter ne triompha qu'avec l'aide de Minerve, de Bacchus et des autres dieux.

Bacchus reçut donc à Nyse la plus heureuse éducation qui se puisse imaginer. Un des amusements de son enfance était d'écraser des raisins; il découvrit ainsi l'art de faire le vin; et, comme il observait avec attention les développements de chaque plante, il se mit en état d'offrir à tous les peuples d'excellentes leçons d'agriculture. Sa réputation se répandit trop tôt : elle parvint aux lieux qu'habitait Rhéa; cette reine implacable jura la perte et d'Ammon et de Bacchus. Abandonnant son mari, elle retourna chez les Titans ses frères, épousa l'un d'eux, Saturne, déclara la guerre à Ammon, et gagna sur lui une victoire éclatante. Ammon se retira en Crète, épousa une sœur des Curètes, et fut proclamé roi de cette île, qui jusqu'alors s'était appelée Idée. Crète est le nom de la femme qu'Ammon venait d'épouser; cependant Bacchus demeurait exposé

au courroux de Rhéa et de Saturne, qui, s'étant emparés du royaume d'Ammon, s'avançaient vers Nyse, à la tête d'une armée formidable. Bacchus en rassembla une, qui n'était d'abord que de deux cents hommes, compagnons de son enfance et de ses progrès; mais il leur joignit bientôt des troupes africaines, et surtout celle des Amazones. Minerve se mit à la tête de ces femmes courageuses; Bacchus commandait les hommes : ils marchèrent ensemble contre les Titans. Le combat fut horrible; des torrents de sang inondèrent le champ de bataille; mais Bacchus en resta le maître; Saturne fut blessé, et les Titans s'enfuirent. Bacchus rentra dans Nyse, amenant une multitude de prisonniers; ils s'attendaient à être condamnés à mort; il les fit boire, et ils jurèrent par le vin qu'ils lui seraient à jamais fidèles. Ces soldats gardèrent la qualification d'*hypospondes*, parce qu'ils s'étaient engagés par des libations. Aristée saisit ce moment pour offrir un sacrifice à Bacchus, et pour élever ainsi au rang des dieux le héros dont il avait été le gouverneur. On remarquait, dans l'armée, les Silènes, nobles niséens, descendants de Silène, premier roi de cette île, et si ancien qu'on ne connaît pas son origine. On sait seulement qu'il avait une queue au bas du dos, et que sa postérité lui ressemblait en ce point. Les Titans n'étaient pas détruits; ils occupaient le palais d'Ammon. Bacchus y conduisit son invincible armée, reconquit le royaume de son père, fit prisonniers Saturne et Rhéa, et s'illustra bien davantage en leur pardonnant. Il les combla d'honneurs, et les pria de le regarder comme leur propre fils. Saturne lui garda toujours rancune; et l'une des merveilles de cette histoire est que Rhéa prit

peu à peu des sentiments maternels pour le fils de sa rivale. En ce temps-là, Saturne eut un fils, nommé Jupiter, que Bacchus chérit et révéra toujours. Il l'aida à devenir le maître de l'univers. Mais on vit éclater surtout sa piété envers son père Ammon, il l'adora comme un dieu, lui consacra une ville, lui éleva un temple, célèbre par les oracles qui s'y rendirent. La statue d'Ammon y avait une tête de bélier, parce que ce prince portait dans les combats un casque de cette figure. Quelques-uns prétendent, c'est une remarque de Diodore, qu'il avait naturellement deux cornes, et que la tête de Bacchus était parée du même ornement. Il convenait que le premier oracle d'Ammon annonçât les triomphes de son fils. Aussi les réponses sacrées commencèrent-elles par les promesses de l'immortalité que des victoires et des bienfaits allaient assurer à Bacchus. Sur la foi de cette prophétie, il entra en Égypte, y établit sur le trône Jupiter, fils de Saturne et de Rhéa, et le confia aux soins d'un gouverneur nommé Olympe; et voilà pourquoi ce Jupiter est surnommé Olympien. De là, après avoir enseigné aux Égyptiens la culture de la vigne, Bacchus parcourut toute la terre. Mais il trouvait peu d'occasions de s'illustrer par la force de ses armes; ses bienfaits lui soumettaient tous les peuples; environné d'hommages, il n'éprouvait nulle part de résistance. La gloire des autres héros est contestée, la sienne est universelle; plusieurs dieux ne sont honorés qu'en certains lieux, son culte s'est établi dans tous les pays, partout du moins où le progrès de la civilisation est allé jusqu'à la culture de la vigne ou jusqu'à l'usage du vin. Dans les régions où la vigne ne pouvait croître, il enseignait à faire avec l'orge un

breuvage encore agréable. Il pénétra jusqu'aux extrémités de l'Inde. Mais les périls nouveaux que courait son père le rappelèrent en Crète. Les Titans avaient rassemblé leurs forces et menaçaient cette île. Bacchus et Jupiter se liguèrent contre eux, et, secondés par Minerve, exterminèrent enfin cette race ennemie de la vigne et des dieux. De cette époque date l'empire absolu de Jupiter sur tout ce qui existe.

Tel est donc, Messieurs, le Bacchus des Africains, le fils d'Ammon et d'Amalthée; mais ils en connaissent aussi deux autres moins anciens; l'un naquit de Jupiter Olympien et d'Io, fille d'Inachus; ce Bacchus-là fut roi d'Égypte. Le troisième est le fils que Jupiter eut de Sémélé en Béotie. L'un et l'autre imitèrent, tant qu'ils purent, les vertus, les exploits du premier, en sorte qu'on ne doit pas s'étonner de trouver, dans leurs légendes, plusieurs détails à peu près semblables. Il y a eu de même trois Hercules. Le premier est Égyptien; après avoir subjugué la plus grande partie de la terre, il dressa une colonne en Afrique. Le second est Crétois, l'un des Dactyles Idéens; il était devin et commandait des armées; il a institué les jeux Olympiques. Le dernier est Thébain, fils de Jupiter et de l'épouse d'Amphitryon : assez peu de temps avant la guerre de Troie, il accomplissait les immortels travaux ordonnés par Eurysthée. La colonne élevée par le troisième Hercule est en Europe. Mais Diodore de Sicile nous entretiendra plus longtemps de ce héros dans le quatrième livre, qui, avec le cinquième et les faibles débris des cinq suivants, nous occupera durant notre prochaine séance.

QUATRIÈME LEÇON.

EXAMEN DU LIVRE QUATRIÈME : — SUITE DE L'HISTOIRE DE BACCHUS. — HERCULE. — LES HÉRACLIDES. — EXAMEN DU LIVRE CINQUIÈME : — LA SICILE ET AUTRES ILES. — LES CELTES. — LES CELTIBÉRIENS ET AUTRES PEUPLES. — FRAGMENTS DU LIVRE SIXIÈME.

Messieurs, la préface du quatrième livre de Diodore de Sicile n'est pas un simple résumé, comme l'ont été celles des deux livres précédents. Elle contient des réflexions sur la matière et le plan de l'ouvrage. « Je sais, « dit-il, qu'il est ordinaire, à ceux qui écrivent l'histoire « des temps fabuleux, d'omettre un grand nombre de « faits; et je conviens qu'il est difficile de les tirer tous « des ténèbres de l'antiquité. Les lecteurs attachent « peu d'intérêt à des détails qui ne peuvent être fixés « par aucune chronologie. Une autre difficulté de ce « travail consiste dans la multitude de dieux, demi-« dieux, héros, hommes illustres, dont l'historien se « voit accablé, et qui se présentent à lui pêle-mêle. « S'il consulte les auteurs qui l'ont précédé, il ne les « trouve d'accord presque sur aucun point. Ceux qui « n'ont écrit que depuis la guerre du Péloponnèse ne « remontent guère qu'aux cinq ou six siècles anté-« rieurs; c'est là du moins la pratique des écrivains les « plus célèbres. Éphore supprime tout ce qui tient à « la mythologie, et ne commence qu'au retour des Hé-« raclides. Théopompe et Callisthène ne rapportent non

« plus aucune des fables antiques. J'ai suivi une autre « marche : j'ai cru à propos de rassembler toutes les « relations qui nous restent des premiers âges ; car, en-« fin, ils sont riches en grands hommes et en actions « mémorables. Puisque la postérité honore ces bienfai-« teurs du genre humain par des sacrifices, soit divins, « soit héroïques (τοὺς μὲν ἰσοθέοις, τοὺς δ' ἡρωϊκαῖς θυσίαις), « pourquoi l'histoire leur refuserait-elle ses hommages ? « J'ai donc recueilli, dans mes trois premiers livres, ce « que les peuples étrangers racontent de leurs dieux, « aussi bien que ce qu'ils disent des bêtes sauvages ou « des animaux apprivoisés de leurs pays. Je transcri-« rai, dans celui-ci, ce que les Grecs rapportent des per-« sonnages qu'ils ont divinisés, et qui s'étaient rendus « fameux, à la guerre par des triomphes, durant la paix « par des services éminents ; et je commencerai par Bac-« chus, à cause de son ancienneté et de ses bienfaits im-« menses. J'ai déjà dit que plusieurs nations barbares « se vantaient de lui avoir donné le jour ; que, selon « les Égyptiens, leur Osiris est le vrai Bacchus, celui « par qui les mortels ont connu la vigne et le vin. Les « Indiens veulent aussi que ce dieu ait pris naissance « au milieu d'eux. » Diodore ne rappelle pas qu'il a rencontré la même tradition chez les Atlantes ou Africains occidentaux ; et que là, comme ailleurs, on distinguait trois Bacchus, dont le premier remontait à l'origine même des peuples, et le dernier se rapprochait de l'époque de la prise de Troie. Il va nous exposer les traditions grecques relatives à ce même dieu.

Pour l'ordinaire, le nom de Bacchus ne désigne, chez les Grecs, que le fils de Sémélé. Agénor, roi de Phénicie, avait envoyé son fils Cadmus à la recherche

d'Europe. Cadmus voyagea longtemps sans la trouver; et, comme son père lui avait défendu de revenir sans elle, il s'établit en Béotie, où il bâtit Thèbes. Ayant épousé Harmonie, fille de Vénus, il en eut cinq princesses, dont l'une, appelée Sémélé, fut aimée de Jupiter. Diodore nous redit comment Sémélé avorta, et il ajoute qu'elle fut réduite en cendres. Jupiter prend l'enfant; il ne le met plus dans sa cuisse, mais il le donne à Mercure, avec ordre de le transporter dans l'antre de Nyse, entre la Phénicie et le Nil. Le récit de l'éducation, des exploits et des bienfaits du dieu, se reproduit ici tel à peu près que nous l'avons vu à la fin de notre dernière séance; et cette répétition inutile est une preuve nouvelle de l'imperfection du plan de l'auteur. Les Grecs ont aussi quelques notions d'un Dionysus plus ancien, né de Jupiter et de Proserpine, et nommé Sabasius par certains auteurs. On n'offre à celui-là que des sacrifices nocturnes, parce que les cérémonies licencieuses de son culte ont besoin d'être enveloppées de ténèbres. On a souvent confondu les deux Dionysus; et les actions de l'aîné ont été attribuées, comme par droit d'héritage, au plus jeune. Diodore explique plusieurs surnoms de Bacchus : Pyrigène ou enfant du feu, parce qu'il est né au milieu des éclats de la foudre; Bromius, par la même raison; Lénéus, du mot ληνός, pressoir; Thriambus, parce qu'il a reçu le premier les honneurs du θρίαμβος, ou triomphe; Mitrophore, parce qu'il portait une mitre pour se préserver des maux de tête que le vin peut occasionner; Catapogon, à cause de sa barbe, comme nous l'avons déjà vu; Diméter enfin, non plus pour les causes qui nous ont été alléguées, mais parce que les deux Bacchus sont

nés du même père Jupiter, et de deux mères différentes, Proserpine et Sémélé. Bacchus a beaucoup d'autres noms ou surnoms que notre historien ne rapporte pas; il dit bien que le héros a bâti en Béotie la ville d'Éleuthère, mais il ne le surnomme point *Éleuthérios;* et, lorsque, dans le cours de ce livre et du précédent, Rhodomann traduit Διόνυσος par *Liber,* c'est, je crois, une inexactitude: Il s'en faut que Diodore, malgré le grand nombre des détails qu'il a recueillis sur Bacchus, ait épuisé la matière; mais il l'a fort éclaircie, et il est un des principaux auteurs à consulter par ceux qui veulent étudier à fond cette partie importante de l'histoire mythologique.

Priape est né de Bacchus et de Vénus; Hermaphrodite, de Mercure ou Hermès et de Vénus, Ἀφροδίτη. Vous avez entendu Voltaire reprocher à Diodore l'article, cependant très-court, qui concerne ces deux personnages. Celui des Muses se réduit presque à leur nomenclature, et à des notions fort vagues sur chacune d'elles. Au lieu de neuf, quelques mythologistes n'en admettaient que trois; elles sont filles de Jupiter et de Mnémosyne; Alcman néanmoins et d'autres poëtes les font naître d'Uranus et de la Terre. Diodore va s'arrêter plus longtemps à Hercule; il racontera sa naissance, son éducation, ses douze travaux, tous ses exploits et sa mort; et cette histoire occupera plus d'un tiers du livre. Je n'en extrairai point les notions qui sont devenues vulgaires. C'est l'Hercule thébain, fils d'Alcmène et de Jupiter, que Diodore met en scène. De toutes les mortelles que Jupiter aima, la première avait été Niobé, fille de Phoronée, roi d'Argos; Alcmène fut la dernière; l'intervalle entre elles est de seize générations. Après avoir suivi Hercule jusqu'en Afrique et en Espagne,

l'historien remarque deux opinions opposées sur le détroit de Gibraltar. Selon les uns, les deux continents étaient extrêmement éloignés l'un de l'autre; le héros les rapprocha, et ne laissa entre eux qu'un passage étroit, qui ne suffisait point aux monstres de l'océan pour entrer dans la Méditerranée. Suivant les autres, l'Espagne et l'Afrique étaient jointes par un isthme, qu'il coupa; et chacun peut, ajoute Diodore, adopter, selon son goût, l'un ou l'autre système. Hercule entra dans la Celtique, et y bâtit Alésia, restée libre jusqu'à Jules César, duquel notre auteur fait ici une première mention. Alésia était, dit-il, la capitale des Celtes : les géographes modernes en retrouvent le nom et le lieu dans le bourg d'Alise ou Sainte-Reine en Bourgogne. De la Gaule, le fils d'Alcmène, franchissant les Alpes, descendit chez les Liguriens, peuple devenu robuste à force d'être laborieux; ensuite il entra dans la Toscane, gagna les bords du Tibre, et campa au lieu où depuis se sont élevés les murs de Rome. Là Hercule fut magnifiquement accueilli par Potitius et Pinarius : à ce propos, Diodore s'exprime en ces termes : « On « voit encore dans la ville de Rome les monuments de « Pinarius et Potitius : la noble famille des Pinariens « passe aujourd'hui pour la plus ancienne; et l'on ob- « serve au mont Palatin une descente dont les degrés « sont de pierre; c'est la descente de Potitius; elle est « tout auprès du lieu où sa maison était bâtie. Her- « cule, en reconnaissance de la bonne réception que « lui avaient faite les habitants de ce mont, leur prédit « qu'après sa déification, il procurerait toutes sortes « de prospérités à ceux qui lui offriraient la dîme de « leurs biens; et cette prophétie s'accomplit encore. Les

« citoyens qui offrent à ce dieu la dixième partie de « leurs richesses, c'est-à-dire qui l'emploient en fes- « tins publics, se voient bientôt possesseurs de quatre « mille talents (environ douze millions). C'est ainsi « que Lucullus est devenu le plus riche des Romains. « Aussi les Romains ont-ils dédié à Hercule, sur les « bords du Tibre, un temple où ils lui consacrent cette « même partie de leurs fonds. » On retrouve, Messieurs, dans Denys d'Halicarnasse, dans Cicéron, dans Tite-Live, quelques traces de ces mêmes traditions ; et Claude Mamertin, qui vivait au quatrième siècle de l'ère vulgaire, dit encore dans l'un de ses panégyriques : *Hodieque testatur Herculis ara maxima, et Herculei sacri custos familia Pinaria.*

Hercule quitte les bords du Tibre ; il gagne les champs Phlégréens ; il défait les géants établis autour du Vésuve ; il ferme la communication entre la mer et le lac Averne consacré à Proserpine. Quand il veut passer en Sicile, ses vaches traversent le détroit à la nage ; pour lui, il s'accroche aux cornes d'un taureau, qui le transporte dans l'île. Il fonde la ville d'Héraclée, et institue à Syracuse une fête annuelle en l'honneur de Proserpine. Tous ses pas sont marqués par des victoires et par des sacrifices religieux. On sait que le douzième de ses travaux est l'enlèvement des pommes d'or des Hespérides. A cette occasion, Diodore nous reparle d'Atlas ; il ne le fait plus fils d'Uranus, ni frère de Saturne, ni père d'Hespérus ; mais il dit qu'il y avait autrefois un pays nommé Hespéritis, et dans ce pays deux frères appelés Hespérus et Atlas ; qu'Hespérus eut pour fille Hespéris, laquelle épousa son oncle Atlas, et le fit père des sept Atlantides ; que ces

sept princesses, toutes d'une beauté ravissante, furent enlevées par des pirates égyptiens, pour être amenées au roi Busiris; qu'Hercule les reprit, les rendit à leur père Atlas, qui, par reconnaissance, lui donna les pommes d'or, et lui enseigna à fond l'astronomie.

Après avoir raconté la mort d'Hercule d'une manière à peu près conforme à ce qu'on en lit partout, Diodore entame l'histoire des Argonautes, dont ce héros fut le compagnon: ici encore la plupart des détails sont universellement connus. On sait qu'Æétès et Persès sont, en Colchide, les fils du soleil; Diodore donne, pour fille à Persès et pour épouse à Æétès, Hécate, qui devient mère de Circé et de Médée. Hécate empoisonne son père, et construit, en l'honneur de Diane, un temple où doivent être sacrifiés tous les étrangers. Ailleurs Hécate est Diane elle-même; et Circé n'est pas sœur de Médée, mais plutôt sa tante. La tradition commune sur l'origine de la toison d'or est que Phrixus, fils d'Athamas, fuyant avec sa sœur Hellé, passa d'Europe en Asie sur un bélier à toison dorée; qu'Hellé tomba dans la mer appelée depuis, et pour cette raison, Hellespont; que Phrixus aborda en Colchide, sacrifia son bélier, et en suspendit la toison dans le temple de Mars. Diodore nous apprend qu'on interprétait cette fable en disant que Phrixus s'était embarqué sur un vaisseau dont la proue portait la tête d'un bélier; ou bien qu'il avait un gouverneur nommé Bélier, qui, en arrivant en Colchide, fut sacrifié comme étranger; que sa peau fut dorée par ordre du roi Æétès, qui la fit appendre dans le temple. Vous savez, Messieurs, comment Jason et ses compagnons l'enlevèrent, favorisés par Médée. Lorsqu'après ce succès, ils se séparaient pour regagner leurs

divers pays, Hercule voulut qu'ils s'obligeassent par serment à se secourir mutuellement en toute occasion, et qu'ils choisissent le plus bel endroit de la Grèce pour y célébrer des jeux publics en l'honneur de Jupiter Olympien. Ils désignèrent, sur les bords de l'Alphée, dans le pays des Éléens, un lieu qui reçut le nom d'Olympie. C'est l'origine des jeux solennels de la Grèce. Hercule institua des combats gymniques et des courses de chevaux. Il dépêcha des théores pour convoquer tous les peuples à ces spectacles, dont l'éclat a contribué, presque autant que celui de ses triomphes, à sa vaste célébrité. Timée et d'autres historiens, que Diodore divise en anciens et modernes, prétendent que les Argonautes, après avoir enlevé la toison d'or, remontèrent jusqu'aux sources du Tanaïs, en traînant leur vaisseau par terre; qu'ils se rembarquèrent sur un autre fleuve, qui aboutissait à l'océan; qu'ils arrivèrent ainsi près de Cadix, et entrèrent par le détroit dans la Méditerranée. Ils citent en preuve les souvenirs qu'en ont conservés les Celtes, et les noms d'Argonautes restés à plusieurs lieux des côtes de l'Italie. En traversant la mer de Toscane, ils appelèrent Argo le plus beau port de l'île Æthalie. Comme cette île est ailleurs appelée Ilva, on suppose que c'est l'île d'Elbe. Ce serait encore des Argonautes que viendrait le nom de Télamon donné à un port de Toscane, et plus loin celui d'Æète ou Caiète.

L'histoire des Héraclides, fils ou descendants d'Hercule, sert en quelque sorte de passage entre l'âge fabuleux et l'âge historique de la Grèce. Les fils du héros étaient restés à Trachine, chez le roi Céyx. Eurysthée somma ce prince de les bannir, eux et tous les guerriers

qui avaient combattu sous Hercule. Ils allèrent de ville en ville, priant qu'on voulût bien les agréer pour habitants. Les Athéniens seuls, guidés par leur équité naturelle (διὰ τὴν ἔμφυτον αὐτοῖς ἐπιείκειαν), les accueillirent et leur assignèrent pour demeure la Tétrapole, canton de l'Attique. Eurysthée vint les y attaquer, et périt de la main d'Hyllus, fils d'Hercule. Animés par ce succès, les Héraclides entrèrent dans le Péloponnèse; mais la mort d'Hyllus, tué dans un combat, les força d'en sortir. Ils y revinrent cinquante ans après; et nous rapporterons leurs exploits, dit l'historien, quand nous en serons à ces temps-là. Malheureusement le cinquième livre, où il renvoie ses lecteurs, est du nombre de ceux qui ne subsistent plus. Il continue le quatrième par le récit des exploits de Thésée; et presque tous les détails qu'il rapporte, y compris ceux qui concernent Ariane, Phèdre et Hippolyte, ont passé dans les histoires ou dans les poëmes de tous les âges. Il en faut dire autant des aventures de Laïus, de Jocaste, d'Œdipe, d'Étéocle et de Polynice; de l'expédition des sept chefs devant Thèbes; du second siége de cette ville par leurs enfants, dits les Épigones. En parlant de Daphné, fille du devin Tirésias, notre historien dit qu'elle n'était pas moins savante que son père; qu'elle fit de très-grands progrès, après qu'elle eut été consacrée par les Épigones au service du temple de Delphes; qu'elle écrivit beaucoup d'oracles, et chacun en plusieurs façons; que le poëte Homère en a emprunté plusieurs vers, qu'il s'est appropriés, et qui ont embelli considérablement ses ouvrages. Ce texte a servi quelquefois à faire inscrire le nom d'Homère sur la liste des plagiaires; mais Diodore ne rapporte cela que comme une opinion vague, φασί. Rhodomann n'a

pas tenu compte de ce mot, il a traduit crûment : *A qua non pauca mutuatus carmina, Homerus ad poeseos suæ ornamentum transtulit.* Terrasson, quoique ennemi d'Homère, a traduit plus fidèlement. « On dit que le « poëte, etc. » Comme on voyait Daphné agitée d'une fureur divine en rendant ses oracles, on lui donna le nom de Sibylle, qui, dans la langue du pays, signifiait *inspirée, enthousiaste.*

Une généalogie de princes éoliens depuis Deucalion, père d'Éole, jusqu'à Nestor, est suivie de l'histoire des Lapithes et des Centaures, et de celle d'Esculape. Ce fils d'Apollon étudia ou inventa la médecine. Ayant guéri plusieurs maladies désespérées, il eut la réputation d'avoir ressuscité des morts. Diodore ne lui attribue point la résurrection d'Hippolyte; mais il raconte que Pluton cita Esculape devant le tribunal de Jupiter, comme ayant dépeuplé l'empire des ombres. Le tribunal condamna Esculape; il fut tué d'un coup de foudre. Apollon le vengea, en tuant les Cyclopes; et Jupiter bannit Apollon, en le réduisant à servir un mortel. Esculape eut deux fils, Machaon et Podalire, qui accompagnèrent Agamemnon au siége de Troie. C'est toujours à cet événement que Diodore, dans ses premiers livres, fait aboutir, le plus qu'il peut, ses récits. Le premier roi de la Troade avait été Teucer, fils du fleuve Scamandre et de la nymphe Idée. Il eut pour fille Batée, que Dardanus, fils de Jupiter, épousa. De ce mariage naquit Érichtonius, dont Homère a célébré les richesses, les trois mille juments paissant dans des prairies,

Τοῦ τρισχίλιαι ἵπποι ἕλος κάτα βουκολέοντο.

Érichtonius donna le jour à Tros, celui-ci à Ilus, à As-

saracus et à Ganymède. Il fut père de Laomédon, qui eut pour fils Priam.

Avant Dédale, les statuaires s'étaient bornés à des représentations fort grossières : leurs figures avaient les yeux fermés et les bras collés au corps. Dédale sut animer les siennes, leur donner un regard, une démarche et des passions. Cependant son neveu Talos, auquel il enseignait la sculpture, le surpassait, et n'eut point tardé à l'éclipser. Rival de son élève, Dédale le tua, et fut surpris lorsqu'il l'enterrait. Banni, pour cet assassinat, par l'aréopage, il s'enfuit d'abord dans un bourg de l'Attique, dont les habitants se nomment encore Dédalides; puis dans l'île de Crète, où il gagna l'amitié du roi Minos. Ceci amène l'histoire de Pasiphaé et du Minotaure, et celle d'Icare, qui est réduite ici à un accident fort commun. Dédale, après avoir construit le labyrinthe, s'était embarqué avec son fils Icare, sur un vaisseau que Pasiphaé leur avait donné. En abordant une île, Icare descendit étourdiment, tomba dans l'eau, se noya; et cette île et cette mer ont pris de là le nom d'Icarienne. Ce n'est pas que l'historien ne sache le conte des ailes de cire, qui se fondent en s'approchant trop du soleil; mais il le rejette comme fabuleux, quoiqu'il paraisse en adopter plusieurs autres qui ne le sont pas moins. Mais, à mesure qu'il approche des temps où commence, selon lui, l'histoire, c'est-à-dire de l'époque de la guerre de Troie, il devient plus difficile dans le choix des traditions.

Ces traditions, Messieurs, sont si diverses que, dans l'article qui concerne, à la fin de ce livre, Aristée, fils d'Apollon et de Cyrène, il n'est pas dit un seul mot, ni de son amour pour Eurydice, ni des conseils qu'il

reçut de Protée; mais on loue son habileté à faire cailler le lait, à cultiver des oliviers, à élever des abeilles. On n'oublie pas Actéon, métamorphosé en bête fauve, et méconnu par ses propres chiens, qui le déchirent. Diodore applaudit à ce supplice. Il était bien juste, dit-il, que Diane tirât une vengeance éclatante d'un audacieux qui l'avait bravée, et qui prétendait la surpasser dans l'art de la chasse. Aristée n'en eut pas moins le bonheur de préserver ses concitoyens des influences malignes du chien céleste; et, sur ce, l'historien admire le destin, qui rend le même homme si malheureux par le crime et la mort de son fils, et si heureux en tout le reste. Un autre favori du destin fut Éryx, fils de Vénus et de Butès, roi sicilien. Éryx régna, et consacra à sa mère un temple si célèbre, qu'il a valu à la déesse le surnom d'Érycine. Énée visita ce temple, et y offrit de riches présents à Vénus, dont il était aussi le fils. Les Carthaginois, tant qu'ils ont été maîtres de la Sicile, y ont entretenu ce culte; et les Romains, après eux, y ont honoré, avec encore plus de magnificence, la divinité à laquelle ils rapportent leur origine. Leurs consuls, leurs généraux, tous les officiers qu'ils envoient en Sicile, commencent leurs fonctions par des sacrifices à Vénus; et leur gravité n'est point compromise par leur présence à des assemblées de femmes. Le sénat a signalé sa piété, en ordonnant que le temple d'Éryx serait toujours gardé par deux cents hommes, et que les dix-sept principales villes de la Sicile y apporteraient des offrandes. Cette île s'honore aussi d'avoir vu naître sous des lauriers, Daphnis, fils de Mercure et d'une nymphe. Daphnis est surnommé Boucolos, parce qu'il était riche en troupeaux, et parce qu'il inventa la poésie bu-

colique. Quoiqu'il eût l'honneur d'aller à la chasse avec Diane, qu'il divertissait par ses chants, il n'a pas joui, comme Éryx, d'une félicité constante : par sa faute, et pour avoir été inconstant lui-même, il perdit la vue. Les Siciliens ont possédé un chasseur plus célèbre encore, qui était en même temps un grand architecte; c'est Orion. Il faut savoir que la Sicile était autrefois une péninsule; l'isthme qui la rejoignait à l'Italie fut tellement battu des flots, qu'il se rompit, ainsi que l'atteste le nom de la ville de Rhégium ou Reggio, à l'extrémité du continent; car ῥηγή signifie *rupture ;* et nous retrouvons cette étymologie dans Pline : *Ab hoc dehiscendi argumento Rhegium Græci nomen dedere oppido.* On a dit aussi que de violents tremblements de terre avaient séparé les deux Siciles. Diodore cite Hésiode racontant qu'Orion pour garantir la côte de l'île des débordements de la mer, forma, de terres transportées exprès, le cap Pélore, sur lequel il bâtit un temple à Neptune; qu'après avoir achevé cet édifice, il se retira dans l'île d'Eubée, et prit place enfin parmi les étoiles du ciel. Le port d'Acté passe pour l'un de ses ouvrages. Homère a peint Orion poursuivant chez les morts des monstres plus affreux que ceux dont autrefois, armé de sa massue, il dépeuplait les bois; ce même poëte a comparé la taille d'Orion à celle des fils d'Aloas, dont les corps avaient neuf arpents de surface.

Vous voyez, Messieurs, qu'à l'exception des deux morceaux qui concernent Bacchus et Hercule, le quatrième livre de Diodore ne se compose que d'un amas de notices, souvent toutes pareilles à celles que l'on rassemble dans les abrégés de mythologie. Ce livre, disposé avec peu de méthode, et négligemment rédigé, n'a

d'intérêt que par un petit nombre de particularités, qu'on ne rencontre point dans la plupart des ouvrages du même genre. Il fournit à l'histoire poétique les variantes que nous venons de recueillir. Le surplus consiste en notions utiles ou même indispensables, mais qui ont passé dans l'instruction la plus familière, et auxquels il eût été superflu de nous arrêter. Parmi les réflexions que l'auteur entremêle à ces fables, il en est de trop peu dignes d'un esprit éclairé; il y en a aussi de fort sensées; mais presque aucune n'est originale ni ingénieuse. Il n'en est pas moins vrai que ce livre et le précédent sont des sources fécondes et précieuses d'histoire mythologique.

Nous lisons, au commencement du cinquième livre, que l'un des soins que l'historien doit prendre est d'établir un ordre lumineux dans sa composition. Ce n'est point par là que brille jusqu'ici l'ouvrage qui nous occupe. Diodore se plaint des auteurs qui, sans se mettre en peine de l'arrangement des faits, se plaisent à étaler leurs vastes connaissances, et s'efforcent d'éblouir le lecteur par l'éclat de leur style. Pour lui, il s'est mis presque toujours à l'abri de ce dernier reproche; mais il a fait beaucoup de recherches; et on doit lui savoir gré de l'érudition qu'il a acquise et qu'il communique; c'est ce qui nous rend son travail fort utile. En avouant que Timée a suivi l'ordre des temps et composé une histoire savante, il condamne les réflexions critiques qui s'y sont mêlées, et qui, par leur longueur et leur crudité, ont autorisé à changer le nom de Timée en *Épitimée*, c'est-à-dire *grondeur* (ἐπιτιμᾶειν, *réprimander, reprendre*). La méthode d'Éphore est de rassembler en chaque livre ce qui se rapporte à une

même nation; voilà, selon Diodore, le meilleur système; il tâche de le suivre; et en conséquence, il destine ce cinquième livre à l'histoire des îles. En effet, on a souvent désigné ce livre par le nom de Nésiotique ou Insulaire, quoiqu'il y soit question, comme vous le remarquerez bientôt, de plusieurs pays qui ne sont pas des îles.

Ce que Diodore nous a déjà dit d'Aristée, d'Éryx, de Daphnis, d'Orion et de quelques autres héros, appartient à l'histoire sicilienne. Il y joint maintenant les traditions relatives au séjour que Minerve, Diane et Proserpine ont fait dans cette contrée : Minerve à Himère; Diane à Ortygie près de la fontaine Aréthuse; Proserpine dans les prairies d'Enna, d'où sortit la fontaine Cyané, quand la déesse entr'ouvrit la terre pour descendre aux enfers. Cérès, cherchant sa fille, alluma des flambeaux au feu du mont Etna, et parcourut une grande partie du monde. Elle donna le blé aux humains, et institua les mystères d'Éleusis. Les Siciliens célèbrent aussi par des fêtes l'enlèvement de Proserpine et les voyages de Cérès. Cette solennité durait dix jours, au temps des semailles; et le peuple assemblé mêlait à de pieux entretiens quelques paroles un peu libres, parce que c'était par ces propos joyeux qu'on avait jadis fait rire Cérès désolée d'avoir perdu sa fille. Carcinus, poëte tragique, qui allait souvent à Syracuse, a parlé de ces fêtes, en des vers que Terrasson traduit ainsi :

Quand, du souverain des ombres
Malgré soi blessant le cœur,
Proserpine aux fleuves sombres
Suivit le char du vainqueur,

Cérès, cherchant la déesse,
Remplit les villes de Grèce
Du récit de son malheur;
Et tous les ans la Sicile,
Depuis ce jour, moins fertile,
En célèbre la douleur.

On ne connaît pas de plus anciens habitants de cette île que les Sicaniens. Philistus prétend qu'ils venaient de l'Ibérie; Timée les déclare autochthones, et en donne des preuves, que Diodore trouve excellentes, mais qu'il ne juge pas à propos de rapporter. Les éruptions de l'Etna forcèrent les Sicaniens à se réfugier vers l'occident de l'île. Les Siciliens, colonie italienne, vinrent habiter la partie orientale, et donnèrent leur nom à l'île entière. Des Grecs y ont formé, depuis, divers établissements. La Sicile avait porté d'abord le nom de Trinacrie, à cause de sa figure triangulaire. Diodore ne cite point Thucydide, qui nous a tracé, Messieurs, un meilleur tableau de la Sicile, et mieux exposé les origines des cités qu'elle renferme. Thucydide avait soutenu avant Philistus que les Sicaniens n'étaient point autochthones; qu'ils venaient des rives du fleuve Sicanus en Ibérie; et, s'il est possible d'obtenir quelques documents sur ces antiquités, ce serait à l'historien de la guerre du Péloponnèse, plutôt qu'à Diodore, tout Sicilien qu'il est, qu'il conviendrait de les demander.

Entre l'Italie et la Sicile sont les îles Éolides, dont la principale est Lipara. Lipare, roi d'Ausonie, détrôné par ses frères, se retira dans ces îles, les défricha, et bâtit une ville dans la plus grande. Éole y aborda, épousa Cyané, fille de Lipare, et resta maître de cet archipel, quand Lipare, entraîné par le désir de revoir son pays

natal, eut réussi à remonter sur le trône de Surrentum. Éole, qui avait inventé les voiles de vaisseaux, est devenu le dieu du vent dans la fable. A l'ouest des Éolides, on trouve Ostéode, que Pomponius Méla compte mal à propos au nombre de ces îles. Elle s'appelle aujourd'hui Ustica. Pour rendre raison de son ancien nom d'Ostéode, notre historien dit qu'elle ne contenait que les os des soldats rebelles que les Carthaginois y avaient renfermés, et qui y étaient morts de faim. Elle a presque toujours été déserte. Diodore nomme ensuite Mélite, Gaulos et Cercine (Malte, Gozze et Cumino), au midi de la Sicile. Ce qu'il sait de Malte, c'est qu'elle a des ports avantageux, des maisons enduites de plâtre, et de riches habitants, Phéniciens d'origine et négociants très-entendus. De Malte, il remonte au nord jusqu'à l'île d'Elbe dans la mer de Toscane; car il y a toute apparence, ainsi que nous l'avons dit et que d'Anville le suppose, que cette île est celle qui s'appelait Æthalia, à cause de la grande quantité de suie (αἴθαλος) qu'on y remarquait. Nous voyons qu'on y exploitait dès lors des mines de fer, dont Roland, Pini et d'autres voyageurs modernes ont publié des descriptions.

De là Diodore passe à Cyrnos, ou, comme disaient les Romains, en Corse : Κύρνος ὑπὸ δὲ Ῥωμαίων Κόρσικα. L'abord, dit-il, en est aisé, surtout dans un port qu'il appelle Syracuse; les deux villes principales sont Calaris, bâtie par les Phocéens, et Nicée, fondée par les Toscans, qui expulsèrent les Phocéens. On en tire du miel, de la cire, et les meilleurs esclaves du monde. L'île est couverte de montagnes et de forêts; elle est arrosée de grands fleuves. Les habitants, dont le nom-

bre est de trente mille, sont justes et humains; ils parlent une langue particulière; une de leur coutume est que le mari se met au lit quand la femme est en couches. Il reste, Messieurs, des difficultés sur quelques-uns de ces détails; Strabon représente les anciens Corses comme une race fière et intraitable, qui ne fournit que des esclaves indociles. Calaris ou Caralis est une ville de Sardaigne, et non de Corse. Mais on sauve cette méprise à Diodore en retranchant une seule lettre de son texte et en lisant Alaris, qui correspondrait à Aléria. En Sardaigne, il trouve les monuments du règne et de la puissance du fils d'Hercule, Iolaüs, qui, accompagné des Thespiades, avait conduit dans cette île des Grecs et des Barbares. Les Thespiades sont les cinquante filles de Thespis ou Thespius, qui toutes avaient eu, pour époux, Hercule. L'île d'Iviça s'appelait Pityuse, parce que le pin, πίτυς, y croissait en abondance. On vantait de plus ses oliviers, ses prairies, ses laines, et le port d'Ébèse, bâti par les Carthaginois. Dans les îles Gymnésies ou Baléares (Majorque et Minorque), les habitants excellent à lancer de grosses pierres avec la fronde, et sont si attachés à leurs femmes, que, lorsque les pirates en enlèvent une, ils donnent trois hommes pour sa rançon.

En sortant de la Méditerranée, Diodore nous transporte dans une grande île, à plusieurs journées de navigation des côtes occidentales de l'Afrique. Comme il est impossible d'en appliquer la description aux îles Fortunées ou Canaries, il faut que ce soit la fabuleuse Atlantide de Platon. Quelques savants ont soutenu que c'était l'Amérique même. Diodore ne lui donne point de nom; mais l'expression d'aucun doute ne se mêle à

ce qu'il rapporte de la fertilité des terres, de la beauté des paysages, de l'épaisseur des forêts, de la magnificence des maisons, de la délicieuse température du climat. Les Phéniciens avaient découvert cette île, et s'y étaient établis, avant de venir fonder Cadix près des colonnes d'Hercule. L'historien ne raconte pas tant de merveilles de la Bretagne ou Angleterre, située, dit-il, vis-à-vis les monts Hercyniens. Ni Bacchus, ni Hercule, ni aucun demi-dieu n'avait daigné y porter ses armes. Jules César est le premier héros qui l'ait soumise. Cette île est triangulaire comme la Sicile. Cantium, l'un de ses promontoires, est à l'entrée du détroit, et n'est éloigné du continent que de cent stades. Les deux autres angles sont marqués par les caps Bélérion et Orcas; le premier vis-à-vis les Cassitérides ou Sorlingues, le second au nord de l'Écosse, près des Orcades. Les Bretons sont autochthones, et conservent leurs coutumes antiques; à la guerre, ils se servent de chariots pareils à ceux des Grecs au siége de Troie; leurs maisons sont bâties en bois et en chaume; leurs mœurs simples et austères. Ils respirent un air froid, situés qu'ils sont sous la grande Ourse. L'auteur renvoie, pour de plus amples explications, aux livres où il parlera de Jules César, livres qui ne nous sont point parvenus. Mais il ajoute ici que les Bretons travaillent l'étain que leur fournit une mine, et le transportent sur des chariots, quand la mer est basse, à Ictis, qui devient une île dans la haute marée. On croit qu'Ictis est l'île de Whight. Diodore désigne ensuite par le nom de Basilie, la prétendue île que les anciens plaçaient au nord de l'Europe, et que plus ordinairement ils appellent Scandinavie ou Scandie. Ce mot de Basilie ou Basilée, altéré en Baltée, est, selon les apparences, l'origine du nom de la mer Baltique.

J'ai dit, Messieurs, que Diodore, malgré sa promesse de consacrer tout ce livre à la description et à l'histoire des îles, y parlerait de quelques régions continentales. En effet, il va nous entretenir des Celtes ou Gaulois, des Celtibériens ou Espagnols, et des Étoliens : il s'en excuse en disant que ces nations ont été omises dans ses livres précédents. Il nous a conté pourtant qu'Hercule est entré chez les Celtes, et a bâti leur plus belle cité, Alésie; mais il lui reste à nous apprendre que la fille de leur roi conçut un violent amour pour ce héros, et devint mère de Galate. Ce sont, Messieurs, les exploits de Galate qui commencent ici notre propre histoire. De lui viennent les noms de Galates et de Gaulois que portaient nos ancêtres. Les Gaules sont arrosées par des fleuves qui ont leurs sources dans des lacs profonds ou dans les montagnes. Les uns se jettent dans la Méditerranée, comme le Rhône; les autres dans l'Océan, comme le Rhin, et, ajoute l'historien, comme le Danube. Sur quoi les commentateurs imaginent ou que Diodore étend le nom d'Océan à la mer Noire et celui de Gaule à la Germanie, ou bien qu'il y a une faute de copiste, et qu'il s'agit ou du Doubs ou de l'Adour; il est, à mon avis, plus vraisemblable que Diodore s'est pleinement trompé, et qu'il a cru que le Danube traversait la Gaule jusqu'à l'Océan. Quand il dit que toutes les rivières gèlent en hiver dans la Celtique, au point qu'on y peut faire passer en sûreté des armées entières avec leurs chariots et leurs bagages, quand il parle du froid excessif qui règne dans cette contrée pendant la plus grande partie de l'année, il est plus croyable; car plusieurs autres témoignages nous autorisent à penser que le climat des Gaules était

alors bien plus rigoureux qu'aujourd'hui; il n'y croissait, selon Diodore, ni oliviers ni vignes; on buvait de la bière et de l'eau où l'on avait détrempé du miel; et l'on n'en était que mieux disposé à s'enivrer, quand des marchands étrangers apportaient du vin. Pour une amphore de cette liqueur, οἴνου κεράμιον, les Gaulois cédaient un esclave. Ils avaient la peau blanche, les cheveux roux; ils étaient grands et bien faits. Les nobles, qui se rasaient la barbe, entretenaient des moustaches. Dans leurs repas communs, les meilleurs morceaux étaient pour les plus braves, usage pareil à celui qu'Homère attribue aux Grecs; c'est une remarque de notre historien. Leurs festins se terminaient souvent par des querelles qui amenaient fréquemment des duels ou combats singuliers. L'opinion de la métempsycose, généralement répandue parmi eux, leur inspirait le mépris de la vie. Ils portaient une sorte de pantalon que l'auteur appelle βράκας, des *bracques* ou brayes, des tuniques peintes de diverses couleurs, et sur ces tuniques, des saies rayées, σάγους ῥαβδωτούς, épaisses en hiver, légères en été. Leurs boucliers, plus hauts que leurs corps, étaient ornés ou chargés de figures d'airain; leurs casques surmontés de panaches; leurs cuirasses composées de chaînes de fer; leurs épées longues et traînantes, contournées pour hacher les chairs et élargir les plaies, en se retirant. Les Gaulois, poursuit Diodore, sont horribles à voir; ils effrayent par leur silence, ils épouvantent par leur voix rauque et retentissante. Leur langage est hyperbolique, surtout quand ils parlent de leurs talents et de leurs exploits. Ils ont des poëtes appelés bardes, βάρδους, qui chantent, sur des espèces de lyres, leurs propres vers, qui sont des

hymnes en l'honneur de leurs amis ou des invectives contre leurs ennemis. Leurs philosophes ou théologiens se nomment saronides ou sarouides, σαρουίδας; c'est peut-être une altération de δρουίδας, car il n'est question d'un prétendu Saron, ancien roi des Druides, que dans le faux Bérose d'Annius de Viterbe. Mais, soit druides soit saronides, ces prêtres exerçaient un redoutable empire : ils prédisaient les grands événements, en immolant un homme, en observant ses convulsions et les circonstances de son agonie prolongée. On ne pouvait, sans eux, ni déclarer la guerre, ni conclure un traité, ni adresser aux dieux une seule demande pour des intérêts publics ou privés.

Les Romains confondaient les Celtes et les Galates ou Gaulois. Diodore prétend les distinguer : il appelle Celtes ceux qui habitent les provinces méridionales vers les Alpes, Marseille et les Pyrénées; Gaulois, les septentrionaux voisins de l'Océan et de la forêt Hercynie jusqu'aux confins de la Scythie. Ces derniers sont plus farouches; et on les dit anthropophages, comme les Bretons qui habitent l'Iris, apparemment l'Irlande. Ce sont eux qui ont pris Rome, dévasté le temple de Delphes, et laissé en Orient des Gallogrecs, Ἑλληνογαλάται. Leurs sacrifices religieux consistent à empaler et brûler des hommes, criminels ou prisonniers de guerre; et l'extrême beauté de leurs femmes ne les guérit point d'un vice exécrable, invétéré parmi eux. Les Celtes proprement dits ou méridionaux sont beaucoup moins barbares; et, au delà des Pyrénées, les Celtibériens joignent à la bravoure commune à tous ces peuples, des mœurs paisibles et hospitalières. Du moins ils ne sont fort cruels qu'à l'égard des malfaiteurs, et des soldats étran-

gers vaincus dans les combats. Mais leur malpropreté est excessive; et les détails où l'historien entre sur ce point sont précisément ceux que Catulle a exprimés par ces vers :

...Celtiberia in terra,
Quod quisque minxit, hoc solet sibi mane
Dentem, atque russam defricare gingivam.

Parmi les Ibériens, τῶν Ἰβήρων, comme porte l'un des meilleurs manuscrits, et non parmi les Cimbres, comme traduit Terrasson, conformément à la plupart des manuscrits, où s'est glissé par erreur le mot Κίμβρων, parmi les Ibériens, dis-je, la plus vaillante nation est celle des Lusitaniens. Rhodomann, Paulmier de Grentemesnil, Wesseling et les éditeurs des Deux-Ponts s'accordent à penser que les Lusitaniens ne sauraient être pris pour un peuple cimbre, malgré l'argument que Terrasson tire du nom de la ville de Coimbre en Portugal. Les Lusitaniens marchent aux combats en cadence, et chantent des hymnes au moment de l'attaque. Les plus pauvres d'entre eux se rassemblent en corps de troupes; et, parcourant l'Ibérie entière, ils s'enrichissent par des brigandages. Avant de décrire les Pyrénées, l'historien assure qu'il a déjà parlé de ces montagnes à l'article d'Hercule. La vérité est qu'il n'en a pas dit un seul mot, du moins dans les textes qui nous restent des livres précédents, et où nous n'avons d'ailleurs remarqué aucune apparence de lacunes. Il raconte ici que les Pyrénées étaient couvertes de forêts, qui furent brûlées par les pasteurs; de là le nom de ces montagnes, formé du mot *pyr* ou πῦρ, feu. De là aussi des ruisseaux d'argent qui coulèrent sur cette terre. Tout cela est une fable, selon Strabon; mais Lucrèce l'a con-

signée en des vers qui sembleraient presque une traduction de cet endroit de Diodore :

...Flammeus ardor
Horribili sonitu sylvas exederat altis
Ab radicibus, et terram percoxerat igni.
Manabat venis ferventibus in loca terræ
Concava conveniens argenti rivus et auri
Ærisque et plumbi.

A propos de l'exploitation des mines d'Espagne, l'historien dit qu'on y fait usage de la vis d'Archimède pour faire monter les eaux ; et il promet de faire mieux connaître ailleurs les machines inventées par ce célèbre Syracusain ; mais cet article faisait partie de l'un des livres qui ont disparu. Le nom de Cassitérides convenant à toutes les contrées où l'étain, κασσίτερος, se trouve en grande abondance, Diodore l'applique à des îles espagnoles situées au-dessus de la Lusitanie. Ordinairement ce nom est réservé à des îles britanniques, et particulièrement aux Sorlingues, comme nous l'observions, il y a peu d'instants.

Les Italiens non insulaires, dont il est fait mention dans ce livre, sont seulement les Liguriens et les Tyrrhéniens ou Toscans. L'auteur répète ici presque mot pour mot ce qu'il nous a déjà dit de la vie dure et laborieuse des premiers. Pour les Tyrrhéniens, leur civilisation était plus avancée. Depuis longtemps ils avaient construit de grandes villes et équipé des flottes. Leurs généraux marchaient précédés de licteurs et revêtus de robes de pourpre. Les Romains ont emprunté d'eux plusieurs usages. Aucun ancien peuple de l'Italie n'avait mieux étudié l'agriculture, la philosophie, les belles-lettres ; mais les Toscans avaient fait aussi de très-grands progrès dans l'art de la divination.

C'en est assez, poursuit Diodore, sur les îles de l'Océan occidental, et sur les pays situés à l'est et au nord; il passe aux îles asiatiques; et d'abord il nous transporte dans l'Arabie. Après un court résumé des descriptions qu'il nous a déjà faites de cette contrée, il appelle nos regards sur trois îles qui l'avoisinent. De la troisième on aperçoit l'Inde, qui, à cause de son éloignement, ressemble à une nuée. On enterre dans la seconde les morts de la première, qui s'appelle Panchaïe ou bien île sacrée. Ce sont là, Messieurs, des îles purement imaginaires, ainsi que l'ont reconnu plusieurs écrivains de l'antiquité, Ératosthène, Polybe, Strabon et Plutarque. J'écarterai donc ces lieux merveilleux auxquels Diodore mêle ici des traditions relatives aux dieux Uranus, Jupiter, Diane, et Apollon, qui tous, selon les Panchaïens, ont habité cette île enchantée.

Diodore passe, de ces prétendues îles de l'Arabie, à celles de la mer Égée, entre l'Asie et la Grèce. L'île de Samothrace tire son nom des colons qui vinrent en même temps s'y établir et de Samos et de la Thrace. Ses habitants néanmoins se disent autochthones. Ils racontent que la mer Pontique (la mer Noire), autrefois fermée comme un lac, fut tellement grossie par les fleuves, qu'elle répandit sur les campagnes de l'Asie les eaux qui ont formé la Propontide. La Samothrace fut aussi submergée, mais les dieux, fléchis par les prières des insulaires, arrêtèrent les progrès de l'inondation; c'est ce qu'attestent plusieurs autels alors érigés, et sur lesquels on continue de sacrifier. Saon, fils de Jupiter ou bien de Mercure, rassembla les habitants épars, leur donna des lois, les divisa en cinq tribus, autant qu'il avait de fils. C'était le temps où Jupiter aimait

Électre, fille d'Atlas : il l'emmena en Samothrace, où elle mit au monde Dardanus, Jasion et Harmonie. Dardanus passa en Asie, et y bâtit la ville depuis nommée Troie. Jasion, initié aux mystères sacrés, y ajouta des cérémonies nouvelles, et y admit des étrangers, par exemple Cadmus, qui voyageait cherchant Europe, et qui épousa Harmonie. Ce sont les premières noces où les dieux aient daigné assister : les nouveaux époux reçurent en présent, de Cérès, du blé; de Mercure, la lyre; de Minerve, son collier, son voile et sa flûte. Électre, mère de la mariée, célébra les mystères de la mère des dieux; on dansa au son des tymbales; Apollon joua de la lyre, les Muses l'accompagnèrent, et l'assemblée des dieux applaudit. Après la noce, Cadmus partit pour la Béotie, où il fonda Thèbes; et Jasion, voulant aussi se marier, épousa la mère des dieux elle-même, Cybèle, qui lui donna pour fils Corybas. Jasion mourut, ou, pour parler le langage religieux de cette époque, il prit place parmi les dieux. Alors Dardanus, Corybas et Cybèle s'associèrent et introduisirent les mystères en Phrygie; Corybas institua le collége des prêtres dits Corybantes. Naxos fournit à l'auteur l'occasion de rappeler l'une des traditions relatives à Bacchus, savoir, son éducation dans cette île par les nymphes Philie, Coronis et Cléide. Symé, longtemps déserte, eut pour premiers habitants les colons amenés par Chthonius, fils de Neptune et de Symé. Calydne et Nisyre, d'abord occupées par des Cariens, tombèrent au pouvoir de Thessalus, fils d'Hercule. Le nom de Rhodes se rattache à de plus grands souvenirs. On voit cette île, d'abord habitée par les Telchines, fils de la mer, et associés à Caphire, fille de l'Océan, pour élever Neptune. Cela signi-

fie probablement qu'ils ont propagé le culte de ce dieu. Du reste, ces Telchines passaient pour des enchanteurs, pour des magiciens ou mages; ils faisaient tomber à volonté de la pluie, de la grêle et de la neige. Neptune aima Halie, une de leurs sœurs, et en eut six fils et une fille, nommée Rhodes. Vénus, passant de Cythère en Chypre, voulut relâcher à Rhodes : les fils de Neptune eurent la témérité de lui refuser l'entrée du port. Elle s'en vengea en les frappant d'un affreux vertige; Neptune eut honte de leurs excès, et les cacha sous la terre : Halie, leur mère, qu'ils avaient outragée dans leur vertige, se jeta dans les flots. Bientôt l'île entière fut inondée : mais Hélius, le Soleil, épris des charmes de la princesse Rhodes, dessécha l'île, lui imposa le nom de sa maîtresse, et devint père de sept fils, connus sous le nom commun d'Héliades. Diodore observe que le sens de cette fable est que cette île était naturellement marécageuse; que pourtant les rayons du soleil la fécondèrent, en diminuant son humidité, et la peuplèrent de générations illustres. Les Héliades, avertis par leur père que Minerve habiterait toujours chez le peuple qui le premier lui offrirait un sacrifice, se pressèrent, dit-on, tellement, qu'ils oublièrent d'apporter le feu avant la victime. Cécrops disposa mieux le sacrifice qu'il faisait à la même heure; et Minerve fut la déesse d'Athènes. Toutefois les Héliades ne laissèrent pas de se distinguer par leurs connaissances, surtout en astronomie. L'un d'eux, Actis, passa en Égypte et y bâtit Héliopolis en l'honneur de son père. C'est de lui que les Égyptiens ont reçu la science des astres et l'usage des lettres. Mais comme il est survenu, depuis, un déluge qui a détruit les monuments littéraires des

31.

Grecs, les Égyptiens, qui n'avaient point essuyé ce fléau, et chez qui les traditions ne s'étaient pas interrompues, se sont vantés d'avoir inventé eux-mêmes et enseigné à la Grèce ce qu'ils avaient appris d'elle. Vous prendrez, Messieurs, cette observation de notre historien pour ce qu'elle vaut; son premier livre nous montrait, au contraire, dans l'Égypte le berceau des arts, des sciences, des dieux et des hommes. Quoi qu'il en soit, le temps vint où Danaüs, fuyant de l'Égypte avec ses cinquante filles, aborda Rhodes. Les habitants l'accueillirent magnifiquement; et, par reconnaissance, il bâtit chez eux un temple à Minerve. Cadmus, dont les voyages sont à peu près du même temps, fit aussi à Rhodes assez de séjour pour y dédier un temple à Neptune. Il laissa des prêtres phéniciens pour le desservir, et enrichit d'offrandes le temple de Minerve que Danaüs venait d'élever. Dans la suite, d'énormes serpents ravagèrent l'île de Rhodes, et dévorèrent une partie des habitants. On consulta l'oracle de Délos; il ordonna d'aller chercher Phorbas en Thessalie. Phorbas vint, extermina les serpents, et s'établit avec les siens à Rhodes. D'autres circonstances y amenèrent des Crétois, qui y construisirent un temple de Jupiter. Enfin Tlépolème, fils d'Hercule, pour expier un meurtre involontaire, s'exila d'Argos, et trouva, ainsi que ses compagnons, un asile chez les Rhodiens.

Vis-à-vis Rhodes est la Chersonèse de Carie : ce n'est plus là une île, mais l'historien juge à propos de nous en entretenir. Cinq Curètes passèrent jadis de Crète dans cette Chersonèse; ils descendaient de ceux qui, ayant reçu Jupiter des mains de sa mère Rhéa, l'avaient nourri sur les monts Idéens. Quelque temps après que

le pays eut été divisé par ces Curètes en cinq provinces, Io ayant disparu, son père Inachus, roi d'Argos, envoya, pour la chercher, une armée conduite par Cyrnus. Ce Cyrnus, désespérant de trouver la fugitive, resta, s'établit, régna dans la Chersonèse de Carie. On y remarque un temple d'Hémithée, ou de la demi-déesse : on y honore une vierge nommée Molpadie, miraculeusement sauvée du naufrage par Apollon. En sortant de la mer Égée, Diodore rencontre la grande île de Crète (aujourd'hui Candie), où il s'arrête plus longtemps, parce qu'elle est le théâtre de plusieurs scènes mythologiques. La plupart des dieux y sont nés, du moins si l'on s'en rapporte aux traditions du pays. Les premiers Crétois dont on ait mémoire habitaient le mont Ida; c'étaient les Dactyles, nom qui a fait croire qu'ils n'étaient que dix, autant que de doigts aux deux mains; cependant leur nombre est plus généralement porté à cent. Orphée a été leur disciple; et l'on fait dériver d'eux les arts magiques et les institutions sacrées de plusieurs peuples. On suppose qu'ils ont découvert l'usage du feu, du cuivre et du fer; que l'un d'eux, nommé Hercule, a fondé les jeux Olympiques. Aux Dactyles idéens succédèrent les neuf Curètes, leurs fils ou ceux de la Terre, et qui ne sont point à confondre avec les cinq Curètes cariens. Ces neuf personnages cachaient avec tant de soin leurs demeures, qu'on ne les a jamais découvertes; ils ont enseigné à garder les troupeaux, à maîtriser les animaux domestiques, la chasse des bêtes sauvages, l'entretien des ruches à miel et l'art de vivre en société. Ils ont inventé les danses militaires, et c'est par le bruit de ces danses qu'ils ont empêché Saturne d'entendre les

cris de Jupiter enfant. A ce sujet, l'auteur recommence l'histoire des Titans; et la version qu'il en donne ici est, à quelques circonstances près, celle qui s'est le plus accréditée. Selon les Crétois, la famille des Titans, nés de la Terre ou de Titæa, se composait de six garçons, Saturne, Hypérion, Cœus, Japet, Crius et Océan; et de cinq filles, Rhéa, Thémis, Mnémosyne, Phœbé et Téthys. Le règne paisible de Saturne sur l'Occident a été célébré par Hésiode :

> La nature, en bienfaits surpassant les désirs,
> Prévenait les besoins, prodiguait les plaisirs.

Hypérion découvrit, par des observations assidues, le système des révolutions célestes. Japet fut père de Prométhée, qui déroba le feu du ciel. Rhéa épousa Saturne, et fut mère de Vesta, Cérès et Junon; de Pluton, Neptune et Jupiter. Au dire des Égyptiens, Cérès n'est que leur Isis, et la culture du blé a commencé chez eux; les Siciliens, qui revendiquent le même honneur, ont consacré leur île à Cérès et à sa fille Proserpine. Pour Neptune, les Crétois en font le premier navigateur, et l'inventeur de l'équitation. Ils attribuent à Pluton l'établissement des cérémonies funéraires, et lui décernent en conséquence le royaume des enfers. Les traditions varient sur Jupiter : selon les uns, il a succédé légitimement et naturellement au roi son père, l'antique Saturne; selon les autres, il lui a ravi le sceptre, et a usurpé violemment l'empire du ciel. Cet attentat avait été prédit à Saturne, qui, en conséquence, dévorait tous ses enfants. De là toutes les circonstances généralement connues de la naissance et de l'enfance de Jupiter, de son éducation en Crète. Quand ce dieu parcourut la terre, il établit partout l'égalité, la démocratie, et

δ'ἰσότητα καὶ τὴν δημοκρατίαν. Il vainquit les géants, Mylinus en Crète, Typhon en Phrygie. Avant de les combattre, il avait sacrifié un bœuf au Soleil, au Ciel et à la Terre. Par tant d'exploits, de bienfaits et de vertus, il a mérité d'être proclamé le maître de la terre, du ciel et du soleil; il est l'arbitre de tout ce qui se passe dans le monde; de lui viennent les éclairs, les tonnerres et les pluies. Il est le père et le type de la vie, ζεύς. Ce fut en Crète qu'il donna le jour à Minerve près du fleuve Triton; les circonstances de cette naissance ne sont pas rapportées ici; Minerve ne sort point tout armée de la tête de Jupiter. En Crète aussi, ce dieu épouse Junon; la mémoire de ce mariage est célébrée tous les ans à Gnosse. Les filles de Jupiter furent Vénus, les trois Grâces, Lucine, Diane, et les trois Heures, Eunomie, Dicé et Irène; ses fils, Vulcain, Mars, Apollon et Mercure. Les Crétois soutiennent encore que Bacchus est né, chez eux, de Jupiter et de Proserpine; mais Diodore rappelle qu'il a distingué ailleurs plusieurs Bacchus. La Crète réclame pareillement un Hercule bien antérieur au fils d'Alcmène, mais dont on n'indique point la mère. Une autre divinité crétoise, Britomartis, surnommée Dictynne, est beaucoup moins connue; c'est une fille de Jupiter et de Carmé, qui descendait de Cérès. Dictynne est l'inventrice des filets, δίκτυον, pour la chasse; on l'a confondue avec Diane; mais elle a son temple et ses sacrifices particuliers chez les Crétois. La Crète encore a vu naître Plutus, le dieu des richesses, Cérès cultivatrice et l'économe Jasion. Cette île a donc été le berceau des dieux; mais ils en sortaient pour visiter la terre; et les pays qu'ils avaient illustrés par leur présence et com-

blés de leurs bienfaits ont prétendu qu'ils étaient nés dans leur sein. Les règnes de tous ces dieux ont été suivis, après plusieurs générations, et toujours en Crète, de la naissance d'un grand nombre de héros, dont les plus fameux sont Minos et Rhadamanthe. Peut-être étaient-ils fils de Jupiter et d'Europe, fille d'Agénor, transportée en Crète sur un taureau, par une providence divine, προνοίᾳ θεῶν. L'historien nous a déjà fait connaître Minos. Rhadamanthe s'est immortalisé par l'équité rigoureuse des jugements qu'il rendait contre les impies et les malfaiteurs. C'est pourquoi les mythologistes l'ont établi, comme Minos, juge dans les enfers, arbitre de l'éternelle destinée des défunts. On dit que Sarpédon, leur troisième frère, subjugua la Lycie, et que son petit-fils, nommé aussi Sarpédon, combattit avec Agamemnon contre Troie. Homère et Virgile placent Sarpédon dans le parti des Troyens. Peut-être y avait-il à cet égard deux traditions opposées; mais il est plus probable que Diodore se méprend. Minos eut deux fils, Deucalion père d'Idoménée, Molus père de Mérion; quatre-vingt-dix vaisseaux, ou plutôt quatre-vingts, comme le dit Homère, furent conduits au secours des Grecs par les deux princes crétois, Mérion et Idoménée, qui sont invoqués comme des héros par leurs compatriotes. A ces traditions de la Crète, il faut ajouter qu'elle paraît tenir son nom de Crès, l'un de ses anciens rois; qu'elle reçut, on ne sait trop en quel temps, une colonie de Pélasges, une de Doriens conduite par Teutamus, et une troupe de barbares qui se civilisèrent peu à peu. Ces immigrations ont précédé l'époque de Minos et de Rhadamanthe. Depuis, quelques Argiens et Lacédémoniens se sont établis dans

cette île. Diodore avertit que l'exposé qu'il vient de faire est emprunté d'Épiménide le théologien; de Dosiadas, cité aussi par Pline et par Athénée comme l'historien de la Crète; de Sosicrate de Rhodes, qui avait écrit un livre sur la succession des philosophes, et de Laosthénide, qui n'est connu que par cette citation.

En parcourant ces îles, Diodore ne suit pas bien exactement l'ordre géographique; car, après être descendu du nord au midi depuis la Samothrace jusqu'à la Crète, il rentre dans la mer Égée, et remonte à Lesbos et à Ténédos. Lesbos était déserte quand des Pélasges s'en emparèrent les premiers. Ils étaient conduits par Xanthus, qui partagea le territoire entre ses compagnons, et changea le nom d'Issé, que cette île portait, en celui de Pélasgie. Sept générations s'écoulèrent; et le déluge de Deucalion dépeupla ce pays comme tant d'autres. Bientôt après, Macaréus y aborda, et s'y fixa, charmé de la beauté du lieu. C'était, selon Hésiode, un petit-fils de Jupiter; il avait habité auparavant une ville dans le pays appelé depuis Achaïe. La colonie se composait d'Ioniens et d'autres Grecs. A peine s'y établissaient-ils quand survint Lesbos, descendant d'Éole, avec une suite nombreuse. Lesbos épousa Méthymne, fille de Macaréus; et les deux colonies s'associèrent. Une sœur de Méthymne s'appelait Mitylène; ces deux noms ont désigné les deux principales villes de l'île, qui prit elle-même celui de Lesbos. Macaréus, qui en resta roi, publia un code qui garantissait la sûreté publique, et qu'il intitula le *Livre du lion*. A l'égard de Ténédos, petite île fort voisine de la Troade, elle s'était appelée Leucophrys, et n'avait pas eu d'habitants jusqu'au moment où Tennès, roi de Colone en

Troade, la partagea entre quelques-uns de ses sujets, et la gouverna sagement. Il mérita les honneurs divins; un temple lui fut élevé après sa mort. Toutefois une autre tradition dit que Cycnus, père de Tennès, indisposé contre lui par des rapports calomnieux, l'enferma dans un coffre que les flots portèrent à Ténédos. Sauvé ainsi par la faveur spéciale de quelque divinité, Tennès devint roi et demi-dieu. Comme c'était un joueur de flûte que sa belle-mère avait employé pour le noircir dans l'esprit de Cycnus, on fit une loi qui interdisait l'entrée de son temple à tout homme de cette profession; et, parce qu'il est raçonté ailleurs que Tennès fut tué par Achille au temps de la guerre de Troie, il a été défendu encore de prononcer le nom d'Achille dans ce même temple.

Le cinquième livre de Diodore de Sicile est terminé par quelques lignes sur les Cyclades, à l'exception de Naxos, qui est la plus considérable de ces îles, et à laquelle l'auteur s'est déjà arrêté. Les autres avaient été peuplées de Crétois, au temps de Minos et de Rhadamanthe; mais, après la ruine de Troie, les Cariens s'en emparèrent : ils en ont été dépossédés à leur tour par les Grecs, qui ne les regardaient que comme des barbares; mais ces révolutions dépassent le terme que Diodore a fixé à ses premiers livres, et il se contente d'annoncer le récit qu'il en doit faire dans la suite.

Je n'ai pas besoin d'observer qu'il n'a point décrit toutes les îles connues des anciens : dans la Méditerranée, il a omis Chypre, Cythère, Zante, Céphalonie, Corcyre. Il ne s'était pas prescrit un travail complet; et cependant ce livre est à compter parmi ceux où l'ancienne géographie doit être étudiée. On y trouve particuliè-

rement rassemblées les notions relatives aux origines des peuples et à leurs croyances religieuses; et, sous ce rapport, ce livre ajoute beaucoup à ce que les précédents nous avaient appris d'histoire anté-iliaque, ou antérieure à la prise de Troie; car cette histoire, en matière profane, est purement traditionnelle et fabuleuse : elle se confond tout à fait avec ce que nous appelons mythologie. C'était là, vous le savez, l'objet de la première partie de l'ouvrage de Diodore, c'est-à-dire de ses six premiers livres; comme l'un des cinq que nous avons examinés est divisé en deux sections, on les a souvent comptés pour six, et l'on a supposé qu'ils contenaient cette première partie tout entière. Le cinquième était appelé sixième dans la traduction latine du Pogge. Mais c'est une erreur bien facile à reconnaître, puisque l'historien nous a lui-même averti que les deux premières sections ne composent qu'un seul livre. L'histoire mythologique ou anté-iliaque n'était donc terminée que dans le sixième, que nous n'avons plus, et dont nous ne pouvons pas connaître assez bien le plan et la matière par les faibles débris qui nous restent; ils remplissent à peine quatre pages extraites d'Eusèbe, de Jean Malala, du recueil d'Exemples de vertus et de vices de Constantin Porphyrogénète, et du commentaire d'Eustathe sur Homère.

Je ne comprends point parmi les fragments du sixième livre de Diodore les discours de Cléonnis et d'Aristomène, quoique Boivin, dans sa dissertation sur ce morceau, ait prétendu qu'il appartenait à ce livre : vous verrez, Messieurs, qu'il se placera plus convenablement dans le huitième; et, dès ce moment, nous pouvons observer que, puisqu'il s'agit d'une dispute entre

deux guerriers messéniens, après la bataille d'Ithome, l'an 730 avant J. C selon Boivin, il y a fort peu d'apparence que cet article ait fait partie d'un livre qui ne devait pas dépasser la ruine d'Ilion. Il est vrai que Diodore, dans ses cinq premiers livres, descend quelquefois, par voie de digression, au delà de cette époque; mais, comme le cours naturel de ses récits devait amener la première guerre de Messénie dans l'un des livres suivants, on doit supposer qu'il n'avait point déplacé ainsi la dispute d'Aristomène et de Cléonnis. Au surplus, Messieurs, vous en jugerez mieux quand nous en serons à cet article.

En ce moment donc, nous ne rapporterons au sixième livre que des fragments beaucoup moins considérables. L'un se trouve au second livre de la *Préparation évangélique* d'Eusèbe : il y est dit que les anciens connaissaient deux espèces de dieux, les uns éternels et naturels, comme le Soleil, la Lune, tous les astres, les vents et les éléments; les autres originairement terrestres, tels que Bacchus, Hercule, Aristée, héros qui, par leurs exploits et leurs bienfaits, avaient obtenu les honneurs divins. Cette distinction est attribuée par Eusèbe à Diodore, qui l'empruntait lui-même d'Évhémère, auteur d'une histoire sacrée; cet ouvrage, en effet fort regrettable, est ici recommandé par Diodore, qui y trouve la clef des narrations fabuleuses d'Hésiode, d'Homère, d'Orphée et des autres poëtes. Malheureusement il est dit aussi qu'Évhémère a visité la prétendue île Panchaïe, et qu'il y a lu, sur une colonne du temple de Jupiter Triphylien, une histoire sommaire d'Uranus, de Saturne et de Rhéa, de Jupiter et de Junon, de Neptune, de Cérès et de Proserpine, de Mi-

nerve et de Thémis. Ce fragment ne nous apprend guère que ce que nous savions déjà; seulement Évhémère y est plus expressément cité.

Les lignes que fournit Malala disent que les dieux des païens sont des hommes que le genre humain a divinisés par reconnaissance, et qui ont laissé leurs noms et leurs titres aux régions sur lesquelles ils avaient régné. Malala dit encore que le royaume d'Argos a duré cinq cent quarante-neuf ans, selon ce qu'a écrit le très-sage Diodore, καθὼς καὶ Διόδωρος ὁ σοφώτατος συνεγράψατο. C'est en effet, Messieurs, à peu près la durée qu'on peut supposer entre le commencement du règne d'Inachus et la fin de celui d'Acrisius. Mais vous n'ignorez pas combien cette chronologie est controversée. Il paraît qu'Acrisius a précédé d'environ un siècle ou un siècle et demi la guerre de Troie.

Dans le recueil de Constantin Porphyrogénète, consistant en Exemples de vices ou de vertus, Diodore parle des dioscures Castor et Pollux, fils de Jupiter, et des services qu'ils ont rendus aux Argonautes; d'Épopée, roi de Sicyone, qui provoquait les dieux à des combats singuliers, et renversait leurs autels; de la malice de Sisyphe; de l'impiété de Salmonée; de l'équité de Mélampe; d'Admète, qui eut Alceste pour épouse et Apollon pour domestique. Eustathe enfin, en expliquant le dix-neuvième livre de l'Iliade, s'exprime en ces termes: « Diodore « rapporte, dans son histoire fabuleuse, μυθικὴ ἱστορία, « que Xanthus et Balius, d'abord associés aux Titans, « prirent le parti de Jupiter; que Balius devint l'intime « ami de ce dieu, et Xanthus celui de Neptune; que, « pour n'être pas reconnus dans le combat par les Titans, « Xanthus et Balius obtinrent le privilége de changer de

« costume, de langage et de visage; » privilége que depuis les transfuges ont acquis assez d'eux-mêmes, sans recourir à la puissance de Jupiter.

Voilà, Messieurs, les seuls restes du livre VI; et l'unique motif de les y rapporter est qu'ils concernent des temps antérieurs à la guerre de Troie, et qu'on ne peut guère les prendre pour des extraits des cinq premiers livres où l'on n'aperçoit pas de lacunes. Du reste, ils ne jettent assurément pas un très-grand jour sur l'histoire; et il y a même une de ces lignes qui présente quelque difficulté; c'est celle où Épopée, roi de Sicyone, est accusé d'irréligion : car, tout au contraire, Pausanias, en ses *Corinthiaques*, le loue de sa piété. « Épopée, dit-il, ne songeait qu'à rendre grâce aux dieux « du succès de ses armes; il bâtit des temples magnifi- « ques à Pallas, à Apollon et à Diane. » Ou bien il y avait deux traditions très-diverses sur ce roi, ou bien les compilateurs de Constantin Porphyrogénète ont mal compris le texte qu'ils abrégeaient.

Maintenant, Messieurs, nous pouvons nous former une idée générale de la première partie de l'ouvrage de Diodore de Sicile : c'est le tableau des traditions répandues, chez les divers peuples, sur leurs origines, leurs antiquités et leurs dieux. L'histoire des arts, des cultes et de la société, y commence par les plus anciennes observations des phénomènes célestes. On contemple le cours du soleil, de la lune, et de cinq autres astres errants ou planètes, qu'on distingue des étoiles fixes. Pour reconnaître et dénombrer ces étoiles fixes, qui n'ont qu'une révolution diurne, et qui conservent entre elles les mêmes distances et les mêmes rapports de position, on les distribue en groupes ou constellations, septen-

trionales, méridionales, et intermédiaires ou zodiacales. Celles-ci forment dans le ciel une zone où s'accomplissent les révolutions particulières du soleil dans l'année, de la lune dans le mois, et des cinq autres planètes en divers espaces de temps; la terre est considérée comme le centre immobile de ces révolutions célestes. On a imaginé et l'on croit voir dans les constellations des figures d'hommes et d'animaux; et, à mesure que des personnages fameux ont paru sur la terre, on n'a pas de meilleur moyen de conserver et d'illustrer leur mémoire que de les placer dans le ciel. Plusieurs sont le soleil même; d'autres la lune, des planètes, des étoiles ou groupes d'étoiles. On rattache à ce système tout ce qu'on a de notions physiques et de doctrines morales, tout ce qu'on croit savoir du passé, tout ce qu'on veut deviner de l'avenir. Ainsi la théologie païenne, la philosophie, la poésie, la divination et l'histoire se confondaient en une seule science, à laquelle l'astronomie avait servi de base. Partout l'on remonte à Uranus, duquel est né Saturne ou le Temps, père de Jupiter; partout Jupiter est le dieu de la Vie, le père du Jour, le vainqueur du Temps, le souverain des autres divinités et le maître de l'univers. Sauf des différences de noms, et quelques variantes dans les légendes, un même fonds de théogonie se rencontre en Égypte, dans l'Afrique occidentale, dans l'Inde, en Arabie, en Grèce, chez les Crétois et chez les Siciliens. Chaque pays se croit le berceau des dieux, parce qu'en effet les traditions qui lui tiennent lieu d'histoire se sont placées, autant qu'elles ont pu, dans ce cadre universel. Nous avons vu naître autant de Jupiters, de Bacchus, de Cérès et d'Hercules qu'il en fal-

lait pour toutes les époques et pour tous les lieux. Chaque peuple n'avait-il pas eu ses grands hommes qui l'avaient gouverné ou possédé, civilisé ou asservi, dirigé dans ses progrès ou conduit à des conquêtes, desquels il tenait sa religion, ses connaissances ou ses erreurs, ses lois ou ses fers, son industrie et son agriculture? Et, dans l'impuissance de fixer encore tant de souvenirs par des annales écrites, par des relations détaillées et précises, ne devait-on pas retomber partout dans un même canevas d'allégories et d'apothéoses? Toutefois, outre cette mythologie générale, fonds commun de toutes les histoires profanes, et qui se transmettait d'une nation aux autres, par tous les rapports qu'elles avaient entre elles, par les guerres, par les traités, par les émigrations et les colonies, il est juste de remarquer, entre les deux époques assignées l'une au déluge et l'autre à la guerre de Troie, espace de dix à douze siècles, un certain nombre de personnages qui appartiennent en propre à chaque contrée, et qui demeurent distincts des héros, demi-dieux et dieux universels. Tels sont, par exemple, en Égypte, Sésostris; en Assyrie, Ninus, Sémiramis et Ninyas; en Grèce, Inachus et ses successeurs, Danaüs, Cadmus et Cécrops, Thésée, les Héraclides, les Argonautes et les vainqueurs de Troie. Ce n'est pas que leurs histoires soient beaucoup moins fabuleuses; il s'y mêle encore des détails purement mythologiques, des circonstances empruntées, et qui se répètent d'un lieu à l'autre; la chronologie en est fort indéterminée, et les sources très-suspectes. Mais c'est un second ordre de narrations antiques, dont le caractère consiste en ce qu'elles s'appliquent chacune à une seule nation. Ce sont là, Messieurs,

les deux espèces d'éléments dont se compose, dans les six premiers livres de Diodore, le tableau des destinées humaines depuis l'origine jusque vers l'an 1200 avant notre ère. Ces six livres forment le plus grand corps d'histoire anté-iliaque que nous ayons. Si vous y joignez les notions du même genre qu'Hérodote a rassemblées dans certains articles de ses quatre premiers livres, celles que contiennent la *Bibliothèque* d'Apollodore, le *Banquet* d'Athénée, les *Saturnales* de Macrobe, et les écrits des poëtes; si vous en rapprochez les traditions que Pausanias a recueillies dans son voyage, vous aurez réuni presque tous les documents qui peuvent jeter de loin quelque lumière sur cet âge antique; et, si vous écartez avec soin les compilations des chronographes du moyen âge, sources de ténèbres et d'erreurs, vous pourrez obtenir, non pas certes une histoire de ce qui s'est passé chez les peuples à des époques si reculées, mais un tableau fidèle de ce qu'ils ont cru ou feint de croire de leurs propres origines et de leurs premières révolutions. C'est à ces termes qu'il convient d'abaisser le problème; on ne doit point chercher là d'histoire proprement dite, des faits et des circonstances réelles, à moins qu'on ne soit décidé à convertir les fictions en témoignages, les traditions vagues en récits authentiques, et les hypothèses en résultats. On reproche à Diodore de Sicile d'être peu scrupuleux sur le choix des faits, d'accumuler sans discernement les détails frivoles ou fabuleux. A vrai dire, il n'est pas plus crédule qu'un autre, mais il ne veut jamais renoncer aux matériaux qu'il s'est donné la peine de rassembler. Il n'use à peu près d'aucune critique; mais si, en le lisant, nous prenons le soin d'examiner les traditions qu'il rapporte, nous nous

trouverons fort heureux qu'il ne l'ait pas pris lui-même, puisqu'il nous a plus complétement appris quelles étaient les croyances relatives à ces temps lointains, seul genre de connaissances que nous en puissions acquérir. Ce qui, à mon avis, a fort égaré l'érudition moderne, c'est qu'elle a voulu savoir et enseigner ce qu'ont été, ce qu'ont fait positivement, non-seulement Minos, Thésée, Ninus, Sésostris et Mœris, mais Hercule, Bacchus et Jupiter même. Quand nous nous bornerons à rechercher quelles aventures et quelles actions leur attribuaient les divers peuples de l'antiquité, il nous sera permis d'espérer des notions plus claires, et même aussi plus réelles, plus profitables. Car c'est une partie très-importante de l'histoire des hommes que celle de leurs opinions.

Après la guerre de Troie, qui probablement était racontée dans le livre VI, Diodore se croyait sorti de l'âge fabuleux, et parvenu aux temps historiques. Il va donc commencer des annales, c'est-à-dire procéder par années, ce qu'il s'est fort à propos abstenu de faire jusqu'ici. L'idée qu'il a conçue des matières nouvelles qu'il va traiter est sans doute beaucoup trop avantageuse. Varron, plus sagement, n'ouvrait l'âge historique qu'à l'olympiade de Corœbus, postérieure d'environ quatre siècles à la catastrophe d'Ilion. Mais ces quatre cents années, et même à peu près les trois cents suivantes, vont nous manquer dans l'ouvrage de Diodore. Les sept siècles compris entre la ruine de Troie et l'entreprise de Xerxès contre les Grecs, années 1183 à 481 avant l'ère vulgaire, remplissaient les livres VII, VIII, IX et X, dont il ne reste qu'environ vingt pages de fragments. Ainsi tout ce que cet historien avait écrit sur

le retour des généraux ou princes grecs dans leurs États; sur la rentrée des Héraclides dans le Péloponnèse; sur l'établissement des Doriens à Corinthe; sur différentes colonies grecques; sur les lois de Lycurgue à Lacédémone; et, après l'olympiade de Corœbus ou l'année 776, sur la fondation de Rome, sur la première guerre Messénienne, sur Solon et Pisistrate chez les Athéniens, sur Astyage, Crésus et Cyrus en Asie, sur l'expédition de Cambyse en Égypte, sur le règne de Darius, fils d'Hystaspe, et sur le commencement de celui de Xerxès; tous ces récits de Diodore sont perdus pour nous, sauf de bien faibles débris.

Aux quatre livres qui devaient nous offrir le tableau de ces événements, se joignent le onzième et les six qui le suivent, pour composer la seconde partie de l'ouvrage, terminée à la mort d'Alexandre, en 323. Nous allons, Messieurs, successivement étudier ces sept livres. Dans notre prochaine séance, après avoir pris connaissance des fragments des livres VII, VIII, IX et X, nous nous occuperons du onzième et du douzième.

CINQUIÈME LEÇON.

FRAGMENTS DU LIVRE SEPTIÈME ET DES SUIVANTS JUSQU'AU DIXIÈME. — EXAMEN DES LIVRES ONZIÈME ET DOUZIÈME. — HISTOIRE DE LA GRÈCE.

Messieurs, nous disions, en terminant notre dernière séance, que les sept siècles compris entre la catastrophe des Troyens et l'entreprise de Xerxès contre la Grèce étaient la matière des livres VII, VIII, IX et X de Diodore de Sicile, et qu'il ne subsiste aujourd'hui qu'environ vingt-cinq pages d'extraits de ces quatre livres. Ceux du septième se trouvent dans le commentaire d'Ulpien sur Démosthène, dans la *Chronographie* de George le Syncelle, et surtout dans le recueil d'Exemples de vertus et de vices de Constantin Porphyrogénète. Il y est dit, sous le nom de Diodore, qu'Énée sortit de Troie, portant son père sur ses épaules; que les Grecs récompensèrent cette piété filiale en permettant à Énée d'emporter de sa maison les objets qui lui sembleraient les plus précieux; qu'il prit ses dieux pénates; et que, ce choix redoublant l'admiration des Grecs, ils lui laissèrent la liberté d'aller s'établir, avec ses compagnons, partout où il voudrait; qu'après la rentrée des Héraclides dans le Péloponnèse, des princes de cette maison gouvernèrent Corinthe durant quatre cent quarante-sept années; que l'un d'eux, Bacchus, s'illustra tellement, que, depuis lui, ces rois furent appelés, non plus Héraclides, mais Bacchiades; que cette dynastie s'est

perpétuée jusqu'à l'usurpation de Cypsélus, l'an 663 avant notre ère. Tous ces rois et les prytanes qui leur succédèrent sont désignés avec le nombre d'années pendant lesquelles chacun d'eux a occupé le trône; et il se trouve que ces nombres réunis ne font que quatre cent dix-sept au lieu de quatre cent quarante-sept, total exprimé dans le texte. Ce genre de méprise est fréquent dans les livres antiques : fort souvent la somme totale est plus grande ou plus petite que l'ensemble des sommes partielles; et c'est l'une des causes de l'incertitude de l'ancienne chronologie. Larcher, qui s'est épuisé en efforts pour éclaircir cette succession des rois héraclides de Corinthe, a été conduit à reconnaître que l'ouvrage du Syncelle où se trouve le fragment de Diodore a beaucoup souffert entre les mains des copistes; qu'au surplus Diodore a fort bien pu se tromper.

Ulpien cite Diodore citant Hellanicus pour dire que Munychie tient son nom de Munychus, qui, lorsque des Béotiens vinrent s'établir en ce lieu, régnait à Athènes. En d'autres extraits, nous lisons que Sylvius, roi des Albains, était un impie; que, lorsque Jupiter tonnait, il ordonnait à ses soldats de frapper leurs boucliers avec leurs épées, afin de faire plus de vacarme que le souverain des cieux; en réparation de quoi, ce Sylvius périt d'un coup de foudre; que Lycurgue étant parvenu au plus haut degré de la vertu, la pythie de Delphes l'éleva au rang des dieux par des vers qu'Hérodote nous a déjà rapportés; que ses lois valurent aux Spartiates une puissance qui dura quatre cents ans, et dont ils déchurent par leur faute, particulièrement pour avoir fait usage d'argent monnayé;

qu'ils se montrèrent de bonne heure jaloux des Éléens, dont le territoire était respecté des autres Grecs comme sacré et inviolable; enfin que la Macédoine fut conquise par Caranus, qui descendait d'Hercule à la dixième génération; tous les ancêtres de Caranus sont ici nommés. Vous savez, Messieurs, que les chronologistes rapportent à l'année 814 avant J. C. l'avénement de Caranus et l'établissement du royaume de Macédoine; mais, au lieu de dix générations d'Hercule à Caranus, Velléius Paterculus en compte seize; et c'est une preuve nouvelle de l'impossibilité de bien fixer ces époques antiques.

Le même recueil de Constantin Porphyrogénète et George le Syncelle nous fourniront encore la plupart des extraits qui semblent appartenir au huitième livre de Diodore. Il y est question d'abord de la naissance de Romulus. Certains auteurs le disaient fils d'une fille d'Énée. Fabius Pictor contait qu'un oracle avait averti Énée qu'un quadrupède le conduirait au lieu où il devait bâtir une ville. En effet, comme il se disposait à immoler une truie, elle lui échappa des mains; il la poursuivit jusque sur un lieu élevé, où elle mit bas trente petits; il comprit que c'était là qu'il fallait fonder la cité; mais, avant d'en commencer la construction, il attendit trente ans, selon le nombre des animaux qu'il avait vus naître. Il importe, Messieurs, de recueillir toutes ces fables, pour se former une idée de ce qu'on prenait alors pour l'histoire. Cependant le système qui fait de Romulus le petit-fils d'Énée demeure inconciliable avec le compte de quatre cent trente ans entre la prise de Troie et la fondation de Rome, en la seconde année de la septième olympiade. Il se-

rait plus exact de dire quatrième année de l'olympiade sixième, 753 avant notre ère, suivant l'hypothèse de Varron. Mais nous ne pouvons savoir jusqu'à quel point le chronographe ecclésiastique mêle ici ses propres idées à celles de l'historien grec. Le Syncelle ne fait presque jamais que des citations vagues. Dans le recueil de Constantin, Diodore parle de Polycharès, riche Messénien, qui met ses troupeaux en commun avec ceux d'Évephnus de Sparte. L'honnête Lacédémonien se charge de la direction de l'affaire; il vend les troupeaux et les bergers à des étrangers, et déclare à son associé qu'ils ont été enlevés par des voleurs. La fraude se découvre; Polycharès retrouve les bergers vendus; et, après les avoir cachés, il fait venir le Spartiate, qui soutient héroïquement son mensonge; qui ajoute même que ses bergers ont été tués par les voleurs; mais, déconcerté par l'apparition subite de ces mêmes bergers, Évephnus promet de restituer les troupeaux, en implorant la clémence de Polycharès, et en invoquant les droits sacrés de l'hospitalité. Polycharès se laisse fléchir; il renvoie son jeune fils pour conduire Évephnus à Sparte et en ramener les troupeaux à restituer. A Sparte, Évephnus égorge ce jeune homme; Polycharès en demande justice aux Lacédémoniens; ceux-ci envoient le fils d'Évephnus à Messène, et le chargent d'une lettre, où Polycharès est invité à venir porter sa plainte devant les éphores et le roi. Polycharès, indigné de ces délais, use de représailles; il tue le jeune fils d'Évephnus. Telle serait, selon ce fragment, la cause de la première guerre messénienne, qui s'alluma, en 743, entre Messène et Lacédémone. Ailleurs, les Spartiates l'entreprennent pour

se venger des Messéniens, qui leur avaient enlevé des femmes.

C'est ici, Messieurs, que semble se placer naturellement, ainsi que nous le disions dans notre dernière séance, le fragment d'Aristomène et Cléonnis que Boivin a voulu rendre fameux, et qu'il a traduit littéralement de cette manière. « Après cela (après la bataille « d'Ithome), le roi, sentant un peu moins ses blessures, « proposa d'adjuger le prix à celui qui avait le mieux « fait au combat. Deux se le disputèrent, qui furent « Cléonnis et Aristomène. L'un et l'autre avaient quel- « que chose de particulier en sa faveur; car Cléonnis, « défendant le roi renversé par terre, avait tué huit « Spartiates qui l'entraînaient, entre lesquels il y en « avait deux qui étaient des capitaines signalés; et, « ayant dépouillé tous ces morts, il avait mis leurs ar- « mes en garde entre les mains de ses soldats, afin d'a- « voir des preuves de sa valeur devant les juges. Il « avait reçu plusieurs blessures et elles étaient toutes « de front; marque très-certaine qu'aucun des en- « nemis ne lui avait fait lâcher le pied. Pour ce qui « est d'Aristomène, en combattant dans la même oc- « casion pour sauver le roi, il avait tué cinq Lacédé- « moniens, et avait aussi emporté leurs dépouilles mal- « gré tous les ennemis; il avait outre cela paré tous « les coups, et su s'exempter d'être blessé. Il avait de- « puis cela fait encore une action louable, en retour- « nant à la ville après la bataille. Car Cléonnis, à cause « de ses blessures, ne pouvant marcher, ni de lui-même « ni avec le secours de ceux qui lui donnaient la main, « Aristomène, sans vouloir quitter ses propres armes, « le chargea sur son corps, et le porta à la ville, quoi-

« que Cléonnis fût d'une taille et d'une corpulence plus
« haute et plus forte qu'un autre. Chacun d'eux ap-
« portant ses raisons de recommandation pour prix
« de la bravoure, le roi présida au conseil avec les of-
« ficiers de guerre, suivant la loi. Cléonnis parla le pre-
« mier et tint ce discours : Il n'y a pas grande harangue
« à faire touchant le prix. Car ceux qui sont juges ont
« vu eux-mêmes les belles actions de chacun. Je veux
« seulement les faire souvenir que, quand nous avons
« combattu l'un et l'autre contre les mêmes hommes,
« dans le même temps et dans le même lieu, c'est moi
« qui en ai tué le plus. Or il est manifeste que, dans
« les mêmes circonstances, celui qui a tué un plus
« grand nombre d'ennemis, a le plus de droit au prix.
« Mais d'ailleurs le corps de l'un et de l'autre sont
« des preuves très-évidentes de celui qui a été le plus
« brave. Car l'un est sorti de la bataille tout couvert de
« plaies reçues de front; l'autre en revient comme d'une
« fête et non pas d'une mêlée si sanglante.... Au reste,
« ce n'est point une action de valeur d'avoir emporté
« sur ses épaules, lorsqu'il n'y avait plus de péril, un
« homme qui ne pouvait marcher à cause de ses bles-
« sures. Cela peut seulement prouver la force du corps.
« Voilà tout ce que j'avais à représenter devant vous;
« car il n'est pas question ici de paroles, mais d'ac-
« tions. Alors Aristomène se défendant à son tour :
« J'admire, dit-il, que le prix de la valeur doive être en
« contestation entre celui qui a été sauvé et celui qui
« l'a sauvé. Car c'est une nécessité que mon adversaire
« croie, ou que les juges ne sont pas de bon sens, ou
« qu'ils sont juges sur ce qui se dit présentement et
« non pas sur ce qui s'est passé au champ de bataille.

« On va voir que Cléonnis a eu non-seulement moins « de valeur, mais qu'il est tout à fait ingrat. Car il a « omis de raconter les actions qu'il a faites, et il a « donné aux miennes un mauvais tour. Il fait voir « plus d'ambition qu'il n'est permis.... Cependant je suis « persuadé que, dans le temps que j'emportais Cléon-« nis mourant du champ de bataille dans la ville, « sans avoir pour cela quitté mes armes, je suis per-« suadé, dis-je, qu'alors Cléonnis me rendait justice. « Et peut-être même que si vous eussiez alors tenu « moins de compte de lui, il ne songerait pas aujour-« d'hui à me disputer le prix de la valeur; et, pour di-« minuer le mérite d'un si grand bienfait, il ne dirait « pas que c'est une action peu considérable, parce « qu'alors les ennemis avaient quitté le champ de ba-« taille. Qui ne sait que souvent ceux qui s'étaient re-« tirés du combat en désordre, sont revenus à la charge « et ont remporté la victoire par cette conduite? Voilà « tout ce que j'avais à vous dire, et je ne crois pas que « vous ayez besoin d'un plus long discours. Après ces « paroles, les juges, tout d'un avis, prononcèrent en « faveur d'Aristomène. »

Boivin, après avoir joint cette traduction française à une traduction latine, qui est aussi de sa façon, et au texte grec, compose une longue dissertation, où il établit : 1° que ce morceau est excellent; 2° qu'il appartient à Diodore de Sicile; 3° qu'il faisait partie du sixième livre de cet auteur. Je ne m'arrêterai plus, Messieurs, à cette troisième opinion : Boivin ne l'a conçue que parce qu'il n'avait point une idée précise de la matière et du plan de l'ouvrage de Diodore. Terrasson, qui l'avait étudié et traduit en entier, n'a

point hésité à déclarer que ce fragment ne pouvait se rapporter au sixième livre, qui, comme les cinq précédents, ne concernait que les temps anté-iliaques. Wesseling et M. Eyring en ont jugé de même. Quant à la question de savoir si ce morceau est excellent, vous en pouvez juger, Messieurs, par la traduction fidèle que vous venez d'entendre; elle représente parfaitement les pensées, les tours et le style du texte. Henri Estienne l'avait, comme je vous l'ai dit, inséré, sans version et sans notes, dans un recueil de déclamations fabriquées par des sophistes ou rhéteurs; et, dans la préface de ce volume, il exposait le motif qui l'avait déterminé à le publier. « On se plaint, disait-il, de ce que, « toujours occupé de grands ouvrages, je n'ai encore « rien imprimé pour l'usage des enfants et des écoles : « j'ai voulu payer ce tribut par la publication de ces « opuscules. » *A magnis libris ad libellos cogitationem transtuli, atque hoc eo libentius feci, quod me in grandibus voluminibus semper occupatum, nullius unquam libelluli editione pueris gratificatum esse nonnulli quererentur.* Ce fragment fut donc mis au jour par Henri Estienne, en 1567, et intitulé Ἀνωνύμου τινός, etc., déclamation d'un anonyme sur deux guerriers disputant le prix de la valeur. Elle figure entre les déclamations de Polémon et d'Himérius, auxquelles elle ressemble parfaitement : l'éditeur n'était point tenté de l'attribuer à Diodore de Sicile, ni à aucun autre ancien écrivain jouissant de quelque réputation. Il avait un sentiment trop exquis et trop exercé du caractère de la littérature antique. Mais encore une fois chacun a le droit de vanter ou de contester l'excellence de ce morceau; c'est une question purement littéraire, que

le goût seul doit décider. Reste celle de savoir si Diodore de Sicile en est réellement l'auteur. L'unique motif de le supposer, est qu'Isaac Vossius, fils de Jean Gérard, voyageant en Italie, informa son père qu'il avait vu à Florence, dans la bibliothèque Médicis, un manuscrit, où le nom de Diodore avait été inscrit par un copiste à la tête ou en marge de ce fragment. Comme il y a beaucoup d'exemples d'inscriptions du même genre, qui attribuent à des écrivains illustres des productions tout à fait indignes de leur nom, je crois que le premier soin de l'académicien Boivin aurait dû être de bien connaître l'âge et l'état de ce manuscrit de Florence et particulièrement de vérifier si le nom de Diodore n'a pas été ajouté après coup, si cet historien y est désigné positivement et distingué de tant d'autres Diodores par son surnom de Sicilien; circonstances très-importantes qui ne sont aucunement énoncées dans les lignes où Jean Gérard Vossius parle fugitivement de la lettre de son fils. Boivin n'a pris aucun de ces renseignements préalables; car il n'y en a nulle trace dans sa dissertation académique; et il avait si peu de bonnes raisons à donner de l'authenticité de ce morceau, qu'à coup sûr il n'eût pas négligé celles qu'aurait pu lui fournir l'état du manuscrit. Son argument le plus clair est que l'article commence par les mots : Μετὰ ταῦθ' ὁ μὲν βασιλεύς, « après cela, le roi, etc. » Donc, c'est un passage extrait d'un corps de narrations, et non pas un opuscule séparé! Mais s'ensuivait-il que ce passage appartînt à notre historien plutôt qu'à tout autre? Ne pourrait-il pas se faire que les mots, *après cela*, eussent été seulement précédés d'un récit de la bataille d'Ithome? Enfin n'est-il pas arrivé plus

d'une fois aux rhéteurs de commencer tout exprès leurs compositions par ces formules vagues, *en ce temps-là*, *après ces choses-là*, etc., qui semblaient rattacher leurs récits à des faits antérieurs indéterminés? Remarquez de plus, Messieurs, que jusqu'ici Diodore n'a imaginé ni même rapporté aucune harangue; qu'il n'a point l'habitude de mettre des discoureurs en présence, pour leur faire plaider le pour et le contre. Je vous ai cité, l'an dernier, les réflexions judicieuses qu'il a faites dans la préface de son vingtième livre contre ce misérable artifice, l'un de ceux qui ont le plus dégradé le genre historique; comment aurait-il été condamner si sévèrement ces déclamations puériles, après en avoir donné lui-même un exemple si digne de pitié? D'un autre côté, le nom d'Aristomène, ou d'Aristodème ne laisse pas de jeter de l'embarras dans l'histoire des guerres messéniennes. Il a été porté, selon toute apparence, par deux personnages distincts, l'un au temps de la première guerre, l'autre à la seconde. Nous verrons dans la suite que notre historien ne sait qu'en penser. Or il ne lui serait resté, à cet égard, aucune incertitude, si, dans son livre huitième, ou sixième selon Boivin, il avait mis en scène un Aristomène combattant à Ithome, et obtenant le prix sur Cléonnis. Enfin, Messieurs, Pausanias raconte qu'Euphaès, roi des Messéniens, et, selon Boivin, celui-là même qui jugea le différend dont il s'agit, qu'Euphaès, dis-je, mourut peu de jours après la bataille, et qu'attendu qu'il ne laissait point d'enfants, le peuple eut à lui choisir un successeur; que Cléonnis se mit en concurrence avec Aristomène ou Aristodème, et prétendit s'être plus distingué que lui à la guerre; que néanmoins Aristodème

obtint les suffrages, et parvint au trône. Ne serez-vous pas frappés, Messieurs, de la ressemblance de ces deux rivalités entre les mêmes concurrents, à si peu de jours de distance? Ne trouverez-vous pas fort possible qu'elles aient été confondues; et que, sur une tradition vague et mal éclaircie, quelque rhéteur oisif ait composé l'amplification que Boivin a traduite? Boivin, pour répondre aux objections que suggèrent contre son système les textes de Pausanias et de Diodore, accumule des hypothèses et des argumentations, toutes fondées sur la prétendue excellence, sur la beauté classique du fragment. S'il avait pu, comme Henri Estienne, y reconnaître l'ouvrage d'un déclamateur, il se serait épargné beaucoup de peine; mais il n'aurait pas fait une dissertation qualifiée savante. C'est le titre que donne à ce mémoire Rollin lui-même, qui pourtant s'est abstenu de louer la perfection du morceau grec. Il ne l'a cité qu'en l'abrégeant beaucoup, en le débarrassant des phrases parasites, et qu'en l'enrichissant de traits qui ne sont ni dans le texte ni dans les versions de Boivin; de celui-ci, par exemple: « On ne peut pas certainement reprocher à Cléonnis qu'il ait manqué de courage; mais je suis fâché pour son honneur qu'il paraisse manquer de reconnaissance. » Ni ce ton modéré, ni ce tour délicat n'étaient dans le discours d'Aristomène. Mais Rollin a voulu embellir d'une autre manière encore ce récit. Au lieu de se borner à dire, comme le texte grec, « après ces discours, les juges prononcèrent tout d'une voix en faveur d'Aristomène, » ce qui semble bien faire entendre que la délibération ne fut pas longue, Rollin fait une amplification à son tour: « Après ces discours, dit-il, on alla aux suffrages: tout

« le monde demeure suspendu dans l'attente du juge-
« ment; nulle dispute n'égale celle-ci en vivacité. Il
« ne s'agit point d'or ou d'argent. L'honneur est ici
« tout pur. La gloire désintéressée est le vrai salaire
« de la vertu. Ici les juges ne sont point suspects. Les
« actions parlent encore. C'est le roi, environné de ses
« officiers, qui préside et qui prononce. C'est toute
« une armée qui est témoin. Le champ de bataille est
« un tribunal sans faveur et sans cabale. Toutes les voix
« se réunirent en faveur d'Aristomène, et lui adjugè-
« rent le prix. » Je vous prie de remarquer, Messieurs, par quels accidents l'histoire se surcharge de fictions. Un rhéteur compose ou fait composer par ses élèves une déclamation; elle tombe entre les mains d'un copiste, qui y joint le nom de Diodore; des savants en concluent qu'elle est de Diodore de Sicile. L'un d'eux, dans un mémoire académique, félicite la république des lettres d'une acquisition si précieuse; elle s'introduit dans les éditions de Diodore, qui, sans elle, passeraient pour incomplètes; un estimable écrivain l'insère dans un corps d'histoire ancienne destiné à la jeunesse; il en retranche et y ajoute tout ce qu'il faut pour qu'elle intéresse davantage; dès lors il n'y a plus moyen qu'Aristomène et Cléonnis n'aient pas plaidé pour le prix de la valeur, et que leur querelle n'ait pas été décidée par un jugement solennel, prononcé par un roi, et attendu en silence par tout un peuple.

Je supprimerai, Messieurs, les minces et fugitifs détails indiqués dans les autres extraits du huitième livre et dans ceux du neuvième. Ceux du dixième vous montreraient le cruel Cambyse ravageant l'Égypte, outrageant le cadavre d'Amasis, pillant et brûlant le

temple de Jupiter Ammon; puis Polycrate égorgeant à Samos des Lydiens qui se sont jetés entre ses bras; Thessalus abdiquant, chez les Athéniens, le pouvoir absolu; mais Hipparque et Hippias, fils comme lui de Pisistrate, provoquant, par l'excès de leur tyrannie, la conspiration d'Harmodius et d'Aristogiton; Zénon d'Élée conspirant contre le tyran Néarque, et soutenant la douleur des tortures avec un courage indomptable; chez les Romains, la mort héroïque de Lucrèce, signal de la chute des Tarquins; en Sicile, la tyrannie d'Hippocrate de Géla et les bienfaits de Théron d'Agrigente; chez les Grecs enfin, Cimon se constituant prisonnier pour racheter le corps de son père, et s'illustrant, comme lui, dans la carrière politique et militaire. C'est ainsi, Messieurs, que ces fragments nous conduisent jusqu'au temps de l'expédition de Xerxès; mais ils ne sont que de bien faibles indices de la route que Diodore avait parcourue.

« Le livre que nous venons de finir, et qui est le « dixième de notre histoire, dit l'auteur en commençant « le onzième, s'est terminé par le récit des choses qui « se sont passées dans l'année qui a précédé la descente de « Xerxès en Europe; nous y avons rapporté les confé- « rences des Grecs assemblés à Corinthe, afin d'examiner « si l'on rechercherait l'alliance de Gélon de Syracuse. « Pour continuer cette matière, notre onzième livre « s'ouvrira par l'expédition de Xerxès contre les Grecs, « et finira avec l'année qui a précédé l'entreprise des « Athéniens sur l'île de Chypre sous la conduite de Ci- « mon. » D'abord Diodóre a soin d'établir l'ordre chronologique et fixe l'armement du roi du Perse à la première année de la soixante-quinzième olympiade où Astylus

de Syracuse remporta le prix de la course aux jeux de l'Élide, Spurius Cassius et Proclus Virginius étant consuls à Rome, et Callias archonte à Athènes. Il y a là, Messieurs, plusieurs erreurs légères, qui s'étendront sur toute la suite de l'histoire. Spurius et Virginius n'ont point été consuls ensemble : Spurius l'était en 481 avant J. C, Virginius en 479, et Callias était archonte en 480. L'armement de Xerxès n'est pas de la première année de la soixante-quinzième olympiade; il est de la quatrième année de la soixante-quatorzième, année 481. Diodore va traiter, dans ce onzième livre, le même sujet qu'Hérodote dans les livres VII, VIII et IX. Mais Hérodote n'est point descendu au-dessous de l'année 479, et le onzième livre de Diodore dépassera de beaucoup ce terme : il ira jusqu'à la fin de l'an 451 ; et par conséquent il embrassera un espace de trente et une années. Vous ne devez donc pas vous attendre à trouver ici des narrations aussi détaillées, des tableaux aussi animés que dans les trois derniers livres d'Hérodote. Nous en pourrons être jusqu'à un certain point dédommagés par une nouvelle partie d'histoire grecque qui nous manquait encore. En effet, entre l'année 479, où Hérodote finissait, et 431, où commençait Thucydide, il restait une lacune de quarante-huit ans, trop imparfaitement remplie par quelques aperçus que le second de ces historiens a jetés dans son introduction ou premier livre. Le onzième de Diodore va, de ces quarante-huit ans, nous en faire parcourir vingt-huit.

A l'égard des années 481, 480 et 479, si mémorables par les énormes préparatifs de Xerxès, par la marche de son armée, par l'héroïque résistance des Grecs, par le dévouement de Léonidas, par les exploits de

Thémistocle, par les journées des Thermopyles, de Salamine, de Platée et de Mycale, c'est Hérodote qu'il faut lire; la chronique de Diodore affaiblit ces grands souvenirs, et ne servirait tout au plus qu'à compléter ou rectifier certains détails. Par exemple, Hérodote a porté à un million deux cent quatre-vingt-trois mille deux cent vingt le nombre d'esclaves que le roi de Perse traînait après lui; et, en vous exposant ce calcul, j'ai observé que Diodore réduisait le total à huit cent mille, ce qui est encore beaucoup. Pline ne dit que sept cent quatre-vingt-huit mille, Élien que sept cent mille : il nous est impossible d'acquérir sur de tels points aucune notion précise. Il s'y glisse presque toujours des erreurs de chiffres, des sommes totales supérieures aux sommes partielles réunies; c'est ce qui arrive ici, dans Diodore, relativement aux vaisseaux équipés par le grand roi. Je ne m'arrêterai pas davantage à la première moitié de son livre XI; on la jugerait, il est vrai, la plus importante, si l'on ne tenait compte que de la grandeur et de l'immortelle célébrité des événements; mais elle n'ajoute rien à l'idée qu'Hérodote nous en a donnée. Diodore a lui-même l'attention de renvoyer en quelque sorte ses lecteurs à l'ouvrage de ce grand historien. En remontant, dit-il, jusqu'aux temps qui ont précédé la guerre de Troie, Hérodote a renfermé en neuf livres les principales choses qui se sont passées dans la plus grande partie du monde; et il termine son histoire à la bataille donnée à Mycale entre les Grecs et les Perses, et à la prise de Sestos. Pour les temps qui vont suivre, Diodore sera notre guide; mais il nous conduira beaucoup trop rapidement.

Gélon, après avoir pendant sept ans gouverné Syracuse avec une admirable équité, abdiqua le pouvoir royal, et mourut en paix. Ses funérailles furent modestes, conformément aux lois du pays; mais ses sujets lui décernèrent les honneurs héroïques, et lui érigèrent un tombeau que, depuis, les Carthaginois et Agathocle ont abattu. Mais, ajoute Diodore, ni la haine des Carthaginois ni la perversité d'Agathocle n'ont pu détruire la gloire de Gélon. L'histoire, témoin irréprochable de la vertu, portera sa réputation d'âge en âge. Car, s'il est juste, s'il est utile à la société, que les princes qui ont abusé de la puissance soient livrés à des malédictions éternelles, des honneurs impérissables sont dus aux bienfaisants, afin que la crainte et l'espoir enchaînent ou rappellent à la vertu les maîtres du monde. Gélon eut pour successeur Hiéron son frère, qui régna onze ans et huit mois. En Grèce, Lacédémone aspirait déjà à la domination; elle voyait avec déplaisir les progrès d'Athènes et le rétablissement des murs de cette ville. Thémistocle, qui avait habilement ménagé cette reconstruction, conçut le projet d'ouvrir dans le Pirée un port qui serait le plus beau de la Grèce. Il en vint à bout, et fonda ainsi la puissance navale d'Athènes. Alors le Spartiate Pausanias, vainqueur à Platée, ternissait sa gloire, et trahissait sa patrie par des intelligences avec le général perse Artabaze, dont il devait épouser la fille, pour prix du service qu'il allait rendre au grand roi en lui livrant la Grèce. Pausanias recevait d'Artabaze des sommes considérables, qui servaient à corrompre les Grecs les plus puissants. Avant même qu'on découvrît ce complot, Pausanias s'était rendu odieux à son armée par le luxe asiatique qu'il étalait. Enfin un mes-

sager qu'il envoyait en Perse, faisant réflexion qu'aucun de ses camarades dépêchés avant lui pour ce pays n'en était revenu, ouvrit les lettres dont il était porteur, et y vit d'abord la précaution cruelle qu'on devait prendre contre lui-même, puis les desseins perfides tramés contre Sparte. Il se hâta d'en instruire les éphores; il leur montra les lettres. Ils voulurent une preuve plus décisive. Quelques-uns d'entre eux accompagnèrent le courrier dans le temple de Ténare, et s'y cachèrent, tandis qu'il s'y montrait lui-même comme réfugié dans un asile, et suppliant des dieux. Pausanias, informé que son courrier était là, l'y vint trouver et eut avec lui une conversation, que les éphores entendirent, et qui ne leur laissa plus aucun doute sur la trahison. Pausanias, à son tour, se réfugia dans un temple de Minerve. Sa mère apporta une première pierre sur le seuil de ce temple; tous les Lacédémoniens en firent autant; la porte fut murée, et Pausanias mourut de faim. Thucydide nous ayant fait le même récit presque avec les mêmes circonstances, et plusieurs autres historiens l'ayant répété, il est difficile de ne pas l'admettre, malgré le caractère un peu romanesque de certains détails. Tandis que le crime de Pausanias compromettait la gloire et le salut de Sparte, la vertu d'Aristide honorait Athènes.

La rivalité de ces deux cités devient de jour en jour plus sensible. Sans les sages conseils d'Hétémaridas, descendant d'Hercule, les Lacédémoniens allaient prendre les armes pour disputer aux Athéniens l'empire de la mer. Ils employèrent un autre genre d'attaque; ils accusèrent Thémistocle d'avoir été l'intime ami de Pausanias, et d'avoir trempé dans ses projets. Thémistocle

fut d'abord absous; mais il avait des envieux; il subit l'ostracisme, exil de cinq ans, qui n'était point censé la punition d'un crime prouvé, observe Diodore, mais une précaution contre l'ambition qu'un mérite éminent pouvait suggérer et enhardir. Thémistocle se retira donc à Argos; ce n'était point assez pour les Spartiates; ils demandèrent qu'il fût jugé par l'assemblée générale de la Grèce. Il prévit que les Athéniens l'abandonneraient, pour se mettre à l'abri des soupçons, et que les Lacédémoniens le condamneraient pour humilier Athènes. En conséquence, il s'enfuit chez Admète, roi des Molosses; mais Admète, effrayé des menaces de Sparte, le renvoya en lui donnant quelque argent. Thémistocle errant rencontra deux jeunes Liguriens, qui lui servirent de guides, et l'accompagnèrent jusqu'en Asie. Là vivait un Lysithide, avec lequel il avait une liaison d'hospitalité, et qui était ami du roi Xerxès. Voilà Thémistocle qui se laisse conduire à la cour de ce prince, et qui justifie ainsi les soupçons des Grecs. Mais il trouva en Asie une ennemie redoutable, Mandane, fille de Darius et mère de plusieurs princes tués à la bataille navale de Salamine : elle demanda la mort de Thémistocle. Celui-ci se mit à étudier la langue persique; et il l'apprit si bien en peu de temps qu'il fit son apologie en cette langue, et fut renvoyé absous. Le roi le combla de présents, le maria richement, lui donna trois villes, Magnésie pour son pain, Lampsaque pour le vin, et Myonte pour la bonne chère. Nous avons vu ces étranges détails dans Thucydide. Thémistocle mourut paisiblement en Perse. Diodore nous avertit pourtant que, selon certains auteurs, l'illustre Athénien s'empoisonna, pour échapper à la honte de

porter les armes contre sa patrie. C'est ce qu'insinue aussi Thucydide, et ce que, depuis, Plutarque a raconté. Diodore ne cite pas Thucydide, mais on s'aperçoit aisément qu'il emprunte du premier livre de cet écrivain les deux articles de Pausanias et de Thémistocle. La mort de ce dernier est de l'an 471.

Cimon, fils de Miltiade, conduit une armée athénienne sur les côtes de l'Asie; il s'empare de plusieurs places; il gagne des batailles sur terre et sur mer; il défait les Perses sur les bords de l'Eurymédon. Cependant Sparte essuyait d'affreuses calamités : des tremblements de terre renversaient les maisons, écrasaient vingt mille habitants. Un dieu semblait poursuivre cette cité, et conspirer contre elle avec les Hilotes, ses ennemis. Elle eut à combattre durant dix ans les Hilotes et les Messéniens. Une révolution s'opérait en Sicile; Thrasybule, roi de Syracuse après Hiéron, avait mérité la haine publique : battu et détrôné par ses sujets, il alla mourir à Locres. Les Syracusains abolirent la royauté, et vécurent soixante ans en république jusqu'à Denys le tyran. En Asie, le roi Xerxès est égorgé par Artaban, le capitaine de ses gardes, et remplacé par Artaxerce (Longue-main), le second de ses fils. Cet Artaxerce, qui, pour s'assurer le trône, venait d'assassiner son frère aîné, Darius, fut aussitôt après attaqué par Artaban, qui lui porta un coup d'épée, mais que d'un coup plus sûr il étendit mort par terre. Voilà comment s'acquérait alors le pouvoir absolu. A la nouvelle de ces troubles, les Égyptiens se révoltèrent, et se donnèrent un roi nommé Inarus, que les Athéniens soutinrent contre les Perses. Artaxerce envoya à Memphis Achémène, son neveu, à la tête d'une armée de trois cent mille hommes, est-il

dit, que vainquirent les troupes bien moins nombreuses d'Athènes et d'Égypte. Le grand roi eut recours à Lacédémone, qui, malgré ses ressentiments contre les Athéniens, ne jugea point à propos de prendre part à cette guerre. Artabaze et Mégabyze furent envoyés aux bords du Nil, avec une nouvelle armée de trois cent mille hommes encore. Ces deux généraux perses employèrent une année entière en préparatifs. Ils arrivèrent enfin en l'année 460, soumirent les Égyptiens, et forcèrent les Athéniens à la retraite. En ce temps-là, Éphialtès soulevait la multitude contre l'aréopage et contre les anciennes lois; il fut tué pendant la nuit. On n'a jamais su comment ni par qui. Plus heureux en Grèce qu'en Égypte, les Athéniens sortirent vainqueurs de plusieurs combats contre les Corinthiens, les Épidauriens et les Éginètes.

Corinthe et Mégare étaient en différend sur leurs limites; leurs discussions amenèrent des hostilités, et enfin une guerre proprement dite. Il en éclatait une autre entre les Phocéens et les Doriens, originaires et alliés de Sparte. Les Phocéens, d'abord vainqueurs, perdirent leurs avantages, quand les Doriens eurent reçu de Lacédémone un renfort de onze mille cinq cents hommes. Athènes alors résolut de prendre les armes contre les Spartiates, leva de nouvelles troupes, et en confia le commandement à Myronide, qui obtint de brillants succès. Selon Diodore, ni la victoire de Marathon, ni celle de Platée ne l'emportent sur celle où Myronide mit les Béotiens en déroute. Car il avait été facile à des peuples grecs de triompher d'une multitude de barbares; il ne l'était pas autant aux Athéniens seuls de terrasser des guerriers estimés braves chez les

Grecs mêmes. Ce sont les Thébains, les futurs vainqueurs de Leuctres et de Mantinée, qui succombent ici sous les armes d'Athènes. Diodore regrette qu'aucun historien n'ait décrit cette bataille, et qu'on n'en connaisse que les résultats. Myronide, devenu l'égal des Miltiade, des Thémistocle et des Cimon, assiégea et prit Tanagre, en rasa les murs, ravagea la Béotie entière, et partagea de riches dépouilles entre ses soldats. Les Béotiens se commandèrent de nouveaux efforts : un nouveau combat s'engagea, où les Athéniens demeurèrent vainqueurs, mais non sans peine. Myronide s'élança sur les Locriens Opontiens, sur les Phocéens mêmes, sur la Thessalie, et signala partout sa bravoure et son habileté. Pourtant il ne put emporter d'emblée la ville de Pharsale; et, voyant que le siége traînait en longueur, il revint à Athènes, où il fut accueilli par les plus honorables acclamations; il avait fait de grandes choses en très-peu de temps, dans le cours des deux années 458 et 457.

Entraîné par une noble émulation, Tolmide, commandant général de la marine d'Athènes, proposa au peuple de ravager la Laconie, entreprise encore nouvelle; et ne demandant que mille hommes sur ses galères, il se chargea de brûler tous les environs de Lacédémone, et d'abattre l'orgueil d'une cité dominatrice. Le peuple ne demandait pas mieux; Tolmide se vit bientôt environné d'une foule de jeunes guerriers; plus de trois mille s'enrôlèrent volontairement, et il y joignit les mille qu'on lui avait donné le droit de lever. Ayant mis à la voile cinquante galères montées par quatre mille hommes, il descendit à Méthone, puis à Gythie, brûla les vaisseaux et les campagnes, prit

Naupacte, et y établit des Messéniens distingués, autrefois prisonniers, et toujours ennemis de Sparte. Mais Cimon fit conclure une trêve de cinq ans avec le Péloponnèse, où venait d'entrer aussi Périclès. Tandis que cette guerre est interrompue, Diodore nous entretient de celle qui se faisait en Sicile entre les Égestains et les Lilybéens, et des manœuvres de l'ambitieux Tyndaride pour détruire à Syracuse le régime républicain, et s'emparer de l'autorité souveraine. Tyndaride et ses complices furent arrêtés, jugés, mis à mort. Pour prévenir ces entreprises, les Syracusains introduisirent chez eux une institution qui ressemblait à l'ostracisme des Athéniens, mais qui s'appelait en Sicile *pétalisme*, du mot πέταλον, feuille. On écrivait sur une feuille d'olivier, et non sur une coquille, le nom du personnage à bannir. Il faut dire, à l'honneur des Syracusains, qu'ils ne tardèrent point d'abolir ces condamnations arbitraires, qu'Athènes a trop longtemps maintenues, et qui ont contribué, avec plusieurs autres causes, à la ruine de la liberté publique, parce qu'il est impossible que cette liberté se maintienne où les droits individuels ne sont pas religieusement garantis, où un seul citoyen peut subir une peine ou un dommage quelconque autrement qu'en vertu d'un jugement régulier. Un homme venait d'acquérir en Sicile une grande influence : c'était Ducétius; il travaillait à réunir tous les habitants de l'île en une seule république; il avait fondé la ville de Ménène, pris Morgantine, rebâti Palice. Il mena ses troupes sur Agrigente, et y eut encore des succès; mais les Syracusains le vainquirent; et, dès qu'il eut été battu, ses soldats et surtout ses officiers l'abandonnèrent, le trahirent, et

l'auraient livré à ses ennemis, s'il n'eût pris la fuite. Il pénétra dans Syracuse : là, on le vit sur la place publique, embrassant les autels et se déclarant le suppliant de la ville. C'est un admirable trait des mœurs antiques que le respect qu'on professait pour cette qualité. Il serait honteux, dirent les sénateurs syracusains, de faire mourir un homme que la fortune a délaissé sans défense et sans appui; et il est digne de la religion d'un peuple de révérer dans un suppliant le nom des dieux qu'il invoque. Aussitôt une acclamation universelle prononça la grâce de Ducétius; on le fit conduire à Corinthe, avec un fonds nécessaire pour sa subsistance. Pour nous, dit l'historien, ayant achevé l'année qui a précédé l'expédition des Athéniens en Chypre sous le commandement de Cimon, ainsi que nous l'avions promis, nous terminons ici ce livre.

Ainsi, Messieurs, après un récit succinct des batailles des Thermopyles, de Salamine, de Platée et de Mycale, bien mieux racontées par Hérodote, après des détails sur Pausanias et sur Thémistocle, extraits en grande partie de Thucydide, Diodore a mis sous nos yeux les exploits de Cimon, et particulièrement sa victoire aux bords de l'Eurymédon; les malheurs de Sparte, ébranlée par des tremblements de terre, attaquée par ses Hilotes et par les Messéniens; la révolution sanglante qui place Artaxerce sur le trône de la Perse; la révolte des Égyptiens contre ce prince; les guerres intestines allumées en Grèce entre Corinthe et Mégare, entre les Phocéens et les Doriens, surtout entre Athènes et Lacédémone; les victoires des généraux athéniens Myronide et Tolmide; enfin les troubles de la Sicile, la chute du tyran Thrasybule, les entreprises de Tynda-

ride et de Ducétius. Voilà les événements mémorables qui, dans son livre XI, conduisent l'histoire universelle jusqu'à la fin de l'année 451. On est obligé d'avouer que, malgré ce titre d'universelle, l'historien a fort négligé les annales romaines, qui fournissaient néanmoins, durant cet espace, des guerres avec les Véiens et d'autres peuples voisins, des dissensions intérieures entre les plébéiens et les patriciens, des propositions de loi agraire, et déjà même d'un nouveau corps général de lois civiles. Denys d'Halicarnasse traitera fort au long ces articles; et il est étonnant que Diodore, qui vivait à Rome, à qui toutes les sources où Denys a puisé étaient accessibles, n'ait pas plus soigneusement retracé les progrès d'un peuple qui, de son temps, était devenu le maître d'une si grande partie de la terre. Il se borne à quelques mentions fugitives, à de simples indications chronologiques. Au commencement de l'année, et en même temps qu'il énonce la date olympique, il nomme les consuls romains aussi bien que l'archonte éponyme d'Athènes. Je ne me suis point arrêté à ces indications, et j'omettrai pareillement la plupart de celles qui doivent suivre, parce qu'il faudrait à chaque instant relever de petites erreurs, rectifier des noms et des chiffres. En lisant Diodore, il faut prendre le soin de corriger sa chronologie à l'aide de meilleurs fastes attiques et consulaires. Toutefois cette partie de son travail n'a pas été sans utilité; elle a contribué à jeter beaucoup de lumières sur la science des temps depuis l'an 481 avant l'ère chrétienne. Car, si ses dates n'atteignent point l'exactitude rigoureuse, elles en approchent beaucoup; elles ne sont jamais loin des termes précis; elles y retombent quelquefois avec une parfaite justesse. On

doit lui savoir gré de l'attention et des recherches qu'il a dû se prescrire, pour situer si bien les événements, pour ne commettre du moins jusqu'ici que de légers anachronismes.

Nous diviserons son douzième livre en deux parties. L'une comprendra vingt années depuis 451 jusqu'à 431, époque de l'ouverture de la guerre du Péloponnèse. Cette première partie est la plus précieuse, puisque Diodore est, pour ces vingt années, le plus ancien historien que nous ayons entre les mains, quoiqu'il n'ait écrit qu'environ quatre siècles plus tard. Les sources plus immédiates étant perdues pour nous, c'est dans son livre que nous devons étudier cette petite période historique : la seconde partie correspond aux quinze premières années de la guerre péloponnésiaque, de 431 à 416 avant J. C.; et, à cet égard, nous avons puisé une instruction plus sûre et plus riche dans Thucydide, dont les livres II, III, IV et V n'ont pas eu d'autre matière.

En examinant de près les événements de la vie humaine, dit notre historien, on admire les différentes faces sous lesquelles ils se présentent. Ce qui paraît le plus avantageux entraîne des suites fâcheuses, tandis que les malheurs produisent des biens inattendus. Ainsi l'entreprise de Xerxès avait jeté la terreur parmi les Grecs; ils se croyaient menacés du même esclavage que subissaient déjà les Grecs d'Asie. Cependant cette guerre eut une issue contraire à toutes les conjectures qu'on avait pu former. Non-seulement la Grèce se vit délivrée de tout péril, mais elle acquit une réputation brillante : ses villes prirent un nouvel éclat; leur prospérité s'accrut durant tout un demi-siècle; les arts,

enfants de l'abondance, se perfectionnèrent; on vit naître et s'élever d'immortels artistes, tels qu'un Phidias; la philosophie et la rhétorique furent enseignées avec fruit à la jeunesse. Athènes produisit des grands hommes dans toutes les carrières : parmi les philosophes, Socrate, Platon, Aristote; entre les orateurs, Périclès, Isocrate et les disciples de ce dernier; dans les combats, Miltiade, Thémistocle, Aristide, Cimon, Myromide. Les Athéniens portèrent à un si haut degré l'art de la guerre, que, sans le secours des Spartiates et des autres républiques du Péloponnèse, ils humilièrent la monarchie des Perses, et la réduisirent à reconnaître, par un traité, l'indépendance de toutes les villes grecques de l'Asie. Pour exposer cette suite de faits avec exactitude, nous y employons deux livres, le précédent et celui-ci, ἐν δυσὶ βίβλοις ταύτῃ τε καὶ τῇ πρὸ ταύτης. Vous voyez, Messieurs, que l'auteur avait conçu une haute idée de l'importance de cette partie de son ouvrage.

L'expédition de Cimon en Chypre, suivie d'un traité avec les Perses; les guerres particulières des Athéniens contre Mégare, Corinthe et l'Eubée; la fondation de Thurium et les lois de Charondas, les lois et la tyrannie des décemvirs chez les Romains, le retour de Ducétius en Sicile; enfin la guerre corinthiaque, amenant celle du Péloponnèse : tels sont les événements principaux qui remplissent l'intervalle de 451 à 431 et la première moitié du douzième livre de Diodore.

Les Athéniens équipent une flotte de deux cents voiles, et chargent Cimon de la conduire vers l'île de Chypre. Il y trouva trois cents vaisseaux perses, que commandait Artabaze, tandis que Mégabyze occupait

la Cilicie avec une armée de trois cent mille hommes. Cimon débarqua en Chypre, y prit des villes, s'empara de plusieurs vaisseaux ennemis, coula les autres à fond, et poursuivit le reste jusque dans la Phénicie. Là, il gagna sur terre une bataille où son lieutenant Anaxicrate périt glorieusement. Artaxerce tint conseil, et comprit qu'il était temps de finir la guerre. Il conclut avec les Athéniens un traité portant que les villes grecques de l'Asie recouvreraient leur liberté, qu'il ne paraîtrait plus de vaisseaux perses de haut bord entre Phasélis et les Cyanées; qu'à cette condition les Athéniens n'entreraient plus armés sur les terres du grand monarque. Après avoir si honorablement terminé la guerre, Cimon fut retenu en Chypre par une maladie dont il mourut. Barbeyrac et Dodwell pensent que Diodore a déplacé l'époque de ce traité, conclu, selon eux, par Cimon, après sa victoire près de l'Eurymédon.

Il restait aux Grecs un ennemi bien plus redoutable qu'Artaxerce : c'était la discorde, qui armait sans cesse leurs cités l'une contre l'autre. Mégare se sépara d'Athènes, et contracta une alliance avec Lacédémone; elle en fut punie par la perte d'une bataille et d'un riche butin. En revanche les Lacédémoniens vinrent dévaster l'Attique; et le général athénien Tolmide, engagé dans la Béotie, y essuya des revers qui lui coûtèrent la vie, au milieu d'un combat sanglant. Cette défaite des Athéniens détacha de leur alliance quelques peuples grecs, et surtout les inconstants Eubéens. Périclès entra dans l'Eubée, et la replaça sous la domination d'Athènes. Ces malheureuses hostilités, toutes terminées en fort peu de temps, étaient les avant-

coureurs d'une guerre plus générale et plus durable.

Cependant on fondait en Italie la ville de Thurium. Vous vous souvenez, Messieurs, qu'Hérodote s'y est retiré en 444 ; et cette circonstance suffirait pour donner de l'intérêt à l'histoire de cette colonie. Les Grecs avaient autrefois fondé Sybaris, dans ce même canton de l'Italie méridionale, entre les rivières nommées Sybaris et Crathis. La fécondité des campagnes enrichit et multiplia les habitants, au point qu'on en comptait trois cent mille. L'Italie n'avait pas de cité plus florissante. Telys, le chef des Sybarites, persuada au peuple de chasser les citoyens les plus opulents, et de se partager leurs biens. Ces proscrits se réfugièrent à Crotone, et se jetèrent au pied des autels de la place publique. Telys les envoya redemander, menaçant de ses armes les Crotoniates, s'ils ne se hâtaient de les lui livrer. On hésita, car on se sentait faible, et l'on allait rendre les fugitifs, quand le philosophe Pythagore prit leur défense avec tant de zèle que tout le peuple de Crotone résolut de s'exposer à la guerre, plutôt que de trahir leur cause. Crotone n'avait que cent mille hommes, Sybaris en fit marcher trois cent mille; c'est précisément le nombre auquel Diodore a porté, quelques lignes plus haut, la population tout entière. Mais les Crotoniates possédaient l'athlète Milon, qui valait seul un corps de troupes; il s'avança orné de toutes les couronnes qu'il avait obtenues aux jeux Olympiques, et, du premier choc, il renversa lui seul un bataillon ennemi. Les Sybarites, massacrés, poursuivis jusqu'aux murs de leur ville, n'y rentrèrent qu'en fort petit nombre; les Crotoniates la pillèrent et la laissèrent déserte. Des Thessaliens, qui vinrent s'y établir,

cinquante-huit ans après, en furent chassés encore; et, dès la huitième année, une dernière colonie peupla, non loin des ruines de Sybaris, la nouvelle ville de Thurium, près de la fontaine Thurie. Deux Athéniens, Lampon et Xénocrite, étaient les chefs de ces colons. Le plan de la ville la divisait, dans le sens de sa longueur, en quatre quartiers, qui portaient les noms d'Hercule, de Vénus, d'Olympie et de Bacchus, et dans le sens de la largeur, en trois sections appelées Héroïque, Thurie et Thurine. Selon Diodore, la distribution des rues et la beauté des maisons ne laissaient rien à désirer. Mais la discorde, qui se plaît dans les somptueux édifices, ne tarda point de s'introduire à Thurium. Les principales familles de l'endroit s'appropriaient toutes les fonctions et professions éminentes, et ne laissaient au commun peuple que des travaux reputés ignobles. Elles s'étaient réservé les meilleures terres, les plus voisines de la ville, et des préséances dans les temples. Ces priviléges irritèrent la classe vulgaire, qui extermina l'autre, et se mit seule en possession des maisons de ville et de campagne. Il y en avait plus qu'elle n'en pouvait occuper : aussi s'empressa-t-elle d'appeler de la Grèce de nouvelles familles, qui vinrent repeupler le pays. On institua un gouvernement démocratique, et l'on partagea la population entière en dix tribus, dont les noms rappelaient les provinces ou cités grecques d'où étaient partis ces divers colons. Ils choisirent pour législateur Charondas, le plus habile homme de ce temps dans la science des mœurs, qui, après avoir comparé les lois de tous les peuples, donna les plus sages à sa patrie. Vous vous apercevez, Messieurs, du caractère merveilleux que reprennent ici les

récits de Diodore. On ne peut lui passer, dit Wesseling, l'emprunt qu'il fait à la Sicile de Charondas, pour le transformer en législateur de Thurium : *Id Diodoro largiri non possum Charondam fuisse Thurinum civem, legesque Thurinis scripsisse.* Charondas était né à Catane ; et, selon Aristote, il n'a donné de lois qu'aux villes chalcidiques. Tout annonce qu'il a vécu au sixième siècle avant notre ère, plutôt qu'au cinquième, ou du moins qu'il était mort bien avant l'an 444. Peut-être les Thuriens ont-ils emprunté, copié quelques-unes de ses institutions. Ce n'est point une raison pour en faire un de leurs concitoyens : quand Valère Maxime et Thémistius l'appellent aussi Thurien, c'est l'exemple et l'autorité de Diodore qui les égarent.

Quoi qu'il en soit, Diodore veut absolument nous donner une idée de cette législation de Charondas ; et il y a toujours quelque avantage dans de pareils exposés. Il nous importe de connaître toutes les lois qui ont été, soit établies, soit même seulement imaginées chez les anciens peuples. A Thurium donc, celui qui donnait une belle-mère à ses enfants était exclu de tout conseil ; car, après avoir rendu un si mauvais office à sa famille, comment espérer qu'il servirait mieux sa patrie ? D'ailleurs tant de gens se repentent d'un premier mariage, c'est un parti si hasardeux, si téméraire, que la récidive est impardonnable. « Que l'on risque une « fois les caprices de l'onde, je le veux ; mais comment « excuser la seconde ? » a dit le poëte comique Philénion cité ici par Diodore, qui ajoute qu'il y a bien plus de périls dans le mariage que sur la mer. Une autre loi, encore plus sage, ordonnait que tous ceux qu'on aurait convaincus de calomnie seraient promenés

par les rues avec une couronne de tamarin sur la tête, opprobre alors si redouté, que plusieurs ont mieux aimé se donner la mort que de le subir. Il était défendu aussi de fréquenter mauvaise compagnie; excellent précepte de conduite morale, mais dont il n'est pas aisé de faire une loi publique. Diodore loue avec raison le règlement qui exigeait que tous les enfants apprissent à lire et à écrire; et, si l'on en sentait si bien la nécessité dans ces temps antiques, nous ne concevons pas comment on la méconnaîtrait aujourd'hui, quand tel est l'état des arts, des transactions, des usages, des mœurs, que ceux qui manquent de ces connaissances élémentaires n'entrent réellement qu'à demi dans la société. A l'égard des orphelins, il était statué qu'ils seraient élevés par leurs plus proches parents du côté maternel, et que leurs biens seraient administrés par les plus proches du côté du père. On comprend les motifs de cette loi, lorsqu'on sait que les parents du côté paternel devaient seuls hériter de l'orphelin; ils étaient plus intéressés à bien régir ses affaires qu'à prendre soin de sa personne. A la suite de ce statut, se rencontre celui qui condamne ceux qui auront quitté leur rang à l'armée, ou refusé le service militaire, non pas à la mort, mais à être exposés en public en habit de femme. Charondas passe aussi pour avoir ordonné de se présenter la corde au cou, lorsqu'on viendrait demander la réforme d'une loi, et à la condition d'être étranglé sur l'heure, si le peuple maintenait la loi. Quelques-uns n'ont pas craint cette épreuve : par exemple, il était réglé qu'on crèverait un œil à celui qui en aurait crevé un à son prochain. Un borgne, qu'un tel attentat venait de rendre

aveugle, osa demander que la loi fût amendée en ce sens, que jamais il ne pût rester au malfaiteur un œil de plus qu'à la victime. L'historien joint à ces détails ceux de la mort de Charondas. Une de ses lois portait défense d'entrer armé dans l'assemblée du peuple; et il arriva qu'un jour lui-même, revenant d'une promenade champêtre, et oubliant qu'il s'était muni d'une épée pour se défendre des voleurs de grands chemins, il se précipita dans l'assemblée publique pour y apaiser des troubles qu'il y voyait éclater. Ses ennemis ne manquèrent pas de lui dire qu'il violait sa propre loi : pour la confirmer, il s'enfonça l'épée dans le sein. La même action est ailleurs attribuée, ainsi que nous en avertit Diodore, à Dioclès, législateur de Syracuse, qui a vécu trente à quarante ans plus tard que l'époque où nous sommes. Avant de quitter les législateurs, Diodore nous parle encore de Zaleucus, qui, au contraire, vivait environ un siècle plus tôt, et de qui la ville de Locres en Italie croyait tenir ses institutions. Son maître Pythagore lui avait inspiré des sentiments religieux, dont il fit la base de sa morale et de sa politique. Ses lois avaient un tour épigrammatique qui les distinguait de toutes les autres. Il était défendu à tout citoyen de porter des bijoux et des étoffes précieuses, à moins qu'il ne fût engagé dans quelque infamie; à toute femme de se revêtir d'habits dorés ou brodés, si elle n'était courtisane de profession; de sortir la nuit, sinon pour un rendez-vous galant; de se faire accompagner de plusieurs suivantes, à moins qu'elle ne fût ivre. Zaleucus avait fait bien d'autres règlements judicieux, mais dont le détail serait trop long, dit

l'auteur, et deviendrait étranger à notre histoire, dont il convient de reprendre le fil.

C'est l'histoire du décemvirat de Rome que l'ordre chronologique amène. Diodore rapporte la création et l'exercice de cette magistrature aux deux premières années de la quatre-vingt-quatrième olympiade, 444 et 443 avant notre ère. L'erreur est ici considérable; car les décemvirs entrèrent en fonction le 3 juin 451, et furent dépossédés le 25 octobre 449. Diodore ne raconte que leur chute, et voici de quelle manière : l'un d'eux (sans désignation d'Appius Claudius), n'ayant pas réussi à séduire une jeune Romaine (qui n'est pas nommée), suscita un calomniateur, qui la revendiqua comme esclave. Le décemvir la lui adjugea. Arrive (on ne sait d'où) le père de la jeune plébéienne (le nom de Virginius ne se lit pas non plus ici); il passe à la suite de sa fille le long d'une boucherie, saisit un couteau, l'immole et va joindre l'armée romaine campée auprès d'Algidum. On s'émeut; on se rassemble; le peuple et les soldats s'emparent du mont Aventin. Les décemvirs arment leurs partisans; des négociations s'entament; et l'on convient de nommer dix tribuns annuels, supérieurs à tous les autres magistrats, de prendre chaque année l'un des consuls dans l'ordre des patriciens, et l'autre nécessairement dans la classe plébéienne. Les décemvirs n'avaient rédigé que dix lois; les deux consuls ajoutèrent les deux dernières, et l'on eut les Douze Tables, monument toujours révéré. Je n'ai pas besoin d'observer combien cet exposé est incomplet et inexact. Nous devons réserver la discussion de ces faits au temps où nous

étudierons Denys d'Halicarnasse et Tite-Live. L'histoire romaine est presque nulle dans ces livres de Diodore.

Ducétius revient de Corinthe en Sicile, où il se dit rappelé par un oracle. Les Agrigentins et les Syracusains étaient en guerre; et c'était sans doute sur cette discorde qu'il fondait ses espérances. Il eut des succès; il se remit à la tête d'une province; mais une maladie termina ses jours. Après sa mort, les Syracusains s'emparèrent de la ville de Trinacrie, ancien nom de l'île entière. La Grèce continuait d'être agitée par de cruelles dissensions. Les Samiens et les Milésiens se disputaient Priène. Athènes, qui favorisait Milet, envoya Périclès contre Samos, avec une flotte de quarante vaisseaux. Bientôt cette île est soumise; le gouvernement populaire s'y établit; les Athéniens en tirent une contribution de quatre-vingts talents, et autant de jeunes otages, qu'ils laissèrent en dépôt à Lemnos. Mais un parti aristocratique se forme chez les Samiens; et, secondé par les Perses, il abolit la démocratie, enlève les quatre-vingts otages, et se déclare hautement l'ennemi d'Athènes. Nouvelle expédition de Périclès à la tête de soixante vaisseaux; il lui en fallut quatre-vingt-dix autres, et beaucoup d'efforts, pour reprendre Samos, dont cette fois il rasa les murs. Après avoir rétabli le régime démocratique, il revint dans sa patrie avec un tribut de deux cents talents et tous les vaisseaux des Samiens.

La guerre corinthiaque naquit d'une querelle qui s'éleva entre les Épidamniens, qui habitaient la côte de la mer Adriatique, et qui étaient originaires, les uns de Corcyre, les autres de Corinthe. Mais Thucydide, dans

son premier livre, nous a beaucoup mieux exposé ces dissensions. Épidamne, menacée à la fois par des citoyens séditieux et par des ennemis étrangers, eut recours aux Corcyréens, dont elle tirait son origine; ils refusèrent de la secourir. Les Corinthiens, qui se croyaient aussi ses fondateurs, accueillirent mieux ses prières, et la prirent sous leur protection. On vit donc arriver à Épidamne une troupe corinthienne. Les Corcyréens s'en offensèrent : ils étaient puissants sur mer; ils équipèrent une flotte, qui ramenait les bannis; ils enjoignirent de chasser les nouveaux habitants, la garnison nouvelle. Sur le refus des Épidamniens, la guerre se déclare. Épidamne est assiégée par quatre-vingts vaisseaux de Corcyre (Thucydide en a compté cent vingt). Une bataille navale se livra, où les Corinthiens succombèrent; ils n'avaient que soixante-dix voiles selon Diodore, soixante-quinze selon Thucydide; car il y a toujours de ces variations dans les nombres. Épidamne se rendit; plusieurs de ses habitants furent massacrés; et les Corcyréens, maîtres de la mer, allèrent ravager les pays alliés de Corinthe. Cette république équipa une flotte nouvelle, s'assura de nouveaux alliés. Elle envoya une ambassade à Athènes, où se rendirent en même temps des députés corcyréens. Le peuple athénien, après avoir écouté les uns et les autres, se décida pour Corcyre, et mit en mer dix galères. Les Corinthiens en équipèrent quatre-vingt-dix, outre soixante que divers peuples leur fournirent. Le total de cent cinquante est énoncé par Thucydide, qui, comme Diodore, porte à cent vingt la flotte des Corcyréens, y compris les dix d'Athènes. Les Corinthiens triomphaient, si les Athéniens n'eussent envoyé aux

Corcyréens un nouveau renfort de vingt vaisseaux. Prévoyant que Corinthe songerait bientôt à se venger, Athènes ordonna aux Potidéens, colonie corinthienne, d'abattre leurs murs, de fournir des otages, de renvoyer leurs magistrats. Le roi de Macédoine, Perdiccas, jadis l'allié des Athéniens, s'était ligué avec leurs ennemis, et soulevait contre eux la Colchide, la Thrace, particulièrement Potidée. Pour réduire cette place, Athènes équipa quarante galères, qui l'investirent, après avoir remporté une victoire. C'était le temps où les Athéniens peuplaient Amphipolis, et bâtissaient la ville de Létanon dans la Propontide. Thucydide ne fait pas mention de cette Létanon; et il n'en existe nulle part aucun indice, non plus que de la ville de Trinacrie en Sicile, que Cluvier n'a point admise dans sa *Sicilia antiqua*, attendu que chez les anciens, excepté dans le seul Diodore, ce mot n'est jamais employé que comme l'ancien nom de l'île.

Sous l'année quatrième de l'olympiade quatre-vingt-six, année 433 avant J. C., Diodore a soin de remarquer l'invention du cycle décemnovennaire de Méton; période qui ramène la coïncidence d'une nouvelle lune avec une année nouvelle. Il est dit que Méton fit partir ce cycle du mois scirophorion, et que ce savant homme avait si heureusement mesuré les révolutions des deux astres, que tous les astronomes ont depuis établi des calculs parfaitement justes sur cette donnée. Je vous ai, Messieurs, entretenu autrefois de cette période métonienne : nous en avons rapporté l'invention à l'an 432, ce qui ne diffère pas beaucoup de l'indication de Diodore. Mais cet historien, dans son cinquième livre, nous a déjà parlé de l'ennéadécaétéride

établie chez les Hyperboréens avant la guerre de Troie; et d'ailleurs vous n'avez point oublié que ce cycle n'a pas l'exactitude parfaite qu'il lui attribue. Calippe, environ un siècle après Méton, s'aperçut d'une erreur, et imagina une période quadruple, savoir, de soixante-seize ans, qu'Hipparque, depuis, multiplia encore par quatre, pour la porter à trois cent quatre ans, et retrouver au bout de ce terme, et par l'addition d'un jour, une coïncidence plus précise. Diodore, contemporain de Jules César et de Sosigène, aurait pu acquérir, sur cette matière, des notions plus rigoureuses. Du reste, il nous apprend que les Athéniens, ayant perdu leur général Callias, le remplacèrent par Phormion, contre lequel les Potidéens se défendirent longtemps. Ici, dit-il, commence l'histoire de la guerre du Péloponnèse, que Thucydide a écrite.

Déjà, comme nous venons de le voir, Diodore a emprunté de Thucydide plusieurs articles d'histoire grecque; et néanmoins nous avons considéré toute cette première moitié du douzième livre comme offrant, pour les années 451 à 431, un corps de narrations que nous n'avions point trouvé encore dans les quatre grands historiens grecs qui l'ont précédé. Nous n'en pouvons dire autant du reste de ce même livre, puisqu'il n'est à peu près qu'un abrégé des livres II, III, IV et V de Thucydide; il y aurait peu de profit à nous y arrêter longtemps. Je me bornerai à vous indiquer les articles qui présentent quelque différence ou quelque notion nouvelle.

Par exemple, Thucydide ne nous a point dit que Périclès était fort embarrassé, fort effrayé du compte de huit mille talents qu'il avait à rendre aux Athé-

niens; qu'Alcibiade, son jeune parent, lui conseilla de s'occuper plutôt des moyens de ne pas le rendre; que cet avis parut fort prudent à Périclès, surtout lorsqu'il vit s'élever des accusations graves contre deux hommes qui lui étaient attachés, Anaxagore et Phidias; qu'Anaxagore était dénoncé comme impie, et Phidias comme ayant, de concert avec Périclès, dérobé l'or destiné à parer les dieux, et spécialement une statue de Minerve; que, pour échapper à de si dangereuses poursuites, Périclès entraîna le peuple à prendre les armes contre les Lacédémoniens. Diodore emprunte ces détails à Éphore, qu'il suit volontiers, quand l'occasion s'en présente, afin de ne pas répéter toujours les récits de Thucydide. Pour confirmer le témoignage d'Éphore, Diodore invoque celui de deux poëtes comiques, Eupolis et Aristophane; et, en effet, ce dernier, dans la comédie de la Paix, a fait réciter par Mercure des vers tétramètres, qui, sauf quelques variantes légères, sont cités par notre historien, et rendus ainsi en français par son traducteur Amyot :

Bergers et laboureurs des champs,
Si vous voulez être sçachants
Qui a perdu cette cité,
Escoutez mes dits: ça été
Phidias, qui, par le passé,
En dérobant a commencé;
Et puis, Périclès redoubtant
De payer, comme consentant
Au larcin, sa part de la peine,
Jeta en l'assemblée pleine
La petite bubette (*étincelle*) inique
De l'ordonnance mégarique,
Dont la guerre s'est allumée,
Si cruelle, que la fumée

A fait plorer, à grands regrets,
Deçà et delà tous les Grecs.

Plutarque a recueilli ces traditions, qui ont passé dans la plupart des histoires de la Grèce compilées par des modernes. Gillies les a écartées, en y opposant l'hommage solennel que rend Thucydide au désintéressement de Périclès. Il nous est, Messieurs, fort difficile de prononcer entre ces dépositions contradictoires, à la distance où nous sommes et des témoins et des personnages accusés ou calomniés. Alcibiade était profondément corrompu, ainsi que l'atteste tout le cours de ses actions privées et publiques. Mais Aspasie et Anaxagore ont trouvé des apologistes recommandables; et la mémoire de Phidias a été habilement vengée par M. Éméric David. La réputation de Périclès est restée honorable, et son nom sert à désigner le plus beau siècle de la Grèce.

En la quatrième année de la guerre du Péloponnèse, 427 avant J. C., les Léontins, peuple sicilien, attaqués par les Syracusains, envoient des députés à Athènes. Diodore nous apprend que le chef de cette ambassade était Gorgias, qui passait alors pour le plus disert des rhéteurs : il avait inventé les artifices de la rhétorique, τέχνας ῥητορικάς, et perfectionné à tel point l'art du sophisme, τὴν σοφιστείαν, qu'il prenait cent mines (environ neuf mille francs) de chacun de ceux qui fréquentaient son école. Introduit dans l'assemblée des Athéniens, Gorgias les étonna par la singularité de son style, par la multitude et la nouveauté des figures, par l'éclat des antithèses, par la symétrie et l'harmonie étudiée des phrases; ornements frivoles que nous dédaignons aujourd'hui, continue l'historien, mais que

l'on admirait alors. Il y avait longtemps que les Athéniens songeaient à se rendre maîtres de la Sicile; ils se laissèrent persuader, entraînés par leur intérêt ou leur ambition bien plus que par l'éloquence de Gorgias. Le rhéteur fut comblé d'honneurs, et reporta aux Léontins la promesse des secours d'Athènes; mais, peu après, ils traitèrent avec les Syracusains; et la flotte athénienne expédiée pour la Sicile regagna l'Attique.

Ce ne fut qu'en l'année 416 qu'Alcibiade détermina les Athéniens à entreprendre une expédition plus considérable en Sicile. Diodore arrive à ce terme par un exposé sommaire, et le plus souvent fort aride, des principaux événements de la guerre du Péloponnèse. L'ordre chronologique y est en général assez bien établi; on y remarque pourtant quelques erreurs : il confond et réunit en une même année les expéditions du général athénien Nicias sur Mélos et sur Corinthe. L'une est de 426, et l'autre de 425, ainsi qu'on le voit clairement dans Thucydide, et de plus dans Plutarque et Athénée. Je suis obligé de convenir qu'on ne prend pas une idée très-avantageuse du travail de Diodore, lorsqu'on peut, comme dans ce douzième livre, comparer ses récits à ceux d'un historien original; et les inexactitudes qu'on lui voit commettre inspirent de la défiance sur les parties de son ouvrage qu'il est impossible de soumettre au même examen. On lui pardonnerait, à cause de la vaste étendue de son plan, l'extrême rapidité ou la sécheresse ordinaire de ses relations, s'il faisait réellement une histoire universelle. Mais la vérité est qu'à l'exception des noms souvent défigurés de tous les consuls romains, et sauf une trentaine de lignes çà et là dispersées, où il est fait

mention, soit des troubles intérieurs de Rome, soit de la mort et de la succession des rois de Perse, le tableau des seize années qui se terminent à l'entreprise des Athéniens sur la Sicile n'est que celui de la guerre du Péloponnèse. Diodore a sous les yeux Thucydide, il en rédige des extraits; il les modifie par des articles tirés d'Éphore; il y entremêle des indications chronologiques qui ne sont pas toujours exactes: voilà réellement tout son travail. Il fait une compilation, ou, comme son titre l'annonce, une *bibliothèque* plutôt qu'une histoire. Jusqu'à présent il n'a pas composé une seule harangue; nous en rencontrerons de fort longues dans le livre XIII, dont nous nous occuperons dans notre prochaine séance.

SIXIÈME LEÇON.

EXAMEN DES LIVRES TREIZIÈME, QUATORZIÈME ET QUINZIÈME. — SUITE DE L'HISTOIRE DE LA GRÈCE.

Messieurs, la seconde partie de l'ouvrage de Diodore de Sicile embrassait l'histoire de huit cent soixante ans, depuis la prise de Troie jusqu'à la mort d'Alexandre; mais les livres qui correspondaient à sept cents de ces années sont perdus, à l'exception des minces parcelles que nous avons recueillies en commençant notre dernière séance. Les livres XI et XII nous ont conduits ensuite de l'an 481 à 416, depuis l'entreprise de Xerxès contre les Grecs jusqu'à la seizième année de la guerre du Péloponnèse. Nous n'avons puisé presque aucune instruction nouvelle ni dans la première moitié du onzième livre ni dans la seconde du douzième : car Diodore s'y occupe de matières déjà beaucoup mieux traitées par Hérodote pour les années 481, 480 et 479, par Thucydide pour l'année 431 et les quinze suivantes. Aussi est-ce à l'espace intermédiaire que nous avons donné le plus d'attention; car, à défaut d'historiens originaux, Diodore est le plus ancien auteur qui nous enseigne la partie de l'histoire grecque comprise entre la journée de Platée et l'ouverture de la guerre du Péloponnèse. Je dis l'histoire grecque, parce qu'il a fort négligé les annales romaines de ce temps, et que Denys d'Halicarnasse nous les exposera plus soigneusement ou du moins avec beaucoup plus de détails. A l'égard même des affaires de la Grèce, durant ces qua-

rante-huit ans, de 479 à 431, Thucydide, dans son introduction, en avait esquissé le tableau; et Diodore y a puisé en très-grande partie ce qu'il nous a dit de la condamnation et de la fin de Pausanias, de l'exil et de la mort de Thémistocle, et de la guerre corinthiaque, qui prépara la ligue des Péloponnésiens contre Athènes. Ainsi, Messieurs, les articles véritablement nouveaux se sont réduits à un assez petit nombre : les exploits de Cimon et surtout sa victoire près de l'Eurymédon; une guerre de Sparte contre Messène; Xerxès égorgé par Artaban, et Artaban par Artaxerce Longuemain; des guerres entre divers peuples grecs, principalement entre Athènes et Sparte, et les victoires des généraux athéniens Myronide et Tolmide; des troubles en Sicile; la chute du tyran Thrasybule; les entreprises de Tyndaride et de Ducétius; l'expédition de Cimon en Chypre; la fondation de Thurium; des lois attribuées à Charondas et à Zaleucus. Voilà, peu s'en faut, tout ce que Diodore a pu nous apprendre de ce que nous ne savions pas encore. Son livre XIII non plus n'étendra pas beaucoup nos connaissances; car il descend de l'an 415 à 405; et déjà Thucydide et Xénophon nous ont tracé l'histoire de ces onze années. Nous nous bornerons à observer les additions et les modifications qu'il fait à leurs récits.

Dans Thucydide, après le désastre des Athéniens en Sicile, Nicias, l'un de leurs généraux, se remet à la discrétion de Gylippe, général lacédémonien. Quelques Athéniens s'évadent, et Catane est leur principal refuge. D'autres, pris par des Syracusains, demeurent esclaves comme non compris dans les capitulations. Le reste est traité en prisonniers de guerre, et déposé dans des

carrières. Enfin Nicias et son collègue Démosthène sont mis à mort; mais c'est contre l'avis de Gylippe. Thucydide impute ce crime exécrable aux vindicatifs Corinthiens et à ceux des Syracusains qui, ayant eu des intelligences avec Nicias, craignaient qu'il ne les dénonçât. Dans Diodore, les choses se passent tout autrement. L'assemblée générale des Syracusains délibère sur le traitement à faire subir aux prisonniers de guerre : Dioclès, orateur fort accrédité, inconnu à Thucydide, propose d'envoyer tous les Athéniens aux carrières, à l'exception des deux généraux, qui seront condamnés à une mort ignominieuse. Hermocrate combat cet avis; il veut qu'on use plus modérément de la victoire. Le peuple préfère l'opinion de Dioclès; mais Nicolaüs, autre personnage que Thucydide ne connaît pas, s'avance pour soutenir les sages conseils d'Hermocrate. Nicolaüs a perdu ses deux fils dans cette guerre; il est accablé de vieillesse; deux domestiques le soutiennent et l'aident à monter à la tribune; son âge, ses vertus, ses malheurs commandent le silence; il s'exprime en ces termes; car voilà enfin une harangue : « Citoyens de « Syracuse, vous voyez en moi un exemple des mal« heurs que la guerre enfante. J'avais deux fils, je les « ai armés pour la patrie, et j'ai reçu bientôt la nouvelle « de leur mort. Mais, je les félicite de leur desti« née; la mienne seule est à plaindre. Ils ont sacrifié « à leur devoir une vie que tôt ou tard ils auraient « perdue; leur gloire est immortelle; et moi je vis en« core, privé des consolations de la vieillesse, soutenu « par des mercenaires, au lieu de l'être par des enfants « bien-aimés. Qui donc plus que moi doit détester « Athènes? Mais j'aime Syracuse encore plus que je

« ne hais ses ennemis. Non, je ne veux pas qu'on re-
« proche à ma patrie d'avoir manqué de compassion
« pour le malheur; nous venons, les dieux et nous, de
« punir, pour l'instruction de la terre, un peuple in-
« juste et orgueilleux. Croyaient-ils ces Athéniens té-
« méraires, quand ils tiraient dix mille talents de leur
« trésor de Délos, quand ils équipaient une flotte de
« deux cents voiles, faire à grands frais les préparatifs
« de leurs désastres? Aujourd'hui pas un messager
« ne leur reste ici pour porter à leur cité superbe la
« nouvelle de sa ruine; et vous, malgré cet exemple qui
« frappe de si près vos yeux, vous pourriez méconnaî-
« tre ce qu'on doit de défiance à la Fortune, de respect
« à la Providence, de pitié à des ennemis vaincus! Quelle
« gloire y a-t-il donc à se venger sans combattre, à
« écraser ceux qu'on a désarmés, et à se montrer im-
« placable, parce qu'on vient d'être heureux? On vous
« dit que ces Athéniens ont des torts : ne les ont-ils
« pas expiés? que vous avez le droit de les punir : re-
« noncerez-vous à celui de leur pardonner, le seul qu'il
« vous soit glorieux d'exercer encore? En vous rendant
« les armes, ils ont espéré que vous leur laisseriez la
« vie; ils sont devenus vos suppliants. Si vous jurez
« leur perte, ils ne seront que malheureux, et vous se-
« rez des barbares. La puissance à laquelle la victoire
« vous appelle, ne s'affermit que par la justice, ne s'é-
« tend que par l'humanité. Qui a renversé l'empire des
« Mèdes? la cruauté d'Astyage. Quelle force a subjugué
« l'Asie? la clémence de Cyrus. Souvenez-vous que
« Cyrus accabla Crésus de bienfaits. Mais pourquoi
« vais-je chercher si loin des exemples? Gélon parmi
« nous n'a-t-il pas conquis la Sicile par la bonté? Non,

« vous n'avez pas résolu de vous montrer indignes à « la fois et de l'antique gloire de votre patrie et des « faveurs nouvelles de la Fortune. Heureux ceux qui « se conduisent de telle sorte, que chacun se félicite de « leurs succès et s'attriste de leurs peines ! Les hasards « de la guerre font les vainqueurs ; la modération fait « les héros. La gloire pure et immortelle est celle qu'on « obtient par ses propres vertus, et non par des cir- « constances fortuites. Aucun éclat ne nous appartient, « que celui qui jaillit de nos qualités personnelles, et « qui n'est pas venu, comme une vapeur fugitive, nous « environner gratuitement. Ces Athéniens se vantaient « d'avoir élevé les premiers dans leur ville un autel à la « Clémence ; qu'ils en trouvent un plus auguste dans vos « murs, et qu'ils tombent à vos pieds, comme devant « la divinité miséricordieuse que réclament la faiblesse « et les erreurs des humains. Croyez-moi, le plus ho- « norable moyen de terminer la guerre est de faire du « bien aux vaincus. Faut-il donc que les inimitiés se « transmettent d'âge en âge, et que la discorde seule « soit immortelle chez les hommes ? Ah ! nos aïeux, an- « ciens Grecs, ont voulu que les trophées guerriers ne « fussent que des branches d'arbres, afin que le temps « abolît bientôt ces monuments de la haine et de l'or- « gueil ! et je vois que, dans cette guerre même du Pé- « loponnèse, si opiniâtre et si sanglante, les Athéniens, « fidèles quelquefois encore aux traditions de leurs pè- « res, ont bien voulu recevoir la rançon des Spartiates « qu'ils tenaient enfermés dans l'île de Sphactérie. C'est « ainsi qu'ils ont mérité les succès qu'ils ont obtenus, « ceux qu'ils obtiendront peut-être encore. Car, enfin, « leur république demeure en possession des îles et des

« mers ; et il y a bien des années, qu'après qu'elle eut « perdu trois cents vaisseaux et tous les guerriers qui les « montaient, on la vit se relever assez forte pour contrain- « dre le roi de Perse à faire un honteux traité. Xerxès « n'avait-il pas fait raser les murailles et toutes les mai- « sons d'Athènes? Combien a-t-il fallu de temps pour « qu'il fût désarmé par elle? singulière destinée d'une « ville qui s'est toujours accrue, fortifiée par ses revers, « et qu'il ne faut jamais plus redouter que lorsqu'on « vient de la vaincre. Non, vous ne délibérez point sur « le sort de vos ennemis, mais sur le vôtre : vous allez « décider si l'on sera sans pitié pour vous, lorsque vous « aurez succombé; car, n'en doutez pas, il y a des dé- « faites comme des triomphes dans votre avenir. Je « vous parle avec la liberté d'un vieillard, qui n'a plus « d'autre crainte que celle des maux qui vous accable- « ront quand il ne sera plus, et que vous aurez attirés « sur vous-mêmes, si vous méprisez ses conseils. Je vous « dirai donc encore que, s'il fut dans l'univers une « cité qui mérite la reconnaissance de toutes les autres, « c'est Athènes. Elle a fait passer dans toute la Grèce, « et, autant qu'il a été en elle, dans toute la terre, « les arts, les lois, les mœurs sociales qu'elle avait im- « médiatement reçus des dieux. C'est par elle que vous « n'êtes plus de sauvages habitants des forêts ; c'est « elle qui a ouvert des asiles aux proscrits, et institué « ce droit des suppliants que j'invoque aujourd'hui pour « ses courageux guerriers. Qui de vous, après tout, ne « lui est redevable de ce qu'il peut avoir de lumières, « d'éloquence, d'idées justes et de sentiments géné- « reux? Les initiés qui m'entendent ne voudraient pas « égorger ceux qui leur ont révélé les sacrés mystères.

« Allez-vous massacrer ceux qui ont instruit le monde, « les citoyens d'une ville devenue l'école publique de « tous les peuples? Avant de les condamner, vous vous « souviendrez des bienfaits sans nombre par lesquels « ils ont racheté d'avance la faute grave, mais unique, « que vous avez à leur reprocher. D'ailleurs vous n'i- « gnorez pas que plusieurs d'entre eux ne se sont armés « contre vous qu'à regret et par contrainte. Nicias, leur « chef, votre hôte et votre ami, s'est opposé seul, « dans l'assemblée d'Athènes, à l'entreprise contre Sy- « racuse; et, si depuis il l'a conduite avec courage et « loyauté, par soumission aux ordres de la république, « par un saint respect pour les lois de sa patrie, ce « sont des titres qu'il a de plus à l'estime de ses vain- « queurs. Il vivra donc, lui et les siens, à moins « qu'ils ne soient tombés, en effet, entre les mains d'un « peuple barbare, aussi dénué de prévoyance que de « justice et d'humanité. »

Telle est, Messieurs, la substance d'un discours beaucoup plus long dans le texte grec, et qui n'occupe guère moins de seize pages dans la traduction de Terrasson. Malgré cette prolixité, malgré la négligence de la diction, la justesse et le mouvement des idées sont encore sensibles; et, réduite à de justes termes, cette harangue soutiendrait peut-être le parallèle avec les plus belles de Thucydide. On y retrouve plusieurs pensées que Cicéron avait exprimées avant Diodore : *Quum aliquid clementer, mansuete, juste, moderate, sapienter factum (est)…. Fortuna in istius se societatem gloriæ non offert; tibi cedit, tuam esse totam et propriam fatetur. — Neque vero me pœnitet mortales inimicitias, sempiternas amicitias habere... Adsunt*

Athenienses, unde humanitas, doctrina, religio, fruges, jura, leges ortæ atque in omnes terras distributæ putantur... Illæ omnium doctrinarum (et bonarum artium) magistræ et inventrices Athenæ. — Stace a parlé depuis de l'autel de la Clémence érigé au milieu d'Athènes :

Urbe fuit media nulli concessa potentum
Ara deum : mitis posuit Clementia sedem,
Et miseri fecere sacram. Sine supplice nunquam
Illa novo, etc.

Après l'orateur sicilien Nicolaüs, c'est le Lacédémonien Gylippe qui prend la parole, et qui demande le sang des généraux d'Athènes; Gylippe qui, au contraire, s'oppose, dans Thucydide, à cet attentat. « Non, « s'écrie-t-il dans Diodore, les vains discours d'un « vieillard ne vous feront point oublier les maux réels « que les Athéniens vous ont faits. Je l'avoue, s'il « vous plaisait de n'en garder aucun ressentiment, je « n'aurais pas le droit d'en conserver; car Lacédé- « mone, ma patrie, n'a pas couru les mêmes dangers, « reçu les mêmes offenses que Syracuse. Nicolaüs vous « implore pour les assassins de ses propres fils. Mais « il faut savoir pourtant si, parmi vous, d'autres que « lui n'ont pas perdu leurs enfants dans cette guerre, « et s'ils en sont aussi consolés qu'il paraît l'être. » Des gémissements répondent à cette question de Gylippe. « Il convient, poursuit-il, d'interroger encore ceux « d'entre vous qu'Athènes a laissés sans père, sans frères, « sans proches, sans amis. » Les pleurs et les murmures deviennent universels. « Quoi! reprend l'orateur, « il n'est pas dans Syracuse une seule famille que les « Athéniens n'aient condamnée à des pleurs éternels,

« et l'on vous propose de ne compatir à d'autres infor-
« tunes qu'à celles des auteurs de toutes les vôtres! Ils
« ne sont plus, dit-on, vos ennemis, mais vos suppliants.
« Ou je comprends mal ce droit sacré, ou il a été ins-
« titué pour les victimes du sort et non pour les arti-
« sans des désastres publics. Suffira-t-il donc au crime,
« pour n'être plus crime, d'avoir été malheureux? et,
« quand les Athéniens, que vous n'aviez pas offensés,
« tentaient de renverser votre ville, n'y avait-il pour
« eux que l'alternative d'être vos oppresseurs, s'ils triom-
« phaient, ou vos suppliants, s'ils étaient vaincus?
« Êtes-vous tenus d'être moins sévères, moins équita-
« bles que le destin qui les a condamnés? Et parce
« qu'ils n'ont pas eu le bonheur d'achever votre ruine,
« parce que la fortune et votre courage les ont arrêtés
« dans le cours de leurs attentats, ne pouvez-vous, sans
« offenser les dieux, punir des forfaits déjà consommés,
« et tant d'efforts pour en commettre de plus horri-
« bles? Ignorez-vous donc le décret publié dans Athè-
« nes, qui condamnait d'avance tous les Siciliens à
« des tributs, tous les citoyens de Syracuse et de Séli-
« nonte à l'esclavage? Avez-vous oublié les sentences
« cruelles qu'ont subies, auparavant, les Mityléniens,
« les habitants de Mélos et les alliés de ces insulaires?
« Tous ont péri; pas un n'est resté pour ensevelir les
« autres. Ce ne sont pas des Scythes qui ont exterminé
« ainsi des peuples entiers; c'est la cité dont on vous
« préconise l'humanité, la politesse, et qu'on vous pro-
« pose pour modèle. Oui, suivez ses exemples; et trai-
« tez-la comme elle a traité ses ennemis, ses voisins,
« ses alliés, comme elle allait vous traiter vous-mêmes.
« Croyez-vous, s'ils vous eussent vaincus, qu'aucune

« crainte des hommes ou des dieux eût arrêté leurs « vengeances? Non, ils étaient partis pour détruire l'île « sacrée de la Sicile, la terre de Cérès et de Proser- « pine, dont on ose invoquer pour eux les noms et les « mystères. Je sais qu'on rejette sur le seul Alcibiade « leur entreprise sacrilége; mais je sais aussi qu'en « toute assemblée populaire, un orateur accommode « ses discours aux idées, aux passions déjà conçues par « ceux qui l'écoutent. L'influence qu'on suppose exer- « cée par lui, c'est lui-même qui la subit en effet. Il « est dominé plus qu'un autre par l'opinion commune; « il la proclame; et, loin qu'on adopte des projets parce « qu'il les conseille, il ne les propose que parce qu'ils « sont résolus. Ai-je besoin d'ajouter qu'il serait trop « aisé à tous les coupables de se faire absoudre, s'il leur « suffisait d'alléguer les conseils et les instigations qui « les ont portés au crime? Laissez aux Athéniens le « soin de se venger, s'ils le veulent, des orateurs qui « les ont trompés : votre droit et votre devoir est de « punir les offenses que vous avez reçues. Savez-vous « pourquoi l'on accuse Alcibiade? c'est parce qu'il n'est « plus entre vos mains : on ne redoute pas l'arrêt que « vous prononcerez contre un absent; mais on s'inté- « resse aux criminels que vous pouvez atteindre. Ni- « cias avait, dit-on, parlé dans Athènes en faveur de « Syracuse : que vous importe ce qu'il a pu dire ail- « leurs, quand il s'agit de ce qu'il a fait en Sicile? Il « a conduit sous vos murs l'armée athénienne; il vous « a tenus étroitement investis; seul il a repoussé l'avis « de ses collègues qui voulaient lever le siége; il en a « seul prolongé les horreurs. D'obstinés efforts, que « vous avez vus et dont vous avez tant souffert, seront-

« ils excusés par d'inutiles démarches qu'on vous ra-
« conte, par je ne sais quels vains discours que vous « n'avez point entendus? Syracusains, il me reste à « vous parler des intérêts de Sparte, dont les guerriers « viennent de combattre pour vous, sous mes ordres. « Il ne tenait qu'à Sparte d'être en paix avec Athènes, « et d'abandonner les Siciliens à leur fortune. Aujour- « d'hui, si, en relâchant les captifs que nous avons mis « en votre pouvoir, vous vous réconciliez avec les en- « nemis que nous nous sommes faits pour votre cause, « songez que vous aurez trahi la foi publique. Je ne « vous réponds pas de la reconnaissance des Athéniens; « mais je prends à témoin Jupiter et tous les dieux que, « si votre infidélité attire sur vous le courroux de « Sparte, vous n'en pourrez accuser que vous-mêmes. » J'ai, Messieurs, fort abrégé aussi ce prétendu discours de Gylippe, qui détruisit, dit-on, tout l'effet de celui de Nicolaüs, et ramena les esprits à l'avis de Dioclès. Les Athéniens furent envoyés aux carrières, et leurs généraux mis à mort.

Ces deux harangues de Nicolaüs et de Gylippe se trouvant dans tous les manuscrits du treizième livre de Diodore, je sens combien il serait téméraire d'en révoquer en doute l'authenticité. Cependant aucun morceau du même genre ne s'est présenté dans les livres précédents, et les suivants nous en offriront peu d'exemples : au contraire, l'auteur y condamnera expressément l'usage d'altérer, par ces déclamations, la simplicité et la vérité de l'histoire. Plusieurs détails du discours de Nicolaüs se retrouvent en des ouvrages d'orateurs ou de poëtes. Celui de Gylippe est en contradiction formelle avec les récits de Thucydide; il y a plus, Dio-

dore lui-même a exposé, dans son douzième livre, comment les Athéniens révoquèrent le décret que leur avait extorqué Cléon contre les Mityléniens, et, en ce point, son récit a été conforme à celui de l'historien de la guerre du Péloponnèse. Comment fait-il dire maintenant à Gylippe que les Athéniens ont ordonné d'égorger tout le peuple de Mitylène, et qu'en cette occasion ils ont donné l'exemple de la cruauté la plus barbare (ὠμὸν τε και βάρϐαρον τὸ πεπραγμένον)? Enfin ces deux oraisons sont d'une longueur démesurée, et contribuent à étendre ce treizième livre fort au delà des limites que Diodore donne ordinairement à chaque division de son ouvrage. Ces considérations autoriseraient peut-être à soupçonner ici des intercalations opérées par quelque main étrangère; mais je craindrais de hasarder une telle hypothèse, que néanmoins on pourrait appuyer encore, en observant qu'il y a, dans ce qui précède et ce qui suit ces deux harangues, plusieurs transpositions auxquelles les éditeurs et les traducteurs se sont efforcés de remédier. Tel est le récit de la mort de Dioclès et l'exposé des lois qu'il avait, dit-on, données aux Syracusains. Par malheur encore, il se trouve que l'une de ces lois est précisément celle de Charondas, défendant d'entrer armé dans une assemblée publique; et que Dioclès, tout comme Charondas, pressé d'apaiser un tumulte, oublie qu'il porte une épée, se présente au milieu du peuple réuni sur la place publique, et se plonge le glaive dans le cœur, pour se punir d'avoir enfreint sa propre loi. Il faut que Diodore ait raconté deux fois le même fait, presque dans les mêmes termes, en l'attribuant à deux personnages différents, ou bien qu'on ait enrichi de quelques additions mala-

droites cette partie de son livre XIII. Quoi qu'il en soit, peu après les discours de Nicolaüs et de Gylippe et ces détails sur Dioclès, on arrive au terme où finit Thucydide, à l'an 411 avant notre ère. Diodore en fait la remarque en ces termes : « Là Thucydide termine son « Histoire, qui comprend l'espace de vingt-deux ans, en « huit livres, ou neuf selon quelques-uns. Xénophon et « Théopompe commencent au point où il s'est arrêté ; « Xénophon, pour parcourir au delà un espace de qua- « rante-huit ans ; et Théopompe, de dix-sept seulement. »

Dans le reste de son treizième livre Diodore achève l'histoire de la guerre du Péloponnèse jusqu'en l'année 405 avant J. C. ; et nous nous dispenserons encore de suivre le cours de ses récits, parce qu'en général nous y retrouverions les mêmes faits que nous avons déjà étudiés dans les livres I et II des *Helléniques* de Xénophon, où ils sont plus soigneusement exposés. Toutefois Diodore traite, en même temps, un autre sujet, dont Xénophon ne s'est point occupé : c'est la guerre entre les Siciliens et les Carthaginois, terminée aussi à la même époque, en 405.

Les habitants d'Égeste, qui avaient attiré les Athéniens en Sicile, craignant qu'on ne voulût leur faire expier le crime d'avoir exposé l'île entière à de si grands périls, recherchèrent la protection de Carthage. De là une guerre nouvelle où Annibal l'Ancien commande les troupes carthaginoises. Il aborde le promontoire de Lilybée ; assiége, prend et saccage Sélinonte ; il fait grâce pourtant à un grand nombre d'habitants, par égard pour un certain Empédion, qui avait conseillé à ses concitoyens d'ouvrir leurs portes. Le siége d'Himère fut plus désastreux. Annibal se souvenait que son aïeul

Amilcar avait été immolé par Gélon devant cette ville; en vain les Himériens, soutenus par des Syracusains, se défendirent vigoureusement; trois mille d'entre eux, quand la place fut prise, périrent sacrifiés aux mânes d'Amilcar. Agrigente ne tarda point à tomber aussi au pouvoir des Carthaginois; ils y perdirent leur chef Annibal; et néanmoins leurs succès frappèrent tous les Siciliens d'une terreur dont Denys profita pour s'emparer du pouvoir suprême à Syracuse. Ce tyran fit quelques efforts pour délivrer Géla, qu'assiégeait Imilcon; mais il traita bientôt avec lui, et, par cette transaction, Carthage se maintint en possession de toutes ses conquêtes en Sicile, excepté pourtant de Géla, qui fut restituée sans murailles. Syracuse restait à Denys que les Siciliens soupçonnèrent de connivence avec leurs ennemis. Contre lui éclatèrent des séditions qu'il dissipa par le secours de l'armée qu'il ramenait. L'un des principaux développements que Diodore joint à ces récits est une description d'Agrigente. Les vignes y étaient d'une beauté et d'une hauteur extraordinaire; mais le pays était surtout planté d'oliviers, dont les fruits se vendaient à Carthage et dans toute la Libye. Des temples magnifiques, et particulièrement celui de Jupiter, attestaient l'opulence des Agrigentins. Cet édifice avait trois cent quarante pieds de long, soixante de large, cent vingt de hauteur. La voûte en était soutenue par des murs, en dehors desquels s'avançaient, de distance en distance, des colonnes arrondies et cannelées, mais taillées carrément et en forme de pilastres en dedans. Sur la face occidentale du temple on avait sculpté un combat de géants; et, sur l'occidentale, la prise de Troie. Hors de la ville, un lac fait de main d'hom-

mes fournissait des poissons et se couvrait de cygnes. Un luxe particulier aux Agrigentins était d'élever des tombeaux aux chevaux vainqueurs à la course : Timée assurait qu'on en voyait encore plusieurs de son temps. Il raconte aussi que Gellias, le plus riche habitant de cette ville, recevait à la fois cinq cents hôtes en hiver, et faisait présent à chacun d'eux d'une tunique et d'une robe. Polyclite, autre historien, décrivait les caves de Gellias, où il n'y avait jamais moins de trente mille amphores de vin. Du reste, ce Crésus avait si mauvaise mine, que sa présence fit rire tous les habitants d'une ville sicilienne où on l'avait envoyé en ambassade. Piqué de cet affront, il leur dit qu'Agrigente ne manquait pas de beaux hommes, mais qu'on ne les députait qu'à des villes illustres. Imilcon, vainqueur, trouva dans cette cité d'inappréciables trésors, des tableaux, des statues, d'immenses richesses. Il envoya à Carthage les objets les plus précieux, y compris le taureau de Phalaris. Timée soutenait que ce taureau n'avait jamais existé ; mais Diodore affirme qu'au temps où il écrit, la ville d'Agrigente possède ce monument, qui lui a été restitué par Scipion, après la ruine de Carthage. Polybe a relevé aussi cette erreur de Timée ; et Cicéron, en parlant des biens rendus aux Agrigentins par les Romains, s'exprime en ces termes : *In quibus etiam ille nobilis taurus, quem crudelissimus omnium tyrannorum Phalaris habuisse dicitur, quo vivos, supplicii causa, demittere homines et subjicere flammam solebat. Quem taurum Scipio quum redderet Agrigentinis, dixisse dicitur : æquum esse illos cogitare, utrum esset Siculis utilius suisne servire, an populo romano obtemperare, quum idem monumentum, et domesticæ*

crudelitatis, et nostræ mansuetudinis haberent. C'est-à-dire que, selon Cicéron, ce monument rendu aux Agrigentins attestait à la fois la cruauté de leurs anciens maîtres, et l'humanité de leurs nouveaux protecteurs.

Des réflexions sur les revers que les tyrans éprouvent et sur l'infamie qui, après leur mort, s'attache à leur mémoire, servent de préambule au quatorzième livre de Diodore. « Ce livre, dit-il, nous en offrira plu-« sieurs exemples. Dans Athènes, les Trente, qui, devenus « maîtres de la république, l'avaient plongée par leur « ambition dans les plus horribles calamités, se virent « bientôt dépouillés de leur puissance et couverts d'op-« probre. Les Lacédémoniens, qui croyaient s'être assuré « l'empire de la Grèce, le perdirent à force d'injustices. « Denys de Syracuse a vécu au sein des alarmes, sans cesse « exposé à de secrètes conjurations, obligé de porter tou-« jours sous sa robe une cuirasse de fer : depuis sa mort, « son nom demeure voué à des malédictions éternelles. « Mes livres précédents, continue l'historien, embrassent « (à partir du commencement du septième) un espace « de sept cent soixante-dix-neuf ans, écoulés depuis la « prise de Troie jusqu'à la fin de la guerre du Péloponnèse; « dans celui-ci, je parlerai d'abord de la domination des « Trente et ensuite de ce qui s'est passé durant dix-huit « ans, jusqu'à la prise de Rome par les Gaulois. » Ainsi, Messieurs, ce livre XIV correspond à la fin du second livre des *Helléniques* de Xénophon, au troisième, au quatrième et à une partie du cinquième. C'est, de part et d'autre, la même matière ; mais elle est traitée avec plus de détail par Xénophon, du moins en ce qui concerne la Grèce ; et les récits tardifs d'un compilateur auraient

peu d'intérêt pour nous, après ceux d'un contemporain; mais il convient d'excepter encore ce qui concerne la Sicile et Carthage.

En Grèce, Diodore prolonge la tyrannie des Trente jusqu'à l'an 401 avant notre ère; et le père Pétau a suivi ce système. Nous avons préféré celui de Dodwell, qui la borne à quelques mois, conformément à Xénophon, qui la fait finir dans les derniers mois de 404 ou dans les premiers de 403. Il est difficile qu'un régime si odieux et si cruel ait duré trois années entières. Cette fin du cinquième siècle avant J. C. est l'un des espaces chronologiques que Diodore a le plus embrouillés. Il désigne mal les tribuns militaires romains de l'année 402, en laquelle il ne trouve d'ailleurs à placer que le projet d'une guerre contre les Carthaginois conçu par Denys de Syracuse, et le retour du roi Pausanias à Sparte. Pétau a employé le premier de ces articles, et Lenglet du Fresnoy le second, pour ne pas laisser cette année tout à fait vide dans leurs tables. Nous avons déjà remarqué, Messieurs, qu'elle ne fournit réellement aucun article important à aucune branche de l'histoire; ce qui provient probablement de quelque défaut aujourd'hui irrémédiable dans la distribution des faits de toute l'olympiade quatre-vingt-quatorzième. En 401 et 400, Diodore s'arrête à l'expédition de Cyrus le Jeune contre son frère le roi de Perse, Artaxerce Mnémon, et à la retraite des dix mille Grecs. Il n'en fait qu'un récit extrêmement abrégé, que nous avons rapproché des sept livres de l'ouvrage particulier que Xénophon a écrit sur ce sujet, sous le titre d'*Anabase*. Aucune des difficultés que peuvent présenter ces sept livres n'est éclaircie

dans le sommaire de Diodore. Seulement nous avons observé que Xénophon n'y est pas désigné comme ayant pris une part très-active à cette expédition : il ne paraît qu'au moment où les Grecs sont de retour dans leur patrie; alors il se charge d'en commander environ cinq mille; il les conduit contre les Thraces, et bientôt il les remet au général lacédémonien Thymbron. Diodore ne fait pas mention de l'ouvrage de Xénophon sur cette matière; et, comme il cite volontiers les livres dont il s'est servi, il y a lieu de penser qu'il n'a point fait usage et qu'il n'a pas eu connaissance de l'*Anabase*.

Sur la mort de Socrate, il se borne à dire que ce philosophe, accusé par Anytus et par Mélitus d'impiété envers les dieux et d'une doctrine pernicieuse à la jeunesse, fut condamné à mort et but la ciguë; mais que, cette sentence étant injuste, le peuple se repentit de s'être privé d'un si grand homme, s'indigna contre ses accusateurs, et les fit mourir sans les entendre. Auparavant, la mort d'Alcibiade a été racontée avec un peu plus de détails, mais bien succinctement encore; et vous voyez par ces exemples combien peu Diodore éclaircit les faits les plus mémorables de l'histoire grecque. Il indique çà et là quelques travaux littéraires, et en fixe même les dates : sous la troisième année de la quatre-vingt-quinzième olympiade, année 398 avant notre ère, il dit que Ctésias a conduit jusque-là son histoire des Perses, et il nomme les poëtes dithyrambiques Philoxène, Timothée et Télestès; et, sous l'année 397, il dit que Sophocle commence à se distinguer par ses tragédies dans Athènes, où douze fois il remporta le prix. Ceci, Messieurs, doit s'entendre de Sophocle le Jeune;

car l'Ancien, celui dont il nous reste quelques ouvrages, était mort sept ou huit ans auparavant, ainsi que Diodore l'a remarqué dans son livre XIII. Ce qu'il y a de plus instructif pour nous dans le quatorzième, c'est le règne de Denys à Syracuse; article que Xénophon n'a point traité, et sur lequel nous n'avons pas de relation plus ancienne que celle de Diodore. Elle a fourni presque tous les matériaux employés par Rollin dans l'histoire de ce tyran.

Denys s'était distingué dans la guerre contre les Carthaginois. Il avait accompagné Hermocrate, quand celui-ci essayait de rentrer à main armée dans Syracuse, d'où l'avait banni une faction. Hermocrate ayant succombé, et perdu la vie sur le champ de bataille, ses partisans avaient été condamnés, et presque tous exécutés. Mais Denys, resté parmi les blessés, avait passé pour mort; et le seul homme peut-être dont il eût importé aux Syracusains de se défaire, avait échappé à leurs aveugles vengeances. Son ambition éclata, lorsque après le désastre d'Agrigente, il osa, dans une assemblée publique, accuser les magistrats et proposer leur destitution. Les Syracusains l'interrompirent, le traitèrent de séditieux et de perturbateur, et le condamnèrent sur-le-champ à une amende. Il la fallait payer aussitôt, pour avoir le droit de reprendre la parole. Denys n'avait point d'argent : Philistus, celui qui depuis a écrit une histoire de la Sicile, paya pour Denys, qui recommença ses dénonciations avec plus de violence, et obtint en effet la déposition des magistrats; on en élut d'autres, à la tête desquels on le mit lui-même. Vous remarquerez, Messieurs, ces premiers pas de tous les usurpateurs : profiter des mal-

heurs publics pour renverser le gouvernement établi; exciter et flatter les passions du peuple; l'entraîner à se donner de nouveaux administrateurs, et s'en faire déclarer le chef; s'investir ainsi d'une autorité populaire et temporaire, qu'on ne tardera point à rendre perpétuelle et tyrannique. Denys s'empara d'abord du commandement général de l'armée; puis il rappela un grand nombre d'exilés, bien moins pour réparer des injustices, que pour avoir des créatures qui l'aidassent à en commettre; ensuite il se plaignit des magistrats qu'il avait encore pour collègues, les accusa d'intelligences avec les Carthaginois, et déclara qu'il allait abdiquer sa dignité, afin de n'être pas confondu avec les traîtres qui vendaient la république. Vous comprenez, Messieurs, que l'effet de cette manœuvre fut de concentrer tout le pouvoir entre ses mains : à la suite du décret public qui l'en investissait, il fit ajouter une disposition, qui accordait une double paye à tous les soldats, tant qu'il serait leur chef suprême et celui de l'État syracusain. A peine cette assemblée était-elle dissoute, que tous les citoyens qui l'avaient composée s'aperçurent qu'ils venaient de s'imposer un maître : ils s'en étonnaient, ils s'en repentaient, mais il n'était plus temps. Denys aposta quelques-uns de ses affidés, qui excitèrent du tumulte près de son camp : il feignit les plus vives alarmes; c'était une conspiration tramée contre sa vie, et par conséquent contre la sûreté générale. On ne put lui refuser une garde, qu'il composa d'hommes de son choix, et qu'il traita magnifiquement. Peu de jours après, on le vit entrer à Syracuse, environné de cette garde imposante et d'une escorte encore plus redouta-

ble de tout ce qu'il avait pu rassembler de bannis, de fugitifs, d'hommes perdus de dettes et de crimes. Il épousa la fille d'Hermocrate, duquel on respectait la mémoire, et maria sa sœur à Polyxène, allié de ce même Hermocrate. Ainsi Denys, jadis simple greffier, régnait sur la première cité de la Sicile. Cependant les anciens peuples ne renonçaient pas si volontiers à la liberté; il se forma contre l'usurpateur de véritables conjurations, surtout lorsqu'on l'eut vu mal défendre Géla que les Carthaginois assiégeaient : on lui dressa des embûches; on pilla son palais; mais il se hâta de négocier avec les Carthaginois, et l'une des conditions du traité fut que Syracuse lui resterait soumise. L'esclavage des Syracusains était stipulé entre leur tyran et leurs ennemis. Cette clause confirmait tous les soupçons qu'on avait conçus contre lui. Sûr d'être universellement détesté, il résolut de gouverner par la terreur, et pourvut à son repos par les supplices de tous ceux qui lui inspiraient de l'effroi ou lui portaient ombrage. Cette première partie du règne de Denys, de l'an 406 à 404, est exposée dans le livre XIII de Diodore; je l'ai omise, en vous parlant de ce livre, afin de la rapprocher de ce que le quatorzième contient de relatif à ce même règne. Denys apprend que tous ses sujets, hormis ceux qu'il soudoie, ont juré sa perte; il songe à fuir ou à mourir; mais, encouragé par Philistus, il appelle des troupes étrangères, dont l'arrivée soudaine déconcerte les Syracusains, qui le croyaient perdu. Il trouva un soutien de plus dans les Spartiates. Vous connaissez assez la politique de ces prétendus républicains, pour n'être pas surpris, qu'au moment où ils ruinaient la liberté dans Athènes et, tant qu'ils

pouvaient, dans les autres cités grecques, ils aient concouru à maintenir, en Sicile, l'usurpation la plus criminelle et le plus odieux despotisme. Ils envoyèrent une députation solennelle à Denys pour lui offrir des secours. Rollin juge cette démarche bien indigne de Sparte, parce qu'il attribue à cette république tous les sentiments généreux qu'il trouve dans son propre cœur; mais elle était, depuis plus d'un demi-siècle, l'ennemie déclarée de tout peuple indépendant, et l'alliée naturelle de toutes les tyrannies : sous ce rapport, Diodore de Sicile l'a parfaitement appréciée; et nul autre écrivain de l'antiquité n'a, ce me semble, si bien démêlé le plan qu'elle a constamment suivi. Fort d'une telle protection, Denys reprit courage : il désarma tous les habitants de la ville, environna la citadelle d'un second mur, et se composa une armée d'étrangers. Il lui importait néanmoins encore de distraire les Syracusains de leurs idées républicaines; il les occupa de projets glorieux, d'entreprises guerrières, de lauriers brillants et de riches dépouilles à conquérir dans les batailles. Après avoir soumis, par la ruse encore plus que par les armes, plusieurs villes siciliennes, il comprit que le temps était venu d'attaquer ces mêmes Carthaginois qui l'avaient aidé à s'établir, et de les expulser de l'île. La peste venait de ravager Carthage; il ne pouvait espérer une meilleure occasion de lui déclarer la guerre. Il commence donc d'immenses préparatifs; Syracuse se remplit d'ouvriers et s'anime du bruit de tous les travaux. Lui-même il surveille, il visite les ateliers, il excite, il récompense, il daigne converser familièrement, amicalement, λόγοις τε φιλανθρώποις, avec ceux qui se distinguent par leur zèle ou leur habileté. Il veut créer une marine : on voit

paraître tout à coup, en un seul instant, ὑφ' ἕνα καιρόν, une flotte de deux cents galères ; il en fait radouber plus de cent autres. La fabrication des armes n'est pas moins active; il a déjà cent quarante mille boucliers, autant de casques, autant d'épées, plus de quatorze mille cuirasses; les dards, les traits et les javelots sont innqmbrables; et les machines de guerre répondent à cet appareil. Denys attend que tout soit prêt, avant de lever des troupes, et il en prend la moitié chez des peuples étrangers, particulièrement en Laconie; il offre, aux dépens des Syracusains, une paye si considérable, que de toutes parts on vient en foule s'enrôler. Rhégium était une cité puissante : il voulut se l'attacher. Comme il était veuf, sa femme, la fille d'Hermocrate, ayant péri dans l'émeute de l'an 404, il demanda aux Rhégiens une de leurs filles en mariage : ils délibérèrent, et jugèrent qu'il ne leur convenait point de s'allier à un tyran; ils répondirent à ses ambassadeurs qu'ils n'avaient à lui donner que la fille du bourreau. Les Locriens se montrèrent moins difficiles : il prit chez eux une épouse, appelée Doride, d'une très-noble extraction; et en même temps, il épousa encore une Syracusaine, nommée Aristomacha ; les deux noces furent célébrées le même jour avec magnificence. Plutarque ajoute ici quelques détails; que Doride eut la première un fils; que Denys accusa la mère de la Locrienne d'avoir ensorcelé Aristomacha, qui restait stérile, et qu'il fit mourir la magicienne prétendue.

Denys annonce enfin qu'il va déclarer la guerre à Carthage; et à l'instant la populace de Syracuse, autorisée par le tyran, court piller les maisons d'un grand

nombre de Carthaginois, qui, sous la foi des traités, exerçaient le négoce, et se croyaient en sûreté. On avait imité cet exemple dans plusieurs autres villes siciliennes, lorsque Denys signifia, par un héraut, à Carthage, qu'elle eût à retirer toutes les garnisons qu'elle avait dans les places de la Sicile, si elle voulait se préserver du fléau de la guerre, et n'avoir à souffrir que la peste. Les Carthaginois, malgré leur détresse, ne perdirent pas courage : Imilcon partit à l'instant pour se mettre à la tête des troupes qui restaient dans l'île. Denys avait quatre-vingt mille hommes de pied, trois mille chevaux, deux cents galères, et deux cents barques chargées de vivres et de machines de guerre. Au seul aspect de ces forces, Ancyre, Solonte et Palerme se rendent. Motya résiste en vain, Denys la saccage. Par un effort extraordinaire, les Carthaginois mettent sur pied une infanterie de trois cent mille hommes, quatre mille chevaux, et quatre cents chariots armés, quatre cents galères et quatre cents barques. Magon commande la flotte; Imilcon, général de l'armée de terre, s'empare d'Éryx, reprend Motya, rase Messine, ravage les environs et les faubourgs de Syracuse. En l'absence de Denys, les Syracusains se soulèvent; ils parlent de secouer leur joug, de recouvrer leur antique liberté. Il arrive, il promet de terminer bientôt la guerre, si on veut le seconder. Un citoyen, nommé Théodore, prononce une harangue véhémente, dont on soupçonnerait l'authenticité, si l'on ne considérait que sa longueur, et si l'on examinait de trop près ce qu'elle contient de peu conciliable avec les récits précédents de Diodore; mais elle exprime de très-nobles sentiments. « On parle « de vous délivrer de vos ennemis. Quel est donc votre en-

« nemi le plus mortel, sinon le maître qui vous opprime ? « et quelle guerre pouvez-vous redouter plus que celle « qu'il vous fait depuis trop longtemps ? Imilcon, s'il « pouvait nous vaincre, nous imposerait des tributs et « nous laisserait nos lois ; Denys nous tient asservis aux « caprices de sa cupidité et de son ambition cruelle. Quel « Carthaginois serait plus sanguinaire que lui ? Est-ce « pour nous qu'il a construit ces murs, ces tours, ces « forteresses, qu'il a rassemblé les soldats étrangers ? « N'est-ce pas contre nous-mêmes, bien plus que contre « Carthage, qu'il a prétendu se défendre ? et nous verse« rions notre sang pour maintenir son usurpation ! Non, « profitons de ses revers ; et, si nous voulons, en rede« venant libres, nous montrer généreux et cléments, « laissons-lui la faculté de s'enfuir : qu'il parte, et qu'il « emporte, s'il le veut, les vils fruits de ses rapines. « Mais, s'il reste dans nos murs, sachons enfin ne plus « voir en lui que notre principal ennemi. » Un discours si raisonnable aurait pu produire quelque effet ; mais il se trouvait là un Lacédémonien, nommé Pharacide, qui prit, au nom de sa république, la défense du tyran ; et celui-ci, usant à la fois de tous ses artifices, fit avancer sa formidable garde, en même temps que par des présents, par des promesses, et par d'ignobles cajoleries, il s'efforçait de regagner la faveur de la crédule populace.

Toutefois, il était perdu sans ressource, si les Carthaginois se fussent pressés d'entrer dans Syracuse. Ils lui laissèrent le temps de prendre des mesures qui lui réussirent : il les attaqua par terre et par mer. Ils essuyèrent de rudes échecs, dont ils s'exagérèrent la gravité. Denys négocia secrètement avec Imilcon, qui,

satisfait de se retirer à la tête de ses soldats carthaginois, sacrifia tout ce qu'il commandait de troupes alliées. Imilcon alla périr misérablement à Carthage, expiant ses offenses envers les hommes et les dieux. Denys, affermi sur son trône usurpé, poursuivit le cours de ses crimes. Il commençait à se défier des étrangers dont il s'était entouré. Il en écarta dix mille, qu'il établit, sous prétexte de les récompenser, dans la ville des Léontins; il se fit garder, pour plus de sûreté, par des esclaves. Il lui tardait de se venger des Rhégiens, qui lui avaient, d'une manière si outrageante, refusé une épouse. Il assiégea leur ville, et la força de capituler; elle lui paya trois cents talents, lui livra tous ses vaisseaux au nombre de soixante-dix, et cent otages. Il leva donc le siége, mais pour le recommencer quelques mois après, sous prétexte de conditions mal remplies. Ce second siége fut long et cruel; Denys y fut blessé; mais il réduisit les Rhégiens à se nourrir d'herbes et de cuirs bouillis : quand ils furent rendus à discrétion, il trouva leur ville pleine de cadavres. Il fit prisonniers les squelettes qui respiraient encore, et vendit ceux qu'il parvint à ranimer. Phyton, leur chef, s'était illustré par une vaillance héroïque : Denys commença par faire précipiter dans la mer le fils de ce magistrat, et le fit attacher lui-même au haut d'une machine de guerre. Phyton fut promené par la ville; un héraut criait : « C'est ainsi qu'on traite un re« belle. — Dites, reprit Phyton, un citoyen fidèle qui a re« fusé de livrer sa patrie à un tyran. » Denys, qui se plaisait à prolonger ce supplice, s'aperçut de l'intérêt qu'excitait la victime, et ordonna de hâter sa mort. Au milieu de ces horreurs, il faisait à la littérature le plus grand outrage qu'elle pût recevoir; car il affec-

tait de la cultiver et il composait des vers. Il envoya aux jeux Olympiques de l'an 388 plusieurs chars à quatre chevaux de front, des tentes de drap d'or, et des rhapsodes chargés de réciter ses poésies. Il avait confié le soin de ce cortége à son frère Théaride. Les chars, les chevaux, les tentes excitèrent l'attention; même la voix mélodieuse des rhapsodes attira des auditeurs; mais dès qu'on eut entendu de si détestables vers, ἀναθεωροῦντες τὴν κακίαν τῶν ποιημάτων, on se mit à renverser et à déchirer les tentes magnifiques sous lesquelles on s'était rassemblé pour les écouter. L'orateur Lysias, qui assistait à ces jeux, prononça une harangue pour montrer que c'était les profaner que d'y admettre les envoyés d'un tyran. Le vaisseau qui les ramena en Sicile essuya une tempête qui le poussa sur la côte de Tarente; ceux qui échappèrent à ce naufrage allaient disant que les vers de Dénys leur avaient porté malheur. Il n'en demeurait pas moins environné de courtisans, qui exaltaient son talent poétique, et lui disaient que, si ses productions n'avaient pas été admirées à Olympie autant qu'à Syracuse, c'était l'effet de l'envie, toujours attentive à rabaisser les chefs-d'œuvre du génie. Voilà, Messieurs, jusqu'où le quatorzième livre de Diodore conduit l'histoire de Denys l'Ancien; le quinzième la continue par les réponses fort connues de Philoxène. Vous savez, Messieurs, qu'envoyé aux carrières qui servaient de prison publique, pour n'avoir pas senti l'excellence de la poésie du tyran, Philoxène en sortit le lendemain par les bons offices de plusieurs hommes de cour, mais qu'interrogé sur le mérite de quelques autres vers du même auteur, il répondit : « Qu'on me ramène aux carrières. » Quoique Denys sem-

blât tolérer cette saillie, les amis de Philoxène lui conseillèrent d'être plus circonspect à l'avenir. L'occasion de profiter de cet avis ne se fit pas attendre. Denys lui lut une pièce qui devait être pathétique; et Philoxène confessa qu'en effet elle excitait la compassion. Le mot οἰκτρά, pitoyables, qu'il employait, pour caractériser ces vers, était, selon l'observation de Diodore, susceptible d'un double sens; Denys eut le bon esprit de n'y trouver qu'un éloge, et les courtisans se gardèrent bien de laisser voir qu'ils y démêlaient une épigramme. Encouragé par ces succès, Denys envoya une seconde fois des poëmes de sa façon aux jeux Olympiques; ils y reçurent le même accueil que les premiers. Pour le coup il fut sensible à tant d'injustice, il tomba dans une sorte de maladie, dont Diodore exprime tous les progrès, un excès de chagrin, ὑπερβολὴν λύπης, un redoublement de souffrance, μᾶλλον τοῦ πάθους, une disposition maniaque, une fureur frénétique qui s'empare de son âme, μανιώδης διάθεσις κατέσχε τὴν ψυχὴν αὐτοῦ. Il n'en peut plus douter, l'envie, la jalousie, toutes les passions ennemies du vrai mérite, lui ont déclaré la guerre; l'univers conspire contre sa réputation poétique; ses favoris, ceux qu'il a crus ses meilleurs amis sont entrés dans cet infernal complot. Il en condamne plusieurs à mort; il se contente d'exiler Leptine son frère, et ce Philistus qui lui a rendu tant de services. L'un et l'autre se retirent à Thurium; mais il est agité de pensées si diverses, que bientôt il les croit innocents; il les rappelle; il leur rend leurs biens et ses bonnes grâces; il donne même sa fille en mariage à Leptine. Diodore n'écrit que peu de lignes sur le séjour de Platon à cette cour. Ce philosophe y vint at-

tiré par le tyran, qui, d'abord, lui prodigua des témoignages d'estime, et lui laissa l'entière liberté dont la pensée humaine doit jouir. Mais, offensé de la fermeté de ses discours, il le prit en haine, le fit conduire au marché d'esclaves, et le vendit vingt mines. Selon l'évaluation des savants, c'était environ dix-huit cents francs que se vendait un philosophe au marché de Syracuse.

Pour se consoler de ses mésaventures littéraires, Denys avait besoin d'occupations politiques. Il conçut le projet d'établir des colonies en Italie, sur les côtes de la mer Adriatique, afin que sa flotte eût une retraite assurée quand il attaquerait l'Épire : son but était de s'emparer des trésors du temple de Delphes. En attendant, il fit une irruption en Toscane, sous prétexte de donner la chasse aux pirates, et pilla les richesses du temple d'Agylla. On assure qu'il en rapporta quinze cents talents (quatre millions cinq cent mille livres). Cet argent lui était nécessaire pour subvenir aux énormes dépenses qu'exigeaient les travaux qu'il venait d'entreprendre à Syracuse. Il fortifiait le port, il l'agrandissait pour y rassembler deux cents galères; il entourait la ville de remparts; il construisait des édifices magnifiques et bâtissait de vastes gymnases. Cependant son plus pressant besoin, son plus impatient désir était d'expulser entièrement de l'île les Carthaginois qui en occupaient encore de vastes parties. Il gagna sur eux une première bataille; il perdit la seconde; il fallut traiter avec les vainqueurs, leur céder de nouvelles places, leur payer de fortes sommes, les mettre en possession d'une partie de ces trésors rapportés d'Agylla. Le ressentiment qu'il en conserva, l'en-

traîna quelque temps après à reprendre les armes contre eux, et cette expédition ne lui réussit pas mieux que les précédentes. Mais un succès inespéré le consola de tant de malheurs : une tragédie qu'il fit représenter à Athènes aux fêtes de Bacchus obtint le prix. Un des acteurs qui avaient contribué à ce triomphe, espéra d'être magnifiquement récompensé, s'il annonçait le premier cette nouvelle au maître des Syracusains. A l'instant, cet acteur gagne Corinthe, s'y embarque sur un vaisseau qui part pour la Sicile; et, les vents étant favorables, il arrive à la cour de Denys, et lui annonce brusquement cette victoire. Denys le comble de largesses, fait à tous les dieux de somptueux sacrifices, invite ses courtisans à des festins splendides, et dans les transports de sa joie, il boit et mange avec tant d'excès qu'il en tombe malade. Jadis un oracle lui avait prédit qu'il mourrait lorsqu'il aurait vaincu des adversaires plus forts que lui. Persuadé qu'il s'agissait des Carthaginois, il avait, selon Diodore, plus d'une fois renoncé à ses avantages dans les actions militaires, et s'était abstenu de vaincre, pour ne pas mériter la mort : il venait d'être si bien battu par les guerriers de Carthage, qu'il se croyait fort loin du terme fatal annoncé par l'oracle. Mais, continue notre historien, tous ses artifices ne purent éluder l'arrêt du destin; mauvais poëte, ποιητὴς ὢν κακός, il a vaincu des hommes qu'il n'était pas digne de combattre. Son heure est venue; il expire. Il avait régné trente-huit ans; son fils, Denys le Jeune, lui succède l'an 368 avant notre ère vulgaire.

Voilà, Messieurs, tout ce que Diodore nous raconte de Denys l'Ancien; telles sont les traditions qu'il recueille dans les historiens que nous n'avons plus. D'au-

tres écrivains, et particulièrement Plutarque, y ajouteront quelques nouveaux faits ou modifieront les circonstances de ceux que je viens de retracer; mais le principal fond de cette partie d'histoire est du à Diodore. On doit sans doute, lorsqu'on manque de relations originales, se tenir en garde contre les bruits populaires, contre les détails aventurés qui se mêlent aux narrations tardives : cependant, sauf quelques particularités merveilleuses, telles que la prédiction de la mort de Denys, tout ce récit est, en général, fort vraisemblable, et aussi attesté qu'il peut encore l'être.

Pour ne pas le morceler, il nous a fallu en prendre les derniers traits dans le quinzième livre, quoiqu'il nous reste quelques observations à faire sur le quatorzième. Ce livre nous offrait, de l'an 404 à l'an 387, les annales de la Sicile et de la Grèce, c'est-à-dire, outre le règne de Denys, le tableau de la tyrannie des Trente, de la domination des Spartiates, de la mort d'Alcibiade, de l'expédition de Cyrus le Jeune et de la retraite des Dix mille, de plusieurs exploits de Thrasybule, de Conon et d'Agésilas, roi de Sparte; enfin de la paix d'Antalcidas. Mais il eût été superflu de parcourir avec Diodore des événements que Xénophon nous a fait beaucoup mieux connaître. A l'égard des Romains, Diodore continue de réduire leur histoire à des nomenclatures et à des indications chronologiques qui sont fort souvent inexactes. Toutefois, il termine le quatorzième livre par un récit plus détaillé de la prise de Rome par les Gaulois. Cet événement, qu'il place en l'an 2 de la quatre-vingt-dix-huitième olympiade, année 387 avant J. C., est plutôt de 390 : il le retarde d'environ trois ans. Je ne m'arrête point à sa relation ; nous en trouve-

rons une plus détaillée et plus brillante dans Tite-Live.

Quand les Gaulois furent sortis de Rome, on permit à tous les Romains, dont les maisons étaient rasées, d'en rebâtir où ils voudraient; et la république leur fournit gratuitement des briques', dont elle avait établi exprès une manufacture. Comme chacun choisissait à son gré le lieu de sa nouvelle demeure, sans être assujetti à aucun alignement, il en est advenu que les rues de Rome sont restées étroites et tortueuses : aujourd'hui encore, dit un Italien, on n'est point parvenu à les élargir ni à les redresser. Quoique délivrés des Gaulois, les Romains avaient beaucoup souffert; les Volsques saisirent ce moment pour les attaquer. Des enrôlements, commencés à la hâte par les tribuns militaires, formèrent des corps qu'ils passèrent en revue au champ de Mars, et conduisirent à deux cents stades de Rome; mais les Volsques avaient mis en campagne une armée bien plus formidable : pour leur résister, on nomma un dictateur, Marcus Furius Camillus, qui les vainquit et les extermina presque tous. Aussitôt après cette victoire, il s'élança sur les Èques ou Équicoles, et délivra la ville de Bole qu'ils assiégeaient; de là, il courut à Sutrium, dont les Tyrrhéniens venaient de s'emparer, et les força de rendre cette place. Il marcha ensuite contre les Gaulois qui investissaient Véascium, colonie romaine; il saisit leur bagage, et y retrouva tout l'or qu'ils avaient emporté de Rome. Malgré tant d'exploits, il n'obtint pas l'honneur du triomphe; la jalousie des tribuns y mit obstacle. On dit cependant que, pour sa victoire sur les Tyrrhéniens, il triompha sur un char attelé de quatre chevaux blancs; et nous verrons, au livre suivant, que pour cela le

peuple le condamna, deux ans après, à une amende.

Les Celtes étaient dans l'Iapygie (la Pouille et la Calabre); ils voulurent en revenir par les provinces voisines de Rome. Les Cériens les taillèrent en pièces. Diodore termine, ainsi qu'il l'a promis, son quatorzième livre à cette descente des Gaulois, qui est aussi l'époque de la paix d'Artaxerce avec les Grecs, époque où s'ouvre, dit-il, l'histoire écrite par Callisthène.

En commençant le quinzième livre, l'historien annonce qu'il continuera de flétrir les mauvaises actions et d'immortaliser la gloire de la vertu. Arrivé au temps où les Lacédémoniens vont être vaincus à Leuctres, malgré les apparences d'un infaillible succès, et où cette première défaite sera suivie d'un autre désastre à Mantinée, il suivra le plan qu'il s'est proposé, il montrera combien est juste le châtiment que subit ce peuple ambitieux. En effet, dit-il, comment ne pas condamner une nation qui, ayant reçu de sages lois, et joui durant plusieurs siècles d'institutions équitables, perd, à force d'injustice et de démence, l'ascendant qu'elle avait acquis? Elle le devait surtout à des expéditions périlleuses, où ses guerriers s'étaient distingués par leur valeur et plus encore par leur humanité : maintenant les voilà sans pitié pour les vaincus, sans équité pour les alliés de leur république. Ils cherchent querelle à toutes les cités; il n'en est pas une qu'ils n'offensent et qu'ils n'intéressent à leur perte. Les Thébains, qu'ils avaient méprisés, vont les humilier et devenir à leur tour les chefs de la Grèce : jamais Lacédémone ne recouvrera sa dignité. Mais nous aurons à suivre, dans ce livre, le cours de plusieurs autres événements à partir de la descente des Perses dans l'île de

Chypre, gouvernée par Évagoras en 387, jusqu'à l'année 361, qui a précédé immédiatement l'avénement de Philippe au trône de Macédoine. Ce sont vingt-cinq années que l'auteur parcourt l'une après l'autre. Nous en distribuerons, Messieurs, un peu différemment les matières, sous les titres de Chypre, Macédoine et Grèce. Je n'ajoute ni Rome, parce que Diodore n'entre encore ici dans aucun détail d'histoire romaine; ni la Sicile, puisque nous avons déjà recueilli ce qui concerne, dans le quinzième livre, les dernières années du règne de Denys de Syracuse; ni enfin la Perse, parce que son histoire, durant cette période, se rattachera presque toujours à celle de la Grèce, de la Macédoine et de l'île de Chypre.

Évagoras régnait dans cette île qu'Artaxerce Mnémon avait résolu de conquérir. Ce roi de Perse se préparait depuis longtemps à cette expédition : il avait une armée de terre de plus de trois cent mille hommes, commandée par son gendre Oronte; une flotte de trois cents vaisseaux, conduite par Tiribaze. Ces deux généraux avaient rassemblé leurs forces, l'un dans la Phocide asiatique, l'autre à Cume dans l'Asie Mineure : ils se réunirent en Cilicie, et partirent ensemble pour l'île de Chypre. Évagoras fit alliance avec le roi d'Égypte Acoris ou Pacoris, alors ennemi des Perses, et avec Hécatomnus, qui gouvernait la Carie; le premier lui fournit des troupes et le second de l'argent. Ainsi Évagoras, qui était d'ailleurs maître de Tyr et de quelques autres villes phéniciennes, équipa une flotte de quatre-vingt-dix voiles. Le roi des Arabes, selon la version de Rhodomann, des barbares, τῶν βαρβάρων, selon le texte grec, lui offrit aussi des secours. Il se pré-

senta donc hardiment contre un roi que tant d'autres haïssaient, et qui semblait l'ennemi du monde. Les mesures que prit Évagoras laissèrent sans vivres les Perses débarqués dans l'île de Chypre; et la faim produisit des soulèvements, que néanmoins Glos, gendre de Tiribaze, apaisa. Le roi de Chypre renforça sa flotte : il la porta à deux cents vaisseaux, et osa la jeter sur celle d'Artaxerce; mais, après quelques succès, il perdit une bataille navale, et se vit contraint de s'enfermer dans sa capitale, que les ennemis assiégeaient, et, peu de mois après, de capituler. On lui demandait un tribut qu'il payerait au grand roi, comme un serviteur à son maître, ὡς δοῦλος δεσπότῃ. Il consentit à tout, excepté à cette qualification de serviteur. Tiribaze, qui n'en voulait pas démordre, fut secrètement accusé par Oronte de prolonger inutilement la guerre, et d'intriguer avec les Lacédémoniens et la pythonisse pour préparer quelque révolution. Le roi Artaxerce accueillit cette dénonciation, ordonna d'arrêter et de lui envoyer Tiribaze, ce qu'Oronte exécuta ponctuellement. Tiribaze demandait qu'on instruisît son procès; mais le puissant monarque avait bien d'autres affaires. Oronte, chargé seul du commandement de toutes ces troupes, s'aperçut qu'elles ne lui obéissaient pas aussi bien qu'à Tiribaze, et se pressa de traiter avec le roi de Chypre : il fut conclu qu'Évagoras resterait roi de Salamine, qu'il payerait un tribut, et qu'il dépendrait d'Artaxerce, non comme un serviteur de son maître, mais, ce qui n'en diffère pas beaucoup, comme un roi inférieur d'un roi supérieur. Glos, qui craignait d'être enveloppé dans la disgrâce de Tiribaze, son beau-père, conçut et communiqua aux principaux officiers de l'armée le

projet d'abandonner Artaxerce : il députa des hommes affidés vers le roi d'Égypte, et lui offrit ses services contre le roi de Perse ; il adressa des propositions du même genre aux Lacédémoniens, qui les acceptèrent. Cependant il plut au grand roi de faire juger enfin Tiribaze : il confia l'examen de cette affaire à des Perses renommés pour leur inflexible intégrité. L'accusé se prévalait surtout du service éminent qu'il avait voulu rendre au grand roi en lui donnant expressément un petit roi pour esclave. Il expliquait, comme il pouvait, ses relations avec la pythonisse et avec Lacédémone : en toutes ces démarches, il n'avait eu en vue que la plus grande gloire de son souverain ; il rappelait que jadis il lui avait sauvé la vie en tuant deux lions qui, à la chasse, se jetaient sur lui. D'après cette apologie, il fut unanimement déclaré absous. Mais chaque juge ayant été interrogé par le prince sur le motif de sa conviction, il s'ensuivit que chacun d'eux s'était décidé par des considérations particulières qui avaient paru frivoles à tous les autres. Le roi trouva qu'ils avaient tous très-bien jugé; Tiribaze fut élevé aux plus hautes dignités, et Oronte rayé, comme calomniateur, du catalogue des amis du souverain. Évagoras, quelques années plus tard, savoir. en 373, tomba dans les embûches que lui avait dressées l'eunuque Nicoclès, qui le tua et lui succéda sur le trône de Salamine. Un éloge d'Évagoras est l'un des meilleurs qui nous restent d'Isocrate. Thomas, en parlant de cette production, caractérise en même temps le prince qu'elle célèbre. « C'est, dit-il, l'éloge funèbre d'un roi, « adressé à son fils. Le roi, grand homme assez obscur, « se nommait Évagoras, et était souverain de l'île de

« Chypre. Ligué avec les Athéniens et les Perses, il « contribua à abattre les Lacédémoniens oppresseurs « de la Grèce et tyrans d'Athènes. Il servit assez bien « le roi de Perse pour mériter d'en être craint; et, ayant « essuyé l'ingratitude et l'orgueil ordinaires aux gran- « des puissances contre les petites, il osa combattre « le roi qu'il avait servi; et, avec ses seules forces » (ceci manque d'exactitude, puisque l'Égypte et d'autres peuples secondèrent Évagoras), « il soutint pendant « dix ans les forces de l'Asie. Isocrate ajoute qu'il eut le « talent de gouverner; qu'avant lui les habitants de l'île « de Chypre, entièrement séparés des Grecs, étaient tout « à la fois efféminés et sauvages, ignorant également la « guerre et les arts, et joignant la barbarie à la mol- « lesse; que ce roi leur donna et le courage qui élève « l'âme et les arts qui l'adoucissent; qu'il créa parmi « eux un commerce et une marine, et, de ces barbares « voluptueux, fit tout à la fois des guerriers et des hom- « mes instruits. »

Il est à remarquer, Messieurs, que la guerre entre Évagoras et les Perses ne dure que deux ans dans l'histoire de Diodore; et qu'elle se prolonge au delà de six, selon Isocrate, dont le témoignage est préférable sur ce point, puisqu'il vivait dans ce même temps. Les discours d'Isocrate ne sont pas du nombre des livres dont Diodore fait usage; il ne cite jamais cet orateur, qu'il nommera pourtant dans une liste d'écrivains illustres; l'erreur dans laquelle il tombe ici, pour ne l'avoir pas consulté, nous avertit que nous ne devons adopter qu'avec réserve et après examen ses indications chronologiques. Mais il y a une autre difficulté au sujet de Nicoclès, que Diodore désigne comme eu-

nuque et comme l'assassin d'Évagoras. Isocrate ne fait pas mention de cette mort violente, et il s'adresse à Nicoclès comme au fils et au successeur légitime du roi de Chypre. Théopompe, cité par Photius, dit bien qu'Évagoras fut tué par un eunuque; et Aristote rappelle le même fait au cinquième livre de sa *Politique;* mais ils ne donnent point à cet eunuque ce nom de Nicoclès. Il est donc probable que Diodore, par inadvertance, ou en suivant quelque fausse tradition, aura confondu en un seul personnage l'assassin et le successeur de ce roi.

Nous réserverons pour la prochaine séance l'examen de ce que le quinzième livre de notre historien contient de relatif à la Macédoine et à la Grèce. La Macédoine devient digne d'attention, puisque nous touchons au moment où vont régner Philippe et Alexandre. Caranus avait, dit-on, fondé ce royaume, vers l'an 814 ou 807 avant notre ère. Il était question de ce Caranus dans le septième livre de Diodore, si nous en croyons Eusèbe. Mais l'histoire de ce prince et de ses successeurs est fort peu connue; et les traits qu'Hérodote nous en a rapportés vous ont paru trop fabuleux. On ne sait pas combien de rois macédoniens sont à compter entre Caranus et Philippe : Eusèbe dit vingt-deux, Velléius Paterculus quinze, Justin dix; et, sur ce point, Diodore ne vous donnera aucun éclaircissement; mais il vous parlera des quatre prédécesseurs immédiats de Philippe, Amyntas, Alexandre, Ptolémée Alorite, et Perdiccas.

Quoique la Macédoine soit quelquefois considérée comme un pays grec, le nom de Grèce s'applique plus particulièrement au Péloponnèse, à l'Attique, à la

Béotie, à l'Étolie, à la Thessalie, à l'Épire et aux îles qui dépendaient de ces divers peuples. Xénophon, dans ses *Helléniques*, a conduit l'histoire de cette Grèce, et évidemment celle de la Macédoine, jusqu'à la bataille de Mantinée, en 363 : le quinzième livre de Diodore ne descendant qu'à 361, vous voyez qu'à l'exception des deux dernières années, nous retrouverons encore ici une matière plus amplement traitée dans les *Helléniques*. S'il fallait que certains livres de Diodore disparussent, la perte du onzième et des quatre suivants nous eût été moins dommageable que celle d'aucun autre; car, en général, et sauf les articles sur lesquels j'ai appelé votre attention, ces cinq livres ne nous apprennent que des faits déjà mieux racontés par Hérodote, Thucydide et Xénophon. Dans notre prochaine séance, nous achèverons l'examen du quinzième livre, en y recueillant quelques notions sur la Macédoine et la Grèce; et nous étudierons ensuite le livre XVI, qui contient principalement l'histoire du règne de Philippe, père d'Alexandre.

SEPTIÈME LEÇON.

EXAMEN DES LIVRES QUINZIÈME ET SEIZIÈME. — SUITE DE L'HISTOIRE DE LA GRÈCE.

Messieurs, avant de quitter le quinzième livre de Diodore, il nous reste à y recueillir ce qui concerne les affaires de la Macédoine ou de la Grèce, entre les années 387 et 361, ou du moins ce qui peut jeter encore quelques lumières sur l'histoire de ces contrées, après ce que nous en a dit Xénophon. Le roi de Macédoine, Amyntas, vaincu par les Illyriens, et désespérant de rentrer dans ses États, avait cédé aux Olynthiens une partie de ses domaines qui se trouvaient dans leur voisinage; ils en avaient joui tranquillement pendant sa retraite. Mais, ayant eu le bonheur de se rétablir sur son trône, il leur redemanda ce territoire. Sur leur refus, il lève des troupes, s'allie aux Spartiates et les invite à s'armer contre Olynthe. Sparte avait déjà des vues sur la Thrace; elle envoya contre les Olynthiens dix mille hommes commandés par Phébidas, et en même temps une autre armée contre les Phéontiens, Φαιουντίους, qui furent vaincus et subjugués. Ce mot Φαιουντίους est certainement une faute de copiste, qui a toutefois établi une ville de Phéonte dans le dictionnaire géographique d'Ortélius. Il faut lire Φλιουντίους, les habitants de Phlionte. Doit-on les appeler Phliontins ou Phliasiens? c'était une question au temps de Cicéron, qui avait d'abord écrit *Phliuntios*, trompé, dit-il,

par l'analogie, *primo me ἀναλογία deceperat*, et qui, repris par Atticus, écrivit *Phliasios*. Il n'est pas inutile d'observer avec quel soin Cicéron recherchait l'exactitude, même dans les plus petits détails. Mais, pour revenir au roi Amyntas, les Olynthiens se défendaient vivement contre lui, malgré les secours de Sparte. On s'en prit au général Phébidas, auquel on ôta le commandement, et qu'on remplaça par Eudamidas, son frère. Celui-ci et le roi de Macédoine fondirent sur le territoire d'Olynthe; ce fut encore sans succès. En vain même Sparte équipa une plus forte armée, qu'elle mit sous les ordres de Téleutias, frère du roi Agésilas. Téleutias gagna une première bataille, en perdit une seconde, et y fut tué. Mais les Olynthiens succombèrent enfin sous les efforts de Polybiade, nouveau général lacédémonien, qui les força de s'inscrire au nombre des alliés de Sparte. Xénophon, qui nous a exposé les mêmes faits, et même avec plus de détails, ne les a point rattachés d'une manière aussi précise à l'histoire du roi macédonien.

La troisième année de la cent deuxième olympiade, 370 avant notre ère, est mémorable, selon Diodore, par la mort de trois princes : Amyntas, qui avait régné vingt-quatre ans sur la Macédoine; Agésipolis, l'un des rois de Sparte; et Jason, tyran de Phères, dont Xénophon nous a beaucoup parlé. La remarque chronologique de Diodore est assez exacte; seulement on a lieu de croire qu'Amyntas vécut jusqu'au milieu de l'an 369. Il laissait trois fils, Alexandre, Perdiccas et Philippe : il sera bientôt fait mention d'un quatrième, Ptolémée Alorite, mais qui était bâtard, ou bien, selon Justin, seulement gendre d'Amyntas, dont il avait

épousé la fille, Eurynoë. Alexandre ne régna qu'un an, et soutint néanmoins une guerre. C'était contre un autre Alexandre, qui, après Jason, était devenu tyran de Phères. Alexandre de Macédoine entreprit de renverser le successeur de Jason qui, rassemblant ses meilleures troupes, marcha contre les Macédoniens. Ceux-ci, ayant leur roi à leur tête, s'emparèrent de Larisse et de Crannon, en protestant aux Thessaliens qu'ils leur rendraient ces places : Alexandre de Macédoine les garda pour lui-même, en méprisant le qu'en dira-t-on, ajoute l'historien, καταφρονήσας τῆς δόξης. C'était déjà l'usage des vainqueurs. En 368, cet Alexandre est tué par son frère, Ptolémée Alorite, qui régna trois ans; le texte grec dit trente, mais c'est évidemment une erreur de copiste encore, puisqu'il est dit plus bas, et même établi par le cours des dates, que Ptolémée Alorite n'a occupé le trône que durant trois années. En effet, en 365, ce prince, assassin de son prédécesseur, est à son tour égorgé par son successeur et son frère, ὑπὸ τοῦ ἀδελφοῦ, Perdiccas, qui règne cinq ans et dont il n'est rien dit de plus dans ce livre : voilà, Messieurs, tout ce que nous y apprenons sur les rois de la Macédoine, prédécesseurs de Philippe.

Dans la relation, d'ailleurs instructive, que Xénophon nous a faite de la guerre des Lacédémoniens contre la Béotie, nous nous sommes plaint de son silence ou de ses réticences à l'égard de deux Thébains illustres, Pélopidas et Épaminondas. Diodore leur rend plus d'hommages, surtout au second, et leur associe Gorgias : sans doute il veut indiquer Gorgidas, dont parle Plutarque, et qui institua le bataillon sacré des Thébains. Nous nous sommes promis de chercher dans Diodore,

et plus tard dans Plutarque, le complément du récit défectueux que Xénophon nous a offert de la célèbre bataille de Leuctres, en 371. Les Thébains y résistaien seuls aux forces de Lacédémone; il n'était permis à aucune cité de se joindre à eux. On les estimait, on les plaignait, on leur souhaitait des triomphes, on n'osait pas y concourir. Toutes les troupes de Sparte se rassemblent sous le commandement du roi Cléombrote. Des ambassadeurs envoyés à Thèbes signifient l'ordre de rappeler à Thespies et à Platée les perturbateurs qui en ont été bannis, de leur restituer leurs biens, et de rompre tout lien fédéral entre les villes de la Béotie. Les Thébains répondirent qu'ils ne se mêlaient point du régime de la Laconie, et qu'ils entendaient assurer à la Béotie la même indépendance. Sur cette réponse, Cléombrote s'avance jusqu'à Coronée, mal à propos appelée Chéronée dans le texte grec. Après avoir envoyé leurs femmes et leurs enfants à Athènes, les Thébains confient la conduite de cette guerre à Épaminondas, qui aura pour conseillers et pour lieutenants les six autres béotarques. Il emmène six mille hommes, c'est-à-dire toute la jeunesse thébaine et les meilleurs soldats de la Béotie entière. Cette troupe, en sortant de la ville, fait une rencontre de mauvais présage; c'est un huissier qui conduit un esclave fugitif. « S'armer pour la patrie est le seul bon augure, » s'écria Épaminondas, opposant un oracle d'Homère à des craintes puériles :

Εἷς οἰωνὸς ἄριστος ἀμυνέσθαι περὶ πάτρης.

Cependant un officier, qui portait les ordres du général, tenait une lance d'où pendait une banderole, qui, emportée par le vent, alla envelopper une colonne posée sur un tombeau; autre pronostic sinis-

tre, par lequel les dieux défendaient, selon les vieillards, d'aller plus avant. Épaminondas ordonna de continuer la marche; il savait que les triomphes qu'on remporte sur la superstition sont toujours les présages de beaucoup d'autres (c'est partout le premier ennemi à vaincre). Il s'empare du passage étroit de Coronée; il y établit son camp. Cléombrote se détermine à prendre une autre route, côtoyant la Phocide et la mer de Corinthe; il entra dans la Béotie et campa près de Leuctres. Épaminondas vint l'y trouver, et offrit le combat. S'il est vrai que, voyant les soldats frappés encore de l'effroi des mauvais présages, il ait imaginé je ne sais quel mouvement des armes d'Hercule; qu'il ait fait paraître un homme apportant de l'antre de Trophonius un oracle favorable; qu'il ait employé des devins à prédire sa victoire; il faut le plaindre de s'être cru obligé de recourir à l'imposture pour remédier à la crédulité. Jason de Phères survint avec cinq cents cavaliers, et proposa une trêve. Cléombrote reprenait le chemin de Sparte; mais il rencontra un renfort amené par Archidamus, fils d'Agésilas, et, se croyant supérieur en forces, revint sur ses pas et rompit la trêve. Épaminondas à l'instant range son armée en bataille. Il compose l'une des ailes de ses meilleures troupes, l'autre des plus faibles, auxquelles il ordonne de battre aussitôt en retraite et de se faire poursuivre par l'ennemi. C'est ainsi en effet que le combat s'engage : l'aile béotienne cède peu à peu le terrain, tandis que l'autre hâte le pas, et prend les Lacédémoniens par derrière. Cet ordre et la valeur personnelle d'Épaminondas décidèrent la victoire. Cléombrote tombe couvert de blessures; et des milliers de Spartiates

sont immolés autour de lui; le désordre est extrême dans leur armée, tandis que tous les Thébains reprennent leurs rangs. Lacédémone perdit ce jour-là quatre mille guerriers, Thèbes trois cents; et le vainqueur accorda une suspension d'armes, pour la sépulture des morts, et pour la retraite de ce qui restait de Lacédémoniens.

Le vulgaire supposa que ce désastre de Sparte avait été annoncé, l'année précédente, par des signes célestes. On avait vu durant plusieurs nuits une lumière ardente qu'on appelait la poutre enflammée : la clarté en était si vive, qu'il en résultait des ombres pareilles à celle que forme la lune. Toutefois les physiciens soutenaient que ces phénomènes avaient des causes purement naturelles, et des retours réglés; que les Chaldéens et d'autres astrologues pouvaient prédire immanquablement ces apparitions; que la grande période les ramenait en des temps déterminés. Quoique Aristote ait écrit en ce siècle son traité de météorologie, l'un de ses meilleurs ouvrages de physique, il paraît qu'on ne distinguait pas très-bien, des astres ou corps célestes, les météores lumineux de l'atmosphère terrestre. Peut-être aussi soupçonnait-on que ces météores pouvaient avoir des retours périodiques; mais aujourd'hui même on n'a point fait encore assez d'observations pour les prédire : c'était donc bien gratuitement qu'alors les physiciens grecs attribuaient une telle science aux astronomes ou astrologues babyloniens.

Épaminondas, homme aussi distingué par la grandeur de ses vues politiques que par sa bravoure et son habileté dans les batailles, persuada aux Arcadiens et à leurs alliés de rétablir Messène, détruite et dépeuplée par les Lacédémoniens, et qui était un poste avantageux

pour surveiller leur ambitieuse républiquo. On goûta cette proposition : les Messéniens restés dans le Péloponnèse furent soigneusement rassemblés; on leur associa tous les Grecs qui consentaient à devenir citoyens d'une nouvelle Messène. Épaminondas la rebâtit, en partagea le territoire à une population déjà nombreuse. A ce propos, ajoute Diodore, je crois qu'on sera bien aise de trouver ici un précis de l'histoire messénienne. Dans le premier âge, Messène fut habitée par les descendants de Nélée jusqu'à la guerre de Troie. Elle appartint ensuite à Oreste, fils d'Agamemnon; la postérité d'Oreste l'occupa jusqu'au retour des Héraclides. Un de ces derniers nommé Cresphonte l'eut en partage, et la laissa à ses héritiers. Pour s'en emparer, les Spartiates ont successivement allumé trois guerres, dont les résultats sont exposés ici. La troisième était la seule dont Diodore eût encore parlé; il en est question dans son onzième livre. Si le sixième ou le huitième eût contenu le récit de la première, il est vraisemblable qu'il n'en recommencerait pas ici l'exposé. Il n'annoncerait point cette matière comme encore neuve pour ses lecteurs; il les renverrait à l'endroit où il l'aurait convenablement traitée. C'est, Messieurs, une considération qu'il faut joindre à celles que je vous ai déjà présentées contre l'authenticité du fragment qui concerne le prétendu débat de Cléonnis et d'Aristomène.

Dans le récit de la bataille de Mantinée, entre les Lacédémoniens et les Thébains, en 363, Diodore n'ajoute pas un grand nombre de détails militaires à la narration de Xénophon ; car, cette fois, Xénophon s'est résigné à mettre en scène Épaminondas, et il nous a décrit les plus importantes circonstances de la dernière

victoire de ce général. Toutefois Diodore nous raconte qu'Épaminondas, à la tête de ses plus braves guerriers, se jeta dans les rangs ennemis; qu'il lança le premier un trait sur le commandant des Spartiates; que, soutenu par son corps d'élite, il rompit la phalange des Lacédémoniens, blessant les uns, épouvantant les autres, les forçant presque tous d'abandonner le champ de bataille; que plusieurs, néanmoins, se précipitèrent sur lui en désespérés; qu'en butte à leurs coups, il tirait les javelots de son propre corps, et les renvoyait à ceux qui les lui avaient lancés; qu'enfin il reçut le coup mortel; qu'un fer resté dans sa poitrine lui ravit ses forces et ne lui laissa que son courage; qu'il tomba de cheval; qu'on se battit autour de lui pour s'entre-disputer son corps expirant; que les Thébains l'arrachèrent aux ennemis et les mirent en fuite; qu'on le porta dans le camp; que les médecins annoncèrent qu'il allait mourir au moment où l'on retirerait le fer de sa plaie; qu'il demanda si son bouclier était sauvé, et quel peuple demeurait vainqueur; que, certain du triomphe de sa patrie, il se félicita d'expirer pour elle; et que, ses amis le plaignant de ne point laisser d'enfants, « Je « laisse, leur répondit-il, la victoire de Leuctres et celle « de Mantinée. » Du reste, Diodore ne dit pas plus que, Xénophon, que le trait mortel qui atteignit Épaminondas eût été lancé par Gryllus, l'un des fils de l'auteur de la *Cyropédie*.

A partir du commencement de l'année 362, l'ouvrage de Diodore devient d'un très-grand prix pour nous, puisque c'est là que finit Xénophon, et que, jusqu'à l'an 254, où commence Polybe, nous n'avons pas de relations originales, pas d'historien plus ancien que

Diodore. Cette année 362 et la suivante 361 terminent son quinzième livre. Des peuples d'Asie entreprennent de se soustraire à l'empire des Perses; des satrapes et des généraux d'Artaxerce se révoltent contre lui. Tachos, roi d'Égypte, lui déclare la guerre, et s'allie à des cités grecques, particulièrement aux Lacédémoniens. Artaxerce avait donc à la fois pour ennemis le Péloponnèse, les villes grecques de l'Asie, les provinces de l'Ionie, la Syrie, la Phénicie, presque tous les pays maritimes, Ariobarzane, satrape de la Phrygie, Mausole, gouverneur de la Carie et maître de la citadelle d'Halicarnasse, Autophradate, qui administrait la Lydie, enfin le satrape de Mysie, Oronte. Ce dernier, choisi pour généralissime, trahit les confédérés; pourquoi avaient-ils confié leurs intérêts à un satrape? Il arrêta tous ceux qui lui apportaient de l'argent pour subvenir aux frais de l'expédition commune, et les envoya prisonniers au roi Artaxerce. Il livra les troupes déjà levées, et les places qu'on lui avait remises. Un satrape pourtant se rencontra qui resta fidèle à ses engagements avec les alliés. Ce fut Datame en Cappadoce : il prit les armes contre les traîtres et les transfuges, au nombre desquels se trouvait son beau-père Mithrobarzane; il en tua plus de dix mille, et reçut les autres à résipiscence. Quand Artaxerce apprit cette révolte ouverte de Datame, il le jugea l'un de ses plus redoutables ennemis, et le fit tuer secrètement. Diodore est bien court sur Datame, dont Aristote, Élien et le prétendu Cornélius Népos ont parlé plus amplement. Datame, Carien de nation, avait servi dans la garde d'Artaxerce, et suivi ce prince dans l'expédition contre les Cadusiens; pour prix de son courage et de ses talents, il obtint le gou-

vernement de la Cappadoce. Il réprima d'abord plusieurs rébellions contre son souverain, et spécialement celle de Thyus, dynaste de la Paphlagonie. Cousin germain de ce tyran, Datame tenta auprès de lui tous les moyens de persuasion et d'accommodement; mais, si sa mère ne l'eût averti à temps, il allait être assassiné par ordre du dynaste, auprès duquel il s'était rendu sans escorte. Il fallut recourir aux armes. Thyus fut vaincu et livré au grand roi. Datame, vêtu en paysan ou en chasseur, conduisit lui-même à la cour le prisonnier Thyus, paré comme un roi, et mené en laisse comme une bête sauvage: *Thyum... ornavit regio cultu... Ipse gerens... copulam qua vinctum... agebat, ut si feram bestiam captam duceret.* Après avoir soumis et traité à peu près de même un autre révolté, nommé Apis, Datame jouit auprès d'Artaxerce d'une si haute faveur, que les envieux courtisans jurèrent sa perte. Informé de leurs manœuvres, et ne doutant point du succès qu'elles auraient tôt ou tard, il quitta le service, et ne tarda point à entrer dans la coalition qui se formait contre son maître. Il leva une armée, et se hâta d'occuper des postes avantageux. Cependant son beau-père Mithrobarzane le crut perdu, et passa dans le parti du roi. Que fit Datame? Il répandit le bruit d'un jeu concerté entre lui et son beau-père. Celui-ci, disait-on, jouait le rôle de transfuge, pour trahir la cause qu'il semblait embrasser, et servir celle de son gendre. Il arriva de là que Mithrobarzane et la troupe qui le suivait se virent en même temps attaqués, et par l'armée fidèle au prince et par celle de Datame. Ce combat jeta la confusion dans tous les rangs ennemis que Datame avait à vaincre, et son triomphe fut complet. A

son tour néanmoins il fut trahi, et par l'aîné de ses fils. Scismas, c'était le nom de ce jeune homme, instruisit la cour de la rébellion de son père. A l'instant cent soixante-dix mille hommes marchent contre Datame. C'est beaucoup; mais tel est le total des nombres partiels énoncés dans le Cornélius Népos; Datame n'en avait pas la vingtième partie. Il fut cependant vainqueur : on lui demanda la paix; on le pria de rentrer en grâce : il eut l'imprudence d'y consentir. Le roi avait conçu contre lui une haine implacable: *Rex implacabile odium susceperat.* Datame, échappé à plusieurs embûches, tomba enfin dans celle que lui dressa un Mithridate, fils d'Ariobarzane. Ce Mithridate feignit d'être disgracié, et, après s'être lié d'amitié avec Datame, il se mit à ravager les terres du roi et à prendre des places fortes, envoyant toujours la moitié du butin à son prétendu complice. Il lui manda enfin qu'il était temps de déclarer au monarque une guerre ouverte, et lui donna un rendez-vous pour en conférer. Datame, avant d'y venir, fit visiter exactement les lieux et les personnes, et crut s'être assuré qu'il n'avait aucun piége à craindre. La conférence se passa en effet fort paisiblement; mais, comme il se retirait, Mithridate le rappelle, feignant d'avoir oublié quelque chose dans l'entretien, et s'assied en un endroit où il avait caché une épée par terre; il la déterre adroitement et la glisse sous sa robe. Datame s'approche, se tourne pour indiquer du doigt un lieu propre à un camp. Mithridate le perce par derrière, et l'étend mort sur la place, avant que personne puisse accourir au secours. Je suis loin, Messieurs, de vous garantir ces derniers détails, que raconte Népos ou Æmilius

Probus, et que Diodore paraît n'avoir pas connus; mais les premiers, et les moins merveilleux, sont indiqués par Aristote, qui, à tous égards, mériterait plus de confiance. Dans tous les cas, il était bon de prendre une idée des omissions à remarquer dans l'ouvrage de Diodore.

Nous y lisons que Rhéomithre, envoyé par les révoltés au roi d'Égypte, Tachos, lui conduisait cinquante vaisseaux, et lui portait cinq cents talents. Rhéomithre s'arrête à Leucé; et, se déterminant tout à coup à trahir ses alliés, ou si l'on veut ses complices, il saisit tous ceux qui sont autour de lui, et les envoie garrottés au roi de Perse, dont il recouvre par là les bonnes grâces. Tachos, qui a deux cents vaisseaux bien équipés, dix mille Grecs d'élite à sa solde, une infanterie égyptienne de quatre-vingt mille hommes, ne renonce point à son entreprise : il confie ce qu'il a de troupes étrangères au roi de Sparte Agésilas, et sa flotte à Chabrias d'Athènes. Il se réserve le commandement de son infanterie. Mais à peine s'est-il avancé en Phénicie, qu'un des gouverneurs qu'il a laissés en Égypte déploie l'étendard de la rébellion, et entraîne dans son parti Nectanébus, le propre fils de Tachos. Voilà Tachos qui n'a plus d'États, et qui n'imagine d'autres ressources que d'aller se jeter aux pieds d'Artaxerce, et de lui demander humblement pardon de lui avoir déclaré la guerre. Le grand roi l'accueillit avec clémence, et lui ordonna de marcher contre les Égyptiens, à l'effet de les replacer sous le joug de la Perse. Tachos allait asservir ses sujets à une puissance étrangère, quand Artaxerce Mnémon mourut en la quarante-quatrième année de son règne selon Diodore, la quarantième selon d'autres. Il eut pour successeur Artaxerce Ochus,

qui régna vingt-trois ans. Tachos revint en Égypte retrouver Agésilas, combattit Nectanébus, qui avait rassemblé cent mille hommes, et parvint, avec l'aide du roi de Sparte, à remonter sur son trône, pour y chanceler de nouveau. Agésilas, renvoyé dans sa patrie, mourut à Cyrène en Afrique. Tel est le récit de Diodore; mais il s'y est glissé une erreur grave. Agésilas, quand il vit Tachos détrôné, ne fit aucun effort pour le soutenir; tout au contraire, il se tourna, comme la fortune, du côté de Nectanébus, qui le combla de présents. C'est du moins ce que disent non-seulement Népos, mais Xénophon, Plutarque, Élien, contre lesquels ne saurait prévaloir l'autorité du seul Diodore.

Un soin dont il faut savoir gré à cet historien est celui qu'il prend de nommer les hommes célèbres à chaque époque dans la carrière littéraire, et de marquer les années où commencent et finissent les livres d'histoire où il a cherché les matériaux des siens. Hermias avait conduit les annales de Syracuse jusqu'en 376; celles de la Grèce, par Duris de Samos, s'ouvraient en 370; Anaximène de Lampsaque, qui le premier a écrit une histoire suivie de la Grèce à partir des temps mythologiques, la terminait à la bataille de Mantinée, où finissent aussi les *Helléniques* de Xénophon. Athanas de Syracuse commençait à l'année 362 sa Vie de Dion en treize livres; et c'était à peu près le terme où se fermaient les annales grecques d'Anaxis et de Dionysiodore. Vers ces mêmes époques brillaient, dans la Grèce, le rhéteur Isocrate, Platon, Aristote, Aristippe, Antisthène et Eschine le Socratique : Αἰσχίνης ὁ σφήττιος ὁ Σωκρατικός. Terrasson traduit « le violent orateur Eschine disciple de Socrate, » et il ajoute en note qu'il s'agit de l'o-

rateur antagoniste de Démosthène, et mort, à soixante-quinze ans, sous le règne d'Alexandre. Il est fort probable que l'orateur Eschine, mort vers 323, était né en 397, et qu'il n'a pu être disciple de Socrate, mort en 400 ou 399. Diodore désigne sans doute le philosophe Eschine, sous le nom duquel il subsiste trois dialogues moraux.

Le livre XVI s'annonce comme devant contenir l'histoire du règne de Philippe, roi de Macédoine, mais en y entremêlant les événements mémorables alors arrivés dans les pays les plus connus. L'espace de temps à parcourir est de vingt-quatre ans, de 360 à 336. Lorsque Amyntas avait été vaincu par les Illyriens, il avait été forcé de leur livrer en otage Philippe, le plus jeune de ses fils. Déposé par eux chez les Thébains, Philippe avait reçu chez Épaminondas une excellente éducation. Il s'y était imbu des principes de la philosophie pythagoricienne, auxquels Épaminondas a dû lui-même les progrès de ses vertus. Nous avons vu Alexandre succéder à Amyntas, Ptolémée Alorite à Alexandre, Perdiccas à Ptolémée. Après la mort de Perdiccas, tué dans une bataille que lui livraient les Illyriens, son dernier frère, Philippe, s'échappa de Thèbes, et osa prendre le titre de roi de Macédoine, lorsque ce royaume n'existait pour ainsi dire plus, ravagé par les Illyriens et les Péoniens, qui venaient de mettre presque tous les habitants en fuite. Philippe avait d'ailleurs deux compétiteurs : Pausanias, prince de la maison royale, et Argéus, favorisé par les Athéniens. Le premier moyen qu'employa Philippe fut de relever le courage de ceux des Macédoniens qui lui restaient fidèles, et de les occuper d'exercices militaires. Il imagina dès lors de donner plus d'épaisseur à la pha-

lange macédonienne, d'après l'idée suggérée par Homère, dans les vers qui peignent une haie de piques et de boucliers. Son affabilité, ses dons, ses promesses lui conciliaient l'affection de la multitude. Pour détacher les Athéniens du parti d'Argéus, il leur rendit Amphipolis; il corrompit par des présents et les Péoniens et le roi de Thrace, protecteur de Pausanias. Il remporta une première victoire sur une troupe armée en faveur d'Argéus, une seconde sur le roi des Péoniens, Agis, une troisième sur Bardylis, roi des Illyriens. Ainsi, en moins d'un an, il sut s'affermir sur un trône que tant de rivaux et d'ennemis lui disputaient. Amphipolis, que les Athéniens avaient cédée depuis à Philippe, lui était peu soumise; il eut besoin de la contenir en abattant ses murailles, et en bannissant quelques-uns de ses habitants. Cette place lui ouvrait l'entrée de la Thrace; il se vit bientôt maître de Pydna, et contracta une alliance utile avec les Olynthiens. Il prit Potidée, en chassa la garnison athénienne, exploita des mines d'or en Bithynie, acquit les moyens d'éblouir et de corrompre par ses richesses.

Depuis six ans, Denys le Jeune occupait le trône de Syracuse. Il n'était pas guerrier comme son père : sa tyrannie, plus molle et plus vile, était tout aussi révoltante. Dion, le plus illustre Sicilien de cette époque, conçut le projet de la renverser. Le nouveau roi était fils de la Locrienne, l'une des deux femmes épousées le même jour par Denys l'Ancien; l'autre, la Syracusaine Aristomacha, était sœur de Dion, et mère de deux fils, qui pouvaient un jour aspirer au trône. Denys le Jeune avait donc intérêt à se défaire de Dion; mais celui-ci s'évada, et se retira chez les Corinthiens, qu'il eut l'a-

dresse d'intéresser à la délivrance de Syracuse. Ils lui fournirent les moyens d'entreprendre une expédition qui tendait à ce but.

Croira-t-on, demande Diodore, qu'un homme, abordant en Sicile avec deux vaisseaux, ait pu renverser un tyran, qui disposait de quatre cents galères, de cent mille hommes d'infanterie, de dix mille de cavalerie, d'un riche trésor, d'arsenaux immenses, d'une ville fortifiée et de citadelles imprenables? Mais que ne peut un citoyen courageux contre un despote inactif et méprisé? Dion débarque à Minoé, petite ville bâtie par Minos, lorsque ce roi, poursuivant Dédale, fut reçu chez Cocalus, roi des Sicaniens. En 357, les Carthaginois la possédaient: ils y avaient établi un gouverneur, Paralus, ami intime de Dion. D'eux-mêmes, les habitants d'Agrigente, de Géla, de Camarine, de Messine, vinrent se ranger sous les drapeaux du libérateur; il eut une armée de vingt mille hommes, sans en avoir levé une seule compagnie. Dès qu'il s'approcha de Syracuse, d'autres essaims de volontaires, non armés (car Denys avait fait saisir toutes les armes), accoururent de la ville et des campagnes. Dion, à qui Paralus avait donné cinq mille paires d'armures, en fit la distribution; il demanda qu'on choisît deux généraux capables d'affranchir le pays de tout pouvoir arbitraire, de rétablir l'autonomie, de garantir la liberté. Par des acclamations unanimes, on le nomma lui et son frère Mégaclès; il entra sans obstacle, et comme en triomphe, dans Syracuse. Des sacrifices, dans chaque maison, attestaient l'allégresse publique : les femmes surtout se félicitaient de n'avoir plus que des citoyens libres pour frères, pour époux et pour fils. On ne croyait pas

qu'après quarante ans d'oppression, la délivrance pût être l'ouvrage d'un simple mortel; et l'on s'étonnait, en regardant Dion, de ne lui trouver que les traits et l'attitude d'un homme ordinaire. Ce que le vulgaire sait le moins, c'est qu'une simplicité parfaite et non affectée est le symptôme le plus sûr des qualités éminentes. Denys se tranquillisait dans une ville d'Italie; il y manda son ami, l'historien Philistus. Il lui confia le commandement d'une flotte, afin de reprendre Syracuse, et d'y proclamer la paix, une amnistie générale, le rétablissement des droits de cité, la réforme prochaine des abus, le projet enfin de resserrer l'autorité royale dans ses limites naturelles. Il faut bien avouer que les Syracusains et Dion lui-même se laissèrent séduire par ces promesses. Ils députèrent à Denys des citoyens recommandables, qu'il fit garder à vue, en différant d'un jour à l'autre la conférence qu'il devait avoir avec eux. Les troupes qu'il avait rassemblées fondirent sur un peuple épars et confiant. Les murs de la ville furent abattus, et le sang versé par torrents. Il est vrai que les Syracusains sortirent vainqueurs de ce combat; vainqueurs, parce qu'ils firent, à l'exemple de Dion, des prodiges de valeur; mais leur inexcusable crédulité avait coûté la vie à des milliers de braves; Dion était grièvement blessé, et la sûreté publique compromise. Denys vaincu menaçait encore: il munissait sa citadelle d'une forte garnison; il n'avait perdu que huit cents esclaves; il lui en restait une multitude. Il voulut renouer des négociations : Dion reçut ses députés, respecta leur caractère, et leur répondit avec franchise que le premier article dont il fallait convenir était une renonciation formelle et absolue, de la part

de Denys, à la puissance souveraine. Son orgueil s'irrita de cette réponse, il résolut de s'en venger comme d'une offense nouvelle; il envoya piller les côtes, et amassa de vive force les provisions qui lui manquaient. Mais les Syracusains les lui reprirent, quoiqu'ils n'eussent pas de vaisseaux longs. Diodore interrompt ici l'exposé des affaires de Sicile, pour nous entretenir d'un autre tyran, d'Alexandre, et des autres successeurs de Jason à Phères en Thessalie. C'est un sujet que Xénophon a traité, et pour lequel seul il est descendu, par une sorte de digression, jusqu'à l'année 357. Ainsi nous ne nous y arrêterons pas aujourd'hui. Nous remarquerons seulement que Diodore cite les trois historiens grecs dont nous avons perdu les livres, Démophile, fils et continuateur d'Éphore, Callisthène et Diyllus.

Denys avait toujours pour ministre et pour général de ses armées l'historien Philistus : il le fit marcher à la tête d'environ trois mille hommes contre les Léontins, qui avaient embrassé la cause de la liberté. Philistus s'introduisit la nuit dans leurs murs, et se rendit maître d'une partie de leur ville; mais les habitants et des Syracusains qui se trouvaient là le poussèrent dehors. Il prit le commandement de soixante galères, et soutint avec quelque valeur une bataille navale, où pourtant les Syracusains triomphèrent. Ils le voulaient prendre vif : il se tua de sa propre main, triste résultat de sa constante fidélité à deux tyrans. Privé de son plus ferme soutien, et incapable de soutenir lui-même le poids de la guerre et des affaires, Denys offrit à Dion de partager avec lui l'autorité suprême, ou, s'il le fallait, de la lui céder tout entière. Dion répondit qu'il s'agissait, non de céder, mais de resti-

tuer aux Syracusains les droits usurpés sur eux, leur liberté, leur citadelle et leurs trésors; que leur oppresseur devait commencer par les délivrer de sa présence en se retirant en Italie avec la somme strictement nécessaire à ses besoins. Le tyran acceptait ces propositions; mais le peuple syracusain, égaré par des orateurs, exigeait davantage : il voulait être maître de la personne de son ennemi. Cette opposition donna le temps à Denys d'embarquer secrètement ses meubles et toutes ses richesses : déjà il était en Italie, et il avait laissé ses meilleurs soldats en possession de la citadelle de Syracuse. Il se forma deux partis dans cette ville : l'un pour Héraclide, personnage très-distingué, qui avait amené une flotte des côtes du Péloponnèse, et qu'on trouvait d'autant plus digne du pouvoir, qu'il n'y avait jamais aspiré; l'autre pour Dion, à qui l'on devait, plus qu'à personne, le rétablissement de la liberté publique. Ses partisans, assemblés au nombre de trois mille, l'invitaient à se déclarer le chef de l'armée et de l'État, et à se venger de l'ingratitude des Syracusains. Son premier mouvement fut de repousser de tels conseils : il eut la faiblesse d'y céder enfin, se mit à la tête de ces trois mille ambitieux, et les conduisit à Léontium. Les Syracusains les poursuivirent, les attaquèrent, et succombèrent dans un combat sanglant. C'était pour Dion une triste et honteuse victoire; il en usa du moins avec une parfaite modération. Quand Denys reçut la nouvelle de ces dissensions, il reprit de l'espoir. Il envoya à Syracuse Nypsius, Napolitain habile et entreprenant; lui-même, il partit de Locres, et se disposait à rentrer dans ce qu'il appelait sa capitale et ses États. Ses soldats, enfermés dans la citadelle,

l'attendaient avec impatience; car ils y manquaient de tout, et la disette allait les contraindre à livrer cette forteresse, lorsque l'arrivée de Nypsius, les vivres et les secours qu'il leur apportait, ranimèrent leur courage. A la vue des barques ennemies qu'avait amenées Nypsius, les Syracusains s'émurent, et engagèrent un combat naval, où on leur laissa tout l'avantage. Le succès les enivra : ils célébraient des sacrifices; ils se donnaient des festins, et ne gardaient point leurs murailles. Une escalade nocturne introduisit dans la ville Nypsius et sa troupe, à laquelle se joignit ce qui restait à Syracuse de traîtres soudoyés par le tyran. Les chefs du peuple essayèrent en vain de se défendre : ivres encore, ils s'embarrassaient dans leurs mouvements; tous furent tués ou mis en fuite. Nypsius, maître de la ville, y fit un grand carnage; sa troupe, qui montait alors à dix mille hommes, pilla les maisons et les édifices publics, enleva les femmes, les enfants, les esclaves, et les chargea de fers. Quand le jour vint éclairer les horreurs de cette nuit, toutes les rues étaient encombrées de débris et de cadavres. Les citoyens qui survivaient à ce désastre se rassemblèrent pourtant, et se hâtèrent de réclamer, par des députés, le secours de Dion. Il accourut de Léontium, amenant et recrutant à la hâte une armée, qui, parvenue au centre de Syracuse, s'élevait à dix mille hommes. Elle accabla celle de Nypsius, déjà mise en désordre par ses propres brigandages, et à son tour aveuglée par ses succès. Elle perdit en quelques heures tout son butin et plus de quatre mille hommes; le reste se réfugia dans la citadelle. Dion fit éteindre le feu qui dévorait les maisons, purifia la ville par l'inhumation des morts,

la fortifia de nouveaux remparts, éleva un trophée, et offrit aux dieux le sacrifice de salut. Le peuple lui décerna les honneurs héroïques et la suprême magistrature. Ce grand homme était bien assez vengé de l'offense qu'il croyait avoir reçue lorsqu'on lui avait préféré Héraclide : il la pardonna publiquement, dit l'historien, et j'ignore s'il n'y avait pas dans cet appareil de clémence plus de hauteur qu'il ne convient à un peuple libre d'en souffrir.

En 355, commença la guerre Sacrée, qui dura neuf ans. Après la bataille de Leuctres, les Thébains vainqueurs s'étaient plaints dans le conseil amphictyonique de ce que les Lacédémoniens les avaient fait condamner à une forte et injuste amende. Ce même conseil en avait imposé une pareille aux Phocéens pour avoir labouré à leur profit un champ consacré au dieu de Delphes. Les Phocéens ne se pressant point de satisfaire à ce décret, les gardiens du temple présentèrent aux Amphictyons une requête où ils réclamaient le droit de consacrer au dieu des territoires phocéens, en compensation du champ non restitué et de l'amende non payée. Alors Philomèle, l'homme le plus considérable de la Phocide, assembla ses compatriotes et leur persuada que c'était à eux-mêmes qu'appartenaient la propriété et l'intendance de l'oracle. Il citait en preuve ces vers d'Homère :

Αὐτὰρ Φωκήων Σχεδίος καὶ Ἐπίστροφος ἦρχον...
Οἵ Κυπάρισσον ἔχον, Πυθῶνά τε πετρήεσσαν.

« Alors les Phocéens avaient pour chefs Schédius et « Épistrophus qui possédaient Cyparisse et la pierreuse

« Pytho. » Il faut remarquer, Messieurs, que Pytho était l'ancien nom de la ville de Delphes et que Cyparisse était dans le voisinage. Sur cette autorité donc, Philomèle invitait les Phocéens à reprendre leurs droits antiques; et il leur répondait des succès de cette entreprise, s'ils voulaient le prendre pour chef. Revêtu par eux de cette qualité, il se rendit à Sparte, où il fit entendre au roi Archidamus que les Lacédémoniens n'étaient pas moins intéressés que les Phocéens à l'annulation du décret amphictyonique; qu'ils devaient donc l'aider à se saisir du temple de Delphes, puisqu'une fois qu'il en serait maître, il casserait toutes ces sentences. Archidamus accueillit ce projet, sans vouloir néanmoins y participer ouvertement : il s'engageait à fournir, en secret et sous d'autres prétextes, de l'argent et des soldats. Philomèle forme un corps de troupes, égorge les gardes du temple, l'envahit, et rassure les autres habitants de Delphes. A la nouvelle de ce sacrilége, les Locriens prennent les armes; ils livrent et perdent une bataille. Philomèle, vainqueur, déchire les registres, publie un manifeste où il proteste que son intention n'est pas de piller ni de profaner le lieu saint, qu'il lui suffit de rétablir ses compatriotes dans leur ancien droit, et d'abroger un injuste arrêt. Informé que les Béotiens se disposent à l'attaquer, il renforce son armée : il a cinq mille hommes qui ferment les avenues de Delphes. Bientôt il s'élance sur les terres des Locriens, et distribue une riche proie à ses compagnons. Il veut ensuite consulter le dieu; et, à cette occasion, Diodore entre dans quelques détails sur l'origine de l'oracle. Des chèvres l'ont découvert. La terre était fendue à l'endroit où est maintenant le

parvis. Lorsque les chèvres se rassemblaient près de cette ouverture, on s'aperçut qu'elles faisaient des bonds extraordinaires, et jetaient des cris qu'on ne trouvait pas naturels. Leur gardien surpris s'approcha de l'ouverture, et lui-même éprouva en sa personne une révolution non moins merveilleuse : l'avenir se dévoila tout à coup à son esprit, et l'enthousiasme le fit prophète. Ces prodiges attirèrent une multitude de curieux et de curieuses, que saisissait aussitôt le même vertige : on reconnut qu'en ce lieu vénérable résidait l'oracle de la terre. Tous ceux qui aspiraient au don de la divination s'y rendirent, et prophétisèrent tour à tour. Cependant, la fureur qui les transportait en ayant précipité plusieurs dans le gouffre, on s'avisa fort sagement, pour prévenir ces malheurs, d'établir là une prêtresse, à laquelle s'adresseraient tous ceux qui viendraient interroger l'oracle. Pour la préserver elle-même de tout accident, on lui construisit sur l'ouverture un siége à trois bases, qui a pris le nom de trépied. Il faut noter d'ailleurs que, de tout temps, l'esprit prophétique a paru un attribut des vierges, soit à cause de la pureté de leur état, soit par la ressemblance qu'elles ont avec Diane, soit parce qu'il leur en coûte moins qu'aux femmes mariées pour garder des secrets. Il advint toutefois qu'Échécrate de Thessalie enleva une de ces jeunes prophétesses, dont les attraits l'avaient enchanté ; et, dès lors, les habitants de Delphes décidèrent que dorénavant aucune jeune vierge ne serait employée à ce ministère ; qu'on ne le confierait plus qu'à des femmes de cinquante ans, vêtues pourtant en jouvencelles en mémoire de la première institution. M. Clavier, dans son excellent mémoire sur les

oracles, cite ce morceau de Diodore, en observant que Pausanias et Plutarque parlent bien des bergers, mais ne disent rien des chèvres, et que, suivant Plutarque, les antiquaires de Delphes donnaient le nom de Corétas au berger qui avait ressenti le premier les effets de la vapeur prophétique. Il paraît que ces traditions fabuleuses n'ont guère commencé à se répandre qu'aux siècles de Périclès et d'Alexandre, quoique l'oracle de Delphes existât depuis le temps de Lycurgue

Maître du temple, Philomèle ordonna à la prêtresse de s'asseoir sur le trépied, pour lui répondre selon le rite ordinaire; elle représenta que la coutume permettait aussi de répondre debout; il insista et la contraignit de monter sur le siége. Cédant à sa violence, « Tout vous est « permis, » lui dit-elle. Il ne voulut pas d'autre réponse: il fit transcrire ces paroles, et les répandit en tous lieux. Un aigle, qui volait sur le toit du temple, s'abattit sur des colombes qu'on y nourrissait, les poursuivit, et en saisit une sur l'autel même; présage évident du bonheur qu'aurait Philomèle de réduire et la ville et l'oracle sous son pouvoir. Il n'en eut pas moins une longue guerre à soutenir contre les Locriens, les Béotiens et presque toutes les cités grecques, excepté Athènes et Sparte. Les frais qu'elle entraînait le forcèrent à tirer de l'argent des plus riches habitants de Delphes; longtemps il respecta, selon sa promesse, les trésors sacrés : mais, ayant sans cesse besoin de nouvelles levées, le moment vint où il se crut dégagé de ses serments par la nécessité. Il puisa donc dans cette mine de richesses, et se mit en état de s'attacher, par de plus fortes payes, les soldats étrangers. Il succomba néanmoins, reçut dans un combat plusieurs blessures, et n'échappa aux Béotiens

qu'en se donnant la mort. Son lieutenant Onomarque lui succéda. En ce temps périssait aussi Dion assassiné par des affidés de Callippe, qui prit, après lui, le commandement de ses troupes syracusaines. C'est tout ce que Diodiore nous dit de la mort d'un homme si célèbre; Plutarque nous en apprendra un jour les circonstances; Népos ne nomme point Callipe, mais un Callicrate, Athénien, auquel Dion s'était beaucoup trop confié. Il s'était encore plus compromis lui-même, en faisant tuer Héraclide, en s'irritant de tous les murmures, en attentant à la liberté, sous prétexte de réprimer la licence. Le peuple et l'armée ne l'appelaient plus que tyran : il ne méritait pas ce nom, car il aimait encore la patrie qu'il avait sauvée, et il aspirait à la rendre libre; mais il aimait aussi le pouvoir, et il s'était peu à peu accoutumé à le croire inefficace quand il n'est pas absolu, désarmé quand il n'est pas arbitraire; funeste erreur, qui a jadis abusé beaucoup d'hommes d'État, et même aussi des hommes de bien, comme lui nés vertueux.

Les Béotiens avaient cru la guerre Sacrée terminée par la mort de Philomèle. Onomarque la prolongea, encouragé par un songe, où il avait vu grossir entre ses mains le colosse d'airain érigé par les Amphictyons au dieu de Delphes; ce qui pronostiquait, selon lui, que son généralat allait accroître sa réputation. Il se trompait : les énormes préparatifs qu'il fit, les rigueurs qu'il exerça contre les ennemis, et contre ceux des Phocéens qui désapprouvaient sa conduite, les succès même qu'il obtint d'abord retardèrent à peine sa ruine : il prit Orchomène, mais il échoua devant Chéronée, et se vit contraint de rentrer en Phocide. Alors il prêta sept mille hommes à Lycophron, tyran de Phères, pour com-

battre Philippe de Macédoine, qui venait de perdre un œil d'un coup de flèche au siége de Méthone, et qui, après avoir rasé cette ville, portait ses armes en Thessalie. Onomarque y battit deux fois Philippe, et le força de regagner la Macédoine. Quelques mois après, une autre bataille, plus décisive, eut un résultat contraire. Onomarque fut pris; Philippe le fit pendre. Le général phocéen avait un frère, nommé Phaylle, qui le remplaça. On rapporte à cette même année, 353, et la chute de Callippe à Syracuse, et la mort de Mausole, roi de Carie, dont le trône resta occupé par sa veuve Artémise, si fameuse par le monument qu'elle lui éleva, et dont ne parle point Diodore.

Depuis longtemps les Égyptiens s'étaient soustraits au joug de la Perse; et le roi Artaxerce Ochus ne songeait point à les soumettre; mais Chypre se révolta aussi; et alors le grand roi eut recours à Idriée, roi de Carie, et à deux Grecs, Évagoras et Phocion. Ces deux noms ne laissent pas de jeter ici quelque embarras; le premier n'appartient pas sans doute à ce roi de Chypre, Évagoras, dont nous avons déjà parlé dans notre dernière leçon; le second désigne-t-il l'Athénien illustre dont nous aurons bientôt à suivre les destinées? Plutarque, dans sa vie de Phocion, ne dit pas qu'il ait servi, à l'époque où nous sommes, les intérêts du roi de Perse. Les commentateurs répondent que cette vie est une esquisse incomplète, où rien n'est assez détaillé, sinon la mort de ce grand homme. Je n'en suis pas moins porté à croire que Phocion n'a pris aucune part à l'expédition des Perses contre l'île de Chypre, et qu'il y a dans le texte de Diodore une de ces erreurs de noms si fréquentes dans tout le cours de son ouvrage.

Quoi qu'il en soit, Artaxerce Ochus parvient à réduire et Chypre et la Phénicie et l'Égypte : partout il exerce d'horribles vengeances qui font dire à Terrasson, dans une note, qu'on ne peut lire sans frémir les cruautés exercées par un grand nombre d'anciens rois, mais qu'il faut avouer qu'Ochus a été célèbre entre tous les autres par sa méchanceté.

Le roi de Macédoine Philippe s'était avancé pour combattre les Phocéens; mais, les Athéniens lui ayant fermé les passages, il était retourné dans son royaume. En 349, il s'arma contre les villes de la Chalcidie, rasa le château de Gira, et obtint des succès en Thessalie. Une plus forte armée qu'il conduisit contre les Olynthiens les réduisit aux plus dures extrémités; ils lui auraient cependant résisté, si deux de leurs magistrats, Euthycrate et Lasthène ne lui avaient aussi livré Olynthe. Il la pilla, mit à l'encan le butin et les citoyens. Cet exemple devait épouvanter les cités qui voudraient le repousser; et, par ces ventes de dépouilles et d'esclaves, il acquérait un riche fonds pour les dépenses de ses prochaines entreprises. Il récompensait les braves de son armée, et plus libéralement encore les traîtres qui lui ouvraient les places ennemies. Il se vantait d'avoir fait plus de conquêtes par son argent que par ses armes. Les Athéniens, justement alarmés de ses progrès, se déclarèrent ses adversaires, invitèrent toutes les cités à maintenir leur indépendance, et à punir de mort quiconque parlerait de se soumettre à un roi. L'éloquent Démosthène les excitait sans cesse à la guerre; mais Philippe ne dissimulait pas les espérances qu'il fondait sur la corruption des hommes publics. Quand on lui disait que les murs d'une ville étaient d'une hauteur

prodigieuse : « Sont-ils assez élevés, répondait-il, pour « qu'on ne puisse pas passer de l'or par-dessus? »

Revenant aux Phocéens, Diodore nous apprend qu'ils déposèrent leur général Phalécus, accusé d'avoir converti à son propre usage les trésors du temple; on examina rigoureusement la conduite et les comptes de tous ceux qui avaient eu l'administration des trésors sacrés. Diodore, à ce sujet, dit que Philomèle, premier général des Phocéens, s'était abstenu d'y toucher (il nous a dit plus haut le contraire); qu'Onomarque en dépensa une partie considérable; que Phaylle en fut encore plus prodigue; qu'il en retira particulièrement cent vingt lingots d'or donnés jadis par Crésus, et chacun du poids de deux talents, plus, trois cent soixante vases d'or, un lion et une femme du même métal; qu'en somme, sous les premiers généraux, on avait pris dans le temple et dispersé sans retour une valeur de plus de dix mille talents. Il ne restait à Phalécus d'autres ressources que de fouiller dans les fondements de l'édifice, où l'on supposait qu'était enfouie une immense quantité d'or et d'argent. Homère, en effet, avait fait mention des richesses cachées sous le seuil d'Apollon, dans la pierreuse Pytho. Mais, dès qu'on essaya de creuser autour de l'autel et du trépied, d'affreux tremblements de terre annoncèrent le courroux des dieux et leurs prochaines vengeances. Nous apprenons ici, en passant, que, bien qu'on rejetât ce sacrilége sur les seuls Phocéens, Athènes et Sparte n'avaient pas laissé d'en profiter, puisqu'elles se faisaient payer fort cher les secours secrets et indirects qu'elles accordaient aux profanateurs. Auparavant même, Iphicrate avait intercepté des figures d'or et d'ivoire que Denys de Syracuse

envoyait à Olympie et à Delphes, et qui étaient ainsi déjà consacrées à Jupiter et à Phébus. Du reste, les Phocéens, malheureux dans toutes les batailles, ne résistaient encore que parce que les Béotiens commençaient à se lasser de soutenir presque seuls le poids de cette guerre sacrée. Philippe n'était pas du tout empressé de seconder les Thébains; il était bien aise de les voir déchoir de l'ascendant qu'ils avaient acquis par les victoires de Leuctres et de Mantinée. Il amena les deux partis à la nécessité de terminer leurs hostilités. Les Phocéens, sans appui et sans espoir, se donnèrent à lui en 346. L'assemblée générale des Amphictyons décida que ce prince et ses descendants entreraient dans ce conseil, et qu'ils y auraient les deux voix qu'y avaient eues les Phocéens; que les murailles des trois principales villes de la Phocide seraient abattues; que ce peuple demeurerait privé du droit d'entrée au conseil et dans le temple; qu'on ne lui laisserait ni chevaux ni armes, jusqu'à ce qu'il eût restitué tout ce qu'il avait enlevé de richesses sacrées; qu'on rechercherait particulièrement ceux qui avaient commis ces déprédations; qu'on les saisirait en quelque lieu que ce fût pour les punir de mort, et qu'ils ne jouiraient nulle part du droit d'asile. Sur quoi, Messieurs, Terrasson observe fort judicieusement que jamais la méchanceté des hommes ne paraît davantage que dans les vengeances qu'ils couvrent du nom de piété. Du reste, les Phocéens conservaient leur territoire, mais à la charge de payer au dieu soixante talents par an jusqu'à parfait remboursement de tout ce qu'ils lui avaient dérobé : on changeait toutes leurs villes en villages de cinquante maisons au plus. L'intendance des jeux Olympiques était destinée à Philippe, aux Béotiens

et aux Thessaliens; les Corinthiens en étaient exclus, comme suspects d'avoir participé au sacrilége des Phocéens. Philippe et les Amphictyons étaient chargés de briser contre la pierre toutes les armes de la Phocide, d'en passer tous les fragments par le feu, et de vendre tous les chevaux. Le roi de Macédoine repartit pour ses États, laissant à l'assemblée de Delphes une haute idée de sa piété, mais rapportant l'espoir d'agrandir bientôt sa puissance, et comptant sur l'asservissement prochain de ces républiques, où régnait tant de corruption, de superstitions et d'hypocrisie. Sans doute les Phocéens s'étaient comportés en brigands; mais les hommes d'État, qui mettaient le plus de zèle à les poursuivre comme impies, étaient ceux qui savaient le mieux que penser de l'oracle de Delphes. Toutefois Diodore prend la peine de rappeler plusieurs des faits qu'il a racontés en ce livre, et d'en ajouter quelques autres pour montrer, par ces détails, que les dieux eux-mêmes, Apollon et Jupiter, sont intervenus dans ces affaires; qu'ils ont immédiatement concouru à punir les attentats commis contre leurs temples, leurs oracles et leurs trésors. Par exemple, Phalécus, assiégeant Cydonie, ne fut-il pas écrasé d'un coup de tonnerre? Tous ses complices n'ont-ils pas été miraculeusement exterminés? Les femmes phocéennes, qui s'étaient parées de bijoux ravis au dieu de Delphes, n'ont-elles pas subi des punitions exemplaires? Celle qui avait porté le collier d'Hélène n'est-elle pas tombée dans les plus honteux déréglements? Une autre qui s'était approprié celui d'Ériphyle n'a-t-elle pas été brûlée vive dans sa maison, où son fils aîné, dans un accès de frénésie, avait mis le feu? Et Philippe, au contraire, pour avoir secouru les dieux, n'est-il pas devenu

un puissant monarque, et, peu s'en faut, le maître de la Grèce entière? A la vérité, quelques-uns disent, et Diodore a la bonne foi de nous l'apprendre, que Phalécus fut égorgé par un ennemi particulier. Mais ne serait-ce pas encore une divinité vengeresse qui aurait guidé la main de l'assassin? Il est vrai aussi que Philippe ne s'est mêlé de cette guerre sacrée qu'avec une circonspection extrême; qu'il a laissé faire les Béotiens; qu'il a prudemment attendu que leurs forces et celles des Phocéens fussent épuisées, pour venir terminer leurs querelles et en recueillir tout le profit. Mais enfin il s'est déclaré, en temps utile, et le réparateur et le vengeur des sacriléges. Si nous avons peine à comprendre, comment, au siècle d'Aristote, les peuples grecs ont été dupes des artifices de Philippe, il est bien plus admirable que Diodore, trois cents ans après, fasse profession de la même crédulité. On ne connaîtrait point assez bien l'antiquité, si l'on ne remarquait pas, dans son histoire et dans ses historiens, l'empire des superstitions.

Syracuse, depuis la chute de Callippe ou de Callistrate, était gouvernée par Hipparinus, fils de Dion ou de Denys; car ce point est resté douteux. Les troubles se prolongeaient : on s'avisa de prier les Corinthiens d'envoyer un général capable de rétablir l'ordre en Sicile. Les Corinthiens s'empressèrent de secourir un peuple qui, selon leurs traditions, tenait d'eux son origine. Il y avait à Corinthe deux frères, Timophane et Timoléon, dont le premier amassait des armes, s'entourait de scélérats et flattait la populace. On voyait bien qu'il aspirait à la tyrannie. Le second, après avoir essayé de le ramener par des conseils à de meilleurs sen-

timents, le poignarda sur la place publique. Plusieurs demandaient que Timoléon fût puni de ce fratricide selon la rigueur des lois. D'autres le proclamaient digne de la reconnaissance publique, pour avoir délivré la patrie d'un oppresseur. Les sénateurs délibérèrent sur cette affaire, et leurs avis se trouvèrent partagés comme ceux du peuple. Dans Plutarque et dans Cornélius Népos, Timoléon ne tue pas son frère de sa propre main, il le fait assassiner et ne veut pas voir couler son sang : *Fratrem tyrannum interficiendum curavit; ipse non modo manus non attulit, sed ne adspicere quidem fraternum sanguinem voluit.* On est arrêté par de pareilles variantes sur un très-grand nombre de détails de l'histoire ancienne. Mais enfin, au moment où les Corinthiens allaient prononcer sur cette affaire, les députés de Syracuse arrivèrent, le sénat satisfit à leur demande, en désignant Timoléon comme le commandant qui devait rendre à leur ville la paix et la liberté. S'il servait bien Syracuse, Corinthe oublierait son crime, et l'honorerait comme le destructeur des tyrans : s'il se comportait mal en Sicile, on le punirait en Grèce comme l'assassin de son frère. Il se montra digne de la confiance des Syracusains et de la clémence de ses concitoyens. Il entra dans la mer Ionienne avec dix vaisseaux; et, chaque nuit, un flambeau allumé dans l'air le précédait, jusqu'à ce qu'il abordât l'Italie. Diodore, en nous faisant ce conte, ajoute qu'avant de partir de Corinthe, Timoléon avait été averti par les prêtresses de Cérès et de Proserpine que ces deux déesses l'accompagneraient jusque dans leur île. Aussi leur consacra-t-il le plus beau de ses vaisseaux. Cependant les Carthaginois rassemblaient des forces imposantes pour

lui fermer l'entrée des ports siciliens; et, d'un autre côté, Denys le Jeune venait de se rétablir à Syracuse; il s'y défendait contre Hicétas, qui avait un parti considérable, et qui aspirait ou à régner sur les Syracusains, ou à les livrer aux Carthaginois. Timoléon, arrivant en Sicile, avait à combattre les Carthaginois, Hicétas et Denys. Il surprit Hicétas auprès des murs d'Adranum, et, par une marche forcée, entra soudainement dans Syracuse. Denys occupait le quartier nommé l'Ile; Hicétas, l'Achradine et la Ville Neuve; Timoléon, tout le reste. Les Carthaginois avaient cent cinquante vaisseaux dans le port, et cinquante mille hommes débarqués sur le rivage et aux environs. Heureusement Catane et Corinthe envoyèrent des troupes, des vaisseaux, de l'argent à Timoléon : il prit une attitude qui effraya Hicétas et les Carthaginois. Denys n'était pas redoutable : selon Plutarque, il avait été déjà livré, ainsi que son quartier de l'Ile, au général corinthien. Selon Diodore, Denys capitula, et consentit à se retirer dans le Péloponnèse; il alla vivre obscur et presque indigent à Corinthe. Timoléon publia un code de lois équitables, qui garantissaient la liberté, les propriétés, et l'égalité des suffrages. Il institua une magistrature annuelle, qu'il nomma amphipolie, et qui semblait une sorte de sacerdoce. L'amphipole était le serviteur de Jupiter Olympien. Depuis, et jusqu'au moment où écrivait Diodore, Syracuse distinguait les années par les noms de ces magistrats.

Philippe venait de ravager l'Illyrie et d'affranchir la Thessalie; en 343, il fit la guerre aux Thràces, et les soumit à payer le dixième de leurs revenus à la Macédoine. Il vint à bout de les contenir dans leurs limites, et de rassurer les villes grecques, exposées jusqu'alors

à leurs incursions. Par reconnaissance, elles contractèrent avec Philippe une alliance, qui le rendait de plus en plus puissant. Il assiégea Périnthe et Byzance; le roi de Perse secourut les Périnthiens; et les Athéniens, épousant la cause des Byzantins, leur envoyèrent une flotte considérable, et rompirent la paix qu'ils avaient conclue avec le Macédonien. Il prit le parti de lever le siége de Byzance et de se réconcilier avec Athènes; il savait céder au temps et ajourner ses entreprises. En Sicile, Timoléon levait aussi le siége de Léontium, où il voulait désarmer Hicétas : après des combats où la fortune s'était montrée inconstante, Hicétas et Timoléon firent entre eux un accommodement, qui nous sera expliqué par Plutarque, et réunirent leurs forces contre les Carthaginois. Ceux-ci demandent la paix et l'obtiennent, à condition que toutes les villes grecques de la Sicile demeureront libres; que le fleuve Halycus servira de ligne de démarcation entre les deux peuples; que Carthage ne viendra au secours d'aucun tyran ennemi des Syracusains. Hicétas venait de mourir, et plusieurs petits usurpateurs d'être dépossédés : la Sicile était affranchie. On y voyait affluer des Grecs; quarante mille s'établirent à Syracuse, dix mille à Agyre. Alors, reprenant ses fonctions de législateur, Timoléon adapta aux besoins et aux mœurs des Siciliens les lois civiles de Dioclès, que Diodore nous a fait connaître dans l'un de ses livres précédents.

Pour parvenir au commandement général de la Grèce, Philippe avait besoin d'abaisser Athènes. Dans cette vue, il s'empara, en 338, d'Élatée, ville de la Phocide, et y rassembla ses troupes : il voulait s'élancer de là sur les Athéniens, qu'il trouverait endormis

par la paix qu'il avait depuis peu de temps conclue avec eux. Diodore étant le seul auteur qui parle de cette paix, on la révoque en doute, comme trop peu compatible avec plusieurs traits des discours de Démosthène. Ce qui paraît certain, c'est que les Athéniens ne s'attendaient point à cette marche de Philippe sur l'Attique. A cette nouvelle, l'effroi les saisit; leurs orateurs se taisent; Démosthène seul les exhorte à ne pas se décourager : il leur propose d'inviter les Béotiens à fermer le passage à Philippe. Charès et Lysiclès, élus généraux, conduisirent rapidement à Chéronée une armée, principalement composée de jeunes citoyens. De son côté Philippe envoyait des ambassadeurs aux Béotiens; et, sur leur refus de s'allier à lui, il leur déclarait la guerre : il entra sur leur territoire, à la tête d'une infanterie de trente mille hommes et de deux mille cavaliers. Ayant rangé son armée en bataille, il prit le commandement d'une aile, et confia l'autre à son fils Alexandre, dont l'ardeur guerrière s'était annoncée déjà. Le combat fut long, et la victoire demeura longtemps douteuse. Alexandre la décida; l'aile qu'il commandait triompha la première, et bientôt Philippe enfonça aussi les troupes ennemies. Mille Athéniens périrent, deux mille restèrent prisonniers; la perte des Béotiens n'était pas moindre. Philippe dressa un trophée, sacrifia aux dieux, et passa, dit-on, entre les files des prisonniers de guerre, pour insulter à leur infortune; l'un d'eux, l'orateur Démade, osa l'en reprendre : Toi, lui dit-il, qui veux ressembler à Agamemnon, comment joues-tu le rôle de Thersite? On assure que Philippe sentit la justesse de cette remontrance, jeta les couronnes de fleurs dont il

s'était paré, prit Démade en amitié, rendit sans rançon tous les prisonniers d'Athènes, et déposa tout l'orgueil de sa victoire. Il fit alliance avec les Athéniens; mais il n'accorda la paix aux Béotiens qu'après avoir mis une garnison dans Thèbes. Pour tirer parti de la journée de Chéronée, et de l'effroi qu'elle avait semé dans la Grèce, il annonça qu'il allait attaquer la Perse, et indiqua la ville de Corinthe comme le rendez-vous où les députés de toutes les cités viendraient concerter avec lui les moyens de vaincre l'ennemi commun. On le nomma généralissime, titre qu'il ambitionnait depuis longtemps.

La bataille de Chéronée est de l'an 338; la mort de Timoléon, à Syracuse, de 337; celle de Philippe de 336. Ce roi n'a joui que bien peu de temps de sa dignité de chef de la Grèce, qui lui avait coûté tant d'intrigues et d'efforts, et pour laquelle il avait versé tant de sang. En envoyant Attale et Parménion en Asie avec une partie de ses troupes, il consulta les dieux, et la pythie lui répondit :

Ἔστεπται μὲν ὁ ταῦρος, ἔχει τέλος, ἔστιν ὁ θύσων.

La victime en festons est sous la main des prêtres.

La victime était évidemment le roi de Perse, et le sacrificateur celui de Macédoine. Ivre d'espoir, Philippe marie sa fille Cléopâtre au roi des Épirotes; la noce est célébrée avec magnificence. L'acteur tragique Néoptolème, invité à réciter des vers analogues à l'expédition qu'on va tenter, croit annoncer la chute du roi de Perse, par la strophe que Terrasson a traduite ainsi :

Toi que l'orgueil élève aux nues,
Et qui, du présent trop flatté,

Au delà des terres connues
Crois voir un jour ton nom porté,
Sous ton palais, vaste édifice,
S'ouvre déjà le précipice
Où se perd tout projet humain;
Et souvent la mort, qui s'avance,
Borne la plus longue espérance
A l'aurore du lendemain.

Néoptolème déclama d'autres morceaux du même genre, que Philippe trouva d'aussi bon augure. Le festin se prolongea dans la nuit, et fut suivi de jeux et de combats. Dès l'aurore, on porta au théâtre les images des douze grands dieux et celle d'un treizième, qui était Philippe lui-même. Bientôt il parut en personne, revêtu d'une robe blanche, et non entouré de ses gardes ; il leur avait prescrit de se tenir à une longue distance. Cependant, un officier macédonien, nommé Pausanias, se disposait à troubler la fête ; il avait été jadis fort aimé du roi, qui depuis avait préféré un autre favori, qui s'appelait aussi Pausanias. Le disgracié n'en voulut d'abord qu'à son rival : il l'accabla d'injures; il le traita d'homme efféminé. Pour se justifier avec éclat de ce reproche, le Pausanias en faveur se distingua dans une bataille contre les Illyriens ; il s'y tint constamment devant Philippe, s'exposant à tous les traits qui seraient lancés à ce prince; peu de jours après cette bataille, on invita le premier Pausanias à un festin; on l'y fit boire avec excès, et on l'exposa ivre aux regards et aux outrages des paysans et des montagnards d'alentour. Piqué de cet affront, il s'en plaignit d'abord au roi, qui, pour le consoler et le calmer, lui fit de riches présents, et lui donna dans sa garde une place honorable; mais la blessure était trop profonde pour être guérie par de telles faveurs.

Pausanias voulait être mieux vengé. Conversant un jour avec le sophiste Hermocrate, il lui demanda comment un simple particulier pouvait acquérir une éclatante renommée : « Ce serait, répondit le sophiste, en « tuant un personnage puissant et célèbre ; car le nom « de l'assassin resterait associé durant tous les siècles à « celui du héros. » Cet entretien avait eu lieu peu de jours avant les noces de la princesse. Pausanias se rend à la fête ; il tient des chevaux prêts pour s'enfuir, après qu'il se sera immortalisé ; il entre au théâtre, cachant sous ses habits une épée à la gauloise, Κελτικὴν μάχαιραν, s'approche du roi qui n'est point gardé, le frappe et l'étend mort sur la place, court rejoindre ses chevaux et prend la fuite. Il avait déjà beaucoup d'avance, lorsque son pied s'embarrassa dans des pampres de vigne. Au moment où il s'efforçait de se dégager et de se relever, il fut percé de traits par les Macédoniens qui le poursuivaient. Vous apprécierez, Messieurs, tous ces détails, je vous les expose tels qu'ils sont dans Diodore. Mais enfin Philippe n'était plus ; la Macédoine perdait le monarque le plus vaillant et le plus habile qui eût encore régné sur elle, celui qui l'avait rendue puissante.

Le règne de son successeur Alexandre est le sujet du livre XVII, que nous étudierons dans notre prochaine séance.

HUITIÈME LEÇON.

EXAMEN DU LIVRE DIX-SEPTIÈME. — SUITE DE L'HISTOIRE DE LA GRÈCE. — RÈGNE D'ALEXANDRE.

Messieurs, la rapidité des conquêtes d'Alexandre, leur éclat et leur influence sur les destinées des peuples n'offraient que trop de matière à l'histoire. Dès son temps, Hécatée d'Abdère et Aristobule s'étaient pressés de rédiger des relations de ses exploits : Callisthène, qu'il fit périr, avait commencé des annales de son règne. Mégasthène racontait son expédition dans l'Inde; les ingénieurs Béton et Dioguète décrivaient les lieux qu'ils parcouraient avec lui. Deux de ses successeurs immédiats, Antipater et Ptolémée (fils de Lagus) ont été ses historiens ou ses panégyristes. Il paraît que Théophraste, l'auteur des *Caractères*, l'avait peint avec une équité rigoureuse. Entre ceux de ses contemporains qui ont écrit sa vie, on cite particulièrement Léon de Byzance, Dinon et son fils Clitarque, Anaximène de Lampsaque, Onésicrite, Eumène de Cardie, Diodote d'Érythrée, Charès de Mitylène, Hiéronyme, Phœnix, Dorothée, Callias de Syracuse. Vous savez, Messieurs, que toutes ces relations originales sont perdues, et que nous avons à regretter encore celles qui ont été composées, dans le cours des deux siècles suivants, par Duris de Samos et son fils Lyncée, par Daïmaque et Hégésias de Magnésie, par plusieurs autres écrivains. Il suit de là que Diodore de Sicile est aujourd'hui pour nous le plus ancien historien

d'Alexandre, quoiqu'il n'ait vécu que près de trois cents ans après lui. Au dix-septième livre de Diodore, se joindront, dans la suite, le onzième et le douzième de Justin, la vie d'Alexandre par Plutarque, les ouvrages de Quinte-Curce et d'Arrien. Tels sont, à défaut de sources proprement dites, les seuls livres classiques où nous puissions étudier cette partie de l'histoire ancienne. Il ne reste du moins à y ajouter que les textes qui la concernent incidemment dans les écrits des poëtes, des orateurs et des philosophes de l'antiquité. Vous voyez, Messieurs, que cette étude doit commencer par le livre qui va nous occuper aujourd'hui, mais auquel cependant Sainte-Croix a donné assez peu d'attention, dans son Examen des historiens d'Alexandre. Sainte-Croix juge fort sévèrement le style de Diodore, et se borne d'ailleurs à reprendre, dans son ouvrage, quelques inexactitudes, étrangères à l'histoire du conquérant macédonien; il ne fait à peu près aucune observation particulière sur ce livre XVII, le seul pourtant qu'il eût à examiner dans Diodore.

Ce livre, comme chacun des autres, est précédé, dans les manuscrits, d'une sorte de table des chapitres. Jusqu'ici nous ne nous sommes point arrêté à ces sommaires; ils ne servaient qu'à constater l'ordre et le nombre des articles. Mais la table du dix-septième livre de Diodore nous offre la preuve d'une assez longue lacune dans l'ouvrage, où rien ne correspond à seize des titres qu'elle renferme. Henri Estienne y a suppléé par des morceaux tirés d'Arrien et de Quinte-Curce; j'aurai soin de vous les indiquer, lorsque nous serons parvenus à la partie de ce livre à laquelle ils appartiennent. Il est divisé en deux sections; mais ce partage n'est point indiqué par

l'auteur même, comme l'a été celui du livre Ier; et tout annonce que ce sont les copistes qui, à raison de la longueur du dix-septième, l'ont partagé de cette manière. D'un bout à l'autre, il n'est rempli que des actions et des aventures d'Alexandre, quoique Diodore promette dans l'avant-propos d'exposer en même temps ce qui, durant ce règne, se passait de mémorable dans les divers pays de la terre. Il ne nous dira rien des annales romaines; il n'en extraira qu'une nomenclature inexacte, selon son usage, des consuls de chaque année; et il ne parlera des autres peuples qu'à raison des expéditions qu'Alexandre entreprendra contre eux ou avec eux. Ce livre n'a donc qu'un seul objet : c'est pour nous, je le répète, la plus ancienne, et, à ce titre, la plus importante des histoires d'Alexandre le Grand.

On le faisait descendre d'Hercule par son père, d'Æacus par sa mère Olympias : bien entendu qu'il avait apporté en naissant une âme digne de ses ancêtres. Aussi commença-t-il par rechercher et punir tous ceux qui avaient eu quelque part à l'attentat consommé contre Philippe. Selon toute apparence, il proscrivit beaucoup d'innocents; car nous avons vu, par le récit de Diodore, que Pausanias n'avait pas eu de complices. Alexandre craignait d'avoir un compétiteur au trône, dans son parent Attale : il ordonna de le tuer, à moins qu'on ne pût le lui amener vivant. Les Athéniens, animés par Démosthène, traitaient avec cet Attale des moyens de rendre la liberté à la Grèce; et plusieurs cités rétractaient l'adhésion qu'on les avait forcées de donner à l'élévation du roi de Macédoine au commandement général des armées grecques. Mais, effrayés par des menaces ou corrompus par des présents, les Amphic-

tyons confirmèrent ce titre, envoyèrent des députés au monarque macédonien, pour lui demander excuse de leur résistance : Démosthène ayant refusé de remplir cette mission honteuse, Eschine l'accusa de s'être mis aux gages de la cour de Perse, et de chercher à la préserver de la guerre que tous les Grecs lui voulaient déclarer. Je croirais bien plutôt, Messieurs, qu'Alexandre, alors le plus redoutable ennemi de la Grèce, s'était acheté des partisans dans Athènes. Il est trop vrai que la plupart des hommes publics de cette époque étaient disposés à vendre leurs suffrages, leurs discours et leur influence : ce fut la principale cause de l'asservissement des cités. Démosthène se vit dénoncé par Attale, qui, pour se réconcilier avec le jeune roi, lui envoya une lettre confidentielle de cet orateur. Attale n'en fut pas moins proscrit peu de temps après; car c'est ainsi qu'on récompense quelquefois les lâches et les traîtres dont on s'est servi. Toute cette époque est pleine de crimes : en Perse, l'eunuque Bagoas empoisonne son maître Artaxerce Ochus, et place sur le trône Arsès, le plus jeune fils de ce prince. Pour plus de sûreté, il extermine tous les frères du nouveau roi, et enfin cet Arsès lui-même, qui songeait à se laver de ces assassinats, en punissant celui qui les avait commis. Délivré d'Arsès, Bagoas couronne un seigneur, Darius Codoman, et bientôt songe à s'en défaire comme des précédents monarques. Darius le prévint, l'empoisonna et s'affermit sur le trône.

Alexandre apprit que plusieurs républiques grecques, et surtout les Thébains, songeaient à recouvrer leur indépendance; il se hâta de venir camper devant Thèbes, avec trente mille hommes d'infanterie et trois mille

cavaliers. Avant de raconter le désastre de cette ville, Diodore rappelle tous les oracles et tous les présages qui l'avaient annoncé. Un voile, aussi fin qu'une toile d'araignée, et semblable à l'arc-en-ciel, parut dans le temple de Cérès; des statues suèrent à grosses gouttes; de longs mugissements sortirent du fond d'un marais; le toit du temple de Delphes se couvrit de sang. Les Thébains pourtant se défendirent avec un courage héroïque. Inférieurs en nombre, ils succombèrent : six mille périrent; trente mille furent faits prisonniers; et le vainqueur, qui n'avait, dit-on, perdu que cinq cents hommes, traita cette malheureuse ville avec la plus révoltante inhumanité. Elle fut pillée, saccagée, rasée, et le reste de ses habitants mis en vente. Ceux qui fuyaient devaient être recherchés partout; il était défendu de leur donner asile dans la Grèce entière. Athènes reçut l'ordre de livrer dix de ses orateurs, particulièrement Démosthène : elle osa répondre qu'il n'appartenait qu'à elle seule de juger ses propres citoyens, et ne voulut pas promettre de refuser l'hospitalité aux Thébains fugitifs. L'orateur Démade, député au roi de Macédoine, lui porta ces résolutions généreuses, et le roi y accéda. Quoique Diodore compatisse aux malheurs de Thèbes, il admire ce premier exploit d'Alexandre, et semble même partager les préventions que ce prince répandait contre ses ennemis. On les déclarait vendus à Darius; et cette accusation ne laissait pas d'avoir deux prétextes. D'une part, on se souvenait qu'au temps de la guerre médique, les Thébains avaient été entraînés dans le parti des Perses, et vaincus avec eux à Platée. D'une autre part, il n'était pas impossible qu'en un siècle corrompu, Darius Codoman

eût en effet gagné quelques Grecs par des largesses. Mais l'intérêt général était alors de réprimer l'ambition d'Alexandre, et non de faire la guerre aux Perses. Car cette guerre était purement agressive de la part des Grecs, que Darius n'avait ni attaqués ni menacés; et, autant les peuples libres obtiennent de succès quand ils défendent leur indépendance, autant ils la compromettent par des agressions, qui, tôt ou tard, les amènent à succomber, ou sous les armes de l'ennemi qu'ils attaquent, ou sous la puissance du prétendu héros qui les conduit à la victoire. On peut prédire à coup sûr l'asservissement de toute nation qui se laisse engager dans de pareilles guerres; il lui est toujours difficile de rester ou de redevenir libre, après avoir été si injuste et si imprudente. Voilà pourquoi les hommes les plus éclairés et les plus vertueux de la Grèce résistaient vivement aux projets du roi de Macédoine. Mais, par des artifices et des calomnies, il triompha de tous leurs efforts; il profita de la jalousie que Thèbes inspirait aux autres républiques depuis les batailles de Leuctres et de Mantinée, et il jeta des soupçons sur la probité civique de tous ceux qui ne voulaient pas le servir. Ce sont là des manœuvres bien vulgaires, mais qui réussissent presque toujours. Il suffit d'annoncer avec audace une expédition éclatante, une immense entreprise pour frapper des imaginations et pour entraîner la multitude des caractères faibles et des esprits inconsidérés. Tout chef de peuple ou d'armée, qui se donne de grands mouvements, en imprime autour de lui; et, à force d'agiter le monde, il s'en fait admirer. Les bouleversements et les malheurs publics sont ses titres de gloire, tant qu'il n'est pas malheureux lui-même, et

quelquefois encore après qu'il l'a été. Ainsi tout allait contribuer aux succès d'Alexandre : la crainte de ses vengeances, l'espoir de ses faveurs, la réputation qu'avait laissée son père, et celle qu'il commençait d'acquérir par la hardiesse de ses projets, par son triomphe sur les Thébains, et par les traitements cruels qu'il leur faisait subir.

Après avoir célébré des sacrifices et des jeux solennels, il s'élance avec son armée sur l'Hellespont, et passe en Asie. En y abordant, il jette sa lance sur le rivage, et s'écrie qu'il accepte cette part de la terre que lui offrent les dieux; il visite les tombeaux d'Achille et d'Ajax, et des autres vainqueurs de Troie. Sorti de la Troade, il arrive à un temple de Minerve, où les discours d'un prêtre et une statue de satrape fortuitement renversée lui promettent des victoires. Bientôt il rencontre, aux bords du Granique, l'armée des Perses ou, comme il disait, des barbares. Il traverse le fleuve, et renverse une infanterie que Diodore porte à cent mille hommes, Justin à six cent mille, Arrien à vingt mille seulement, ce qui me semble beaucoup plus croyable. On ne manqua point d'attribuer à sa valeur personnelle tout l'honneur de la bataille : on assurait qu'il avait reçu trois blessures, et que son bouclier était fêlé en trois endroits. En Lydie, il prend Sardes; un satrape lui en livre les trésors. De là il se met à la poursuite des Perses réfugiés à Milet et s'empare de cette place, assiége ensuite Halicarnasse, qui lui résiste longtemps, et dans laquelle il ne peut entrer qu'après que les habitants l'ont eux-mêmes livrée aux flammes. Cependant Memnon, le plus habile des généraux perses, descendit dans l'île de Lesbos. La plupart des Cyclades se

soumettaient à lui; il menaçait l'Eubée, et semblait destiné à changer la face des affaires, lorsqu'il tomba subitement dans une défaillance générale, qui fut suivie d'une douloureuse agonie. Sa mort soudaine força Darius de commander lui-même ses troupes. Diodore, qui les porte maintenant à cinq cent mille combattants, dit que le grand Alexandre en fut effrayé, et que, se défiant de sa fortune, il tomba malade; que les médecins n'osaient se flatter de le guérir; que Philippe seul osa s'en charger. Notre historien n'en dit pas plus ni sur la cause de la maladie, ni sur les circonstances de sa guérison : ce silence est une des raisons qui me rendent suspecte la narration, fort détaillée et tant soit peu merveilleuse, que nous lirons un jour dans Quinte-Curce. Ce que je vois là de plus clair, c'est que le héros faillit mourir de peur.

Le malheur de l'Asie et de l'Europe voulut qu'Alexandre gagnât, en 333, une bataille, à Issus en Cilicie. Là périrent, selon Diodore, cent trente mille Perses, et seulement trois cent cinquante Macédoniens ou Grecs. Quinte-Curce et Arrien énoncent à peu près ces mêmes nombres, que Rollin trouve peu vraisemblables. C'était la coutume des Perses que les femmes du roi et toutes celles de la cour le suivissent à la guerre, sur des chars dorés, et avec tout le luxe asiatique. La mère, l'épouse et les filles de Darius tombèrent ainsi au pouvoir d'Alexandre, qui se conduisit à leur égard avec une modération que tous les historiens attestent, et à laquelle ils décernent de justes éloges. Diodore raconte qu'il se rendit, accompagné d'Héphestion, à la tente des princesses captives; qu'ils étaient l'un et l'autre habillés de même; mais qu'Héphestion ayant meil-

leure mine, la reine mère le prit pour le roi, et se prosterna devant lui ; que les assistants l'avertirent de son erreur; qu'elle se jeta aux pieds d'Alexandre et qu'il la releva en lui disant : « Ma mère, vous ne vous « êtes point trompée; car celui-ci est aussi Alexandre. » Quinte-Curce a traduit presque littéralement ce morceau. Ce trait de la vie d'Alexandre était digne en effet de tous les hommages de l'histoire, de l'éloquence, de la poésie et des arts. Mais Darius demanda la paix; le vainqueur la refusa, et trompa ses propres conseillers, en leur dissimulant les conditions avantageuses que lui proposait le roi de Perse. Ce dernier trouva le moyen d'équiper une nouvelle armée de huit cent mille hommes d'infanterie, et de deux cent mille cavaliers, sans parler d'une multitude de chars armés de faux. C'est encore Diodore qui rapporte ces nombres. Il ne détermine point les forces d'Alexandre.

Le roi de Macédoine avait résolu d'entrer à Tyr, pour y offrir, disait-il, un sacrifice à Hercule. Les Tyriens, justement alarmés, lui fermèrent leurs portes : il assiégea leur ville; ils la défendirent pendant sept mois, avec un courage digne de la justice de leur cause; car enfin ils étaient étrangers à cette guerre; ils avaient le droit d'ouvrir ou de fermer à qui bon leur semblait leur temple d'Hercule; la prudence leur commandait de ne pas recevoir dans leurs murs un ambitieux conquérant; il n'usait contre eux que de cette violence impie qu'on appelle, dans l'idiome des brigands, le droit du plus fort. N'importe; il les vainquit, et les traita presque aussi cruellement qu'il avait traité les Thébains. D'autres historiens nous diront qu'après avoir égorgé dix mille soldats désarmés, il en fit attacher deux

mille sur des croix le long du rivage, et vendit ce qui restait d'habitants au nombre de trente mille. Quelques-uns échappèrent à sa rage, en s'embarquant sur des vaisseaux sidoniens. Diodore n'entre point dans ces détails; mais il raconte que, maître de la ville, le héros fit des sacrifices à Hercule; que, dans le temple d'Apollon, il enleva les chaînes d'or dont les Tyriens avaient surchargé ce dieu et lui imposa le surnom d'ami d'Alexandre, φιλαλέξανδρον; qu'ensuite il créa un roi nommé Ballonyme : c'est celui que Plutarque appelle Ἀλύνομος, Justin et Quinte-Curce Abdalonyme ou Abdolonyme. On dit qu'en phénicien, *abd-al-anim* signifiait serviteur du dieu brigand, c'est-à-dire du dieu de la guerre. Selon Diodore, Alexandre, après avoir détrôné Straton, le roi légitime des Tyriens, chargea Héphestion d'en trouver un autre. Héphestion choisit l'homme chez lequel il était logé; mais celui-ci refusa cet honneur, en s'excusant sur ce qu'il n'était point de la famille royale. « Indiquez-moi donc, reprit Héphes« tion, quelqu'un de cette famille que je puisse élever « sur le trône. » L'hôte désigna Ballonyme, qui vivait à la campagne des fruits de son travail. On le trouva tirant de l'eau et couvert de haillons; on le revêtit des habits royaux qu'on avait apportés exprès, et on l'amena sur la place publique de Tyr, où il fut proclamé souverain. Le peuple, s'il restait encore un peuple tyrien, admira ce jeu de la fortune. Ce conte présente d'autant plus de difficultés, que, dans Arrien, Tyr conserve un roi nommé Azelmicus, auquel Alexandre accorde un généreux pardon, et que, dans Quinte-Curce et Justin, c'est à Sidon, et non à Tyr, que Straton est remplacé par Abdolonyme.

En 331, il prit envie au roi de Macédoine d'aller consulter l'oracle d'Ammon en Libye. En chemin, il rencontra des ambassadeurs cyrénéens, qui venaient au-devant de lui : ils lui apportaient une couronne et de magnifiques présents, qu'il accepta avec cette bonté et cette affabilité qui caractérise tous les héros. Il fallait traverser un désert aride, des sables brûlants; vers la fin du quatrième jour, la provision d'eau s'épuisa, tant on avait eu de prévoyance! Heureusement une pluie soudaine fournit de l'eau pour quatre autres jours. C'était évidemment un présent du ciel, un bienfait de la providence divine, θεῶν προνοίᾳ, qui veille au salut des maîtres du monde. Cependant, après ces quatre autres journées, l'eau recommençait à manquer; et, de plus, on ne savait comment se diriger, aucune route n'étant tracée ni indiquée à travers ces sables. Les voyageurs se désespéraient, lorsqu'ils remarquèrent à leur droite des corbeaux qui, en volant et en croassant, leur montraient un sentier qui menait au temple directement. Le roi vit bien que le dieu l'attendait avec plaisir, doubla le pas, et gagna le marais appelé amer. De là il parcourut encore cent stades, entra dans les villes d'Ammon, et, après un dernier jour de marche, se trouva tout près du temple. Imaginez, au milieu d'un affreux désert, le plus délicieux séjour, arrosé par des fontaines limpides, couvert d'arbres et de fruits, où règne un printemps éternel. Ce territoire a cinquante stades en long et en large, et le temple a été bâti au centre par l'Égyptien Danaüs. Les prêtres qui le desservent habitent des maisons de plaisance, protégées par une citadelle qu'un triple mur environne. La statue du dieu est d'un bronze où l'on a fait fondre des émeraudes et

d'autres pierres précieuses : pour qu'elle rende des oracles, il faut la placer dans une nacelle d'or, que quatre-vingts prêtres portent à l'endroit que le dieu leur indique par inspiration. Mais Alexandre, introduit dans le temple, fut à l'instant salué par le premier pontife du nom de fils. « O mon père, répondit-il, je prendrai « volontiers le titre de votre fils, si vous me donnez l'em- « pire de l'univers. » Déjà les prêtres se mettaient en mouvement pour déplacer la statue, quand leur chef prononça que la prière du héros était exaucée. « Dès lors, « répliqua-t-il, il ne me reste qu'à vous demander si j'ai « puni tous les complices de l'assassinat de mon père. » Il oubliait qu'il n'avait plus d'autre père qu'Ammon. « Tenez-vous en repos, lui dit le pontife; nul mortel « ne peut attenter aux jours de celui de qui vous êtes né; « sachez, pour ce qui concerne Philippe, que tous ses « assassins ont été punis. Invaincu jusqu'à présent, vous « êtes désormais invincible. » Enchanté de ces réponses, le roi de Macédoine revint en Égypte, où il bâtit une grande ville, celle qui est devenue célèbre sous le nom d'Alexandrie. Diodore la déclare la plus riche et la mieux peuplée du monde. « Lorsque j'y ai passé, dit-il, « ceux qui tenaient les registres publics, m'ont assuré « qu'elle contenait plus de trois cent mille personnes li- « bres, et que les revenus royaux y étaient de six mille ta- « lents » (dix-huit millions, ou trente-six en faisant le talent alexandrin double de l'attique, comme le supposent Juste-Lipse et Samuel Petit). Quant à la population, si l'on ajoute les esclaves, elle sera très-considérable en effet, et cependant n'égalera point celle de Rome au temps où Diodore écrivait.

Alexandre repasse en Syrie, et Darius s'avance à la

tête de son innombrable armée; ils se rencontrent près du village d'Arbèles. Avant la bataille, le roi de Perse offre au Macédonien trois mille talents d'or et toutes les provinces situées en deçà du fleuve Halys, même tout le pays jusqu'à l'Euphrate, et l'une de ses filles en mariage; ajoutant que, s'il veut devenir son gendre, ils partageront entre eux l'empire de la Perse. Alexandre consulta ses amis, ainsi qu'il faisait toujours, quand il avait pris son parti. « J'accepterais ces offres, « si j'étais Alexandre, lui dit Parménion : — et moi aussi, « si j'étais Parménion, » répliqua le conquérant que le seul mot de partage offensait. « De même que l'ordre « des cieux, disait-il, serait dérangé par la présence de « deux soleils, l'empire de la terre tomberait dans la « confusion par la puissance égale de deux souverains. » Darius n'avait donc à choisir qu'entre la guerre, s'il voulait régner encore, ou le repos, s'il consentait à dépendre et à reconnaître un roi des rois. Bientôt les deux armées sont en présence : Diodore en explique un peu obscurément la disposition ; et plusieurs des détails qu'il donne sont difficiles à concilier avec l'état des lieux et avec les récits des autres historiens. Il est avéré du moins que la bataille fut sanglante; que, si les Perses y obtinrent d'abord quelque avantage, l'audace d'Alexandre et la bravoure de Parménion valurent aux Macédoniens une victoire complète. Darius s'enfuit, laissant quatre-vingt-dix mille hommes sous le fer des ennemis, qui, suivant Diodore, n'en avaient perdu que cinq cents. Mais il y avait dans l'armée d'Alexandre un très-grand nombre de blessés, entre lesquels on remarquait Éphestion, Perdiccas, Ménidas et Cœnus. Cette bataille porte le nom d'Arbèles,

parceque Gangamèle, où elle s'est réellement livrée, est un village d'Assyrie trop peu connu. Elle décidait du sort de la Perse, et annonçait aux Grecs celui qui les attendait. Ils sentirent enfin qu'ils s'étaient donné un maître. Tout le Péloponnèse s'ébranla, et prit les armes contre Antipater, qu'Alexandre avait laissé pour régir la Macédoine, et qui était occupé d'une guerre avec les Thraces. Il se hâta de la terminer, et marcha contre l'armée grecque, commandée par Agis, roi de Lacédémone. Les Athéniens n'étaient point entrés dans cette confédération; et c'est, à mon avis, un des torts les plus graves que la Grèce ait eu à leur reprocher. Les Lacédémoniens succombèrent; Agis périt couvert de blessures glorieuses.

La seconde partie du livre XVII de Diodore nous retrace d'abord les vains efforts de Darius pour recomposer une armée, et la marche d'Alexandre d'Arbèles à Babylone. L'armée macédonienne se reposa dans cette capitale de l'Assyrie; le conquérant y distribua de l'argent à ses soldats, des gouvernements ou satrapies à ses principaux officiers, en récompense de leurs services. Il reçut des troupes nouvelles que lui envoyait Antipater. Un Perse, satrape de la Susiane, lui livra la ville, le palais et les trésors de Suse. Là, s'étant assis sur le trône du roi, il le trouva trop haut pour lui: ses pieds ne touchaient point à terre. Un de ses pages, lui voyant les jambes pendantes, alla chercher une table pour lui servir de tabouret. Cette profanation affligea vivement un eunuque du palais, qui se mit à pleurer. Alexandre lui demanda quelle était la cause de ses larmes. « Hélas! dit l'eunuque, j'étais l'esclave de « Darius, et je suis maintenant le vôtre : je pleure de ce

« qu'un meuble, honorable du temps de mon premier « maître, n'est plus qu'un vil escabeau sous le second. » Ce discours fit faire au Macédonien de profondes réflexions sur l'inconstance de la fortune; il se reprochait de n'avoir pas respecté le malheur; il n'est pas dit qu'il se soit jamais reproché ainsi les désastres de Thèbes et de Tyr. Mais il appela le page qui avait apporté la table, et lui ordonna de la remettre où il l'avait prise. Philotas survint en ce moment, et soutint qu'il n'y avait là rien d'outrageant pour Darius, et que c'était au contraire par la providence particulière d'un bon génie, δαίμονός τινος ἀγαθοῦ προνοίᾳ, qu'on avait trouvé là de quoi mettre le plus puissant des rois à son aise. Cette interprétation tranquillisa la conscience du héros; et, tout bien considéré, il décida que la table resterait sous ses pieds.

En partant de Suse, Alexandre y laissa la mère, les filles et le fils de Darius, avec des maîtres pour leur apprendre la langue grecque; et, se mettant à la tête de son armée, en quatre jours il fut sur les bords du Pasitigre, et non du Tigre, comme le porte par erreur le texte grec. Il marchait droit à Persépolis, lorsqu'il reçut une lettre de Tiridate, gouverneur de cette ville. Elle lui annonçait que, s'il faisait assez de diligence pour arriver avant les troupes de Darius, les portes de la place lui seraient ouvertes par Tiridate même, chargé de les lui fermer. Alexandre accéléra la marche de ses troupes, et leur fit passer l'Araxe sur un pont volant. Alors se présentèrent fort à propos huit cents Grecs qui, prisonniers de guerre sous les rois prédécesseurs de Darius, avaient été indignement mutilés. Ce spectacle excita la compassion, l'indignation, et

motiva l'ordre qui livrait Persépolis au pillage. C'était, dit notre auteur, la cité la plus riche qu'il y eût sous le soleil. Le magnifique palais du roi y fut dévasté; et la proie, quoique partout abondante, semblait si précieuse, que les Macédoniens s'entre-tuaient en se la disputant. Pour sa part, Alexandre s'empara du trésor de la citadelle, accumulé depuis Cyrus : notre auteur l'évalue cent vingt mille talents (trois cent soixante millions). Il offrit un pieux sacrifice, suivi, selon l'usage, d'un festin splendide. Celui-là fut une véritable orgie. Thaïs, l'une des courtisanes qui s'y trouvaient, imagina que la meilleure manière de la terminer serait de brûler le plus magnifique édifice de la Perse. A l'instant les convives demandent des flambeaux: ils sont impatients de venger les dieux de la Grèce, jadis outragés par les sacriléges des peuples d'Asie. On décerne au grand Alexandre l'honneur de commencer cette expédition. Il se lève, il s'avance, guidé, soutenu par la bacchante Thaïs un peu moins ivre que lui; il marche avec elle au son des fifres, des flûtes et des voix de femmes. Le premier, il jette son flambeau; Thaïs se presse de l'imiter, et, toute la troupe ayant suivi leur exemple, l'édifice est embrasé. Cet événement, Messieurs, était rapporté par Clitarque cité dans Athénée; il l'est par Plutarque; il l'est par Quinte-Curce, qui semble même dire que la ville entière de Persépolis fut brûlée, ce qui n'est point exact; mais l'incendie du palais est incontestable.

En ce même temps, le satrape Bessus égorgeait Darius aux portes de Bactres. Le généreux Alexandre plaignit le roi de Perse, le fit ensevelir honorablement, et se mit à poursuivre l'assassin, qu'il n'eut pas le bon-

heur d'atteindre. Ce fut quand Bessus, réfugié dans la Bactriane, y eut rassemblé une armée, et pris le titre de roi, qu'on songea sérieusement à le punir. Mais les Macédoniens, qui croyaient leur expédition achevée par les défaites et la mort de Darius, aspiraient à retourner dans leur patrie : Alexandre ne les retint en Asie qu'à force de largesses et de promesses. Il les entraîna en Hyrcanie, riche contrée qu'il soumit par sa seule présence. Les Mardes ne s'étant point assez empressés de lui offrir leurs hommages, il les attaqua, mit le feu à leurs habitations, coupa leurs arbres et menaça de les égorger tous jusqu'au dernier. En se défendant contre lui, ils avaient enlevé son cheval, dont le Corinthien Démarate lui avait fait présent; admirable coursier, qui, lorsqu'il était revêtu de la housse, ne se laissait approcher que par le roi son maître, et fléchissait les jarrêts devant lui, pour être plus aisément monté par un héros de petite stature. Diodore ne nomme point ici Bucéphale, mais c'est de lui qu'il s'agit. Les Mardes le restituèrent, et obtinrent leur pardon, en payant des tributs. Après cette expédition, Alexandre revenait en Hyrcanie. Thalestris, reine des Amazones, se présenta sur son passage; elle ne dissimula point, dit Rollin d'après Diodore et Quinte-Curce, qu'elle se croyait digne de donner des héritiers au roi de Macédoine; elle resta quelques jours auprès de lui, et il la renvoya comblée de présents. Mais Rollin ajoute que cette histoire est peu digne de foi; et, en effet, Strabon, Plutarque et Arrien la rejettent au nombre des contes imaginés par les Macédoniens pour embellir la vie de leur monarque.

Les voluptés asiatiques commençaient à le séduire,

ainsi qu'il était arrivé, deux siècles auparavant, au grand Cyrus, son modèle. Il ne voulait donc plus que des Perses pour officiers et pour gardes; il se parait du diadème, de la robe blanche, de la ceinture, de tout le costume extérieur des rois de l'Asie; il faisait prendre à ses courtisans des habits de pourpre, et à ses chevaux des harnais à la persique. Il avait de plus un sérail, composé d'un nombre de beautés égal à celui des jours de l'année. En même temps qu'il s'abandonnait à tant de mollesse, il répandait le sang de Philotas et de Parménion; de Philotas, parce qu'il le soupçonnait d'avoir conspiré; de Parménion, parce que Philotas était son fils. Le crime de Philotas était d'avoir différé de révéler un complot, peut-être imaginaire, et dans lequel il n'avait certainement pas trempé. Parménion était absent; il gouvernait la Médie : le roi le fit assassiner sans l'interroger, et sans l'informer de la mort de son fils, qui au même instant expirait dans les tortures. Plusieurs autres prétendus complices eurent le même sort; et, après ces exécutions sanglantes, une liste fut dressée de tous les hommes suspects qui avaient censuré quelque action du prince, exprimé quelque mécontentement, ou surtout désapprouvé le supplice de Philotas et la mort de Parménion. Pour se distraire de ses terreurs, le grand Alexandre alla troubler le repos de certaines peuplades septentrionales, dont l'une est désignée sous le nom de Paropamisades. Aucun brigand du midi n'avait encore abordé ce pays glacé, vaste plaine sans bois et toute couverte de neige. Les toits des maisons sont en tuiles, et ont la forme de cônes tronqués; l'ouverture qui les termine laisse échapper la fumée, et entrer quelquefois le jour. Les habi-

tants se tiennent renfermés dans ces loges durant la plus grande partie de l'année. On ne voit point là d'oiseaux ni de bêtes sauvages. Alexandre y voulut pénétrer, malgré tant d'obstacles naturels, et sans y être autrement attiré que par le besoin de ravager. Il y perdit un grand nombre d'officiers, de serviteurs et de soldats : les uns périssaient par la congélation de leurs membres; l'éclat de la neige aveuglait les autres. Ceux qui échappaient à ces périls se dirigeaient vers des cabanes demi-souterraines, et s'y payaient de leurs fatigues extrêmes par le pillage de quelques provisions misérables. Après cette conquête, on revint camper près du Caucase : en seize jours on traversa cette montagne, au pied de laquelle on bâtit une Alexandrie. Le roi construisit d'autres villes, ἄλλας πόλεις, dans les environs, et y laissa dix mille hommes. L'un des meilleurs manuscrits porte seulement ἄλλην πόλιν, une autre ville; et Wesseling préfère cette leçon, parce qu'il a peine à concevoir qu'on ait en si peu de temps élevé tant de cités en un lieu si resserré. Quinte-Curce ne parle que d'une seule, savoir de celle que nous venons de nommer Alexandrie.

Cependant Bessus conservait le titre de roi, et semblait s'affermir. Au lieu de le combattre, on corrompit les officiers qui l'environnaient. Ils l'amenèrent vif au roi de Macédoine, qui le livra aux parents de Darius. Quand ceux-ci l'eurent coupé en petits morceaux, la reine Sisygambis, pénétrée de reconnaissance et d'admiration pour la haute sagesse d'Alexandre, lui envoya de riches présents, et lui promit d'obéir désormais à toutes ses volontés. C'est ici, Messieurs, que le texte de Diodore est interrompu par une lacune

qui correspond à plus d'un cinquième du livre. Il manque seize chapitres annoncés dans la table préliminaire par les titres que voici : Alexandre perd un grand nombre de ses soldats en traversant un pays sans eau ; il extermine les Branchides, parce que leurs ancêtres ont trahi les Grecs au temps de Xerxès ; il conduit son armée chez les Bactriens et les Scythes ; trois fois il subjugue et punit les Sogdiens ; il dévaste la Bactriane ; il entre chez les Basistes, et y donne la chasse aux bêtes féroces qui remplissent les forêts de cette province ; de sa propre main, il tue à la fin d'un repas son ami Clitus ; il condamne à mort Callisthène ; il s'engage ensuite dans le pays des montagnes, et y laisse une partie de ses troupes abîmées sous des monceaux de neige ; il épouse Roxane, fille d'Oxyarte, et veut qu'à son exemple, ses courtisans s'allient à des familles barbares ; il passe dans les Indes ; et, pour imprimer la terreur à toutes les nations de ce pays, il commence par exterminer la première qu'il rencontre ; il prend Nyse, et traite favorablement cette ville, en considération du dieu Bacchus, son allié. Mais, lorsqu'après des combats et un siége, il entre dans Massaca, il égorge toute la garnison, qui s'était courageusement défendue. C'est par la fin de ce dernier article que le texte de Diodore recommence.

Nous nous trouvons parvenus à l'année 327 : il ne reste plus que quatre ans du règne d'Alexandre. Un roi indien, appelé Mophis (Quinte-Curce le nomme Omphis), vint offrir au conquérant ses services et ses troupes ; Alexandre l'accepta pour allié, lui fit prendre le nom de Taxile, et marcha avec lui contre Porus, roi moins docile et chef d'une armée formidable. Porus

était d'une taille de sept pieds et demi, et aussi brave que robuste : assis sur le plus haut de ses éléphants, il dirigeait tous les mouvements de ses troupes, et s'exposait à tous les traits des ennemis. Alexandre fit fondre sur lui une nuée de traits, dont presque aucun ne manquait un but si visible. Le roi indien soutint héroïquement cette attaque, jusqu'à ce que, perdant tout son sang, il tombât par terre. Son armée le crut mort, se débanda, laissa aux Macédoniens neuf mille prisonniers, quatre-vingts éléphants, et le champ de bataille couvert de douze mille cadavres. Porus respirait encore; et son royaume lui fut rendu, en considération de sa valeur. C'est l'une des actions généreuses d'Alexandre, qui voulut bien d'ailleurs accorder trente jours entiers de repos à l'armée macédonienne. On le voit bientôt après bâtir deux villes, Nicée au lieu même où il avait vaincu Porus, et Βουκεφάλα, du nom de son cheval, aux bords de l'Indus. L'historien nous fait remarquer dans l'Inde des singes d'une espèce prodigieuse, et des serpents qui ont seize coudées de long. Il suffit, dit-il, d'être frappé de la queue de ces serpents pour éprouver des maux terribles, et spécialement une sueur de sang; mais le pays produit une racine qui guérit de cette maladie. Dioscoride a fait mention de cet antidote, et Lucain a décrit les effets de la morsure ou des attouchements de ces reptiles. Sopithe, roi d'une province indienne, avait six pieds de haut; et tous ses sujets étaient beaux et vigoureux, car on tuait tous les enfants infirmes ou difformes. Ce roi néanmoins jugea que le parti le plus sûr était de se soumettre au monarque macédonien, et s'empressa de lui offrir sa ville, ses États et son trône. Alexandre

daigna se contenter de riches tributs; son armée fut magnifiquement traitée durant quelque temps, et emporta divers objets rares et précieux, par exemple, des chiens d'une hauteur et d'une force extraordinaires, qui s'accouplaient avec des tigresses. Les Macédoniens reçurent le même accueil de Phégée, autre prince de l'Inde. Mais la nation des Tabræsiens ou Præsiens était gouvernée par Xandrame, qui avait quatre mille éléphants dressés au combat. C'était beaucoup; Alexandre n'en voulait rien croire : Porus lui certifia l'exactitude de ce nombre, en ajoutant qu'au surplus Xandrame n'était qu'un vil personnage, né d'un barbier, et placé sur le trône par la feue reine, à laquelle il avait eu le bonheur de plaire, et qui s'était débarrassée de son premier mari pour l'épouser. Quinte-Curce réduit les éléphants à trois mille, et au lieu de Xandrame écrit Aggramme. Ce qui peut embarrasser davantage c'est que Porus, qui reproche à ce prince une naissance obscure, était lui-même fils d'un barbier, si nous en croyons Libanius et un ancien auteur cité par Photius. Il est fort à craindre qu'il n'y ait en tout ceci de la confusion et des méprises. Mais enfin Alexandre ne vint pas à bout de vaincre Aggramme ou Xandramme : les troupes macédoniennes refusèrent le service : leurs armes étaient usées, leurs habits en lambeaux, leurs chevaux boiteux. Il les rassembla, les encouragea par des promesses, leur distribua de l'argent, et, ce qui était encore plus efficace, il entremêla dans tous les rangs des recrues qui lui survenaient de la Grèce et d'autres pays.

Retenu en deçà du Gange, Alexandre porta ses armes contre deux nations guerrières, les Maliens et les

Oxydraques, qui, dans le texte grec, sont, par une erreur étrange, appelés Syracusains. Avant l'arrivée du Macédonien, les Oxydraques et les Maliens étaient en guerre : à son approche, ils se réconcilièrent, et se donnèrent réciproquement dix mille de leurs filles en mariage. Alexandre ayant attaqué une de leurs villes, l'augure Démophon vint lui prédire une blessure dangereuse, clairement annoncée par le chant ou le vol des oiseaux, et le supplia de tenter plutôt un autre siége. Le prince reçut mal cet avis, conduisit ses soldats au pied des murs, poursuivit les ennemis jusque dans leur citadelle, dressa une échelle, en monta les premiers degrés, fut atteint de plusieurs traits, dont l'un le fit tomber sur les genoux. Dans cette situation, il put encore enfoncer son épée dans le flanc de l'Indien qui allait lui porter un coup mortel; après quoi, il se releva; ses gardes accoururent, le dégagèrent, prirent la ville, en massacrèrent tous les habitants sans exception, et n'y laissèrent en partant que des morts. Guéri bientôt de sa blessure, Alexandre invita ses courtisans à un festin royal, où le Macédonien Coragus porta un défi à Dioxippe, athlète athénien plusieurs fois couronné. On fixa le jour du combat; des milliers de spectateurs s'y rendirent. Le Macédonien s'avance armé de pied en cap; l'Athénien, nu et frotté d'huile, la tête couverte d'un chapeau d'athlète. Le premier ressemblait au dieu Mars, le second à Hercule. Mars jeta un javelot, puis s'approcha, la lance en avant. Hercule évita le javelot par un léger détour, et brisa la lance d'un coup de massue. Coragus a recours à son épée : Dioxippe saisit de sa main gauche l'épée et le bras qui la tient, et de la droite il ébranle son adversaire, qui

perd l'équilibre et tombe renversé. On admirait tant de force et de courage. Les Athéniens, ses compatriotes, le couronnaient vainqueur; mais le roi dissimulait mal le déplaisir que lui causait la défaite du Macédonien. Les courtisans comprirent qu'une intrigue contre Dioxippe ne déplairait point à leur maître. Ils firent glisser, par un officier de bouche, un vase d'or sous le chevet de l'athlète; et, dès le repas suivant, feignant de s'apercevoir par hasard de la disparition de ce vase, ils introduisirent un dénonciateur, qui accusa Dioxippe, chez lequel, en effet, le vase fut bientôt trouvé. Il vit que son triomphe ne lui serait point pardonné, et il se donna la mort. Diodore lui reproche deux griefs : l'un d'être entré en lice avec un Macédonien, au sein d'une cour macédonienne, l'autre d'avoir désespéré de son salut. Il le plaint d'avoir eu tant de force dans les membres, et si peu dans l'esprit.

Dans sa navigation sur le fleuve Indus jusqu'à l'Océan méridional, ou, comme disaient les anciens, la mer Érythrée, Alexandre descendit chez divers peuples, dont il reçut les hommages. Il fonda chez eux encore une Alexandrie. Mais il ne soumit que les armes à la main les États des rois Musicanus, Porticanus et Sambus : il fallut tuer les deux premiers de ces princes, poursuivre les armées de tous trois, assiéger, piller et brûler leurs villes, égorger ou réduire en servitude leurs sujets. Par ces violences, les Macédoniens restaient maîtres de ces pays qu'ils allaient quitter. Tous emportaient du butin, mais plusieurs des blessures graves; car on disait que les barbares avaient trempé leurs armes dans des sucs venimeux, et employé surtout un poison subtil, qu'ils savaient extraire de la peau des serpents morts et exposés à un soleil ardent.

L'homme atteint de ces armes tombait dans un engourdissement irrésistible, suivi de douleurs aiguës, de vomissements et d'un tremblement de tous les membres. Les plaies jetaient une écume noire, indice de pourriture, et pronostic assuré d'une mort cruelle. Attaqué de cette horrible maladie, Ptolémée, depuis roi d'Égypte, en guérit miraculeusement, selon Diodore. En effet, Alexandre, qui le chérissait, vit en songe un dragon, qui lui présentait une herbe salutaire et lui montrait le terrain où elle croissait : on en frotta le corps de Ptolémée; on lui en fit boire des infusions; ce remède le sauva, lui et tous les blessés qui en usèrent. Cicéron a daigné consigner ces détails dans son traité de la *Divination*.

Arrivé à la mer, Alexandre offrit des sacrifices à Téthys et à l'Océan : en leur honneur, il jeta dans les flots beaucoup de ces vases d'or, dont le pillage avait coûté tant de sang ; puis, remontant un peu l'Indus, il descendit à Hyala, ville considérable, qui avait deux rois et un sénat, à peu près comme à Sparte. Ce fut de là qu'il envoya Néarque visiter les côtes, depuis les bouches de l'Indus jusqu'à celles de l'Euphrate. Pour lui, à la tête de son armée de terre, il subjugua les Arbites, les Gédrosiens et d'autres différentes peuplades. Pour étendre et accélérer ses conquêtes, il divisa ses troupes en trois corps, s'en réserva un, confia le deuxième à Ptolémée, le troisième à Léonnatus. Au moyen de cette distribution, il lui fallut moins de temps pour couvrir de cadavres et de cendres une région immense (c'est Diodore qui fait cette observatiou). Avant d'entrer dans le pays des Orites, le conquérant choisit, sur le bord de l'Océan, un terrain élevé pour y construire une qua-

trième Alexandrie. Les Orites, sur lesquels il fondit à l'improviste, lui opposèrent peu de résistance; mais, arrêté par une nation sauvage, qui ne s'habillait que de peaux de bêtes, qui ne se nourrissait que de baleines, presque perdu et dépourvu de vivres dans un vaste désert, voyant ses soldats périr d'inanition, et plus effrayé encore du mécontentement de ceux auxquels il restait des forces, il envoya chercher du renfort chez les Parthes, en Carmanie, en différentes contrées. On sortit enfin de ce désert épouvantable, et l'on se trouva dans un pays mieux habité, où l'on célébra les mystères de Bacchus. Néarque et ses compagnons revinrent, et racontèrent ce qu'ils avaient observé : ils parlèrent du flux et du reflux de l'Océan, des îles que les eaux couvraient et découvraient alternativement sur les côtes, des baleines monstrueuses dont ils avaient été effrayés, et qu'ils avaient épouvantées à leur tour par le cliquetis des armes et par le son des trompettes. Alexandre fit rembarquer ces navigateurs, et leur ordonna d'aller l'attendre aux embouchures de l'Euphrate. Vers ce temps, le philosophe indien Calanus, ayant vécu soixante-treize ans sans aucune incommodité, jugea que c'était avoir assez joui de la vie, et pria le roi de lui faire dresser un bûcher, et d'ordonner qu'on y mît le feu dès qu'il y serait monté. Alexandre y consentit, quoique à regret, et célébra pompeusement les funérailles du philosophe; après quoi il se rendit à Suse, où il épousa Statira, fille aînée de Darius; la cadette fut mariée à Héphestion; et les courtisans les plus distingués se mirent à épouser des Persanes. Trente mille Perses, à la fleur de l'âge, arrivèrent à Suse, et y furent exercés à l'art de la guerre. Les Macédoniens, de plus en plus mécontents, se per-

mettaient non-seulement des murmures, mais des railleries sur le fils de Jupiter Ammon. Il conçut l'idée de les remplacer par des Asiatiques; et, parti de Macédoine pour aller combattre les Perses, peu s'en fallut qu'il ne revînt à la tête d'une armée de Perses fondre sur la Grèce. C'eût été là infailliblement le dernier de ses exploits, si sa carrière se fût un peu plus prolongée.

Harpalus, qu'il avait laissé à Babylone et chargé d'y garder ses trésors, ayant appris l'expédition dans les Indes, et se persuadant que le roi n'en reviendrait jamais, se donna toute licence, et se livra aux débauches les plus révoltantes et les plus dispendieuses. Il avait fait venir d'Athènes une courtisane fameuse appelée Pythonice; elle était morte en Asie, il la fit reporter à grands frais en Grèce, et lui éleva dans l'Attique un magnifique monument. D'ailleurs il la remplaça par Glycère, pour laquelle il prodigua pareillement les dépenses. Informé qu'Alexandre revenait des Indes, et qu'il avait condamné à mort des satrapes infidèles, Harpalus craignit le même sort, déserta l'Asie, et vint se déclarer le suppliant du peuple d'Athènes. Il usa, dit-on, de ses trésors pour corrompre les orateurs de cette république, qui, en effet, prirent sa défense, lorsqu'il fut redemandé par Antipater. Ensuite, il se réfugia en Crète, où il fut tué en secret par Thymbron, personnage que nous retrouverons dans le dix-huitième livre. Des orateurs athéniens, et particulièrement Démosthène, furent accusés d'avoir reçu les présents d'Harpalus. Plutarque rapporte les mêmes faits, et ne révoque point en doute la corruption de Démosthène. Pausanias dit, au contraire, que l'innocence de cet orateur célèbre a été suffisamment prouvée. Si nous en croyons Pausanias,

Harpalus, retiré en Crète, y périt sous les coups de ses propres domestiques, ou de la main d'un Pausanias macédonien, et non plus de celle de Thymbron ou Thybron. Un esclave, dépositaire des trésors d'Harpalus, s'enfuyait à Rhodes : il tomba entre les mains de Philoxène, commandant de la flotte d'Alexandre. Philoxène, après avoir questionné cet esclave, adressa aux Athéniens une liste de tous les soudoyés d'Harpalus; et l'on n'y lisait point le nom de Démosthène, qui était pourtant l'ennemi déclaré d'Alexandre, et par qui Philoxène avait été personnellement offensé. Cette omission et les honneurs rendus en plusieurs lieux de la Grèce à la mémoire du premier orateur d'Athènes suffisent pleinement à sa justification, selon Pausanias.

Alexandre se conduisait en souverain de la Grèce : il ordonna de publier, à la prochaine célébration des jeux Olympiques, qu'il serait permis à tous les exilés et à tous les fugitifs de rentrer dans leurs cités, n'exceptant que les assassins et ceux qui auraient pillé les temples. Cette mesure pouvait bien être équitable; mais c'était un édit royal qu'un conquérant envoyait d'Asie aux républiques grecques, maîtresses de leur régime intérieur. Il opérait en même temps des réformes dans son armée; il licencia dix mille vieux soldats, après leur avoir distribué en un seul jour près de dix mille talents (trente millions). Cette générosité parut excessive à ceux qui n'en profitaient pas : des murmures éclatèrent, il ne sut les étouffer que par des supplices; et la sédition faisant des progrès, il se vit réduit à choisir des Perses pour ses officiers. La révolte n'eut cependant pas d'autre suite : il parvint à l'apaiser; et, lorsqu'on lui demanda pardon, il ne l'accorda qu'avec peine. Autour de lui, les fonc-

tions les plus éminentes étaient remplies par des Perses, successeurs de Macédoniens destitués. Des Perses composaient sa garde et sa cour. Vingt mille tireurs ou frondeurs perses lui arrivaient, amenés par Peuceste. Il prenait un soin particulier d'environ dix mille enfants nés de captives persanes. En 326, il partit de Suse, il visita la Bagistame, pays gracieux et fertile, et une autre province dans laquelle on élevait soixante mille poulains; le nombre en avait été autrefois presque triple. Lorsqu'il y eut passé un mois entier, il se rendit, en sept jours de marche, à Ecbatane de Médie, ville qui avait, dit-on, deux cent cinquante stades de tour. Il y employa son loisir en spectacles et en festins : il y perdit Héphestion, dont la santé ne résista point à l'excès des plaisirs. Le roi chargea Perdiccas de conduire le corps d'Héphestion à Babylone, où devaient être célébrées de magnifiques funérailles. Du reste, toute la marche d'Alexandre depuis Suse jusqu'à Ecbatane est pleine, dans Diodore, de petites difficultés géographiques, d'inexactitudes dans la transcription des noms de fleuves, de villes et de cantons.

Les licenciements ordonnés par Alexandre avaient rempli l'Asie d'une multitude de vagabonds et de brigands. Après avoir erré dans les contrées asiatiques, ils vinrent presque tous aborder au promontoire du Ténare dans la Laconie; et bientôt plusieurs satrapes et commandants destitués, rassemblant ce qui leur restait de richesses et de serviteurs, se rendirent en ce même lieu, et composèrent de cet amas d'aventuriers une espèce d'armée, qui eut pour chef l'Athénien Léosthène, de tous les Grecs le plus irréconciliable ennemi de l'ambition et de la tyrannie d'Alexandre. Léo-

sthène, dans une assemblée secrète du sénat d'Athènes, obtint une avance de cinquante talents et une ample provision d'armes. Il souleva les Étoliens, qui n'aimaient pas non plus le conquérant, et les disposa facilement à s'armer avec toute la Grèce pour l'indépendance commune. C'était une entreprise civique et salutaire, si elle avait pu être bien concertée et bien conduite. Alexandre était occupé en Médie à soumettre les Cosséens, montagnards courageux, qui prétendaient ne reconnaître aucun maître étranger. Il lui fallut s'emparer d'abord de tous les passages qui conduisaient à leurs habitations, et ravager tout le plat pays, d'où ils tiraient leurs subsistances. Il leur livra plusieurs combats, d'où il sortit vainqueur, et les contraignit à demander la paix, à se résigner même à l'esclavage. Cette conquête s'acheva en quarante jours; mais, avant de quitter ce pays sauvage, il y bâtit des villes habitables. Il retournait à Babylone, à petites journées; il n'en était plus qu'à trois cents stades, quand de savants Chaldéens, consommés dans la science des astres, lui députèrent les doyens de leur collége, pour l'avertir qu'il périrait dans Babylone; que tous les mouvements et tous les aspects des corps célestes s'accordaient à prédire cette calamité; que néanmoins il leur était possible encore de détourner l'effet de ces influences astrales, s'il relevait le temple de Bélus, et s'il continuait sa route par les dehors de la ville. Voilà ce que devait déclarer au roi lui-même Béléphante, chef de la députation chaldéenne; mais il n'eut pas tant d'audace. Craignant de ne pouvoir soutenir l'éclat des regards du conquérant, il ne s'adressa qu'à Néarque. Celui-ci communiqua le fatal avis au prince, qui en conçut un effroi mortel; car il sa-

vait que les Chaldéens n'étaient pas des devins vulgaires : des personnages si clairvoyants et si vertueux ne pouvaient ni se tromper ni l'induire en erreur. Il résolut donc de ne point entrer dans Babylone, et vint camper à deux cents stades de cette capitale. Malheureusement il y avait dans sa cour des esprits forts, des disciples du philosophe Anaxarque, lesquels n'avaient de respect pour aucune sorte de ces prédictions ni pour aucune classe de devins. Ils lui firent honte de sa crédulité, et, pour s'en montrer plus guéri qu'il ne l'était réellement, il entra brusquement dans la ville avec toute son armée. On l'y reçut avec l'allégresse ordinaire en pareil cas; on lui donna de superbes fêtes; il se livra au repos, ou plutôt à la fatigue des plaisirs, et, selon son usage, à des excès qui n'étaient pas du tout propres à conjurer le péril dont on l'avait menacé. Toutefois, il ne négligea point les funérailles d'Héphestion, qu'il avait constamment préféré à tous ses autres favoris, à Cratère même. « Cratère, avait-il dit, aime le « roi, mais Héphestion aime Alexandre. » A ce trait Diodore en ajoute un qu'il a déjà fait connaître à ses lecteurs. Il leur raconte de nouveau, et comme s'il ne leur en avait jamais parlé, la méprise de Sisygambis, et la réponse du roi « celui-ci est aussi Alexandre. » Mais il nous apprend de plus qu'Olympias, la mère du héros, était jalouse du crédit d'Héphestion, et fut un jour invitée par le courtisan à se souvenir que le roi, qu'elle appelait son fils, était son maître autant que celui de toute autre personne macédonienne.

Il s'agissait donc de rendre à Héphestion les derniers honneurs. Un édit royal enjoint d'éteindre le feu sacré dans tous les temples; c'était ce qui se pratiquait à la

mort des rois ; et les devins ne manquèrent pas de tirer de là un mauvais augure à l'égard du roi lui-même. Des figures d'or, d'ivoire, des matières précieuses, étaient préparées pour la cérémonie funéraire. Tous les architectes et les sculpteurs de Babylone travaillaient avec activité ; on abattait dix stades de mur ; on pavait de briques carrées l'espace au milieu duquel le bûcher devait s'élever. Trente maisons couvertes de bois de palmier se bâtissaient dans cette enceinte qui avait quatre faces, chacune d'un stade de longueur, et ornée, d'étage en étage, de tapisseries, de statues et de trophées. La hauteur de l'édifice passait cent trente coudées ; et la dépense douze mille talents (trente-six millions). Il fut statué qu'on sacrifierait à Héphestion comme à un dieu du premier ordre ; on y était autorisé par une réponse de l'oracle d'Ammon. On immola au nouveau dieu dix mille victimes, qui servirent à traiter splendidement la multitude des spectateurs. Ayant payé un si riche tribut à l'amitié, Alexandre ne songeait plus qu'à se réjouir, ainsi qu'il convenait au plus puissant roi de la terre. Mais de fâcheux présages ne tardèrent point à troubler ses plaisirs. Un jour, il se faisait oindre et parfumer le corps ; et il avait déposé ses habits, son diadème sur une table dans une chambre voisine ; voilà qu'un prisonnier, subitement délivré de ses fers tombés d'eux-mêmes, traverse toutes les salles du palais, parvient sans être arrêté ni aperçu à celle où sont les habits du roi, s'en revêt, ceint le diadème, et s'assied tranquillement sur le trône. Informé de cette étrange aventure, Alexandre s'approche de cet homme, et lui demande quel motif il a eu d'en agir ainsi. L'homme répond qu'il n'en sait rien du tout lui-même. On con-

sulta les devins ; le cas les embarrassait ; ils répondirent toutefois qu'il fallait premièrement tuer ce malheureux, afin que, s'il y avait là un présage sinistre, il tombât sur lui. Le roi suivit ce conseil, reprit sa robe, son diadème, et sacrifia aux dieux Apotropées ou Avérunques, c'est-à-dire à ceux qui détournent les coups mortels. Mais son âme demeurait profondément frappée de terreur ; les prédictions des Chaldéens reprenaient à ses yeux toute leur force et toute leur autorité : il entra dans une grande colère contre les philosophes qui l'avaient enhardi à mépriser les menaces des astres et les avis du ciel. Désormais il n'aurait plus d'autres conseillers que les astrologues, et il imposerait silence à la raison et à l'incrédulité. Pour se distraire de ses tristes pressentiments, il voulut visiter le grand lac qui environne Babylone : ses amis l'accompagnaient sur différentes barques. Ne voilà-t-il pas que tout à coup elles s'écartent de la sienne, et la laissent seule pendant trois jours entiers ? Le héros passa dans un canal étroit bordé d'arbres touffus : son diadème s'y accrocha et tomba dans l'eau ; un rameur se jette à la nage, reprend le diadème, et, pour n'en être pas embarrassé en regagnant la barque royale, il le met sur sa tête ; cette circonstance pouvait être encore de mauvais augure. Charmé pourtant d'avoir recouvré son diadème contre toute espérance, Alexandre, après une navigation laborieuse de trois jours et de trois nuits, arrive à bon port, et court interroger les devins ; ils lui conseillèrent d'offrir des sacrifices, et de n'y pas épargner la dépense. Sur ces entrefaites, un de ses amis les plus familiers, Médius de Thessalie, l'invita à un pompeux festin ; il y but excessivement, et finit par vider la grande coupe

dite d'Hercule. D'après ce récit, il est permis de croire qu'Alexandre mourut d'intempérance ; et c'était l'idée qu'en avait Sénèque : *Alexandrum intemperantia bibendi et ille herculaneus et fatalis scyphus condidit.* Plutarque, qui semble écarter cette opinion, la justifie malgré lui par les circonstances qu'il rapporte. « L'un de ses capitaines, Medius le vint prier de se trou- « ver à un banquet... Il y alla, et y beut tout le soir et « tout le lendemain, tellement qu'il en prit la fiebvre non « pour avoir beu la couppe toute entière de Hercules, « comme quelques-uns escrivent, ne pour avoir soudai- « nement senty une griefve douleur entre deux espaules, « ne plus ne moins que quy lui eust donné un coup de « lance; car ce sont toutes choses controuvées à plai- « sir et faulsement escrittes par aucuns qui ont voulu « rendre l'issue de ceste grande tragédie, par manière « de dire, plus lamentable et plus pitoyable; mais Aris- « tobulus met qu'ayant une fiebvre violente et une alté- « ration extrême, il beut du vin dont il commença à « entrer en resverie, et à la fin en mourut. »

Achevons, Messieurs, d'écouter le récit de Diodore. Alexandre, dès qu'il a vidé la coupe d'Hercule, se sent frappé d'un coup violent; il jette un cri; ses amis l'emportent sur leurs bras; les officiers de sa chambre le reçoivent, le couchent sur son lit, le gardent avec une extrême inquiétude. Les médecins arrivent et ne savent comment le secourir : il tombe en d'horribles angoisses, désespère de sa vie, et, tirant son anneau de son doigt, le remet à Perdiccas. On lui demande à qui il laisse son empire, « Au plus puissant, τῷ κρατίστῳ, » répond-il. Avant de rendre le dernier soupir, il annonce que ses obsèques seront célébrées par les combats de ceux qui se

disputeront sa succession. Il mourut donc après douze ans et sept mois de règne. On a rapporté qu'il avait été empoisonné; et voici, nous dit notre historien, l'exposé que font les écrivains qui adoptent cette conjecture : Alexandre avait laissé en Macédoine sa mère Olympias et Antipater : ces deux personnages eurent ensemble de violents démêlés; et le roi, qui d'abord avait accordé plus de confiance à Antipater, finit par écouter davantage les conseils et les délations que lui adressait Olympias. Antipater en conçut des ressentiments profonds, qu'il dissimula même quand le supplice de Philotas et l'assassinat de Parménion eurent aigri tous les esprits. Qui donc empoisonna le roi de Macédoine? Antipater, par les mains de son fils Cassandre, échanson du roi. Depuis, Antipater est devenu puissant, et Cassandre monarque : il n'est pas étonnant que les historiens, leurs contemporains, n'aient pas osé les signaler comme empoisonneurs. Par surcroît, on peut remarquer que Cassandre refusa la sépulture à la reine Olympias, et qu'il releva les murs de Thèbes abattus par Alexandre. Vous retrouverez, Messieurs, la même tradition dans Quinte-Curce : *Veneno necatum esse credidere plerique; filium Antipatri... patris jussu dedisse;* et dans Justin : *Insidiæ fuerunt quarum auctor Antipater...* Seulement Justin et Quinte-Curce donnent à Cassandre un frère, nommé Iollas, qui, en sa qualité d'échanson, présenta immédiatement au roi le breuvage empoisonné. Plutarque observe qu'au temps de l'événement personne ne conçut un pareil soupçon, mais que, six ans plus tard, Olympias fit déterrer Iollas, jeter ses cendres au vent, et punir de mort plusieurs de ses prétendus complices. Aristote lui-même a été accusé d'a-

voir conseillé cet attentat à Antipater. Mais, ajoute Plutarque, « aucuns maintiennent que tout ce que l'on « compte de cest empoisonnement est fauls et allèguent « pour le prouver un argument qui n'est pas petit : c'est « que les principaux capitaines, incontinent qu'il eut « rendu l'esprit, entrèrent en grande discussion, à raison « de laquelle le corps demoura par plusieurs jours tout « nud sans être ensepvely, en pays chauld et estouffé : et « néantmoins jamais n'apparut signe aucun sur le corps, « qui donnast suspicion ny conjecture de poison ; ains se « mainteint tousjours net et frais et entier. » Je conclurai, Messieurs, avec Sénèque que l'intempérance a été la principale cause de cette mort prématurée. Après treize ans de fatigues et de débauches, et sur des organes que des passions ardentes avaient exténués, et que venaient d'ébranler de vives terreurs, une ivresse, prolongée durant tout un jour, a fort bien pu achever l'ouvrage commencé par tant d'autres poisons.

Vous aurez sans doute remarqué, Messieurs, qu'il s'est mêlé aux souvenirs qu'Alexandre a laissés beaucoup d'erreurs et de mensonges. Par le peu de rapprochements que j'ai pu faire, vous avez déjà entrevu, entre les historiens, des contradictions ou des variantes sur plusieurs détails assez importants, sur des circonstances de temps et de lieux, sur les noms, les rôles et les actions des personnages, sur la position et l'étendue des pays, particulièrement sur les nombres d'hommes, les sommes d'argent et les autres quantités. Diodore, quoiqu'il ait mis un grand soin à rechercher ces particularités, ne nous les indique presque jamais exactement, soit parce qu'il n'a pas eu les moyens de les bien connaître, soit parce que les copistes ont sou-

vent défiguré son texte. Vous ne devez pas vous attendre à trouver plus d'exactitude dans ses successeurs, excepté pourtant dans Arrien, qui, en général, écrit mieux, croit moins et admire plus sobrement.

Mais ce n'est pas seulement contre de simples méprises qu'il faut se tenir en garde, c'est encore plus contre des impostures, ou des fables imaginées à dessein. Je n'hésite point à dire que les faits les plus admirés dans la vie d'Alexandre sont presque tous ou inventés ou exagérés. Il est vrai qu'on n'a pas tout à fait traité ce héros comme Hercule et Bacchus : l'instruction, devenue plus générale, ne laissait plus une si libre carrière aux fictions, ou forçait de les reléguer dans une antiquité lointaine. Mais l'imagination des peuples était accoutumée aux prodiges; et l'histoire, comme tous les autres arts, semblait tenue d'agrandir toutes les dimensions, quand elle avait à peindre de vastes exploits et un conquérant formidable. Ni lui ni après lui les héritiers de sa puissance, ni même les victimes de son ambition tyrannique, n'auraient supporté une peinture rigoureusement fidèle de son caractère et de ses actions. Quand les hommes se laissent asservir, ils veulent qu'on exhausse le maître sous lequel ils ont fléchi, afin que leur abaissement ne paraisse pas aussi profond et aussi honteux qu'il l'a été. Tout le cours de ses triomphes, de ses périls, de ses malheurs même, s'il en éprouve, s'environnera de présages, de prodiges, d'un éclat surnaturel; les dieux auront tenu, comme les peuples, leurs regards fixés sur lui; tout aura été merveilleux dans ses aventures, inouï dans ses succès, sublime dans ses pensées et ses paroles. S'il gagne une victoire, il aura exterminé cent trente mille

ennemis, et perdu à peine quatre cents hommes; s'il célèbre les funérailles de l'un de ses officiers, elles coûteront trente-six millions; s'il s'embarque sur un lac, près d'une grande ville, où réside toute son armée, sa barque, détachée de toutes les autres, va errer sans secours et sans guides durant trois jours et trois nuits. En un mot, il lui faut une histoire héroïque, et qui dépasse de bien loin la mesure des choses humaines. Vous comprenez, Messieurs, que de telles narrations s'apprécient par leur matière même, et qu'elles seraient encore indignes de croyance et presque d'examen, quand elles seraient originales, c'est-à-dire composées par des contemporains du héros. Comment les accepterions-nous lorsqu'elles sont empruntées, tardives et pleines de variantes?

Toutefois, au milieu de ces détails hyperboliques ou fabuleux, vous avez démêlé, dans la vie d'Alexandre, un fond réellement historique, des événements certains ou probables, sur lesquels j'aurai quelques réflexions à vous présenter, au commencement de la prochaine séance, où nous entamerons ensuite, avec Diodore, l'histoire des successeurs du conquérant.

NEUVIÈME LEÇON.

EXAMEN DU LIVRE DIX-HUITIÈME. — RÉFLEXIONS SUR ALEXANDRE.—SUITE DE L'HISTOIRE DE LA GRÈCE.

Messieurs, en écartant les fables et les exagérations dont tous les historiens, et Diodore autant qu'un autre, ont surchargé la vie d'Alexandre, la vérité de plusieurs événements mémorables y demeure parfaitement établie par leur vraisemblance et leur connexion naturelle, par des souvenirs précis et constants, par des monuments publics, enfin par les témoignages unanimes, non-seulement des historiens ou biographes de profession, mais aussi d'un grand nombre d'autres écrivains de l'antiquité, qui, en des ouvrages de divers genres, ont eu occasion de parler de ce conquérant. Ainsi, qu'il se soit constitué le chef des armées grecques contre les Perses; que, pour s'affermir dans ce commandement général, et pour contenir par la terreur ceux qui songeaient à le lui disputer, il ait détruit la ville de Thèbes, exterminé, proscrit les Béotiens; qu'il ait ensuite passé l'Hellespont et traversé l'Asie Mineure; qu'il ait remporté deux victoires, l'une aux bords du Granique, l'autre à Issus; qu'après avoir ruiné Tyr, il soit entré en Égypte; qu'il y ait consulté l'oracle d'Ammon, et bâti Alexandrie; qu'il ait gagné sur Darius Codoman la bataille d'Arbèles, pris Babylone et brûlé le palais de Persépolis; qu'il ait dévasté l'Hyrcanie, quelques pays septentrionaux, la Bactriane et des provinces indien-

nes; que, dans le cours de ces expéditions, il ait fait mourir Philotas, Parménion, Callisthène, et tué de sa propre main son ami Clitus; que, descendu jusqu'aux bouches de l'Indus, il soit revenu à Babylone, et qu'il y ait terminé sa carrière dans la trente-troisième année de son âge et la treizième de son règne; ce sont là des faits qu'aucun esprit raisonnable ne peut révoquer en doute, et qu'on ne saurait retrancher de l'histoire ancienne, sans la détruire tout entière, sans ruiner tout le système de cette partie de nos connaissances. Ces faits suffisent bien sans doute, pour qu'Alexandre ait exercé sur les destinées des peuples une vaste influence, joui d'une renommée éclatante, et laissé une mémoire immortelle. Si maintenant vous demandez, Messieurs, quelle idée il convient de se former du caractère et des actions de ce prince, Rollin vous y montrera un mélange de bien et de mal, mais où il y a pourtant beaucoup plus de mal que de bien. Depuis le siége de Tyr, Rollin voit les grandes qualités dégénérer tout à coup, et faire place aux vices les plus grossiers, aux passions les plus brutales. Un orgueil extravagant entraîne Alexandre dans les déserts de la Libye; l'ivrognerie le dégrade; une aveugle fureur arme son bras contre ses meilleurs officiers. Passons sous silence beaucoup d'autres vices, pour ne considérer que les exploits belliqueux, que le général; et, sans nous arrêter à l'opinion de plusieurs hommes de guerre, qui trouvent plus d'habileté militaire dans Philippe que dans Alexandre, sachons du moins, avant de vanter les triomphes du second, si les guerres qu'il entreprenait étaient justes et légitimes. On a bien voulu déclarer telle celle qu'il fit à Darius, parce que, dit-on, les Perses avaient été de tout temps

les ennemis des Grecs, dont il venait d'être nommé généralissime : nous reviendrons sur cet article; mais du moins les Scythes, mais les Bactriens et les Indiens ne lui avaient fait nulle offense : il sacrifiait des millions d'hommes à son ambition, à sa vaine gloire. Il attaquait des peuples faibles, mal disciplinés, sur lesquels il avait toutes sortes d'avantages, et dont la défaite, quel que fût leur nombre, était presque immanquable. Enfin, puisqu'il était roi, il devait en remplir les fonctions, gouverner par des lois sages, provoquer et favoriser les progrès de l'agriculture, du commerce et des arts, entretenir l'harmonie entre les ordres de l'État, régner enfin par la justice et la bienfaisance. Voilà des devoirs qu'Alexandre n'a jamais remplis. N'aspirant qu'à des vertus guerrières, qui ne sont, suivant Rollin, que du second rang entre celles d'un roi, et que d'ailleurs il a portées jusqu'aux excès les plus odieux, il livrait son royaume aux vexations d'un Antipater, les provinces conquises aux rapines d'infidèles gouverneurs, qu'il était obligé de punir. Loin d'établir plus d'ordre dans son armée, il y donnait l'exemple du pillage et de la débauche. Vous le savez, Messieurs, tous ces reproches se fondent sur des faits attestés, et que Diodore a mis sous vos yeux.

Quelles seront donc les qualités honorables que Rollin pourra louer encore dans Alexandre? Le croiriez-vous! précisément toutes celles qu'il vient de lui refuser : la vertu guerrière dans tout son éclat, la bonté, la clémence, la modération, la sagesse. Maintenant c'est Alexandre qui entend mieux que Philippe le métier des armes : car il n'use point d'artifices; il ne temporise pas; il s'élance à la tête d'une armée invincible; il désarme

la Grèce liguée contre lui; et il entreprend en Asie des expéditions dont le succès est garanti par la puissance des moyens dont il dispose. Sa gloire est donc de n'avoir jamais épargné le sang des humains, ni celui des ennemis, ni celui de ses propres soldats; d'en avoir fait couler des torrents, d'abord à Thèbes pour subjuguer la Grèce par la terreur, puis chez les peuples qu'il appelait barbares, misérables troupeaux de victimes, que leur nombre ne pouvait défendre de sa force et de son impétuosité.

Alexandre avait, dit-on, de la bonté, une âme sensible à l'amitié; il répandait de magnifiques largesses; on l'aimait parce qu'il avait aimé le premier. Voyez de quels honneurs il comble Éphestion, quels soins il prend de ses funérailles. Oui, Messieurs, mais voyez aussi comment il traite Philotas, Parménion, Clitus et Callisthène. Il chérit ceux qui le flattent; il prend en aversion tous ceux qui le contredisent; et, quand il ne les assassine pas, il les éloigne au moins et les remplace par des Perses, meilleurs esclaves. Du reste, il le faut avouer, les libéralités ne lui coûtent point : il prodigue volontiers à ses courtisans une partie des trésors qu'il a ravis aux peuples. Il appelle bienfaits les riches salaires qu'aux dépens de ses victimes il distribue aux ministres de sa tyrannie. Cette munificence, que son intérêt lui prescrivit ainsi qu'à tous ses pareils, n'était pas naturellement dans son caractère; et c'est Rollin lui-même qui, sans le vouloir, nous en fournit une preuve, dans une anecdote qu'il extrait de Plutarque. Alexandre encore jeune jouait à la paume, et ne donnait rien à un jeune garçon qui ramassait les balles, et que tous les autres joueurs récompensaient de ce ser-

vice. L'enfant se lassa de les lui rendre gratuitement, et l'excepta seul du nombre de ceux auxquels il rapportait ou jetait les balles : « Pourquoi, lui dit Alexandre « bouillant de colère, ne me les donnes-tu jamais? — C'est, « répliqua-t-il, que vous ne me les demandez point. » Il comprit que la manière de demander des services était de les payer, et cette leçon le rendit libéral. Telle est, en effet, Messieurs, la bienfaisance des conquérants.

Je ne mettrai point à beaucoup près autant de restrictions aux éloges que Rollin décerne à la modération d'Alexandre après la bataille d'Issus. « La victoire « l'avait rendu maître, non encore de la personne de « Darius, mais de son empire. Il avait en sa puissance, « outre Sisygambis, mère de ce prince, sa femme et ses « filles, princesses d'une beauté incomparable. Il était « jeune, il était vainqueur, et non encore engagé dans « les liens du mariage, comme un auteur (Valère « Maxime) le remarque du premier Scipion l'Africain, « dans une occasion toute pareille (*et juvenis et cœ-« lebs et victor*). Cependant son camp devint pour les « princesses un asile sacré, ou plutôt un temple sous « la garde de la vertu même. Darius, apprenant la ma-« nière dont elles avaient été respectées, ne put s'em-« pêcher de lever les mains au ciel, et de faire des vœux « pour un vainqueur si généreux, si sage, si maître de « ses passions. » Que Darius ait réellement formé de tels vœux, il est permis d'en douter, lorsqu'on le voit occupé, durant tout le reste de sa vie, des moyens d'empêcher qu'ils ne s'accomplissent. Mais enfin, l'on a lieu d'admirer, en cette conjoncture, la sagesse d'Alexandre; c'est-à-dire que l'on s'étonne de le trouver, dans le cours de ses ravages, fidèle une fois aux règles de la

morale, aux lois de la stricte équité. On lui sait gré de s'être abstenu d'attentats horribles, auxquels il semblait entraîné par ceux qu'il était en train de commettre, à peu près comme on admire un féroce animal, qui, dans sa fureur effrénée, a épargné par hasard la faiblesse ou l'enfance. Il est juste de louer encore de même la générosité du roi de Macédoine à l'égard de Porus, qu'il daigna laisser en possession de ses États. Vous direz que ce n'était guère la peine de les conquérir par des batailles sanglantes, et que d'ailleurs ce fait n'est pas d'une certitude incontestable; qu'il n'y a peut-être jamais eu de Porus ni de Taxile dans l'Inde; que ce ne sont pas là des noms indiens; que toute cette partie de l'histoire du héros est pleine de difficultés. Mais, après tout, ce trait en lui-même est honorable; il est exemplaire; Racine et Métastase l'ont exposé sur la scène, à la vérité avec un médiocre succès. Jusqu'ici la gloire d'Alexandre, si retentissante dans l'histoire, n'a pas resplendi au théâtre; c'est une épreuve que plusieurs autres conquérants ou potentats, comme Jules César et même Auguste, ont subie plus heureusement que lui; ce qui vient peut-être de ce qu'il y a dans ses entreprises plus d'audace que de grandeur, plus d'orgueil que d'ambition proprement dite, dans ses mœurs plus de frénésie que de sentiments passionnés.

Rollin lui attribue un esprit cultivé, le goût des beaux-arts, de l'aptitude aux sciences. Il est vrai qu'il avait eu pour précepteur Aristote, l'homme le plus éclairé de ce siècle et de toute l'antiquité : mais il nous est difficile de juger à quel point il avait profité des leçons d'un tel maître; et, à cet égard, l'unique résultat des faits qui nous sont connus est que cette édu-

cation n'a point fait de lui un bienfaiteur du genre humain ni un propagateur des lumières. Il trouva fort mauvais qu'Aristote eût publié et rendu accessibles à tout le monde des notions et des doctrines qu'apparemment il fallait réserver exclusivement aux princes. Messieurs, il n'appartient qu'à un esprit étroit et peu éclairé d'aspirer à posséder ainsi l'instruction comme une propriété personnelle. C'est une idée de conquérant et de tyran, un caprice puéril, qui décèle autant d'ignorance que d'insociabilité. Au surplus, un guerrier tout-puissant, tel qu'Alexandre, acquiert à si peu de frais la réputation d'homme instruit dans les arts, de protecteur des lettres, qu'il daigne presque toujours ajouter, comme par surcroît, ce prestige à tous ceux dont sa gloire se compose. Il lui suffit de commander quelques travaux, quelques recherches, de laisser former en son nom des collections, des académies, des établissements littéraires, et de placer dans sa mémoire une mince provision de notions vulgaires. Il devient ainsi un homme de génie aussi facilement qu'un héros, et les hommages que les talents s'empressent de lui rendre font croire qu'il leur sert de soutien, de régulateur et de modèle.

Ce sont d'horribles fléaux pour le genre humain que des conquérants tels qu'Alexandre; mais je regarde comme une calamité plus déplorable encore les éloges qu'on leur prodigue après leur mort, et qui, répétés d'âge en âge, corrompent incurablement la morale publique. On se plaint de l'ingratitude des nations; et, en effet, elles se sont montrées fort peu reconnaissantes pour leurs libérateurs et leurs bienfaiteurs : en revanche, elles l'ont été sans mesure pour leurs oppresseurs

et leurs assassins; pour tous ceux qui ont réussi à détruire avec fracas les habitations, les cités, les produits des arts; à exterminer des générations entières; à retarder tous les progrès; à renverser toutes les garanties sociales. Voilà ceux pour qui les poëtes, les orateurs, et, puisqu'il faut l'avouer, les historiens et les philosophes ne cessent de réclamer les hommages de la multitude et de la plus lointaine postérité. Voltaire lui-même s'est déclaré l'admirateur d'Alexandre. « Quand « on a un peu réfléchi, dit-il, sur Alexandre, qui, dans « l'âge fougueux des plaisirs et dans l'ivresse des con- « quêtes, a bâti plus de villes que tous les autres vain- « queurs de l'Asie n'en ont détruit, quand on songe « que c'est un jeune homme qui a changé le commerce « du monde, on trouve assez étrange que Boileau le « traite de fou, de voleur de grand chemin, et qu'il « propose au lieutenant de police la Reynie tantôt de « le faire enfermer, et tantôt de le faire pendre :

Heureux si de son temps, pour cent bonnes raisons,
La Macédoine eût eu de Petites-Maisons...
Qu'on livre son pareil en France à la Reynie,
Dans trois jours nous verrons le phénix des guerriers
Laisser sur l'échafaud sa tête et ses lauriers.

« Cette requête, continue Voltaire, présentée dans la « cour du Palais au lieutenant de police, ne devait « être admise ni selon la coutume de Paris ni selon le « droit des gens. Alexandre aurait excipé qu'ayant été « élu à Corinthe capitaine général de la Grèce, et étant « chargé, en cette qualité, de venger la patrie de toutes « les invasions des Perses, il n'avait fait que son de- « voir en détruisant leur empire, et qu'ayant toujours « joint la magnanimité au plus grand courage, ayant

« respecté la femme et les filles de Darius, ses prison-
« nières, il ne méritait en aucune façon ni d'être in-
« terdit ni d'être pendu, et qu'en tout cas il appelait
« de la sentence du sieur la Reynie au tribunal du
« monde entier. » J'ignore, Messieurs, si ces plaisanteries de Voltaire sont de très-bon goût dans une matière si sérieuse; mais aucun des faits qui s'y entremêlent n'est retracé avec exactitude.

D'abord plusieurs des crimes d'Alexandre, et particulièrement celui qu'il commit sur la personne de Clitus, étaient du nombre de ceux que les lois auraient punis dans un malfaiteur vulgaire. S'il n'eût été un conquérant, il eût probablement péri du dernier supplice, pour prix des attentats auxquels la violence de son caractère et la grossièreté de ses mœurs l'avaient entraîné. Sa puissance et sa dignité l'ont soustrait aux sentences de la justice : est-ce une raison pour que sa mémoire soit à l'abri des flétrissures que l'histoire imprime? L'histoire aussi, comme nous l'ont dit Polybe et Diodore, dresse des échafauds, et y retient exposés à un éternel opprobre les coupables restés impunis durant leur siècle. Qu'Alexandre donc soit, comme un autre, justiciable de ce tribunal pour l'exemple du moins et l'effroi, s'il se peut, des malfaiteurs privilégiés qui seraient encore à venir. Que tous ses lauriers demeurent ternis du sang de Clitus et de Callisthène. Voilà, disait Sénèque, des crimes ineffaçables, que ne rachètera aucun exploit, aucun succès militaire. Chaque fois que vous me direz qu'il a tué des milliers d'ennemis, je vous répondrai qu'il a tué aussi Callisthène. Si vous le louez d'avoir détrôné Darius, le plus puissant des monarques, j'ajouterai qu'il a ravi le jour à Callis-

thène; si vous parlez de ses victoires, oui, vous dirai-je, il s'est élancé d'un coin de la Thrace, pour tout conquérir, jusqu'à l'extrémité de l'Orient, jusqu'à l'océan qu'il a couvert de ses flottes, mais il a fait périr Callisthène. Qu'il ait surpassé les triomphes antiques de tous les capitaines et de tous les rois; non, il n'a rien accompli de plus grand que son forfait contre Callisthène. *Hoc est Alexandri crimen æternum, quod nulla virtus, nulla bellorum felicitas redimet. Nam quoties quis dixerit, Occidit Persarum multa millia, opponetur, Et Callisthenem. Quoties dictum erit, Occidit Darium, penes quem tunc magnum regnum erat, opponetur, Et Callisthenem. Quoties dictum erit, Omnia oceano tenus vicit, ipsum quoque tentavit novis classibus, et imperium ex angulo Thraciæ usque ad Orientis terminos protulit, dicetur, Sed Callisthenem occidit. Omnia licet antiqua ducum regumque exempla transierit, ex his quæ fecit, nihil tam magnum erit quam scelus Callisthenis.*

Mais tant d'assassinats particuliers ne sont après tout que les moindres crimes d'Alexandre : il s'est baigné dans le sang des peuples; il a couvert de cendres et de cadavres tous les lieux qu'il a parcourus, depuis la Béotie jusqu'à l'Inde. A cet égard, Sénèque encore, à défaut d'historiens équitables, l'a parfaitement jugé : Jeune insensé, dit-il, *vesanus adolescens*, dont tout le mérite consistait dans une heureuse témérité, qui croyait aspirer à la gloire, sans en connaître la nature, suivre les traces d'Hercule et de Bacchus, en imitant les malfaiteurs que ces héros punissaient. Sénèque suppose qu'Hercule n'a rien conquis pour lui-même; qu'ennemi des méchants, protecteur de l'innocence, guidé par la

justice, non par la cupidité, *non concupiscendo*, *sed vindicando*, il a tout pacifié dans l'univers, et n'y a rien ravagé, *terrarum marisque pacator*. Nous sommes, Messieurs, à une trop longue distance d'Hercule et de Bacchus, pour bien discerner le véritable caractère de leurs exploits. Mais les traditions antiques nous suggèrent, en effet, cette honorable idée; et, quoi qu'il en puisse être, Sénèque s'attache à montrer qu'Alexandre s'est engagé dans une carrière tout opposée. Qu'a de commun, s'écrie-t-il, avec ces vertueux héros, ce ravageur du monde, brigand dès son jeune âge, fléau de ses amis comme de ses ennemis, effroi de tous les mortels, pour qui le bien suprême était d'inspirer la terreur aux rois, aux familles et aux nations; oubliant que, si l'on craint les animaux féroces, on redoute aussi le venin des plus lâches? *At hic a pueritia latro, gentiumque vastator, tam hostium pernicies quam amicorum, qui summum bonum duceret, terrori esse cunctis mortalibus, oblitus, non ferocissima tantum, sed ignavissima quoque animalia timeri, ob malum virus*. Ses brigandages ressemblent aux inondations, aux incendies, aux désastres qui dévastent et dépeuplent le monde : *Alexandri latronicia, cæterorumque, qui exitio gentium clari, non minores fuere pestes mortalium, quam inundatio, qua planum omne perfusum est, quam conflagratio, qua magna pars animantium exaruit.*

Je sais, Messieurs, qu'on a quelquefois donné le nom de déclamations à toutes ces éloquentes paroles de Sénèque, et aux jugements sévères portés sur Alexandre par d'autres écrivains. Mais Voltaire les déclare injustes, d'abord parce que la guerre entreprise par

Alexandre contre les Perses était légitime, ensuite parce qu'il a changé le commerce du monde, enfin parce qu'il a bâti des villes. La première de ces allégations laisserait subsister tous les reproches que méritent les expéditions du roi de Macédoine contre les Scythes, les Bactriens et les Indiens. Mais est-il vrai qu'il n'y eût rien d'injuste dans la guerre déclarée à Darius Codoman? J'ai déjà tâché de rassembler toutes les données d'après lesquelles on peut résoudre cette question. Jadis un autre Darius et son successeur Xerxès avaient menacé la Grèce : était-ce une raison d'attaquer, après plus d'un siècle et demi, un nouveau roi de Perse, à peine établi sur son trône, et qui, loin de projeter aucune agression, était presque incapable de se défendre? S'il achetait des partisans dans Lacédémone, dans Athènes, dans la Béotie, c'était pour sauver ses États d'un péril imminent, non assurément pour se rouvrir les portes de la Grèce et en asservir les cités. La Grèce s'était vengée par d'éclatantes victoires : elle allait compromettre follement sa liberté, en entreprenant une guerre offensive sous la conduite d'un roi macédonien. Les orateurs et les hommes d'État qui le détournaient de ce dessein étaient inexcusables quand ils recevaient l'or d'une cour asiatique, pour donner à leur patrie des conseils salutaires. Des citoyens éclairés et fidèles devaient se déclarer contre les projets de Philippe et d'Alexandre, sans se faire payer d'un tel service. Malheureusement Alexandre en sut entraîner un bien plus grand nombre dans son parti. Il est certain qu'à force d'intrigues et de manœuvres tyranniques, il fut proclamé généralissime dans une assemblée tenue à Corinthe. C'était, de la part des Grecs, une fa-

tale imprudence, et, de la sienne, le prélude de tous les désastres dont il allait accabler la Grèce et l'Asie.

Il a changé, dit-on, le commerce du monde. Tel fut, je l'avoue, l'effet de ses ravages, de ses conquêtes, surtout de la destruction de Tyr et de la fondation d'Alexandrie. Il avait comprimé l'industrie des Grecs et ruiné l'opulence des villes asiatiques. Toutes les circonstances tendaient à faire d'Alexandrie la capitale des nations et la métropole du négoce. Mais, si vous demandez quel bien général résultait de là pour l'Europe et l'Asie, si l'agriculture, les arts et l'industrie devaient en prospérer davantage, on ne vous répondra que par des considérations vagues, par de véritables déclamations, que tous les faits démentiront dans le cours des trois siècles suivants. Non, Messieurs, vous ne devez tenir compte à un conquérant des vastes changements qu'il a opérés, que lorsqu'ils sont des progrès, des améliorations sensibles. Or, la suite de l'histoire ne vous laissera aucun motif, aucun prétexte d'attribuer de pareils effets aux exploits et aux établissements d'Alexandre. Outre la prise de Tyr et l'occupation de l'Égypte, Montesquieu distingue deux autres événements, qui, sous le règne de ce prince, devaient amener une grande révolution dans le commerce, savoir, la conquête des Indes et la découverte de la mer qui est au midi de ce pays. Mais Montesquieu a soin d'observer que ces événements n'ont pas eu une influence très-étendue; qu'Alexandre n'avait fondé Alexandrie que dans la vue de s'assurer de l'Égypte, et sans songer à un commerce dont la découverte de la mer des Indes pouvait seule lui faire naître la pensée; que, même après cette découverte, il n'eut aucune vue nouvelle sur Alexandrie;

qu'il avait bien, en général, le projet d'établir un commerce entre les Indes et les parties occidentales de son empire, mais qu'il manquait des connaissances nécessaires pour concevoir le projet de faire ce commerce par l'Égypte; qu'il avait vu l'Indus, qu'il avait vu le Nil, mais qu'il ne connaissait point les mers d'Arabie qui sont entre eux deux.

Cependant, il faut bien l'avouer, Montesquieu a fait aussi un pompeux panégyrique d'Alexandre; il ne lui reproche que deux mauvaises actions : d'avoir brûlé Persépolis et tué Clitus. Il le loue sans réserve de ses conquêtes et de l'usage qu'il en faisait. « Les Romains « conquirent tout pour tout détruire; il voulut tout « conquérir pour tout conserver, (pour) augmenter « (partout) la prospérité et la puissance. Il en trouva « les premiers moyens dans la grandeur de son génie, « les seconds dans sa frugalité et son économie parti- « culière, les troisièmes dans son immense prodigalité « pour les grandes choses. Sa main se fermait pour « les dépenses privées, elle s'ouvrait pour les dépenses « publiques. Fallait-il régler sa maison, c'était un Ma- « cédonien. Fallait-il payer les dettes des soldats... faire « la fortune de chaque homme de son armée, il était « Alexandre.... Il laissa aux peuples vaincus leurs « mœurs..., leurs lois civiles, et souvent même les « rois et les gouverneurs qu'il avait trouvés... Il prit « les mœurs des Perses... Il unit par des mariages les « vaincus et les vainqueurs... Il songeait à laisser dans « la Perse un grand nombre de colonies grecques; il « bâtit une infinité de villes. » On a, Messieurs, particulièrement insisté sur la fondation de tant de cités nouvelles. Selon Voltaire, plus de vingt villes portent

le nom d'Alexandrie, toutes bâties par Alexandre et par ses capitaines; outre celles auxquelles il avait imposé d'autres noms, et dont on ne saurait assigner le nombre. L'historien anglais Gillies en compte en tout plus de soixante-dix; et, en ce point comme en plusieurs autres, il se fonde sur l'autorité de Plutarque. Je vous ai indiqué, Messieurs, la vie d'Alexandre par Plutarque; mais on a, sous le nom de cet écrivain, deux autres livres ou discours intitulés *De la fortune d'Alexandre*; et j'espère vous prouver un jour que ce sont des écrits supposés, indignes de toute confiance, misérables productions d'un déclamateur, comme l'a dit M. Clavier. Or c'est à cette source que puisent Montesquieu, Voltaire, Gillies et les autres modernes, qui ont, comme eux, exalté et presque divinisé Alexandre. Un obscur compilateur, qui, selon toute apparence, n'a écrit qu'après le cinquième siècle de l'ère vulgaire, a fourni les textes des plus magnifiques éloges du conquérant macédonien.

Si nous nous en tenons à Diodore, nous ne compterons que quatre Alexandries, dont une seule, savoir, celle d'Égypte, a conservé de l'importance, les villes de Nicée et de Bucéphalie, et tout au plus trois ou quatre autres restées anonymes. Le surplus a été bâti par les copistes qui ont écrit ἄλλας πόλεις au lieu de ἄλλην πόλιν. Arrien, Quinte-Curce, Justin, et Plutarque lui-même, dans sa vie authentique d'Alexandre, n'étendent pas le nombre de ces fondations; et toutes les circonstances, tous les rapprochements concourent à prouver que le roi de Macédoine n'a pas fait construire en effet plus de dix ou douze villes ou bourgades. D'Anville, après beaucoup de recherches, a trouvé dans la géographie an-

cienne, non pas, comme Voltaire, plus de vingt Alexandries, mais seulement onze, dont deux au moins n'ont pas été fondées par le personnage qui nous occupe. Au surplus, nous ne voyons pas que ces fondations, excepté toujours celle d'Alexandrie en Égypte, aient eu de très-mémorables conséquences; et j'ignore s'il se faut tant émerveiller de quelques constructions au milieu de tant de ravages. Un intérêt immédiat commandait de laisser sur la route des lieux de correspondance, et au besoin de refuge. Quinte-Curce, dans le brillant tableau qu'il trace, à la fin de son ouvrage, du caractère et du règne d'Alexandre, ne rappelle l'établissement d'aucune cité. Ce genre d'éloges ne lui est pas décerné non plus par le véritable Plutarque. Mais le sophiste qui a pris le nom de cet historien s'est particulièrement proposé de transformer le conquérant en un grand philosophe, fondateur et législateur d'États civilisés, au milieu de nations jusqu'alors sauvages. Il en fait aussi un ami des arts, qui anime toutes les industries, qui encourage et dirige tous les talents, qui étend le progrès des sciences. C'est l'unique but de cette déclamation fastidieuse, divisée en deux parties; il n'y règne aucune méthode; les digressions y fourmillent; on n'y rencontre qu'un assez petit nombre de faits, dont les uns sont fort suspects, et les autres insuffisants pour établir les résultats que l'auteur en prétend déduire. Mais M. Gillies s'est emparé de ces résultats mêmes, et nous a peint le roi de Macédoine comme un héros bienfaisant, qui n'avait pris les armes que pour éclairer les peuples barbares, adoucir la servitude, transporter la civilisation de la Grèce dans les contrées asiatiques et africaines. Cependant,

quand il s'agit de reconnaître quel était l'état réel des choses après la mort du grand homme, M. Gillies est forcé d'avouer qu'un faible mélange de colonies grecques répandues dans l'Orient ne suffisait pas pour y opérer un changement sensible; et que, d'un autre côté, les principes de dégénération étant toujours plus actifs que ceux de perfectionnement, l'indolence et la servilité de l'Asie se glissèrent insensiblement en Grèce; qu'on vit donc les Grecs subir le joug du pouvoir absolu, parce qu'ils avaient perdu l'enthousiasme et l'élévation des sentiments qui étaient à la fois les effets et les soutiens de leur liberté. Ainsi les expéditions d'Alexandre n'aboutissent qu'à subjuguer la Grèce, sans civiliser l'Asie. Or, Messieurs, lorsqu'on ravage la terre, lorsqu'on extermine des millions d'hommes, je ne sais pas si le succès même de ces entreprises, si les heureux fruits qu'en recueilleraient effectivement les générations subséquentes justifieraient de pareils désastres. Mais qu'en devons-nous penser, lorsque ce but n'est pas atteint, lorsque tant de calamités et de crimes ne produisent que des effets tout contraires, n'améliorent la société nulle part et arrêtent le cours des progrès qu'elle avait commencé de faire en certains lieux? Je parle dans l'hypothèse où Alexandre aurait été séduit, entraîné par des espérances philanthropiques, hypothèse que ne suggèrent ni les récits de Diodore ni ceux des autres historiens, et qui se fonde uniquement sur deux futiles opuscules, faussement parés d'un nom respectable. Tenons-nous-en à l'opinion de Sénèque et de Boileau, la seule conciliable avec la saine morale et avec la véritable histoire.

Qu'il reste donc fameux, cet Alexandre, par l'im-

mensité de ses inutiles conquêtes ; qu'il soit vanté pour quelques consolations fastueuses données à des infortunes particulières, au milieu des calamités du genre humain : pour nous qui ne connaissons rien d'illustre que la vertu, rien d'héroïque que le bien qu'on fait aux peuples, nous dirons que celui qui tuait ses meilleurs amis, qui brûlait des cités florissantes, qui ne conçut l'idée d'aucune institution salutaire, qui s'offensa de la publicité des écrits de son précepteur Aristote, qui ne sut régner que par la terreur des armes, par les mensonges des prêtres et par l'ignorance des peuples, qui n'a légué au monde ravagé que les sanglantes discordes de ses successeurs, n'a pu mériter le nom de grand que par l'excès des maux consommés en un règne si court. Ces deux Denys, qu'abhorra Syracuse, n'ont pas eu sur les destinées de leurs contemporains et de leur postérité une aussi horrible influence : leur mémoire justement déshonorée ne sert point à recommander l'usurpation, le brigandage et le despotisme.

C'est, Messieurs, en reprenant avec Diodore le cours de l'histoire depuis le milieu de l'année 323 avant notre ère, que nous contemplerons les plus désastreux effets des expéditions et des crimes d'Alexandre. « Car « ce qu'il y avoit de plus funeste, dit Bossuet, pour « sa maison et pour son empire, est qu'il laissoit des « capitaines à qui il avoit appris à ne respirer que « l'ambition et la guerre. Il prévit à quels excès ils se « porteroient quand il ne seroit plus au monde : de « peur d'en être dédit, il n'osa nommer ni son succes- « seur ni le tuteur de ses enfants. Il prédit seulement « que ses amis célébreroient ses funérailles avec des ba- « tailles sanglantes ; et il expira, dans la fleur de l'âge,

« plein des tristes images de la confusion qui devoit « suivre sa mort. En effet... la Macédoine, son ancien « royaume, tenue par ses ancêtres depuis tant de siè« cles, fut envahie de tous côtés, comme une succession « vacante; et, après avoir été longtemps la proie du « plus fort, il passa enfin à une autre famille. Ainsi ce « grand conquérant, le plus renommé... qui fut jamais, « a été le dernier roi de sa race. S'il fût demeuré paisi« ble dans la Macédoine, la grandeur de son empire « n'auroit pas tenté ses capitaines, et il eût pu laisser « à ses enfants le royaume de ses pères. Mais, parce « qu'il avoit été trop puissant, il fut cause de la perte « de tous les siens; et voilà le fruit glorieux de tant « de conquêtes. »

Ces lignes de Bossuet vous annoncent les résultats des faits racontés dans le dix-huitième livre de Diodore de Sicile; et, par la confusion qui va se répandre sur l'histoire, et par l'attention pénible qu'exigera cette étude, par le dégoût même qu'elle vous inspirera peut-être, vous pourrez apprécier les effets du règne d'Alexandre. Il laissait un frère, Aridée, prince imbécile, vicieux et méprisé, que, pour ces raisons peut-être, une partie des officiers de l'armée voulait appeler au trône; on lui fit prendre le nom de Philippe, et l'on établit sous lui Perdiccas en qualité de régent. Les gouvernements ou provinces furent distribués de cette manière : l'Égypte à Ptolémée fils de Lagus; la Syrie à Laomédon; la Médie à Python; à Philotas, la Cilicie; à Eumène, la Paphlagonie et la Cappadoce; à Antigone, la Pamphylie, la Lycie et la grande Phrygie; à Cassandre la Carie; à Méléagre la Lydie; à Léonatus la Phrygie hellespontique. Antipater conservait l'ad-

ministration de la Macédoine, et Lysimaque prenait celle de la Thrace et des contrées voisines du Pont-Euxin. Dans l'Inde, Taxile et Porus demeuraient maîtres de leurs États. On maintenait en Asie plusieurs des satrapes qu'y avait établis Alexandre.

Ce partage opéré, Aridée s'occupa des funérailles du feu roi : il s'agissait de transporter son corps au temple de Jupiter Ammon. Alexandre avait laissé entre les mains de Cratère des mémoires qui contenaient divers projets d'entreprises nouvelles. Perdiccas supprima l'article qui concernait les honneurs à rendre encore à la mémoire d'Éphestion ; il communiqua aux grands officiers les autres articles, où il s'agissait d'un mausolée à élever au roi Philippe, et qui devait égaler en grandeur l'une des pyramides d'Égypte ; de temples à dédier à Jupiter, à Diane, à Minerve ; et des préparatifs d'une guerre en Afrique, en Espagne, et au tour de la Sicile, afin de s'assurer le passage des colonnes d'Hercule. Les Macédoniens, dès qu'ils eurent connaissance de ces projets, les jugèrent extravagants. Pour en faire sentir la sagesse, Perdiccas ordonna le supplice de trente malheureux soldats, qui les avaient amèrement critiqués. Cette exécution n'empêcha point une révolte presque générale des troupes macédoniennes, surtout de celles qui occupaient l'Asie supérieure. Les soldats macédoniens, qui voulaient retourner dans leur patrie, se réunirent en une armée de vingt mille hommes de pied et de trois mille cavaliers : Perdiccas leur opposa un corps de trois mille fantassins et de huit cents chevaux, sous le commandement de Python. Ce général gagna par argent une partie des guerriers qu'il allait combattre ; il mit aisément les autres en déroute : ils se rendi-

rent à la condition qu'on leur conserverait la vie et la liberté. Mais Perdiccas avait ordonné de les massacrer tous; et cet ordre fut exécuté, malgré Python, qui comptait employer au profit de son ambition personnelle l'armée qu'il commandait et celle qu'il venait de vaincre. En Europe, les Grecs s'agitaient : Athènes entreprit contre Antipater une guerre qu'on appelait Lamiaque, du nom de la ville (Lamia) où se livra la première bataille. Léosthène conduisait l'armée athénienne, renforcée d'Étoliens et d'autres alliés ou mercenaires. Bientôt la plupart des Thessaliens, des Illyriens, des Thraces et des Péloponnésiens entrèrent dans cette ligue. La Grèce s'armait tout entière pour recouvrer son indépendance; et, quoique Diodore n'applaudisse point à cette résolution généreuse, je n'hésiterai point à dire qu'il convenait aux descendants des vainqueurs de Xerxès de s'affranchir du joug d'un Antipater. Ce vice-roi de la Macédoine, après avoir essuyé quelques revers, se défendit avec succès dans Lamia qu'assiégeait Léosthène. Atteint d'un coup de pierre (ou bien d'un trait selon Justin), Léosthène périt : Athènes lui décerna les honneurs héroïques. Son éloge funèbre fut prononcé par l'orateur Hypéride, à défaut de Démosthène, alors absent, quoique déjà rappelé de son exil par un décret du peuple, ainsi que nous l'apprenons de Plutarque. Antiphile, successeur de Léosthène, semblait hériter de sa bravoure et de ses talents. Ce fut néanmoins sous la conduite de Ménon, de Thessalie, que les Grecs vainquirent et tuèrent Léonatus, qui allait rejoindre et renforcer Antipater. Antiphile remporta, de son côté, quelques avantages, mais moins éclatants.

Antipater, malgré ses défaites, était parvenu à rassembler un corps de quarante mille hoplites, outre trois mille archers et cinq mille hommes de cavalerie; l'armée grecque, moins nombreuse, succomba enfin. Les cités, épouvantées, s'empressèrent de traiter chacune à part; la confédération se rompit; et l'espoir, le désir même de la liberté commune s'éteignit encore une fois. Les Athéniens seuls persévéraient dans leur résistance; on leur persuada qu'elle serait impuissante; ils députèrent à Antipater Phocion et l'orateur Démade. Le Macédonien signifia qu'il ne conclurait aucun traité de paix que celui dont il aurait dicté de son propre mouvement toutes les conditions. On lui abandonna l'administration d'Athènes; il y abolit le régime démocratique, et régla que les droits de cité n'y seraient plus exercés que par ceux qui posséderaient plus de deux mille drachmes. Cette disposition dégrada vingt-deux mille citoyens, qui émigrèrent. Antipater laissa dans la ville une garnison, dont le commandant devait empêcher toute innovation politique, et lui-même exercer la souveraineté. Je ne dois pas dissimuler que Diodore applaudit à toutes ces mesures : il écrivait dans Rome sous Auguste.

Thymbron, qui, après avoir tué Harpalus, avait usurpé à Cyrène le pouvoir absolu, fut vaincu par des troupes égyptiennes; et la province Cyrénaïque passa entre les mains de Ptolémée. Perdiccas détrôna de même Ariarathe en Cappadoce, et donna ce royaume, sous le nom de satrapie, à Eumène. Après une expédition sur deux villes voisines, Perdiccas épousa deux femmes, Nicée, fille d'Antipater, et Cléopâtre, propre sœur d'Alexandre. Ces mariages l'approchaient du trône, où il brûlait

de s'asseoir, et mettait Antipater dans ses intérêts. Philippe Aridée n'était qu'une ombre de roi, qui tardait trop à disparaître. Cependant Antigone pénétra les desseins ambitieux de Perdiccas, et commença par faire courir contre lui des accusations graves, en disant que sans doute il serait facile à Perdiccas de s'en justifier pleinement. Antigone s'appliqua surtout à gaguer Antipater et à l'indisposer contre son gendre; il y réussit. Ptolémée fut invité aussi à se déclarer contre Perdiccas, auquel il ne restait guère alors d'autre allié fidèle qu'Eumène. Pendant ces manœuvres, l'imbécile Aridée s'occupait des moyens de transporter le corps d'Alexandre de Babylone en Libye; il faisait construire un char et un cercueil d'or pur, que Diodore prend la peine de décrire. On voyait sur ce char, outre le cercueil, un trône d'or, un dais d'or, une énorme victoire en or, d'amples rideaux de pourpre tressés d'or, des colonnes d'or, formant un péristyle, je ne saurais vous dire combien d'anneaux, de pierres précieuses, de médaillons, de trophées et de figures d'animaux; sur le devant, une longue tringle était chargée de sonnettes qui annonçaient de loin l'arrivée du cadavre. Le char était, dit-on, fabriqué et suspendu avec un tel artifice, qu'il n'y avait point d'inégalité de terrain qui pût faire perdre le niveau au cercueil. L'attelage était de soixante-quatre mulets, dont chacun portait sur la tête une couronne d'or, à la mâchoire une sonnette d'or, et au cou une garniture de pierreries. Aridée employa deux ans à préparer cette pompe funèbre, et la conduisit jusqu'en Égypte. Ptolémée était venu à sa rencontre jusqu'en Syrie, et s'était chargé du reste de la marche. Il ne laissa point transporter le corps au temple d'Am-

mon ; il l'arrêta dans Alexandrie, où un temple magnifique, construit exprès, reçut les restes du demi-dieu.

Jaloux de Ptolémée, Perdiccas résolut d'envahir l'Égypte, tandis qu'Eumène s'opposerait au passage des troupes auxiliaires qu'y voudraient conduire Antipater et Cratère. Ces deux-ci ne se déconcertèrent point. Ils marchèrent, l'un contre Perdiccas, l'autre contre Eumène, et convinrent, quand ils les auraient vaincus, de se rejoindre à Ptolémée, pour se trouver, entre eux trois, maîtres de toute l'armée d'Alexandre. Une bataille se livra en 321, sur les confins de la Cappadoce, où Eumène, à la tête de vingt mille hommes d'infanterie et de cinq mille cavaliers, vainquit l'armée, à peu près égale, dont Cratère commandait l'aile droite, et le valeureux Néoptolème l'aile gauche. Cratère y périt renversé sous les pieds des chevaux, et Néoptolème de la main d'Eumène qu'il avait blessé. Le carnage continuait après leur mort. Eumène invita la phalange vaincue à se rendre, en promettant un congé absolu à tous ceux qui voudraient se retirer. Tous acceptèrent cette offre, et en profitèrent pour aller rejoindre secrètement Antipater, qui les accueillit, et les conduisit par la Cilicie au secours de Ptolémée. En effet, Perdiccas arrivait aux bouches du Nil ; il campait près de Péluse. Il était altier, sanguinaire, et dissimulait peu l'espoir d'hériter seul de toute la puissance du grand roi. L'affable et insinuant Ptolémée lui débaucha une partie de ses soldats; Perdiccas ne retint les autres et leurs chefs qu'à force de présents et de promesses. Il voulut faire passer à ses troupes un bras du fleuve, pour les établir dans une île près de Memphis : dans ce passage, il

perdit plus de mille hommes, dont la moitié se noya et l'autre fut dévorée par les crocodiles. Le reste de son armée se souleva contre lui; Python et cent autres de ses principaux officiers l'abandonnèrent; il fut égorgé dans sa tente avec ce qui lui restait de confidents. Sa mort laissa l'empire d'Alexandre sans régent; car Philippe Aridée ne méritait pas même ce nom; et le fils posthume d'Alexandre restait à la merci des satrapes.

Ptolémée rassembla l'armée, la salua du nom de macédonienne, et lui fit apporter une ample provision de vivres : on apprit alors la victoire qu'Eumène venait de remporter sur Néoptolème et Cratère. Si cette nouvelle était arrivée un jour plus tôt, personne n'eût osé porter la main sur Perdiccas. Mais sa mort entraîna la disgrâce d'Eumène, tout vainqueur qu'il était. Les Macédoniens le proscrivirent, lui et cinquante autres capitaines. Par avance, ils égorgèrent les affidés de Perdiccas et sa sœur Atalante, épouse d'Attale. Celui-ci commandait une flotte; il se hâta de lever l'ancre, et de se réfugier à Tyr, où il s'établit, et recueillit ceux des amis de Perdiccas qui avaient échappé au massacre. Le moment était venu pour Antipater de se placer à la tête de l'empire; mais il eut à réprimer les Étoliens révoltés contre lui. Polysperchon, son lieutenant, auquel il avait laissé l'administration de la Macédoine, entra en Thessalie, et défit les troupes étoliennes qui s'y étaient rassemblées. Cependant Aridée et Python se qualifiaient chefs de tous les rois ou satrapes entre lesquels l'empire d'Alexandre était divisé; las bientôt de ce vain et périlleux titre, ils s'en démirent; et les Macédoniens le déférèrent à Antipater, qui fit un nouveau partage des satrapies. Il maintint Ptolémée en Égypte,

et nomma Antigone général de l'armée en lui donnant pour lieutenant Cassandre, fils d'Antipater lui-même. Antigone se pressa d'attaquer Eumène, dont il corrompait, le plus qu'il pouvait, les soldats et les officiers. Un Apollonide, chef de la cavalerie d'Eumène, passa avec elle dans le parti d'Antigone, auquel il fit gagner ainsi une bataille décisive. Eumène y perdit huit mille hommes, et se réfugia sur un roc avec six cents cavaliers ou fantassins, qui lui restaient dévoués. Le vainqueur, après avoir pillé le camp et le trésor, songea à tirer parti, pour lui-même, d'un si éclatant succès. Ayant environné le roc d'un double mur et de profonds fossés, il se ménagea une conférence secrète avec Eumène, et, renouant avec lui une ancienne amitié, il tenta de le disposer à concilier leurs intérêts et à concerter leur conduite. L'un et l'autre envoyèrent des ambassadeurs à Antipater; à la tête de ceux d'Eumène, était Hiéronyme de Cardie, qui a écrit une histoire des successeurs d'Alexandre. Eumène, sur son roc, espérait que les vicissitudes de la fortune, que les intrigues de tant de rivaux, les mouvements de tant d'ambitions personnelles amèneraient tôt ou tard pour lui quelque chance heureuse.

Tandis que Ptolémée, reconnu pour maître de l'Égypte, s'emparait à force ouverte de la Phénicie et de la Cœlésyrie, Antigone marchait contre Alcétas et Attale, anciens amis de Perdiccas, et redoutables encore. Il les vainquit en Pisidie; Attale fut fait prisonnier ; Alcétas s'enfuit à Termesse. Les habitants de cette ville ayant été sommés de le livrer, les jeunes gens s'opposèrent à une si lâche trahison, et le défendirent avec un courage héroïque. Mais les vieillards, peu ja-

loux de cet honneur, et ne voulant pas soutenir un siége pour le salut d'un Macédonien, s'entendirent avec Antigone : ils l'engagèrent à faire de fausses attaques; la jeunesse sortirait pour le repousser; et ils profiteraient de ces sorties pour se saisir d'Alcétas, et le lui livrer mort ou vif. Ce projet s'exécuta : Alcétas, après une résistance vigoureuse, se tua lui-même, pour ne pas tomber au pouvoir de son ennemi. Les vieillards posèrent son corps sur un brancard, le couvrirent d'un vieux manteau, et, sans être aperçus de ceux qui se battaient hors de la ville, ils le remirent à Antigone. Mais ils faillirent en être punis par l'incendie de leur ville, à laquelle la jeunesse indignée voulait mettre le feu; elle n'abandonna ce projet que pour s'élancer sur les assiégeants et piller le territoire qu'ils occupaient. Elle vint à bout de reprendre le corps d'Alcétas, le rapporta dans Termesse, et lui fit de magnifiques funérailles. Diodore ne peut s'empêcher de rendre hommage aux sentiments généreux de ces jeunes guerriers.

Antipater était attaqué d'une maladie grave, dont son grand âge augmentait le danger. Les Athéniens lui avaient député, comme nous avons dit, l'orateur Démade, qui était parvenu à lui plaire. Mais, quand on eut trouvé dans les papiers de Perdiccas une lettre en chiffres de Démade, qui l'invitait à passer en Europe et à porter la guerre dans la Macédoine, Antipater jura la perte de l'orateur athénien ; et, lorsque celui-ci revint pour demander la retraite de la garnison macédonienne du port de Munichie, il le fit étrangler. Antipater mourut peu de temps après; il avait légué la régence de l'empire à Polysperchon, ne réservant que la seconde place à son fils Cassandre, encore trop jeune, selon lui, pour

occuper la première. Cassandre n'en jugea point ainsi, et se promit d'obtenir par adresse et par force le rang suprême que son père lui avait refusé. A cet effet, il se mit en correspondance avec Ptolémée et avec d'autres princes. De son côté, Polysperchon se fortifiait du nom et de la présence d'Olympias, et de l'enfant qui était né de Rhoxane, veuve d'Alexandre. L'Asie s'était émue à la nouvelle de la mort d'Antipater; un parti puissant s'y formait en faveur d'Antigone, qui disposait d'une infanterie de soixante mille hommes, d'une cavalerie de dix mille et de trente éléphants, et qui comptait, pour grossir cette armée, sur des revenus considérables. Il appela près de lui l'historien Hiéronyme, et le députa vers Eumène pour l'engager dans son parti, par l'espoir d'un gouvernement fort supérieur à celui de la Cappadoce.

Eumène était toujours enfermé dans sa forteresse de Nora, d'où il paraît qu'il correspondait facilement avec tout le monde. On révérait toujours en lui le vainqueur de Cratère et de Néoptolème. Cette espèce d'emprisonnement avait duré une année entière, lorsque, Antigone qui l'y avait réduit, l'en retira, et contracta avec lui une alliance. Eumène retourne en Cappadoce, rassemble ses anciens amis, retrouve ses vieux soldats dispersés dans les campagnes, les réunit aux cinq ou six cents compagnons de sa captivité, et se forme enfin une armée de deux mille hommes. Le principe constant de sa conduite fut d'être fidèle au régent de l'empire; il l'avait été à Perdiccas, à Python, à Antipater même: il voulut l'être encore à Polysperchon, malgré ses nouveaux engagements avec Antigone. Ce dernier et le roi d'Égypte Ptolémée recevaient alors de Cassandre

des sollicitations pressantes de se liguer contre Polysperchon. Les villes grecques songeaient à profiter de ces démêlés, pour recouvrer leur indépendance, et se délivrer du régime oligarchique qu'Antipater leur avait imposé. Polysperchon, qui avait besoin d'elles, leur promit, leur annonça le rétablissement de la démocratie. Il publia, au nom de son pupille, le jeune fils d'Alexandre, un décret conçu en ces termes : « Les rois, « nos pères, nous ayant laissé l'exemple de leur bien-« veillance à l'égard des villes de la Grèce, il nous « plaît de nous y conformer, et de manifester ouverte-« ment la haute considération que nous avons pour el-« les. Ainsi, puisque Alexandre n'est plus, et que nous « avons succédé à sa puissance, notre bon plaisir est « de procurer à ces villes une tranquillité parfaite, et « de leur rendre à toutes la forme de gouvernement « que Philippe, notre aïeul, leur avait laissée; et nous « leur avons déjà fait savoir notre intention à ce sujet. « Mais, comme il est arrivé qu'en notre absence, quel-« ques-unes d'entre elles, mal conseillées, ont déclaré « la guerre aux Macédoniens, et qu'ayant été vaincues, « elles ont éprouvé des mouvements et des change-« ments fâcheux, nous les invitons à n'attribuer qu'à « nos gens de guerre les maux dont elles se plaignent ; « pour nous, notre dessein est de les rétablir dans leurs « constitutions antiques, et d'entretenir la paix dans « leur sein. Dans cette vue, nous renouvelons tous les « actes publiés en leur faveur par notre aïeul Phi-« lippe d'illustre mémoire. Nous rappelons tous ceux « qui ont été bannis ou mis en fuite par nos officiers « de guerre, depuis qu'Alexandre passa en Asie : notre « volonté est que vous les receviez parmi vous; que

« vous leur rendiez leurs effets, leurs possessions quel-
« conques; et qu'oubliant tout ancien sujet de plainte,
« vous viviez les uns avec les autres en bonne intelli-
« gence, comme de véritables concitoyens. Nous an-
« nulons tout acte qui aurait pu être passé contre eux,
« et n'exceptons de la grâce et rémission générale qu'il
« nous plaît d'accorder, que les hommes qui se seraient
« rendus coupables d'homicides ou de sacriléges. S'il
« se trouve quelque contradiction entre notre présent
« édit et ceux de nos glorieux prédécesseurs, on vien-
« dra à nous pour obtenir une interprétation, qui sera
« également favorable à nos intérêts et à ceux des ci-
« tés. Les Athéniens, en particulier, demeureront dans
« l'état où ils étaient sous Philippe et sous Alexandre :
« ils posséderont tout ce qu'ils possédaient sous les mê-
« mes rois nos devanciers; et nous leur abandonnons, de
« notre grâce, l'île de Samos, que notre aïeul Philippe
« leur avait concédée. Mais nous exigeons de tous
« les Grecs qu'ils s'engagent à ne prendre jamais les
« armes, et à ne faire aucune démarche contre nos in-
« térêts, sous peine, pour les contrevenants, d'être ban-
« nis et dépouillés de tous leurs biens. Nous avons
« chargé Polysperchon de convenir avec vous de
« tous ces articles, sur l'interprétation desquels vous
« pouvez, ainsi que nous vous l'avons déjà mandé,
« vous en rapporter à lui comme à nous-même. Du
« reste, nous n'accéderons à aucun changement aux
« dispositions et à la teneur de notre présent édit. » Ce diplôme peut vous donner, Messieurs, une idée du profond abaissement où les républiques de la Grèce étaient tombées : on veut bien leur accorder, au nom d'un enfant, et comme autant de concessions des rois macé-

doniens, des droits et des institutions qu'elles tenaient de leurs propres fonds, et dont elles avaient glorieusement joui, bien avant qu'on sût dans le monde qu'il y avait un royaume de Macédoine. Les vainqueurs de Xerxès jouiront de quelque liberté, en vertu des bontés que jadis Philippe et Alexandre ont daigné avoir pour eux, et par la grâce d'un nouveau-né, qui ne régnera jamais, et que déjà méconnaissent la plupart de ses sujets macédoniens. C'est pour attacher ces républiques au parti des tuteurs de cet enfant, qu'on veut bien leur promettre de leur rendre quelques-unes de leurs lois antiques.

En adressant cet insolent décret aux cités de la Grèce, Polysperchon intimait aux Argiens et à d'autres peuples l'ordre de bannir sans délai tous ceux qui les avaient gouvernés sous Antipater, d'en condamner même quelques-uns à mort avec confiscation de leurs biens, afin que leurs héritiers ne fussent point en état de secourir Cassandre. Polysperchon écrivait en même temps à Eumène, pour lui enjoindre de se détacher du parti d'Antigone, et lui promettre des renforts de troupes. Paulmier de Grentemesnil, Terrasson et Wesseling trouvent ici, dans l'histoire de Diodore, une lacune de deux années entières. Je crois qu'ils se trompent : il est vrai que Diodore manque deux fois à désigner l'année par les noms de l'archonte athénien et des consuls romains, et qu'arrivé au point où nous sommes, il indique l'archonte Archippe, les consuls Quintus Ælius et Lucius Papirius, magistratures que Rhodomann et les commentateurs ont rapportées à la troisième année de la cent quinzième olympiade, 318 avant J. C. Mais le consulat de Papirius et d'Ælius, ou

plutôt Æmilius Cerretanus, ne correspond point réellement avec l'archontat d'Archippe. Ces indications sont presque toujours inexactes dans Diodore, et ne fournissent qu'une chronologie approximative. Il prend, pour classer les événements par années, des soins dont on doit lui savoir gré, mais qui ne le conduisent point à des résultats fort précis. La vérité est que, malgré le déplacement de quelques détails rejetés dans son dix-neuvième livre, il suit assez bien, dans le dix-huitième, le cours des événements depuis la mort d'Alexandre jusqu'en l'année 318, au moins en ce qui concerne les démêlés des successeurs du conquérant; car ses regards ne se portent point sur les autres parties de l'histoire de ce même temps. Il nous représente donc Eumène recevant des lettres de Polysperchon et de la reine Olympias, et persistant dans son inébranlable fidélité à la famille d'Alexandre, décidé par conséquent à résister aux entreprises de l'ambitieux Antigone, à s'exposer à toutes les fatigues, et à braver tous les périls pour le salut et les droits du roi orphelin. Il arme toutes ses troupes; il sort de la Cappadoce à la tête de trois mille cinq cents hommes; il passe le mont Taurus; il arrive en Cilicie; il s'associe le corps entier des Argyraspides, composé de trois mille guerriers. Le désintéressement, le courage et la loyauté d'Eumène se font admirer au milieu de tant d'intrigues et de perfidies. Lui seul, parmi tant de chefs, n'aspirait qu'à rétablir l'ordre, et ne mêlait aucune vue personnelle à ses efforts pour le salut et la gloire de l'empire macédonien. Il était étranger pourtant, né à Cardie, dans la Chersonèse de Thrace; on l'avait revêtu malgré lui d'un commandement militaire; on l'avait condamné ainsi à des travaux

que son âge avancé lui rendait pénibles. Il se soutenait par l'enthousiasme, fort gratuit mais très-sincère, qu'il avait conçu et qu'il conservait pour les exploits et les prétendues vertus du feu roi. Il proposa de lui construire un trône d'or, sur lequel on poserait son diadème, sa couronne et son sceptre. Chaque jour, les officiers viendraient lui offrir des sacrifices; et, assis ensemble au pied du trône, ils prendraient et publieraient leurs décisions en son nom, comme s'il vivait et gouvernait encore. Le dieu ne méritait pas ce culte; mais la piété franche qui le lui rendait était encore honorable. On accueillit cette proposition d'Eumène; et la chambre du conseil fut décorée comme il le demandait. Il faisait mieux : il conciliait les esprits, éteignait les ressentiments et les rivalités. L'armée se recrutait de levées nouvelles; et, si l'unité de l'empire avait pu être maintenue ou rétablie, c'eût été par son zèle et par les mesures qu'il prenait. Mais la réputation solide et pure qu'il acquérait fit bientôt ombrage à plusieurs des vice-rois. Ptolémée tenta de détourner les Argyraspides de s'attacher à un homme contre lequel tous les Macédoniens avaient prononcé une sentence de mort. Antigone s'acharna plus violemment encore à poursuivre Eumène, dont il avait été le vainqueur et ensuite le libérateur. Il chargea trente intrigants de séduire ou de corrompre les lieutenants et les soldats de ce grand capitaine, qui déjoua leurs manœuvres, en survenant lui-même au milieu d'un conciliabule où l'on délibérait sur les moyens de le perdre : là Eumène plaida si bien, non sa propre cause, mais celle de l'État, qu'il ramena tous les esprits à des sentiments de patriotisme et de fidélité. Plus estimé et mieux affermi que jamais,

il ordonna sur-le-champ le départ de l'armée pour la Phénicie, où il voulait rassembler les vaisseaux de tous les ports voisins, afin de fournir à Polysperchon une flotte considérable, et de le rendre maître de la mer, tandis que les troupes de terre se porteraient en Asie pour tenir en respect Antigone.

Nicanor occupait pour Cassandre le fort de Munychie près d'Athènes : apprenant que Cassandre s'était rendu, de Macédoine en Asie, à l'armée d'Antigone, et que Polysperchon se disposait à venir délivrer l'Attique, il invita les Athéniens à persévérer dans leur attachement au parti d'Antigone et de Cassandre. Mais le peuple d'Athènes ne persistait qu'à demander qu'on retirât de Munychie la garnison macédonienne. Nicanor promit de s'y employer. Il ne fallait plus, disait-il, qu'un délai de quelques jours; il en profita pour introduire durant les nuits de nouveaux soldats dans la citadelle, et pour la mettre en état de soutenir un siége en forme. Les Athéniens, s'apercevant de son infidélité, s'adressèrent à Polysperchon, réclamant l'exécution du décret qui rendait aux villes grecques leur ancienne liberté; en même temps ils faisaient les préparatifs de la guerre qu'ils allaient être forcés de déclarer à Nicanor. Celui-ci les prévint : le corps de troupes qu'il avait rassemblé dans Munychie partit de nuit, et se trouva avant le jour devant le Pirée, dont il enveloppait toute l'enceinte. Menacés de perdre le Pirée, au lieu de recouvrer Munychie, les Athéniens députèrent à Nicanor, Conon, fils de Timothée, Cléarque et Phocion, pour se plaindre de ces hostilités et de la violation des conventions qui assuraient leur indépendance. Il leur répondit que, sur de telles matières, ils devaient s'adres-

ser à Cassandre; que, pour lui, ses pouvoirs n'allaient point jusque-là; que son devoir était d'exécuter les ordres de ses supérieurs. Cependant, ayant reçu une lettre d'Olympias, qui lui enjoignait de restituer Munychie et le Pirée au peuple d'Athènes, et apprenant que Polysperchon prenait sérieusement les moyens de rétablir le gouvernement central de l'empire macédonien, il promit de remettre le fort, se réservant d'imaginer des difficultés et des prétextes pour différer l'accomplissement de cette promesse. Le fils de Polysperchon arriva dans l'Attique; les Athéniens se persuadaient qu'il venait leur rendre le Pirée et Munychie; tout au contraire, il s'empara de l'un et de l'autre. Il paraît que Phocion et quelques autres citoyens d'Athènes le lui avaient conseillé, dans la crainte que le peuple n'abusât d'une liberté et d'une puissance trop subitement rendues. Sur cet avis, le fils de Polysperchon environna le Pirée, et interdit toute communication avec Nicanor. Le peuple alarmé se rassembla sur la place publique, déposa tous les magistrats, en élut de plus dévoués au système démocratique, mit en jugement tous ceux qui avaient favorisé l'oligarchie, condamna les uns à la mort, les autres à l'exil. Les proscrits, au nombre desquels se trouvait Phocion, se réfugièrent auprès du fils de Polysperchon, qui les accueillit et les envoya à son père. D'un autre côté, le peuple athénien dépêchait à Polysperchon des députés chargés d'accuser Phocion, et de redemander hautement Munychie, le Pirée, la liberté, la démocratie. Polysperchon, auquel il convenait fort de conserver le Pirée, ne voulait pourtant pas irriter les Athéniens par une violation trop expresse des engagements pris avec eux.

Il pensa qu'il leur ferait bien plus de plaisir en leur livrant leurs concitoyens proscrits, qu'en garantissant leur indépendance. Il adressa donc aux députés une réponse gracieuse, mais vague, dans laquelle au moins il n'y avait rien de précis, sinon que Phocion et les compagnons de son infortune allaient être chargés de chaînes et reconduits à Athènes, pour y être absous ou punis de mort, selon qu'il plairait au peuple. Ainsi furent sacrifiés, par la plus lâche et la plus perverse politique, de malheureux citoyens, dont l'un, Phocion, est l'un des hommes les plus recommandables de l'antiquité. Diodore ne le fait point assez connaître : il se contente de déplorer sa destinée, et d'accuser la fureur populaire dont il fut la victime. Nous étudierons mieux un jour dans Plutarque la vie de Phocion : en attendant, je ne puis m'empêcher de plaindre cet illustre citoyen de l'erreur grave où il est tombé, lorsqu'au lieu d'éclairer les Athéniens sur leurs véritables intérêts, il est allé donner au fils de Polysperchon des conseils au moins imprudents et déplacés. Un peuple effervescent peut sans doute se faire à lui-même beaucoup de mal, mais les étrangers, ses ennemis ou ses amis prétendus, lui en font toujours davantage; et, recourir à eux pour le sauver, c'est se perdre infailliblement avec lui.

Cassandre, qui avait obtenu d'Antigone trente-cinq vaisseaux et quatre mille hommes, vint se joindre à Nicanor et envahir le Pirée. A cette nouvelle, Polysperchon arrive aussi dans l'Attique avec vingt mille hommes d'infanterie, mille cavaliers et soixante-cinq éléphants. Voilà donc l'Attique et bientôt après l'île de Salamine et le Péloponnèse devenus le théâtre de la guerre entre Polysperchon et les vice-rois ou commandants

macédoniens révoltés. Voilà le fruit des dissensions intérieures de la Grèce, de la discorde éternelle des oligarques et des démagogues. Polysperchon réunit en assemblée générale des citoyens de toutes les villes; il leur propose d'entrer avec lui en société de guerre. En concourant à la proscription des partisans de l'oligarchie, il s'attache plusieurs républiques. Les Mégalopolitains seuls demeurent dévoués à Cassandre et soutiennent un siége. Arrêté dans son entreprise sur eux, Polysperchon voulut fermer le passage de l'Hellespont à tous ceux qui reviendraient de l'Asie pour le combattre en Grèce. Il envoya vers ce passage sa flotte entière, commandée par Clitus. En vain Nicanor, par ordre de Cassandre, partit de Munychie, et conduisit une autre flotte à l'Hellespont. Clitus engagea un premier combat à la vue deByzance, et remporta la victoire. Nicanor y perdait au moins cinquante-sept vaisseaux, savoir, dix-sept coulés à fond et quarante pris avec tous les hommes qui les montaient; le reste se sauva dans le port de Calcédoine. Antigone, fécond en ressources, répara ce dommage, en empruntant des barques byzantines, qu'il chargea d'archers, de frondeurs, de peltastes, pour s'opposer au débarquement des vainqueurs. Nouvelle bataille, où les flottes réunies de Nicanor et d'Antigone défirent celle de Clitus, lequel y perdit la vie. Ce triomphe releva la puissance d'Antigone, qui, se promettant l'empire de la mer et de l'Asie, alla fondre, sans perdre de temps, sur l'armée qui restait, en Cilicie, à Eumène. Ce fut pour celui-ci le signal de nouveaux revers, qu'il supporta, comme les premiers, avec un courage imperturbable. Obligé de fuir, il faillit être arrêté près de l'Euphrate par le satrape Séleucus;

sa prudence et son activité le sauvèrent de ce péril, et il entra dans la Perse, à la tête de dix-sept mille cinq cents hommes. Là, donnant à ses soldats le temps de se reposer, il envoya demander aux satrapes des provinces supérieures des troupes et de l'argent.

En Europe, Polysperchon avait perdu son crédit par le mauvais succès de son entreprise sur Mégalopolis et par la défaite de sa flotte à l'Hellespont : aussi se voyait-il abandonné des villes grecques, qui ne savaient plus, en ces temps déplorables, épouser d'autre parti que celui du plus fort. Elles traitaient donc avec Cassandre. Ainsi firent les Athéniens eux-mêmes. Cassandre leur garantit la possession de leur ville, de leurs terres, de leur marine, à condition qu'ils lui laisseraient le fort de Munychie jusqu'à la conclusion de la guerre contre Polysperchon; que les droits de cité ne seraient exercés chez eux que par des citoyens jouissant d'un revenu de dix mines (neuf cents francs); qu'enfin Cassandre nommerait lui-même un intendant général de leur république. Il choisit Démétrius de Phalère, qui remplit cette fonction avec une sagesse parfaite. Nicanor ramena sa flotte en triomphe dans le Pirée; mais il porta ombrage à Cassandre, qui le fit tuer secrètement. Ainsi, Messieurs, à la fin du dix-huitième livre de Diodore et de l'année 318, Polysperchon, abattu et découragé, ne sait presque plus défendre le pouvoir royal et central des États d'Alexandre; Eumène presque seul, entre les vice-rois ou généraux, demeure fidèle; mais il erre expulsé de la Cilicie; Antigone et Cassandre ont acquis une très-grande puissance. Les livres XIX et XX de Diodore, les derniers que le temps ait conservés en entier, nous occuperont durant notre prochaine séance.

DIXIÈME LEÇON.

EXAMEN DES LIVRES DIX-NEUVIÈME ET VINGTIÈME. — SUITE DE L'HISTOIRE DE LA GRÈCE. — SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.

Messieurs, la seconde partie de l'ouvrage de Diodore commençait après la prise de Troie, et elle s'est terminée à la mort d'Alexandre. La troisième, qui s'étendait jusqu'au temps de Jules César, s'est ouverte avec le dix-huitième livre, qui n'a embrassé qu'environ six années, de 323 à 318 avant notre ère. Aujourd'hui les livres XIX et XX ne vous conduiront qu'à l'année 302; ils n'atteindront pas la bataille d'Ipsus, qui a fait de l'an 301 une époque mémorable. Diodore mêlera, d'années en années, l'histoire de la tyrannie d'Agathocle en Sicile à celle des successeurs d'Alexandre. Pour ne point passer et repasser sans cesse de l'un de ces tableaux à l'autre, je vous présenterai d'abord le premier dans sa totalité, afin d'étudier ensuite avec moins de distraction les détails plus nombreux et plus compliqués dont le second se compose. L'ordre chronologique n'en sera point sensiblement altéré, puisqu'il ne s'agira que de parcourir deux fois un espace de seize ans.

Un potier, nommé Carcinus, chassé de Rhégium, sa patrie, vint s'établir à Thermes, ville sicilienne, soumise aux Carthaginois. Tourmenté par des songes funestes durant la grossesse de sa femme, il consulta des devins et l'oracle même de Delphes : on lui prédit la naissance d'un fils, qui causerait de grands maux aux Carthaginois et à la Sicile. Il exposa l'enfant nouveau-né,

en chargeant quelques personnes d'observer ce qu'il deviendrait. Un jour, la mère profita de l'absence ou de la négligence des sentinelles pour l'enlever, lui donna le nom d'Agathocle, et le déposa chez son frère, Héraclide, qui l'éleva. Agathocle devint beau et vigoureux. Il avait sept ans, lorsque son père Carcinus, invité à un sacrifice chez Héraclide, admira cet enfant, qu'il voyait jouer avec d'autres. La mère profita de cet instant pour lui dire que leur fils serait du même âge, si on lui eût permis de vivre; le père se met à pleurer; et le repentir qu'il témoigne engage la femme à lui révéler toute l'affaire. Carcinus est enchanté de retrouver son fils, l'emmène à Syracuse, et lui apprend son métier de potier. Après la mort de Carcinus, la mère fit faire une statue de pierre, qui représentait son fils Agathocle : un essaim d'abeilles vint se loger entre les jambes de cette statue, comme dans une ruche, ce qui annonçait évidemment une destinée extraordinaire. On a débité, Messieurs, de pareils contes sur l'enfance de plusieurs personnages fameux : Diodore, en rapportant celui-ci, n'y joint aucune réflexion critique. Agathocle, devenu grand, épousa la veuve d'un riche citoyen d'Agrigente, où déjà il était chiliarque (commandant de mille hommes). Il se déclara l'ennemi de Sosistrate et d'Héraclide, qui gouvernaient Syracuse; il aspirait à les remplacer. N'y ayant pas réussi, il passa en Italie, et y recruta des bandits, dont il se fit le chef; voilà le véritable commencement de son histoire. Quand les Syracusains eurent dépossédé Héraclide et Sosistrate, Agathocle accourut à la tête de sa bande de brigands, afin de profiter des troubles qu'excitaient à Syracuse les deux factions ordinaires, la populaire et l'oligarchique.

Sosistrate, secondé par les Carthaginois, s'était retiré à Géla; Agathocle osa l'y attaquer, perdit trois cents hommes, et s'échappa avec sept cents autres. Je passe sur les circonstances merveilleuses de quelques autres évasions. La troupe d'Agathocle s'accroissait toujours: il la mettait au service de la faction dominante; il eut bientôt jusqu'à trois mille hommes, ennemis déclarés, disait-il, et du gouvernement populaire et de la domination des riches: le juste milieu auquel tendait Agathocle était le pouvoir absolu concentré dans ses propres mains. Il fit égorger par ses soldats les six cents membres du conseil suprême de Syracuse et leurs adhérents. C'était un affreux carnage, où la cupidité et tous les vieux ressentiments trouvaient à se satisfaire. On compta quatre mille victimes et six mille fugitifs. Après s'être baigné durant deux jours dans le sang, Agathocle prononça solennellement des arrêts de mort et d'exil; puis il feignit d'abdiquer le pouvoir, sûr qu'on le supplierait de s'en investir. Il consentit à le reprendre, mais à condition qu'on ne lui donnerait point d'associé; car il ne voulait point avoir à répondre des fautes d'autrui.

Vous prévoyez, Messieurs, ce que sera un règne ainsi commencé. Les Syracusains réfugiés dans Agrigente suppliaient les magistrats de cette ville de ne pas voir avec indifférence les entreprises d'Agathocle, qui menaçait d'asservir l'île entière, et qui venait déjà de manquer de foi aux citoyens de Messine. Fallait-il, avant de l'attaquer, lui laisser le temps de s'affermir? Dinocrate, l'un des bannis et leur chef, leva une petite armée, et conjura Carthage de s'armer contre un ennemi qui deviendrait bientôt invincible. Ils envoyèrent cin-

quante vaisseaux dans le grand port de Syracuse ; mais cette entreprise n'alla pas plus loin, parce qu'elle fut déshonorée, dès les premiers pas, par des cruautés pareilles à celles d'Agathocle, qui ne tarda point à user de représailles. Dinocrate disposait néanmoins d'une troupe de cinq mille hommes ; il prit la ville de Galarine, du consentement des habitants, en chassa la garnison du tyran, et s'y établit. Agathocle y envoya cinq mille hommes, qui gagnèrent une bataille, reprirent la ville, massacrèrent tous les révoltés. Les Carthaginois songèrent enfin sérieusement à se garantir : ils équipèrent cent trente galères, dont Amilcar prit le commandement. Une tempête horrible détruisit la moitié de cette flotte ; l'autre n'aborda qu'avec peine en Sicile. Amilcar répara, du mieux qu'il put, ce dommage ; et le bon ordre de son armée causa de l'inquiétude au tyran de Syracuse. Égorger quatre mille habitants de Géla, s'approprier leurs biens, extorquer des tributs aux autres : tels furent les moyens que prit Agathocle pour se rassurer lui-même, et frapper ses ennemis de terreur. Les Carthaginois s'étaient emparés du fort d'Ecnome, jadis occupé par Phalaris, et dont le nom Ἔκνομον (sans loi) rappelait les crimes de cet ancien tyran. Là se livra une bataille sanglante, où Agathocle fut vaincu. Il eut le bonheur de se retirer d'abord à Géla, puis à Syracuse ; mais sa défaite détachait de lui les cités siciliennes, qui s'empressaient de traiter avec Amilcar. Ces événements terminent l'année 311 et le dix-neuvième livre de Diodore, en ce qui concerne la Sicile.

Au commencement du vingtième, Agathocle reparaît, méditant et dissimulant un projet de descente en

Afrique. Il s'empare des biens de tous les orphelins, dont il se déclare le tuteur universel; il emprunte aux banquiers; il se fait livrer les bijoux des femmes et les dons offerts aux dieux. Il annonce que Syracuse va être assiégée par les Carthaginois; il laisse sortir de la ville tous ceux qui ne se sentent point capables de supporter de longues angoisses. Les riches et les mécontents se retirent dans les campagnes, où il les fait assassiner par des spadassins. Riche des dépouilles de tant de victimes, il affranchit leurs esclaves, et les transforme en soldats. Saisissant un moment où le port est mal gardé par les Carthaginois, il gagne, à force de rames, la pleine mer, à la tête de sa flotte et de son armée. Le lendemain, une éclipse de soleil (ce ne pourrait être que celle du 15 août 310) effraya ses soldats et ses nautoniers; selon Diodore, toutes les étoiles parurent comme dans une nuit sans nuages. (L'éclipse n'était pourtant pas totale près de Syracuse.) Après une navigation de six jours et six nuits, Agathocle aborda le rivage de la Libye, et amena tous ses vaisseaux à terre. Là, célébrant un sacrifice à Cérès et à Proserpine, il se montra revêtu d'une robe éclatante et couronné de fleurs, et déclara qu'il avait fait vœu aux déesses de brûler en leur honneur tous ses vaisseaux: il remplit à l'instant cet engagement prétendu, ne laissant à ses soldats de salut que dans la victoire. A la vue de cet incendie, la terreur se glissa dans leurs âmes; pour les en distraire, il les conduisit dans un canton riant et fertile, dont l'aspect ranima leurs espérances. Ils arrivèrent à une grande ville, qui ne les attendait pas; ils l'envahirent et la pillèrent. Une autre cité, à deux cents stades de Carthage, eut le même sort. L'ar-

mée voulait garder ces deux places; Agathocle les détruisit l'une et l'autre de fond en comble, et dressa son camp en pleine campagne. Ces nouvelles parvinrent à Carthage, et y jetèrent l'effroi : on supposait qu'Agathocle n'arrivait en Afrique qu'après avoir vaincu et exterminé les Carthaginois en Sicile. On résolut de lui envoyer des députés, sous prétexte de lui proposer la paix, mais en effet pour examiner et reconnaître sa position, pour découvrir les causes et les circonstances de son entreprise. Sur le rapport de ces commissaires, on nomma deux commandants généraux, Hannon et Bomilcar, anciens rivaux que l'intérêt commun devait réconcilier, ou entraîner à servir la patrie avec une émulation profitable pour elle. Cet espoir fut déçu. Aucune mésintelligence de ces deux chefs n'éclata pourtant avant la première bataille qu'ils livrèrent et qu'ils perdirent. Ce triomphe d'Agathocle est attribué aux divers stratagèmes qu'il employa. Ce qui est certain, c'est qu'Hannon tomba couvert de blessures, et que Bomilcar n'essaya point de reprendre l'avantage, persuadé apparemment que les Carthaginois vaincus subiraient plus aisément le joug sous lequel il prétendait les courber; car il se croyait prédestiné à s'investir aussi du pouvoir suprême. Il publia donc la mort d'Hannon, et ordonna la retraite : le bataillon sacré lui-même se réfugia sous les murs de Carthage. Agathocle n'avait perdu que deux cents hommes; il avait tué six mille Carthaginois. Il trouva dans leur camp vingt mille chaînes destinées aux Siciliens. Mais, tandis que ce tyran triomphait en Afrique, les Carthaginois assiégeaient Syracuse, et gagnaient des batailles sous les murs de cette ville. Ces nouvelles consolèrent les habitants de

Carthage; l'échec qu'ils venaient d'essuyer près de leurs murs ne leur semblait plus qu'un avertissement paternel des dieux, dont ils avaient négligé le culte. Ils se sentaient débiteurs de plusieurs offrandes arriérées à Hercule et à Saturne; ils s'acquittèrent envers le premier par de magnifiques tributs à son temple de Tyr, et envers le second, faut-il le dire! par l'immolation de deux cents enfants et de trois cents adultes. Lactance, en rappelant le fait, cite les deux vers de Lucrèce :

Tantum relligio potuit suadere malorum,
Quæ peperit sæpe scelerata atque impia facta!

Les Carthaginois invitèrent Amilcar à revenir de Sicile au secours de leur ville; en même temps, ils lui envoyaient les ferrements qu'on avait recueillis de l'embrasement de la flotte d'Agathocle. Amilcar enjoignit aux députés qu'on lui avait expédiés de garder un profond silence sur ce qui venait de se passer en Afrique; et, montrant les ferrements comme des témoignages du désastre de la flotte et de l'armée sicilienne, il somma les Syracusains de se rendre, s'ils voulaient éviter le même sort. Peu s'en fallut que Syracuse ne lui ouvrît ses portes; Antandre, frère d'Agathocle, y consentait; un Étolien, nommé Érymnon, s'y opposa efficacement; et l'on vit arriver une galère, envoyée par Agathocle pour apporter la nouvelle des succès qu'il avait obtenus. L'équipage, couronné de fleurs et chantant des hymnes de victoire, entra au lever du soleil dans le grand port. Amilcar s'efforça vainement d'empêcher l'arrivée de la galère, et d'assaillir la ville; il se vit contraint de lever le siége, et renvoya cinq mille de ses guerriers au secours de Carthage.

En l'année suivante, 309, Amilcar attaqua de nouveau Syracuse. Un aruspice lui prédisait qu'il souperait le lendemain dans cette ville. En effet, il y fut conduit par les Siciliens, entre les mains desquels il venait de tomber vivant : ils avaient battu et mis en fuite son armée. Ils le promenèrent par toutes les rues chargé de chaînes, et finirent par lui couper la tête, qu'ils envoyèrent au trop heureux Agathocle. Ce tyran, dès qu'il l'eut reçue, s'approcha du camp des ennemis, et la leur montra, en leur racontant leur dernière défaite en Sicile. Mais il allait subir lui-même une assez dangereuse épreuve : une sédition éclata dans son armée. Lyciscus, un de ses lieutenants, qu'il avait invité à un repas et qui s'y était enivré, l'insulta publiquement; Archagathus, fils d'Agathocle, voulut imposer silence à cet officier, qui répliqua en divulguant un commerce secret qu'Archagathus entretenait avec Alcia, sa belle-mère. Archagathus, bouillant de courroux, saisit une pique et d'un seul coup tue Lyciscus. Le corps de ce lieutenant est aussitôt emporté dans sa tente. On se rassemble; on s'agite; tout le camp retentit de murmures et de menaces; on réclame les soldes arriérées; on se donne de nouveaux chefs; on s'empare d'une citadelle. Quelques voix demandent la tête d'Agathocle, s'il ne livre celle de son fils. Les Carthaginois, instruits bientôt de cette révolte, encourageaient les rebelles par des présents, des offres et des promesses. Agathocle, pour conjurer ce péril extrême, s'avisa de quitter ses habits de pourpre, et de se présenter sous d'humbles vêtements à ses soldats. Ce spectacle les surprit; il profita de leur silence pour les haranguer. Diodore ne compose pas ce discours, mais il rapporte que le tyran

parla de son désintéressement, de son patriotisme, de sa résignation à tous les malheurs qui n'atteindraient que sa personne même. Il tira son épée, comme prêt à s'en percer le sein. Cet artifice eut un plein succès : tous les cœurs s'attendrirent sur le sort d'un si honnête citoyen et d'un si bon maître; on le supplia de vivre et de commander. A l'instant, il se met à la tête de ses troupes, fond à l'improviste sur les Carthaginois, et en fait un carnage horrible. Il n'annonçait aucun dessein de punir les révoltés; mais leurs chefs, au nombre d'environ deux cents, passèrent, pour plus de sûreté, dans le camp ennemi. Ils se réunirent à d'autres déserteurs, formèrent un corps, et occupèrent une forteresse, qu'Agathocle assiégea en 308. Il ne la prit que par capitulation, et ne laissa pas néanmoins d'exterminer jusqu'au dernier tous ceux qui en sortirent. Ils étaient au nombre de mille, entre lesquels il n'y avait pas moins de cinq cents citoyens de Syracuse. Agathocle conçut alors le projet de se procurer une armée auxiliaire; et il réussit encore. Il séduisit l'Athénien Ophellas, qui commandait au nom de Ptolémée dans la Cyrénaïque, et qui aspirait, comme tous les généraux et gouverneurs de ce temps-là, à régner en son propre nom. Ophellas, dont la femme descendait de Miltiade, le vainqueur de Marathon, se croyait destiné à délivrer les Grecs du joug des successeurs d'Alexandre; et, sur l'espoir qu'il leur en donnait, il obtenait d'eux de l'argent et des soldats. Agathocle lui offrait une perspective non moins brillante : quand ils auraient ensemble détruit Carthage, Agathocle se contenterait de retourner et de régner en Sicile; Ophellas resterait seul maître de la Libye. L'ambitieux Athé-

nien entraîne donc son armée à travers des terres arides et peuplées de bêtes féroces. On suppose que ce pays avait jadis servi d'habitation au monstre que la fable appelle Lamia, reine altière, cruelle, et qui, ayant perdu ses enfants, massacrait ceux de toutes ses sujettes, et que les dieux, en punition de cette atrocité, métamorphosèrent en bête sauvage. De nos jours, ajoute Diodore, le nom de Lamia fait encore peur aux petits enfants. Les troupes d'Ophellas employèrent deux mois entiers à traverser cet affreux pays; et, lorsqu'après tant de fatigues et de périls, elles eurent joint celles d'Agathocle, celui-ci, pour disposer plus librement des unes et des autres, chercha tout aussitôt querelle à Ophellas, lui ôta la vie et prit enfin le titre de roi, sans se parer pourtant de diadème. Il portait depuis longtemps une couronne, soit à raison d'un sacerdoce dont il se disait revêtu, soit pour ne point laisser voir qu'il était chauve. C'était bien moins par ces vains ornements que par la terreur qu'il soutenait sa puissance. Utique s'étant révoltée contre lui, il pilla la ville et condamna les habitants à d'horribles supplices. Il était le fléau de l'Afrique. Alors cette région se divisait, selon notre historien, en quatre parties; la colonie phénicienne de Carthage; les Libo-Phéniciens le long de la Méditerranée; la Libye pure et intérieure; les Nomades ou Numides jusqu'au désert. Avant de soumettre toutes ces contrées, Agathocle crut à propos de reparaître en Sicile; il s'embarqua avec deux mille hommes, laissant le reste de ses armées en Afrique, sous le commandement de son fils Archagathus. Dinocrate et d'autres chefs avaient acquis du crédit, et levé des troupes en Sicile; ils y inquiétèrent le

tyran, dont la fortune commençait à décliner d'une manière sensible. Son fils ne prospérait pas non plus en Afrique.. Les généraux carthaginois, Hannon et Imilcon, l'assiégèrent dans Tunis, et l'y réduisirent à une détresse extrême, dont il informa son père. A cette nouvelle Agathocle se remet en mer; et, secondé par dix-sept vaisseaux toscans, il remporte, près de Syracuse, une victoire navale très-éclatante. Sur terre, il battit les Agrigentins; et, pour célébrer ces deux triomphes, il offrit des sacrifices et donna des festins, à la suite desquels il amusa les convives par des plaisanteries et des pantomimes. Il les excitait à rire, pour mieux pénétrer leurs pensées. Il avait les talents d'un bateleur, mais il portait dans ses bouffonneries l'astuce d'un tyran. Plus habile que les Denys, il conservait des habitudes populaires, et se plaisait à rappeler lui-même son ancien métier de potier. Un jour qu'il assiégeait une ville, on lui cria des murs: « Eh bien, « l'homme aux fourneaux, quand payerez-vous vos ou« vriers? — Tout à l'heure, répondit-il, dès que j'aurai pris « votre ville. » Quand il eut reconnu, dans la joie et la licence des festins, quels étaient à Syracuse ses plus redoutables ennemis, il les rassembla au nombre de cinq cents, sous le prétexte d'un autre repas, et les fit tous égorger avant de repartir pour la Libye. De retour dans cette contrée, il y trouva ses troupes dans la plus déplorable pénurie; et, voyant qu'il fallait vaincre pour avoir de quoi vivre, il les mena soudainement à l'ennemi. Il était nuit : les ténèbres, les désertions, les erreurs compliquaient les mouvements; l'effroi régnait partout; on ne triomphait nulle part; c'était un désastre et non une bataille. Les Carthaginois

se croyaient vaincus; au jour, ils s'aperçurent que les Siciliens étaient comme eux en déroute. Agathocle se repentait d'être revenu en Afrique: il résolut de s'évader en secret et communiqua ce dessein à Héraclide, le plus jeune de ses fils; il craignait l'autre, savoir Archagathus, qui pouvait s'entendre avec Alcia pour le perdre; car tous les soupçons et tous les crimes habitent la maison d'un tyran. Au moment même où Agathocle tentait de fuir, des officiers, apostés par Archagathus, l'arrêtèrent, l'emprisonnèrent et le chargèrent de chaînes comme un criminel. Toute l'armée l'accusait de lâcheté et de trahison. C'en était fait d'Agathocle, si, à l'entrée de la nuit suivante, on n'eût annoncé l'approche des ennemis. Cette nouvelle occasionna des troubles, à la faveur desquels il s'échappa. Les soldats irrités égorgèrent ses deux fils, et se rendirent aux Carthaginois. Ainsi se termina, en 307, l'expédition des Syracusains en Afrique. Elle avait coûté, sans profit pour personne, des flots de sang.

Débarqué en Sicile, Agathocle rassemble des troupes, les envoie dans la ville d'Égeste, et somme les dix mille habitants de cette ville de lui apporter ce qu'ils possèdent de plus précieux; car il manquait d'argent. Sur leur refus, il fait sortir les plus pauvres, et ordonne de les égorger sur les rives du Scamandre. Il réservait de plus longs tourments aux riches. Les uns furent froissés et broyés entre deux roues; les autres suspendus à de hautes potences et percés de flèches; plusieurs brûlés vifs et à petit feu, sur un gril d'airain fabriqué en forme de lit. Ceux des Égestains qui pouvaient prévenir ces supplices mettaient le feu à leurs maisons, et se précipitaient dans les flammes. Toute cette cité périt presque

en un seul jour. Agathocle, quand il eut appris que ses deux fils avaient été massacrés en Afrique, ordonna d'exterminer à Syracuse tous les parents des gens de guerre employés à l'expédition de Carthage; et, par ce mot de parents, il entendait les fils, les frères, les pères, les grands-pères, sans distinction d'âge, depuis les nouveau-nés jusqu'aux vieillards les plus décrépits; il comprenait dans ce carnage les épouses et les autres parentes des guerriers restés en Afrique. Cet exécrable édit fut exécuté par Antandre, le frère du tyran, avec une telle exactitude, que les eaux de la mer, si nous en croyons Diodore, parurent teintes de sang jusqu'à une grande distance du rivage; car il n'était pas permis de donner la sépulture à ces victimes, et personne n'osait se déclarer leur ami, de peur de passer pour leur parent. Cependant Pasiphile et Dinocrate venaient de se liguer contre Agathocle, qui, soit découragement, soit perfidie, offrit d'abdiquer le pouvoir souverain, et de rendre aux Syracusains le droit de choisir leurs magistrats. Il adressa ces propositions à Dinocrate, que la seconde n'accommodait aucunement; car Dinocrate n'était lui-même qu'un ambitieux, qui aspirait à gouverner, et qui, en attendant, se trouvait heureux du poste éminent où le maintenait le besoin de résister à la tyrannie d'Agathocle. Sous le titre de chef des bannis, Dinocrate disposait de vingt mille hommes d'infanterie, de trois mille cavaliers et de plusieurs villes importantes; il jouissait presque de tous les honneurs et de toute l'autorité d'un souverain. Syracuse redevenant libre, il redescendrait au simple rang de citoyen, soumis à des lois populaires et à des magistrats électifs. Il éloigna donc, par des réponses évasives et par des de-

mandes incidentes, les propositions d'Agathocle, qui, devinant à merveille les motifs de ces délais ou de ces refus, avertit les bannis que Dinocrate trahissait leur cause, et ne manœuvrait que pour ses propres intérêts. En même temps, Agathocle négociait avec Carthage, et lui offrait de la remettre en possession d'un grand nombre de places siciliennes, moyennant un prix de trois cents talents. Ces transactions ne se terminant point assez vite, il osa tenter le sort d'un combat contre Dinocrate. Plus de deux mille soldats de ce dernier passèrent du côté d'Agathocle, qui les avait corrompus, et déterminèrent la défaite de l'armée des bannis. Pour la décomposer tout à fait, le tyran cessa tout à coup de la poursuivre, et proposa la paix, avec faculté, pour chacun, de retourner dans sa ville natale. La plupart traitèrent avec lui : lorsqu'il eut reçu leurs serments, il les dépouilla de leurs armes, et, les environnant de gens de trait, il les fit tous percer à coups de flèches. Ils périrent au nombre de sept mille selon Timée, de quatre mille suivant d'autres. Il lui plut de se réconcilier plus sincèrement avec Dinocrate, pour lequel il se sentait de l'affection, depuis qu'il l'avait reconnu pour un ennemi de la liberté publique. Il en fit un de ses lieutenants; et depuis lors Dinocrate, fidèle à ses engagements nouveaux, assassina Pasiphile dans Géla, trahit l'un après l'autre tous ses anciens amis, et soumit au tyran un très-grand nombre de cités siciliennes.

Maître absolu de Syracuse et mieux affermi que jamais, Agathocle s'avisa, en 304, de fondre subitement sur l'île de Lipari. Il y débarqua à la tête d'une flotte; et, quoiqu'il n'eût à se plaindre d'aucun tort, il exigea

cinquante talents. J'emprunterai, Messieurs, pour le reste de ce récit, les paroles de Diodore : « Les dieux « montrèrent dans la suite que cette extorsion avait un « caractère impie; car les Lipariens ayant demandé du « temps pour payer cette somme, attendu qu'il ne leur « était pas permis de toucher au trésor sacré, Agathocle « les obligea de la prendre dans leur prytanée, qui « portait les noms d'Éole et de Vulcain. Éole ne tarda « point à se venger; car à peine Agathocle s'était-il « rembarqué, qu'un vent furieux fit couler à fond les « vaisseaux qui portaient cet argent. La vengeance de « Vulcain a été plus tardive : le dieu attendit l'instant « marqué pour la mort du tyran, et le brûla vif sur des « charbons ardents. » Ces derniers mots anticipent sur un récit que Diodore nous fera dans l'un des fragments de son vingt et unième livre. Agathocle vécut encore quinze ans après sa descente à Lipari. Il n'est mort qu'en 289 : son histoire est fort instructive, en ce qu'on y voit, à nu et sous des traits fortement prononcés, tous les vices dont se compose le caractère d'un usurpateur, tous les crimes qui remplissent la vie d'un tyran. Agathocle a eu plus de résolution, plus d'audace, plus de constance dans l'adversité que la plupart de ses pareils. Sans doute, quelques-uns ont été moins sanguinaires, parce qu'ils n'ont pas eu le même besoin et les mêmes occasions de l'être; ils en avaient autant que lui la volonté : car l'entreprise de s'emparer du pouvoir absolu renferme un plein consentement à tous les forfaits qui mèneront à ce but. Tous les usurpateurs ont été fourbes et traîtres, voleurs et brigands comme Agathocle, parce qu'en effet il n'y a pas d'autres moyens d'établir ni de soutenir une puissance ty-

rannique. Comme lui encore, tous ont corrompu leurs amis, leurs courtisans, leurs serviteurs, et même plusieurs de leurs ennemis. L'exemple de leurs artifices et le succès de leurs attentats ont perverti les consciences, dégradé les caractères, suggéré partout l'idée d'une politique distincte de la morale, enseigné à substituer le jeu des intrigues et les mouvements des passions à la marche régulière de l'administration publique. Partout, enfin, leur désastreuse influence se prolonge fort au delà de leurs règnes éphémères : ils tombent et leurs traditions demeurent; ils lèguent au monde l'égoïsme, la discorde et la terreur qui soutenaient leur empire; ils ont institué la mauvaise foi et fondé l'iniquité.

Pendant que la malheureuse Sicile gémissait sous le joug d'Agathocle, les querelles et l'ambition des successeurs d'Alexandre continuaient de ravager et de déchirer la Grèce et l'Asie. Déjà les six premières années après la mort du conquérant vous ont offert ce triste spectacle. Vous avez vu ce vaste empire, acquis au prix de tant de sang, se dissoudre aussitôt par un premier partage entre de nombreux vice-rois : il n'est resté qu'un vain fantôme de lien commun, qu'une ombre d'autorité centrale, entre les mains de l'imbécile Aridée, et de Perdiccas, plus brave guerrier que fidèle administrateur. A Perdiccas, tué en Égypte, a succédé un instant Python; puis Antipater, le vice-roi de Macédoine, qui, en mourant, a légué la régence à Polysperchon. Voilà, en six années, quatre régents sans compter Aridée. Il a fallu, durant cet intervalle, contenir l'armée macédonienne impatiente de rentrer dans ses foyers, soutenir des guerres contre les Grecs jaloux de recouvrer leur indépendance, et comprimer l'ambition

des vice-rois, qui tous, excepté le seul Eumène, aspiraient à régner en souverains. Entre ces vice-rois, vous avez distingué Ptolémée, qui s'affermissait en Égypte, et Antigone, qui, de satrape de la Pamphylie, était devenu, en 318, le plus puissant des princes macédoniens; il avait alors pour allié le satrape de Carie, Cassandre.

Eurydice, femme d'Aridée, conçut le projet de supplanter Olympias et Rhoxane, la mère et la veuve d'Alexandre. Ces deux princesses avaient pour défenseur Polysperchon, qui ramenait en Macédoine le jeune fils du conquérant. Eurydice était soutenue par Cassandre. Un premier combat se livra, où le parti d'Olympias eut l'avantage. Cette reine, enivrée de ce succès, prononça une sentence de mort contre Aridée, qui fut percé de flèches, et contre Eurydice, qui se pendit. Les Macédoniens se souvenaient du conseil que leur avait donné Antipater de ne jamais laisser entre les mains des femmes l'autorité souveraine. Cassandre, pour résister plus efficacement à l'ambition d'Olympias, fit la paix avec les Tégéates dans le Péloponnèse, et courut en Macédoine. La reine s'était enfermée à Pydna, avec le jeune prince et tout ce qui restait de la famille royale. Le roi d'Épire, qui venait la secourir, perdit son propre royaume; en son absence, ses sujets se révoltèrent, excités par les intrigues de Cassandre, qui fit gouverner l'Épire par son lieutenant Lyciscus; c'était la première révolution de ce genre qu'on eût encore vue en ce pays, depuis le temps d'Achille et de son fils Néoptolème. En Asie, Antigone et Eumène avaient pris leurs quartiers d'hiver, et s'observaient réciproquement. Antigone aperçut, sur une hauteur, le camp d'Eumène éclairé par des feux et de vives lumières : il en conclut que c'était

une armée campée à demeure et bien approvisionnée; en conséquence il suspendit sa marche. C'était une ruse d'Eumène : elle contribua à sauver des éléphants dont Antigone aurait pu facilement s'emparer. Mais le terme des succès ou des efforts d'Eumène était proche. La fortune lui gardait un dernier revers dans la bataille qu'il livra près de Gadamales. Avant de l'engager, il adresse à ses ennemis, anciens sujets d'Alexandre, une proclamation, où il leur reproche leur infidélité. Plusieurs montraient du repentir; et il fallut de l'adresse à Antigone pour les déterminer à se battre contre leurs compatriotes et leurs parents. Le sort des combats favorisa, comme il arrive si souvent, la mauvaise cause. Eumène fut vaincu, fut pris et livré vivant au farouche Antigone, qui le fit périr, aussi bien qu'Eudamus, et Antigène, chef des Argyraspides, et plusieurs autres capitaines. On n'épargna que l'historien Hiéronyme de Cardie, qu'on avait trouvé parmi les blessés. Antigone voulut toutefois célébrer les funérailles d'Eumène, par souvenir de leur ancienne amitié. L'empire macédonien perdait ce jour-là son plus ferme et son plus honorable défenseur, celui auquel le pouvoir suprême aurait pu être déféré, si Alexandre l'eût réellement légué au plus digne, comme on l'a quelquefois supposé. Le conquérant n'avait désigné, en effet, que le plus fort; voulant dire apparemment que la force, et non le droit ni sa volonté dernière, déciderait, après lui, du sort de ses États. Né dans un rang obscur, Eumène s'était élevé, par son seul mérite, à des places éminentes : il avait trop de probité pour aspirer à la première. Il ressemblait par sa loyauté aux meilleurs citoyens des villes libres; il défendait contre

les usurpateurs la cause des rois légitimes avec une fidélité républicaine. « Dans un temps, dit Rollin, où « les brigues et les cabales, animées par le motif le « plus capable de remuer le cœur humain, je veux « dire l'envie de régner, ne connaissaient ni sincérité « ni bonne foi, ne respectaient ni les liaisons du sang « ni les droits de l'amitié, et foulaient aux pieds les « lois les plus sacrées, Eumène conserva pour la fa« mille d'Alexandre un attachement inviolable, que « nulle espérance, nulle crainte, nul renversement de « fortune, nulle élévation ne purent jamais ébranler. « Et c'est ce caractère-là même de probité qui blessait « ses collègues. Car il arrive souvent que la vertu s'at« tire des inimitiés et des haines, parce qu'elle semble « faire des reproches à ceux qui pensent autrement et « leur montrer leurs défauts de trop près. » Rollin traduit ici une pensée de Tacite : *Etiam gloria ac virtus infensos habet, ut nimis ex propinquo diversa arguens.*

Maintenant, Messieurs, qu'Eumène n'est plus, il ne va nous rester que des brigands dans la foule des satrapes et des capitaines macédoniens. Antigone ramène ses troupes victorieuses à Ecbatane, et les distribue dans une province de Médie, qu'un autre fléau venait de désoler. Des tremblements de terre y avaient déplacé le cours des fleuves, et formé des marais. A ce propos, Diodore dit que l'île de Rhodes éprouvait alors un troisième déluge, où beaucoup d'habitants périrent : la grêle y tuait les hommes, et abattait les maisons. Après s'être défait de son associé Python, et des amis de ce commandant, Antigone, couvert de leur sang, entra en Perse, y reçut les honneurs réservés aux rois, et

distribua des satrapies. Par ses ordres, on tua plusieurs Argyraspides et particulièrement ceux qui lui avaient livré Eumène, trop juste châtiment de leur perfidie. Il déposséda Peuceste de la satrapie de Perse, sous prétexte de l'appeler à d'autres fonctions, qu'il ne lui donna point. Un Thespias, qui murmura trop haut de cette destitution, fut puni de mort. Chacun se tut; et lorsque Antigone enleva de la citadelle de Suse plusieurs dépouilles, jusqu'à une valeur d'environ deux mille cinq cents talents, personne ne parut s'en apercevoir. Son allié Cassandre était en Macédoine; il continuait d'assiéger Pydna, où Olympias et les siens périssaient de misère. On ne nourrissait les hommes que de la chair des chevaux, les éléphants que de sciures de bois; la ville s'encombrait de cadavres que des moribonds venaient ronger. Olympias songeait à s'enfuir : Cassandre, averti de ce projet par un traître, s'empara du vaisseau sur lequel la princesse devait s'embarquer, et la réduisit ainsi à la nécessité de se livrer à lui. Il suscita contre elle des accusateurs : les parents de ceux qu'elle avait tués après son triomphe sur Eurydice demandèrent qu'on la mît en jugement. Cassandre lui conseilla de se soustraire à cette recherche, et lui offrit un vaisseau dont il prévoyait le naufrage; il savait que la vengeance divine atteindrait infailliblement cette princesse. Apparemment elle eut aussi la même prévoyance; car elle refusa de s'enfuir, et promit de se justifier devant les Macédoniens. Tout à coup deux cents assassins l'investirent et l'égorgèrent. Ainsi finit, en 316, la mère du grand Alexandre. Cassandre avait bien encore à se défaire du jeune prince et de Rhoxane, mère de cet enfant; mais, avant d'accomplir

les autres préliminaires de son avénement au trône, il voulait savoir ce qu'on dirait de la mort d'Olympias : il se contenta donc d'enfermer Rhoxane et son jeune fils dans la citadelle d'Amphipolis, et célébra solennellement les obsèques d'Aridée et d'Eurydice; il voulait qu'on crût que leur mort, crime d'Olympias, laissait la couronne vacante. Il traversa la Thessalie, et alla en Béotie rétablir Thèbes, dont, à cette occasion, Diodore nous retrace rapidement l'histoire depuis Cadmus jusqu'à la destruction de cette ville par Alexandre, mais sans rien dire des actions et des destinées des Thébains entre la mort de Xerxès et celle de Philippe, roi de Macédoine, quoique ce soit la plus importante partie de leur histoire, et la seule qui ait quelque consistance. Mais enfin, vingt ans après le renversement des murs de Thèbes, Cassandre vint les relever.

En 315, Antigone part de Suse, et se rend à Babylone, où Séleucus le reçoit magnifiquement. Mais Antigone, qui se croit déjà souverain de l'Asie, veut qu'il lui soit rendu compte des revenus de Séleucus. Cette demande fut le premier germe de la discorde qui éclata bientôt entre ces deux personnages. Des Chaldéens prédisaient à Antigone que Séleucus lui ôterait la vie, s'il le laissait échapper : il ordonna donc de l'arrêter; mais on ne réussit point à le saisir. Antigone, qui jusqu'à ce jour avait méprisé toutes les prophéties, fut vivement frappé de celle des devins chaldéens, lesquels, en effet, dit notre auteur, ont une connaissance très-profonde des mouvements et des influences de tous les corps célestes, et comptent plusieurs milliers d'années d'observations non interrompues. Ils avaient annoncé qu'Alexandre mourrait dans Babylone, s'il osait y en-

trer ; et, ajoute Diodore, ils ne rencontrèrent pas moins juste à l'égard d'Antigone et de Séleucus, ainsi que nous le verrons dans la suite de cette histoire. Mais c'est, Messieurs, dans l'un des livres perdus que Diodore trouvait cette prédiction des Chaldéens justifiée par les événements. Ce qui est beaucoup plus certain, c'est que Séleucus passa en Égypte, et s'y ligua contre Antigone avec Ptolémée; qu'il attira même à son parti Lysimaque et Cassandre. De son côté, Antigone rechercha de nouvelles alliances, et même celle de Polysperchon, jusqu'alors son principal ennemi. Désormais donc Antigone ne sera plus le chef des vice-rois armés contre la famille royale : il aura pour adversaires Cassandre et Séleucus, Ptolémée et plusieurs autres gouverneurs. Telle est, dans les temps de troubles, l'inconstance des partis. C'est ainsi que les ambitieux sont entraînés, par les mouvements des passions et des intérêts, à changer d'ennemis et d'amis ou de complices. Il n'y a d'invariable et d'immobile que la vertu vouée aux véritables intérêts des peuples. Cassandre est poursuivi par Antigone comme par Polysperchon; ils lui font son procès, et le condamnent pour avoir assassiné Olympias, rétabli Thèbes, et réduit en captivité Rhoxane et le jeune roi. Ils soulèvent contre lui les cités grecques, en leur promettant, selon l'usage, l'autonomie, la liberté. Mais ce même espoir leur est offert aussi par Ptolémée et Séleucus, qui font passer des troupes dans le Péloponnèse. Cassandre emploie des moyens plus violents; son lieutenant Apollonide met le feu à l'édifice où sont assemblés les sénateurs d'Argos. On égorge dans Orchomène tous les partisans d'Antigone. Cassandre fait plus : il parvient à séduire Alexandre, fils de

Polysperchon, et lui donne le commandement général du Péloponnèse, tandis que Polyclite, à la tête des vaisseaux de Séleucus et de Ptolémée, surprend à Cenchrée, près de Corinthe, une flotte et des troupes de terre d'Antigone et les oblige à se rendre. La Grèce, de nouveau déchirée, se partage entre Antigone et Cassandre : les massacres et les proscriptions recommencent. Le fils de Polysperchon, qui s'est déclaré contre son père, est assassiné dans Sicyone; et sa veuve, Cratésipolis, restée maîtresse de cette ville, se dispose à le venger : elle a une armée; elle gagne une bataille; et, non contente du sang qu'elle y a fait couler, elle condamne, après sa victoire, trente citoyens au supplice de la croix. Diodore n'explique point par quels motifs Cassandre, que la fortune semblait partout favoriser, dont l'allié Lysimaque et le lieutenant Philippe gagnaient des batailles en Thrace et en Épire, se détermina tout à coup à traiter avec Antigone; nous ne savons pas davantage pourquoi cette réconciliation ne dura qu'un instant, ou du moins nous n'avons pas, pour comprendre ces caprices, d'autre donnée que l'inconstance et l'infidélité naturelle aux factieux. Cassandre se rattache à Séleucus et à Ptolémée; mais il a tant d'ennemis en Grèce, qu'il prend le parti de se retirer en Macédoine; les Athéniens offraient de s'armer contre lui pour Antigone.

Ces faits nous conduisent jusqu'en l'année 312, époque où les Cyrénéens se révoltèrent contre Ptolémée, et massacrèrent les députés que ce vice-roi d'Égypte leur avait envoyés. Il parvint à les réduire, leur ôta leurs armes, et soumit de même l'île de Chypre, où de petits commandants tentaient de se soustraire à son pou-

voir. Passant en Syrie, il y fit un ravage énorme, parce qu'il avait besoin de s'attacher ses soldats par des distributions de butin. Il eut à combattre, près de Gaza, le fils d'Antigone, le jeune Démétrius, surnommé depuis Poliorcète ou preneur de villes, et l'un des plus illustres capitaines de ce temps. La bataille de Gaza était la première que livrait Démétrius; il la perdit, mais en laissant voir ses talents militaires, et en donnant l'espérance de ses triomphes futurs. Il redemanda ses morts, qui étaient au nombre de plus de cinq cents (Wesseling pense qu'il faut lire cinq mille, πενταχισχιλίων, comme dans Plutarque, au lieu de πενταχοσίων). On les rendit; on renvoya même sans rançon quelques officiers distingués, outre huit mille prisonniers. Ptolémée voulut traiter Démétrius avec de grands égards, dans l'espoir de l'attirer à son parti. D'ailleurs, il est juste de dire que Ptolémée se piquait de générosité. Il avait offert de riches présents au gouverneur de Tyr, à la condition de lui livrer cette place : ce commandant refusa de trahir Antigone, et, chassé bientôt par sa propre garnison, il tomba entre les mains de Ptolémée, qui le loua de sa fidélité, et l'en récompensa même en le comblant d'honneurs. En Grèce, un lieutenant d'Antigone pilla les trésors d'Olympie; mais une restitution surabondante enrichit le temple. L'Épire était en proie à des agitations cruelles, au milieu desquelles le roi Alcétas, partisan de Cassandre, fut tué par ses propres sujets. Cassandre, épouvanté, rentra dans la Macédoine. Plus heureux en Asie, son allié Séleucus étendait sa satrapie : il y ajoutait la Médie et la Susiane, malgré la résistance d'un gouverneur préposé par Antigone. C'est de là, Messieurs, qu'on fait

partir l'ère des Séleucides; elle s'ouvre à la première année de la cent dix-septième olympiade, 312 avant J. C., aussitôt après la défaite de Démétrius à Gaza et celle de Nicanor en Médie. Cependant Séleucus n'a été réellement établi sur le trône de Syrie qu'à la suite de la bataille d'Ipsus, livrée en 301, ainsi que je vous l'ai autrefois exposé en traitant de la chronologie.

Ptolémée s'attendait à voir Démétrius envahir l'Égypte, en revanche de la journée de Gaza; mais Antigone envoya son fils reprendre la Babylonie sur Séleucus. En effet, Démétrius entra dans Babylone, et pilla cette capitale; mais, rappelé trop tôt par son père, il laissa à l'un de ses officiers le soin d'attaquer des forts, qui se défendaient encore dans la ville même et du côté de la ville. Antigone, avant de rien entreprendre en Égypte, voulut porter la guerre chez les Arabes Nabatéens, peuple dont Diodore s'arrête à décrire les mœurs sauvages. Ils habitent en plaine campagne, et non sous des toits. Leur loi et leur coutume ne leur permettent ni de semer du blé, ni de planter des arbres fruitiers, ni de boire du vin; ce sont là autant de crimes punis de la peine de mort. Ils font paître des chameaux et des brebis, et vendent, outre des troupeaux, de l'encens, de la myrrhe et d'autres aromates. A l'approche d'une armée, ils se retranchent au fond d'un désert, où ils creusent des cavernes pour y conserver de l'eau. Ils vivent de chair, de lait et de fruits. Athénée, capitaine au service d'Antigone, surprit un rocher où ils avaient déposé leurs richesses, leur enleva de l'encens, de la myrrhe et cinq cents talents. Mais ils fondirent à l'improviste, au nombre de huit mille, sur son camp, égorgèrent presque toute sa troupe, et reprirent ce qu'on

leur avait dérobé. Après quoi ils écrivirent à Antigone une lettre en langue syriaque, où ils se plaignaient de la conduite d'Athénée. Antigone, à qui les mensonges ne coûtaient point, répondit que ce capitaine avait agi sans ordre. Il croyait leur inspirer par là une confiance dont il comptait bientôt profiter contre eux. Il chargea son fils de tomber inopinément sur ces Arabes. Leurs espions découvrirent l'armée qui s'avançait pour les combattre, et en donnèrent avis par des signaux de feu. Démétrius les trouva en état de défense. L'un d'eux, élevant la voix, lui dit d'assez loin : « Roi Démé-« trius, quel dessein te pousse à venir faire la guerre à un « peuple sans eau, sans vin, sans provisions, qui ne pos-« sède que sa liberté, qui n'estime aucun autre bien, et « qui ne nuit à personne? Nous te prions, toi et ton père, « de nous laisser en repos. Voulez-vous des présents? « Nous vous en offrirons, et nous serons, si vous les re-« cevez, vos amis fidèles. Que gagneriez-vous de plus, en « nous attaquant, sinon peut-être quelques prisonniers, « dont vous ne feriez que de mauvais esclaves, indociles « à vos ordres, et incapables de se plier à vos mœurs? » Frappé de ce discours, Démétrius consentit à traiter avec les Nabatéens, et alla camper sur les bords du lac Asphaltite, dont l'eau amère et fétide ne nourrit aucun poisson. Sur la surface de ce lac s'élève, chaque année, une quantité d'asphalte sec, de la largeur de trois arpents, espèce d'île flottante, dont l'odeur ternit, à une demi-lieue de rayon, la couleur des métaux. Les environs, quoique malsains, sont fertiles en palmiers et en plantes balsamiques. Antigone désapprouva le traité que son fils avait conclu avec les Arabes, et il fonda pourtant l'espoir d'une nouvelle branche de

revenu sur ce qu'on lui rapportait du lac Asphaltite. Il préposa l'historien Hiéronyme de Cardie à l'extraction de l'asphalte : cette entreprise ne réussit pas. Les Arabes, réunis au nombre de six mille, y apportèrent des obstacles invincibles. En ce temps, les succès et les revers se trouvaient tellement balancés, entre Antigone et ses alliés d'une part, et de l'autre Cassandre, Lysimaque et Ptolémée, qu'ils réglèrent entre eux les conditions d'une paix générale. Cassandre devait commander en Europe jusqu'à la majorité du jeune fils d'Alexandre, Lysimaque garder la Thrace, Ptolémée l'Égypte, et Antigone gouverner l'Asie, et les Grecs recouvrer leur indépendance. Séleucus n'était pas compris dans ce traité; sa Syrie et sa Babylonie entraient dans le lot d'Antigone. Il n'est pas dit que la mort de Rhoxane et celle du jeune prince aient été un article secret du traité. Mais Cassandre les fit égorger en 311; et cette nouvelle ne causa aucun déplaisir à Antigone, ni à Ptolémée, ni à Lysimaque, qui se voyaient affermis comme Cassandre sur leurs trônes, et délivrés de toute crainte d'un prétendant. La famille presque entière d'Alexandre avait péri : son frère, sa mère, son épouse. Eumène n'était plus; Polysperchon avait perdu son titre de tuteur, son crédit, ses forces, son activité. La fortune avait couronné les entreprises et comblé, ce semble, l'ambition des usurpateurs : il ne tenait qu'à eux de se prêter un mutuel soutien et de laisser en repos le monde. Mais on ne jouit pas si tranquillement des fruits du crime; et nous allons voir recommencer, dans le vingtième livre de Diodore, le cours des dissensions sanglantes.

C'est, Messieurs, dans la préface de ce vingtième

livre que se lisent des réflexions que je vous ai citées, lorsque je vous entretenais de l'usage des harangues fictives dans les livres d'histoire. Diodore ne veut pas qu'on omette les discours mémorables qui ont été réellement prononcés : ils lui paraissent aussi dignes que les faits mêmes d'entrer dans les annales. Mais il en exclut les longues oraisons, faites à plaisir : il pense qu'elles interrompent hors de propos le fil de la narration, et qu'elles impatientent les lecteurs raisonnables. « Avez-vous, dit-il, le talent de la parole et le goût des « compositions oratoires? Permis à vous d'inventer des « sujets, si vous n'en avez de réels, de supposer des ac« cusations, d'imaginer des ambassades, de célébrer la « vertu, d'invectiver contre le vice, de vous exercer tant « qu'il vous plaira dans le genre judiciaire ou délibératif « ou démonstratif, et d'acquérir par là, s'il plaît aux « dieux, une réputation éclatante. Mais n'allez pas inti« tuler du nom d'histoire le recueil de vos oraisons; on « serait en droit de juger que vous ne savez pas racon« ter, et que vous placez fort mal un genre d'écrire dans « lequel vous réussiriez peut-être ailleurs. La plupart des « lecteurs passeront par-dessus tous vos exercices de « rhétorique; ils aimeront mieux les supposer bien faits « que de les lire; et vous serez fort heureux, si, choqués « de ces interruptions perpétuelles, ils ne jettent pas loin « d'eux votre livre, pour ne plus jamais le reprendre, dé« sespérant d'y rien trouver de ce qu'ils cherchent. L'his« toire est un genre simple, homogène, qui ne conserve « sa beauté que par l'étroite union de ses propres élé« ments : l'addition d'un corps étranger la déforme et la « dénature. » Diodore a été fidèle à ces sages maximes : nous n'avons point rencontré de harangues fictives

dans ses livres, si ce n'est pourtant celles de Nicolaüs et de Gylippe au treizième, et celles de Cléonnis et d'Aristomène dans le fragment traduit et commenté par Boivin. Je vous ai, Messieurs, présenté quelques observations contre l'authenticité de ces morceaux, qui non-seulement démentiraient les maximes exposées dans la préface du vingtième livre, mais rompraient inutilement et d'une manière bizarre l'unité de style qui règne dans tout l'ouvrage.

Dès 310, la discorde se rallume entre Antigone et Cassandre : Ptolémée se plaint hautement des garnisons macédoniennes laissées en quelques villes d'Égypte, et fait passer des troupes dans la haute Cilicie. Antigone, plein de confiance dans l'habileté militaire de son fils Démétrius, n'accorde aucune des satisfactions qu'on lui demande. De son côté, Polysperchon, resté dans le Péloponnèse, fait venir de Pergame un jeune homme de dix-sept ans, nommé Hercule, né de Barsine qu'Alexandre avait aimée : il rassemble autour de ce nouveau prétendant une armée de plus de vingt mille hommes. Mais, après s'être déclaré le tuteur de ce prince, il l'assassine de sa propre main, et le sang de cette victime scelle une alliance éphémère entre ce prétendu régent du royaume et l'astucieux Cassandre. La veuve du fils de Polysperchon, l'impérieuse Cratésipolis, gouvernait toujours Sicyone, et avait étendu son pouvoir sur Corinthe. Antigone affranchit ou se soumit ces deux cités et un grand nombre d'autres. Il espérait tirer de grands secours de la reconnaissance des Grecs. Mais, lorsqu'il vit qu'ils différaient de lui fournir des provisions et de l'argent, il se hâta de se réconcilier avec Cassandre et Ptolémée, aux dépens des cités grecques

qu'ils se partageaient entre eux. Ptolémée s'assura de Sicyone et de Corinthe, en y mettant des garnisons, et retourna en Égypte. Il y attendait Cléopâtre, sœur d'Alexandre le Grand et veuve d'un roi d'Épire, princesse dont Perdiccas, Lysimaque, Antigone, Cassandre et Ptolémée lui-même avaient recherché la main, comme un titre à l'empire. Mécontente d'Antigone, qui la retenait à Sardes, elle s'en échappa, dans l'intention de se retirer à la cour de Ptolémée. Le gouverneur de Sardes, informé de sa fuite, la suivit de près, l'atteignit, et la mit entre les mains de quelques femmes qui la tuèrent secrètement. Antigone, pour mieux recueillir le fruit de ce crime, voulut qu'on ne le soupçonnât point d'y avoir trempé. Par son ordre, ces femmes furent accusées et condamnées à mort, comme coupables d'un exécrable assassinat; et l'on célébra magnifiquement les funérailles de la malheureuse princesse avec laquelle s'éteignait enfin la famille royale.

L'année 307 est mémorable par une révolution dans Athènes et par une expédition en Chypre. Depuis onze ans, Démétrius de Phalère gouvernait les Athéniens avec une rare habileté. Il avait maintenu la paix au sein de leur république, et l'avait préservée, autant que le permettaient des conjonctures si difficiles, de toute atteinte extérieure. Il y entretenait même le goût des arts et l'esprit de liberté. C'est peut-être le meilleur administrateur qu'ait jamais eu cette cité. Mais il avait été installé par Cassandre : il devait être dépossédé par Antigone. Celui-ci donna ordre à son fils Démétrius Poliorcète de s'emparer de la ville d'Athènes, ou, comme on disait, de la délivrer. Quand Démétrius de Phalère eut été contraint de fuir et de se retirer en

Égypte, l'aveugle peuple d'Athènes rendit des actions de grâces à Antigone et à Poliorcète comme à ses libérateurs; il résolut de leur ériger deux statues d'or, que l'on poserait à côté de celles d'Harmodius et d'Aristogiton, sur un autel qui s'appellerait l'Autel des dieux sauveurs. Il décréta que le nombre des tribus serait porté de dix à douze, et que les deux nouvelles se nommeraient l'Antigonide et la Démétriane; que, chaque année, on célébrerait des jeux publics en l'honneur des deux princes. Ce n'est pas la seule fois qu'un peuple s'est déclaré affranchi par ceux qui l'asservissaient. Démétrius Poliorcète prit et rasa Munychie, puis proclama qu'Athènes était libre et devenait son alliée. Diodore lui-même écrit que cette république recouvrait alors sa liberté, qu'elle avait perdue depuis la guerre lamiaque. Il omet d'ailleurs plusieurs détails importants de cette révolution. D'autres historiens nous apprendront à quel point les Athéniens portèrent l'ingratitude envers Démétrius de Phalère : non-seulement ils renversèrent les trois cent soixante statues qu'ils lui avaient, dit-on, élevées, mais ils le condamnèrent à mort, et, ne l'ayant plus en leur puissance, ils persécutèrent ses amis, entre autres le poëte Ménandre. Ce n'est point du tout, Messieurs, par l'espoir de la reconnaissance publique qu'on doit se vouer à défendre les véritables intérêts de sa patrie : il faut être homme de bien et citoyen fidèle, quoi qu'il en puisse advenir. Il y a aussi des chances contre les oppresseurs, les imposteurs et les traîtres; et, si l'on doit être proscrit, il vaut mieux ne l'avoir mérité que par de loyaux services et par des bienfaits.

Démétrius Poliorcète, après avoir convoqué une

sorte de conseil général de la Grèce, où devaient se traiter les intérêts communs sous l'influence et la direction de son père, partit pour l'île de Chypre, qu'il était chargé de conquérir sur le roi d'Égypte Ptolémée; il y assiégea la ville de Salamine. Ce fut là qu'il employa pour la première fois l'hélépole ou *emporte-ville*, machine carrée, dont chaque face avait quatre-vingt-dix coudées de hauteur sur quarante-cinq de largeur. Elle était distribuée en neuf étages, et posée sur quatre fortes roues hautes de huit coudées. L'intérieur de l'édifice contenait deux cents hommes, qui des divers étages lançaient, à l'aide d'instruments particuliers, des pierres et des javelots. De là les murs de Salamine étaient abattus, et la place allait être emportée d'assaut, lorsque Ménélas, qui la défendait, mit le feu durant la nuit à la plupart des machines des assiégeants, et brûla l'hélépole avec les soldats qu'elle renfermait. Ptolémée, accourait d'Égypte à la tête d'une armée navale : une bataille horrible s'engagea sur mer, où, après divers succès obtenus de part et d'autre, ce qui restait de vaisseaux égyptiens fut enfin mis en fuite. Démétrius, vainqueur, revint à Salamine, et se vit bientôt maître de toute l'île de Chypre, à laquelle Ptolémée renonça. Pour se consoler de cette perte, Ptolémée, de retour en Égypte, y prit le titre de roi, plus expressément qu'il ne l'avait encore fait. Antigone se décora du même nom, qu'il donna aussi à son fils. Tous les autres vice-rois ou satrapes imitèrent cet exemple; Cassander et Lysimaque se déclarèrent indépendants et souverains : Séleucus même se proclama le possesseur immuable des satrapies de l'Asie supérieure.

Antigone, en 306, rappelle de Chypre son fils Dé-

métrius, et lui ordonne de conduire sa flotte sur l'Égypte, tandis qu'Antigone lui-même marchera par terre contre Ptolémée. L'armée du père est de quatre-vingt mille hommes d'infanterie, huit mille de cavalerie et quatre-vingt-trois éléphants : la flotte du fils est de cent cinquante vaisseaux fortement armés et approvisionnés. Retardée et affaiblie par une tempête, cette flotte aborde pourtant la côte, et aperçoit sur le rivage l'armée terrestre d'Antigone. En vain Ptolémée débauche quelques soldats fugitifs : Antigone arrête par d'affreux supplices le progrès de cette désertion. L'Égypte ne fut préservée d'une invasion que par ses marais, par un vent violent et par la hauteur des eaux du Nil. Ptolémée eut le temps de prendre des mesures qui empêchèrent la jonction des troupes de Démétrius à celles d'Antigone. Tous deux pendant ces délais consommaient inutilement leurs provisions ; le mécontentement général de leurs soldats prenait un dangereux caractère. Antigone résolut de s'en retourner en Syrie, et d'y attendre la saison où le Nil rentrerait dans son lit. Ptolémée se félicita de leur retraite comme d'une victoire : il la célébra par des sacrifices et des festins; il en informa ses alliés Cassandre, Lysimaque et Séleucus : il leur mandait qu'il lui était resté un grand nombre de transfuges, et qu'Antigone, malgré la valeur et l'habileté de son fils, n'était plus un ennemi redoutable.

Rhodes passait pour la mieux gouvernée des îles grecques : attentive à toutes les convenances, elle évitait d'entrer dans les querelles particulières des princes; elle n'avait donné de sujets de plainte à aucun des successeurs d'Alexandre; son crédit et sa prospérité s'étaient accrus durant une longue paix. Malgré les rela-

tions de commerce qui existaient entre elle et l'Égypte, elle s'était abstenue de prendre les armes pour Ptolémée contre Antigone; mais aussi elle avait refusé de fournir des vaisseaux à Démétrius Poliorcéte contre l'île de Chypre. Ce refus servit de prétexte à Antigone pour déclarer la guerre aux Rhodiens; et Démétrius reçut de son père l'ordre de les attaquer. Il entreprit donc, en 305, le siége de Rhodes; et cette cité se vit forcée de demander des secours à Ptolémée, à Lysimaque et à Cassandre. Rien, dans les annales de ce temps, n'est plus honorable que le dévouement généreux avec lequel les Rhodiens, durant toute une année, repoussèrent les assauts que leur livrait le Poliorcète. Cassandre leur envoya dix mille mesures de blé, Lysimaque quarante mille, Ptolémée trois cent mille. Ces secours et leur indomptable patriotisme soutinrent jusqu'au bout leur résistance, et la rendirent victorieuse. En vain Démétrius multiplia les attaques, en vain il construisit une hélépole nouvelle, qui avait huit roues, et de plus grandes dimensions que la première. En vain il essaya de corrompre Athénagoras, le commandant de la place : tous les genres de manœuvres et le génie même de la guerre cédèrent cette fois au génie de la liberté. Les pierres des temples démolis servirent à bâtir des fortifications nouvelles; chaque citoyen employait à la défense commune tout ce qu'il avait de biens et de forces. Quelqu'un ayant proposé de renverser des monuments érigés dans l'enceinte de la ville en l'honneur d'Antigone et de son fils, on dédaigna cette vengeance puérile, et l'on ne craignit pas de laisser subsister les images des ennemis qu'on savait si bien combattre; mais on s'empara d'un vaisseau chargé

de richesses et d'habits splendides qu'envoyait à Démétrius son épouse Phila, fille d'Antipater. Après des suspensions d'armes provoquées par des nations médiatrices, après des batailles sanglantes, dont la dernière se livra dans l'enceinte même de la ville, où Démétrius avait pénétré, il leva le siége, en 304, par l'ordre de son père, et passa dans la Grèce, pour y rendre, disait-il, la liberté aux villes, c'est-à-dire pour y substituer sa propre domination à celles de Polyspercbon et de Cassandre. Les Rhodiens venaient de se couvrir de gloire: on regrette de les voir, à la suite de ce siége, envoyer des aruspices en Libye, pour demander à l'oracle d'Ammon la permission de dédier un temple à Ptolémée, comme à un dieu. Il en fallait élever un au patriotisme victorieux.

Sicyone était occupée, comme nous l'avons dit, par une garnison de Ptolémée, et Corinthe gouvernée au nom de Cassandre. Démétrius alla délivrer, selon le langage du temps, ces deux villes; il s'en rendit maître en 303; et, par reconnaissance, Sicyone prit le nom de Démétriade. Vous n'ignorez pas, Messieurs, que ces changements de noms sont le plus souvent les symptômes d'une honteuse servilité. Nous n'avons plus à parcourir, avec Diodore, qu'une seule année, 302 avant l'ère vulgaire. Cassandre, voyant Démétrius et son père devenus puissants dans la Grèce, craignit pour son royaume de Macédoine, et adressa à Antigone des propositions de paix, qui furent mal reçues. Alors Cassandre, au lieu de sacrifier ses propres alliés, comme il n'eût point hésité à le faire pour traiter avec Antigone, les invita, au contraire, à s'unir à lui plus étroitement que jamais : la confédération, loin

de se dissoudre, se resserra donc entre Cassandre, Lysimaque, Séleucus et Ptolémée. Lysimaque passa de Thrace en Asie, débaucha un officier d'Antigone, et s'empara de Synnada, où ce vice-roi avait déposé une partie de ses trésors. Ensuite Lysimaque prit Éphèse, y brûla une flotte qu'Antigone y avait laissée, affranchit les Éphésiens, et renvoya des Rhodiens qu'on y retenait en otage. Enfin il parvint à Sardes, où il séduisit encore presque tous les officiers, à l'exception pourtant de celui qui gardait la citadelle. Antigone, qui célébrait alors une fête dans la ville qu'il avait nommée Antigonie, en partit pour s'opposer aux progrès de Lysimaque, mais sans vouloir en venir à aucune bataille réglée avant l'arrivée de son fils Démétrius. Ce dernier était à Athènes, où il s'occupait des moyens de se faire initier aux mystères d'Éleusis. En sa faveur, on passa par-dessus les règles saintes : on intervertit l'ordre des mois. Le peuple, après avoir consenti à cette irrégularité, s'en repentit comme d'un sacrilége, et reprocha aux magistrats un si téméraire accommodement avec les sacrés mystères. Mais Démétrius était déjà à Chalcis en Eubée, où il rassemblait sa flotte et son infanterie. Il conduisit l'une et l'autre au port de Larisse, qu'il prit d'emblée, ainsi que la citadelle. Il attira, sans combattre, plusieurs autres places dans son parti : ses rapides succès inquiétèrent Cassandre, qui, après avoir mis dans Thèbes et dans Phères de fortes garnisons, réunit toutes ses troupes, vingt-neuf mille fantassins et deux mille chevaux, en un même lieu, en face du camp de Démétrius, composé de plus de cinquante-six mille hommes. Sur la simple indication de ces nombres, les habitants de Phères jugèrent prudent

de livrer leur ville et leur forteresse à Démétrius. Cependant le grand capitaine recevait de son père l'ordre de transporter subitement toutes ses forces en Asie : il se hâta de conclure avec Cassandre un traité fort avantageux à celui-ci, mais sous une condition qui rendait tous les articles illusoires, savoir, qu'ils auraient besoin d'être ratifiés par Antigone. Démétrius arrive à Éphèse, reprend cette ville, remplace la garnison qu'y a laissée Lysimaque, cingle vers l'Hellespont, et fait rentrer sous la puissance de son père plusieurs places qui s'en étaient détachées. Parvenu à l'entrée du Pont-Euxin, il transforme en forteresse le temple de Calcédoine, y établit trois mille hommes et trente vaisseaux, et distribue ses troupes en différentes villes, pour y prendre les quartiers d'hiver. Mais il n'eut pas plutôt abandonné ces cantons, que Cassandre les reconquit. En même temps, Ptolémée sortait de l'Égypte à la tête d'une armée redoutable, et réduisait toutes les villes de la Cœlésyrie. Pendant que le roi d'Égypte tenait Sidon assiégée, on vint lui apporter la fausse nouvelle d'une bataille gagnée par Antigone sur Lysimaque et Cassandre, de la retraite des vaincus à Héraclée et de la prochaine arrivée du vainqueur en Syrie. Trompé par ce récit, Ptolémée regagna son Égypte. Séleucus, au contraire, descendait, des satrapies supérieures, en Cappadoce, à la tête de vingt mille hommes d'infanterie, de douze mille cavaliers ou hommes de trait, de quatre cent quatre-vingts éléphants et de cent chariots armés de faux. Tout se disposait pour une bataille décisive, qui eut lieu en effet, en 301, à Ipsus, où succomba et périt Antigone. Mais cet événement, époque fameuse dans l'histoire des succes-

seurs d'Alexandre, n'est point raconté dans le vingtième livre de Diodore. C'était l'un des plus importants articles du vingt et unième, qui est perdu ainsi que tous les suivants. Les faibles débris qui nous en restent nous occuperont durant la prochaine séance.

ONZIÈME LEÇON.

FRAGMENTS DU LIVRE VINGT ET UNIÈME ET DES SUIVANTS JUSQU'AU TRENTE-SEPTIÈME. — ÉTAT DE L'ASIE, DE L'ÉGYPTE, DE LA GRÈCE, DE LA SICILE ET DE L'ITALIE MÉRIDIONALE, DEPUIS L'AN 302 JUSQU'A L'AN 87 AVANT J. C.

Messieurs, l'histoire des successeurs d'Alexandre, depuis 323 jusqu'en 301, malgré les intrigues qui la compliquent et les forfaits qui l'ensanglantent, est si pleine d'expériences et si féconde en leçons morales, elle jette un si grand jour sur les manœuvres de l'ambition, sur le jeu des passions politiques, que Diodore n'a pas dû craindre de consacrer trois livres entiers à ces vingt-deux années, et qu'on se plaindrait plutôt quelquefois de la concision et de l'insuffisance de ses récits. Il serait donc fort difficile de résumer en peu de lignes les faits que nous avons extraits de ces trois livres dans nos dernières séances; et j'ignore si Bossuet lui-même a parfaitement réussi à resserrer dans un cadre étroit le tableau de ces vingt-deux années. « Après la mort « d'Alexandre, dit-il, son empire fut partagé. Perdiccas, « Ptolémée, fils de Lagus, Antigone, Séleucus, Lysima- « que, Antipater et son fils Cassandre, en un mot tous « ses capitaines, nourris dans la guerre sous un si grand « conquérant, songèrent à se rendre maîtres par les ar- « mes : ils immolèrent à leur ambition toute la famille « d'Alexandre, son frère, sa mère, ses femmes, ses « enfants et jusqu'à ses sœurs; on ne vit que des ba- « tailles sanglantes et d'effroyables révolutions... Les

« deux plus puissantes monarchies qui se soient élevées « alors furent celle d'Égypte, fondée par Ptolémée, fils « de Lagus, d'où viennent les Lagides, et celle d'Asie « ou de Syrie, fondée par Séleucus, d'où viennent les « Séleucides. Celle-ci comprenoit, outre la Syrie, les « vastes et riches provinces de la haute Asie, qui com- « posoient l'empire des Perses. Ainsi tout l'Orient re- « connut la Grèce, et en apprit le langage. La Grèce « elle-même étoit opprimée par les capitaines d'Alexan- « dre. La Macédoine, son ancien royaume, qui don- « noit des maîtres à l'Orient, étoit en proie au pre- « mier venu. » Quelle que soit l'exactitude de ce sommaire, il n'attache point des idées assez préci- ses à plusieurs des noms propres qu'il contient. On n'y distingue point les personnages qui ont successive- ment porté le titre de tuteurs ou régents de tout l'empire, savoir, Perdiccas, Python, Antipater et Polysperchon; ni, entre les vice-rois, Eumène, qui, en Cappadoce, demeurait soumis et fidèle à l'autorité souveraine, tan- dis que tous les autres s'efforçaient de s'en rendre in- dépendants, non-seulement Ptolémée et Séleucus, mais aussi Lysimaque en Thrace, Cassandre en Carie, An- tigone en Pamphylie et ailleurs. Bossuet n'indique point comment ces vice-rois, associés d'abord par leur révolte commune, puis divisés par des intérêts parti- culiers, formaient, rompaient et renouaient leurs allian- ces. Il dit bien qu'ils opprimaient les cités grecques; il n'ajoute point qu'ils se vantaient de les affranchir, chaque fois qu'ils les asservissaient, et qu'Athènes, par exemple, célébra comme un jour de salut et de déli- vrance celui où on lui ravissait Démétrius de Phalère, qui, durant plus de dix années, l'avait administrée

avec une sagesse admirable, et presque sans exemple, même en de meilleurs temps. Je crois aussi que, parmi tant de capitaines, il importait de distinguer Antigone comme le plus ambitieux de tous, et son fils Démétrius Poliorcète comme le plus brave et le plus habile dans l'art des combats et des siéges, quoique, après avoir soumis l'île de Chypre, il n'ait pu s'emparer de Rhodes. Antigone, qui avait commencé par être l'un des vice-rois rebelles, finit par se déclarer l'ennemi de tous les autres, surtout de Cassandre, Lysimaque, Séleucus et Ptolémée. Ils le vainquirent à Ipsus, bataille célèbre, que Bossuet a négligé de nommer, et qui était sans doute l'un des principaux articles du vingt et unième livre de Diodore; car elle n'est encore qu'annoncée à la fin du vingtième.

A partir du commencement de l'an 301 avant notre ère, nous n'avons plus que des fragments du grand ouvrage de cet historien. Nous devons regretter spécialement les livres XXI et XXII qui atteignaient presque l'année 264, terme où commence l'introduction de Polybe. La perte de ces deux livres laisse une lacune de trente-neuf ans, qui ne sera comblée que par des écrivains postérieurs à l'ouverture de l'ère vulgaire. C'est néanmoins une période remplie d'événements d'un haut intérêt, tels que la bataille d'Ipsus, la reprise de l'île de Chypre par Ptolémée, la fin du règne de celui-ci et l'avénement de Ptolémée Philadelphe, la mort d'Agathocle en Sicile, celle de Cassandre en Macédoine, l'occupation de ce dernier royaume par Démétrius Poliorcète, puis par Pyrrhus, roi de l'Épire, et la guerre de ce Pyrrhus contre les Romains. Aucun de ces faits n'est éclairci par les frag-

ments de Diodore, où tout se réduit, à peu près, à de simples mentions fugitives. Ce sont des extraits puisés presque tous dans la *Bibliothèque* de Photius et quelques-uns dans le recueil de Constantin Porphyrogénète sur les vertus et les vices. Diodore y cite les histoires volumineuses qu'avaient écrites Psaon, auteur qui n'est connu que par cette mention, Diyllus, Athénien, le même peut-être que Duillus, Duris, Timée, Callias, et Antandre, frère du tyran Agathocle. La mort de ce tyran, en 289, est racontée avec quelques détails. Depuis assez longtemps, il vivait en paix avec les Carthaginois : tout à coup il équipe une armée navale, et deux cents galères à quatre ou six rangs de rames. Mais il avait pour esclave un jeune Égestain, appelé Ménon, qui conspirait contre lui. Agathocle, devenu vieux, avait confié la conduite de ses troupes à son petit-fils Archagathus, fils de celui qui était mort en Afrique; mais un second Agathocle, fils du tyran, était l'héritier présomptif de la couronne; et un jour Archagathus reçut l'ordre de lui remettre le commandement des armées de terre et de mer. Impatient de se défaire des deux Agathocles, Archagathus dépêche un courrier à Ménon pour le presser d'empoisonner le père, tandis que lui-même il étranglera le fils au milieu d'une fête. Ces deux attentats furent consommés, mais l'un avec des circonstances peu ordinaires et peu croyables. Le roi de Sicile, à la fin d'un repas, demanda une plume pour se curer les dents. Ménon, avant de donner la plume, eut l'adresse de la tremper dans un venin très-subtil. A l'instant les gencives se gonflent, et la gangrène s'y met. Agathocle souffre des douleurs inexprimables; il assemble son peuple; il dénonce Ar-

chagathus et Ménon ; il proteste que, si on l'eût laissé vivre, il allait rétablir dans Syracuse la liberté publique et les lois fondamentales. Mais on n'attend point qu'il expire : on l'étend vivant sur le bûcher. Il avait vécu soixante-douze ans, régné pendant vingt-huit, et, durant cette longue carrière, proscrit et tué ses ennemis et ses amis, sans perdre un seul jour. Le peuple brisa ses images, et mit ses biens à l'encan. Ménon se rendit au camp de son complice Archagathus, et l'égorgea secrètement, afin d'arriver seul au pouvoir. Mais les Syracusains lui opposèrent le préteur Hicétas. Ménon s'allia aux Carthaginois, et les dissensions se prolongèrent. Parmi ces extraits, on rencontre quelques maximes : par exemple, qu'on ne doit jamais, dans les troubles civils, se liguer avec des étrangers, jamais compter sur l'amitié des ennemis.

Hicétas occupait Syracuse, et Phintias Agrigente. Dans un combat qu'ils se livrèrent devant Hybla, Hicétas remporta la victoire; l'un et l'autre ravagèrent la Sicile. Phintias bâtit une ville, à laquelle il donna son nom. Un songe l'avertit de sa fin prochaine. Mais Hicétas, sans en avoir été ainsi prévenu, fut chassé de Syracuse, qu'il avait gouvernée dix ans. Après lui Thynion et Sostrate régnèrent et appelèrent Pyrrhus en Sicile : cette île, que tant de tyrans avaient opprimée, restait en proie aux factions, aux Carthaginois, à Pyrrhus et aux Romains. Pyrrhus, qui avait épousé Lanassa, fille d'Agathocle, et qui en avait un fils nommé Alexandre, rentra comme en triomphe à Syracuse, en 277 : on lui remit les armes, les machines de guerre, les vaisseaux; toutes les villes se donnaient à lui, et il concevait les plus hautes espérances. Il emporta d'as-

saut Palerme, celle des villes siciliennes qui a le plus beau port, d'où lui vient, selon Diodore, son nom de Πάνορμος, *tout port*. Lilybée seule résista au roi Pyrrhus : elle lui offrit de l'argent qu'il se repentit d'avoir réfusé, lorsqu'après deux mois de siége, il reconnut l'impossibilité du succès. Il s'occupa des moyens d'équiper une flotte avec laquelle il descendrait en Afrique.

Tels sont, Messieurs, les plus importants débris des livres XXI et XXII de Diodore, dans lesquels il paraît qu'il s'agissait particulièrement des affaires de la Sicile. Les trois suivants correspondaient à peu près à l'espace compris entre le commencement de la première guerre punique, en 264, et l'ouverture de la seconde, en 219. C'était donc la même matière que dans l'introduction ou les deux premiers livres de Polybe. Mais les trois de Diodore pouvaient contenir d'autres détails, et la narration devait y être un peu moins rapide. Les extraits qui en subsistent font mention de l'historien Philinus d'Agrigente et du poëte comique Philémon, qui mourut en 362, à quatre-vingt-dix-neuf ans, ayant composé quatre-vingt-dix-sept pièces de théâtre. Diodore parle incidemment du philosophe Épicure, et emprunte de lui ces maximes : que celui qui ne s'écarte jamais des règles de la justice, passe ordinairement sa vie dans une heureuse tranquillité; que l'homme injuste, au contraire, se jette en des embarras extrêmes, s'expose à des périls, et ne jouit d'aucun repos; que l'injustice est la source de tous les malheurs de la société; qu'elle perd les rois et les peuples. Les articles historiques les plus dignes d'être observés dans les restes de ces trois livres sont ceux qui concernent Régulus. L'autorité de

Diodore se joint à celle de Polybe pour écarter les fictions relatives à la mort de ce Romain. Je dis l'autorité, car c'en est une que le silence de ces deux historiens sur des circonstances, dont l'intérêt était sensible, et qu'ils n'auraient certainement pas omises, s'ils les avaient reconnues pour avérées. Diodore dit que Régulus, vaincu par les Carthaginois que le Lacédémonien Xanthippe commandait, tomba dans un opprobre qu'il avait trop mérité en accablant d'outrages ces mêmes ennemis dont il avait d'abord triomphé. Mais, qu'il ait été renvoyé de Carthage à Rome, qu'il ait conseillé aux Romains de refuser tout accord, qu'il soit venu se remettre entre les mains des Carthaginois, et que ceux-ci l'aient fait périr dans un tonneau hérissé de pointes, ni Polybe ni Diodore n'en disent un seul mot. Diodore, en parlant ensuite des cruautés exercées par les fils de Régulus, dit qu'ils y furent excités par leur mère, qui supportait avec peine la mort de son mari, βαρέως φέρουσα τὴν τἀνδρὸς τελευτήν, et qui croyait que leur négligence était cause qu'il avait perdu la vie, καὶ νομίσασα δὶ ἀμέλειαν αὐτὸν ἐκλελοιπέναι τὸ ζῆν. Ces paroles prouvent, selon Paulmier de Grentemesnil, que Régulus est mort d'une maladie mal soignée. Terrasson, au contraire, traduit « la mère des jeunes Attilius, qui at-« tribuait à la négligence de ses fils la mort cruelle de « son mari, leur persuada de s'en venger sur deux pri-« sonniers carthaginois qu'ils avaient à Rome. » Mais τὴν τελευτήν signifie la fin, la mort, et non la mort cruelle : l'idée de vengeance est aussi ajoutée par le traducteur : le texte porte seulement ἐποίησε τοὺς υἱοὺς κακουχεῖν τοὺς αἰχμαλώτους, elle fit maltraiter par ses enfants les captifs. Moyennnant sa version, Terrasson trouve

dans ce passage une preuve de la fin tragique de Régulus, telle qu'elle a été racontée par Tite-Live et chantée par Silius Italicus. Mais, en se reportant au texte grec, les meilleurs critiques du dernier siècle, particulièrement Wesseling, ont embrassé l'opinion de Paulmier de Grentemesnil, sans daigner même faire mention de la paraphrase et du commentaire de Terrasson. Une des plus graves infidélités qu'un traducteur puisse commettre est d'attribuer tout exprès à l'auteur qu'il interprète des expressions qui favorisent une tradition contestée, que cet auteur n'énonce point. Nous reviendrons, Messieurs, sur le fond de cette question, lorsque nous étudierons Tite-Live et Appien.

Vous vous souvenez que les livres III, IV et V de Polybe, les plus instructifs qui nous restent de tout son ouvrage, ne correspondent qu'à la cent quarantième olympiade, ou aux années de 220 à 216 avant Jésus-Christ, les quatre premières de la seconde guerre punique. Diodore traitait ce même sujet en son vingt-sixième livre. C'était apparemment dans la préface de ce livre que se lisaient des réflexions sur la critique et sur l'envie. Il n'est, disait Diodore, aucun poëte, aucun historien, aucun écrivain qui parvienne à contenter tous les lecteurs qu'il veut instruire; il est plus aisé d'atteindre le but qu'on s'est proposé que de se mettre à l'abri de la critique. Ni Phidias, si estimé par la beauté de ses figures en ivoire, ni Praxitèle, qui semblait communiquer à la pierre les passions humaines, ni Apelles et Parrhasius, qui ont porté à un si haut degré l'art de la peinture, n'ont échappé aux censeurs. Quel poëte a été plus divin qu'Homère? Quel orateur plus éloquent que Démosthène? Quel citoyen plus juste qu'Aristide?

Quel homme plus irréprochable que Socrate ? Tous ont eu des détracteurs; et peut-être, en effet, n'étaient-ils pas exempts de toute erreur et de tout défaut. Mais il y a des hommes que leur impuissance, leur ignorance, leur insensibilité naturelle condamne à ne pouvoir être qu'envieux : ils sont peu touchés de ce qui se trouve de noble et de généreux dans un caractère ou dans une action. Ils ne savent apercevoir que des taches, imaginer que des interprétations désavantageuses : incapables de se couvrir eux-mêmes du moindre éclat, ils s'en consolent ou s'en vengent, en donnant un mauvais tour à tout ce qui se fait de louable. Nous ignorons, Messieurs, à quels faits racontés dans ce livre Diodore entendait appliquer ces réflexions; mais elles sont si judicieuses, et résultent d'un si grand nombre d'expériences anciennes et modernes, qu'elles n'ont pas besoin de se rattacher à des récits particuliers. Il en est de même de celles qui concernent l'abus des plaisirs. Une vie molle et délicate, qui énerve les corps et les âmes, engendre l'ennui, détruit l'activité, la force et le plaisir même. On ne reprend pas les travaux qu'on a négligés; on ne revient point aux habitudes austères et frugales qu'on a désapprises; on les craint en les regrettant; et l'on se plonge plus profondément chaque jour dans les voluptés qu'on ne sent plus, dans le luxe qui fatigue, et dans l'oisiveté qui accable. A côté de ces maximes, et sans aucune liaison assez sensible avec elles, se rencontrent quelques lignes fort peu instructives sur Hiéron de Syracuse, sur les Carthaginois Annibal et Asdrubal. Il paraît que Diodore, en rédigeant ce livre, se servait d'une histoire d'Annibal par Sosilus d'Ilium, et d'une histoire de la Grèce par Ménodote de Périnthe.

De l'an 216, Polybe s'était proposé de descendre jusqu'à l'an 167; et il avait effectivement parcouru cet espace dans les trente-cinq livres de son ouvrage qui suivaient le cinquième. La perte presque absolue de ces trente-cinq livres ne serait que bien médiocrement réparée, si nous avions les quatre de Diodore sur les mêmes matières. Mais nous manquons même d'un si faible dédommagement. Il nous reste à peine vingt pages des livres XXVII, XXVIII, XXIX et XXX de ce second historien; ce sont les deux recueils de Constantin Porphyrogénète qui nous fournissent ces extraits incohérents. Il y est deux fois question de Nabis, qui régnait sur la ville de Sparte, et la remplissait de voleurs, d'assassins, de scélérats de toute espèce, sachant bien que c'est par de tels hommes qu'un usurpateur comme lui devait être soutenu. Polybe nous a offert plus de détails sur les cruautés recherchées que pratiquait ce tyran. En 205, Pléminius, lieutenant de Scipion, commandait à Locres; il s'y fit ouvrir le temple de Proserpine, et en pilla les trésors. Les Locriens, indignés de ce sacrilége, s'en plaignirent au peuple romain; et les tribuns, à qui Pléminius n'avait point fait part de sa proie, tonnèrent contre son impiété. Notre historien prétend que la déesse, vengeant sa propre cause, les punit les uns et les autres, en les excitant à s'entre-détruire. Les tribuns ayant jeté par terre Pléminius, lui déchirèrent à coups de dent les oreilles, le nez et les lèvres. Il se releva, et les fit frapper de verges jusqu'à la mort. Condamné à son tour par le sénat et par le peuple, il fut chargé de chaînes, et mourut en prison. Cependant on accusait Scipion d'avoir ordonné ce pillage du temple; il s'en

disculpa, d'une manière qui parut satisfaisante. Nous retrouverons ce fait raconté plus au long dans Tite-Live, et avec des circonstances moins invraisemblables. Tite-Live avouera pourtant que les traditions varient sur quelques détails : *Cæterum duplex fama est quod ad Pleminium attinet;* mais la condamnation, l'emprisonnement et la mort de Pléminius ne sont point à révoquer en doute. Un autre fragment de Diodore, contient, en fort peu de mots, le récit de la mort de Sophonisbe en 203. Sophonisbe, avait épousé d'abord Masinissa, puis Syphax. Devenue ensuite prisonnière de Masinissa, elle le reprit pour mari, et s'efforçait de le détacher du parti des Romains. Syphax en instruisit Scipion, qui donna ordre de lui amener la princesse. Masinissa n'y consentit point : pressé de la remettre au pouvoir des Romains, il la conduisit dans une tente, et l'obligea d'avaler un breuvage empoisonné. Ceci diffère encore de la tradition ordinaire, selon laquelle Syphax a été le premier époux de Sophonisbe. Mais Appien et Zonaras se rapprochent un peu de Diodore, lorsqu'ils disent qu'avant d'épouser Syphax, elle avait été promise ou fiancée à Masinissa. A partir de l'an 200, plusieurs articles concernent Philippe, roi de Macédoine, et retracent sa tyrannie : sur de simples dénonciations, il faisait étrangler les membres de son conseil d'État; il déclarait la guerre aux Dardaniens, qui ne lui avaient fait aucun tort, mais qui n'étaient pas capables de lui résister, et il en exterminait dix mille; il égorgeait ses amis sans les entendre; enfin, il abattait les temples et les mausolées. Il fouilla dans les tombeaux d'Athènes, et brûla l'Académie. Diodore prétend néanmoins que ce prince était naturellement

le meilleur des hommes, et qu'il avait été corrompu par Héraclide, son courtisan. Lorsque les Macédoniens, poussés à bout, laissèrent éclater leur indignation, Philippe les satisfit en mettant en prison cet Héraclide. Le roi d'Égypte, Ptolémée Épiphane, s'était d'abord conduit sagement; les flatteurs le pervertirent aussi, et, en 192, il fit avaler la ciguë à son ancien tuteur, Aristomène, qui l'avertissait de ses fautes; dès lors il ne garda plus de mesure. Antiochus, celui que nous surnommons le Grand, régnait en Syrie : épris des charmes d'une jeune fille, il l'épousa, oublia ses projets de guerre, et laissa ses soldats tomber, comme lui, dans la mollesse. Les Romains l'attaquèrent; les troupes qu'il attendait de l'Asie n'arrivaient point; les villes se détachaient de son parti. Vaincu et découragé, il renonça aux États qu'il possédait en Europe, et se retira en Syrie, sans songer aux moyens de fermer l'accès de son royaume aux Romains. Diodore n'avait point négligé les annales des Achéens : de ce qu'il en avait écrit, il reste du moins un hommage aux talents et aux vertus éminentes de Philopœmen, le dernier des Grecs.

Chez les Macédoniens, Philippe, à l'instigation de Persée, l'un de ses fils, empoisonne l'autre, nommé Démétrius; puis il punit de mort les complices et les instruments de ce crime, à l'exception pourtant de Persée. Philippe lui-même, déchiré de remords, se laisse mourir d'inanition, en 178, moins de deux ans après la mort de Démétrius. Persée règne; il prend la ville de Chalestre en Macédoine, en égorge toute la jeunesse, et de plus cinq cents citoyens réfugiés dans la citadelle. Quelques autres crimes de Persée, ses extravagances et

ses revers sont indiqués sommairement. Il fut vaincu par Paul Émile, et détrôné en 168. La maison des Séleucides se maintenait sur le trône de Syrie : elle en était au huitième roi à partir de Séleucus, l'un des capitaines successeurs d'Alexandre. Antiochus le Grand, dont Diodore nous parlait, il y a peu d'instants, avait été le sixième; son fils Séleucus Philopator lui avait succédé; et, depuis 175, c'était Antiochus Épiphane qui régnait: trois fragments nous représentent ce dernier prince comme habile, généreux et brave. Il se traça, est-il dit, le plan d'une conduite tout à fait différente de celle des autres monarques. Il sortait de son palais, à l'insu de tous ses ministres, et parcourait la ville accompagné de deux hommes ou d'un seul. Son plaisir était de s'associer aux simples citoyens, aux étrangers, aux gens du peuple, et d'aller boire avec eux. Apprenait-il que des jeunes gens avaient fait la partie de passer la journée ensemble, il venait les trouver, apportant sa coupe et leur menant des joueurs d'instruments. La plupart, voyant un roi, prenaient la fuite; d'autres demeuraient silencieux et saisis d'effroi; il les rassurait de son mieux, et les retenait par ses manières affables. On l'a vu souvent quitter son habit royal, et se revêtir d'une robe de candidat, ainsi que le pratiquaient à Rome ceux qui briguaient les charges publiques. Il arrêtait et embrassait les passants dans les rues, en sollicitant leurs suffrages pour l'édilité ou le tribunat. Quand il avait obtenu cet honneur, il siégeait sur un tribunal d'ivoire, et jugeait les causes qui se plaidaient devant lui. En un mot, tout ce qu'il avait vu faire à Rome, il l'imitait avec tant de soin et de perfection, que ses amis en restaient émerveillés. Plusieurs néanmoins

n'apercevaient dans ces singeries que des signes d'extravagance ou d'imbécillité. Nous le trouvons bien plus digne d'éloges, lorsque après avoir défait les Égyptiens dans une bataille, et pouvant les égorger tous, suivant l'horrible droit des conquérants, il parcourt à cheval tous les rangs de son armée pour défendre d'attenter à la vie d'aucun des vaincus. Il recueillit le fruit de cet acte de générosité, ou plutôt de justice, par la reddition non-seulement de la ville de Péluse, mais de l'Égypte entière, dont il se vit maître pendant quatre années, de 170 à 166 selon M. Champollion Figeac, ou de 172 à 168 selon le P. Pétau et la plupart des chronologistes. Diodore déclare qu'Antiochus s'est montré digne du trône, dans toutes ses entreprises et durant tout son règne, en exceptant seulement ce qu'il fit à Péluse, πλὴν τοῦ κατὰ τὸ Πηλούσιον στρατηγήματος. Il s'agit apparemment des artifices qu'il employa pour enlever la couronne au jeune Ptolémée Philométor, sous prétexte de la lui conserver. Il y aurait lieu, Messieurs, d'examiner bien d'autres actions d'Antiochus, qui, selon Bossuet, régna comme un furieux, et attira sur lui, par son impiété, par son orgueil, l'implacable colère de Dieu. Mais nous trouverons un jour des occasions plus directes d'entrer dans cette discussion. Il importait seulement de remarquer, dans Diodore, une tradition plus honorable ou plus favorable à la mémoire d'Antiochus Épiphane. Polybe et Tite-Live ont parlé aussi du plaisir qu'il prenait à copier les usages de Rome, et des jugements divers que l'on portait de cette imitation puérile : *Romano more, sella eburnea posita, jus dicebat, disceptabatque controversias minimarum rerum... Itaque nescire,*

quid sibi vellet, quibusdam videri; quidam ludere eum simpliciter, quidam haud dubie insanire aiebant. Quant à la modération avec laquelle il traita les troupes égyptiennes qu'il avait vaincues, elle est unanimement louée par les auteurs profanes et n'est point contestée par saint Jérôme, qui s'est beaucoup occupé de ce roi de Syrie dans son commentaire sur le prophète Daniel.

Voilà, Messieurs, les articles qui me paraissent les plus importants, parmi ceux que les compilateurs de Constantin Porphyrogénète ont extraits des livres XXVII, XXVIII, XXIX et XXX de Diodore de Sicile; ce sont de simples sommaires, toujours rédigés sous la forme indirecte, commençant tous par la conjonction ὅτι, et ne consistant quelquefois qu'en trois ou quatre lignes. Photius ne fournit rien à ces quatre livres, mais il va nous offrir, pour les livres suivants, des articles qui s'entremêleront à ceux que les recueils de Constantin continueront de nous présenter. Les livres XXXI et XXXII de Diodore comprenaient l'histoire de vingt années, de 167 à 147, espace de temps dont Polybe avait aussi tracé les annales; car Polybe, quoiqu'il eût annoncé qu'il se bornerait à cinquante-trois ans, et qu'en conséquence, ayant, après son introduction, commencé son troisième livre à l'année 220, il dût s'arrêter à 167, est réellement descendu jusqu'à l'année 146 avant notre ère, ainsi que nous l'avons reconnu, Messieurs, en prenant connaissance des fragments de ses dix derniers livres. Nous aurions donc, sans les ravages du temps ou des brigands, deux histoires anciennes et suivies de ces vingt années, l'une en dix livres par Polybe, l'autre en deux par Diodore.

Des deux côtés, nous sommes réduits à recueillir de bien médiocres extraits. Diodore en dit moins que Polybe sur l'insigne lâcheté du roi de Bithynie Prusias. Il nous le représente néanmoins se déclarant l'affranchi des Romains, les appelant ses dieux sauveurs, paraissant devant eux vêtu en esclave; son ignoble physionomie cadrait avec ce costume. Persée, tombé du trône de Macédoine dans la plus honteuse captivité, s'en montrait digne par son caractère pusillanime. On l'enferma dans la prison d'Albe, caverne souterraine et fétide, où l'on détenait les malfaiteurs. Il y passa sept jours entiers, implorant la pitié de ses compagnons. Ils lui offraient un poignard et une corde; il leur demandait du pain. Le sénat, à qui l'on fit peur de la déesse Némésis, transféra le captif dans un cachot moins obscur, mais où ses gardiens l'empêchaient de dormir, en le secouant dès qu'il sommeillait : il mourut d'insomnie. Le roi de Syrie, Antiochus Épiphane, vécut jusqu'en 164. Notre historien lui attribue de grandes vues et de nobles sentiments, mais en avouant qu'il avait des caprices ridicules. Pour braver la puissance romaine, il affectait d'annoncer avec éclat les fêtes et les jeux publics qu'il voulait célébrer; il y invitait les hommes célèbres de tous les pays et y étalait toutes ses richesses. Dans l'une de ces solennités il parut lui-même sur un petit cheval, comme un officier subalterne, chargé de régler les rangs et de maintenir l'ordre. Durant le repas, il se tint à l'entrée de la salle, introduisant et faisant placer les convives. Il faisait le tour de la table, mangeant et buvant de tous côtés, et colportant, d'un bout à l'autre, les plaisanteries, les bons mots qu'il entendait dire. Après le

festin, on l'apporta couvert d'un linceul, et on le posa par terre : la symphonie le ressuscita, et il se mit à danser avec les mimes et à leur manière, ne s'abstenant d'aucune indécence. On ne comprenait pas, dit l'auteur, comment il pouvait réunir tant de vertus et tant de défauts. A la fin de la fête, on annonça l'arrivée de Tibérius Gracchus, que le sénat envoyait pour examiner les affaires de Syrie : Antiochus le reçut avec une politesse affectueuse, et déguisa par le plus gracieux accueil la haine implacable qu'il portait au nom romain. Tel était entre les rois de cette époque, celui que les historiens profanes nous désignent comme le plus illustre.

Ceux de Cappadoce faisaient remonter leur origine à Cyrus, dont la sœur, Atossa, avait, disaient-ils, épousé Pharnace, roi des Cappadociens. De ce mariage était né Gallus, bisaïeul d'Anaphas, l'un des sept seigneurs perses qui tuèrent le mage usurpateur. En continuant cette généalogie, dont Diodore n'omet aucun degré, on arrive à Ariamne, qui, après un règne de cinquante ans, durant lequel, est-il dit, il ne se passa rien de mémorable, laissa deux fils, Holopherne et Ariarathe, qui parvint au trône, parce qu'il était l'aîné. Ariarathe aima tendrement son frère Holopherne, et le revêtit des plus brillantes dignités : il s'allia aux Perses pour porter la guerre en Égypte, et s'illustra par sa valeur. Son fils, Ariarathe II, lui succéda vers le temps où Alexandre détrônait Darius Codoman. Perdiccas envoya Eumène en Cappadoce; Ariarathe II fut vaincu et tué. Un troisième Ariarathe, né du précédent, se retira en Arménie, pour laisser passer l'orage; et, lorsque Perdiccas et Eumène eurent perdu la vie, il revint en Cappadoce, et recouvra le royaume de ses pères.

Ses successeurs Ariarathe IV et V s'allièrent par des mariages aux rois de Syrie. C'était, en 160, Ariarathe VI qui occupait le trône; prince philosophe et ami des lettres, qu'en son jeune âge il avait cultivées sous des maîtres grecs. La Cappadoce devint, sous son règne, l'asile des savants et des sages : il sut se maintenir en paix avec les Romains. Cette notice, Messieurs, est la plus ancienne de celles qui servent à établir la chronologie et l'histoire des rois de la Cappadoce. George le Syncelle la cite et l'altère. Nous n'avons pas, je l'avoue, sur cette branche des annales antiques, tous les renseignements désirables; mais, si l'on ne s'en tient point à ceux que donne ici Diodore, ce n'est assurément pas au Syncelle qu'il convient de recourir.

Paul Émile, le vainqueur de Persée, mourut en 160. Diodore lui rend hommage, comme à l'homme le plus vertueux de ce siècle. Tous les citoyens de Rome le pleurèrent; on suspendit pendant plusieurs jours le cours des délibérations publiques. Lui qui avait enrichi la république des trésors de l'Espagne et de la Macédoine, il mourait si pauvre, que ses deux fils furent obligés de vendre une partie de leurs propres fonds pour payer la dot de sa femme. L'un de ces deux jeunes gens, Publius Scipion, se distinguait par des vertus dignes de sa naissance illustre, et de son maître Polybe de Mégalopolis, que Diodore nomme en cet endroit, en ajoutant qu'il est auteur d'une histoire grecque. J'écarte les détails relatifs à l'éducation et à la sagesse précoce de Scipion, parcequ'ils ont été déjà mis sous nos yeux par Polybe même.

Tant que les Romains avaient travaillé à fonder leur puissance, ils s'étaient conduits avec modération et gé-

nérosité à l'égard de leurs ennemis. En cela ils imitaient l'ancien Philippe de Macédoine, qui, par sa circonspection et sa feinte clémence, s'était élevé à un haut degré de force et d'autorité. Mais, de même qu'ensuite Afexandre ruina Thèbes et imprima au loin la terreur, pour garantir les fruits de ses conquêtes et la domination acquise par ses victoires, ainsi les Romains, si réservés et si généreux, quand ils n'étaient pas encore les maîtres du monde, finirent, quand ils le furent, et pour ne pas cesser de l'être, par détruire Carthage en Afrique, Numance en Espagne, Corinthe en Grèce et le royaume de Macédoine. Le pouvoir qui commence à s'établir veut être estimé, aimé, s'il se peut : le pouvoir victorieux veut être craint, afin d'être absolu sans péril et sans alarmes. Cette seconde méthode ne réussit pas aussi bien que la première. Mais tous ceux qui se voient tout-puissants la suivent; et l'observation qu'en fait Diodore est d'un homme qui a mûrement étudié les progrès et les excès de la puissance. Les Romains, lorsqu'ils eurent entrepris la dernière guerre punique, ne se laissèrent fléchir par aucune soumission et ne se crurent enchaînés par aucun engagement. En vain Carthage leur livra trois cents otages, ses armes, ses machines de guerre, la ruine de cette ville était résolue : Rome n'aspirait plus à se montrer juste, elle mettait sa gloire à se rendre de plus en plus formidable.

Des révolutions agitaient la Syrie. Démétrius, successeur d'Antiochus Eupator, avait été détrôné et tué par Alexaudre Bala; celui-ci succomba à son tour sous les coups de Démétrius II, fils du premier; et l'on vit alors s'accomplir, dit notre auteur, l'oracle qui avait

averti Alexandre Bala d'éviter un lieu où aurait paru un dieu à deux formes, θεὸν δίμορφον. Cette énigme est expliquée par un long fragment, où il s'agit d'un hermaphrodite trouvé dans la ville d'Abas en Arabie. Alexandre Bala entrait dans cette ville précisément au moment où l'on s'y occupait d'un personnage qui avait été, sous le nom d'Héraïs, l'épouse de Samiade, et qui venait de prendre le nom de Diophante. C'était là évidemment le θεὸς δίμορφος. A ce propos, Diodore raconte quatre autres histoires du même genre, arrivées, l'une à Épidaure, l'autre à Naples, la troisième, près de Rome, au temps de la guerre contre les Marses, vers l'an 91 avant notre ère, et la quatrième, peu de temps après, à Athènes. Mais les deux dernières sont tragiques, puisque, d'après le conseil des aruspices, on brûla vifs les deux hermaphrodites. Diodore s'indigne de ces jugements atroces, qu'il impute à une ignorance grossière. L'article se termine par ces mots: « Ceci soit dit pour la correction de « la superstition, ταῦτα μὲν εἰρήσθω πρὸς διόρθωσιν δεισι-« δαιμονίας; » paroles que Terrasson a traduites ou plutôt paraphrasées d'une manière fort énergique : « Ce qui doit « nous guérir de la superstition comme de la plus cruelle « de toutes les erreurs humaines. »

Les huit derniers livres de Diodore sont les plus regrettables, non-seulement parce qu'ils ne sont remplacés, dans leur ensemble, par aucun ouvrage écrit avant l'ère vulgaire, mais surtout parce qu'ils nous offriraient des relations à peu près contemporaines des événements; car ils embrassaient les quatre-vingt-trois années comprises entre 146 et 63. Diodore était né, selon toute apparence, bien avant ce dernier terme; et sa naissance n'était guère postérieure que de soixante

ou cinquante ans au premier. Il se trouvait donc, à l'égard de la matière de ces huit livres, à peu près dans la position où serait aujourd'hui un homme de trente à quarante ans qui entreprendrait d'écrire l'histoire des soixante dernières années du dix-huitième siècle et des vingt premières du dix-neuvième. Diodore vivait à Rome, où retentissaient alors les affaires du monde entier; et il pouvait y avoir connu et interrogé des témoins ou des auteurs de presque toutes les scènes qu'il avait à retracer dans cette dernière partie de son ouvrage. Nous la diviserons en deux sections, l'une de l'an 146 ans à 100 avant l'ère chrétienne, l'autre de l'an 100 à 63. Les quarante-six années de la première section correspondent aux livres XXXIII XXXIV, XXXV et XXXVI; et les trente-sept années de la seconde aux livres XXXVII, XXXVIII, XXXIX et XL.

Les Lusitaniens, faute d'avoir un chef habile, s'étaient laissé vaincre par les troupes romaines; ils se mirent sous la conduite de Viriathe, qui, né sur les côtes de l'Océan, avait passé sa vie sur les montagnes et acquis un tempérament robuste. Il surpassait tous ses compatriotes en force et en légèreté. Endurci à de violents exercices, il mangeait peu et ne dormait guère; toujours il portait des armes pesantes, avec lesquelles il était prêt à combattre les brigands ou les bêtes féroces. Sa réputation l'éleva au rang de capitaine; et l'une des qualités qu'on remarquait en lui était une parfaite équité dans la distribution des dépouilles. Il remporta sur les Romains plusieurs victoires, prit vivant leur commandant Vitellius, et le tua de sa main. Le proconsul Fabius lui résista mieux et se vit pourtant contraint de souscrire à des conditions humiliantes. La

puissance romaine s'abaissait devant le chef d'une troupe demi-sauvage. Cépion enfin vainquit Viriathe, et le fit tuer par trahison; car il ne restait plus aucun vestige de générosité : c'était un temps de barbarie universelle.

Démétrius, resté presque seul de la race des Séleucides, accablait ses sujets d'impôts; il exerçait une tyrannie sanguinaire, à laquelle ses prédécesseurs, excepté quelquefois son père, n'avaient point accoutumé la Syrie. Ses passions et ses ministres l'entraînaient aux plus révoltants excès. Il faisait périr dans de cruels supplices tous ceux qui, du temps d'Alexandre Bala, s'étaient déclarés contre lui. Les habitants d'Antioche se permettaient sur son compte d'innocentes plaisanteries, selon leur antique usage : il saccagea leur ville, extermina les railleurs, égorgea leurs femmes et leurs enfants, mit le feu aux maisons, confisqua les biens. Son père, Démétrius I[er], dit Soter ou Sauveur, avait déplu par ses rapines et ses violences. Démétrius II voulait être plus redouté; il fut plus haï : son royaume devint un théâtre de guerres, de révolutions et de vengeances. Durant un séjour qu'il fit à Laodicée, il donna des festins; mais, en vivant dans la mollesse et les plaisirs, il ne discontinuait pas le cours de ses vengeances. Tous les tyrans aiment à proscrire du sein des voluptés. Le roi de Syrie avait en Égypte, dans Ptolémée Évergète II ou Physcon, un émule de ses débauches et de sa tyrannie. Pendant qu'on inaugurait ce Ptolémée à Memphis, sa sœur Cléopâtre, qu'il avait prise pour épouse, lui donna un fils, dont il célébra solennellement la naissance, sans interrompre ses proscriptions accoutumées, Ἄγων δὲ παιδογόνια, καὶ τῇ συνήθει μιαιφονίᾳ χρώμενος. Durant la fête même, il fit tuer des Cyrénéens qui, en le

ramenant de leur province en Égypte, avaient tenu sur la courtisane Irène, qui l'accompagnait, des propos qui n'étaient pas assez respectueux. Mais il avait beau être cruel, les Égyptiens ne l'en méprisaient pas moins, parce qu'il était aussi laid que méchant, aussi difforme que vicieux. Ils lui donnaient, outre le surnom de Physcon, celui de Kakergète ou malfaisant, au lieu de bienfaisant ou Évergète. Chez les Thraces, Diégylis, roi de fortune, parvenu au trône par les secours et les succès de ses compagnons d'armes, les traita, dès qu'ils furent ses sujets, comme des esclaves achetés ou pris à la guerre, et se hâta de faire périr les plus braves; il déshonora tous les autres par des affronts ou par des faveurs. Aucun trésor n'échappait à sa cupidité, aucune pudeur à ses outrages. Souvent il s'élançait sur les villes grecques voisines de ses États, les pillait, et ne se retirait qu'après avoir torturé jusqu'à la mort les habitants tombés sous sa main. Il incendia Lysimachie; et ce qu'on raconte des supplices dont il s'y donna le spectacle semble passer toute croyance : il coupait les pieds, les mains, les têtes des enfants, et en formait des colliers, qu'il faisait porter à leurs parents. Il attachait aux hommes des bras de femmes, aux femmes des bras d'hommes; ensuite on leur sciait en long l'épine du dos, et l'on exposait leurs membres sur de très-hautes perches. Il surpassa le Phalaris d'Agrigente et l'Apollodore de Cassandrie. Le jour de ses noces, on lui amena deux jeunes prisonniers grecs; il ordonna de les parer en victimes, et de les étendre pour les immoler. Ils étaient frères; l'aîné essaya de sauver le plus jeune en le couvrant de son corps : le tyran, d'un coup de sabre, les coupa tous deux ensemble par

moitié, en recherchant des yeux, et en recueillant, en effet, les applaudissements des spectateurs. On voudrait douter de ces horreurs; mais tous les historiens antiques en retracent de pareilles, quand ils parlent des tyrans de ce siècle. Valère Maxime, par exemple, dans son chapitre *de Crudelitate*, le second de son neuvième livre, en dit plus que Diodore sur Ptolémée Physcon; il nomme aussi le roi de Thrace Diogiris, sans doute le même que Diégylis, et nous apprend que son fils Numulizinthe hérita de sa cruauté: il coupait aussi les hommes par le milieu, et donnait les corps des enfants à manger à leurs pères: *Cui neque vivos homines medios secare, neque parentes liberorum vesci corporibus nefas fuit.* Diodore ne se plaît point à exagérer les crimes de la tyrannie : s'il est crédule, il croit plus volontiers au bien qu'au mal; il saisit toutes les occasions de rendre des hommages aux chefs des États, pour peu qu'ils en aient mérité : à l'époque qu'il envisage maintenant, il loue sans réserve Attale, roi de Pergame, et Arsace, roi des Parthes. Arsace, dit-il, a dû sa fortune constante à sa douceur inaltérable : il a par ses bienfaits étendu son empire jusqu'aux lieux où avait régné Porus; et ses triomphes ne l'entraînèrent point, comme tant d'autres, aux excès de l'orgueil et du luxe. Il ne rapporta chez les Parthes que les lois sages qu'il avait recueillies dans les contrées lointaines. A Pergame, Attale, voyant à quel point son voisin Diégylis se rendait odieux par son avarice et sa barbarie, se prescrivit une conduite toute contraire. On fuyait des États de Diégylis dans les siens. Mais, au lieu de s'étendre dans ce fragment sur les vertus d'Attale, Diodore y revient au tyran de Thrace, aux divers gen-

res de mutilations et d'affreux supplices auxquels il condamnait ses victimes.

Antiochus Sidétès qui occupait, en 135, le trône de Syrie, assiégea Jérusalem. Le fragment relatif à cet événement a de l'importance, malgré l'inexactitude ou la fausseté même de quelques-unes des traditions qu'il rappelle. Les confidents d'Antiochus lui conseillaient d'emporter la place de vive force, et d'exterminer la race des Juifs, dit notre historien, comme ennemis des autres nations, et ne s'alliant à aucune. Leurs ancêtres, reconnus pour impies et haïs des dieux, avaient été chassés d'Égypte. Leurs corps étant couverts de dartres et de lèpres, on les avait forcés de se réfugier dans des lieux déserts et inhabités. Alors ils s'étaient réunis sur le territoire où depuis ils ont bâti Jérusalem, et où ils entretiennent leur aversion pour le genre humain. Une de leurs lois est de ne jamais se mettre à table avec des étrangers, et de ne souhaiter de bien qu'à eux-mêmes. Une autre loi ne permettait qu'à leur grand prêtre l'entrée de leur sanctuaire. Mais déjà Antiochus Épiphane y avait pénétré; il y avait vu une statue représentant un homme à longue barbe, monté sur un âne; c'était Moïse fondateur de Jérusalem et législateur de ce peuple. Antiochus Épiphane avait ordonné d'immoler devant cette statue un pourceau, et d'arroser de son sang les livres des Juifs, qui ne respiraient que la haine pour les nations étrangères. Il avait de plus éteint la lampe qu'ils appelaient immortelle, et forcé le grand prêtre à manger des viandes interdites par Moïse. En rappelant ces faits, les officiers d'Antiochus Sidétès l'exhortaient à détruire cette race, ou du moins à l'obliger de prendre d'autres mœurs. Mais Si-

détès se contenta d'exiger des tributs et des otages, et ne prit point en considération les accusations portées contre les Juifs. Ces dernières paroles de Diodore semblent dire assez qu'il ne prétend point affirmer lui-même la vérité des particularités qu'il vient d'exposer : il les a rapportées, parce qu'en général on y ajoutait foi de son temps encore. Nous les retrouverons en d'autres auteurs, et même en partie dans Tacite. Il en faut conclure que le peuple juif était trop peu connu des autres nations.

Un morceau beaucoup plus étendu concerne les affaires de Sicile, et la guerre qu'y allumèrent les esclaves, pour se soustraire aux mauvais traitements dont on les accablait. L'un d'eux, magicien de profession, appartenait à Antigène, habitant d'Enna : le hasard voulut qu'entre ses prédictions, quelques-unes parussent s'accomplir : personne ne relevait celles qui restaient vaines, tout le monde préconisait celles que des événements fortuits semblaient justifier : il passa donc pour un prophète. A force de contorsions et de gestes, il prouva qu'Apollon l'inspirait; il se mettait dans la bouche des noyaux ou des coquilles de noix remplies de matières inflammables, en sorte que des étincelles ou des flammes précédaient ou accompagnaient ses oracles. Enfin la déesse de Syrie lui apparut, et lui annonça qu'il serait roi. Son maître, Antigène, lui demanda comment alors il traiterait ses sujets; il répondit qu'il serait bon prince. Il promettait, par avance, à tous ceux qui daignaient l'écouter sa bienveillance et ses faveurs. Or voici comment s'accomplit la promesse de la déesse de Syrie : un citoyen, nommé Damophile, traitait cruellement ses esclaves; sa femme, Mégallis, était encore plus méchante.

Poussés à bout, les esclaves s'adressèrent à Eunus (c'est le nom du magicien) : il les rassembla au nombre de quatre cents, et se mit à leur tête, en prononçant des oracles et en vomissant des flammes. Ils pénétrèrent dans les maisons; et, leur troupe s'accroissant à mesure qu'ils parcouraient la ville, ils l'inondèrent de sang. Damophile et Mégallis s'étaient retirés à la campagne : Eunus les envoya chercher, avec ordre de les amener les mains liées derrière le dos, mais d'épargner leur fille, qui avait toujours détesté leur barbarie, et adouci de son mieux le sort des esclaves. Après le supplice de Mégallis et de son époux, le prophète fut proclamé roi; son nom Εὔνους, *bienveillant*, parut de fort bon augure. Toutefois, dès qu'il se vit souverain, il frappa de mort ou réduisit à l'esclavage tous les citoyens d'Enna, y compris ses anciens maîtres, et sans excepter Antigène, auquel il avait promis ses bonnes grâces. Revêtu des ornements royaux, il couronna reine sa femme Syra, et forma un conseil d'État, composé des plus intelligents esclaves, ci-devant ses camarades. En peu de temps, il rassembla une armée de dix mille hommes, avec laquelle il osa attaquer même les Romains. Elle se renforça de cinq mille esclaves, commandés par un nommé Cléon, qui consentit à devenir le lieutenant d'Eunus. Celui-ci fit de nouvelles levées, et, à la tête de vingt mille hommes, il vainquit le général romain Lucius Hipsæus. Après ce triomphe, l'armée d'Eunus s'accrut jusqu'à deux cent mille combattants. Rupilius (il faut dire Rutilius), autre général romain, employa la ruse autant que la force contre ces brigands : il trouva parmi eux des traîtres, qui lui livrèrent des villes et des corps de troupes; il tua de sa main Cléon, et réduisit le roi

Eunus à se cacher dans un souterrain avec quatre des principaux officiers de sa cour, savoir, son cuisinier, son pâtissier, son bouffon, et celui qui le frottait dans le bain. On saisit Eunus, et on le jeta dans une prison, où il périt rongé de vermine. Rutilius purgea la Sicile de tous ces bandits.

Nous avons vu, Messieurs, un Attale régner avec sagesse à Pergame; maintenant, en 134, un autre Attale, le troisième de ce nom, proscrit ses meilleurs sujets, soudoie des assassins, immole même ses courtisans, et après eux leurs enfants et leurs femmes. Il recherche ses officiers absents, et les fait tuer dans les camps ou dans les provinces. Ptolémée Physcon régissait et dévastait encore l'Égypte. Se croyant aussi haï de sa sœur Cléopâtre qu'il méritait de l'être de tout le monde, il égorgea lui-même, en 130, dans l'île de Chypre, le jeune fils qu'il avait eu d'elle, et lui en envoya le corps coupé en morceaux, la veille de la fête natale de cette princesse. Diodore place vers ce même temps un Évémère, roi des Parthes, qui brûla les temples et les plus beaux édifices publics, qui, pour les plus légères offenses, ou sur de simples soupçons, ordonnait des exils et des supplices. Mais, ainsi que Henri Valois l'observait en publiant ce fragment, il y a là certainement une erreur; car, en 127, les Parthes avaient pour roi Phraate, prédécesseur d'Artaban et de Mithridate. Sans doute qu'au lieu d'Évémère, il faut lire Himère que Phraate, partant pour la guerre, avait laissé lieutenant de son royaume, ainsi que le rapporte Justin: *Phrahates, quum adversus eos* (Scythas) *proficisceretur, ad tutelam regni reliquit Himerum quemdam... qui tyrannica crudelitate, oblitus... vicarii officii, Babylonios multasque*

alias civitates importune vexavit. La Syrie avait pour roi Antiochus Cyzicène, dont la vie se partageait entre la chasse, les débauches et de puérils amusements. Il n'avait point de machines de guerre; mais il savait fabriquer et faire mouvoir par des ressorts cachés des simulacres d'animaux couverts d'or et d'argent, et hauts de cinq coudées. Toujours environné de mimes, de jongleurs et de saltimbanques, il s'étudiait à imiter leurs sauts et leurs bouffonneries. Chez les Thraces, Diégylis avait pour successeur son fils Zibelmius, à qui Diodore attribue des crimes pareils à ceux que Valère Maxime impute à Numulizinthe, fils du même Diégylis. Peut-être y a-t-il quelque erreur ou confusion dans les noms de ces deux personnages. Quant aux fragments où il est question, soit des Gracques, soit de la guerre de Jugurtha, ils sont trop décousus et trop succincts pour qu'il y ait lieu de nous y arrêter.

Il ne s'est pas conservé une seule ligne du livre XXXV; et les extraits du trente-sixième, quoique assez nombreux, ne sont pas d'un très-grand prix. Au moment où les Romains triomphaient de Jugurtha et de Bocchus, ils perdaient une armée de soixante mille hommes d'élite qu'ils avaient envoyée contre les Cimbres. Des révoltes d'esclaves éclataient à Nucérie, à Capoue et en Sicile. Après plusieurs émeutes presque aussitôt réprimées, il se rassembla d'abord six mille, ensuite plus de vingt mille séditieux, sous la conduite d'un nommé Salvius. Ils attaquèrent Morgantine, ville sicilienne, battirent les troupes commandées par le préteur Nerva; et les succès qu'ils obtinrent encouragèrent à la rébellion les esclaves d'Égeste, de Lilybée, et des environs de ces deux villes. Ces nouveaux révoltés avaient pour chef

Athénion, homme d'un courage éprouvé, et qui passait pour très-habile dans l'art de la divination. A l'exemple d'Eunus, il osa prendre le titre de roi; et, sur la foi d'une prétendue réponse des dieux, il se disait destiné à régner sur la Sicile entière. Il n'admettait dans son armée que des hommes reconnus pour braves; il ne la voulait pas nombreuse, mais intrépide et disciplinée. Il fut vaincu pourtant par une troupe mauresque; ce qu'on avait peine à concilier avec sa science astrologique. Salvius, de son côté, se déclara aussi monarque, changea son nom en celui de Tryphon, et envoya des ordres à Athénion, comme à son lieutenant général. On croyait que la discorde allait éclater entre ces deux chefs; mais Athénion parut se contenter de la seconde place; et néanmoins Tryphon ou Salvius, le soupçonnant d'aspirer à la première, le fit mettre en prison. Tryphon s'établit dans la citadelle de Triocala, dont le nom signifie *trois fois belle*. Les trois beautés consistaient dans la douceur des eaux, dans la fertilité de la campagne, et dans les fortifications naturelles et artificielles de la place. Enfin le sénat de Rome voulut arrêter le progrès de cette rébellion : il arma dix-sept mille hommes, que Lucullus commandait. A la nouvelle de l'arrivée de ce général, Tryphon rendit la liberté à Athénion. Dès lors ils agirent de concert; mais, quoiqu'ils eussent quarante mille hommes sous leurs étendards, ils perdirent une bataille décisive. Tryphon étant mort, Athénion prit le commandement général, et périt dans un combat que lui livra le consul Aquilius. Henri Estienne a inséré ici parmi les fragments de Diodore un chapitre de Florus, où, après un récit sommaire de l'entreprise d'Eunus, celle d'Athénion est rapportée sans aucune

mention de Tryphon ou Salvius. Les esclaves, réduits aux dernières extrémités, se seraient rendus, dit Florus, s'ils n'avaient préféré une mort volontaire aux supplices dont ils étaient menacés. Diodore raconte que, traînés à Rome, et conduits dans l'arène pour y combattre les bêtes féroces, ils s'égorgèrent l'un l'autre sur les autels publics, et que l'un d'eux, Satyrus, ayant tué le dernier de ses compagnons, se donna la mort à lui-même.

Je vous ai prévenus, Messieurs, que les quatre derniers livres de Diodore correspondaient aux trente-sept premières années du siècle qui a précédé immédiatement l'ère chrétienne, de 100 à 63. C'est le temps des derniers Lagides en Égypte; des derniers Séleucides en Syrie; des guerres en Lusitanie, en Espagne, et contre les Marses, et contre les esclaves commandés par Spartacus, et contre le roi de Pont Mithridate; des revers de Marius; de la dictature et de l'abdication de Sylla; de la gloire de Pompée et enfin de la conjuration de Catilina. Tout contribue donc à nous rendre extrêmement regrettables ces quatre livres de Diodore : l'intérêt des matières, les moyens qu'il avait de bien connaître ces événements, au milieu desquels il était né, et l'extrême insuffisance des fragments qui nous restent de cette dernière partie de son ouvrage; car ils remplissent à peine tous ensemble une vingtaine de pages. La guerre marsique a tiré son nom du peuple d'Italie qui la commença; mais peu à peu l'Italie presque entière se joignit aux Marses contre les Romains. Diodore pense que cette guerre a été amenée par les progrès du luxe et par les dissensions entre le peuple et le sénat. On refusait aux Italiens les droits politiques qu'on leur avait promis; ils s'armèrent pour les conquérir, créè-

rent deux consuls et douze généraux, partagèrent en deux provinces consulaires l'Italie, dont ils semblaient exclure les Romains. Pompée les vainquit; et ils méritèrent leur défaite, en cherchant à s'allier à un prince étranger, à Mithridate, dont l'ambition n'avait rien de commun avec leurs intérêts nationaux. La guerre marsique se termina presque en même temps que la guerre civile entre Marius et Sylla. C'est par anticipation que Diodore parle de celle de César contre Pompée; car son ouvrage ne descend point jusque-là. Mais voici l'idée générale qu'il nous donne de cette discorde célèbre : Pompée avait obtenu le surnom de Grand par ses exploits sous les ordres de Sylla, ou à la tête des armées qu'il commandait en chef. Il perdit à Pharsale tout ce qu'il avait de troupes, et vint terminer sa carrière dans le port d'Alexandrie, où il fut tué. Ce coup frappa l'autorité consulaire, et concentra le pouvoir dans les mains de César. La guerre intestine semblait éteinte. Mais, après que César eut péri sous le fer de Brutus et Cassius, une guerre nouvelle fut déclarée à ses meurtriers par les consuls Lépide et Antoine, auxquels se joignit Octave Auguste. On pouvait croire encore une fois les dissensions terminées par la défaite et la mort de Cassius et de Brutus, lorsqu'on vit Antoine et Auguste se disputer la suprême puissance; il fallut du sang pour l'assurer à Octave. Celui-ci en jouit paisiblement pendant le reste de sa vie, et mit fin au pouvoir consulaire, qui avait perdu son ancien éclat. On s'est quelquefois servi de ces dernières lignes pour prouver que Diodore de Sicile n'est mort qu'après Auguste. Mais il faut remarquer que Photius analyse ici et ne transcrit pas littéralement Diodore.

Les mots καὶ τῶν ὅλων ἡ ἐξουσία αὐτῷ παραμένει διὰ βίου sont sans doute de Photius, qui peut-être même a rédigé tout ce précis sur Pompée et César, Antoine et Auguste, comme éclaircissement ou supplément de ce qui précédait.

Les fragments des livres XXXVIII, XXXIX et XL ne sont pas très-nombreux; mais ils ont de l'importance; et il nous faudra les recueillir presque tous. Nous les réserverons pour notre prochaine séance, dans laquelle je vous présenterai ensuite quelques considérations générales sur l'ensemble de l'ouvrage que nous aurons achevé d'étudier.

DOUZIÈME LEÇON.

FRAGMENTS DES LIVRES TRENTE-HUITIÈME, TRENTE-NEUVIÈME ET QUARANTIÈME. — CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Messieurs, nous avons recueilli, dans notre dernière séance, les principaux fragments des livres XXI à XXXVII de Diodore de Sicile; livres qui embrassaient un espace de deux cent quinze années depuis l'an 302 jusqu'à l'an 87 avant l'ère vulgaire. Quelque faibles et incohérents que soient ces débris, ils nous ont encore offert une sorte d'esquisse de l'état de l'Asie, de l'Égypte, de la Grèce, de la Sicile et de l'Italie méridionale, pendant ces deux siècles. Malheureusement nous n'y avons guère rencontré que d'affreux tyrans: un Agathocle à Syracuse, un Nabis à Lacédémone; en Macédoine, Philippe et Persée; en Égypte, Ptolémée Physcon ou Évergète II; chez les Thraces, Diégylis et son fils Numulizinthe; chez les Parthes, Himère, lieutenant du roi Phraate; en Sicile, Eunus et Salvius Tryphon, d'esclaves devenus oppresseurs. Entre les rois séleucides ou de Syrie, nous avons surtout distingué Antiochus Épiphane ou l'Illustre, à qui notre historien ne reproche que des puérilités ridicules. Diodore nous a transmis aussi une liste des rois de Cappadoce depuis Pharnace, époux d'Atossa, sœur de Cyrus, jusqu'au sixième Ariarathe, notice précieuse comme la plus ancienne, et probablement la plus exacte. Il nous a parlé enfin de quelques autres personnages historiques, tels que

Sophonisbe, épouse de Syphax et de Masinissa, roi des Numides; Philopœmen, le dernier des Grecs; et, parmi les Romains, Régulus, Paul Émile et Publius Scipion. Ce qu'il nous a dit du premier s'accorde mal avec ce qu'on raconte de son héroïque dévouement; mais Diodore a rendu hommage aux vertus de Paul Émile et de Scipion, l'élève de Polybe. Rome seule fournit quelquefois encore, dans le cours de ces deux siècles, des exceptions honorables à la dépravation universelle.

En l'année 86, car Diodore n'est encore parvenu qu'à ce terme au commencement de son trente-huitième livre, Sylla, qui manquait d'argent, en prit dans les trois temples d'Apollon à Delphes, d'Esculape à Épidaure, et de Jupiter à Olympie. Ce troisième temple lui offrait la plus riche proie, n'ayant pas encore été pillé depuis sa fondation. Avec ces trésors, Sylla se disposait à la guerre; libre de tous remords sur cet usage des offrandes sacrées, il parut pleinement absous par ses succès; et il disait quelquefois qu'il ne remportait tant de victoires que parce que les dieux s'intéressaient à l'entreprise, à laquelle ils avaient daigné concourir par de si généreux tributs. Durant la dictature de Sylla, les citoyens les plus illustres devinrent les victimes des accusations calomnieuses. Mucius Scævola, digne d'un meilleur sort, finit ainsi sa carrière: il était grand pontife, et l'on regarda comme un bonheur extrême qu'il eût évité de tomber mort dans le sanctuaire. S'il n'avait entraîné ses assassins loin de l'autel, ils auraient éteint de son sang le feu sacré qui brûle depuis tant de siècles dans le temple de Vesta. Ainsi, Messieurs, au milieu des fléaux qui désolaient Rome, l'extinction d'un foyer eût été, selon les Romains

et selon Diodore lui-même, une plus horrible calamité. Hélas! c'était l'antique liberté qui s'éteignait dans des flots de sang, dans le tumulte et les horreurs des dissensions civiles! Que pouvait redouter de plus un peuple que déchiraient les factions, qu'assiégeaient tous les vices, que menaçaient toutes les ambitions, et qui se courbait sous le joug et les proscriptions des dictateurs, des usurpateurs, des triumvirs et, enfin, d'un seul maître absolu?

Quand Sylla eut affiché ses tables de proscriptions sur la place publique, la multitude accourait pour les lire, et plaignait la plupart des victimes. Un misérable se rencontra qui insultait tous les proscrits, et vomissait contre eux des imprécations, à mesure que leurs noms s'offraient à ses regards. Mais, dit l'historien, il éprouva sur-le-champ la vengeance d'un dieu irrité, δαιμονίου τινὸς νέμεσις, car il finit par trouver son propre nom au bas de l'affiche. Aussitôt, se couvrant la tête de sa robe, il tâcha de s'échapper à travers la foule. Mais on le reconnut, et il subit le dernier supplice, à la satisfaction de tout le monde, πάντων ἐπιχαιρόντων τῷ θανάτῳ αὐτοῦ. L'inconsidération que Diodore reproche à cet homme a toujours été fort commune dans les temps de proscription : c'est l'erreur presque universelle de ceux qui vivent sous un régime tyrannique. Quiconque, en jetant les yeux sur ces tables sanglantes, n'y découvre pas son propre nom, ne les lit pas jusqu'au bout, ou ne sait pas bien les lire; il mérite le coup qui le frappe, par son insensibilité aux malheurs des victimes qui le précèdent. De sa nature le pouvoir arbitraire menace tous ceux qui s'y résignent, et spécialement ceux qui applaudissent à ses premiers attentats. Le

comble de la démence est de se promettre des garanties personnelles dans un système qui les refuse toutes. La tyrannie ne sait faire d'exception qu'aux lois équitables; elle n'en fait point à ses vengeances et à ses iniquités.

Lorsqu'on rouvrit en Sicile les tribunaux depuis longtemps fermés, Pompée s'appliqua profondément à l'étude du droit : il examinait avec attention les causes publiques et particulières : il exerça la magistrature avec tant d'intelligence et d'intégrité, qu'il ne paraissait en cette partie inférieur à personne. Il n'avait alors que vingt-deux ans; c'était donc en 84, et Diodore le loue de tant de sagesse à l'âge des passions et des plaisirs. Mais aussi ce n'est pas d'ordinaire l'âge où l'ambition vient altérer la droiture naturelle des sentiments, détourner des voies du véritable honneur et entraîner dans la carrière des intrigues. Il est fort douteux que Pompée, s'il eût vaincu César, eût respecté les mêmes lois qu'il étudiait et observait si religieusement dans sa jeunesse. On a besoin de faire à cet âge une ample provision d'idées justes et d'affections pures, de fortifier et d'éclairer sa conscience, afin qu'elle demeure clairvoyante, impérieuse, inflexible, durant tout le cours de la vie.

Nous n'avons, Messieurs, qu'un seul fragment du quarantième et dernier livre de Diodore de Sicile; mais il a de la célébrité, parce qu'il sert de complément à celui que nous avons déjà remarqué, dans le livre XXXIV, sur la nation juive. Comme les anciens auteurs profanes ont fort peu parlé de ce peuple, on est curieux de recueillir les notions qu'ils en avaient, quelque défectueuses ou erronées qu'elles puissent être. Je vais donc mettre sous vos yeux ce dernier morceau de Diodore,

et, cette fois, j'emprunterai la version de Terrasson, afin que vous puissiez juger de la diction de ce traducteur, en même temps que des idées de l'auteur sur le peuple hébreu. « Dans le dessein que nous avons de « rapporter les différentes guerres qui ont été faites « aux Juifs, nous croyons qu'il est à propos de dire un « mot de l'origine et des mœurs de cette nation. Une « grande peste s'étant répandue sur l'Égypte, la plu- « part de ses habitants attribuèrent ce fléau à quelque « offense faite aux dieux : car, comme il abondoit là « des étrangers de toutes nations, qui, dans leurs sacri- « fices et les autres cérémonies religieuses, apportoient « les pratiques de leurs différents pays, il arriva de là « que le culte des dieux, tel qu'il étoit établi dans l'É- « gypte même, souffrit de grandes altérations, et qu'il « s'en étoit déjà aboli une partie considérable. Là-des- « sus les naturels du pays craignirent que, s'ils ne « chassoient incessamment ces étrangers, l'Égypte ne « tombât dans des maux qui n'auroient plus de remè- « des. Ainsi, ayant mis hors de leurs confins tous ceux « qui n'étoient pas nés dans leur enceinte, une partie « de ces derniers, hommes courageux et distingués, « servirent de chefs aux autres, pour les conduire dans « la Grèce et en d'autres pays, où ils arrivèrent après « avoir essuyé différentes traverses dans cette transmi- « gration. Entre ces chefs les plus considérables fu- « rent Danaüs et Cadmus. Mais le plus grand nombre « de ces bannis se jeta dans cette région qu'on appelle « maintenant la Judée, qui n'est pas à la vérité bien « éloignée de l'Égypte, mais qui, dans ce temps-là, « étoit absolument déserte. Le chef de ceux-ci se nom- « moit Moïse, homme supérieur par sa prudence et

« par son courage. Ce fut lui qui, se saisissant le pre-
« mier de toute la contrée, y bâtit plusieurs villes, et la
« plus célèbre de toutes nommée Jérusalem; mais sur-
« tout il y construisit un temple singulièrement res-
« pecté de tous les Juifs. Il enseigna à son peuple le
« culte de Dieu, et il institua les cérémonies de la re-
« ligion. Enfin il donna des lois à sa nation, dont il
« fit une république. Il la partagea en douze tribus,
« jugeant ce nombre le plus parfait de tous, comme
« répondant à celui des douze mois de l'année. Mais
« il ne voulut placer dans le temple aucune image des
« dieux, jugeant que la forme humaine ne convient
« point à la divinité, et que le ciel, qui environne la
« terre, est le seul dieu et le seul maître de toutes cho-
« ses. Il établit des cérémonies sacrées et des lois morales
« très-différentes de celles de toutes les autres nations;
« car, mécontent de ce que la sienne avoit été bannie de
« l'Égypte, il lui inspira des mœurs qui tenoient quelque
« chose de l'inhumanité et de l'inhospitalité; et, choi-
« sissant entre eux ceux qui étoient les plus agréables
« à la multitude et en même temps les plus capables
« de la gouverner, il en fit les prêtres de la nation. Il
« leur confia tout ce qui concernoit le culte divin et
« les sacrifices, et les établit en même temps gardiens
« des lois et juges dans les causes les plus importan-
« tes. C'est ce qui a fait dire que les Juifs n'ont jamais
« eu de véritable roi, et que le soin et le pouvoir de
« gouverner la multitude a toujours été entre les mains
« de celui des prêtres qui paroissoit surpasser les au-
« tres en vertu et en sagesse. Ils donnent à celui-là le
« nom de grand prêtre; et ils le regardent comme l'in-
« terprète et le ministre des ordres de Dieu. C'est lui

« qui, dans les assemblées publiques, leur expose ses « commandements; et le peuple est si soumis dans ces « occasions, que, dès que le grand prêtre se montre, « ils se prosternent contre terre, et l'adorent comme « l'interprète des volontés de Dieu même. A la fin du « livre de leurs lois, on lit ces mots : *Moïse rap-* « *porte aux Juifs ces paroles qu'il a entendues de* « *la bouche de Dieu même.* Ce législateur leur a « laissé de très-sages instructions sur la guerre, au su- « jet de laquelle il exhorte les jeunes gens à s'armer « de courage et de patience, et les dispose à souffrir « constamment tous les maux qui en peuvent être les « suites. Il entreprit lui-même des expéditions contre « les nations voisines; et, ayant conquis beaucoup de « pays, il le partagea également entre toutes les famil- « les de son peuple, de telle sorte pourtant que la por- « tion des prêtres étoit toujours la plus forte, afin que, « délivrés de toute inquiétude sur les besoins de la vie, « ils s'appliquassent au culte et au service de Dieu. Il « n'étoit point permis aux particuliers de vendre leur « héritage, de peur que quelques-uns d'entre eux, de- « venant riches par ces acquisitions, ne se missent en « état d'opprimer les pauvres; ce qui réduiroit bientôt « la nation à un petit nombre de familles et de « sujets. Il veilla beaucoup à l'entretien des enfants « dans tout le pays; et, comme on les y nourrissoit à « peu de frais, la nation des Juifs a toujours été très- « nombreuse. Leurs pratiques à l'égard des mariages « et des sépultures ont toujours été très-différentes de « celles des autres peuples. Mais, dans la suite des « temps, et surtout à la fin de la quatrième race des rois « de Perse, détruite par Alexandre à la tête des Ma-

« cédoniens, il se fit un grand changement dans les « lois et dans le gouvernement politique des Juifs. »

Il y a lieu de penser, Messieurs, que ce précis de l'histoire générale des Juifs se continuait jusqu'à l'époque où Pompée assiégea et prit Jérusalem, en 63. C'était apparemment pour servir d'introduction au récit de cet événement que Diodore offrait cet exposé à ses lecteurs. Il n'y indique plus la lèpre comme l'une des causes de l'expulsion des Juifs hors de l'Égypte; il ne les accuse point d'adorer l'effigie d'un animal; en un mot, il omet plusieurs des reproches que l'antiquité profane, mal instruite, adressait à cette nation. Mais il reste sans doute trop d'inexactitude encore dans ce qu'il dit, soit des hommages rendus au grand prêtre, soit du ciel ou de l'univers considéré comme le seul Dieu suprême. Strabon dit pareillement qu'on adorait à Jérusalem comme l'unique divinité, le ciel, le monde, la nature des êtres, οὐρανὸν καὶ κόσμον καὶ τὴν τῶν ὄντων φύσιν. Les auteurs juifs Josèphe et Appion connaissent et expliquent mieux la pureté du culte de leurs pères. Mais Appion dit, comme Diodore, que le nombre des tribus était pris de celui des douze mois ou des douze signes du zodiaque. Selon Appion, le nombre douze est parfait, témoin le zodiaque, τέλειος δ'ἄριθμος ὁ δώδεκα· μάρτυς δ'ὁ ζωδιακὸς ἐν οὐρανῷ κύκλος; et Moïse partage la nation en autant de tribus que l'année avait de mois. Les mots que Diodore cite comme terminant les lois des Hébreux, Μωσῆς ἀκούσας τοῦ Θεοῦ τάδε λέγει τοῖς Ἰουδαίοις, « Moïse, ayant entendu la voix de Dieu, dit ces « choses aux Juifs; » ces mots, dis-je, ont été employés à prouver que Moïse était regardé comme l'auteur du Pentateuque. Mais on ne conçoit pas très-bien ce que

Diodore entend par la quatrième domination des Perses, τετάρτης τῶν Περσῶν ἡγεμονίας, sous laquelle s'opéra un grand changement politique chez les Juifs. S'agit-il d'un quatrième roi des Perses? ou bien de leur empire, compté pour le quatrième après ceux des Assyriens, des Babyloniens et des Mèdes? Dans tous les cas l'expression manque de clarté, et l'idée même, de justesse. Photius, qui fournit ce dernier fragment, et qui l'annonce comme de Diodore, le termine par ces paroles, περὶ μὲν τῶν Ἰουδαίων Ἑκαταῖος ὁ Μιλήσιος ταῦτα ἱστόρηκεν, « Hécatée de Milet a raconté ces choses touchant les «Juifs.» Est-ce Photius qui cite Hécatée, et alors pourquoi a-t-il inscrit le nom de Diodore à la tête de ce morceau? Hécatée est-il cité par Diodore même? Cela serait plus admissible. Mais qu'est-ce que cet Hécatée de Milet? On en connaît un fort ancien, qui vivait au temps de Cyrus et de Cambyse : celui-là n'a pu parler d'un changement dans les lois juives arrivé peu avant les conquêtes d'Alexandre. Ce serait bien plutôt Hécatée d'Abdère, que Diodore a déjà cité dans son premier et dans son second livre, et qui s'était en effet occupé des Juifs dans ses ouvrages historiques. Photius ou quelque copiste aura ajouté ici par méprise la qualification de Milésien, ὁ Μιλήσιος.

Les fragments dont nous venons de prendre connaissance ont été conservés ou dans le recueil de Photius ou dans ceux de Contantin Porphyrogénète. Mais quelques autres pages ou lignes de Diodore de Sicile ont été citées par Plutarque, saint Clément d'Alexandrie, George le Syncelle, Tzetzès, Eustathe et Suidas. On n'a pas pris la peine de distribuer ces extraits selon la série des livres perdus. Ce travail eût été difficile,

et presque sans utilité; car ces débris sont d'une faible valeur: les moins exigus et les plus historiques viennent du Syncelle, sur les citations duquel on ne saurait faire un grand fond. Eustathe fait dire à Diodore que l'un des sommets des Alpes est appelé par les gens du pays le dos du ciel, οὐρανοῦ ῥάχιν; mais rien n'aide à discerner de quel sommet il s'agit. Dans les remarques de Tzetzès sur Lycophron, Diodore est cité comme affirmant que Naples a été bâtie par Hercule; mais Diodore n'a rien dit de pareil dans ceux de ses livres où il a parlé soit de ce héros, soit de l'Italie méridionale. Tzetzès et Suidas citent avec tant de négligence, qu'ils attachent quelquefois le nom de Diodore à des paroles qui se retrouvent textuellement dans Pausanias ou dans Plutarque. Laissons donc des extraits à la fois si minces et si suspects. Il ne nous reste, après avoir étudié en détail les livres de Diodore, qu'à envisager l'ensemble de son ouvrage, pour en apprécier les caractères et en recueillir les grands résultats.

Si nous avions conservé tous les ouvrages historiques composés durant les quatre derniers siècles avant l'ère vulgaire, celui de Diodore de Sicile ne serait peut-être pas d'un très-grand prix à nos yeux; nous ne distinguerions, au milieu de tant de livres, que les chefs-d'œuvre, et c'est un titre qu'assurément son recueil ne mérite pas. Mais, dans le naufrage presque universel de cette classe de compositions antiques, la sienne, par cela seul qu'elle subsiste au moins en partie, excite la curiosité, et doit fixer l'attention de quiconque étudie sérieusement les annales des anciens peuples. Nous avons trouvé avant lui des historiens plus habiles, observateurs plus éclairés ou meilleurs écrivains : au-

cun encore n'avait rassemblé tant de notions diverses, enchaîné une aussi longue suite de faits, embrassé d'aussi vastes espaces de temps et de lieux. Avant d'ouvrir ses livres, je ne vous ai point dissimulé les critiques rigoureuses qu'ils ont essuyées : je n'ai omis aucun des reproches qu'ont adressés à Diodore, Vivès, Bodin, d'Alembert, Voltaire, Caylus, Gibert, Ernesti, Larcher même et Sainte-Croix. Maintenant que vous avez pris connaissance de l'ensemble de son ouvrage, et que vous en avez parcouru presque tous les détails, c'est à vous, Messieurs, de prononcer entre lui et ses censeurs. « Il écrit mal, nous ont-ils dit; il entasse les « fables, et ne sait pas les discerner de la vérité; il est plein « d'anachronismes; il transporte chez toutes les nations « les croyances et les habitudes des Grecs; il manque d'i« dées générales et de vues philosophiques; enfin il com« pile des matériaux, et n'en sait pas composer un corps « d'histoire universelle. Quoiqu'on donne communément « ce titre à ses livres, ils ne forment réellement qu'un « recueil, qu'un répertoire, qu'une *Bibliothèque*, ainsi « qu'il les a intitulés lui-même. » Voilà, Messieurs, six allégations principales, qui laisseraient, il en faut convenir, fort peu de valeur à l'ouvrage, si elles étaient fondées. M. Eyring les a discutées l'une après l'autre, mais avec une telle rapidité, qu'il n'a guère pu y opposer que de simples dénégations. C'est qu'au fond l'on n'y peut répondre que par un examen critique de la matière, du plan et des formes de l'ouvrage entier. Comme nous venons de nous occuper de cette étude durant onze séances, nous tâcherons d'en recueillir, dans celle-ci, les plus grands résultats.

Tous les faits arrivés depuis l'origine des sociétés

jusqu'à l'an 60 avant Jésus-Christ étaient la matière de l'histoire entreprise par Diodore. Il divisait cet espace en trois parties, la première jusqu'à la prise de Troie, la seconde jusqu'à la mort d'Alexandre, la troisième jusqu'à l'entrée de Jules César dans les Gaules. Ces trois parties se distinguent en effet, l'une par son caractère mythologique, l'autre par les révolutions des républiques grecques et leurs guerres avec les rois de l'Asie, la dernière par les progrès et le développement de la puissance romaine. C'est surtout dans la première partie qu'on trouve à reprendre des fictions et des erreurs. Mais pouvait-il donc exister, pour les temps antérieurs à la guerre de Troie, une histoire profane qui ne fût pas fabuleuse? Avait-on jusqu'à cette époque écrit et conservé des annales? Les souvenirs s'étaient-ils transmis autrement que par des narrations orales, des chants poétiques, des pratiques religieuses? Et ne savons-nous pas qu'il est de la nature de toutes les connaissances purement traditionnelles de s'altérer d'âge en âge, de se grossir de détails merveilleux et de contes populaires? J'avoue que Diodore, en rassemblant tous ces récits, a quelquefois l'air d'y croire : il paraît imbu des superstitions qu'il décrit; on s'étonne de voir un auteur instruit et laborieux, contemporain de Cicéron, ajouter foi aux oracles, aux présages, aux métamorphoses, à divers genres d'événements surnaturels. Thucydide et Polybe ont été moins crédules : venant après eux, il ne devait pas descendre si souvent au-dessous de leurs lumières et de leur sagacité. Il faut pourtant dire que Xénophon n'avait pas eu, à l'égard des traditions mythologiques, une critique plus rigoureuse, et qu'Hérodote lui-même s'était abstenu de les

réprouver expressément, de peur d'appauvrir l'antique histoire. Toutes les fois qu'il s'agit de remonter à des origines lointaines, l'histoire et le roman se confondent en un seul genre : qui ne voudrait que du certain et du probable, devrait plutôt renoncer à une telle étude. Je ne conçois là de recherche raisonnable et utile que celle des croyances qui avaient réellement cours chez les anciens, et qui leur tenaient lieu de souvenirs positifs relativement à ces époques reculées. Or Diodore de Sicile est l'un des auteurs qui nous offre le plus riche tableau de ces croyances; il nous les fait parcourir chez les divers peuples de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe. La mythologie, qui est le commencement et la clef de toute littérature ancienne, doit particulièrement s'étudier dans ses premiers livres; et il est fort à regretter que le sixième ait disparu, car il complétait probablement cette introduction aux annales des peuples.

Je ne saurais admettre non plus sans restriction le reproche qu'on fait à Diodore d'avoir transporté en Égypte et chez des nations asiatiques les idées et les mœurs de la Grèce. Bien avant lui, Hérodote avait démêlé les origines des légendes mythologiques, et reconnu que les Grecs devaient à l'Égypte presque tout le système de leurs croyances religieuses; que tous les dieux et leurs noms mêmes venaient des bords du Nil, à l'exception de Neptune et de quelques autres; qu'encore le nom de Neptune avait été fourni aux Pélasges par les Libyens; que les Hellènes tenaient des mêmes sources les rites sacrés, les statues de Mercure, le culte de Bacchus, et l'oracle même de Delphes, émané de ceux de Thèbes en Égypte et d'Ammon en Libye. En sui-

vant les traces d'Hérodote, Diodore a rencontré presque partout, en Égypte, dans l'Afrique occidentale, dans l'Inde, en Arabie, en Grèce, chez les Crétois, chez les Siciliens, un même fonds de théogonie; il a retrouvé, comme je vous l'ai dit, autant de Jupiters, de Bacchus, de Cérès et d'Hercules qu'il en fallait pour toutes les époques et pour tous les lieux. A mon avis, Messieurs, cette vue est éminemment philosophique, c'est-à-dire essentiellement vraie, quoiqu'on accuse Diodore de manquer de philosophie et d'aperçus généraux. Partout l'esprit humain s'est élevé à la connaissance d'un Être suprême, créateur ou ordonnateur de l'univers : partout aussi les regards se sont tournés vers les cieux, et l'on a imaginé des rapports entre les révolutions des astres et les destinées humaines. Tout ce qu'on avait de notions astronomiques et physiques s'est rattaché aux pensées religieuses; et l'on n'a point tardé à y associer encore les souvenirs historiques que l'on voulait conserver. Les hommes célèbres ont été des héros, des demi-dieux, des divinités : ils ont pris place dans les régions célestes. Tous les talents et tous les intérêts ont conspiré à étendre ce système, à l'enrichir de fictions ou à le surcharger d'impostures; et il en résulte, pour toute l'antiquité profane, une sorte de théologie universelle, qui, malgré des variantes dans les légendes, et encore plus de diversités dans les pratiques, se reproduit de peuple à peuple, et se perpétue d'âge en âge. Il devait donc exister, sous ce rapport, beaucoup de conformité entre les Grecs et les Asiatiques; et l'on s'étonne encore moins de ces similitudes, lorsqu'on songe aux colonies égyptiennes et phéniciennes, par lesquelles on a lieu de croire que plusieurs cités de la

Grèce ont été fondées. Il est vrai que des savants du dix-huitième siècle ont fait descendre du nord et arriver par la Thrace, la Macédoine et la Thessalie, les premiers habitants de la Béotie, de l'Attique et du Péloponnèse. Mais je vous ai autrefois exposé les motifs qui repoussent cette opinion, et entre lesquels il faut compter l'impossibilité de la concilier avec les traditions bien plus plausibles qu'Hérodote et Diodore ont recueillies de plus près. Au surplus, Messieurs, de même qu'il existe, entre les différentes langues, des analogies et des affinités, qui deviennent d'autant plus sensibles qu'on les étudie et qu'on les compare davantage, les recherches et les rapprochements historiques aboutissent aussi à découvrir des ressemblances dans les croyances et les mœurs des diverses nations. C'est le résultat, non-seulement des communications qu'elles ont entre elles, mais aussi du fonds commun où se puisent naturellement les idées, les affections et les habitudes humaines.

Dans la première partie de l'histoire de Diodore, vous avez pu distinguer le livre 1er, consacré tout entier à l'Égypte, et le cinquième, auquel on a donné le nom de *polynésique*, et qui contient la description de plusieurs îles. Quoique ces deux livres soient à compter au nombre des tableaux originaux de la géographie ancienne, on ne saurait dire pourtant que Diodore ait fait faire de très-grands progrès à cette science. Hérodote, quatre cents ans auparavant et avec moins de moyens, l'avait plus sérieusement étudiée; il s'était prescrit plus d'exactitude dans la description des lieux, surtout de ceux qu'il avait pu visiter lui-même. Diodore, alors même qu'il voyage, s'applique plus à fouiller

dans les livres qu'à observer la nature et la société. Il est plus studieux que curieux. Il se contente des notions qu'on lui fournit, quand il ne tiendrait qu'à lui d'en acquérir immédiatement de plus précises; et quelquefois, comme à propos du tombeau d'Osymandyas, il a l'air de rapporter ce qu'on lui a dit, quand il pourrait et devrait exposer ce qu'il a vu lui-même. Sous ce rapport, comme sous beaucoup d'autres, il est trop inférieur à Hérodote pour qu'il y ait lieu de les comparer. Il admet complaisamment ce que certains peuples racontent de leur prodigieuse antiquité; il emprunte à cet égard les hypothèses de Ctésias, ou même des calculs plus exagérés, et donne ainsi aux Égyptiens et aux Chaldéens les plus lointaines origines. Puisque les annales proprement dites commencent à peine, ainsi qu'il est forcé d'en convenir, à la catastrophe des Troyens, comment ose-t-il supposer, auparavant, des dix mille, des vingt-cinq mille, des quatre cent mille années? Quelle idée raisonnable peut-on attacher à de pareils nombres, à d'immenses espaces qui doivent rester vides de faits et même de nomenclatures? Il ne s'agit pas de rechercher le commencement du monde, mais celui de l'histoire profane. Pourquoi lui tracer un cadre qu'elle ne pourra pas remplir? Or, tout ce qu'on a de récits traditionnels et même fabuleux tient assurément fort à l'aise dans quinze siècles avant Homère. Je vous ai parlé autrefois, Messieurs, des inductions qu'on a voulu tirer de certains monuments, pour reculer l'invention du zodiaque, d'environ douze mille ans avant l'époque que lui assigne Sénèque, et qui ne précède que de quinze siècles celle où il écrit. Nous avons discuté les données sur lesquelles ces inductions repo-

sent, et il nous a semblé que toutes les figures et nomenclatures zodiacales qui nous sont bien connues s'accordaient parfaitement avec le calcul de Sénèque. Les nombres démesurés qu'exprime Diodore, sur la foi de quelques prêtres ou astrologues, demeurent donc inadmissibles. Hérodote avait déjà dépassé le terme de tous les souvenirs positifs, de toutes les origines qu'il est possible d'entrevoir; Diodore s'est laissé entraîner bien plus loin, parce qu'en effet on ne sait où s'arrêter dans un tel système, et que, lorsqu'on a dit douze mille ans, il ne faut aucun effort pour doubler, décupler, centupler ce nombre imaginaire. Je ne connais rien de moins historique et de moins philosophique que ces hyperboles, rien qui puisse écarter autant de la route à suivre pour rechercher quel était l'antique état des sociétés. Sans doute, il importait de mettre sous nos yeux ces vains calculs, ainsi que les autres fictions qui avaient cours en Égypte et en Assyrie; mais un historien plus éclairé n'eût pas voulu être soupçonné de les adopter. Le défaut de Diodore, dans la première partie de son ouvrage, est de ne juger presque aucune des traditions qu'il rapporte : le service qu'il nous y rend est de les recueillir presque toutes, et par conséquent de nous transmettre les notions qui, pour cette période mythologique, nous doivent tenir lieu d'histoire.

Il a du moins la sagesse de ne déterminer aucune date avant la ruine de Troie, et d'avertir ceux qui voulaient pénétrer dans l'histoire antérieure à ce terme, de laisser à l'entrée leurs compas chronologiques. Il a même assez bien reconnu le point où la prise d'Ilion doit se placer dans l'espace des temps; car ses calculs,

si on les débarrasse d'une erreur grossière, qui ne peut guère être imputée qu'à ses copistes, aboutissent à un terme peu éloigné de l'année 1184 avant J. C., qui nous a paru celle qu'on assignerait avec le plus de probabilité à cet événement. Nous croyons qu'en ce point, Hérodote a rencontré moins juste, en indiquant 1294. Mais, de regarder comme historiques les quatre siècles compris entre 1184 et l'olympiade de Corœbus, c'est ce que n'admettait pas Varron, et ce que nous ne saurions accorder à Diodore. Cette hypothèse est une très-fausse base qu'il donne à la seconde partie de son ouvrage. Du reste, son livre VII étant perdu, nous ne savons pas comment il y distribuait les faits de ces quatre cents années: il en réduisait l'histoire à un précis bien sommaire; car nous avons vu, par les fragments du livre VIII, qu'il y était déjà parvenu à l'an 776. Ce livre, le neuvième et le dixième conduisaient les annales du monde jusqu'à l'expédition de Xerxès contre la Grèce, en 481; la marche devenait moins rapide, et l'était pourtant beaucoup encore; il est vraisemblable que certaines branches de l'histoire y étaient négligées, comme dans les livres suivants qui nous restent. Les années 481, 480 et 479, qui remplissent plus de deux livres entiers dans Hérodote, n'occupent que les premières pages du onzième livre de Diodore : on ne saurait trouver dans un tel abrégé une instruction bien profonde. Nous en serions dédommagés, si la lacune de quarante-huit ans qui existe entre l'histoire d'Hérodote et celle de la guerre du Péloponnèse par Thucydide se trouvait comblée par les récits de Diodore de Sicile; mais il ne rédige encore qu'une chronique bien aride, où il ne nous apprend presque rien au delà de ce que

nous a exposé Thucydide lui-même dans son introduction. Ensuite, durant soixante-huit ans, c'est-à-dire depuis 481 jusqu'à la bataille de Mantinée, en 363, Diodore traite les mêmes sujets que Thucydide et Xénophon. Ce qu'ils nous ont raconté, l'un en huit livres, l'autre en quatorze, savoir, sept sous le titre d'*Helléniques*, et sept sous celui d'*Anabase* ou Expédition de Cyrus, il le resserre dans l'étroit espace de trois livres et demi, savoir, dans une moitié du douzième, dans les treizième, quatorzième et quinzième. Là il affaiblit ou efface les couleurs des faits et des personnages; et l'utilité de ces trois ou quatre livres serait presque nulle, s'il n'y eût inséré quelques articles étrangers aux annales de la Grèce, et qui n'entraient point dans le plan des deux historiens précédents : encore est-il bien loin d'avoir suivi, depuis 431 jusqu'en 363, le cours des événements mémorables qui se passaient en Asie, en Égypte, à Rome, en Sicile et en d'autres contrées du globe : il ne justifie point, à beaucoup près, le titre d'*Histoire universelle* qu'on a donné à son ouvrage. Parvenu à l'année 362, il traite jusqu'en 323 une matière neuve encore, ou qui du moins n'avait occupé avant lui que des auteurs dont les écrits sont perdus pour nous. Il est le plus ancien historien de qui nous puissions apprendre l'histoire des règnes de Philippe de Macédoine et d'Alexandre dit le Grand. Tel est le sujet de ses livres XVI et XVII, dont le second est fort étendu, et qui tous deux ont mérité une attention particulière, parce qu'ils remplacent immédiatement les relations originales qui ne subsistent plus, et aussi parce qu'ils sont moins arides et composés avec plus de soin que les précédents. Le dix-septième surtout est

indispensable à quiconque veut commencer une étude méthodique et approfondie de l'histoire du conquérant qui a ravagé le monde, et changé, en Grèce, en Égypte et en Asie, l'état des républiques et des empires. On lira mal et sans fruit la vie d'Alexandre dans Plutarque, Justin, Quinte-Curce et Arrien, si on ne s'y est point préparé par la lecture de Diodore, qui la rattache, mieux qu'aucun autre, aux annales générales de cette époque.

La seconde partie de l'ouvrage se peut donc diviser en trois sections. La première, de 1184 à 481, espace de sept siècles, a péri tout entière. Elle était comprise dans les livres VII, VIII, IX et X. La seconde, de 481 à 363, est peu instructive, après les livres d'Hérodote, de Thucydide et de Xénophon. La troisième, de 363 à 323, est le premier et l'un des plus précieux tableaux que nous ayons des règnes de Philippe et d'Alexandre. Mais, outre les détails erronés que nous avons remarqués en parcourant tous ses livres, leur défaut général est de n'offrir, le plus souvent, qu'une chronique aride et incomplète, où l'auteur ne remplit pas l'engagement qu'il a pris d'embrasser, dans ses descriptions et dans ses récits, tous les peuples connus et tous les faits dignes de mémoire. Quoiqu'il écrive au sein de la ville de Rome, il ne nous retrace point la suite des révolutions et des destinées de cette république avant 323, soit qu'il n'en ait pas trouvé les annales assez bien éclaircies, soit qu'il ait négligé les recherches auxquelles se sont livrés de son temps Denys d'Halicarnasse et Tite-Live. Il est assez rare, depuis l'an 481, qu'il nous entretienne de l'Italie méridionale, des Carthaginois, des Égyptiens et des nations asiatiques, à moins qu'il n'y soit entraîné par le cours de

l'histoire grecque. Sur la Grèce même il se borne ordinairement à des indications imparfaites, ainsi qu'on a lieu de s'en convaincre, toutes les fois qu'on peut comparer sa chronique ou ses notices aux récits composés avant lui par Hérodote, Thucydide et Xénophon, et après lui par Plutarque. Ainsi, à bien peu d'exceptions près, il ne reste de recommandable, dans toute cette seconde partie, que ce qui concerne Alexandre et son père.

La troisième serait d'une très-haute importance : car, entre les années 323 et 59 avant notre ère, nous n'avons de relations originales ou anciennes que celles de Polybe sur les quatre premières années de la seconde guerre punique, le précis du même auteur sur la première, les livres de Salluste sur Jugurtha et Catilina. Malheureusement les vingt livres de Diodore, qui conduisaient l'histoire générale depuis la bataille d'Ipsus jusqu'à l'expédition de César dans les Gaules, ne se sont pas conservés; et nous ne pourrions, sans trop de témérité, apprécier un si grand travail par les minces débris qui en restent. Plusieurs de ces fragments nous sont fournis par les compilations de Constantin Porphyrogénète, et ne méritent pas autant de confiance que ceux que nous a transmis Photius. J'ai employé la dernière séance et une partie de celle-ci à mettre sous vos yeux tout ce que j'ai trouvé de curieux ou d'instructif dans les uns et les autres. Si nous y avons rencontré quelques détails dont l'originalité fait regretter les livres d'où ils sont extraits, il s'en faut que ces fragments suffisent pour nous donner une idée de l'ensemble et de la conduite de l'ouvrage. Mais, avant les fragments de ces vingt derniers livres, nous avons trouvé

en entier le dix-huitième, le dix-neuvième et le vingtième, par lesquels commençait cette troisième partie. Le dix-septième a cela de particulier, qu'il ne correspond qu'à cinq ou six années, de 323 à 318 : aucun autre livre de Diodore n'est consacré à un si court espace de temps ; aucun, par conséquent, ne présente autant de développements historiques. Nous avons pu y étudier les circonstances du premier partage de l'empire d'Alexandre, et des premières dissensions de ses successeurs, assisté aux funérailles du conquérant, célébrées, comme il l'avait prévu, par les sanglants débats des compagnons de ses brigandages. Le tableau de leurs discordes et de leurs attentats s'est continué, durant seize années, dans les livres XIX et XX, jusqu'aux préparatifs de la bataille d'Ipsus. L'historien n'est point resté au-dessous de ce sujet. Il s'est appliqué à démêler les fils de tant d'intrigues, à suivre le cours de tous ces désastres. La matière était compliquée et presque confuse ; il a su y jeter de la clarté ; et néanmoins il s'est prescrit d'y entremêler encore des récits étrangers à ces horribles déchirements. Ses regards se sont portés sur quelques pays en proie à d'autres calamités, principalement sur la Sicile, théâtre des crimes d'Agathocle, et sur Carthage, menacée par ce tyran de Syracuse. Je ne pense pas qu'on puisse méconnaître l'intérêt de ces trois livres : ils forment, avec le seizième et le dix-septième, la section la plus historique et la plus instructive de l'ouvrage, dans l'état où nous le possédons. Nous devons réellement à Diodore les annales des soixante années comprises entre la bataille de Mantinée et celle d'Ipsus. La section précédente, celle qui compose le onzième livre et les quatre suivants,

et qui correspond à près de cent vingt années, de 481 à 362, est infiniment moins précieuse : elle n'est qu'un aride et défectueux abrégé des grands ouvrages de trois historiens plus habiles. Mais la première est encore un utile recueil de traditions mythologiques, seul genre d'histoire profane que comportent les temps antéiliaques.

Telles sont, Messieurs, les matières traitées par Diodore; et vous pouvez maintenant décider s'il est vrai qu'il n'ait fait qu'une compilation, ainsi qu'on le lui a souvent reproché. Au fond tout historien, qui ne raconte pas des événements arrivés sous ses yeux ou de son temps, est un compilateur, puisqu'il ne peut que rassembler des récits déjà contenus en divers livres. Nous ne savons pas comment Diodore avait composé l'histoire de son propre siècle et du demi-siècle précédent; il est probable que là encore il avait recueilli plus d'extraits des relations d'autrui, que d'observations faites immédiatement par lui-même; car il paraît plus exercé à lire qu'à voir, à fouiller dans les écrits qu'à étudier la société. Mais son ouvrage finissant pour nous à l'an 301, plus de deux cents ans avant sa naissance, il n'y peut, en effet, que choisir et enchaîner les récits publiés par ses prédécesseurs. Il choisit avec peu de goût; il n'enchaîne point avec une extrême habileté; il remplit de ce qu'il trouve ou rencontre les cadres qu'il s'est tracés; et cependant il n'est pas exact de dire qu'il ne fasse que transcrire ou abréger successivement des livres : il fond en un seul corps les matériaux qu'il puise, à la fois, à différentes sources. On a beaucoup trop pressé le sens du mot *Bibliothèque* qu'il a inscrit lui-même, selon Pline, à la tête de son travail. Il rédige une his-

toire universelle, qui l'est du moins à l'égard des temps, qui l'est aussi quelquefois à l'égard des lieux, qui l'eût été pleinement, s'il eût pu ou voulu étendre plus loin ses lectures et ses recherches. Quoi qu'il en dise, on ne voit pas qu'il ait tiré un très-grand parti de ses voyages ni de son séjour à Rome. Mais prétendre avec Ernesti qu'il n'a laissé qu'un amas de matériaux, qu'une collection d'articles à mettre en ordre et en œuvre, c'est exagérer la critique ; il a réellement disposé et employé, autant qu'il le savait faire, les matériaux qu'il avait recueillis : il a, selon la mesure de ses connaissances et de son talent, composé un ouvrage proprement dit.

A partir de l'an 1184 avant J. C., il a suivi, le plus rigoureusement qu'il lui a été possible, l'ordre chronologique. Dans ses cinq premiers livres, il parcourt successivement l'Égypte, l'Assyrie et d'autres contrées asiatiques, la Libye, l'Éthiopie et l'Afrique occidentales, la Grèce et d'autres parties du continent européen, enfin plusieurs îles de la Méditerranée, de l'Océan. Sa marche est, en général, géographique, quoique souvent irrégulière. Le principal défaut de méthode, qui serait à reprendre dans ces cinq livres, est de dépasser quelquefois la limite chronologique qu'ils devaient avoir, c'est-à-dire l'époque de la guerre de Troie. Dès le premier livre, l'histoire de l'Égypte descend jusqu'au temps de l'invasion de Cambyse. Le second comprend un tableau des rois mèdes jusqu'au détrônement d'Astyage. Ce sont là des digressions ou excursions que l'on a coutume d'excuser, mais qui nuisent pourtant à la bonne distribution des matières.

On a censuré avec une extrême sévérité les fautes nom-

breuses de chronologie qui se rencontrent dans sa seconde décade, où il procède par années, depuis 481 jusqu'en 302. Il applique inexactement la numération des olympiades et la série des archontes d'Athènes; il défigure les noms des consuls romains; il omet quelques-uns de ces magistrats; il en déplace plusieurs; il en nomme d'imaginaires; il en associe qui n'ont exercé cette fonction que l'un après l'autre. Que de peines n'a-t-il pas fallu pour rectifier tant d'erreurs! Que de travaux n'ont-elles pas coûté aux chronologistes modernes! Ces méprises sont, je l'avoue, impardonnables à un homme qui écrivait après Timée et Polybe, qui vivait à Rome, et y avait à sa disposition, du moins il s'en vante, tous les genres de documents historiques, surtout en ce qui concernait les Romains. Il fallait ou ne pas s'astreindre à distinguer chaque année par la date olympique, par l'archontat et le consulat, ou se procurer des renseignements précis, et obtenir des résultats constants ou plausibles. Mais, sans adoucir la rigueur de cette censure, il est juste d'avouer qu'en indiquant si mal les dates, Diodore a néanmoins établi assez bien la succession des faits. En général, il parvient à les distribuer, à les ranger dans leur ordre véritable; et, à cet égard, son travail est le plus exact et le plus complet que nous ayons encore rencontré. A ne considérer entre les anciens ouvrages historiques que ceux qui nous restent, le sien est le premier où nous suivions, durant une longue série d'années, le fil des événements. Sa seconde décade embrasse cent soixante-dix-neuf ans, et y fait correspondre un très-grand nombre de faits consécutifs. Les erreurs ne tiennent d'ordinaire qu'à la simple nomenclature; il en

est d'imputables aux copistes; et celles que l'historien commet lui-même laissent subsister, dans ces dix livres, un système général de chronologie, qui a été fort utile aux auteurs modernes qui ont cultivé cette science. Il leur en a fourni la plupart des éléments pour une durée d'environ deux siècles. Ils n'ont trouvé presque aucun dérangement à faire dans l'ordre de ses récits; les seules expressions des dates avaient besoin de rectification ; encore étaient-elles fort approximatives; et il n'y avait jamais à chercher bien loin pour retrouver les consuls, les archontes, et les athlètes couronnés qu'il convenait de substituer à ceux qu'il avait inexactement indiqués. Ajoutons que la concordance des années grecques et des années romaines était si peu facile à établir, qu'aujourd'hui même, c'est quelquefois encore un sujet de contestation, malgré tous les renseignements que l'on a la faculté de rapprocher. Vous savez, Messieurs, que l'année grecque était lunaire, et ne se rapprochait de l'année tropique que par des intercalations, et au recommencement d'un cycle; que ces intercalations, et par conséquent les cycles, ont varié dans les divers temps et chez les diverses républiques; qu'à Rome, l'année civile a souvent différé de l'année consulaire; qu'on n'avait de mesure exacte et constante ni de l'une ni de l'autre; que ni l'une ni l'autre ne commençait au même temps que l'année olympique; que les intercalations s'opéraient à Rome encore plus irrégulièrement qu'en Grèce; qu'au temps de Jules César, l'année romaine était dérangée d'environ quatre-vingts jours relativement à l'année solaire; qu'il fallut faire l'an 46 avant J. C. de quatre cent quarante-cinq jours pour rétablir la coïncidence. Il suit de là que,

lorsque Diodore de Sicile se prescrivait de réunir des noms de consuls, d'archontes, et de vainqueurs olympiques, pour désigner chaque année nouvelle dans laquelle allaient entrer ses récits, il se proposait des problèmes d'autant plus épineux, qu'il n'en soupçonnait pas, à ce qu'il semble, la difficulté. Il n'est pas étonnant qu'il les ait mal résolus; la négligence qu'on a le plus à lui reprocher est de n'avoir pas mieux vérifié et transcrit les noms des consuls. Pour ce soin-là, il ne tenait qu'à lui de le prendre.

Après avoir considéré la matière et le plan de son ouvrage, il ne nous reste qu'à en examiner les formes. Elles ont été louées par Photius, excusées par Henri Estienne et Rollin, amèrement critiquées par un plus grand nombre de littérateurs modernes. Je vous ai exposé leurs jugements, et je n'y joindrai que celui de la Harpe. Diodore est, selon la Harpe, un écrivain très-médiocre, et qu'on ne lit que parce que l'histoire plaît toujours, de quelque manière qu'elle soit écrite, ainsi que l'a dit Cicéron : *Historia quoquo modo scripta delectat.* Ces paroles, Messieurs, sont de Pline le Jeune et non pas de Cicéron, qui a dit tout le contraire. Mais, sans cette légère méprise, genre d'accident qui n'est pas très-rare dans le *Cours de littérature ancienne et moderne*, l'article de Diodore s'y réduirait à la pure et simple qualification d'écrivain très-médiocre. Diodore n'a pas sans doute la douce élégance d'Hérodote, l'énergie de Thucydide, l'harmonie et les grâces de Xénophon. Sa diction, soit que les copistes l'aient défigurée, soit que d'elle-même elle fût souvent incorrecte, présente un assez grand nombre d'expressions impropres et de locutions vicieuses, ou du moins qui

ne se retrouvent point chez les auteurs des siècles de Périclès et d'Alexandre, et dont on n'aperçoit guère d'exemples que dans la version des Septante, ou en des livres grecs composés depuis l'ouverture de l'ère vulgaire. Il y aurait toutefois, comme l'ont observé la Mothe le Vayer et M. Eyring, de la témérité à réprouver sans réserve une diction déclarée irrépréhensible et même digne d'éloges par Photius, qui avait sous les yeux l'ouvrage entier, et sans doute aussi de meilleures copies des livres qui nous restent. Nous pouvons plus aisément apprécier le style proprement dit, c'est-à-dire la liaison et le mouvement des idées, la couleur générale de l'expression. Presque nulle part, on n'est frappé de l'originalité des pensées, ni de l'éclat des images, ni de la vivacité des sentiments. Rien ne s'élève ni ne retombe. Tout demeure simple, mais, s'il faut l'avouer, un peu commun; et l'attention des lecteurs n'est soutenue que par l'intérêt qu'ils prennent aux matières, intérêt presque nul dans le livre XI et les quatre suivants, lorsqu'on vient de lire Hérodote, Thucydide et Xénophon, mais sensible dans les cinq premiers livres, et plus entraînant dans les cinq derniers, surtout dans le seizième et le dix-septième. En ces deux livres, Diodore remplit, en effet, la fonction d'un historien : il raconte; et l'on reconnaît que ce talent, quand il lui plaît de l'exercer, n'est pas chez lui si médiocre. Il sait amener les personnages, ménager les incidents, grouper les circonstances, exposer les progrès d'une action, la conduire à son dénoûment. Je ne veux pas dire que ces narrations soient très-animées et très-brillantes : elles sont claires, détaillées, instructives. Il ne peint jamais; il décrit souvent;

et, quoique les notions qu'il donne des lieux, des camps, des édifices et des coutumes, soient presque toujours incomplètes, on doit lui savoir gré de n'avoir point négligé cette partie essentielle d'une composition historique. Il n'est point assez observateur pour faire des portraits et des parallèles : il ne saisit que les traits les plus visibles d'un caractère moral; mais il rassemble les faits qui doivent servir à le mieux tracer. Du moins il en est ainsi à l'égard de plusieurs personnages fameux, tels que Philippe, Alexandre, Eumène, Antipater, Cassandre, Antigone, Agathocle. Je suis obligé de convenir qu'on n'apprend pas aussi bien par ses écrits ce qu'étaient Démosthène, Phocion, Démétrius de Phalère et d'autres Athéniens illustres. Son attention s'est beaucoup plus fixée sur les tyrans et les capitaines macédoniens et siciliens que sur les hommes d'État de la Grèce proprement dite; et c'est là, si je ne me trompe, l'une des plus notables imperfections de son ouvrage.

Vous l'avez entendu condamner les harangues fictives; et je crois que nous pouvons le louer de n'en avoir point composé. Je n'ai point hésité à soutenir qu'il n'est pas l'auteur de celles des Messéniens Cléonnis et Aristomène, qui lui ont été attribuées, et dont on a voulu faire un fragment de son livre VI, où il ne pouvait être question de la guerre de Messénie. L'ordre chronologique les placerait dans le huitième : mais il semble impossible que Diodore ait inséré nulle part ces déclamations sophistiques, plus inconvenantes et plus futiles qu'aucune de celles dont il interdit l'usage aux historiens. Je n'oserais nier aussi positivement l'authenticité des deux harangues de Nicolaüs et de

Gylippe, qui se lisent dans le livre XIII, et qui contribuent à le rendre plus long que la plupart des autres. Gylippe y demande la mort des généraux athéniens, à laquelle, au contraire, il s'oppose dans Thucydide. Son discours et celui de Nicolaüs, quoique prolixes, ne sont pas sans mouvements et sans énergie : mais, par ce qu'ils ont d'éloquence et de beauté, comme par leur étendue et par les idées qu'ils expriment, ils sont tout à fait en discordance avec le fond et les formes ordinaires de l'ouvrage de Diodore; il serait donc fort possible qu'ils y eussent été intercalés par une main étrangère, ce qu'indiquerait encore le désordre qui règne dans cette partie du livre XIII, et auquel les éditeurs et les traducteurs ont été obligés de remédier comme ils ont pu. S'il est permis de conjecturer que Diodore n'en est point l'auteur, il aura fidèlement suivi le conseil qu'il donne, de n'entremêler à l'histoire aucune fiction de cette nature. Il ne restera de fabuleux dans ses livres que les traditions qu'il a cru devoir y recueillir. On pourra le trouver crédule, on ne pourra pas l'accuser d'inventer lui-même des détails romanesques.

Il n'est pas non plus prodigue de réflexions : on lui reprocherait plutôt de manquer d'idées générales, de ne pas s'exercer assez à tirer des faits qu'il raconte les leçons morales et politiques qu'ils renferment. Quand il veut déduire de pareilles conséquences, il s'arrête à des maximes fort communes, qui étaient déjà bien vulgaires de son temps, et qu'il expose d'une manière diffuse. On l'a loué de son attention à ramener ses lecteurs à la pensée d'une Providence divine, qui règle le cours des événements humains : il revient souvent

en effet à cette considération; mais elle prend chez lui des teintes superstitieuses et purement païennes, qu'on n'a point assez remarquées. Son but est de représenter non le Dieu suprême, non l'arbitre souverain des destinées, mais les dieux de la fable comme attentifs à punir bien moins les crimes commis contre la société, que les outrages et les larcins faits à leurs propres temples. C'est pour cela que la Mothe le Vayer déclare, avec beaucoup de raison je crois, que, s'il avait à blâmer Diodore, ce serait surtout de la grande superstition qu'il montre en ses écrits. Le principal embellissement qu'il cherche à donner à son *Histoire universelle* consiste dans les préfaces par lesquelles il orne chacun de ses livres. Mais ces préambules ne sont ordinairement que des résumés du livre précédent; il n'y joint guère qu'une maxime destinée à servir de transition. Nous n'avons distingué, Messieurs, que sa préface générale, qui contient un fort bel éloge de l'histoire, et l'exorde du livre XX, où il s'agit de l'inconvenance des harangues imaginaires.

De toutes ces observations sur le fond, la méthode et les formes de l'ouvrage, nous conclurons qu'on ne saurait le regarder comme un chef-d'œuvre de l'art d'écrire ni du genre historique en particulier, mais qu'il y a trop d'injustice à le déclarer une compilation informe, et à reléguer Diodore au nombre des plus médiocres auteurs, à moins qu'on n'étende cette qualification à tout ce qui n'occupe pas le premier rang, et qu'on n'admette point de degré de l'excellent au très-médiocre. C'est l'un des plus grands et des plus utiles corps d'histoire qui nous soit resté de l'antiquité; nous ne sommes pas assez riches en anciens livres de cette

classe, pour dédaigner celui-là ; et la lecture m'en paraît tout à fait indispensable à ceux qui veulent étudier sérieusement les annales des peuples antiques, et spécialement des Grecs et des Macédoniens. Il n'en est pas, Messieurs, de l'histoire ancienne comme de celle du moyen âge. Je crois qu'à toute force celle-ci peut s'apprendre dans les ouvrages modernes. Mais la première n'existe et n'existera jamais que dans les livres des historiens classiques, grecs et latins.

Trop peu de personnes parviendraient à savoir l'histoire de France, s'il la fallait rechercher, d'époque en époque, dans les chroniqueurs originaux à partir de Grégoire de Tours. Ce travail occuperait de longues années; et le fruit de tant de lectures fastidieuses ne serait garanti que par une critique saine et sévère. Il était donc fort à propos que des écrivains modernes se dévouassent à ces recherches, afin de nous les épargner, et qu'ils nous en offrissent les résultats, dans les ouvrages que nous appelons histoires de France. Encore y ont-ils, pour la plupart, assez peu réussi. On s'est longtemps plaint de ne recevoir d'eux qu'une instruction aride ou inexacte ou incomplète. Et ce n'est que depuis peu de temps qu'on doit à M. de Sismondi le commencement d'un meilleur travail, où l'on a droit d'espérer qu'enfin le but sera rempli aussi parfaitement qu'il peut l'être. J'ignore pourtant si cet ouvrage, par son mérite même, et par son profond intérêt, n'inspirera pas quelquefois le désir de recourir encore, je ne dis pas à toutes les sources, mais à quelques-unes des principales relations originales, afin de saisir immédiatement l'esprit de chaque siècle, de pénétrer plus avant dans les opinions, les mœurs et les institutions

qui le caractérisent. Or, si l'on peut éprouver ce besoin, même à l'égard du moyen âge, combien plus pour des temps antiques, où régnait un tout autre système politique et religieux. Comment connaîtrions-nous jamais cet ancien monde social, si différent du nôtre, à moins d'interroger les auteurs qui y ont vécu, qui en parlent le langage, qui en portent, pour ainsi dire, le costume? Le meilleur livre moderne sur une telle matière ne remplacera jamais les leurs : il n'en aura point les couleurs naturelles; il n'en sera qu'une copie imparfaite. Il les faut donc lire, non-seulement parce qu'ils sont presque tous de bons modèles de l'art d'écrire, mais aussi parce qu'eux seuls peuvent revêtir cette histoire des formes antiques qui lui conviennent, et sans lesquelles elle n'est pas assez fidèle. Elle perd déjà beaucoup à être seulement traduite, que sera-ce si nous ne la lisons qu'abrégée ou commentée, dépecée ou disloquée en des recueils, rédigée dans un nouvel ordre et dans tout un autre esprit?

Je ne prétends pas nier l'utilité des abrégés d'histoire ancienne : ils sont indispensables pour commencer ce genre d'instruction ; et, s'ils sont puisés dans les sources, s'ils sont composés méthodiquement, si, après un précis lumineux des traditions mythologiques, ils tracent le fil chronologique des événements mémorables depuis Homère ou depuis l'olympiade de Corœbus jusqu'à l'ère vulgaire; si, durant ces dix ou huit siècles, ils rapprochent les annales de l'Égypte, de l'Asie, de la Grèce, et de quelques autres pays; s'ils les réduisent à ce qu'elles ont de certain et d'important, sans doute ils offriront à de très-jeunes élèves une série de notions saines et précieuses. Mais je parle d'une

étude profonde et définitive de ces annales antiques; et je ne pense pas qu'on la puisse faire ailleurs que dans les écrivains originaux qui nous restent, dans Hérodote, Thucydide, Xénophon, Polybe et Diodore. L'étendue de leurs livres ne dépasse point la mesure des sujets qu'ils traitent : on lit des compilations bien plus longues, où l'attention n'est pas soutenue et récompensée, comme dans leurs ouvrages, par l'intérêt du fond, et par la beauté ou la convenance des formes. A bien compter, cette suite de lectures classiques est non-seulement le plus sûr, mais aussi le plus court chemin, pour arriver à de solides connaissances.

Toutefois ces cinq historiens grecs que nous venons d'étudier ne nous ont pas conduits jusqu'à l'ère chrétienne. Diodore, à la fin de son vingtième livre, le dernier qui subsiste entier, nous abandonne dès l'an 302 avant cette ère; et Polybe, même dans ses fragments, ne descend point au-dessous de l'an 146. Ils laissent donc une lacune, qui, sauf les quatre années auxquelles correspondent les livres III, IV et V de Polybe, est à peu près de trois siècles. D'ailleurs, même avant 302, plusieurs détails de l'histoire générale, et particulièrement de l'histoire grecque, ont échappé à Diodore. Nous aurons donc besoin de suppléments assez considérables à ces histoires. Ils nous seront fournis surtout par Plutarque, et, pour ce qui concerne Alexandre, par Arrien et Quinte-Curce. Quelques autres faits se rencontreront dans l'abrégé de Trogue Pompée par Justin, dans la *Géographie* de Strabon, dans le *Voyage* de Pausanias. Voilà, Messieurs, toutes les sources de l'histoire des Grecs, et des peuples avec lesquels ils ont eu des relations. Il ne reste du moins, hors des au-

teurs que je viens de nommer, depuis Hérodote jusqu'à Pausanias, que les passages historiques qui se trouvent accidentellement dans les écrits des poëtes, des orateurs et des philosophes de l'antiquité; passages que j'ai soin de citer ou d'indiquer, à mesure que nous tombons sur des faits dont ils peuvent étendre, modifier ou éclaircir les récits. C'est ainsi, qu'en étudiant dans la suite Plutarque et quelques autres historiens classiques postérieurs à l'ouverture de l'ère vulgaire, nous achèverons de puiser dans l'antiquité même la connaissance des annales antiques.

Jusqu'ici nous n'avons presque jamais compris dans l'histoire ancienne celle des Romains. Hérodote, Thucydide et Xénophon ne nous ont rien dit de ce peuple célèbre. Polybe ne nous l'a guère montré qu'aux prises avec les Carthaginois, et il ne nous a raconté avec assez d'étendue que les événements des quatre premières années de la seconde guerre punique. On a lieu de présumer que Diodore, dans ses vingt derniers livres, avait suivi le cours des annales romaines après l'an 300; mais, avant ce terme, il les a presque entièrement négligées. Il ne nous en a offert qu'un très-petit nombre d'articles qui manquaient de liaison et de développement; c'est donc une étude qu'à proprement parler nous n'avons point encore entamée, et dont nous aurons à nous occuper à l'avenir.

TABLE ANALYTIQUE

DU TOME DOUZIÈME

DES ÉTUDES HISTORIQUES.

Pages.

POLYBE.

DIODORE DE SICILE.

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE.

ERRATA.

TOME VIII, page 407, dernière ligne : 1184 ou 1184, lisez 1184 ou 1183.

— page 416, ligne 4 : Astre, lisez Astu ou Asty.

— page 426, ligne 19 : Hérodote, lisez Diodore.